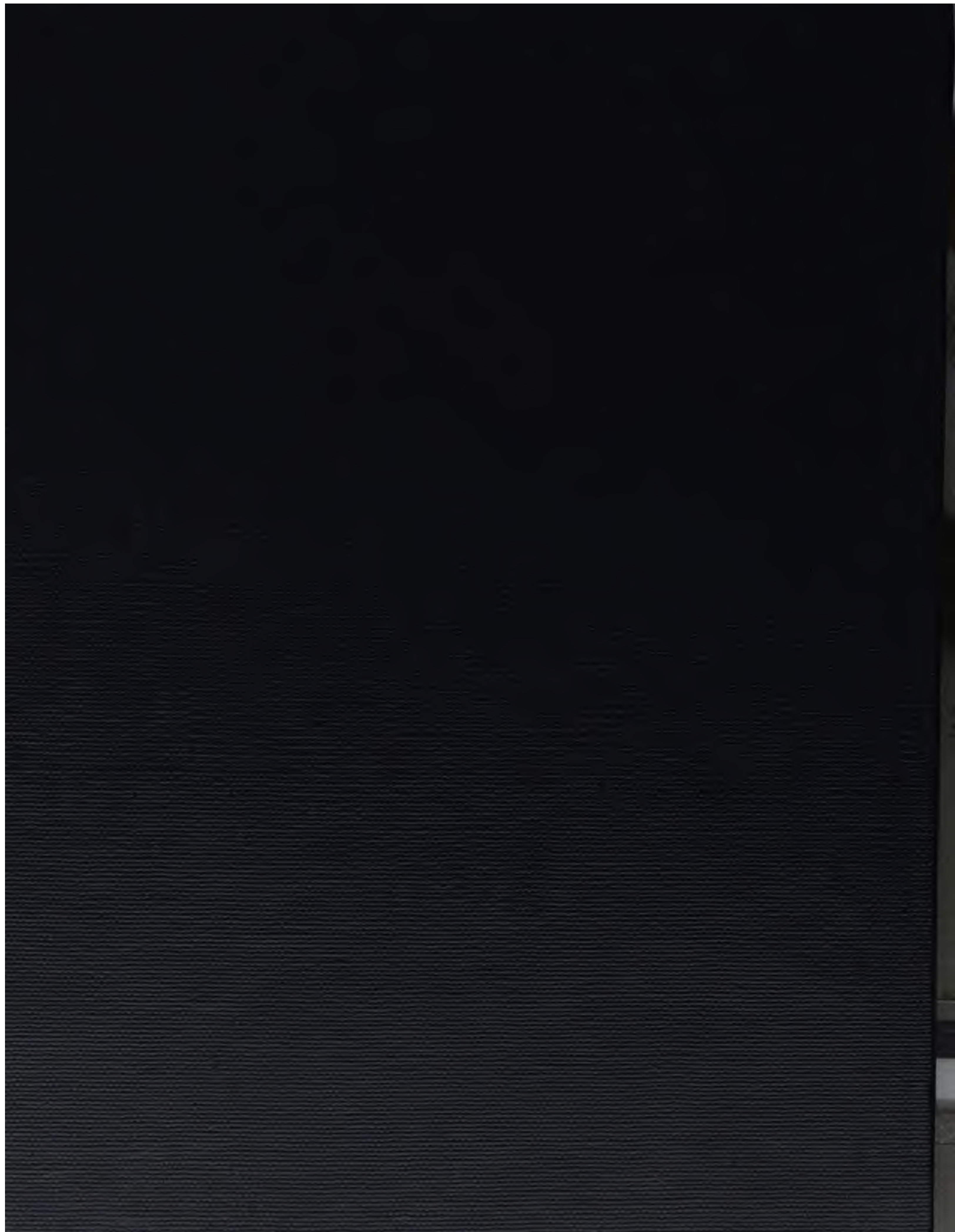












LES ROUGON-MACQUART

HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE D'UNE FAMILLE SOUS LE SECOND EM

# LES PERSONNAGES

DES

# ROUGON-MACQUAR

POUR SERVIR A LA LECTURE ET A L'ÉTUDE DE L'ŒUVRE DE

## ÉMILE ZOLA

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1901

# LES PERSONNAGES

DES

# ROUGON-MACQUART

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

### DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 chaque volume.

### LES ROUGON-MACQUART

HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE D'UNE FAMILLE SOUS LE SECOND EMPIRE

LA FORTUNE DES ROUGON. . . . . . . . . . . . 35e mille. 1 vol.
LA CURÉE. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 47e mille. 1 vol.
LE VENTRE DE PARIS. . . . . . . . . . . . . . 43e mille. 1 vol.
LA CONQUÊTE DE PLASSANS. . . . . . . . . . . 37e mille. 1 vol.
LA FAUTE DE L'ABBÉ MOURET. . . . . . . . . 52e mille. 1 vol.
SON EXCELLENCE EUGÈNE ROUGON. . . . . . . 32e mille. 1 vol.
L'ASSOMMOIR. . . . . . . . . . . . . . . . . . 145e mille. 1 vol.
UNE PAGE D'AMOUR. . . . . . . . . . . . . . . 94e mille. 1 vol.
NANA. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 193e mille. 1 vol.
POT-BOUILLE. . . . . . . . . . . . . . . . . . 92e mille. 1 vol.
AU BONHEUR DES DAMES. . . . . . . . . . . . 72e mille. 1 vol.
LA JOIE DE VIVRE. . . . . . . . . . . . . . . 54e mille. 1 vol.
GERMINAL. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 110e mille. 1 vol.
L'ŒUVRE. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 60e mille. 1 vol.
LA TERRE. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 129e mille. 1 vol.
LE RÊVE. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 110e mille. 1 vol.
LA BÊTE HUMAINE. . . . . . . . . . . . . . . 99e mille. 1 vol.
L'ARGENT. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 89e mille. 1 vol.
LA DÉBACLE. . . . . . . . . . . . . . . . . . 207e mille. 1 vol.
LE DOCTEUR PASCAL. . . . . . . . . . . . . . 90e mille. 1 vol.

### LES TROIS VILLES

LOURDES . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 151e mille. 1 vol.
ROME. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 106e mille. 1 vol.
PARIS. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 88e mille. 1 vol

### LES QUATRE ÉVANGILES

FÉCONDITÉ. . . . . . . . . . . . . . . . . . 94e mille. 1 vol.
TRAVAIL. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 77e mille. 1 vol.

### ROMANS ET NOUVELLES

CONTES A NINON. Nouvelle édition. . . . . . . . . . . . . 1 vol.
NOUVEAUX CONTES A NINON. Nouvelle édition. . . . . . . . 1 vol.
LA CONFESSION DE CLAUDE. Nouvelle édition. . . . . . . . 1 vol.
THÉRÈSE RAQUIN. Nouvelle édition. . . . . . . . . . . . 1 vol.
MADELEINE FÉRAT. Nouvelle édition. . . . . . . . . . . . 1 vol.
LE VŒU D'UNE MORTE. Nouvelle édition. . . . . . . . . . 1 vol.
LES MYSTÈRES DE MARSEILLE. Nouvelle édition. . . . . . 1 vol.
LE CAPITAINE BURLE. Nouvelle édition. . . . . . . . . . 1 vol.
NAÏS MICOULIN. Nouvelle édition. . . . . . . . . . . . 1 vol.

### THÉATRE

THÉRÈSE RAQUIN. — LES HÉRITIERS RABOURDIN. — LE BOUTON DE ROSE. . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

### ŒUVRES CRITIQUES

MES HAINES. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
LE ROMAN EXPÉRIMENTAL. . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
LE NATURALISME AU THÉATRE. . . . . . . . . . . . 1 vol.
NOS AUTEURS DRAMATIQUES. . . . . . . . . . . . . 1 vol.
LES ROMANCIERS NATURALISTES. . . . . . . . . . . 1 vol.
DOCUMENTS LITTÉRAIRES. . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
UNE CAMPAGNE, 1880-1881. . . . . . . . . . . . . 1 vol.
NOUVELLE CAMPAGNE, 1896. . . . . . . . . . . . . 1 vol.
LA VÉRITÉ EN MARCHE. . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

LES ROUGON-MACQUART

HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE D'UNE FAMILLE SOUS LE SECOND EMPIRE

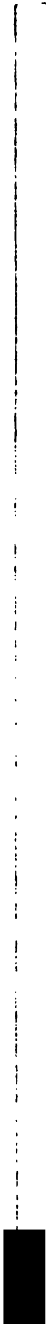
# LES PERSONNAGES
DES
# ROUGON-MACQUART

POUR SERVIR A LA LECTURE ET A L'ÉTUDE DE L'ŒUVRE DE

**ÉMILE ZOLA**

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1901



# PRÉFACE

En dénombrant les douze cents personnages des I Macquart, en résumant leurs faits et gestes à vingt volumes, l'auteur n'a pas perdu de vue qu avoir un intérêt véritable, son livre devait respec seulement le fond, mais la forme même de l'o considérable d'Émile Zola. Aussi trouvera-t-on taines tournures caractéristiques, des phrases e jusqu'à des alinéas complets, puisés dans le t grand écrivain. Mais toute pensée de plagiat d écartée, puisque l'unique et très mince mérite prétende l'auteur consiste, non dans l'évocation foule vivante et agissante, mais dans sa simple ordre, dans son classement alphabétique.

Conçu il y a trois ans, alors que Zola proscrit, dans les siens, presque déchu de la qualité de français, attendait dans un silence voulu et dou l'heure de la justice, ce travail n'était pas dest publicité ; il devait être offert à l'auteur des I Macquart en un exemplaire unique, comme l'h tout personnel d'un passant, d'un admirateur i Mais, après examen, on a pensé que le public et l

analytique, véritable annexe utile à tous ceux qui, désormais, voudront étudier rationnellement l' « Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire ». Si, en effet, le *Docteur Pascal* est la conclusion scientifique de cette œuvre immense, s'il résume en larges traits la vie d'Adélaïde Fouque et de ses descendants jusqu'à la quatrième génération, il laisse volontairement de côté tout ce qui gravite autour d'eux, les mille autres personnages créés par Zola, véritable monde où s'agite toute l'humanité.

Qu'on lise avec soin cette nomenclature, qui commence à la petite brunisseuse Adèle pour finir à Zoé la proxénète. On y trouvera la vie contemporaine, avec ses beautés, ses hontes et ses angoisses. Des prêtres comme Faujas, des juges comme Denizet ou Delcambre, des politiciens comme Huret ou le baron Gouraud, des fonctionnaires arrivistes comme Léon Josserand ou sceptiques comme Camy-Lamotte, des militaires comme le colonel Jobelin ou le général Bourgain-Desfeuilles, justifient par leur mentalité tout le trouble où s'enlize notre époque. Si chacun d'eux n'est qu'un comparse, ils prennent dans l'ensemble un aspect redoutable, ils sont la vérité même. Du Poizat, Mélanie Correur, Gilquin, Kahn, la terrible bande d'Eugène Rougon, toujours affamée, toujours prête à mordre, expliquent chez les ministres du jour tant de contradictions et de palinodies. Et quelle saisissante enquête sociale que ce résumé où les représentants des vieilles classes, le marquis de Bohain, le comte de Beauvilliers, le marquis de Chouard, se coudoient avec le banquier-roi Gundermann, l'actionnaire Léon Grégoire, l'industriel Deneulin, l'avoué des Jésuites Théophile Venot, Son Altesse Royale le prince d'Écosse, futur souverain étranger, — tous ces dirigeants mélangés aux humbles,

révoltés aussi, le logicien Sigismond Busch, l'instituteur Lequeu et le plus résolu de tous, l'implacable ennemi des lâches d'en bas et des jouisseurs d'en haut, Souvarine.

L'édifice des Rougon-Macquart a été élevé en vingt années, et la critique, volontiers aveugle et sourde, a parfois affecté de n'apercevoir qu'un lien fragile entre les vingt ouvrages qui le composent. La publication actuelle répond à cette opinion; elle démontre l'unité de l'ensemble. Les bourgeois provinciaux de la *Conquête de Plassans* et les boutiquiers parisiens de *Pot-Bouille*, les ouvriers de l'*Assommoir* et les mineurs de *Germinal*, les âpres paysans de la *Terre* et les boursiers affairés de l'*Argent*, les artistes inquiets de l'*Œuvre* et les soldats démoralisés de la *Débâcle*, conçus à des époques différentes, n'en ont pas moins une fraternité étroite. D'un volume à l'autre, le médecin Pascal Rougon tend une main amie au romancier Pierre Sandoz; Albine, la libre fée du Paradou, est bien la sœur de Marie Chantegreil et de la petite brodeuse Angélique; Pauline Quenu, Henriette Levasseur, Marcelle Maugendre, Denise Baudu, parfaites créatures de devoir, de dévouement et de sacrifice, sont les filles tendrement unies, tendrement aimées, d'un même père; la princesse d'Orviedo, qui distribue sa fortune aux pauvres et s'enterre vivante, possède un trait commun, la pureté de l'idéal, avec la farouche Annouchka, qui meurt courageusement pour sa foi. Et si la critique est en veine de découvertes, elle doit apercevoir, à travers les rudesses des Rougon-Macquart, toute une pléiade d'adorables femmes, telles que nul auteur féministe n'en imagina jamais. Si elle veut faire une étude sur les *Femmes dans l'œuvre d'Émile Zola*, elle ajoutera à tous ces noms ceux de Christine Hallegrain, de madame Caroline, de Clotilde Rougon;

Bijard, à Palmyre Bouteroue, aux filles de la Maheude, Alzire la petite bossue et la triste Catherine, à la Maheude surtout, la mère crucifiée. Quant aux réprouvées, Renée Béraud Du Châtel, Séverine Aubry, Gervaise Macquart, victimes du milieu ou de la tare héréditaire, elle rendra justice à la sollicitude, à la tendresse pitoyable qui s'affirme chez Zola au plus vif et au plus précis de l'analyse.

Dans un livre où l'histoire des Rougon-Macquart se condense en notices individuelles, il était difficile de faire vivre ces foules en marche, galopades d'émeutes ou courses d'épopées, qui donnent à l'œuvre du maître un souffle si puissant. On a tenté cependant de les évoquer. Miette défile, échevelée, mante au vent, à la tête de la troupe insurrectionnelle qui envahit Plassans; avec Étienne Lantier, les grévistes affamés traversent en trombe tout le pays noir; devant tante Phasie immobile, l'éternel flot de voyageurs roule sans fin sur la ligne du Havre. Et, à l'heure où l'Empire s'effondre dans le sang, le soldat Picot nous fait revivre Wissembourg, son camarade Coutard évoque Frœschwiller et la déroute, le docteur Dalichamp et l'épicier Simonnot nous montrent les colonnes serrées de Bavarois envahissant Raucourt; et, le lendemain de Sedan, c'est avec Silvine Morange que nous visitons le champ de bataille, plein de morts, de rôdeurs, de chevaux affolés.

Un procédé analogue a permis de mettre ici quelques figures historiques ou légendaires, dont Zola nous a dessiné la silhouette. Nous verrons donc passer Aristide Saccard, affichant madame de Jeumont, sous l'œil amusé du comte de Bismarck; le peintre Gagnière fera défiler devant nous les maîtres de la musique, depuis Haydn et

envolée hors du réel; avec le chasseur d'Afrique Prosper Sambuc, nous assisterons à la mort glorieuse du général Margueritte. Et, à plusieurs reprises, comme en un fond nécessaire au tableau colossal, l'empereur se précisera à nos yeux, d'abord dans tout l'éclat d'un bal officiel aux Tuileries avec Renée Saccard, puis à Compiègne et à Saint-Cloud avec Clorinde; le major Bouroche nous le montrera à Reims, la face très pâle, les yeux vacillants; et, dès lors, Napoléon III, incarnation du régime où se sont développés et satisfaits les appétits des Rougon-Macquart, nous suivra comme un fantôme. Nous le retrouverons au Chêne-Populeux, chez le notaire Desroches; le fabricant Delaherche notera son allure silencieuse et morne à la ferme de Baybel et sur la route de Balan; la petite Rose, fille du concierge de la sous-préfecture de Sedan, entendra pendant la nuit ses plaintes étouffées; enfin, après l'irréparable désastre, c'est encore Delaherche qui nous fera voir le souverain, déchu et traînant sa misère, sur la route de Donchery.

Mais cet ouvrage aurait été incomplet, si « tout ce qui traîne et tout ce qui se lamente au-dessous de l'homme » n'y avait trouvé place. L'immense tendresse de Zola pour les animaux donnait à ceux-ci un droit de cité. Bataille, doyen de la mine du Voreux, et le pauvre Trompette devaient fraterniser avec Bonhomme, le vieux cheval, le vieil ami du docteur Pascal; les bons chiens Mathieu et Bertrand méritaient de revivre ensemble, dans un même livre; l'infortunée Pologne, l'égoïste Minouche, le joyeux Gédéon, et Alexandre, et l'autre Mathieu, toute la basse-cour de Désirée Mouret, aspiraient à se rencontrer avec César et la Coliche. Puis, au-dessous des animaux, les êtres inanimés voulaient, eux aussi, venir au rendez-vous: Jacques Lantier et Pecqueux retrouvent ici leur machine

aimée, la Lison, douce et vigoureuse, capricieuse et
cate comme une femme. Tous n'apportent-ils pas
contribution à l'enquête universelle? Cette machine
trée, ces bêtes souffrantes et aimantes, vieillies et s
fiées, sont comme les ombres douloureuses de tai
vaincus de la bataille sociale, le maigre Florent, le
chanceux Henri Deloncle, et le petit François Quittai
le père Josserand, et le remisier Massias, et le
Bonnemort, et Pauvre-Enfant, le pâle troupier du
ligne, dont Henriette Weiss berce doucement l'ag
C'est un lamentable concert qui adoucit de ses san
l'histoire des Rougon-Macquart, hymne à la vie, œuv
science, de justice et de pitié humaine.

F. C. Ramond.

# LES PERSONNAGES

DES

# ROUGON-MACQUART

## A

√ **Adèle.** — Sœur de la grande Virginie. Petite brunisseuse demeurant rue des Poissonniers. Manque l'atelier deux jours sur trois [24]. Devient la maîtresse d'Auguste Lantier et va habiter avec lui du côté de la Glacière [235]. (*L'Assommoir.*)

√ **Adèle.** — Une bonne de maison bourgeoise. Traits accentués de Bretonne, cheveux couleur de chanvre. A peine débarquée de son pays, elle est entrée chez les Josserand, des maîtres qui abusent de son ignorance et de sa saleté pour la mal nourrir [32]. Adèle est le souffre-douleur des autres bonnes de la maison, la bête sale et gauche sur laquelle tout le monde tape. Ce sont des injures continuelles, à travers l'étroite cour de service, boyau noir dont la puanteur d'évier mal tenu est comme l'exhalaison même des ordures cachées des familles [136]. Trublot, toujours empressé auprès des cuisinières et des femmes de chambre, devient l'amant de la pouilleuse Adèle qui, un peu plus tard, couchera aussi avec Duveyrier, n'osant faire une impolitesse au propriétaire. D'ailleurs, la fréquentation des hommes cause si peu de plaisir à cette fille, qu'elle reste sale exprès, afin de ne pas leur donner des idées [340]. Peu à peu, les autres domestiques l'ont dégourdie; elle vole des pruneaux et répond insolemment aux observations de madame Josserand, qui n'ose renvoyer cette bonne, si dure au travail. Devenue enceinte, Adèle, prise de terreur, a dissimulé sa grossesse avec des ruses de sauvage;

elle accouche clandestinement dans d'affreuses souffrances [472] et, ne voulant pas tuer son enfant, va le déposer de bon matin dans le passage Choiseul, sans être aperçue. (*Pot-Bouille.*)

**Adèle.** — Demoiselle de boutique chez le charcutier Quenu. Petite, fraîche, rouge. Après la mort de son patron, elle a fait apposer les scellés, prévenu le notaire et continué à tenir la boutique. C'est elle qui remet Pauline Quenu à madame Chanteau [25]. (*La Joie de vivre.*)

**Adolphe.** — Conducteur d'artillerie, incorporé dans la batterie d'Honoré Fouchard. C'est un bel homme blond, large de poitrine, très grand, avec de grosses moustaches, dans son visage rouge. Il monte un porteur solide, une bête alezane. Appareillé depuis trois ans avec le pointeur Louis, selon la règle établie de marier un homme à cheval et un homme à pied, il domine son camarade et fait bon ménage avec lui, sauf lorsqu'on mange : Louis, doué d'un gros appétit, se révolte lorsque Adolphe veut se servir en maître [93].

Le jour de Sedan, devant le calvaire d'Illy, où l'artillerie française est balayée par les batteries prussiennes de Fleigneux, les conducteurs alignés restent impassibles ; ils ne battent même pas des yeux à regarder les obus venir droit à eux. Pendant la manœuvre des avant-trains, une furieuse bordée de fer s'abat sur la pièce. Adolphe culbute, la poitrine fendue, les bras ouverts ; dans une dernière convulsion, il a pris Louis, tué du même coup, et tous deux restent embrassés, farouchement tordus, mariés jusque dans la mort [313]. (*La Débâcle.*)

**Albine.** — Nièce de Jeanbernat. Elle avait neuf ans, quand son père, subitement ruiné dans les affaires, s'est suicidé, la laissant au vieux philosophe du Paradou. Demoiselle déjà, lisant, brodant, bavardant, tapant sur les pianos, elle a dû quitter la pension et se réfugier chez son oncle, qui vit loin de tout, fumant sa pipe devant ses carrés de salade, ignorant l'immense forêt vierge dont il est le gardien. Cette mer de verdure, roulant sa houle de feuilles jusqu'à l'horizon [156]. Albine s'en est emparée, elle y vit, elle a oublié son ancienne existence de pensionnaire à jupons brodés, elle est revenue à la libre nature. A seize ans, c'est une étrange fille blonde, au visage un peu long, aux yeux bleus, aux bras minces, nus et dorés, avec des fleurs sauvages tressées dans ses cheveux ; elle s'habille d'une jupe orange, avec un grand fichu rouge attaché derrière la taille, ce qui lui donne un air de bohémienne

endimanchée [55]. Elle est l'âme tendre du merveilleux jardin où Serge Mouret, évadé un instant de la névrose héréditaire, va recommencer son existence, naître dans le soleil, s'ouvrir à la nature, pleurer devant les roses et deviner lentement l'amour. Albine sera l'innocente initiatrice, puis l'amante passionnée qui s'insurgera contre Dieu même et, fleur vivante du Paradou, voudra mourir parmi les fleurs [417]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Alexandre.** — Fort aux Halles. Beau garçon de vingt-deux ans, rasé, ne portant que de petites moustaches, air gaillard [22], nature franche, pleine de santé et de gaieté. C'est un bon ami de Claude Lantier, qui admire en peintre sa belle carrure [23]. Il fait partie du groupe Gavard [133] et, compromis comme un grand enfant dans l'affaire du complot des Halles, il se fait condamner à deux ans de prison [355]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Alexandre.** — Gardien à l'Asile d'aliénés des Tulettes. Grand garçon maigre, tout habillé de gris. De connivence avec Antoine Macquart, il assure l'évasion de François Mouret [367]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Alexandre.** — Une des bêtes favorites de Désirée Mouret. Grand coq fauve qui commande la basse-cour [74]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Alexandre.** — Garçon de magasin au Bonheur des Dames [17]. (*Pot-Bouille.*)

**Amadieu.** — Habitué de la Bourse. Gros monsieur à figure rouge et rasée, que les spéculateurs vénèrent depuis son fameux coup sur les mines de Selsis, les actions achetées à quinze francs en un coup d'entêtement imbécile, et revendues plus tard avec un bénéfice d'une quinzaine de millions, sans qu'il ait rien prévu ni calculé, au hasard. Cet acte de brute chanceuse a haussé Amadieu au rang des vastes cerveaux financiers; il est salué, consulté partout [2], une véritable cour le suit, tâchant de surprendre ses moindres paroles, jouant dans le sens qu'elles semblent indiquer [329]. Quant à lui, il ne donne plus d'ordres, comme satisfait, trônant désormais dans son coup de génie unique et légendaire. (*L'Argent.*)

**Amanda.** — Chanteuse de genre au café-concert du boulevard Rochechouart [333]. (*L'Assommoir.*)

**Amélie.** — Grande fille logée à l'hôtel Vanneau, tenu par madame Correur. Couchait avec le petit Du Poizat et le jetait d'une claque à la porte, quand il n'était pas sage [107]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Amélie.** — Femme de l'ouvrier menuisier qui habite une petite chambre du cinquième, dans l'immeuble Vabre, rue de Choiseul. Elle est en place et vient passer la nuit avec son mari une fois par mois, quand ses maîtres le permettent. Les Gourd s'indignent contre cette intruse et font donner congé à l'ouvrier [147]. (*Pot-Bouille.*)

**Anatole.** — Le revolver de Gavard [295]. (*Le Ventre de Paris.*)

**André** (LE PÈRE). — Vieux paysan de Chavanoz, village où Miette a passé son enfance [234]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Angèle** (SŒUR). — Religieuse attachée à l'infirmerie du collège de Plassans. Une figure de vierge qui révolutionne la cour des grands. Disparaît un beau matin avec Hermeline, un élève de rhétorique [36]. (*L'Œuvre.*)

**Angélique Marie** (1). — Fille non reconnue de Sidonie Rougon. Père inconnu. Elle est née à Paris, le 22 janvier 1851, quinze mois après la mort du mari de Sidonie. La sage-femme Foucart l'a déposée le 23 du même mois aux Enfants-Assistés de la Seine; elle y a été inscrite sous le numéro matricule 1634 et, faute de nom, a reçu les prénoms d'Angélique Marie. Le 25 janvier, l'enfant a été confiée à la nourrice Françoise Hamelin, maman Nini, qui l'a emportée dans la Nièvre, où elle a grandi en pleine campagne, conduisant la Rousse aux prés, marchant pieds nus, sur la route plate de Soulanges. Au bout de neuf ans, le 20 juin 1860, comme il fallait lui apprendre un état, elle est passée aux mains d'une ouvrière fleuriste, Thérèse Franchomme, née Rabier, cousine par alliance de maman Nini. Thérèse est morte six mois après chez son frère, un tanneur établi à Beaumont, et Angélique Marie, affreusement traitée par les Rabier, s'est enfuie, une nuit de décembre, le lendemain de Noël, emportant comme un trésor,

(1) *Angélique Rougon, née en* 1851; *épouse en* 1869 *Félicien de Hautecœur, et meurt le même jour d'un mal qui n'a pu être constaté* [Innéité. Aucune ressemblance avec sa mère et son ascendance. Du côté du père, les documents font défaut]. (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

cachant avec un soin jaloux le seul bien qu'elle possédât, son livret d'enfant assisté! Habillée de loques, la tête enveloppée d'un lambeau de foulard, les pieds nus dans de gros souliers d'homme, elle a passé la nuit sous la neige, adossée à un pilier de la cathédrale et serrée contre la statue de sainte Agnès, la Vierge martyre, fiancée à Jésus. Au matin, la ville est couverte d'un grand linceul blanc, toutes les Saintes du portail sont vêtues de neige immaculée, et l'enfant misérable, blanche de neige, elle aussi, raidie à croire qu'elle devient de pierre, ne se distingue plus des grandes Vierges [4].

Les Hubert la recueillent toute froide, d'une légèreté de petit oiseau tombé du nid [9]. C'est une gamine blonde, avec des yeux couleur de violette, la face allongée, le col surtout très long, d'une élégance de lis sur des épaules tombantes [5]. Son allure est celle d'un animal qui se réveille, pris au piège; il y a en elle un orgueil impuissant, la passion d'être la plus forte [12], on la sent enragée de fierté souffrante, avec pourtant des lèvres avides de caresses [17]. Elle va, pendant une année, déconcerter les Hubert par des sautes brusques; après des journées d'application exemplaire à son nouveau métier de brodeuse, elle deviendra tout à coup molle, sournoise, et, si on la gronde, elle éclatera en mauvaises réponses; certains jours, quand on voudra la dompter, elle en arrivera à des crises de folie orgueilleuse, raidie, tapant des pieds et des mains, prête à déchirer et à mordre. Mais ces affreuses scènes se terminent toujours par le même déluge de larmes, la même exaltation de repentir, qui la jette sur le carreau, dans une telle soif de châtiment qu'il faut bien lui pardonner [25]. C'est la lutte de l'hérédité et du milieu. Hubertine lui a enseigné le renoncement et l'obéissance, qu'elle oppose à la passion et à l'orgueil. A chaque révolte, elle lui a infligé une pénitence, quelque basse besogne de cuisine qui l'enrageait d'abord et finissait par la vaincre. Ce qui inquiète encore, chez cette enfant, c'est l'élan et la violence de ses caresses, on la surprend se baisant les mains; elle s'enfièvre pour des images, des petites gravures de sainteté qu'elle collectionne; elle s'énerve, les yeux fous, les joues brûlantes.

Angélique est une Rougon, aux fougues héréditaires, et elle vit loin du monde, comme en un cloître où tout conspire à l'apaiser. A l'heure de la première communion, elle a appris le mot à mot du catéchisme dans une telle ardeur de foi qu'elle

adore la lecture. Le livre qui achèvera de former son âme est la *Légende dorée*, de Jacques de Voragine, où d'abord les vieilles images naïves l'ont ravie, et dont elle s'est accoutumée à déchiffrer le texte. La Légende l'a passionnée, avec ses Saints et ses Saintes, aux aventures merveilleuses aussi belles que des romans, les miracles qu'ils accomplissent, leurs faciles victoires sur Satan, les effroyables supplices des persécutions, subis le sourire aux lèvres, un dégoût de la chair qui aiguise la douleur d'une volupté céleste, tant d'histoires captivantes où les bêtes elles-mêmes ont leur place, le lion serviable, le loup frappé de contrition; elle ne vit plus que dans ce monde tragique et triomphant du prodige, au pays surnaturel de toutes les vertus, récompensées de toutes les joies [39]. Le livre lui a appris la charité; c'est un emportement de bonté, où elle se dépouille d'abord de ses menues affaires, commence ensuite à piller la maison et se plaît à donner sans discernement, la main ouverte. A quatorze ans, elle devient femme, et quand elle relit la Légende, ses oreilles bourdonnent, le sang bat dans les petites veines bleues de ses tempes, elle s'est prise d'une tendresse fraternelle pour les Vierges. Elisabeth de Hongrie lui devient un continuel enseignement; à chacune des révoltes de son orgueil, lorsque la violence l'emporte, elle songe à ce modèle de douceur et de simplicité [43] et la gardienne de son corps est la vierge-enfant, Sainte Agnès [45].

A quinze ans, Angélique est ainsi une adorable fille; elle a grandi sans devenir fluette, le cou et les épaules toujours d'une grâce fière, la gorge ronde, la taille souple ; et gaie, et saine, une beauté rare, d'un charme infini, où fleurissent la chair innocente et l'âme chaste [46]. Elle est devenue une brodeuse remarquable, qui donne de la vie aux fleurs, de la foi aux symboles ; elle a le don du dessin, on s'extasie devant ses Vierges, comparables aux naïves figures des Primitifs, on lui confie tous les travaux de grand luxe, des merveilles lui passent par les mains. Et sa pensée s'envole, elle vit dans l'attente d'un miracle, au point qu'ayant planté un églantier, elle croit qu'il va donner des roses. A seize ans, Angélique s'enthousiasme pour les Hautecœur, en qui elle voit les cousins de la Vierge; elle voudrait épouser un prince, un prince qu'elle n'aurait jamais aperçu, qui viendrait au jour tombant la prendre par la main et la mènerait dans un palais; il serait très beau, très riche, le plus beau, le plus riche que la terre eût jamais porté. Et elle voudrait qu'il l'aimât à la folie, afin elle-même de l'aimer

comme une folle, et ils seraient très jeunes, très purs et très nobles, toujours, toujours [69]. C'est ce rêve qu'elle va poursuivre maintenant.

Le miracle naîtra de son imagination échauffée de fables, des désirs inconscients de sa puberté. Elle s'est exaltée dans la contemplation du vitrail de la chapelle Hautecœur et quand, sous le mince croissant de la lune nouvelle, elle entrevoit une ombre immobile, un homme qui, les regards levés, ne la quitte plus, il lui semble que Saint Georges est descendu de son vitrail et vient à elle. L'apparition se précise, l'homme est un peintre verrier qui fait un travail de restauration ; elle sourit, dans une absolue confiance en son rêve de royale fortune. Lorsque l'inconnu pénètre chez les Hubert, elle peut bien jouer l'indifférence, la femme qui est en elle peut obéir à un obscur atavisme, se réfugier dans la méfiance et le mensonge ; Angélique, malgré ses malices d'amoureuse, ne cesse de croire à sa grande destinée, elle reste certaine que l'élu de son cœur ne saurait être que le plus beau, le plus riche, le plus noble. Et la révélation décisive, l'humble verrier devenu Félicien VII de Hautecœur, héritier d'une illustre famille, riche comme un roi, beau comme un dieu, ne parvient pas à l'étonner. Sa joie est immense, parfaite, sans souci des obstacles, qu'elle ne prévoit pas. Il semble à Angélique que le mariage s'accomplira dès le lendemain, avec cette aisance des miracles de la *Légende*. Hubertine la bouleverse en lui montrant la dure réalité, le puissant évêque ne pouvant marier son fils à une pauvresse. Son orgueil est abattu, elle retombe à l'humilité de la grâce, elle se cloître même, sans chercher à revoir Félicien ; mais elle est certaine que les choses se réaliseront malgré tout ; elle attend un miracle, une manifestation de l'invisible. Dans son inlassable confiance, sûre que si monseigneur refuse, c'est parce qu'il ne la connaît pas, elle se présente à lui au seuil de la chapelle Hautecœur et, d'une voix pénétrante de charme, peu à peu raffermie, elle défend sa cause, elle se confesse toute, dans un élan de naïveté, d'adoration croissante ; elle dit le cantique de son amour et elle apparaît comme une de ces vierges légendaires des anciens missels, avec quelque chose de frêle, d'élancé dans la passion, de passionnément pur [227]. Au refus de l'évêque, toute espérance humaine est morte, il semble que le rêve soit à jamais aboli. Une courte révolte soulève Angélique, elle aime en désespérée, prête à fuir avec l'amant : c'est

sort de ce suprême combat touchée définitivement par la grâce, mais une langueur l'épuise, c'est un évanouissement de tout son être, une disparition lente, elle n'est plus qu'une flamme pure et très belle [254].

Et alors le miracle s'accomplit. Monseigneur a cédé. Angélique était sans connaissance, les paupières closes, les mains raides, pareille aux minces et rigides figures de pierre couchées sur les tombeaux. Le : « SI DIEU VEUT, JE VEUX » des Hautecœur l'a ressuscitée. Plus rien des révoltes humaines ne vit en elle. Désormais en état d'humilité parfaite, elle remet au cher seigneur qu'elle va épouser son livret d'élève, cette pièce administrative, cet écrou où il n'y a qu'une date suivie d'un numéro et qui est son unique parchemin. Et c'est maintenant la pleine réalisation de son rêve ; elle laisse tomber sur les misérables un fleuve de richesses, un débordement de bien-être; elle épouse la fortune, la beauté, la puissance, au delà de tout espoir et, toute blanche dans sa robe de moire ornée de dentelles et de perles, parvenue au sommet du bonheur, elle meurt en mettant un baiser sur la bouche de Félicien [309]. (*Le Rêve.*)

**Anglars** (IRMA D'). — Une noceuse d'autrefois. A été célèbre sous le premier Empire. Gaga, qui l'a connue, prétend qu'elle vous nettoyait un homme rien qu'à souffler dessus; on la disait dégoûtante chez elle, mais dans sa voiture, elle avait un chic extraordinaire. Irma possède à Chamont un domaine d'une tranquille et royale majesté, et un château historique où l'on conserve la chambre de Henri IV. A quatre-vingt-dix ans, restée droite et ayant toujours ses yeux, elle est très simple et très grande, avec la face vénérable d'une vieille marquise échappée aux horreurs de la Révolution. Tous les gens de Chamont la saluent profondément; c'est une reine puissante, comblée d'ans et d'honneurs [218]. (*Nana.*)

**Annouchka.** — Maîtresse de Souvarine, affiliée avec lui à un complot politique. Déguisée en paysanne, elle apportait du pain tous les soirs aux conjurés qui minaient la voie du chemin de fer où devait passer le train impérial. Comme un homme aurait pu être remarqué, c'est Annouchka qui a allumé la mèche. Souvarine, échappé aux recherches, a suivi le procès de sa maîtresse pendant six longs jours; deux fois, il a eu envie de crier, de s'élancer par-dessus les têtes pour la rejoindre, mais un homme de moins, c'est un soldat de moins,

et Annouchka disait non, de ses grands yeux fixes. Il a vu pendre les condamnés; l'exécuteur perdait la tête, dérangé par la pluie battante; Annouchka a dû attendre son tour, tout debout, pendant vingt minutes; elle n'apercevait pas son amant, elle le cherchait en vain dans la foule, puis Souvarine est monté sur une borne, elle l'a vu, leurs yeux ne se sont plus quittés. Quand elle a été morte, elle le regardait toujours. Alors, il a agité son chapeau et il est parti [509]. (*Germinal.*)

**Antonia.** — Femme de chambre de Clorinde. Petite Italienne noire, aux yeux pareils à deux gouttes d'encre, mal coiffée, vêtue d'une robe jaune en loques [65]. Elle suce des oranges du matin au soir. Grande familiarité avec sa maîtresse [175]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Archangias** (FRÈRE). — Frère des écoles chrétiennes. Dirige depuis quinze ans l'école des Artaud. Grand corps maigre, taillé à coups de hache, dure face de paysan en lame de sabre, nuque au cuir tanné [32]. Il est vêtu d'une grande soutane graisseuse, avec un rabat sale glissant vers l'épaule [34]. Frère Archangias, terrible homme toujours mugissant, toujours jetant l'anathème, pousse le dégoût et la haine de la femme jusqu'à s'irriter contre la dévotion à la Vierge. C'est une brute exaspérée par la continence, un énergumène qui répand sa fureur sur la nature entière, arrachant les nids, exécrant les fleurs, voyant dans toute fécondité immondices et magie du diable. Vis-à-vis de l'abbé Mouret, dont il a surpris la faute, il se constitue le gendarme de Dieu [312]; il guette les moindres faiblesses du jeune prêtre, devine à la clarté de son regard les pensées tendres et les écrase d'une parole, sans pitié, comme des bêtes mauvaises [313]. Le vieux Jeanbernat, qui l'avait déjà corrigé dans une lutte à coups de pierre [317], lui coupe une oreille devant le cercueil d'Albine, la petite fée du Paradou que frère Archangias a poursuivie de ses insultes enragées. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Aubertot** (MADAME ÉLISABETH). — Veuve du notaire Aubertot, sœur du président Béraud Du Châtel, tante de Renée et de Christine. Quand madame Béraud Du Châtel est morte en mettant sa seconde fille au monde, madame Aubertot a recueilli l'enfant; devenue veuve quelques années après, elle a ramené Christine dans la maison paternelle, où elle-même s'est installée. C'est une petite vieille de soixante ans, d'une amabilité exquise [22], et qui aime tendrement ses nièces. Désespérée de

la grossesse clandestine de Renée, s'accusant d'un manque de surveillance et voulant atténuer aux yeux du père l'énormité de la faute commise, elle s'est laissé suggérer par Sidonie Rougon l'idée d'un mariage de Renée avec Aristide Saccard. A celui-ci, elle fournit un apport de deux cent mille francs; à Renée, elle donne de vastes terrains situés à Charonne [8]. Madame Aubertot meurt en 1863, quelques mois avant Renée [336]. (*La Curée.*)

**Aubry** (Séverine). — Fille cadette d'un jardinier au service des Grandmorin. Sa mère est morte en couches, et Séverine entrait dans sa treizième année lorsqu'elle a perdu son père. Le président Grandmorin, dont elle était la filleule, est devenu son tuteur, il l'a gardée près de sa fille Berthe. Les deux compagnes sont allées au même pensionnat de Rouen, elles passaient leurs vacances au château de Doinville; c'est là que, docile et ignorante, la petite Aubry s'est pliée aux désirs honteux du vieux président; plus tard, simplement désireuse d'arranger les choses, elle s'est laissé marier avec Roubaud, un employé de l'Ouest. Dans l'éclat de ses vingt-cinq ans, elle semble grande, mince et souple, grasse pourtant avec de petits os; elle n'est point jolie d'abord, la face longue, la bouche forte, éclairée de dents admirables; mais à la regarder, elle séduit par le charme, l'étrangeté de ses longs yeux bleus, des yeux de pervenche, sous son épaisse chevelure noire [7]. Mariée depuis trois ans, Séverine reste une grande enfant passive, d'une affection filiale, où l'amante ne s'est point éveillée; elle aime à se faire cajoler et couvrir de baisers qu'elle ne rend pas, et cette femme, qui a connu les lubricités anormales d'un vieillard, reste sans vice, dans sa demi-inconscience de fille douce, chaste malgré tout. Un instant d'oubli, un insignifiant mensonge qu'elle n'a pas su maintenir, révèle tout son passé à Roubaud, et Séverine ne comprend rien à la soudaine fureur de ce jaloux pour qui elle n'a qu'une calme affection de camarade; elle se laisse arracher toute la vérité, des détails affolants qui jettent l'homme à la folie du sang; et, complètement dominée par son mari, instrument d'amour devenu instrument de mort, elle accepte la complicité d'un assassinat : Grandmorin est attiré dans un guet-apens, et c'est elle qui, de tout son corps, pèse sur les jambes de la victime, pendant que le meurtrier enfonce le couteau [255].

Les sens de Séverine ne s'éveillent que plus tard, dans les

bras de Jacques Lantier. Comme celui-ci a deviné le crime, elle n'a d'abord eu qu'une pensée, le sentir à elle, tout à elle, faire de lui sa chose pour n'avoir plus à le craindre; puis, elle s'est mise à l'aimer de tout son cœur vierge. C'est l'horreur du passé qui la donne à Jacques, dans le désir de disparaître en lui, d'être sa servante. Alors elle se passionne, elle se dégage de cette longue virginité froide, dont ni les pratiques séniles du président, ni les brutalités conjugales n'ont pu la tirer; elle se donne sans réserve et garde du plaisir une reconnaissance brûlante [245]. Le crime a rompu tout lien entre Roubaud, réfugié dans la passion du jeu, et Séverine, devenue amoureuse; la vie commune n'est plus que le contact obligé de deux êtres liés l'un à l'autre, passant des journées entières sans échanger une parole, allant et venant côte à côte, comme étrangers désormais [277]. Longtemps, ils ont eu peur; la vérité, que le juge Denizet avait soupçonnée, est connue de M. Camy-Lamotte; leur destinée a dépendu de lui, mais des considérations politiques ont fait classer l'affaire, nulle crainte ne subsiste, les meurtriers sont même entrés en possession d'un legs de leur victime, et la pensée de cette petite fortune, qui lui permettrait d'aller vivre en Amérique avec Jacques, loin des souvenirs sanglants, achève de surexciter Séverine Aubry. Son mari, tombé à l'avachissement, l'a outrée par sa complaisance devant un flagrant délit; il l'a écœurée en jetant au jeu les dix mille francs trouvés dans le portefeuille de Grandmorin; elle finit par rêver un nouveau crime qui la rendra libre. Mais en éveillant l'instinct du meurtre qui somnolait en l'âme obscure de Jacques, c'est elle seule que Séverine a condamnée, c'est contre elle-même qu'elle a déchaîné la bête humaine, et le couteau qui devait la libérer, le couteau qui a déjà servi au premier crime, lui pénètre de toute sa lame dans la gorge, la tuant de la même blessure, bâillante, affreuse, qui a tué Grandmorin [373]. (*La Bête humaine.*)

**Auguste.** — Marchand de vin traiteur, à l'enseigne du *Moulin d'argent*, boulevard de la Chapelle. La noce de Coupeau et de Gervaise a lieu chez lui [78]. (*L'Assommoir.*)

**Auguste.** — Garçon de salle au café des Variétés [29]. (*Nana.*)

**Auguste.** — Petit porcher de la Borderie. Garde les moutons avec le vieux berger Soulas [283]. (*La Terre.*)

**Augustine.** — Apprentie blanchisseuse chez Gervaise Coupeau. Affreux petit bouchon, d'une méchanceté sournoise de monstre et de souffre-douleur [176]. (*L'Assommoir.*)

**Augustine.** — Ouvrière fleuriste chez Titreville, rue du Caire. Grande blonde laide, qui n'aime pas les vieux [463]. (*L'Assommoir*).

**Aurélie** (MADEMOISELLE). — A vu naître Madame Deberle. Vieille amie pauvre, un peu gourmande, un peu mauvaise langue, qui est de toutes les réceptions chez les Deberle et qu'on retient à dîner le samedi [28]. (*Une Page d'Amour.*)

**Aurélie** (MADAME). — Première du rayon de confection, au Bonheur des Dames. Son père, concierge rue Cuvier, était un petit tailleur alsacien. Elle a épousé Lhomme, un locataire de la maison, puis elle a voulu monter un atelier de confection à son compte et s'est aigrie, sans cesse traquée par la mauvaise chance, exaspérée de se sentir des épaules à porter la fortune et de n'aboutir qu'à des catastrophes. Le Bonheur des Dames lui a enfin donné le succès; elle a fondé dans cette maison la dynastie des Lhomme, poussant son mari au poste de premier caissier, obtenant une caisse pour son fils Albert, un être incapable et malfaisant dont on n'avait rien pu faire jusque-là. Et, par fierté, elle renie pour elle-même le nom de Lhomme; le personnel doit l'appeler madame Aurélie. Hors du magasin, la femme, le mari, le fils vivent chacun à sa guise.

Très forte à quarante-cinq ans, elle est sanglée dans une robe de soie noire, dont le corsage, tendu sur la rondeur massive des épaules et de la gorge, luit comme une armure. Elle a, sous ses bandeaux sombres, de grands yeux immobiles, la bouche sévère, les joues larges et un peu tombantes; dans sa majesté de première, son visage prend l'enflure d'un masque empâté de César [62]. Autoritaire et vaniteuse, elle est bonne femme uniquement pour les demoiselles souples et caressantes, qui tombent en admiration devant ses paroles et ses actes; elle se montre dure pour les débutantes, comme la vie s'est d'abord montrée dure pour elle, et Denise Baudu lui paraissant chétive et sans défense, elle ne lui épargne aucune humiliation. Mais, plate devant Octave Mouret, lui rendant des services délicats qui la font apprécier, elle ne tarde pas à deviner les intentions du maître; elle change alors d'attitude et prend Denise sous sa protection [332].

Madame Aurélie possède une propriété près de Rambouillet,

les Rigoles, achetée sur ses premiers cent mille francs d'économies; plus tard, elle acquiert la campagne des Baudu. Son bonheur serait grand si Albert, mêlé à une affaire de vol, ne se faisait renvoyer. Cette mésaventure humilie profondément la première des confections; son masque d'empereur romain semble avoir maigri de la honte qui entache maintenant la famille; elle affecte de s'en aller chaque soir au bras de son mari, rapprochés tous deux par l'infortune, comprenant que le malheur est dû à la débandade de leur intérieur. Puis, l'âge arrive, Bourdoncle commence à regarder madame Aurélie de travers : « Trop vieille pour la vente! » ce glas va sonner bientôt, emportant la dynastie des Lhomme. Et maintenant, malgré son orgueil, pour faire sa cour, pour rester en grâce, cette femme hautaine ne demande qu'à se mettre aux genoux de Denise [491]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Aurigny** (Laure d'). — Demi-mondaine du second Empire. Très lancée, mais criblée de dettes, elle a fait un habile traité avec Aristide Saccard qui, à la même époque, avait besoin de raffermir sa propre situation. Grâce à une vente de diamants où il achète, à grand tapage, pour sa femme, les bijoux de la demoiselle, Saccard satisfait les créanciers de Laure; il tire celle-ci d'affaire et feint ensuite d'être son généreux amant. Cette combinaison, qui pose Aristide en riche financier, remet la demoiselle en vue et lui fait trouver bientôt un bon naïf [256], le jeune duc de Rozan, qui dépense avec elle son premier demi-million [343]. (*La Curée.*)

# B

**Babet.** — Jeune paysanne des Artaud. Bossue, les os trop ... [283]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Bachelard père.** — Frère de Narcisse Bachelard, père de madame Josserand. A dirigé pendant quarante ans un pensionnat de la rue des Fossés-Saint-Jacques, l'institution Bachelard [37]. Avait une seconde fille qui s'est sauvée avec un officier. (*Pot-Bouille.*)

**Bachelard** (Éléonore). — A épousé le caissier Josserand, dont elle a eu deux fils, Léon et Saturnin, et deux filles, Hortense et Berthe. C'est une femme corpulente et superbe; elle a la face carrée, des joues tombantes, un nez trop fort. Décolletée, elle montre des épaules encore belles, pareilles à des cuisses luisantes de cavale. Son père lui avait promis une dot de trente mille francs qu'il n'a jamais payée et, lorsqu'il est mort, les Josserand ont été volés dans la succession. Ils vivent des appointements du mari, huit mille francs par an, dans une misère vaniteuse de bourgeois, le pauvre Josserand s'exténuant à des travaux supplémentaires pour grossir les ressources du ménage, la femme reprochant à l'homme de l'avoir trompée sur ses capacités. La morale d'Éléonore se résume en quelques phrases toutes faites : « Dans la vie, il n'y a que les plus honteux qui perdent; l'argent est l'argent; moi, lorsque j'ai eu vingt sous, j'ai toujours dit que j'en avais quarante; il vaut mieux faire envie que pitié; je porterais plutôt des jupons sales qu'une robe d'indienne; mangez des pommes de terre, mais ayez un poulet quand vous avez du monde à dîner » [43]. Elle est convaincue de la parfaite infériorité des hommes, dont l'unique rôle doit être d'épouser et de payer [102]. Madame Josserand saute d'une idée à une autre et se contredit avec

la carrure d'une femme qui n'a jamais tort; elle agit sans consulter personne, mais si les choses tournent mal, c'est toujours la faute des autres ; elle a des haussements d'épaules écrasants devant son mari, gifle ses filles quand elle est à bout d'arguments, gaspille l'argent en toilettes et en réceptions et rogne tellement sur le train du ménage que les voleuses elles-mêmes refusent de rester dans cette « boîte » où les morceaux de sucre sont comptés [32]. Son mépris pour l'honnêteté incapable de Josserand se double de rancœur devant la fortune gagnée par Narcisse Bachelard, son frère, un homme sans principes, dont les crapuleuses ivresses lui soulèvent le cœur et qu'elle s'abaisse à dorloter pour en tirer de l'argent. Éléonore a la religion du succès : elle commence à estimer son fils Léon lorsqu'il devient l'amant d'une vieille dame riche. Dans sa rage de ne pas trouver de gendre, malgré une campagne terrible de trois hivers, elle a poussé ses filles à pêcher un mari par tous les moyens, leur enseignant que les hommes ne sont bons qu'à être fichus dedans [102]. Quand Berthe, stylée par elle, se fait enfin épouser, madame Josserand roule les Vabre avec un aplomb superbe. Ne connaissant aucun scrupule, elle promet une dot sans en posséder le premier sou et, pour parer aux dépenses indispensables, pour masquer sous de magnifiques toilettes la détresse du ménage, elle extorque un legs fait à son fils Saturnin, demi-dément dont elle a peur et honte. Plus tard, l'adultère de Berthe révoltera cette mère qui n'y voudra voir d'ailleurs qu'une impardonnable bêtise, car, selon elle, le fait de rester honnête confère tous les droits à l'épouse, et la légitime mauvaise humeur d'un mari ne commence qu'au flagrant délit de la femme [307]. Mais elle conservera la plus entière désinvolture devant son gendre outragé, elle saura lui prouver que lui seul est coupable et, tranquillement, lui remettra Berthe sur les bras sans avoir abdiqué une parcelle de son autorité. Devenue veuve, madame Josserand vit d'une pension que lui font les anciens patrons de son mari [477]. (*Pot-Bouille.*)

**Bachelard** (Narcisse). — Frère d'Éléonore. C'est l'oncle Bachelard, un homme sans mœurs, qui gagne quatre-vingt mille francs par an dans la commission. Couvert de bijoux, dégingandé, il est énorme, avec sa carrure de commerçant noceur et braillard, qui a roulé dans tous les vices. Il a des fausses dents trop éclatantes, une face ravagée, un grand nez rouge qui flambe, des yeux pâles et brouillés, des cheveux

blancs coupés ras [49]. Sa maison de commission occupe le sous-sol et le rez-de-chaussée d'un vaste immeuble de la rue d'Enghien. Dans les occasions de plaisir, Bachelard agit avec la prodigalité enragée d'un homme qui ne compte plus ; il est connu sur toute la ligne des grands boulevards pour ses dîners fastueux, des dîners à trois cents francs par tête qu'il offre à ses clients de l'Inde ou du Brésil et dans lesquels il soutient noblement l'honneur de la commission française [240]. Mais cette ostentation ne l'empêche pas de compter ; dans les cafés, il emporte le sucre; en famille, il est d'une avarice féroce. Comme les Josserand sont à genoux devant sa fortune, il les exploite pendant quinze ans, emmenant chaque semaine le mari passer deux heures dans son bureau et lui faisant vérifier gratis ses écritures pour économiser cent sous. Il accepte les invitations à dîner, laisse entendre à sa sœur qu'il sera généreux plus tard, impose aux Josserand ses habitudes répugnantes, se fait tripoter par ses nièces qui lui arrachent parfois vingt francs de haute lutte, mais il n'offre jamais un cadeau. Gavé de boisson et de nourriture, Bachelard a beau n'avoir jamais sa raison, il ouvre l'œil dès qu'on lui parle d'argent et, serré de près, sait se dérober en exagérant son air de noceur gâteux [150]. Il n'est prodigue que de conseils, s'entendant à demi-mot avec sa sœur, pour marier Berthe grâce à l'appât d'une dot imaginaire.

Au fond, ce jouisseur égoïste a toujours été pour l'idéal ; fatigué des gueuses qui le grugent, Narcisse Bachelard a cherché un cœur qui le comprît et il s'est mis à aimer Fanny Menu, la jeune Fifi, une innocence en chambre, de la chair en bouton qu'il salit de ses anciens vices [245] et qui ne lui coûte pas plus de cinq louis par mois. Quand une noce l'attendrit, il ne peut se tenir de mener les gens chez Fifi, partagé entre la vanité de montrer son trésor et la crainte de se le faire voler [166]. Dans ces moments-là, sa voix de vieil ivrogne tremble, des larmes gonflent ses paupières lourdes ; il donne des détails sur sa maîtresse, une peau de fleur, des cuisses rondes et fermes comme des pêches [244]. Et l'inévitable se produit : Bachelard est trompé au profit de Gueulin, son neveu et son compagnon de plaisir ; mais cette infortune achève d'exciter sa sensibilité : il régularise la situation en mariant Gueulin et Fifi, et il leur donne généreusement, en bon oncle, les cinquante mille francs promis depuis si longtemps pour la dot de sa nièce Berthe. (*Pot-Bouille.*)

**Badeuil** (Charles). — Mari de Laure Fouan, père d'Estelle Vaucogne. Ancien tenancier de maison publique. Il vivotait dans un petit café de la rue d'Angoulême, à Châteaudun, lorsqu'il a épousé Laure Fouan. Hantés par le désir d'une fortune rapide, les époux sont allés à Chartres et, après avoir tâté de plusieurs commerces, ont eu l'heureuse idée d'acheter un établissement de la rue aux Juifs, tombé en déconfiture par suite de mauvaise gestion. Grâce au bras d'acier de M. Charles et à l'extraordinaire activité de sa femme, le 19 s'est rapidement relevé de ses ruines. En moins de vingt-cinq années, les Badeuil ont économisé trois cent mille francs. Ils ont alors voulu contenter le rêve de leur vie, une vieillesse idyllique en pleine nature, avec des arbres, des fleurs, des oiseaux, et, comme Laure Fouan aspirait à finir ses jours au pays natal, ils se sont fixés à Rognes, dans la charmante propriété de Roseblanche, véritable oasis de la Beauce pouilleuse, folie d'un riche bourgeois de Cloyes, qu'ils ont acquise à un prix dérisoire [13]. M. Charles est un bel homme de soixante-cinq ans, rasé, aux lourdes paupières sur des yeux éteints, à la face correcte, grasse et jaune de magistrat retiré. Chez lui, on le trouve avec des chaussons fourrés et une calotte ecclésiastique qu'il porte dignement. Il a un grand souci des bonnes manières, s'indigne contre le relâchement des mœurs dans les campagnes et montre la plus grande sévérité à l'égard de ses bonnes [183]. Tout le pays respecte les Badeuil, qui ne sont ni des fainéants ni des bêtes, puisqu'ils ont su mettre de côté douze mille francs de rente; les paysans de la famille, à genoux devant l'argent, sont extrêmement flattés de serrer la main que M. Charles leur tend avec condescendance. Et les anciens tenanciers du 19 vivent là, dans un bonheur absolu, qu'ils considèrent comme la récompense légitime de leurs trente années de travail, tourmentés seulement du sort de la maison de Chartres, qui périclite aux mains de l'incapable Vaucogne, mari d'Estelle. (*La Terre.*)

**Badeuil** (Madame Charles). — Fille cadette de Joseph-Casimir Fouan. Sœur de la Grande, du père Fouan et de Michel Fouan, dit Mouche. Femme de M. Charles. Elevée dans la couture, placée à Châteaudun, elle avait été laissée en dehors du partage des terres, on l'avait indemnisée en argent. Devenue maîtresse d'une maison de tolérance à Chartres, elle a puissamment secondé son mari, ayant l'œil partout, ne laissant rien

perdre, tout en sachant accepter, quand il le fallait, les petits vols des clients riches [41]. Retirée avec son mari à Rognes après fortune faite, madame Charles est une dame de soixante-deux ans, à l'air respectable, aux bandeaux d'un blanc de neige ; elle a le masque épais et à gros nez des Fouan, mais d'une pâleur rosée, d'une paix et d'une douceur de cloître, une chair de vieille religieuse ayant vécu à l'ombre. Elle donne le bon exemple en allant à la messe et soigne attentivement l'éducation de sa petite-fille Élodie Vaucogne, ange de candeur qui ne doit rien connaître des basses réalités. Très attachée d'ailleurs aux souvenirs de sa vie active, madame Charles affectionne un vieux chat jaune qui, pendant quinze ans, a ronronné sur tous les lits du 19, le chat favori qui assistait aux choses en muet rêveur, voyant tout de ses prunelles amincies dans leur cercle d'or [45].

Du fond de sa retraite bourgeoise pleine de soleil, une véritable nostalgie ramène la vieille dame vers son ancienne maison aux persiennes toujours closes. Dans les moments de presse, elle accourt à Chartres pour donner un coup de main à sa fille Estelle, qui lui a succédé. Et elle rapporte à Rognes des lots de vieux linge imprégné d'une persistante odeur de musc, des draps et loques, des chemises fatiguées, qu'elle distribue aux paysans de la famille, flattés dans leur amour du linge, la vraie richesse après la terre [273]. Madame Charles, convaincue que sa petite-fille ne sait rien de rien, connaîtra la plus douce émotion de sa vie lorsqu'elle verra Élodie obéir à une vocation irrésistible et perpétuer la race des Charles en reprenant le 19 et en sauvant de la ruine l'œuvre glorieuse des grands parents [191]. *(La Terre.)*

**Badeuil** (Estelle). — Fille des Badeuil. Mère d'Élodie Vaucogne. Née dans la première année du mariage de ses parents, elle a été mise chez les Sœurs de la Visitation, à Châteaudun, et n'est sortie de ce pensionnat dévot qu'à dix-huit ans, pour être mariée à Hector Vaucogne. Mère après cinq ans de mariage, elle a vécu jusqu'à trente ans sans soupçonner le métier de ses parents et, instruite seulement à l'époque où ils songeaient à se retirer, elle a voulu reprendre leur commerce, se révélant du premier coup comme une maîtresse de maison supérieure, suffisant à elle seule à faire marcher le 19, compensant heureusement la mollesse de son mari [42]. Mais, mal secondée, elle se donne un mal énorme pour soutenir la bonne

réputation de l'établissement et finit par se tuer à la peine. L'enterrement a lieu à Chartres, le quartier s'associe à la douleur des Badeuil, les cinq femmes de la maison assistent à la cérémonie en robe sombre, l'air comme il faut [339]. (*La Terre.*)

**Baillehache.** — Notaire à Cloyes, né en 1805. Sa charge est dans la famille depuis deux cent cinquante ans; les Baillehache de père en fils se sont succédé, d'antique sang beauceron, prenant de leur clientèle paysanne la pesanteur réfléchie, la circonspection sournoise, qui noient de longs silences et de paroles inutiles le moindre débat. Baillehache, frais encore pour ses cinquante-cinq ans, a les lèvres épaisses, des paupières bridées dont les rides font rire continuellement son regard. Il porte un binocle et a le continuel geste maniaque de tirer les longs poils grisonnants de ses favoris [15]. Dans son étude, située rue Grouaise, on contracte des assurances contre la conscription [69]. Baillehache assiste avec un flegme professionnel aux terribles querelles de ses clients [389]. (*La Terre.*)

**Baillehache** (MADEMOISELLE). — Sœur aînée du notaire de Cloyes, née en 1799. Extrêmement laide, mais douce. Elle épouse à trente-deux ans Alexandre Hourdequin, de cinq ans moins âgé qu'elle, et elle lui apporte une dot de cinquante mille francs. Deux enfants, un fils et une fille. Elle meurt en 1855, pendant la moisson [87]. (*La Terre.*)

**Balbi** (CLORINDE). — Voir CLORINDE.

**Balbi** (COMTESSE LENORA). — Vieille Italienne, moitié aventurière, moitié grande dame, sortie, dit-on, d'un lit royal. Sa fille Clorinde est née deux ans après la mort du comte; le ménage Balbi avait, prétend-on, passé par une foule d'excentricités, dans des débordements parallèles [63]. La comtesse, fixée à Paris, se livre à de savantes menées politiques, son salon est le refuge des Vénitiens exilés, elle est informée des affaires d'Italie avant le légat lui-même [72], et agit dans le monde politique en agent secret du gouvernement piémontais, secondée par les séductions de Clorinde. Lenora Balbi vit allongée, croquant des pastilles à la menthe, recevant les hommages du chevalier Rusconi, et se faisant soigner par le domestique Flaminio, un grand diable d'Italien à figure de bandit. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Balthazar.** — Cheval de madame François. Bonne vieille

bête de trait faisant, été comme hiver, le trajet de Nanterre à Paris, remisant rue Montorgueil, au Compas d'Or [7]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Bambousse** (Artaud, *dit*). — Maire des Artaud. Le plus riche cultivateur du pays, gras, suant, la face ronde, vieil incrédule qui refuse les fonds de la commune pour réparer l'église en ruine [40]. Sa fille Rosalie ayant été culbutée dans les foins par Fortuné Brichet, fils de paysans pauvres, il refuse d'abord son consentement au mariage, furieux de donner son bien à un sans le sou [42], puis il cède après l'accouchement de Rosalie et il a le crève-cœur de voir l'enfant mourir quelques jours après le mariage [425]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Bambousse** (Catherine). — Fille cadette de Bambousse. Onze ans. Déjà vicieuse, on la rencontre dans tous les coins du pays avec Vincent Brichet [33]. Vole des branches d'olivier pour les apporter au mois de Marie [93]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Bambousse** (Rosalie). — Fille aînée de Bambousse. Dix-huit ans. Grande fille brune, travailleuse de la terre, nuque roussie, cheveux noirs plantés comme des crins, l'air d'une bête impudique [33]. Maîtresse de Fortuné Brichet. On les marie après la venue d'un enfant [281]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Baptiste.** — Valet de chambre de Saccard. Homme superbe, tout de noir habillé, grand, fort, la face blanche, avec les favoris corrects d'un diplomate anglais, l'air grave et digne d'un magistrat [20]. Paraît s'intéresser beaucoup aux chevaux. Sa froideur, ses regards clairs qui ne s'arrêtent jamais aux belles épaules décolletées, en imposent à Renée [206], jusqu'au jour où elle apprend que ce mépris des femmes a pour cause un trop grand amour pour les jeunes garçons d'écurie [340]. Chassé par Saccard, l'imposant Baptiste entre au service du baron Gouraud [344]. (*La Curée.*)

**Baptistin.** — Employé de Larsonneau. Petit jeune homme louche, les cheveux pâles, la face couverte de taches de rousseur. Il est vêtu d'une mauvaise redingote noire, trop grande et horriblement râpée [251]. Larsonneau lui fait jouer le rôle principal dans une comédie de chantage, destinée à intimider Aristide Saccard. (*La Curée.*)

**Baquet** (La Mère). — Marchande de vin à La Chapelle. Vend du vin d'Orléans à huit sous [264]. (*L'Assommoir.*)

**Barillot.** — Avertisseur au théâtre des Variétés, où il est depuis trente ans. C'est un petit vieillard blême, à la voix grêle [139]. (*Nana.*)

**Bastian.** — Tambour de la compagnie Beaudoin, du 106e de ligne (colonel de Vineuil). Un gros garçon gai. Dans la retraite sur la place de Sedan, le 1er septembre, vers cinq heures, lorsque la bataille était finie, il a eu l'infortune d'attraper dans l'aine une balle perdue [396]. Le malheureux agonise sur la paille, à l'ambulance Delaherche, et meurt pendant la distribution du trésor du 7e corps. Les pièces d'or qu'un sergent a mises dans ses mains déjà froides roulent à terre et sont ramassées par un blessé voisin, un petit zouave sec et noir, qui veut avoir de quoi se payer du sirop [397]. (*La Débâcle.*)

**Bataille.** — Un cheval blanc qui a dix ans de fond, dans les galeries du Voreux. Le doyen de la mine. Depuis dix ans, il vit là, occupant un même coin d'écurie, faisant la même tâche le long des parois, sans avoir jamais revu le jour. Très gai, le poil luisant, l'air bonhomme, il semble couler une existence de sage, à l'abri des malheurs de là-haut. D'ailleurs, dans les ténèbres, il est devenu d'une grande malignité. La voie où il travaille a fini par lui être si familière, qu'il pousse de la tête les portes d'aérage, et se baisse, afin de ne pas se cogner, aux endroits trop bas. Sans doute aussi, il compte ses tours, car lorsqu'il a fait le nombre réglementaire de voyages, il refuse d'en recommencer un autre, on doit le reconduire à sa mangeoire.

Maintenant, l'âge vient, ses yeux de chat se voilent parfois d'une mélancolie. Peut-être Bataille revoit-il vaguement, au fond de ses rêvasseries obscures, le moulin où il est né, près de Marchiennes, un moulin planté sur le bord de la Scarpe, entouré de larges verdures, toujours éventé par le vent. Quelque chose brûle en l'air, une lampe énorme, dont le souvenir exact échappe à sa mémoire de bête. Et il reste la tête basse, tremblant sur ses vieux pieds, faisant d'inutiles efforts pour se rappeler le soleil [63]. Quand un compagnon lui tombe de la terre, il le flaire, comme s'il trouvait en lui la bonne odeur du grand air, l'odeur oubliée du soleil dans les herbes, et il éclate tout à coup d'un hennissement sonore, d'une musique d'allégresse, où semble se révéler l'attendrissement d'un sanglot [64]. Il s'est pris d'une grande tendresse pour son camarade Trompette ; on dirait la pitié affectueuse d'un vieux philosophe,

désireux de soulager un jeune ami, en lui donnant sa résignation et sa patience [210]. Mais c'est en vain qu'il le frotte amicalement de ses côtes, qu'il lui mordille le cou, l'autre reste morne, sans goût à la besogne, comme torturé du regret de la lumière. Trompette meurt [176], et le tour de Bataille vient un peu plus tard : il est assassiné par l'inondation de la mine [558]. (*Germinal.*)

**Baudequin.** — Dessinateur habitant la maison des Lorilleux, rue de la Goutte-d'Or. C'est un grand escogriffe criblé de dettes [71]. (*L'Assommoir.*)

**Baudequin.** — Tient un café boulevard des Batignolles, au coin de la rue Darcet. Là, se sont réunis régulièrement le dimanche soir, pendant plusieurs années, Claude Lantier, Pierre Sandoz, Dubuche, Mahoudeau et leurs amis, une bande de jeunes gens passionnés pour leur art et décidés à conquérir Paris. Au début, les peintres du quartier se montrent Claude en chuchotant, comme s'ils voyaient passer le chef redoutable d'une tribu de sauvages [95]. Plus tard, la bande se noie dans le flot des nouveaux venus, on est peu à peu submergé par la banalité montante des élèves du plein air ; et de jeunes peintres, que Claude ne connaît pas, viennent lui serrer la main [262]. Puis le temps s'écoule, les réunions cessent, l'établissement change trois fois de propriétaire, Claude et Sandoz revenus, par hasard, au seuil de ce café, dont ils disaient autrefois, en riant, qu'il était le berceau d'une révolution, ne reconnaissent plus la salle, disposée autrement ; leur table d'autrefois, au fond, à gauche, n'est plus là ; de nouvelles couches de consommateurs se sont succédé, les unes recouvrant les autres, si bien que les anciennes ont disparu comme des peuples ensevelis [433]. (*L'Œuvre.*)

**Baudu.** — Mari d'Élisabeth Hauchecorne. Père de Geneviève. Oncle de Denise, Jean et Pépé Baudu. Entré comme simple commis au Vieil Elbeuf avec sept francs dans sa poche, il a fini par épouser la fille de Hauchecorne, le patron, à qui il a succédé. Dans les années de prospérité, le ménage Baudu a élevé six enfants : trois sont morts à vingt ans, le quatrième a mal tourné, le cinquième est officier, il ne reste que Geneviève. Cette famille a coûté gros et Baudu s'est achevé en achetant à Rambouillet une grande baraque de maison, une antique bâtisse où il rêve de se retirer et qu'on est forcé de réparer continuellement ; ses gains passent là, il n'a eu que ce vice, dans sa

probité méticuleuse, obstinée aux antiques usages. Le Vieil Elbeuf souffre de la terrible crise déterminée par les grands magasins. La boutique, pleine d'humidité, est écrasée sous un plafond bas et enfumé ; elle a un entresol aux baies de prison et une arrière-salle qui ouvre sur un fond de puits; c'est une odeur de vieux, un demi-jour, où tout l'ancien commerce, bonhomme et simple, semble pleurer d'abandon, alors que, de l'autre côté de la rue, le Bonheur des Dames donne l'impression d'une machine fonctionnant à haute pression, avec ses vitrines échauffées et comme vibrantes de la vie intérieure [18].

Baudu est un gros homme à cheveux blancs et à grande face jaune [6], un bilieux, un violent aux poings toujours serrés [25]. Toute une aigreur a grandi en lui. Les étalages du Bonheur des Dames le mettent en fureur, il a le sang aux yeux, la bouche contractée. Il s'indigne contre ces grands bazars où l'on vend de tout, où les commis, un tas de godelureaux, manœuvrent comme dans une gare, traitent les marchandises et les clients comme des paquets, lâchent le patron ou sont lâchés par lui pour un mot, sans affection, sans mœurs, sans art [26]. Moins atteint que d'autres jusqu'ici, parce que le monstre ne tient pas encore tous ses articles, il prédit avec assurance la chute des grands magasins, une débâcle qui doit rétablir la dignité du commerce compromise. Depuis longtemps, Baudu projette de marier sa fille Geneviève à son premier commis Colomban, comme lui-même a été marié à la fille de Hauchecorne ; un scrupule de probité lui fait retarder cette union jusqu'à la fin de la crise, pour ne point passer à son gendre la maison moins prospère qu'il ne l'a reçue lui-même. Dans tout le quartier, les autres spécialités croulent.

Baudu a fini par s'incliner devant les faits ; mais, s'il a perdu la foi, s'il sent même la peur l'envahir, son intelligence reste rebelle à l'évolution logique du commerce; jamais le Vieil Elbeuf ne fera une concession. Dans l'implacable poussière des agrandissements du Bonheur des Dames, devant le chantier colossal où l'on travaille toute la nuit, Baudu sent venir la mort lente, sans secousse, par un ralentissement continu des affaires, les acheteuses perdues une à une. Pour durer davantage, il se résigne au plus cruel des sacrifices : la campagne de Rambouillet, qui a coûté deux cent mille francs, est vendue soixante-dix mille francs aux Lhomme. Maintenant, le Bonheur tient tous les articles de la maison, les velours de chasse, les livrées, les flanelles ; des sacrifices sont encore nécessaires, il faut

hypothéquer le vieil immeuble d'Aristide Finet. Le drapier ne comprend plus, il en arrive à envoyer violemment au magasin rival les clientes qui discutent ses prix [278]. La fin n'est plus maintenant qu'une question de jours, l'émiettement s'achève [436]. Atterré devant la défection de Colomban, achevé par la mort de sa fille et de sa femme, Baudu vit encore pendant quelque temps dans sa boutique désertée ; il marche continuellement, cédant à un besoin maladif, à de véritables crises de déambulation, comme s'il voulait bercer et endormir sa douleur [466]. Il a refusé le secours que lui apportait sa nièce Denise au nom d'Octave Mouret, il se réfugie dans une maison de retraite. Et c'est alors le triomphe définitif du Bonheur des Dames, dont l'immense affiche jaune s'étale, comme un drapeau planté sur un empire conquis, le long des volets murés du Vieil Elbeuf [472]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Baudu** (Madame). — Voir Hauchecorne (Élisabeth).

**Baudu** (Capitaine). — Fils des drapiers de la rue de la Michodière. Est parti pour le Mexique, comme capitaine [11]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Baudu** (Denise) (1). — Nièce du drapier. Sœur de Jean et de Pépé. Tous trois vivaient à Valognes, avec leurs parents, lorsque ceux-ci sont morts, emportés par la même fièvre. Le père avait mangé jusqu'au dernier sou dans sa teinturerie. A dix-neuf ans, Denise est restée ainsi le seul soutien, la mère des deux enfants, mais son gain chez Cornaille ne suffit point à les nourrir tous trois. Au bout d'un an, Jean trouve du travail à Paris et comme Denise, dans sa terreur maternelle, ne veut pas laisser ce grand garçon venir seul à Paris, elle quitte Valognes en un coup de tête et la petite famille débarque un matin chez l'oncle Baudu. La jeune fille est chétive pour ses vingt ans; elle a un visage long à la bouche trop grande, le teint fatigué déjà; sa seule beauté est dans ses cheveux blond cendré, ils lui tombent jusqu'aux chevilles et, quand elle se coiffe, ils la gênent au point qu'elle se contente de les rouler et de les retenir en un tas, sous les fortes dents d'un peigne de corne [108]. Un sourire la transfigure ; il est comme un épanouissement du visage entier, ses yeux gris prennent une flamme tendre, ses joues se creusent d'adorables fossettes, ses

(1) *Denise Baudu, saine et équilibrée, mariée à Octave Mouret, veuf de madame Hédouin. (Arbre généalogique des Rougon-Macquart)*

pâles cheveux eux-mêmes semblent voler, dans la gaieté bonne et courageuse de tout son être. Alors, elle devient jolie [67]. Sous son aspect tranquille et doux, il y a une volonté têtue de Normande.

Rue de la Michodière, elle voit le Vieil Elbeuf enfumé et noirâtre, un trou glacial où sa cousine Geneviève s'étiole sous l'épaisse indifférence de Colomban, un commerce vieillot et rétréci où il n'y a pas de place pour elle; en face, resplendit le Bonheur des Dames, dont elle subit aussitôt la tentation. Dans son désir d'y pénétrer, il y a une peur vague, qui achève de la séduire; c'est une passion de la vie et de la lumière. Elle y rêve son avenir, beaucoup de travail pour élever les enfants, avec d'autres choses encore, elle ne sait quoi, des choses lointaines dont le désir et la crainte lui font peur [33]. On l'accepte au rayon des confections. Les autres vendeuses l'accueillent avec la sourde hostilité des gens à table qui n'aiment pas se serrer pour faire place aux faims du dehors ; elle se plie à la besogne inférieure des débutantes, ravalée par madame Aurélie au rang de mannequin, traitée en paria, condamnée à de terribles fatigues qui la brisent et la jettent le soir, dans sa petite chambre malsaine, sans la force de se déchausser, ivre de fatigue et de tristesse [143]. Mais elle garde son grand courage; sous les crises de sa sensibilité, il y a une raison sans cesse agissante, toute une bravoure d'être faible, s'obstinant gaiement au devoir qu'elle s'impose. Elle fait peu de bruit, va devant elle, droit à son but, par-dessus les obstacles; et cela, simplement, naturellement, car sa nature même est dans cette douceur invincible.

Ses faibles gains suffisent à peine à la pension de Pépé et à l'entretien de Jean; celui-ci exploite son bon cœur; c'est la misère noire. Denise en est réduite à raccommoder elle-même ses souliers et à faire des lessives dans sa cuvette; elle n'en résiste pas moins aux suggestions de Pauline Cugnot, qui l'engage à prendre quelqu'un pour être aidée; ce conseil la gêne comme une pensée qui ne lui est jamais venue et dont elle ne voit pas l'avantage. D'ailleurs, elle n'obéit pas à des idées, sa raison droite et sa nature saine la maintiennent simplement dans l'honnêteté où elle vit [158]. Elle gravit toujours son calvaire, ayant de gros soucis matériels causés par Jean, s'éreintant le jour, travaillant la nuit à des nœuds de cravate, souffrant de calomnies outrageantes, subissant les immondes tentatives du père Jouve. Neuf mois de courage souriant

n'ont désarmé aucune hostilité; son renvoi est salué par une joie générale dans le rayon [215]. Mise sur le pavé avec vingt-cinq francs dans sa poche, elle s'est réfugiée avec Pépé dans une des chambres du père Bourras, son dénuement est complet, le pain manque, mais, là encore, sous la menace de la famine, elle résiste aux tentations, un soulèvement de son être proteste, sans indignation contre les autres, répugnant uniquement aux choses salissantes et déraisonnables, se faisant de la vie une idée de logique, de sagesse et de courage [223].

Si elle est si brave, c'est qu'elle a une tendresse au cœur. Celui qu'elle aime, c'est Octave Mouret; le regard de celui-ci dès la première rencontre au carrefour Gaillon l'avait emplie d'une émotion singulière, c'était un coup profond jusqu'à la peur, mais dans ce malaise, il n'y avait que l'ignorance effarée de l'amour, le trouble de ses tendresses naissantes. Bientôt, elle sentira qu'elle n'a jamais aimé que Mouret, elle l'aimait lorsqu'elle le redoutait comme un maître sans pitié, elle l'aimait lorsque son cœur éperdu, inconscient, cédant à un besoin d'affection, rêvait du commis Hutin [227]. Et elle vit maintenant chez le belliqueux Bourras, dans l'obsession du Bonheur des Dames, séparée de son ancien rayon par un simple mur, elle subit le branle de la formidable machine; puis, après un court passage chez Robineau, restée de tête avec les grands magasins où elle voit une évolution naturelle du commerce, sentant mûrir ses idées, elle rentre enfin au Bonheur des Dames ramenée cette fois par Mouret, étonnée de retrouver tout le monde poli, presque respectueux.

Elle s'est affinée, la peau blanche, l'air délicat et grave, sans autre luxe que sa royale chevelure blonde; son insignifiance d'autrefois est devenue un charme d'une discrétion pénétrante [323]. Sa nature saine et sa raison droite résisteront à l'amour comme elles ont vaincu la misère. C'est en vain que Mouret lui prodigue les avances; elle lui oppose une force de volonté douce et inexorable, s'écrasant le cœur, non pour obéir à l'idée de vertu, mais par un instinct de bonheur, pour satisfaire son besoin d'une vie tranquille. Sa dignité semble jusqu'au bout être le calcul savant d'une femme rompue à la tactique de la passion, et comme on l'accuse en sourdine de vouloir se faire épouser, elle se révolte contre ce jugement, elle veut partir. C'est alors que Mouret éperdu lui offre le mariage. Denise a voulu faire de lui un brave homme; dans sa tête raisonneuse et avisée de Normande ont poussé toutes sortes de projets, son

rêve est d'améliorer ce Bonheur des Dames où elle a longtemps lutté et souffert obscurément; elle y voit l'immense bazar idéal, le phalanstère du négoce, où chacun aura sa part exacte des bénéfices, selon ses mérites, avec la certitude du lendemain, assurée à l'aide d'un contrat [428]. Si Mouret a écrasé tant de gens, s'il a semé des ruines nécessaires, il a du moins préparé l'avenir, et elle l'aime pour la grandeur de son œuvre [469]. (*Au Bonheur des Dames.*)

Madame Denise Mouret a deux enfants, une fille d'abord, puis un garçon. Celui-ci tient d'elle et pousse magnifique [131]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Baudu** (Geneviève). — Fille de Baudu et d'Élisabeth Hauchecorne. En elle, la dégénérescence de sa mère s'est encore aggravée. Elle a la débilité et la décoloration d'une plante poussée à l'ombre. Pourtant, des cheveux noirs magnifiques, épais et lourds, venus comme par miracle dans cette chair pauvre, lui donnent un charme triste [10]. Encore enfant, elle a été promise au commis Colomban. Elle s'est accoutumée à l'aimer, avec la gravité de sa nature contenue, et d'une passion profonde qu'elle ignore elle-même, dans son existence plate et réglée de tous les jours; au fond de ce rez-de-chaussée du vieux Paris, sa tendresse a poussé comme une fleur de cave [16]. Geneviève a deviné la cruelle indifférence de Colomban qu'hypnotise le Bonheur des Dames; l'amour du commis pour une vendeuse lui fend le cœur; c'est une sourde agonie où son corps de fiancée s'use dans le chagrin et dans l'attente, retournant à l'enfance grêle des premiers ans [412]. Et elle meurt épuisée, première victime du grand magasin d'Octave Mouret [445]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Baudu** (Jacqueline). — Voir Sivry (Blanche de).

**Baudu** (Jean). — Frère de Denise et de Pépé. A travaillé à Valognes chez un ébéniste, un réparateur de meubles anciens, qui lui a appris la sculpture sur bois. Comme il avait fait une tête dans un morceau d'ivoire, un monsieur s'est intéressé à lui et lui a trouvé une place à Paris, chez un ivoirier du faubourg du Temple, où il sera logé et nourri. Quand les trois orphelins quittent Valognes, Jean a seize ans, il a la beauté d'une fille, une beauté qu'il semble avoir volée à sa sœur, la peau éclatante, les cheveux roux et frisés, les lèvres et les yeux mouillés de tendresse. Le départ a été précipité

par une escapade amoureuse du jeune homme, des lettr écrites à une fillette noble de la ville, des baisers échangé par-dessus un mur [9]. A Paris, cet enfant si beau et si ga plein d'insouciance, adoré de toutes les femmes, exploite long temps l'exquise bonté de Denise; pour piller ses petites éc nomies, il raconte des aventures, il invente des dangers extr ordinaires. Jean se range à vingt-trois ans, aimant cette fo la nièce d'un pâtissier très riche, qui n'accepte pas même de bouquets de violettes [449]. Denise le marie et fait les frai d'installation du ménage. A cette époque, carré des épaule dominant sa sœur de toute la tête, il garde sa beauté de femm avec sa chevelure blonde, envolée sous le coup de vent de ouvriers artistes [488]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Baudu** (Pépé). — Le plus jeune frère de Denise; cinq an lorsqu'elle en a vingt. Blond, d'un blond d'enfance, il est câli comme un petit chat, il reste muet des journées entière vivant de caresses [13]. A Paris, on le met en pension che madame Gras, rue des Orties, puis au collège. Quand il douze ans, il dépasse déjà sa sœur, plus gros qu'elle, toujour silencieux et d'une douceur câline, dans sa tunique de collé gien [488]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Baudu** (Thérèse). — Femme de Jean Baudu. Petite Pari sienne d'un visage tourmenté et charmant [488]. (*Au Bonheu des Dames.*)

**Baugé**. — Un vendeur du Bon Marché. Fils cadet d'u épicier de Dunkerque, il a presque été chassé par son père e son frère qui le jugeaient trop bête. A la vérité, il est stupid mais très bon pour la vente des toiles, les femmes le trouven gentil; il se fait trois mille cinq cents francs [169]. Amant d Pauline Cugnot, il est venu habiter rue Saint-Roch pour s rapprocher d'elle [179]. Plus tard, il l'épouse et quitte le Bo Marché pour la rejoindre dans la maison d'Octave Mouret [330] (*Au Bonheur des Dames.*)

**Baugé** (Madame). — Voir Cugnot (Pauline).

**Bavoux**. — Vendeur du rayon de mercerie, au Bonheu des Dames. Les bobinards ont un club, le Bobin'-club, che un marchand de vins de la rue Saint-Honoré, qui leur loue un salle, le samedi; le petit Bavoux lit des vers [349]. (*Au Bon*

**Bazouge.** — Vieux croque-mort toujours pochard. Habite rue de la Goutte-d'Or, dans la maison des Lorilleux [118]. Ses gaîtés funèbres ont d'abord fait peur à Gervaise qui, tombée peu à peu dans le dégoût de l'existence, finira par désirer ardemment être emportée par lui [546]. Bazouge se donne le surnom de Bibi-la-Gaieté, dit le consolateur des dames [569]. (*L'Assommoir*.)

**Beauchamp** (Flore). — Un petit modèle qui habite rue de Laval, 32. Assez fraîche, mais trop maigre [55]. (*L'Œuvre*.)

**Beaudoin.** — Ami des Hamelin, qui l'ont connu à Beyrouth où il est établi. A beaucoup aimé madame Caroline, promettant de l'épouser après la mort du mari. Mais, las sans doute d'attendre, il obtient la main d'une demoiselle très jeune et immensément riche, la fille d'un consul anglais [64]. (*L'Argent*.)

**Beaudoin.** — Capitaine au 106e de ligne (colonel de Vineuil). Un bel officier, d'allure fine et correcte. Sorti de Saint-Cyr, appuyé par plusieurs salons, ayant une très jolie voix de ténor à laquelle il doit beaucoup déjà, bonapartiste convaincu, le capitaine Beaudoin est promis au plus bel avancement. D'ailleurs, il n'est pas inintelligent, bien que ne sachant rien de son métier [234]. Il n'a pas su se faire aimer de ses hommes, on le trouve trop jeune et trop dur, un pète-sec [92]. Rochas, son lieutenant, sorti du rang, ne peut le souffrir. Dans la marche vers la Meuse, le convoi s'est égaré, Beaudoin a perdu ses bagages; il ne dérage pas, les lèvres pincées, le visage pâle, bien moins indigné de ne point manger que de ne pouvoir changer de chemise [128]. Depuis les premières défaites, il a l'air absolument choqué, le désastre lui semble surtout inconvenant. Il arrive dans Sedan pitoyable, l'uniforme souillé, la face et les mains noires.

Autrefois, en garnison à Charleville, il avait été le familier de la jolie Gilberte Maginot; il la retrouve mariée à Jules Delaherche, on lui fait fête, les anciens amants passent la nuit ensemble et, le lendemain, au petit jour, Beaudoin rejoint sa compagnie sur le plateau de Floing, étonnant tout le monde par la correction de sa tenue, son uniforme brossé, ses chaussures cirées, toute une coquetterie, un vague parfum de lilas de Perse [233]. Au calvaire d'Illy, très nerveux, remuant sans cesse malgré les sages conseils de Rochas, il a la jambe droite fracassée par un éclat d'obus et il culbute sur le dos, en pous-

sant un cri aigu de femme surprise. Transporté à l'ambulance Delaherche, il subit courageusement l'amputation, mais l'hémorragie a été trop forte, il ne survivra pas. Et si, dans ses yeux, on lit alors un immense regret de la vie, une lâcheté de s'en aller ainsi, trop jeune, sans avoir épuisé la joie d'être, la pensée qu'il va manquer de correction lui rend sa bravoure et il finit par montrer un grand courage, soucieux avant tout de partir en homme de bonne compagnie [346]. (*La Débâcle.*)

**Beau-François** (Le). — Chef de la bande des chauffeurs d'Orgères, dont les terribles exploits, contés à la veillée, font encore frissonner toute la Beauce [67]. (*La Terre.*)

**Beaurivage** (Duc de). — Personnage de la *Petite Duchesse*, pièce de Fauchery jouée aux Variétés. Le duc trompe sa femme avec une étoile d'opérette, la blonde Géraldine. C'est le vieux Bosc qui joue le rôle de Beaurivage [312]. (*Nana.*)

**Beauvilliers** (Comte Charles de). — Un débauché, qui a achevé d'anéantir l'immense fortune des Beauvilliers, assise jadis sur d'immenses domaines, dans le Vendômois. Mort d'un accident de chasse, vengeance probable d'un garde jaloux, le comte a laissé une femme et deux enfants dans la gène. On retrouvera plus tard un engagement signé de lui, en 1854, et promettant dix mille francs à une fille Léonie Cron, qu'il a séduite [64]. (*L'Argent.*)

**Beauvilliers** (Comtesse de). — Femme du comte. Mère de Ferdinand et d'Alice. A beaucoup souffert de son mari, dont elle ne s'est jamais plainte. C'est une grande femme maigre de soixante ans, toute blanche, au grand nez droit, aux lèvres minces, au cou particulièrement long; elle a l'air d'un cygne très ancien, d'une douceur désolée [67]. Elle occupe avec sa fille, rue Saint-Lazare, une ancienne maison de plaisance, la Folie-Beauvilliers, attenante à l'hôtel d'Orviedo; c'est, avec la ferme des Aublets, près de Vendôme, la dernière épave d'une immense fortune. La ferme rapporte environ quinze mille francs de rente, mais la maison de Paris, écrasée d'hypothèques, menacée d'une mise en vente si l'on ne paie pas les intérêts, mange la plus grosse part du revenu. Aussi madame de Beauvilliers doit-elle racheter par de sordides économies le luxe extérieur auquel la condamne l'orgueil de sa condition. Soucieuse de se tenir debout à son rang, rêvant de [illegible] à un homme d'égale noblesse et de faire de son

fils un soldat, elle vit dans un douloureux et puéril héroïsme quotidien [70]. Mais un grand espoir va lui venir.

Membre de la Commission de surveillance de l'Œuvre du Travail, fondée par la princesse d'Orviedo, elle est mise au courant des merveilleuses promesses de la Banque Universelle et malgré son horreur de race pour les spéculations financières, voulant grossir une petite dot péniblement mise de côté pour Alice, elle confie quelques fonds à Aristide Saccard, puis devant la hausse continue, elle risque davantage, elle prend de nouvelles actions à chaque augmentation de capital, et, comme le financier tentateur lui fait entrevoir le gain futur du million qui serait le salut définitif pour son nom et pour les siens, comme elle s'est enthousiasmée devant les grandes pensées catholiques rattachées à l'affaire, elle vend les Aublets, elle met dans la Banque tout ce qu'elle possède. Et c'est, dans la soudaine catastrophe de Saccard, une indigence brusque; tout a été fondu, emporté du coup [382]. L'hôtel de la rue Saint-Lazare ne paiera pas les créanciers.

La comtesse se réfugie avec sa fille, dans une chambre, rue de la Tour-des-Dames, son fils est mort loin d'elle et sans gloire, on lui ramène Alice blessée, salie par un bandit. Et madame de Beauvilliers, si noble naguère, mince, haute, toute blanche, avec son grand air suranné, n'est plus qu'une pauvre vieille femme détruite, cassée par cette dévastation [416]. L'épouvantable déroute est achevée par un immonde chantage de Busch, la résurrection du passé du comte, une gamine, Léonie Cron, séduite par lui et devenue fille publique; et, dans la terreur d'un scandale, la malheureuse femme abandonne à Busch les derniers bijoux de famille, ceux qu'elle avait gardés au travers des plus grandes gênes, comme l'unique dot de sa fille, et qui restaient à cette heure sa suprême ressource [413]. (*L'Argent.*)

**Beauvilliers** (Alice de). — Fille du comte. Ressemble à sa mère, moins l'aristocratique noblesse. Chétive, le cou allongé jusqu'à la disgrâce, n'ayant plus que le charme pitoyable d'une fin de grande race, elle est, à vingt-cinq ans, si appauvrie qu'on la prendrait pour une fillette, sans le teint gâté et les traits déjà tirés du visage [67]. Avec son air d'insignifiance mélancolique, elle n'est point sotte, elle aspire ardemment à la vie, à un homme qui l'aimerait, à du bonheur, mais ne voulant pas désoler sa mère, elle feint d'avoir renoncé à tout [69]. Pour aider au

train de maison réduit à un décor extérieur, elle peint des aquarelles bâclées à la douzaine et vendues en cachette [216]. Et cette vierge, qu'émacie l'attente vaine du mariage, retrouve soudain une jeunesse dans l'affolement de la Banque Universelle, elle s'anime, elle est vibrante devant le droit qui s'ouvre pour elle d'avoir un mari et des enfants, cette joie que se permet la dernière pauvresse des rues [260].

Mais un terrible lendemain anéantira son rêve. A l'heure de la débâcle financière qui va achever la ruine des Beauvilliers, un enfant naturel de Saccard, Victor, recueilli à l'Œuvre du Travail, souille la malheureuse enfant avec une brutalité immonde [406]. Et, dans les yeux de folle d'Alice, on lit la mortelle douleur de son dernier orgueil, sa virginité violentée [416]. (*L'Argent.*)

**Beauvilliers** (Ferdinand de). — Fils du comte. A d'abord causé de mortelles inquiétudes à sa mère, à la suite de quelques folies de jeunesse, des dettes qu'on a dû payer; mais, averti de la situation en un solennel entretien, il n'a pas recommencé, cœur tendre au fond, simplement oisif et nul, écarté de tout emploi, sans place possible dans la société contemporaine [69]. Il s'est engagé dans les zouaves pontificaux, à la suite de la bataille de Castelfidardo, mais manquant de santé, délicat sous son apparence fière, de sang épuisé et pauvre, il est durement éprouvé par le soleil si lourd de Rome et il meurt sans gloire, emporté par les fièvres [408]. (*L'Argent.*)

**Becker.** — Joaillier parisien. Fournit une parure de saphir pour la maîtresse du comte Muffat [363]. (*Nana.*)

**Bécot.** — Un épicier de la rue Montorgueil. Devenu veuf, s'est mis à coucher avec ses bonnes, très raisonnablement, pour éviter de courir au dehors; mais cela lui a donné le goût des femmes : il lui en a fallu d'autres, bientôt il s'est lancé dans une telle noce que l'épicerie y a passé peu à peu, les légumes secs, les bocaux, les tiroirs aux sucreries. Bécot meurt d'un coup de sang [93]. (*L'Œuvre.*)

**Bécot** (Irma). — Fille de l'épicier. A suivi jusqu'à seize ans les cours d'une école voisine. Faisait ses devoirs entre deux sacs de lentilles, et achevait son éducation de plain-pied avec la rue, vivant sur le trottoir, au milieu des bousculades, apprenant la vie dans les continuels commérages des cuisinières en cheveux, qui déshabillaient les abominations du quartier, pen-

dant qu'on leur pesait cinq sous de gruyère. Allait encore à l'école, lorsque, un soir, en fermant la boutique, un garçon l'a jetée en travers d'un panier de figues. Orpheline six mois après, la maison mangée, elle se réfugie chez une tante pauvre qui la bat, se sauve avec un jeune homme d'en face, revient à trois reprises, pour s'envoler définitivement un beau jour dans tous les bastringues de Montmartre et des Batignolles [93]. A dix-huit ans, c'est une de ces galopines de Paris qui gardent longtemps la maigreur du fruit vert; on dirait un chien coiffé, elle a une pluie de petits cheveux blonds sur un nez délicat, une grande bouche rieuse dans un museau rose. Ayant la passion des artistes, avec le regret qu'ils ne soient pas assez riches pour se payer des femmes à eux tout seuls, jetant sa jeunesse aux quatre coins des ateliers, elle éprouve des caprices successifs pour Fagerolles, Gagnière, beaucoup d'autres, et s'étonne de la bêtise de ce nigaud de Claude Lantier qui ne veut pas d'elle.

D'ailleurs, fine, intelligente, elle porte déjà sa fortune, dans le débraillé de sa jeunesse [135]. Un jeune crétin de marquis lui a meublé un appartement très chic [155], elle occupe ensuite un petit hôtel rue de Moscou, avec vingt mille francs de loyer. Quatre ans ont suffi pour la transformer, elle est devenue autre, la tête faite avec un art de cabotine, le front diminué par la frisure des cheveux, la face tirée en longueur, grâce à un effort de sa volonté sans doute, rousse ardente de blond pâle qu'elle était, si bien qu'une courtisane du Titien semble maintenant s'être levée du petit voyou de jadis; c'est ce qu'elle appelle sa tête pour les jobards. On fait là des déjeuners corrects, où il n'est question que du prix des terrains [232]. Et Irma finit par réaliser son rêve d'un hôtel à elle, une demeure princière, sur l'avenue de Villiers : le terrain a été acheté par un amant, puis les cinq cent mille francs de la bâtisse, les trois cent mille francs des meubles ont été fournis par d'autres, au petit bonheur des coups de passion. C'est là qu'elle contente un jour son désir d'autrefois et qu'elle possède Claude, presque malgré lui [334]. La fortune n'a pas modifié ses goûts ; derrière le dos des messieurs sérieux, payant en maris, elle s'offre la distraction d'aimer encore la peinture, dans la personne d'Henri Fagerolles, un gamin de Paris comme elle, d'égale perversité, et dont elle vide les poches pour s'amuser [364]. (*L'Œuvre*.)

**Bec Salé** *dit* Boit-sans-soif. — Ouvrier forgeron, compagnon d'enclume de Goujet. Petit, desséché, yeux de loup, sa

figure est embroussaillée d'une barbe de bouc. La bouche ouverte, il exhale cette odeur d'alcoôl des vieux tonneaux d'eau-de-vie dont on a enlevé la bonde. Il tire des bordées avec Mes-Bottes et Bibi-la-Grillade, assurant qu'il a besoin d'eau-de-vie dans les veines au lieu de sang[213]. Bec-Salé est l'amant d'une marchande de poisson, la grosse Eulalie [444]. (*L'Assommoir.*)

**Bécu.** — Garde-champêtre de Rognes. Le conseil municipal l'a logé dans la cure, à moitié détruite. Il est aussi sonneur de cloches. C'est un petit homme de cinquante ans, à tête carrée et tannée de vieux militaire, avec des moustaches et une barbiche grises, le cou raidi, comme étranglé continuellement par des cols trop étroits [49]. Bécu a fait les campagnes d'Afrique, aux premiers temps de la conquête, et a rapporté du service des habitudes d'intempérance. Il a le vin mauvais, batailleur. Bonapartiste farouche, il adore l'empereur qu'il prétend connaître [58]. Une fraternité d'ancien guerrier ivrogne, une tendresse secrète le porte vers le braconnier Jésus-Christ, mais il évite de le reconnaître quand il est en faction, sa plaque au bras, toujours sur le point de le prendre en flagrant délit, combattu entre son devoir et son cœur. A jeun, il tolère que Jésus-Christ culbute sa femme, mais la chose le blesse quand il est ivre [322]. Bécu, qui rêve toujours d'exterminer les Bédouins, a le crève-cœur de voir son fils se mutiler une main pour échapper au service militaire [472]. (*La Terre.*)

**Bécu** (LA). — Femme du garde-champêtre. Longue, noiraude, très sale, d'une maigreur rouillée de vieille aiguille, restée assez femme cependant pour exciter les instincts amoureux de Jésus-Christ. Elle s'amuse à jeter Céline Macqueron et Flore Lengaigne l'une contre l'autre, sous le prétexte de les réconcilier [141]. La Bécu n'est pas dévote, mais elle supplie ardemment le ciel de réserver un bon numéro à son fils et, après le tirage au sort, elle tourne sa colère contre le bon Dieu, qui ne l'a pas écoutée [460]. (*La Terre.*)

**Bécu** (DELPHIN). — Fils du garde-champêtre. A onze ans, c'est un gaillard hâlé et solide déjà, aimant la terre, lâchant l'école pour le labour [50]. Il a une tête ronde et inculte de petit sauvage et ne se plaît qu'au grand air. A l'âge de la conscription, il s'est épaissi, les membres gourds, la tête cuite sous le soleil, poussé en force, ainsi qu'une plante du sol. Il a juré de n'être pas soldat et comme le malheur lui inflige un mauvais numéro, il se fait sauter l'index de la main droite, se

mutilant d'un coup de hachette pour n'être pas arraché à la terre, disant que les lâches n'en feraient pas autant [463]. (*La Terre.*)

**Bécu** (MICHEL). — Oncle de Delphin. Est mort à Orléans [462]. (*La Terre.*)

**Bédoré et sœur.** — Bonneterie de la rue Gaillon. Les premières années du Bonheur des Dames lui ont fait perdre la moitié de sa clientèle [28]. Bédoré ne tient qu'en mangeant les rentes amassées jadis [263]. Il est travaillé de soucis qu'aggrave sa maladie d'estomac [462]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Béjuin** (LÉON). — Député. Maire de Saint-Florent, commune située à trois lieues de Bourges, où il possède une cristallerie. Petit homme maigre, noir, de mine silencieuse. Il est le lieutenant de Kahn et appartient comme lui à la bande du ministre Rougon. Ne demande jamais rien, mais est toujours là, modeste, attendant les miettes et ramassant tout [272]. Rougon l'a fait nommer chevalier [82], puis officier de la Légion d'honneur; il lui a procuré une sinécure de six mille francs [281], mais Béjuin, aussi ingrat que le reste de la bande, lâche son protecteur quand il le sent près de sa chute, ne voulant pas, dit-il, se laisser accaparer [382], courant vers ceux qui vont disposer de nouvelles faveurs. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Béjuin** (MADAME). — Femme du député. Un paquet [83]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Bellombre.** — Voisin du docteur Pascal, à la Souleiade. Grand et maigre vieillard de soixante-dix ans, dur et avare, à la figure longue, tailladée de rides, aux gros yeux fixes. C'est un ancien professeur de septième, aujourd'hui retraité, vivant dans sa petite maison sans autre compagnie que celle d'un jardinier, muet et sourd, plus âgé que lui. La vue de l'égoïste Bellombre est un perpétuel sujet d'irritation pour Pascal [59]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Belloque** (LE PÈRE). — Le premier maître de Claude Lantier. Un ancien capitaine manchot, qui, depuis un quart de siècle, dans une salle du Musée, enseigne les belles hachures aux gamins de Plassans [46]. (*L'Œuvre.*)

**Bénard** (LE MÉNAGE). — Voisins d'escalier des Lorilleux, rue de la Goutte-d'Or. Le mari et la femme s'assomment tous les jours [71]. (*L'Assommoir.*)

**Béraud Du Châtel** — Père de Renée et de Christine. Frère de madame Aubertot. Président de chambre en 1851, il a donné sa démission lors du coup d'État. C'est un grand vieillard de soixante ans [77], républicain sévère et probe, dernier représentant d'une ancienne famille de la grande bourgeoisie parisienne. La faute de Renée a été un coup tragique pour cet homme de vertu si haute. Il consent au mariage qui doit effacer la honte, mais refuse tous rapports avec Aristide Saccard; plein d'une tristesse hautaine, il s'enferme en son hôtel patriarcal de l'île Saint-Louis. (*La Curée.*)

**Béraud Du Châtel** (Christine). — Seconde fille du président Béraud Du Châtel. Sa mère est morte en la mettant au monde. Recueillie par sa tante, madame Aubertot, et ramenée auprès de son père quand madame Aubertot est devenue veuve, Christine qui a huit ans de moins que Renée [77] est une jeune fille blonde, modeste, s'habillant simplement [22]. Elle épouse le fils d'un avoué fort riche [228]. (*La Curée.*)

**Béraud Du Châtel** (Renée) (1). — Fille aînée du président Béraud Du Châtel. Femme d'Aristide Rougon, dit Saccard. Née à Paris en 1836, elle avait huit ans lorsque sa mère est morte. Elle reste pendant onze ans pensionnaire chez les Dames de la Visitation, grandissant loin du foyer paternel, se faisant une éducation fantasque, perdant peu à peu les vertus de sa race et glissant à des désirs inavouables, à des curiosités vicieuses qui, vers l'âge de dix-neuf ans, pendant des vacances, chez sa bonne amie Adeline, la livreront sans défense à un viol brutal [78]. Elle s'éveillera pleine de mépris pour elle-même, perdue au bien et disposée, dans un amour des choses logiques hérité de son père, à aller jusqu'au bout d'une dépravation beaucoup plus cérébrale que charnelle, à satisfaire toujours un insatiable besoin de savoir et de sentir. Pour dissimuler sa faute, on l'a mariée avec Aristide Saccard et elle se trouve bientôt lancée dans le monde interlope du second Empire. Une fausse couche heureuse a supprimé l'enfant qu'on redoutait.

C'est alors une existence folle. Renée, avec ses étranges cheveux fauve pâle, sa mine de garçon impertinent [4], s'étourdit en des excentricités tapageuses; elle mange vite sa fortune

---

(1) *Renée Béraud Du Châtel, mariée en 1855 à Aristide Rougon, dit Saccard; meurt en 1864, sans enfants.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

personnelle, est entretenue d'argent par son mari, qui la jette systématiquement aux dissipations éclatantes; elle a des amants successifs, Rozan, Simpson, Chibray, Mussy, pousse même la curiosité jusqu'aux passades d'un jour [131], devient l'une des beautés les plus en vue du règne et rencontre sa sensation la plus aiguë un soir de bal aux Tuileries, lorsque l'empereur, déjà lourd, la face dissoute, les reins flottants, s'arrête quelques secondes devant elle et, en présence de toute la cour, l'admire de son œil plombé [151].

A vingt-huit ans, ayant assouvi tous ses désirs, possédant tout et voulant autre chose, horriblement lasse, elle est en quête d'une jouissance rare, inconnue, et, par un entraînement où tout l'a poussée, elle glisse bientôt à un inceste avec le fils de son mari, le joli et frêle Maxime, pimentant cet amour criminel d'un mélange de remords bourgeois et d'extrême volupté, trouvant enfin le frisson nouveau qu'elle cherchait [209]. Mais, entre la passivité du fils et la terrible coquinerie du père, entre Maxime qui la délaisse comme une loque et Aristide qui profite cyniquement du suprême déshonneur pour édifier une fortune nouvelle, la jeune femme qui s'était crue Phèdre, sent brusquement qu'elle n'a été dans la vie des Saccard qu'un jouet misérable. La folie monte rapidement en son cerveau détraqué. Dans l'éclat flamboyant de Paris en fête, elle achève de goûter à tout, joue, essaye de boire; c'est la fin irrémédiable d'une femme et, quelques mois après, vieillie, usée, sanglotante devant ses souvenirs d'enfance, elle est emportée par une méningite aiguë [350]. (*La Curée.*)

**Bergasse.** — Revendeur au marché de Plassans. Fournit les vieux meubles achetés par madame Faujas [26]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Bergeret** (Madame). — Concierge de la maison habitée par Hélène Grandjean, à Passy [360]. (*Une Page d'Amour.*)

**Berlingot.** — Cheval de l'écurie Méchain. Gagne le prix d'Ispahan [394]. (*Nana.*)

**Berloque,** *dit* Chicot. — Un haveur tué par un éboulement, dans la fosse du Voreux [211]. Avait trois enfants, sa femme était en couches [215]. (*Germinal.*)

**Bernheim** (Les frères). — Propriétaires de la cristallerie de Saint-Joseph. Patrons du caissier Josserand [35]. (*Pot-Bouille.*)

**Berthier** (Les). — Famille amie des Deberle. Madame Berthier, blonde délicate, joue la comédie de salon, rôles pleurnicheurs [279]. Deux filles, Blanche et Sophie, et un petit garçon. (*Une Page d'Amour.*)

**Berthier**. — L'un des fondés de pouvoirs de l'agent de change Mazaud [84]. (*L'Argent.*)

**Berthou.** — Le célèbre peintre de *Néron au Cirque*. A un atelier que Claude Lantier a fréquenté pendant six mois et où il s'est livré à d'imbéciles tâtonnements, à des exercices niais, sous la férule d'un bonhomme dont la caboche différait de la sienne. A vingt reprises, le maître a répété à Claude qu'il ne ferait jamais rien [46]. (*L'Œuvre.*)

**Bertrand.** — Le chien de Sandoz. Un chien énorme qui aboie furieusement à chaque visite et qui, s'il reconnaît un ami de son maître, s'en va, la queue haute, en sonnant une fanfare d'allégresse [218]. (*L'Œuvre.*)

**Besnus** (Clarisse). — A été ramenée, comme bonne, de Saint-Aubin-sur-Mer par une dame dont le mari l'a lancée. Est maintenant une petite femme des Variétés. Joue le rôle d'Iris dans la *Blonde Vénus* et Géraldine dans la *Petite Duchesse*. Maîtresse d'Hector de La Faloise, elle ne se fâche pas de voir Gaga le lui prendre, car du moment où deux femmes se trouvent ensemble avec leurs amants, rien ne lui semble plus naturel qu'elle se les fassent [124]. (*Nana.*)

**Bessière.** — Chef de station à Barentin. A vu les Roubaud dans l'express du Havre, le soir de l'assassinat du président Grandmorin. Son témoignage confirme leur alibi [107]. (*La Bête humaine.*)

**Beulin d'Orchères.** — Frère de Véronique. Beau-frère d'Eugène Rougon. Il a une mâchoire de dogue et une forêt de cheveux crépus où pas un fil blanc ne se montre, malgré ses cinquante ans. D'abord substitut à Montbrison, puis procureur du roi à Orléans, avocat général à Rouen, membre d'une commission mixte en 1852, conseiller à la cour d'appel de Paris, président de cette cour [123], il intrigue pour le retour de Rougon au pouvoir et devient, grâce à lui, premier président. Mais son beau-frère ne mettant aucune hâte à le pousser à la dignité de garde des sceaux [274], il se retourne contre lui et participe à sa chute pour entrer, comme ministre de la justice,

dans la combinaison Delestang [139]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Beulin d'Orchères** (Véronique) (1). — Femme maigre, à figure jaune, habitant avec son frère, le président Beulin d'Orchères, un hôtel de la rue Garancière, qu'elle ne quitte guère que pour assister aux messes basses de Saint-Sulpice [119]. A trente-six ans, elle épouse Eugène Rougon. Cette grande femme laide, à face grise et reposée de dévote, sait rendre grave la maison de la rue Marbeuf, qui, grâce à elle, sent maintenant la vie honnête [154]. L'unique souci de madame Eugène Rougon est d'administrer en intendant fidèle la fortune dont elle se trouve chargée. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Bibi-la-Grillade.** — Ouvrier fainéant, toujours en bombe avec Mes-Bottes [44]. Il a été témoin de Coupeau à son mariage [80]. Bibi-la-Grillade trouve que le Prince-Président ressemble à un roussin [108]. (*L'Assommoir.*)

**Bijard.** — Ouvrier serrurier, alcoolique dangereux, qui tue sa femme de coups lorsqu'il a bu. Face d'ivrogne avec une barbe sale, un front chauve taché de grandes plaques rouges, et des yeux où l'alcool allume une flamme de meurtre. Les rares jours où il travaille, Bijard pose un litre d'eau-de-vie près de son étau, buvant au goulot toutes les demi-heures, ne se soutenant plus autrement [245]. Sa femme morte, il assomme de coups la petite Lalie et raffine la cruauté, trouvant dans sa cervelle de brute des idées extraordinaires de férocité. (*L'Assommoir.*)

**Bijard** (Madame). — Maîtresse laveuse. Emploie trois ouvrières au lavoir de la Goutte-d'Or [177]. Le ménage habite la maison des Lorilleux. Madame Bijard est une grande femme osseuse, mariée à un alcoolique dont elle subit courageusement les violences meurtrières. Elle finit par mourir d'un coup de pied dans le ventre [323]. (*L'Assommoir.*)

**Bijard** (Eulalie). — Fille aînée des Bijard. A deux ans, la petite Lalie a déjà de la raison comme une femme: on peut la laisser seule, elle ne pleure pas, elle ne joue jamais avec les allumettes [183]. A quatre ans, elle a un large regard noir, d'une fixité pleine de pensées, devant les brutalités paternelles,

(1) *Véronique Beulin d'Orchères, mariée en 1857 à Eugène Rougon. Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*

et elle tient dans ses bras, sans une larme, comme pour la protéger, sa petite sœur Henriette. A huit ans, quand sa mère est morte sous les coups, elle dirige le ménage comme une grande personne, Henriette et le petit Jules sont devenus ses enfants, et c'est son tour d'être la victime de l'alcoolique Bijard. Cette innocente martyrisée se retient de crier pour ne pas révolutionner la maison, elle défend son père, assurant qu'il n'aurait pas été méchant s'il n'avait pas bu, pardonnant parce qu'on doit pardonner aux fous [425]. Elle meurt sous les mauvais traitements et la fatigue, restant jusqu'à son dernier râle la petite maman de tout son monde [518]. (*L'Assommoir.*)

**Bijard** (HENRIETTE). Seconde fille des Bijard. Elle a cinq ans à la mort de sa mère [423]. (*L'Assommoir.*)

**Bijard** (JULES). — Troisième enfant des Bijard. Quand sa mère meurt, il a trois ans. (*L'Assommoir.*)

**Bijou**. — Griffon écossais, le petit chien de Nana. Il la réveille en lui léchant la figure; c'est alors un joujou de cinq minutes, des courses du chien à travers les bras et les cuisses de sa maîtresse. Bijou excite la jalousie du comte Muffat [355]. (*Nana.*)

**Billecoq** (MADEMOISELLE HERMINIE). — Protégée de madame Correur. Fille grande et mince, la figure fade, toute salie de taches de rousseur [306]. Ancienne élève de Saint-Denis, elle a été séduite par un officier qui consentirait à l'épouser, si quelque âme honnête voulait bien avancer la dot réglementaire [58]. Le ministre Eugène Rougon, sollicité par madame Correur, parle à des dames qui fournissent les fonds [280], mais l'officier se dérobe; il file après avoir croqué la dot [382]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Blachet**. — Député. Sollicite un congé [4]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Blaisot**. — Banquier à Paris. S'est fait sauter la cervelle [134]. (*L'Argent.*)

**Blanchette**. — Vache des Mouche [114]. Comme elle est devenue trop grasse et qu'elle ne vêle plus, on la vend [162]. (*La Terre.*)

**Blériot** (DE). — Préfet des Bouches-du-Rhône en 1851. Dirige la terrible répression des troubles qui suivent le coup d'État. Dispersant les bandes insurrectionnelles, il passe par

la ville de Plassans le lendemain du guet-apens organisé par Pierre Rougon; il promet à celui-ci de faire connaître au gouvernement sa belle et courageuse conduite [357]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Bleuze.** — Corderie à Montsou, ruinée par la grève des mineurs [425]. (*Germinal.*)

**Blond** (Maria). — Une fillette de quinze ans, d'une maigreur et d'un vice de gamin, poussée sur le pavé parisien [111]. Vient de débuter aux Folies-Dramatiques [87]. Fréquente la table d'hôte de Laure Piédefer [281]. (*Nana.*)

**Boche.** — Concierge rue des Poissonniers, puis rue de la Goutte-d'Or, dans l'immeuble habité par les Coupeau et les Lorilleux. Exerce la profession de tailleur. Témoin de Gervaise à son mariage [80]. Très plat devant le propriétaire, il se donne, derrière lui, comme le maître de la maison [163]. Boche, de tempérament polisson et sournois, est très gai en société; il a la spécialité des chansons comiques [284] et court un peu dans le quartier, subtilisant parfois des pièces de dix francs à sa femme pour payer des lapins aux dames aimables [417]. (*L'Assommoir.*)

**Boche** (Madame). — Femme de Boche. Grosse face, avec des yeux à fleur de tête. C'est une commère très bavarde, dont la loge est le rendez-vous de tous les potins du quartier. Elle aime les locataires qui ont des attentions pour elle; quand Gervaise la comble de gentillesses, elle est avec elle contre les Lorilleux et se met avec les Lorilleux lorsque Gervaise coupe court aux cadeaux [198]. (*L'Assommoir.*)

Nana annonce à Satin que la mère Boche est morte [364]. (*Nana.*)

**Boche** (Pauline). — Fille des concierges. Rousse. Le même âge qu'Anna Coupeau, dont elle est l'amie. Toutes deux font leur première communion en même temps; elles courent avec les galopins du quartier. Pauline devient apprentie repasseuse [412]. (*L'Assommoir.*)

**Bocquet** (Madame). — Mère de Clarisse. Devenue veuve, a été recueillie par celle-ci, avec toute la famille, une bande de camelots, deux sœurs, un grand voyou de frère, jusqu'à une tante infirme, de ces têtes qui vendent des polichinelles sur les trottoirs [393]. (*Pot-Bouille.*)

**Bocquet** (Clarisse). — Maîtresse de Duveyrier. C'est une sorte de gamin noir et maigre, avec une tête ébouriffée de caniche. Son père est un petit marchand de jouets devenu camelot et qui exploite les fêtes avec sa femme et toute une bande d'enfants malpropres. Clarisse a gardé le bagout parisien, un esprit de surface et d'emprunt, une gale de drôlerie attrapée en se frottant aux hommes. Pour ne pas afficher Duveyrier, elle habite un quartier lointain, rue de la Cerisaie, mais elle mène son amant bon train et s'est fait acheter pour vingt-cinq mille francs de meubles. Malgré un instinct de bourgeoise ayant la passion du comme il faut, Clarisse se donne à tous les amis de Duveyrier reçus dans son salon; c'est une habitude ancienne, le besoin de se refaire un peu derrière les talons de l'homme qui paye [170]. Et celui-ci ne voit rien jusqu'au jour où il trouve l'appartement vide, Clarisse envolée, ayant tout emporté, même les planches du cabinet de toilette; une répulsion l'a prise pour l'entreteneur au sang âcre, dont la figure est pleine de boutons, et elle s'est mise avec un amant sain et solide, le sculpteur Payan, qui bientôt l'abandonne sans un sou. Retrouvée par Duveyrier, elle se laisse installer richement rue d'Assas et c'est alors une nouvelle Clarisse, devenue assommante, engraissant, tournant à la petite mère, avec des goûts bourgeois grandis jusqu'à l'idée fixe. Elle fait au conseiller un intérieur morne, d'où sont exclus tous les anciens compagnons de fête, elle lui impose le contact de toute la famille Bocquet et, comme il a la musique en horreur, elle se met à étudier le piano, rêve inavoué de toute sa vie [398]. Les passades de cette fille avec le professeur Théodore sont subies en silence par Duveyrier qui, à peu près ruiné, se fait chasser finalement par sa maîtresse, au profit d'un vieux très riche. (*Pot-Bouille.*)

**Bodin.** — Vieux médecin de quartier, habite rue Vineuse, à Passy [15]. Il soigne habituellement Jeanne Grandjean, sans comprendre grand'chose à sa maladie. (*Une Page d'Amour.*)

**Bohain** (Marquis de). — Membre du conseil d'administration de la Banque Universelle. C'est un beau vieillard de soixante ans, à la tête très petite posée sur un corps de colosse, à la face blême, encadrée d'une perruque brune, du plus grand air. Habite les anciennes dépendances d'un grand hôtel, rue de Babylone. Installation luxueuse, ayant une belle allure d'aristocratie coquette. On ne voit jamais la marquise et pourtant, tout est

à elle; il loge là en garni, n'ayant à lui que ses effets, séparé de biens depuis qu'il vit du jeu. Dans les catastrophes, il refuse de payer, on passe l'éponge, car il a un nom illustre, il est extrêmement décoratif dans les grandes Sociétés financières [105] et c'est à ce titre qu'il appartient au syndicat Daigremont. Compromis à fond dans une histoire de pots-de-vin frisant l'escroquerie, sauvé par Aristide Saccard, il est devenu son humble créature, sans cesser de porter haut la tête, fleur de noblesse, le plus bel ornement du conseil [272]. Dès le premier craquement de l'Universelle, le marquis de Bohain passe sans scrupule à l'armée triomphante des baissiers [367]. (*L'Argent.*)

**Boncœur.** — Nom de l'hôtel tenu par Marsoullier, boulevard de la Chapelle, à gauche de la barrière Poissonnière. C'est une masure de deux étages, peinte en rouge lie de vin jusqu'au second, avec des persiennes pourries par la pluie [3]. (*L'Assommoir.*)

**Bongrand.** — Un grand peintre, l'auteur de la *Noce au Village*. C'est un gros homme de quarante-cinq ans, à la face tourmentée, sous de longs cheveux gris. Il vient d'entrer à l'Institut et porte à la boutonnière de son veston la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Petit-fils d'un fermier beauceron, fils d'un père bourgeois, le sang paysan, affiné par une mère très artiste, il est riche, n'a pas besoin de vendre et garde des goûts et des opinions de bohème; ses meilleures escapades sont de tomber le jeudi chez Sandoz, pour fumer une pipe, au milieu de ces débutants, dont la flamme le réchauffe. Depuis que son œuvre la plus célèbre est au Luxembourg, ce tableau tourne pour lui au cauchemar; c'est jusqu'ici son chef-d'œuvre, il a exercé une action parallèle à celle de Courbet, toute la jeune école se réclame de son art, et pourtant Bongrand souffre dans sa chair de travailleur. C'est qu'il ne ressemble guère au sculpteur Chambouvard, l'éternel satisfait qui vit dans un orgueil de dieu. Aux débutants qui croient que la suprême joie est d'être salué comme lui du nom de maître, il répond que sa vie est une vraie torture, que lorsqu'on est en haut, ce sont des efforts sans cesse renaissants, dans la crainte de dégringoler trop vite [106], que cette sacrée peinture est un métier du tonnerre de Dieu [109] et que lui, Bongrand, a beau être un malin, à chaque œuvre nouvelle, c'est une grosse émotion, le cœur qui bat, une angoisse qui sèche la bouche, enfin un trac abominable [237].

Dans le vaste atelier qu'il occupe depuis vingt ans, boulevard de Clichy, il n'a point sacrifié au goût du jour, à cette magnificence de tentures et de bibelots dont s'entourent les jeunes peintres; c'est l'ancien atelier nu et gris, où il garde, de sa jeunesse romantique, l'habitude d'un costume de travail spécial, la culotte flottante, la robe nouée d'une cordelière, le sommet du crâne coiffé d'une calotte ecclésiastique. Une énorme hilarité le secoue devant la presse d'informations, qui fait retentir toutes les trompettes de la publicité en l'honneur du premier godelureau sachant camper un bonhomme [241]. Mais dans sa raillerie, il y a toute une souffrance cachée, la peur sourde d'une lente déchéance. Depuis la *Noce au Village*, il n'a rien fait qui vaille ce tableau fameux; après s'être maintenu dans quelques toiles, il a glissé à une facture plus savante et plus sèche, l'éclat s'en va. A soixante ans, la haine qu'il nourrit contre le chef-d'œuvre qui a écrasé sa vie le pousse à choisir le sujet contraire et symétrique : l'*Enterrement au Village*, et son tableau est un insuccès morne, une de ces chutes sourdes de vieil homme qui n'arrêtent même pas les passants [388]. Et dans l'amertume de la vogue immédiate, venue sans effort à ce galopin de Fagerolles, indigne de nettoyer sa palette, Bongrand, qui, lui, a lutté dix ans avant d'être connu, qui toute sa vie a cherché et souffert, acquiert brusquement la certitude aiguë de sa fin [388]. (*L'Œuvre.*)

**Bonhomme.** — Le cheval qui, pendant un quart de siècle, a mené le docteur Pascal à ses visites. Dans les derniers mois, le vieux Bonhomme devient aveugle et, par reconnaissance pour ses services, par tendresse pour sa personne, on ne le dérange plus guère [18]. En lui, Pascal aime l'animalité entière, tout ce qui traîne et tout ce qui se lamente au-dessous de l'homme [133]. Bonhomme, complètement aveugle, les jambes paralysées, meurt un matin sur sa litière et son maître le baise une dernière fois sur les naseaux [320]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Bonnaud.** — Ancien chef de la comptabilité au chemin de fer du Nord. A marié sa fille et a éprouvé une telle joie de la caser qu'il s'est contenté de renseignements en l'air, malgré sa rigide prudence de chef comptable méticuleux. Quelque temps après, il découvre que son gendre, un homme très bien, est un ancien clown qui a vécu pendant dix ans aux crochets d'une écuyère [61]. (*Pot-Bouille.*)

**Bonnehon** (Madame). — Sœur du président Grandmorin.

Mariée à un industriel qui lui a apporté une grosse fortune, déjà fort riche par elle-même, elle est devenue veuve à l'âge de trente ans. Dans le château de Doinville qui lui appartient, elle a mené une existence aimable, toute pleine de coups de cœur, mais si correcte et si franche d'apparence, qu'elle est restée l'arbitre de la société rouennaise. On l'adore à Doinville, elle a fait du château un lieu de délices [14]. Par occasion et par goût, elle a aimé dans la magistrature. Grande, forte, avec de magnifiques cheveux blonds, belle encore, malgré ses cinquante-cinq ans, d'une beauté opulente de déesse vieillie, elle n'est pas encore calmée. On lui prête une tendresse maternelle pour le jeune substitut Chaumette, il lui reste toujours un vieil ami, le conseiller Desbazeilles, et elle conserve sa royauté, par sa bonne grâce, malgré la vieillesse menaçante. Pourtant, il vient de lui naître une rivale beaucoup plus jeune, dans la personne de madame Leboucq, et cela lui donne une pointe de mélancolie [114]. Madame Bonnehon a une excellente opinion des Roubaud et la rapacité de sa nièce Berthe Grandmorin lui semble fort blâmable : comme elle a toujours été très riche, elle se montre d'un désintéressement absolu, affectant de mettre l'unique raison de vivre dans la beauté et dans l'amour [116]. Pour l'honneur de la famille, elle souhaite qu'on fasse le moins de bruit possible autour de l'assassinat du président [400]. (*La Bête humaine.*)

**Bonnemort** — De son vrai nom Vincent Maheu. Petit-fils de Guillaume, fils de Nicolas, père de Toussaint. Il a aujourd'hui cinquante-huit ans et n'en avait pas huit lorsqu'il est descendu dans la mine. Il a été d'abord galibot, puis hercheur quand il a eu la force de rouler, puis haveur jusqu'à dix-huit ans ; ensuite, à cause de ses jambes, on l'a mis de la coupe à terre, remblayeur, raccommodeur, jusqu'au moment où l'on a dû le sortir du fond, parce que le médecin a dit qu'il allait y rester. Alors, après quarante-cinq années de mine, on a fait de lui un charretier, il travaille de nuit depuis cinq ans à la fosse du Voreux et gagne quarante sous ; encore deux ans, et il pourra prétendre à une pension de cent quatre-vingts francs. C'est Guillaume, son grand-père, qui a découvert à Réquillart une mine de charbon gras ; son père, deux de ses oncles, trois de ses frères, plus tard, y ont laissé leur peau ; son fils Toussaint y crève maintenant, et ses petits-fils, et tout son monde. Cent six ans d'abatage dans la famille, les mioches

après les vieux, pour le même patron. Lui, on l'a retiré trois fois de la mine en morceaux, une fois avec tout le poil roussi, une autre avec de la terre jusque dans le gésier, la troisième avec le ventre gonflé d'eau comme une grenouille; alors, comme il ne voulait pas crever, on l'a appelé Bonnemort, pour rire [8].

Vêtu d'un tricot de laine violette, coiffé d'une casquette en poil de lapin, il est petit, il a une grosse tête, aux cheveux blancs et rares, un cou énorme, les mollets et les talons en dehors, avec de longs bras dont les mains carrées tombent à ses genoux; sa face plate, d'une pâleur livide, maculée de taches bleuâtres, semble tatouée de houille, et, comme il est atteint d'une bronchite noire, il a l'air de cracher une boue de charbon, le charbon de la mine qui lui est resté dans la carcasse [9]. Bonnemort n'a plus qu'un ami, un vieux de son temps, le père Mouque; les deux anciens passent tous les jours une demi-heure ensemble, ils ne parlent guère, échangent à peine dix paroles, mais cela les égaye d'être ainsi, de songer à de vieilles choses, qu'ils remâchent en commun, sans avoir besoin d'en causer [141.]

Les rhumatismes de Bonnemort se changent peu à peu en hydropisie, il devient impotent, il revoit sa jeunesse, les anciennes grèves où l'on se réunissait dans la forêt de Vandame et qui aboutissaient toujours aux mêmes défaites, quand les soldats du roi arrivaient avec leurs fusils; il ne croit pas que le sort des mineurs puisse être jamais amélioré, ça n'a jamais bien marché, ça ne marchera jamais bien [323]. Après avoir vécu en brave homme, en brute obéissante, contraire aux idées nouvelles, il n'a une inconsciente révolte que le jour de l'émeute de Montsou: ivre de faim, sorti brusquement de sa longue résignation d'un demi-siècle, ce vieil infirme qui, jadis, a sauvé de la mort une douzaine de camarades, risquant ses os dans le grisou et dans les éboulements, cède à une subite poussée de rancune et tente obscurément d'étrangler Cécile Grégoire [408]. Un peu plus tard, au Voreux, le jour de la tuerie, il voit les siens massacrés par la troupe; devant ce spectacle tragique, il croule, sa canne en morceaux, abattu comme un vieil arbre foudroyé [495] et, dès lors, le père Bonnemort a quelque chose de cassé dans la cervelle; il vit cloué sur une chaise, devant la cheminée froide, il regarde les gens d'un air imbécile, ses yeux larges et fixes ne clignent plus, et c'est eux qui, un jour, au souvenir des terribles scènes de Montsou, fasci-

nent Cécile et la jettent, tremblante, sous les gros doigts du vieillard, brusquement acharnés au meurtre [553]. (*Germinal.*)

**Bonnet.** — Voir Mareuil (De).

**Bordenave.** — Directeur des Variétés. Homme épais, à la large face rasée. Riant, crachant, se tapant sur les cuisses, cynique, ayant un esprit de gendarme, il traite les actrices en garde-chiourme. Quand une de ses petites femmes l'ennuie, il lui allonge un coup de pied dans le derrière [6]. Cerveau toujours fumant de quelque réclame, c'est lui qui lance Nana dans la *Blonde Vénus*, sorte de carnaval des dieux où l'Olympe est traîné dans la boue, où toute une religion, toute une poésie sont bafouées [24]. Nana chante comme une seringue, elle joue comme un paquet, mais un rut monte d'elle, ainsi que d'une bête en folie [33]; c'est quelque chose qui remplace tout, aux yeux de Bordenave. Celui-ci aime les situations franches; quand on lui parle de son théâtre, il répond : Dites mon bordel! [4] C'est avec la plus parfaite assurance qu'il fait à S. A. R. le prince d'Ecosse les honneurs des coulisses et des loges d'actrices; il trouve même que le prince est un peu mufe [179]. (*Nana.*)

**Borgne-de-Jouy** (Le). — Affilié à la bande des chauffeurs d'Orgères, commandée par le Beau François. A vendu ses complices [68]. (*La Terre.*)

**Bosc.** — Un vieil acteur des Variétés. Joue un rôle de Jupiter imbécile dans la *Blonde Vénus* et le duc de Beaurivage dans la *Petite Duchesse*. Il a un air bonhomme, avec sa face ravagée et bleuie d'alcoolique [159]. D'ordinaire, Bosc traite les femmes de chameaux. L'idée qu'un homme peut s'embarrasser d'une de ces sales bêtes soulève chez lui la seule indignation dont il soit capable, dans le dédain d'ivrogne dont il enveloppe le monde [263]. (*Nana.*)

**Bouchard.** — Chef de bureau au ministère de l'intérieur. Soixante ans. Tête toute blanche, œil éteint, face comme usée par ses longues années de services administratifs [46]. Il a le premier accueilli Eugène Rougon quand celui-ci est arrivé à Paris; aussi fait-il partie de la bande du grand homme, le poussant et se faisant pousser par lui, mais toujours prêt à déserter si les faveurs se font attendre. A cinquante-quatre ans, il a épousé Adèle Desvignes, voulant une jeune fille de

province, parce qu'il tient à l'honnêteté. Rougon, qui a été son témoin [51], le fait nommer officier de la Légion d'honneur, puis chef de division [270]. Bouchard est le cousin du colonel Jobelin. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Bouchard** (MADAME). — Voir DESVIGNES (ADÈLE).

**Bouland** (MADAME). — Sage-femme à Verchemont, près de Bonneville. Grande réputation d'énergie et d'habileté [376]. Petite femme brune, maigre, jaune comme un citron, avec un grand nez dominateur. Parle fort, a des allures despotiques qui la font vénérer des paysans [382]. Chargée de l'accouchement de Louise Chanteau, elle réclame l'aide d'un médecin, l'enfant se présentant mal, puis elle coopère activement à la délivrance. (*La Joie de vivre.*)

**Boum**. — Cheval de l'écurie Gasc. Court dans le Grand Prix de Paris [388]. (*Nana.*)

**Bourdelais**. — Sous-chef de bureau au ministère des finances [72]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Bourdelais** (MADAME). — Une amie de pension de madame Desforges. C'est une petite blonde de trente ans, le nez fin, les yeux vifs. De vieille famille bourgeoise, elle mène son ménage et ses trois enfants avec une activité, une bonne grâce, un flair exquis de la vie pratique [72]. Les grands magasins ne la ruinent pas : elle va droit aux occasions, avec une telle adresse de bonne ménagère qu'elle y réalise de fortes économies [95]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Bourdelais** (LES ENFANTS). — Ils sont trois, Madeleine (dix ans), Edmond (huit ans), Lucien (quatre ans). Avec son esprit de jolie femme pratique, madame Bourdelais les mène aux expositions des grands magasins, leur offrant ainsi un spectacle à bon compte [295]. Mais, forte pour elle-même, elle cède aux convoitises de ses enfants et se laisse entraîner par eux à des débauches d'achats, dont elle se console en conduisant sa petite famille au buffet et en la gorgeant gratuitement de sirop [316]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Bourdeu** (DE). — Ancien préfet de la Drôme, mis à pied par la révolution de 1848. Habite Plassans, fréquente chez les Rastoil et fait de l'opposition orléaniste. C'est un grand vieillard maigre, à redingote boutonnée et chapeau plat de doctrinaire [76]. Il se pousse vers la députation, prêt à se rallier à

l'empire pour redevenir préfet [326]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Bourdoncle.** — Un des intéressés du Bonheur des Dames. Jeune homme grand et maigre, aux lèvres minces, au nez pointu, très correct d'ailleurs, avec ses cheveux lisses, où des mèches grises se montrent déjà. C'est le fils d'un fermier pauvre des environs de Limoges. Il a débuté jadis au Bonheur en même temps qu'Octave Mouret. Très intelligent, très actif, il semblait devoir supplanter aisément son camarade, moins sérieux, mais il n'apportait pas le coup de génie de ce Provençal passionné. Par un instinct d'homme sage, il s'est incliné devant lui, obéissant, et cela, sans lutte, dès le commencement. Un des premiers, il a suivi le conseil de Mouret en mettant de l'argent dans la maison, et peu à peu il est devenu un des lieutenants du patron, le plus cher et le plus écouté ; parmi les intéressés, c'est lui qui est chargé de la surveillance générale [38]. Mouret, qui tient à sa réputation d'homme aimable, lui confie volontiers les exécutions ; au temps de la morte-saison, Bourdoncle est célèbre par ses « passez à la caisse », qui tombent comme un coup de hache et déciment les rayons [185].

Très différent du maître, il fait profession de haïr les femmes, ayant au dehors des rencontres dont il ne parle pas, tant elles tiennent peu de place dans sa vie, et se contentant au magasin d'exploiter les clientes, avec un grand mépris pour leur frivolité à se ruiner en chiffons imbéciles. Net, logique, sans passion, sans chute possible, il ne comprend pas le côté fille du succès, Paris se donnant dans un baiser, au plus hardi [40]. Les femmes se vengeront en la personne de Denise Baudu, qu'il a toujours persécutée et qui saura triompher par la seule vertu de sa douceur et de sa grâce, inspirant ainsi à l'impitoyable Bourdoncle la terreur sacrée de la femme [425]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Bourgain-Desfeuilles** (Général). — Pendant la guerre de 1870, il est à la tête d'une brigade d'infanterie (7e corps, commandé par Félix Douay). Le 106e de ligne, colonel de Vineuil, appartient à cette brigade. Très braillard, le général roule son gros corps sur ses courtes jambes, il a un teint fleuri de bon vivant que son peu de cervelle ne gêne point [5]. Dans cette campagne, il sera comme tant d'autres chefs plus bêtes que méchants, ne sachant rien, ne prévoyant rien, n'ayant ni

plan, ni idées, ni hasards heureux [110]. D'ailleurs, nul souci de la discipline : pour ne pas avoir à sévir, il ferme les yeux devant le pillage d'une ferme [90].

Soucieux de confort, quand le général prévoit une étape dure, il prend la précaution de déjeuner copieusement, en maugréant de la bousculade [27]; maussade dans les journées de fatigue, faisant alors aux gens un accueil furieux [139], il retrouve sa bonne humeur dès qu'il peut s'installer commodément ; son premier soin, en arrivant à Sedan avec sa brigade exténuée, est de se fourrer entre de fins draps blancs, à l'hôtel de la Croix d'Or [180]. Pendant la marche vers la Meuse, le 24 août, il a parlé librement, en toute insouciance, devant un espion déguisé en valet de ferme, Goliath Steinberg; il l'a interrogé sur les routes à suivre, montrant une grande sérénité d'ignorance, croyant que la Meuse passe à Buzancy [104]. Cinq jours après, il n'accorde aucune foi aux renseignements du franc-tireur Sambuc, qui lui prédit la surprise de Beaumont; impossible à son avis que l'armée ait si près d'elle soixante mille ennemis, car on le saurait [140]. Plus tard, pour désigner la rivière qui traverse Sedan, comme il ignore si c'est la Meuse ou la Moselle, il dira : l'eau qui est là [237].

Mais tout soldat de cour qu'il soit, uniquement occupé de lui-même et n'ayant vu dans la guerre qu'un moyen rapide de passer général de division [247], il n'en trotte pas moins insoucianment, pendant la bataille, au milieu des projectiles. Entêté dans sa routine d'Afrique, n'ayant profité d'aucune leçon, il attend les Prussiens au corps à corps, alors qu'ils écrasent ses régiments à coups de canon [245]. Puis, pendant la déroute qui refoule l'infanterie dans Sedan, sa grosse figure colorée de bon vivant exprime l'exaspération où le jette le désastre qu'il regarde comme une malchance personnelle ; il court vers les débris de sa brigade, très capable de se faire tuer, dans sa colère contre ces batteries prussiennes qui balayent l'Empire et sa fortune d'officier aimé des Tuileries; par horreur pour la captivité, il voudrait avec cinquante bons bougres percer les lignes ennemies et filer en Belgique. Seulement puisqu'il ignore le chemin et que c'est trop tard, il va se coucher [363]; et après la capitulation, seul de tous les généraux, il prétexte de ses rhumatismes pour profiter de la clause qui fait les officiers libres, à la condition de s'engager par écrit à ne plus servir [433]. (*La Débâcle.*)

**Bourguignon**. — Entrepreneur de plomberie, chez qui Coupeau a trouvé du travail [330]. (*L'Assommoir*.)

**Bouroche**. — Médecin-major au 106ᵉ de ligne (colonel de Vineuil). Gros homme à la tête puissante, au mufle de lion [112]. A Reims, le 22 août, rencontrant l'empereur entouré d'une brillante escorte, il a vu à fond, de son coup d'œil de praticien, cette face très pâle et déjà tirée, ces yeux vacillants, comme troublés et pleins d'eau, et d'un mot il a arrêté son diagnostic : Foutu [72]. Pendant la bataille de Sedan, il installe son ambulance dans la fabrique Delaherche, qui s'encombre bientôt de blessés ; c'est un déchargement affreux de pauvres gens, les uns d'une pâleur verdâtre, les autres violacés de congestion [326]. Les opérations se succèdent, les minces couteaux d'acier luisent, les scies ont à peine un petit bruit de râpe, le sang coule par jets brusques, c'est un va-et-vient rapide d'amputés [327]. Derrière un massif de cytises, on a établi le charnier où sont jetés les morts, raidis dans le dernier râle ; et près des cadavres, pêle-mêle, des jambes et des bras coupés s'entassent aussi, tout ce qu'on rogne, tout ce qu'on abat sur les tables d'opération [336].

Plein de hâte et d'énergie, les durs cheveux hérissés sur sa tête énorme, le major souffle de lassitude ; c'est un solide, il a une peau dure et un cœur ferme, pourtant il éprouve une immense désolation. il est paralysé par l' « à quoi bon », par le sentiment qu'il ne fera jamais tout [340], par son impuissance à sauver tous les pauvres diables en bouillie qu'on lui amène [347]. La pratique et l'impérieuse discipline le remettent d'aplomb, il opère toujours, sans même endormir les patients, maintenant qu'il n'a plus de chloroforme [397].

Pendant l'insurrection de Paris, on le retrouve à l'armée de Versailles, il consent à soigner un de ses anciens soldats, Maurice Levasseur, mortellement blessé dans les rangs de la Commune [623]. (*La Débâcle*.)

**Bourras**. — Boutiquier de la rue de la Michodière. Grand vieillard à tête de prophète, chevelu et barbu, avec des yeux perçants sous de gros sourcils embroussaillés. Tient un commerce de cannes et de parapluies, fait les raccommodages, sculpte les manches, ce qui lui a conquis une célébrité dans le quartier. La maison est une masure prise entre le Bonheur des Dames et l'hôtel Duvillard : il l'occupe depuis 1845, avec un loyer annuel de dix-huit cents francs, dont mille sont rattrapés par la

location de quatre chambres garnies. Le Bonheur lui a porté un coup terrible, en créant un rayon de parapluies et d'ombrelles; la clientèle diminue et, alors qu'il passe des après-midi solitaires, sa boutique est secouée par la trépidation de la foule qui s'écrase de l'autre côté du mur; de plus, Bourras souffre dans son orgueil d'artiste, devant l'avilissement du métier, les manches fabriqués à la grosse, l'abandon de l'art. Et comme le Bonheur des Dames veut le supprimer pour s'agrandir, il n'hésite pas à lui déclarer la guerre; à l'entendre, sa victoire ne fait pas un doute, il mangera le monstre [227].

Les offres d'Octave Mouret sont repoussées avec mépris, trente mille francs, puis cinquante, puis quatre-vingts, puis cent mille: Bourras y laissera sa peau plutôt que de céder. L'hôtel Duvillard est dévoré par l'envahisseur, la masure est entourée de toutes parts, son propriétaire la vend à prix d'or au Bonheur des Dames, le vieux marchand de parapluies devient ainsi l'infime locataire du puissant Mouret; peu lui importe, l'empereur avec tous ses canons ne le délogera pas [228]. Comme on a voulu quand même éliminer l'obstacle, et que l'architecte a eu l'idée de percer un souterrain qui achève l'investissement, Bourras entame un long procès qu'il gagne en deux ans et qui le ruine. Hardiment il prétend battre le Bonheur des Dames sur son propre terrain et il fait alors des concessions au luxe moderne, consacrant trois mille francs, sa ressource suprême, à des embellissements; il engage même la lutte sur les prix [243]. C'est une suite de désastres, mais il tient toujours, sa maison est là, entêtée, collée aux flancs des superbes magasins, comme une verrue déshonorante, et il continue à nier les faits, il refuse de comprendre, superbe et stupide comme une borne [265].

Pour en venir à bout, le colosse est forcé de racheter des créances, de le faire mettre en faillite et de l'expulser par la force. Mis à la rue, rivé au trottoir, il voit les démolisseurs commencer leur œuvre et la masure s'ébouler pitoyablement sous les premiers coups de pioche. C'est le moucheron écrasé, le dernier triomphe sur l'obstination cuisante de l'infiniment petit [265]. Malgré sa voix dure et ses gestes fous, le pauvre Bourras était un bon cœur; il a recueilli autrefois Denise Baudu et Pépé, réduits à une misère noire et qui, sans lui, sans sa pitié bourrue, seraient morts de faim [225]. Après la déroute, il est parti, secouant fièrement sa tête chevelue, allant chercher du travail chez les autres. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Bourrette** (Abbé). — Premier vicaire à Saint-Saturnin, cathédrale de Plassans. Gros homme, au bon visage crédule, avec de grands yeux d'enfant, des bras trop courts, un ventre d'une rondeur douce et luisante, des jambes déjà lourdes [61]. Plein de naïveté, il fréquente les salons sans en démêler les intrigues; il y raconte d'un air ravi de petites histoires de sainteté [253]; il croit à l'insignifiance de l'abbé Faujas, qu'il a logé dans la maison de François Mouret et introduit chez Félicité Rougon. Aspirant à la cure de Saint-Saturnin, il ajoute foi aux contes de monseigneur Rousselot, se laisse toujours évincer, et pousse la bonhomie jusqu'à pleurer à chaudes larmes la mort de Faujas [400]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Boutarel.** — Médecin de Nana. Bel homme, jeune encore, a une clientèle superbe dans le monde galant. Très gai, riant en camarade avec ces dames, mais ne couchant jamais, il se fait payer fort cher et avec la plus grande exactitude. Le docteur se dérange au moindre appel, il guérit les bobos de ses clientes en les amusant de commérages et d'histoires folles [435]. (*Nana.*)

**Boutarel.** — Gros homme sanguin. Ne comprend rien aux essayages des grands magasins, où les dames se déshabillent dans de petits salons, sans que leur mari puisse les suivre [493]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Boutarel** (Madame). — Une grosse femme de quarante-cinq ans, qui débarque de loin en loin à Paris, du fond d'un département perdu. Là-bas, pendant des mois, entre son mari et sa fille, elle met des sous de côté, puis, à peine descendue de wagon, elle tombe au Bonheur des Dames, elle dépense tout. On sait seulement qu'elle se nomme madame Boutarel et qu'elle demeure à Albi [111]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Bouteloup** (Louis). — Ouvrier de la coupe à terre, au Voreux. Un gros garçon de trente-cinq ans, à la carrure épaisse, à l'air placide et honnête, sous sa grande barbe brune. Il est logé au coron des Deux cent quarante, chez les Levaque et couche avec la femme, du consentement du mari [23]. (*Germinal.*)

**Bouteroue** (Hilarion). — Second enfant de Vincent Bouteroue. Petit-fils de Marianne Fouan (la Grande). Celle-ci n'a jamais pardonné le mariage de sa fille et laisse Hilarion et Palmyre, ses petits-enfants, crever de faim sans vouloir qu'on

lui rappelle leur existence [32]. D'une hideur bestiale de crétin, bancal, la bouche tordue par un bec-de-lièvre, l'air caduc pour ses vingt-quatre ans, Hilarion est si bête que personne ne veut le faire travailler. Les gamins le persécutent. Il n'a d'autre soutien que sa sœur Palmyre, véritable mère qui le défend, le nourrit et se dévoue jusqu'à l'inceste. Doué d'une grande force musculaire dont il n'a même pas conscience, cet innocent, cet infirme se gorge d'eau-de-vie, vole sa sœur, la bat, devient franchement mauvais. Palmyre morte, il vit de la charité publique et est enfin recueilli par la terrible Grande, intéressée à exploiter cette brute solide, capable des plus durs travaux et qui a peur d'elle, la regardant en animal battu, épouvanté et soumis [269]. Mais un jour, frémissant sous les corvées trop rudes, les membres raidis par des chaleurs de sang, Hilarion se révolte, son aplatissement se change en une rage de mâle n'ayant conscience ni de la parenté, ni de l'âge, à peine du sexe, il se jette sur l'aïeule pour la violer et est abattu par elle, d'un violent coup de cognée au crâne [420]. (*La Terre.*)

**Bouteroue** (Palmyre). — Sœur d'Hilarion. Grande femme d'une trentaine d'années, qui en paraît bien cinquante. Elle a les cheveux rares, la face plate, molle, jaune de son, une longue face de misère, flétrie déjà, hébétée à force de travail, où il n'y a plus que des yeux de bonne chienne, au dévouement clair et profond. La sœur et le frère logent dans une ancienne écurie abandonnée, en parias, en êtres près de la terre, dont personne n'a voulu. Cassée, épuisée par des travaux trop pénibles, menant une vie dolente, sans une amitié, sans un amour, une existence d'animal traité à coups de fouet, Palmyre a pour l'infirme des soins passionnés, c'est une tendresse de mère qui va jusqu'à l'inceste, elle est la femme d'Hilarion parce que les autres filles le rebutent et qu'après lui avoir gagné du pain, elle peut bien encore, le soir, lui donner ce régal qui ne coûte rien [137]. A trente-cinq ans, cette femme, qui porte des fardeaux à se rompre les reins, a un visage couleur de cendre, mangé ainsi qu'un vieux sou. Buteau qui l'emploie aux moissons, l'embauche à la tâche parce qu'il ne la trouve plus assez forte, et elle s'éreinte à des besognes d'homme, achevant de laisser boire sa vie au brûlant soleil, dans cet effort désespéré de la bête de somme qui va choir et mourir. Elle succombe en liant des gerbes, foudroyée par une insolation ; on la trouve allongée, la face au ciel, les bras en croix, crucifiée

sur cette terre qui l'a usée si vite à son dur labeur et qui l'a tuée [245]. (*La Terre.*)

**Bouteroue** (VINCENT). — Paysan pauvre, que la fille des Péchard s'est obstinée à épouser, malgré l'opposition maternelle. Tous deux meurent de misère, laissant deux enfants, Palmyre et Hilarion [32]. (*La Terre.*)

**Bouteroue** (MADAME VINCENT). — Voir PÉCHARD (MADEMOISELLE).

**Bouthemont père.** — Marchand de nouveautés à Montpellier. A envoyé son fils à Paris pour y apprendre le commerce et n'a pu obtenir qu'il reprenne son petit négoce provincial. Il s'indigne de voir ce simple commis parisien gagnant le triple de ce qu'il gagne lui-même, occupant une situation qui grandit chaque année [45]. Débarqué à Paris, il suffoque de stupeur et d'indignation, en tombant dans le hall immense où règne son fils [202]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Bouthemont.** — Fils du marchand de nouveautés. Ayant réussi dans les soies à Paris, il a refusé de retourner auprès de son père, plaisantant la routine commerciale de la province, faisant à chaque passage sonner ses gains, qui bouleversent Montpellier. C'est un jeune homme à fortes épaules, il a une face ronde de joyeux compère, avec une barbe d'un noir d'encre et de beaux yeux marrons [45]. Noceur, braillard, il a une amabilité un peu grosse, un rire bon enfant où il y a un amour brutal de la femme [127]. Entré au Bonheur des Dames comme premier à la soierie, médiocre pour la vente, mais n'ayant pas son pareil pour l'achat, il jouit d'une liberté absolue, et mène son rayon comme il l'entend, pourvu que chaque année le chiffre d'affaires soit augmenté dans une proportion fixée d'avance. Pris en affection par Octave Mouret, devenu le confident du patron et d'Henriette Desforges, il sait plaire à celle-ci et, dès qu'il se sent miné au magasin, il obtient son concours pour une commandite du baron Hartmann [393].

Bouthemont fonde alors une superbe maison près de l'Opéra, avec l'enseigne : Aux Quatre Saisons, rêvant une gigantesque concurrence au Bonheur des Dames. Ce bon vivant a l'idée géniale de faire bénir ses locaux par le clergé de la Madeleine, cérémonie étonnante, pompe religieuse promenée de la soierie à la ganterie, Dieu tombé dans les pantalons de femme et dans les corsets; cette heureuse inspiration vaut un million d'an-

nonces, tellement le coup est porté sur la clientèle mondaine. D'ailleurs, à peine ouverts depuis trois semaines, les grands magasins des Quatre Saisons sont incendiés par une explosion de gaz, pendant la nuit, les vendeuses se sauvent en chemise, l'héroïsme de Bouthemont en sauve cinq sur ses épaules, c'est une superbe réclame pour l'avenir [475]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Boutigny.** — Ancien camarade de Lazare Chanteau au lycée de Caen. A quitté le latin en quatrième, s'est mis dans le commerce, place des vins [72]. Retrouve Lazare à Paris, s'intéresse à son projet d'usine pour l'exploitation des herbes marines, apporte trente mille francs comme associé. Il a une trentaine d'années, c'est un petit homme rouge très commun, on l'appelle « le gros Boutigny ». Esprit essentiellement pratique, il blâme Lazare qui veut faire trop vaste et, après l'échec de l'exploitation, il rachète à bas prix l'usine, qu'il aménage pour la fabrication en grand de la soude de commerce [102]. Brouillé alors avec Lazare qu'il menace d'un procès [117], et devenu « cette canaille de Boutigny », il fait rapidement fortune et il épouse une femme qui l'avait suivi à Verchemont et dont il a trois enfants [356]. (*La Joie de vivre.*)

**Boutin.** — Un ancien modèle qui tient rue de la Huchette un atelier libre, fréquenté par Claude Lantier. Quand celui-ci a donné ses vingt francs au massier, il trouve là du nu, des hommes, des femmes, à en faire une débauche, dans son coin, et il s'acharne, il y perd le boire et le manger, luttant sans repos avec la nature [47]. (*L'Œuvre.*)

**Boutin.** — Vieil épileptique soigné par le docteur Pascal à Plassans. Meurt d'une crise congestive [44]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Boves** (COMTE DE). — Inspecteur général des haras. Bel homme, porte les moustaches et l'impériale, de l'air militairement correct aimé des Tuileries [75]. La famille vit d'une dernière ferme hypothéquée, au mince produit de laquelle s'ajoutent heureusement les neuf mille francs de la fonction du comte [81]. Sous sa galanterie de beau fonctionnaire, son allure de représentant de la vieille France, M. de Boves a des coups de tendresse qui le dévorent au dehors; comme son service l'appelle aux quatre coins de la France, dans les dépôts d'étalons, il a de continuels prétextes pour disparaître, se terrant dans un coin

des Batignolles quand on le croit à Tarbes. Sa dernière passion, madame Guibal, lui coûte cher et, comme des accès de goutte le retiennent à la maison, il la reçoit chez lui, avec la tolérance de sa femme qui préfère cette combinaison moins coûteuse [476]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Boves** (Comtesse de). — Femme du comte. Vient de dépasser la quarantaine. C'est une femme superbe, à encolure de déesse, avec une grande face régulière et de larges yeux dormants. Elle a été épousée pour elle-même, n'apportant à son mari que sa beauté de Junon [81]. Serrée d'argent, toujours torturée d'une envie trop grosse, elle parcourt les grands magasins, trouvant une joie sensuelle à faire sortir des cartons toutes sortes de dentelles pour les voir et les toucher, mettant des doigts tremblants de désir dans les flots montants de guipures, de malines, de valenciennes, de chantillys. La névrose des grands bazars fait son œuvre en la poussant au vol, même sans besoin, car sa complaisance a rendu au ménage les ressources que le mari dépensait au dehors. Maintenant, elle vole pour voler, comme on aime pour aimer, sous le coup de fouet du désir [509]. Elle est prise en flagrant délit [506]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Boves** (Blanche de). — Fille du comte et de la comtesse de Boves. Grande et forte, elle ressemble à sa mère ; seulement, chez elle, le masque s'empâte déjà, les traits sont gras, soufflés d'une mauvaise graisse [81]. On la marie à Paul de Vallagnosc [476]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Bramah.** — Cheval anglais (écurie de lord Reading). A gagné le Grand Prix de Paris [389]. (*Nana.*)

**Brambilla.** — Réfugié vénitien. Personnage noir que ses malheurs politiques ont rendu silencieux et réfléchi. Fréquente chez la comtesse Balbi [66]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Brétigny** (Comtesse de). — Auguste Lantier, lisant dans un journal les nouvelles mondaines, annonce à Mes-Bottes, à Bec-Salé, à Bibi-la-Grillade et à Coupeau que la comtesse de Brétigny marie sa fille aînée au jeune baron de Valençay, aide de camp de Sa Majesté [340]. (*L'Assommoir.*)

**Breton-le-cul-sec.** — L'un des chauffeurs de la bande du Beau-François [67]. (*La Terre.*)

**Brichet** (Artaud, *dit*). — Vieux paysan des Artaud. Petit,

séché par l'âge, la mine humble [37]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Brichet** (La mère). — Femme de Brichet. Grande paysanne pleurnicheuse, la seule dévote du village, rôdant autour de la cure quand elle a communié, soutirant à l'abbé des aumônes en nature [38]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Brichet** (Fortuné). — Aîné des Brichet, les plus pauvres paysans des Artaud. Grand garçon de vingt-cinq ans, l'air hardi, la peau dure déjà [37]. Quand il épouse Rosalie Bambousse, sa maîtressse devenue mère, on dit dans le village qu'il a gagné les écus du père Bambousse dans le foin [290]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Brichet** (Vincent). — Second fils des Brichet. Cheveux rouges en broussaille, mince, yeux gris. Enfant de chœur à l'église des Artaud [5]. Galopin toujours en maraude, serrant déjà de près la petite Catherine Bambousse. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Briquet** (Les). — Paysans de Rognes. Leur fils tire le numéro 13 à la conscription [457]. (*La Terre.*)

**Bron** (Madame). — Concierge des Variétés. Dans sa loge, au désordre de soupente mal tenue, des messieurs du monde, gantés, corrects, attendent, l'air patient et soumis, les réponses des demoiselles du théâtre. Madame Bron tient une buvette pour les figurants [148]. (*Nana.*)

**Bru** (Le père). — Ancien ouvrier peintre, vieillard de soixante-dix ans, qui habite la même maison que les Coupeau, rue de la Goutte-d'Or, et vit dans un trou sous le petit escalier. Il a le corps voûté, la barbe blanche, la face ridée comme une vieille pomme, un air hébété [240]. Le père Bru a perdu ses trois fils en Crimée et maintenant, on le laisse mourir parce qu'il ne peut plus tenir un outil. Gervaise a été bonne pour lui, mais lorsqu'elle ne peut plus rien, le pauvre vieux n'a plus qu'à attendre la mort, se nourrissant uniquement de lui-même, retournant à la taille d'un enfant [419]. (*L'Assommoir.*)

**Brûlé** (La). — Mère de la Pierronne. C'est la veuve d'un haveur mort à la mine ; elle a juré de ne jamais donner sa fille à un charbonnier, elle l'a envoyée en fabrique et ne décolère plus depuis qu'elle l'a vue, sur le tard, épouser Pierron. Tous trois vivent au coron des Deux cent quarante et, dans le

bonheur du ménage, la Brûlé hurle avec un enragement de vieille révolutionnaire, ayant à venger contre les patrons la mort de son homme [110]. Elle est terrible, avec ses yeux de chat-huant, son nez en bec d'aigle et sa bouche serrée comme la bourse d'un avare [70]. Son gendre l'indigne par sa lâcheté devant les chefs. Cribleuse au Voreux, elle est une des plus acharnées pendant la grève; devant la troupe, elle vomit l'injure, elle donne le signal de la lutte à coups de brique contre les soldats impassibles [484] et, à la première décharge, elle s'abat toute raide et craquante comme un fagot de bois sec, en bégayant un dernier juron dans le gargouillement du sang [487] (*Germinal.*)

**Brunet** (Famille). — Bourgeois du quartier neuf, à Plassans, jalousés par madame Pierre Rougon [357]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Budin** (Les). — Paysans de Rognes. Leur fillette a été, dit-on, guérie de la fièvre par le rebouteur Sourdeau, qui a ouvert en deux un pigeon vivant et le lui a appliqué sur la tête [155]. (*La Terre.*)

**Buquin-Lecomte**. — Député au Corps Législatif. Sollicite un congé [4]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Burgat**. — Forgeron à Alboize. A fait partie des contingents insurrectionnels lors du coup d'État [34]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Burne**. — Jockey anglais. Monte Spirit au Grand Prix de Paris [110]. (*Nana.*)

**Busch aîné**. — Un juif né à Nancy de parents allemands. Gros homme, large face plate, gros yeux gris, cheveux pâles tombant en mèches rares et rebelles de son crâne nu. Loge rue Feydeau, au cinquième étage, où il possède un étroit logement composé de deux pièces et d'une cuisine. Il porte toujours une cravate blanche roulée et une redingote d'occasion, anciennement superbe, mais extraordinairement râpée et maculée de taches. Son chapeau, roussi par le soleil, lavé par les averses, n'a plus d'âge [16]. Outre l'usure et tout un commerce caché sur les bijoux et les pierres précieuses, Busch fait le trafic des valeurs dépréciées, il sert d'intermédiaire entre la petite Bourse des « Pieds-Humides » et les banqueroutiers qui ont des trous à combler dans leur bilan. Mais il s'occupe surtout de l'achat des mauvaises créances,

professant que toute valeur, même la plus compromise, peut redevenir bonne; c'est un jeu comme un autre, la chasse au débiteur, où celui qui se laisse prendre, payant pour les disparus, est mangé de frais et vidé jusqu'au sang [27].

La Méchain est le principal collaborateur du terrible juif; c'est elle qui lui a apporté l'affaire Victor Saccard [32], grâce à laquelle Busch essayera de faire chanter le directeur de la Banque Universelle [322] et, pour se venger de son échec, précipitera la ruine du financier par une plainte en escroquerie [376]. Busch poursuit ses victimes à boulets rouges, il persécute le petit ménage Jordan et organise un chantage affreux contre les dames de Beauvilliers. Mais ce loup, féroce aux débiteurs, très capable de voler dix sous dans le sang d'un homme, adore son cadet Sigismond d'une passion maternelle, il le sert comme une bonne le tolère oisif et lui défend même de travailler [35]. Et devant le corps à peine froid de Sigismond, ce terrible mangeur d'or hurle d'une abominable souffrance [441]. (*L'Argent*).

**Busch** (Sigismond). — Frère de l'usurier. Imberbe, cheveux châtains, longs et rares, vaste front bossu. C'est une intelligence. Il a été élevé dans les universités allemandes, parle plusieurs langues, s'est lié avec Karl Marx et professe le socialisme avec une foi ardente, ayant fait le don de sa personne entière à l'idée d'une prochaine rénovation sociale, qui doit assurer le bonheur des pauvres et des humbles. C'est un grand garçon distrait, resté enfant, tellement insoucieux de sa vie matérielle qu'il mourrait sûrement de faim si son frère ne l'avait recueilli. L'idée de charité le blesse, il n'admet que la justice et organise la société de demain, remuant des milliards, déplaçant la fortune universelle et cela, dans sa chambre nue, sans une autre passion que son rêve, tellement absorbé qu'il ne sait même pas ce que fait son frère dans la piece voisine, ignorant tout de l'effroyable négoce [36].

Il établit le plan définitif de l'humanité future, avec l'unique amusement de s'imaginer les plaisantes ironies de la nouvelle justice distributive, se plaisant à contempler la Bourse, qu'il domine de sa fenêtre, se frottant les mains devant l'œuvre des financiers accapareurs, parce que toute centralisation mène au collectivisme, à la transformation des capitaux privés en un capital social unitaire. Il annonce à Aristide Saccard la suppression de l'argent monnayé [314] et, plein de son rêve,

ayant achevé en sa tête la construction idéale de la cité de justice et de bonheur, il meurt à trente-huit ans, terrassé par la phtisie. (*L'Argent* )

**Buteau.** — Second fils du père Fouan. Frère de Jésus-Christ et de Fanny Delhomme. Cousin et mari de Lise Mouche. Père de Jules et de Laure. Chez lui, le grand nez des Fouan s'est aplati, tandis que le bas de la figure, les maxillaires s'avancent en mâchoire puissante de carnassier. Les tempes fuient, tout le haut de la tête se resserre, et, derrière le rire gaillard de ses yeux gris, il y a, dès sa jeunesse, de la ruse et de la violence. Il tient de son père le désir brutal, l'entêtement dans la possession, aggravés par l'avarice étroite de la mère [18]. Vif et gai avec les camarades, il est féroce au marché, têtu, insolent, menteur, voleur à vendre les choses trois fois leur prix et à se faire donner tout pour rien. Il doit le surnom de Buteau à sa mauvaise tête, continuellement en révolte, s'obstinant dans des idées à lui qui ne sont pas celles de tout le monde. Même gamin, il n'a pu s'entendre avec ses parents. Plus tard, après avoir tiré un bon numéro, il s'est sauvé de chez eux pour se louer d'abord à la Borderie, où il a connu Jean Macquart, ensuite à la Chamade.

C'est un vrai terrien, ne connaissant qu'Orléans et Chartres, n'ayant rien vu au delà du plat horizon de la Beauce. Il tire un orgueil d'avoir ainsi poussé dans sa terre, il a les obstinations bornées d'un être attaché au sol. Quand le père Fouan fait le partage des biens, Buteau refuse violemment sa part, se prétendant volé, et il conserve cette attitude hostile pendant plus de deux ans, vivant dans une rage faite de désir et de rancune, ne cédant enfin que lorsque la création d'un chemin donne à son lot une grande plus-value. Amant de sa cousine Lise, il l'avait laissée là, le ventre gros, dans son égoïsme de mâle brutal, et il ne consent à l'épouser que beaucoup plus tard, quand Lise, héritière du père Mouche, est devenue un bon parti. C'est alors l'ivresse de la terre conquise, c'est une grande passion satisfaite [194].

Buteau n'a qu'un amour, la terre. Quand la terre souffre, il est d'humeur exécrable et il redevient gentil, conciliant et goguenard si la récolte s'annonce bien. Voulant du blé qui rapporte, mais pas de mioches qui coûtent, il est furieux des grossesses de sa femme. Avare, il a des colères devant les contributions à payer, se révoltant contre le percepteur, dans

une haine séculaire contre ces feignants de bourgeois [331]. Il marchande la rente du père Fouan et, dans une crise de rapacité, bouscule si rudement sa mère qu'elle tombe pour ne plus se relever. Mais un danger le menace, la moitié du bien des Mouche appartient à Françoise, la jeune sœur de Lise; l'idée d'un partage est insupportable à Buteau, rien ne l'arrêtera pour conserver tout l'héritage. Il voudra d'abord coucher avec la jeune fille, combinaison qui arrangerait tout, car il posséderait les deux femmes et la totalité du bien. Devant un projet de mariage qui ruine ses espérances, il devient enragé. Puis, sa belle-sœur mariée à Jean Macquart, le désir du mâle, né d'une longue poursuite infructueuse, s'exaspère en lui, il projette confusément des violences, des assassinats que la terreur des gendarmes l'empêche seule de commettre [385]. Enfin, la grossesse de Françoise achève de l'affoler, car l'enfant qui vient abolirait définitivement l'espoir tenace qu'il nourrit de rentrer en possession du bien. Et désormais Buteau est mûr pour le crime. D'accord avec sa femme, il viole Françoise que Lise précipite ensuite sur une pointe de faux. Et ils héritent d'elle. Et ils chassent le mari dépouillé. Et comme le père Fouan, pourtant déchu et déprimé, a vu le meurtre, ils le tuent, lui aussi. Et, devant la terre reconquise par le sang, toute la chair de Buteau se met à trembler de joie, comme au retour d'une femme désirée et qu'on a cru perdue [480.] (*La Terre.*)

**Buteau** (MADAME). — Voir MOUCHE (LISE).

**Buteau** (JULES). — L'aîné de Buteau et de Lise Mouche. Avait près de trois ans quand ses parents se sont mariés. Il est, à neuf ans, le seul ami du vieux Fouan, le dernier lien qui rattache le grand-père à la vie des autres, lien fragile d'ailleurs, car bientôt Jules se lasse et il abandonne le vieillard [430]. (*La Terre.*)

**Buteau** (LAURE). — Deuxième enfant de Buteau et de Lise Mouche. A quatre ans, elle a déjà les yeux durs de la famille, elle est hostile au grand-père Fouan, se dégageant de ses bras, sournoise, rancunière, comme si elle condamnait déjà cette bouche inutile. Et par jalousie, elle détache de lui son frère, meilleur qu'elle [430]. (*La Terre.*)

# C

**Cabasse.** — Franc-tireur des bois de Dieulet. Grand et sec, face noire, long nez en lame de couteau, vivacité criarde de Provençal. Il est né à Toulon; c'est un ancien garçon de café venu de Marseille, échoué à Sedan comme placier de produits du Midi, et qui a failli tâter de la police correctionnelle, toute une histoire de vol restée obscure. Quoiqu'il sache à peine lire, Cabasse est le compagnon préféré de Ducat, un lettré qui cite du latin; tous deux font la paire, une paire inquiétante de louches figures. Avec le sergent Guillaume Sambuc, ils appartiennent à une de ces compagnies franches qui, pendant la guerre franco-allemande, se peuplèrent de déclassés, heureux d'échapper à la discipline, de battre les buissons comme des bandits en goguette, dormant et godaillant au hasard des routes [139]. Cabasse participe à l'exécution du Prussien Goliath Steinberg, mais il blâme le simulacre de jugement imaginé par Sambuc, car ça porte malheur de plaisanter avec les choses de la justice [536]. (*La Débâcle.*)

**Cabin** (Madame). — Employée au Bonheur des Dames. Est chargée du nettoyage des chambres et de la surveillance des vendeuses [106]. Les scrupules ne la gênent pas. Avec un cadeau de cinq francs, ces demoiselles obtiennent la permission de la nuit [154]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Cabiroche** (Simonne). — Petite femme des Variétés. Blonde toute mignonne, toute délicate. C'est la fille d'un marchand de meubles du faubourg Saint-Antoine, élevée dans un grand pensionnat pour être institutrice [111]. Joue du piano, parle anglais. Bordenave couche avec elle et la bouscule [102]. Simonne joue le rôle d'Isabelle dans la *Petite Duchesse* [306]. Elle est lancée par Steiner [315]. (*Nana.*)

**Cabuche.** — Carrier à Bécourt. Un gaillard au cou puissant, aux poings énormes, blond, très blanc de peau, la barbe rare, à peine un duvet doré qui frise, soyeux. La face massive, le front bas disent la violence de l'être borné, tout à la sensation immédiate; mais il y a comme un besoin de soumission tendre, dans sa bouche large et dans son nez carré de bon chien [126]. Condamné à cinq ans de prison pour avoir tué, dans un cabaret, un homme qui avait tapé le premier, Cabuche n'a fait que quatre ans, à cause de sa bonne conduite; quand il est revenu, tout le monde le fuyait, on lui aurait jeté des pierres.

La petite Louisette, cadette de madame Misard, avait alors quatorze ans, elle le rencontrait toujours dans la forêt; seule de tout le pays, elle s'approchait, causait et c'est ainsi qu'ils sont devenus bons amis, se tenant par la main pour se promener, s'aimant très fort, sans que rien se passe entre eux. La petite a été placée au château de Doinville, chez madame Bonnehon, et un soir, en rentrant de la carrière, Cabuche qui habitait une masure en pleine forêt, a trouvé devant sa porte Louisette, à moitié folle, si abîmée qu'elle brûlait de fièvre. L'auteur du viol était le vieux président Grandmorin, et Cabuche, dans son effroyable colère, a dit partout qu'il saignerait ce cochon. Tel est l'indice qui va suffire au juge Denizet pour lui attribuer l'assassinat commis par les Roubaud et comme, plus tard, le bon colosse, tout tremblant d'adoration pour Séverine Aubry, sera trouvé aux pieds de la jeune femme égorgée par Jacques Lantier, la justice le condamnera sans hésitation aux travaux forcés à perpétuité, pour deux crimes dont il est innocent [405]. (*La Bête humaine.*)

**Cadine.** — Enfant recueillie à deux ans, par la mère Chantemesse, sur le trottoir de la rue Saint-Denis, au coin du marché des Innocents. Est élevée rue au Lard, en plein ventre de Paris [196]. Futée et mince, avec un drôle de museau, sous la broussaille noire de ses cheveux crêpus [28], Cadine est l'inséparable amie de Marjolin et grandit avec lui dans les Halles, qu'ils emplissent de leurs amours de moineaux insouciants [207]. Pleine d'ingéniosité, à six ans elle était marchande au petit tas, à huit ans elle vendait des citrons, l'année suivante des bonnets à neuf sous, puis des gâteaux, puis du mouron. Cadine entre chez une fleuriste où elle est comme un bouquet tiède et vivant [202] et enfin, à treize ans, elle s'établit à son compte, vendant des violettes sur un éventaire [205]. A

seize ans, c'est une fille échappée, une bohémienne noire du pavé, très gourmande, très sensuelle [207]. Elle reste pleine d'affection pour Marjolin, même lorsqu'une chute sur la tête a rendu ce garçon tout à fait inconscient. Ils se sont liés avec Léon, l'apprenti des Quenu, et c'est, dans sa petite chambre, des bombances de charcuterie [221]. Claude Lantier, qui admire Cadine et Marjolin, ces jeunes bêtes heureuses abandonnées à l'instinct, les appelle « ses deux brutes ». (*Le Ventre de Paris.*)

**Caffin** (Abbé). — Prédécesseur de l'abbé Mouret à la cure des Artaud. Était originaire de Normandie; avait une grosse figure qui semblait toujours rire [286]. N'a songé qu'à bien vivre, dans ce coin desséché de Provence où l'autorité ecclésiastique l'a envoyé en disgrâce, à la suite d'une vilaine histoire [301]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Campardon** (Achille). — Architecte. Il a vécu d'abord à Plassans, puis à Paris et habite rue de Choiseul, dans l'immeuble Vabre, au troisième sur la rue, une maison pleine de toutes les pourritures bourgeoises. Gros monsieur blond, quarante-deux ans. Il s'est fait une tête d'artiste, les cheveux en coup de vent, la barbe taillée à la Henri IV, mais il a le crâne plat et la mâchoire carrée d'un bourgeois d'esprit borné, aux appétits voraces. Tout en affectant de se moquer de la morale, il s'est sournoisement poussé par les prêtres, il a su se faire nommer architecte diocésain à Evreux pour acquérir le titre d'architecte du gouvernement et, finalement, a obtenu une grosse commande à Saint-Roch. Il est décoré un peu plus tard, grâce à la protection de l'abbé Mauduit.

Heureux et satisfait dans tous ses appétits, Campardon a fort bien arrangé sa vie entre sa femme malade et sa maîtresse Gasparine, les installant au même foyer. Mais il blâme hypocritement l'inconduite des autres, défendant toujours la respectabilité de la maison, avec une conviction de locataire vaniteux, qui semble tirer de là toute une honnêteté personnelle [77]. Autrefois libéral, il est devenu clérical et autoritaire; la réussite fait de lui un réactionnaire féroce [281]. (*Pot-Bouille.*)

**Campardon** (Madame Achille). — Voir Domergue (Rose).

**Campardon** (Angèle). — Fille des Campardon. A quatorze ans, elle est longue et laide, avec des cheveux d'un blond fade. Pour qu'elle n'apprenne pas de vilaines choses dans les pen-

sionnats, on l'élève à la maison, on écarte d'elle jusqu'aux souffles de la rue et, comme ses parents tiennent à en faire une femme d'intérieur, elle vit beaucoup avec les bonnes. C'est un produit de l'éducation dans la famille. Quand elle se sent regardée, elle marche les yeux à terre; elle a un air énigmatique de fille bien élevée, instruite à ne rien dire et dont on ignore les pensées vraies [220]. Pourtant, grâce à l'intimité de la femme de chambre Lisa, Angèle sait beaucoup de choses, elle satisfait aisément ses curiosités de fille maladive, troublée par la crise de la puberté. (*Pot-Bouille.*)

**Campenon.** — Un imbécile à qui M. de Marsy accorde un poste de préfet qu'Eugène Rougon avait promis à Du Poizat [121]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Campion.** — Chef du départ au Bonheur des Dames. Un ancien sergent à figure maigre [19]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Camy-Lamotte.** — Secrétaire général du ministère de la justice, personnage considérable, ayant la haute main sur le personnel, chargé des nominations. C'est un bel homme, parti de l'emploi de substitut, et que ses relations et sa femme ont fait nommer député et grand officier de la Légion d'honneur [101]. Il a une figure mince et sévère, que ses favoris grisonnants élargissent un peu, une élégance d'ancien beau, resté svelte, d'une distinction que l'on sent souriante, sous la raideur voulue de la tenue officielle. Il habite rue du Rocher, au coin de la rue de Naples. Familier des Tuileries, où sa fonction le fait mander presque journellement, tout aussi puissant que le ministre, employé à des besognes intimes, il a une insouciance expérimentée de toutes choses et veille uniquement au décor du régime qu'il sert [114].

En examinant les papiers du président Grandmorin, M. Camy-Lamotte a découvert l'identité des assassins, mais on s'irrite, on s'inquiète en haut lieu du scandale mené par l'opposition autour des basses débauches de la victime; le secrétaire général comprend que son devoir de haut fonctionnaire dévoué aux institutions est d'aplanir les difficultés politiques; d'autre part, il a été gagné par la bravoure et le charme de Séverine Roubaud; la criminelle délicate, aux yeux de pervenche, a plu à ce désabusé pour qui rien ne vaut la fatigue d'être juste. Aussi arrange-t-il l'affaire, achetant d'un ruban rouge et d'une promesse d'avancement l'intelligent concours du juge d'instruction Denizet [397]. (*La Bête humaine.*)

**Canivet.** — Vieux paysan beauceron, dont Zéphyrin Lacour annonce la mort à la cuisinière Rosalie Pichon [84]. (*Une Page d'Amour.*)

**Carnavant** (Marquis de). — Était vers 1790 un jeune noble du quartier Saint-Marc, à Plassans ; il se trouvait lié avec le ménage Puech et a été sans doute le véritable père de Félicité. En 1818, c'est un petit homme de soixante-quinze ans, maigre, actif [90] Ruiné par les femmes, il vit en parasite chez un parent, le comte de Valqueyras ; il est l'agent actif du parti légitimiste, mais sceptique et sentant le vent, il favorise, tout en s'en moquant, les manœuvres bonapartistes des Rougon et, après le coup d'État, va se faire oublier quelque temps dans le domaine de Corbière [370]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Caroline.** — Ouvrière fleuriste chez les Titreville, rue du Caire. S'est mise avec un garçon qui venait l'attendre le soir : elle est très malheureuse en ménage [460]. (*L'Assommoir.*)

**Caroline** (Madame). — Sœur de l'ingénieur Georges Hamelin. Orpheline à dix-huit ans, elle a donné des leçons, soutenant son frère entré à Polytechnique, l'adorant, faisant le rêve de ne le quitter jamais. La bonne grâce et l'intelligence de la jeune fille ont conquis Durieu, un brasseur millionnaire ; il l'a épousée, mais au bout de quelques années de mariage, elle a dû exiger une séparation pour ne pas être tuée par ce mari qui buvait et la poursuivait, avec un couteau à la main, dans des crises d'imbécile jalousie. Elle avait alors vingt-six ans et s'est retrouvée pauvre, n'ayant voulu recevoir aucune pension de l'homme qu'elle quittait. Rendue ainsi à son frère, elle est partie avec lui pour l'Egypte, et a donné des leçons à Alexandrie pendant qu'il parcourait la contrée ; ils sont allés de là en Syrie, ont visité les Lieux Saints et sont enfin revenus en France, lui avec un portefeuille débordant d'idées et de plans, elle avec des aquarelles sans prétention où elle avait fixé des vues de là-bas, tous deux frémissants d'enthousiasme pour les pays traversés. Et ils se débattent à Paris, victimes d'une malchance noire, échoués dans un petit appartement de l'hôtel d'Orviedo, où ils vont se lier avec Aristide Saccard.

Madame Caroline est une femme d'une taille admirable. Grande, solide, la démarche franche et très noble, elle a des cheveux blancs superbes, une royale couronne de cheveux blancs, d'un singulier effet sur ce front de femme jeune encore, âgée de trente-six ans. Dès vingt-cinq ans, elle est ainsi deve-

nue toute blanche. Ses sourcils, restés noirs et très fournis, donnent une jeunesse, une étrangeté vive à son visage encadré d'hermine; elle n'a jamais été jolie, avec son menton et son nez trop forts, sa bouche large dont les grosses lèvres expriment une bonté exquise. Mais certainement, cette toison blanche, cette blanche envolée de fins cheveux de soie, adoucit sa physionomie un peu dure, lui prête un charme souriant de grand'-mère, dans une fraîcheur et une force de belle amoureuse. Madame Caroline a échappé à sa première éducation catholique par une lecture immense, par toute la vaste instruction qu'elle s'est donnée à côté de son frère, resté profondément religieux. Elle parle quatre langues, a lu les économistes, les philosophes, et a rapporté de ses voyages, de son long séjour parmi des civilisations lointaines, une grande tolérance, un bel équilibre de sagesse. Elle est une intelligence, dans sa simplicité et sa bonhomie [57]. C'est la femme vaillante qui préfère l'action aux apitoiements bavards; dans ses plus grandes infortunes, elle reste vibrante d'allégresse, gonflée d'un espoir immense, rêvant des choses heureuses; l'existence la reprend toujours, il semble que son cas soit justement celui de l'humanité, qui vit, certes, dans une misère affreuse, mais que regaillardit la jeunesse de chaque génération. Elle est faite pour les catastrophes, lui dit son frère ; elle est l'amour de la vie [73]. Quand elle aura touché le fond du désespoir, l'espoir renaîtra de nouveau, brisé, ensanglanté, mais vivace quand même, plus large de minute en minute [445].

Telle est la femme qui va entrer dans la vie de Saccard. D'abord son intendante, aimant ce prodigue comme on aime les enfants mauvais sujets [63], elle devient sa maîtresse par une sorte de paralysie de sa volonté, un jour de gros chagrin où elle a appris la défection de son ami Beaudoin [64]; c'est entre elle et Saccard un ménage de raison, où elle est presque maternelle, d'une affection calmante [175], puis, quand la douleur d'une trahison lui révèle qu'elle l'aime vraiment, elle veut rester supérieure à l'angoisse du partage, dégagée de l'égoïsme charnel de l'amour. Et si elle aime Saccard, ce bandit du trottoir financier, c'est parce qu'elle le voit, actif et brave, créer un monde, faire de la vie [249]. Son amour traverse de longues crises. Elle ne veut plus juger Saccard, trouvant qu'il y a en lui du pire et du meilleur [174]; des doutes l'assaillent, elle maudit l'argent pourrisseur, empoisonneur, qui dessèche les âmes, en chasse la bonté, la tendresse, l'amour des autres [239],

puis, elle comprend que cet argent abominable est le fumier par lequel poussent les grandes entreprises vivantes et fécondes.

Saccard l'épouvante dans ses deux fils, Victor tombé à la plus affreuse déchéance [161] et le joli Maxime, d'un si froid égoïsme, qui l'initie aux hontes du passé [238]. Elle est sans cesse torturée dans ses instincts d'équité et de droiture. Plus tard, devant les désastres accumulés par la Banque Universelle, sa propre ruine, le déshonneur de son frère, tant de fortunes effondrées, tant de victimes connues et inconnues tombées au ruisseau ou réfugiées dans la mort, elle a un cri d'exécration contre Saccard. Mais l'éternelle question se pose en elle : Est-ce un coquin? Est-ce un héros? [428]. Sa croyance à l'utilité de l'effort vaincra jusqu'au bout et elle oubliera les saletés et les crimes dont l'argent est la cause ; elle en acceptera les hontes inévitables, comme on accepte les souillures de l'amour, nécessaires pour créer la vie. (*L'Argent.*)

**Carouble.** — Boulanger à Montsou. Son commerce périclite par la concurrence de Maigrat [284]. (*Germinal.*)

**Casimir.** — Débit de boissons, sur la route de Montsou [169]. (*Germinal.*)

**Cassoute.** — Terrassier habitant Plassans, grand gaillard de peu de cervelle. Il fait partie du groupe d'insurgés qui accompagne Antoine Macquart chez les Rougon ; on le laisse en faction pour signaler la rentrée de Pierre [183] et, renvoyé par celui-ci à la mairie, il s'y laisse arrêter comme un mouton. [281]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Catherine.** — Bonne de Granoux. Elle parlemente longtemps avant d'introduire Pierre Rougon et Roudier, qui viennent chercher son maître pour sauver Plassans [271]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Cauche.** — Commissaire de surveillance administrative à la gare du Havre. Un ancien officier qui considère son emploi comme une retraite, ne paraît jamais à la gare avant dix heures, y flâne un moment et retourne au café [88]. C'est un vieux joueur, que son beau sang-froid rend redoutable. Il dit ne jouer que pour son plaisir, il est tenu par ses fonctions de magistrat à garder les apparences de l'ancien militaire, resté garçon et vivant au café, en habitué tranquille ; mais souvent il bat les cartes la soirée entière et ramasse tout l'argent des autres [273]. La petite salle du café du Commerce où il se tient

au premier étage, est ainsi devenue une sorte de tripot où l'on rencontre constamment le sous-chef de gare Roubaud, que l'ami Cauche sera bientôt chargé d'emmener en prison sous l'inculpation d'assassinat [382]. (*La Bête humaine.*)

**Cazenove** (Docteur). — Ancien chirurgien de marine. Sec et vigoureux, œil clair. Esprit scientifique. A servi trente ans [7] et s'est retiré à Arromanches, où un oncle lui a laissé une maison. Ami des Chanteau, depuis qu'il a guéri la femme d'une foulure inquiétante [11]. Dîne chez eux tous les samedis avec l'abbé Horteur. Dès le début, a pénétré le caractère de Pauline, dont il dit : « Voilà une gamine qui est née pour les autres » [13]. Plus tard, il cherche à l'éclairer, à la défendre contre l'exploitation dont elle est la victime volontaire [116]. Lorsque Pauline est émancipée, il est nommé curateur et continue ses conseils impuissants. Resté l'ami des Chanteau, il les soigne tous, même le vieux chien Mathieu, abandonné par le vétérinaire. C'est lui qui opère le laborieux accouchement de Louise Chanteau [383]. (*La Joie de vivre.*)

**Cécile** (Mademoiselle). — Fille d'un boucher du quartier des Halles. Mademoiselle Saget dit que Cécile est une enfant impossible à marier, parce qu'elle a des humeurs froides [311]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Céleste**. — Femme de chambre de Renée Saccard. Fille très économe, très honnête et à laquelle on ne connaît pas d'amant [220]. Elle assiste tranquillement à l'inceste de Maxime et de Renée, allant et venant, avec sa figure calme de servante et son cœur glacé [190]. Dès son entrée en service, elle s'était promis de retourner au pays quand elle aurait cinq mille francs; le jour où ce rêve est réalisé, elle s'en retourne, dans un parfait détachement de tout, laissant madame désemparée, ne pensant qu'aux deux vaches qu'elle achètera [339]. (*La Curée.*)

**Célestine**. — Une amie de la grande Clémence. Une névrosée. Elle avait la folie des poils de chat, voyant des poils de chat partout, tournant la langue parce qu'elle croyait avoir du poil de chat plein la bouche [239]. (*L'Assommoir.*)

**César**. — Taureau de la ferme de la Borderie. Hollandais noir taché de blanc [9]. Françoise Mouche lui amène une vache, la Coliche, et elle aide à la saillie [10]. (*La Terre.*)

**Chadeuil** (Madame). — Modiste rue Sainte-Anne. Le Bon-

heur des Dames balayera avant deux ans ses chapeaux, pourtant connus [447]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Chaîne.** — Le compagnon du sculpteur Mahoudeau. C'est un gros garçon égaré dans la peinture. On reconnaît un paysan à ses allures lentes, à son cou de taureau, hâlé, durci, en cuir; seul, le front se voit, bombé d'entêtement, car son nez est si court qu'il disparaît entre les joues rouges, et une barbe dure cache ses fortes mâchoires. Chaîne est de Saint-Firmin, à deux lieues de Plassans, un village où il a gardé les troupeaux jusqu'à son tirage au sort. Son malheur est né de l'enthousiasme d'un bourgeois du voisinage, pour les pommes de canne qu'il sculptait avec son couteau, dans les racines; dès lors, devenu le pâtre de génie, le grand homme en herbe du bourgeois amateur, adulé, détraqué d'espérances, il a tout manqué successivement, les études, les concours, la pension de la ville ; par une imbécillité dernière, les conseils de son protecteur l'ont jeté dans la peinture, malgré le goût véritable qu'il montrait à tailler le bois.

Très sûr de sa valeur, confiant dans le succès promis, il est parti pour Paris avec sa part anticipée d'héritage, mille francs, qui doivent suffire à le faire vivre un an, délai suffisant, croit-il, pour devenir un grand homme. Les mille francs ont duré dix-huit mois, puis, à ses derniers vingt francs, il s'est mis en ménage avec son compatriote Mahoudeau, dormant tous les deux dans le même lit, au fond d'une arrière-boutique sombre de la rue du Cherche-Midi, coupant l'un après l'autre au même pain, du pain dont ils achètent une provision quinze jours d'avance, pour qu'il soit plus dur et qu'on n'en puisse manger beaucoup. Chaîne peint en maçon, gâchant les couleurs, réussissant à rendre boueuses les plus claires et les plus vibrantes ; mais son triomphe est l'exactitude dans la gaucherie, il a les minuties naïves d'un primitif, le souci du petit détail, où se complaît l'enfance de son être, à peine dégagé de la terre. Sa première œuvre est le poêle de Mahoudeau, un poêle sec et précis, d'un ton lugubre de vase, avec une perspective de guingois [81]. Il expose ensuite au Salon des Refusés un Christ pardonnant à la femme adultère, de sèches figures qui paraissent en bois, d'une charpente osseuse violaçant la peau, et peintes avec de la boue [158]. Il fait plus tard au Louvre la copie d'un Mantegna, rendu avec une sécheresse d'exactitude extraordinaire [224]. Devant les compliments obligeants de Claude Lantier et

de Sandoz, il a dans sa barbe un rire silencieux de gloire, qui lui éclaire la face comme d'un coup de soleil; il a des : « Bien sûr! » qui disent sa foi tranquille et sa vanité.

La commune possession de Mathilde Jabouille amène un refroidissement entre Chaîne et Mahoudeau; les deux hommes couchent toujours ensemble, mais ils ont cessé de se parler, n'échangeant que les mots indispensables, qu'ils écrivent au fusain sur le mur de l'atelier: « Je vais acheter du tabac, remets du charbon dans le poêle », ou : « Donne-moi le tabac que tu as fourré dans ta poche ». Comme la fortune se fait attendre, Chaîne se lance dans un petit négoce qui doit lui permettre d'achever ses études ; il se fait envoyer de l'huile d'olive de son village, puis il bat le pavé, il place le produit dans les riches familles provençales qui ont des positions à Paris ; mais, trop rustre, il finit par se faire mettre à la porte de partout, et une jatte d'huile lui reste, une jatte dont personne ne veut, qu'on laisse dans le coin de la boutique, et où les deux hommes trempent leur pain, les jours où ils en ont [224].

Plus tard, le désespoir de ne pas vivre de ses pinceaux jette Chaîne dans une aventure commerciale ; il fait les foires de la banlieue de Paris, tenant un jeu de tournevire pour le compte d'une veuve [292]. On le retrouve longtemps après à la porte de Clignancourt, où se tient une fête perpétuelle ; il trône au milieu d'une vaste et riche baraque, très ornée, où sont pendus, comme en un tabernacle, ses trois chefs-d'œuvre d'autrefois, le poêle minutieux, le Christ de pain d'épice, le Mantegna qui a l'air d'une image d'Épinal décolorée, et le soir, aux lumières, quand les tournevires ronflent et rayonnent comme des astres, rien n'est plus beau que ces peintures, dans la pourpre saignante des étoffes. Chaîne est là, très calme, sans orgueil ni honte de sa boutique, n'ayant pas vieilli, mais malheureux au fond, car il n'a jamais mis son talent en doute, sa conviction est que, s'il avait eu de l'argent, il serait arrivé comme les autres. Il a lâché la partie, parce qu'elle ne nourrit pas son homme, mais il reste absolument persuadé que, pour faire les chefs-d'œuvre du Louvre, on n'a besoin que de temps [419]. (*L'Œuvre.*)

**Chambouvard.** — Sculpteur célèbre. Un gros homme obèse, campé fortement sur ses grosses jambes. La tête dans les épaules, il a une face épaisse et belle d'idole hindoue. On le dit fils d'un vétérinaire des environs d'Amiens ; à quarante-

cinq ans, il est déjà l'auteur de vingt chefs-d'œuvre, de statues simples et vivantes, à la chair bien moderne, pétrie par un ouvrier de génie, sans raffinement; et cela au hasard de la production, donnant ses œuvres comme un champ donne son herbe, bon un jour, mauvais le lendemain, dans l'ignorance absolue de ce qu'il crée; il pousse le manque de sens critique jusqu'à ne pas faire de distinction entre les fils les plus glorieux de ses mains et les détestables magots qu'il lui arrive de lâcher parfois. Sans fièvre nerveuse, sans un doute, toujours solide et convaincu, il a un orgueil de dieu.

Au Salon, où il expose un admirable Semeur, il traîne une queue de jeunes disciples béants, s'ébahit devant son œuvre, semble la voir pour la première fois et répète à dix reprises, en dodelinant de la tête: « C'est comique... c'est comique... », ne trouvant rien d'autre, pour dire l'adoration où il est de lui-même [170]. Une autre année, il expose une Moissonneuse exécrable, une figure stupidement ratée, et il n'en est pas moins rayonnant, certain d'un chef-d'œuvre de plus, promenant son infaillibilité sereine, au milieu de la foule, qu'il n'entend pas rire [389]. (*L'Œuvre.*)

**Champion.** — Patron chapelier à Montrouge. Auguste Lantier prétend l'avoir lâché parce qu'ils n'ont pas les mêmes idées politiques [302]. (*L'Assommoir.*)

**Chanteau père.** — Venu du Midi. A battu la France comme simple ouvrier charpentier. Son chef-d'œuvre, un pont en charpente, orne la salle à manger des Chanteau, à Bonneville [13]. A créé jadis, à Caen, un commerce de bois du Nord, qu'il menait avec les coups d'audace d'une tête aventureuse, et il est mort laissant la maison fort compromise [21]. (*La Joie de vivre.*)

**Chanteau.** — Né à Caen. Cousin de Quenu. Marié à Eugénie de La Vignière, institutrice rencontrée dans une famille amie. Il a un fils unique, Lazare. Chanteau a hérité du commerce de son père; mais, étant peu actif, d'une prudence routinière, il vivote honnêtement sur des bénéfices certains et oppose l'inertie de sa nature aux volontés dominatrices de sa femme [21]. Il a souffert de la goutte dès l'âge de quarante ans. A cinquante ans, il cède pour cent mille francs sa maison au sieur Davoine, reçoit la moitié de cette somme, reste commanditaire pour l'autre moitié et se retire à Bonneville; il y avait acheté une maison deux ans auparavant, occasion pêchée dans la débâcle

d'un débiteur insolvable [22]. Chanteau devient maire du pays [29]. Il est court et ventru, teint coloré, gros yeux bleus à fleur de tête, cheveux blancs coupés ras. A la mort du cousin Quenu, il est désigné comme tuteur de la petite Pauline, qui possède cent cinquante mille francs, et dont la fortune va peu à peu s'émietter et s'engloutir, grâce aux manœuvres de madame Chanteau et aux folles entreprises de Lazare. Les ressources du ménage, déjà limitées, ont été fort diminuées par la déconfiture de Davoine [98]. Le goutteux Chanteau, cloué dans son fauteuil, assiste indifférent à la ruine de sa pupille. Gourmand, ne sachant résister à une tentation de table, il paye ses excès par de terribles crises qui révolutionnent la maison et ne trouvent de soulagement que dans les tendres soins de Pauline. L'égoïsme, la jouissance de vivre pour soi se développent chez Chanteau en même temps que son mal. Si les choses vont pour son plaisir, il les trouve bonnes [300]. Nul événement n'a de prise sur lui. Lorsque sa femme meurt et qu'on le prépare doucement à la terrible nouvelle, il se borne à se plaindre de ses jambes [240]. Dans le drame qui l'entoure, il chante la gaudriole [263]. Tombé enfin à l'ankylose complète, lamentable reste d'homme sans pieds ni mains, qu'il faut coucher et faire manger comme un enfant, il se révolte à la pensée d'un dîner compromis, d'une joie perdue [447]. Le suicide de la vieille servante Véronique lui inspire seulement ce cri exaspéré : « Faut-il être bête pour se tuer ! » (*La Joie de vivre.*)

Jusqu'à la fin de sa vie, il est soigné par Pauline [129]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Chanteau** (Madame). — Voir La Vignière (Eugénie de).

**Chanteau** (Lazare). — Né à Caen. Fils des Chanteau. Filleul du banquier Thibaudier, dont il épouse la fille. Père du petit Paul. Avait quatorze ans lorsque ses parents ont quitté Caen pour se retirer à Bonneville. Est resté au lycée, qu'il quitte à dix-huit ans, avec son baccalauréat. Grand garçon, à front large, aux yeux très clairs, avec un fin duvet de barbe châtaine, qui encadre sa face longue. Lors de l'arrivée de sa cousine Pauline Quenu à Bonneville, il bat les falaises depuis huit mois, ne se décidant pas à choisir une occupation [7].

C'est un névrosé plein de l'ennui sceptique de toute sa génération [345], incapable de s'intéresser à la vie, se laissant, au gré des suggestions extérieures, emballer tour à tour sur la musique, la médecine, la chimie, l'industrie et la littérature.

Plein d'enthousiasmes soudains, il se dégoûte devant les réa
sations; il voit trop grand mais il a, en même temps, le mépı
de l'argent [23]; hanté d'une peur maladive de la mort, il
pourtant brave devant les agonies et se jette résolument da
un incendie pour sauver l'enfant d'une paysanne [360]; il
soigné avec le plus complet dévouement Pauline en danger
mort [154] et il est incapable de rendre le moindre service à
mère moribonde, qu'il aime tendrement [214]. Lazare est
malade en qui se heurtent toutes les contradictions. Esprit fo
dégagé de toute croyance, il subit des superstitions ri
cules [266]; doué d'une vive intelligence, il est inapte à to
décision, sa volonté est toujours vacillante. Après avoir accep
le mariage avec sa cousine, qu'il aime et qu'il a failli mettre
mal [112], il se laisse circonvenir par Louise Thibaudier, accep
passivement tous les sacrifices de Pauline, n'ayant que
courtes révoltes, puis, finalement, épouse Louise, qu'il s'
mis à désirer follement. Dix-huit mois après, encore une f
désillusionné, il est repris d'une passion charnelle pour sa co
sine [364]. Au fond, derrière ses emballements de jeunesse
la névrose dont il souffre, on retrouve, très vif, le profo
égoïsme des parents.

Lazare a gaspillé l'argent de Pauline dans des tentati
industrielles, dans la construction d'une estacade qui doit sa
ver Bonneville des fureurs de la mer; marié, il abandonne v
un emploi que son beau-père lui avait trouvé dans une com
gnie d'assurances, et c'est alors la dot de Louise qu'il co
mence à éparpiller en des entreprises téméraires. Tout ay
échoué, il revient à Bonneville, plus impuissant que jama
énervé par les récriminations de sa femme, en proie à u
effroyable peur de mourir, qui lui enlève un peu plus chaq
jour le goût et la force de vivre [343]. (*La Joie de vivre.*)

Devenu veuf, il laisse son fils à Pauline Quenu et part
Amérique pour faire fortune [129]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Chanteau** (Madame Lazare). — Voir Thibaudier (Louis

**Chanteau** (Paul). — Fils de Lazare et de Louise. N
Bonneville, après huit mois seulement de gestation [405]. Lai
pour mort après un terrible accouchement, il a été ramen
la vie par Pauline Quenu [408]. Il est son filleul [415]. D'ab
chétif, ayant poussé comme à regret, il tente vaillamment
premiers pas à dix-huit mois et Pauline se charge d'en fa
un homme [415]. Sacrifiant les deux tiers de ce qu'elle pos

dait encore, elle a pris sur la tête de l'enfant une assurance qui donnera à Paul cent mille francs le jour de sa majorité [420]. (*La Joie de vivre.*)

**Chantecaille.** — Un pion du collège de Plassans, si bon enfant qu'il laisse fumer en promenade [37]. (*L'Œuvre.*)

**Chantegreil.** — Père de Marie Chantegreil, dite Miette. C'était un braconnier de Chavanoz, il a été envoyé au bagne en 1846 pour avoir tué d'un coup de feu un gendarme, alors que ce dernier le tenait lui-même au bout de son fusil. Il subit sa peine à Toulon [207]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Chantegreil** (MARIE). — Voir MIETTE.

**Chantegreil** (EULALIE). — Sœur de Chantegreil, tante de Miette. Mariée à Rébufat, méger du Jas-Meffren. Mère de Justin Rébufat. C'est une grande diablesse noire et volontaire, vigoureuse, sobre et économe. Malgré les grognements de Rébufat, elle recueille Miette, âgée de neuf ans, et l'aime comme sa propre fille. Elle meurt subitement deux ans après [209]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Chantemesse** (LA MÈRE). — Vendeuse au tas [13]. Digne femme, très bourrue, dépassant soixante-dix ans, veuve d'un ancien cocher de fiacre [202], adore les enfants, a perdu trois garçons au berceau [196]. Elle habite depuis quarante-trois ans un grand galetas délabré de la rue au Lard [198]. Gagne encore ses quarante sous par jour. Vers la soixantaine, elle avait fait la trouvaille de la petite Cadine, près du marché des Innocents, puis elle avait recueilli Marjolin et les avait élevés ensemble. Plus tard, furieuse des polissonneries des deux enfants [220], elle reste impuissante à les corriger. (*Le Ventre de Paris.*)

**Chantereau** (MADAME). — Femme d'un maître de forges, un peu cousine des Fougeray [80]. C'est une amie des Muffat, un legs de la belle-maman; avec madame Du Joncquoy et madame Hugon, elle donne au salon de la comtesse Sabine un aspect collet-monté. Elle sera plus tard choquée des nouvelles mœurs de la maison [445]. Son mari possède une usine en Alsace, on y craint la guerre et madame Chantereau fait beaucoup rire ses amies, lorsqu'elle assure que M. de Bismarck nous fera la guerre et nous battra [95]. (*Nana.*)

**Charbonnel.** — Ancien marchand d'huile à Plassans. Il dispute aux sœurs de la Sainte-Famille cinq cent mille francs,

provenant de la succession d'un petit-cousin, le sieur Chevassu. Protégés par madame Félicité Rougon, la mère du ministre, les Charbonnel sont venus à Paris et se sont installés à l'hôtel du Périgord, rue Jacob, pour suivre de près l'affaire, qui est au Conseil d'État. Ils font ainsi partie de la bande d'Eugène Rougon, attentifs aux changements politiques, poussant leur protecteur à reprendre le pouvoir et, lorsqu'ils ont enfin gagné leur procès, criant au pillage, excitant le ministre à ordonner une visite domiciliaire dans le couvent des sœurs [401]. Pris de peur devant les conséquences de cet acte qu'ils ont provoqué, ils s'empressent de le désavouer hautement [405]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Charbonnel** (Madame). — A accompagné son mari à Paris, pour suivre l'affaire Chevassu. Elle étale au ministère, à la Chambre, un châle jaune extravagant. Sa fureur devant la prétendue captation est telle que, quoique dévote, elle va jusqu'à conter une histoire abominable : le petit-cousin Chevassu serait mort de peur, après avoir écrit son testament sous la dictée d'un prêtre, qui lui avait montré le diable, au pied de son lit [239]. (*Son Excellence Eugene Rougon.*)

**Charbotel** (Isidore). — Artiste peintre. Son nom se trouve sur les fiches du vieux Vabre [238]. (*Pot-Bouille.*)

**Chardon** (Abbé). — Candidat du grand vicaire Fenil à la cure de Saint-Saturnin, cathédrale de Plassans [152]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Chardon** (Madame). — Protégée de madame Mélanie Correur. L'Etat se refusait à accepter des fournitures soumissionnées par elle le ministre Rougon arrange l'affaire [280]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Charles**. — Garçon du café Riche. Air digne. C'est lui qui sert le souper de Maxime Saccard et de Renée, dans le salon blanc [162]. (*La Curée.*)

**Charles**. — Garçon du lavoir de la rue Neuve de la Goutte-d'Or [20]. Grand gaillard à cou énorme [33]. Refuse de séparer les laveuses qui se battent. (*L'Assommoir.*)

**Charles**. — Boucher de la rue Polonceau. Fournisseur des Coupeau [203]. (*L'Assommoir.*)

**Charles**. — Cocher de Nana. C'est un grand gaillard qui

Nana, après une affreuse scène où il l'a traitée de salope [479]. (*Nana.*)

**Charles.** — Cousin du petit soldat Jules, de Plogof [431]. (*Germinal.*)

**Charles.** — Cocher de Saccard, à qui il a été recommandé par sa bonne amie Clarisse, femme de chambre de la baronne Sandorff. Grand, beau garçon, avec la face et le cou rasés, il se dandine de l'air assuré et fat des hommes que les femmes paient. Surpris volant sur l'avoine, il est congédié par Saccard et dévoile à madame Caroline les rendez-vous du financier avec la baronne [227]. (*L'Argent.*)

**Charles** (Monsieur et Madame). — Voir Badeuil.

**Charpier.** — Marchand de grains à Vendôme. Prête à la petite semaine. Il a fait faillite, ses papiers ont été rachetés par Fayeux pour le compte de Busch et celui-ci trouve, dans l'amas des dossiers, une reconnaissance signée par le comte de Beauvilliers en faveur de Léonie Cron [29]. (*L'Argent*).

**Charrier.** — Gros entrepreneur, associé de Mignon. Venus tous deux de Langres. Ce sont de rusés compères, à cerveau étroit, à conceptions prudentes; mais, doués d'une invincible ténacité, ils savent tirer sagement une énorme fortune des affaires lancées par l'aventureux Saccard [126]. (*La Curée.*)

**Charvet.** — Professeur libre. Grand garçon osseux, soigneusement rasé, nez maigre, lèvres minces, cheveux longs et arrondis, les revers de sa redingote râpée extrêmement rabattus. Fait partie du groupe Gavard. Est hébertiste, joue au conventionnel avec un flot de paroles aigres, une érudition si étrangement hautaine qu'il bat d'ordinaire ses adversaires [131]. Oracle du groupe jusqu'à l'arrivée de Florent. Il habite rue Vavin, derrière le Luxembourg, et vit maritalement avec Clémence, sur des bases débattues, ne réglant que ses propres dépenses, vexé que sa maîtresse gagne plus que lui [133] et, plus tard, la blaguant d'avoir perdu sa place [299]. Par jalousie sourde, il devient l'adversaire systématique de Florent [176], raille l'exil, nie Cayenne, est pris d'une rage froide contre son rival et, quand le complot s'affirme, rompt brusquement [300]. Toujours accompagné de sa maîtresse, il va dès lors fréquenter une brasserie de la rue Serpente, où il trouve un auditoire attentif de très jeunes gens [301]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Chassagne** (Docteur). — Directeur de l'Asile des Moulineaux [176]. On lui a confié à deux reprises Saturnin Josserand. (*Pot-Bouille.*)

**Chaumette.** — Conseiller à la cour de Rouen ; à cause de son fils, il est comblé d'invitations et de prévenances par madame Bonnehon [114]. Lors du procès Roubaud, le conseiller est assesseur aux Assises [400]. (*La Bête humaine.*)

**Chaumette fils.** — Substitut à Rouen. Il est la dernière affection de la belle madame Bonnehon, qui travaille à son avancement [114] et le fait même protéger plus tard par sa rivale, madame Leboucq [400]. (*La Bête humaine.*)

**Chavaille** (Rosalie) (1). — Mère de Victor Saccard. Petite-cousine de madame Méchain. Habitait à seize ans, avec sa mère, un petit logement au sixième, dans une maison de la rue de la Harpe. Consentante, elle a été culbutée par un voisin, sur les marches de l'escalier, et le monsieur s'est montré si amoureux que la pauvre Rosalie, renversée d'une main trop prompte contre l'angle d'une marche, a eu l'épaule démise. La mère a exigé, pour étouffer l'affaire, une somme de six cents francs, répartie en douze billets, cinquante francs par mois, que l'homme, disparu peu après, a signé Sicardot, du nom de sa femme. Mal soignée, les muscles du bras rétractés, devenue infirme, Rosalie est accouchée d'un garçon. Elle a perdu sa mère, est tombée à une sale vie, à une misère noire, puis, ayant traîné les rues jusqu'à vingt-six ans, échouée à la cité de Naples chez sa petite-cousine, elle a fini par mourir des suites d'une bordée plus aventureuse que les autres. La Méchain a hérité du petit Victor et des douze billets impayés [31]. (*L'Argent.*)

**Chaval.** — Haveur au Voreux. Est venu il y a six mois du Pas-de-Calais et habite Montsou, à l'estaminet Piquette. C'est un grand maigre de vingt-cinq ans, osseux, aux traits forts, avec un nez en bec d'aigle, des moustaches et une barbiche rouges. Dès la première rencontre, une haine d'instinct a flambé entre lui et Étienne Lantier [39]. Pour empêcher celui-ci d'être l'amant de Catherine Maheu, il a voulu posséder cette

---

(1) *Rosalie Chavaille, ouvrière; compte des phtisiques et des épileptiques dans son ascendance; maîtresse d'Aristide Rougon, dit Saccard. (Arbre généalogique des Rougon-Macquart.)*

fille non encore nubile et il ne tient à la garder, elle ne lui est chère que par hostilité jalouse contre l'autre. Quand Étienne devient l'un des maîtres du coron, Chaval est mordu d'envie ; pendant la grève, la rage de triompher l'amène à surenchérir en demandant du sang, mais, surtout vaniteux, il abandonne la cause des camarades, il sent une chaleur d'orgueil lui monter à la face, lorsque Deneulin lui fait entrevoir un avancement rapide [338]. Sa lâcheté le perdrait, si Catherine ne lui épargnait la mort, en se jetant au-devant des grévistes furieux [381]. Il se venge d'ailleurs en dénonçant l'émeute aux gendarmes et en acceptant de diriger une équipe de Borains, appelés de Belgique par la Compagnie des mines de Montsou [451] Battu par son rival sous les yeux de Catherine, il a chassé celle-ci, mais il restera entre eux jusqu'au bout. Une dernière bataille le jette contre Étienne au fond de la mine, dans un coin de galerie où tous trois sont cernés par l'inondation; il est tué dans la lutte, on jette son cadavre au puits, mais la crue le pousse peu à peu vers les douloureux amants, il revient entêté dans sa jalousie, empoisonnant l'air, s'acharnant jusque dans la mort à les empêcher d'être ensemble [572]. (*Germinal.*)

**Chave** (Capitaine). — Officier en retraite. Frère de madame Maugendre. Figure apoplectique, au cou raidi par l'usage du col de crin, un de ces types de petits joueurs au comptant qu'on est certain de rencontrer tous les jours, d'une heure à trois, autour de la Bourse, se livrant à un jeu de gagne-petit, emportant chaque fois un gain de quinze à vingt francs. Il ne joue point par goût, mais la pension du gouvernement le laisserait crever de faim [19] et, de plus, il a des vices. Le capitaine Chave habite, rue Nollet, une seule pièce au fond d'un jardin, où se glissent des jupes, et les petits gains de Bourse passent en bonbons et en gâteaux pour ses bonnes amies [202]. Pendant toute la période où la Banque Universelle affolait Paris, faisant et défaisant en deux heures des fortunes géantes, l'or pleuvant à pleins seaux parmi les coups de foudre, Chave a échappé à la fièvre générale. Alors que son beau-frère Maugendre courait à la ruine, il n'a pas une seule fois cessé de jouer un maigre jeu, satisfait d'emporter son petit bénéfice chaque soir, ainsi qu'un bon employé qui a bravement rempli sa journée [387]. Et, au jour de la débâcle, avec une cruauté de joueur infime, il se réjouit de voir les gros spéculateurs se casser les reins [367]. (*L'Argent.*)

**Chavignat.** — Employé au ministère de l'instruction publique. Un gros dont la femme est laide Au dire des Pichon, le ménage Chavignat a beaucoup trop d'enfants [144]. (*Pot-Bouille.*)

**Chédeville** (De). — Député d'Eure-et-Loir sous l'Empire. C'est un vieux beau, la fleur du règne de Louis-Philippe. Grand, élégant encore, le buste sanglé et les cheveux teints, il se range, malgré ses yeux de braise au passage du dernier des jupons [142]. S'est ruiné avec les femmes et ne possède plus que la ferme de la Chamade, près d'Orgères, où il ne met les pieds qu'en temps d'élections. Il a gardé au fond du cœur des tendresses orléanistes, mais on le dit ami de l'empereur et cela suffit pour assurer son succès. Dans ses tournées électorales, il sourit, fait le débonnaire, promet toujours [159]. Mais, après une première législature, sa carrière politique est arrêtée; il a déplu en haut lieu, on croit qu'il a scandalisé les Tuileries par une histoire gaillarde, la jeune femme d'un huissier de la Chambre, folle de lui malgré son âge. Il cesse d'être candidat officiel et, malgré ses opinions protectionnistes, se fait battre par le libre-échangiste Rochefontaine, candidat du préfet, les campagnards tenant avant tout à rester du côté du gouvernement [360]. (*La Terre.*)

**Chermette** (Famille de). — Amis des Deberle. Une fille, Valentine, toujours costumée en Espagnole dans les bals d'enfants; est mariée à seize ans avec un amant de sa mère, un grand blond, avec qui celle-ci était depuis dix-huit mois [250]. (*Une Page d'Amour.*)

**Chevassu.** — Avoué à Faverolles. Est mort en laissant une fortune de cinq cent mille francs aux sœurs de la Sainte-Famille. Son testament est attaqué par des petits-cousins, les Charbonnel, devenus les seuls parents de Chevassu par le décès récent de son frère [54]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Chezelles** (Madame Léonide de). — Une amie de couvent de la comtesse Muffat, plus jeune que celle-ci de cinq ans [69]. Mince et hardie comme un garçon [80]. Femme d'un magistrat à l'air grave, elle le trompe sans se cacher, mais on lui pardonne, on la reçoit quand même, parce que, dit-on, elle est folle [69]. Des aventures hardies lui sont attribuées. Amoureuse d'un ténor, elle l'a fait venir à Montauban; elle habitait le château de Beaurecueil, deux lieues plus loin, et elle arrivait tous les jours dans une calèche attelée de deux chevaux, pour le voir au Lion

d'Or, où il était descendu; la voiture attendait à la porte. Léonide restait des heures, pendant que le monde se rassemblait et regardait les chevaux [81]. (*Nana.*)

**Chibray** (Comte de). — Aide de camp de l'empereur, bel homme vaniteux. A été le troisième amant de Renée Saccard et l'a quittée avec scandale, aux yeux de tout Paris, pour se mettre avec la duchesse de Sternich [115]. (*La Curée.*)

**Chouard** (Marquis de). Père de la comtesse Sabine Muffat de Beuville. Conseiller d'Etat. Il a une haute taille de vieillard, une face molle et blanche, des épaules maigres sur lesquelles tombe une couronne de rares cheveux blancs [59]. Quoique rallié à l'Empire, le marquis a conservé des relations dans le parti légitimiste; il est connu pour sa haute piété, affecte d'avoir des mœurs, car les hautes classes doivent donner l'exemple, et s'indigne de l'inconduite de son gendre. Mais d'étranges histoires courent sur son compte. Autrefois, il vivait séparé de la marquise; dès que celle-ci a été morte, il a marié sa fille, qui le gênait [75]. C'est un vieux à passions. Sous l'excitation de la femme, ses yeux troubles deviennent deux yeux de chat, phosphorescents, pailletés d'or; son nez, très gros dans sa face rasée, semble la boursouflure d'un mal blanc, sa lèvre inférieure pend [90]. Chez Satin, il renifle dans tous les endroits pas propres, jusque dans les pantoufles [296]. Il achète à Gaga sa fille Amélie pour trente mille francs [402]. Enfin, après une nuit chez Nana, dans un lit magnifique où fleurissent les roses et se penchent les amours, le marquis de Chouard est soudain frappé d'imbécillité. il tombe en enfance, jeté là comme une loque humaine, gâtée et dissoute par soixante ans de débauche [494]. (*Nana.*)

**Chouard** (Sabine de). — Fille du marquis. Mariée à dix-sept ans avec le comte Muffat de Beuville, elle a mené une existence cloîtrée entre un mari pieux et une belle-mère autoritaire. Les uns la disent d'une froideur de dévote, les autres la plaignent, se rappelant ses beaux rires, ses grands yeux de flamme, avant qu'on l'enfermât au fond du vieil hôtel de la rue Miromesnil. Elle jouit d'une réputation parfaite; Fauchery n'a que le vague souvenir d'une confidence reçue d'un officier de ses amis, mort récemment au Mexique, une de ces confidences brutales que les hommes les plus discrets laissent échapper à de certains moments [73]. Sabine n'a rien mis d'elle dans l'ancienne demeure, noire d'humidité; c'est Muffat qui s'impose, qui domine, avec son éducation religieuse, ses pénitences et ses

jeûnes [76]. Toutefois, une grande chaise de soie rouge capitonnée, introduite après la mort de la maman Muffat, détonne dans ce milieu enfumé; c'est le commencement d'un désir et d'une jouissance [79].

A trente-quatre ans, la comtesse a un fin profil de brune potelée où la bouche seule, un peu épaisse, met une sorte de sensualité impérieuse; elle ne paraît pas son âge, elle semble être la sœur aînée de sa fille Estelle, on lui donnerait au plus vingt-huit ans; ses yeux noirs gardent une flamme de jeunesse, que de longues paupières noient d'une ombre bleue. A la joue gauche, elle a un signe près de la bouche, absolument le même signe que Nana, avec de petits poils frisés [75]. Dans son salon collet monté, refroidi par la continuelle présence d'un saint homme, Théophile Venot, elle semble une chatte qui dort, les griffes rentrées, les pattes agitées d'un frisson nerveux [92]. Elle s'éveille soudain, lorsque le comte Muffat, pris par Nana, se dérange et néglige le foyer. Sabine accepte alors les assiduités de Fauchery, elle devient sa maîtresse, puis c'est un gâchis de dépenses extraordinaires. La comtesse a brusquement montré un goût de luxe, un appétit de jouissances mondaines qui achèvent de compromettre la fortune des Muffat. Ce sont des caprices ruineux, tout un nouveau train de maison, cinq cent mille francs gaspillés à transformer le vieil hôtel, des toilettes excessives, des sommes considérables disparues, fondues, données peut-être sans que Sabine se soucie d'en rendre compte. Après Fauchery, elle s'étourdit à d'autres amours, dans le coup de fièvre inquiet de la quarantaine [476]. Enfin, c'est le détraquement suprême, elle s'enfuit avec un chef de rayon d'un grand magasin de nouveautés, puis, après des aventures, elle revient, pardonnée par le comte qui a perdu toute sa dignité d'homme. La comtesse mange à présent les restes dédaignés de Nana. Gâtée par la promiscuité de cette fille, poussée à tout, elle est devenue l'effondrement final, la moisissure même du foyer [497]. (*Nana.*)

**Chouteau** (Les). — Vieillards de quatre-vingt-dix ans, l'homme et la femme. Habitent Beaumont, où ils occupent une cave de la rue Magloire. Ils sont secourus par Angélique Marie et par Félicien de Hautecœur [119]. (*Le Rêve.*)

**Chouteau**. — Soldat au 106ᵉ de ligne (colonel de Vineuil). Appartient à l'escouade du caporal Jean Macquart. C'est un peintre en bâtiments de Montmartre, furieux d'avoir été rap-

8

pelé pour la guerre, son temps fini. Bel homme et révolutionnaire, flâneur et noceur, ayant mal digéré les bouts de discours entendus dans les réunions publiques, mêlant des âneries révoltantes aux grands principes d'égalité et de liberté, il endoctrine les camarades [16], les pousse à l'indiscipline, au mépris des chefs, et serait le maître indiscuté, si la crânerie de Jean ne le rendait sourdement respectueux [76].

Ce fainéant qui aime ses aises, donne le signal de l'abandon du sac et du fusil [30]; pendant la marche, il jette les vivres de l'escouade par paresse de les porter [86]; sur le plateau de Floing, devant l'ennemi, il déclare que lorsqu'on ne mange pas, on ne se bat pas [228]. Le sergent Sapin ayant été grièvement blessé, il s'offre avec Loubet pour le transporter à l'ambulance volante et les deux hommes disparaissent du champ de bataille; on ne les revoit que le soir, dans une auberge du Fond de Givonne, ivres et goguenards [364]. Prisonnier à Iges, Chouteau trouve agréable de ne plus obéir à personne, de flâner à sa fantaisie; dans la disette dont souffre le camp, il est d'un égoïsme sournois, volant ce qu'il peut, ne partageant pas avec ses camarades, et les poussant aux pires excès; c'est lui qui passe un couteau à cette pauvre brute de Lapoulle, pour saigner Pache, coupable d'avoir dissimulé quelques provisions [460]. Emmené en captivité, il s'évade de la colonne, près de Mouzon, et, sur le point d'être pris, se débarrasse des Prussiens qui le poursuivent, en leur jetant traîtreusement son camarade Loubet, entraîné par lui dans la bagarre [472].

Pendant la Commune, attaché à l'état-major d'un général fédéré qui ne se battait pas, Chouteau s'est installé au palais de la Légion d'honneur; il y vit dans une bombance continuelle, s'allongeant avec ses bottes au milieu des grands lits somptueux, cassant les glaces à coups de revolver, pour rire, pendant que, chaque matin, sa maîtresse déménage, en voiture de gala, des objets volés. Le 23 mai, il préside à la destruction du palais et à l'incendie des maisons de la rue de Lille [597]. Et pendant la sanglante répression, on le voit, place du Théâtre-Français, derrière les soldats de Versailles, sous l'honnête blouse blanche d'un ouvrier, assistant au massacre, avec des gestes approbateurs [628]. (*La Débâcle.*)

**Chuchu** (MADEMOISELLE). — Figurante des Variétés. Une maigre sauterelle du pavé parisien, la fille ensauvée d'une concierge de Montmartre, amusante avec sa figure de papier

mâché, où luisent de grands yeux bruns admirables. Sa liaison avec l'employé Flory a commencé par quelques parties fines à bon marché [85], puis on s'est mis en ménage, rue Condorcet, et Chuchu est devenue capricieuse et dévorante [335], poussant Flory à la dépense, l'acculant au jeu de Bourse. (*L'Argent.*)

**Clarisse.** — Femme de chambre de la baronne Sandorff. Chargée du petit rez-de-chaussée de la rue Caumartin. C'est une maigre fille blonde qui a épousé la rancune de son bon ami Charles, le cocher renvoyé par Saccard, et qui dénonce à Delcambre les infidélités de sa maîtresse [228]. Elle lui fait constater, moyennant salaire de deux cents francs, un flagrant délit anormal entre Saccard et la baronne [231]. (*L'Argent.*)

**Clémence.** — Grande fille brune, trente ans, gros yeux noirs, l'air très posé. Tablettière à la criée aux poissons, où elle écrit les doigts allongés, en demoiselle qui a reçu de l'instruction [121]. Vit maritalement avec Charvet, chacun réglant ses propres dépenses. Vient tous les soirs chez Lebigre, aux réunions du groupe Gavard, où elle se fabrique des grogs pendant que son amant moins fortuné prend une chope. A une façon professorale d'écouter parler politique; au fond, se croit beaucoup plus forte que tous ces messieurs. Elle lance parfois une phrase, concluant d'un mot, rivant son clou à Charvet lui-même. N'a de respect que pour le silencieux Robine [178]. Elle est congédiée par Manoury, le facteur aux Halles, parce qu'elle s'est amusée à mettre sur les tableaux de vente, en face des limandes, des raies et des maquereaux adjugés, les noms des dames et des messieurs de la Cour [298]; elle vit alors d'une leçon de français, doit renoncer aux grogs et se borner à une simple chope qu'elle boit en toute philosophie [299]. Rompt en même temps que Charvet avec le groupe Gavard et va fréquenter, en compagnie de son amant, une brasserie de la rue Serpente [301]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Clémence** (Mademoiselle). — Ouvrière repasseuse, voisine des Lorilleux. Travaille chez Gervaise. C'est une belle fille à gorge puissante, qui adore les animaux et va avec tous les hommes [71]. Pas une ouvrière ne repasse les chemises d'homme aussi bien qu'elle. Les lendemains de noce, elle attriste toujours les gens par ses idées de mort [232]. (*L'Assommoir.*)

**Clémence.** — Femme de chambre de madame Duveyrier, qui tient beaucoup à elle parce qu'elle habille très bien. Fille

très propre, très vive, membres menus, bouche pincée. Clémence est la maîtresse du valet de chambre Hippolyte [112]. (*Pot-Bouille*.)

**Clorinde.** — Fille de la comtesse Balbi. Née en 1835 à Florence. Elle habite avec sa mère un petit hôtel de l'avenue des Champs-Elysées, à deux pas de la rue Marbeuf. C'est une grande fille d'une admirable beauté, s'habillant étrangement de robes mal faites [7]. Elle a un mélange de mœurs libres et de dévotion outrée [91], et vit dans un incroyable gâchis d'argent, avec des accès brusques d'avarice honteuse [174]. Très intelligente, très séduisante, très ambitieuse, elle aide aux intrigues internationales de sa mère, vivant dans le monde politique l'oreille tendue, se montrant très curieuse de la vie des autres, usant de sa beauté pour pénétrer partout, achetant des amitiés par le don de ses faveurs.

Malgré l'étrangeté de sa vie, elle se pousse hardiment vers un grand mariage capable de satisfaire son orgueil; elle jette son dévolu sur le ministre Rougon. Mais c'est en vain qu'elle l'enveloppe d'une séduction savante et qu'elle l'excite jusqu'au coup de sang [95]. Roujon se dérobe, faisant à cette dangereuse aventurière l'offense de la considérer comme inférieure à lui et de la marier avec son ami Delestang, un imbécile solennel. Clorinde rêvera dès lors une vengeance digne d'elle et ses efforts vont tendre à l'écroulement de Rougon. Comme celui-ci n'est plus aux affaires, elle emploie tout son génie de l'intrigue à lui faire rendre le pouvoir, puis, quand il est à l'apogée de sa puissance, elle travaille à le culbuter, ameutant Paris contre lui, détachant du grand homme les familiers qui le soutiennent, faisant la conquête de l'impératrice [338], allumant l'empereur dont elle devient la maîtresse, provoquant enfin le brusque renvoi du ministre et raffinant sa vengeance jusqu'à obtenir pour l'incapable Delestang, son mari, le portefeuille enlevé à Rougon.

Elle continue ses hautes intrigues, fait vigoureusement le jeu de Cavour en vue d'une alliance contre l'Autriche [370] et contribue à préparer la guerre d'Italie qui modifiera la politique intérieure de l'Empire et, conséquence imprévue, ramènera triomphalement Rougon au pouvoir, après une éclipse de trois ans. La belle Clorinde s'inclinera alors devant l'incontestable force de ce Rougon qu'elle avait cru abattre [162]. (*Son Excellence Eugène Rougon*.)

**Clou.** — Conseiller municipal et maréchal ferrant à Rognes. Grand, sec et noir [154]. Il joue du trombone aux offices chantés. (*La Terre.*)

**Cœur** (Germaine). — Superbe fille de vingt-cinq ans, un peu indolente et molle, dans l'opulence de sa gorge. A toujours été avec des boursiers, et toujours au mois, ce qui est commode pour des hommes très occupés, la tête embarrassée de chiffres, payant l'amour comme le reste, sans trouver le temps d'une vraie passion. Elle habite un petit appartement de la rue de la Michodière, agitée d'un souci unique, celui d'éviter des rencontres entre les messieurs qui peuvent se connaître [85]. Un des meilleurs amis de Germaine Cœur est Gustave Sédille, qui finit par s'emballer sur elle et par l'enlever à l'agent de change Jacoby [346]. (*L'Argent.*)

**Cognet.** — Cantonnier de Rognes. Vieil ivrogne qui rouait sa fille de coups et qu'on voit depuis vingt ans casser des cailloux sur les routes [89]. (*La Terre.*)

**Cognet** (Jacqueline), *dite* La Cognette. — Fille du cantonnier. Est entrée à la Borderie à l'âge de douze ans, pour laver la vaisselle. Était si desséchée, si minable, qu'on lui voyait les os du corps, au travers de ses guenilles. Elle s'est vite décrassée, tous les valets l'ont culbutée sur la paille, depuis le père Mathias, un vieux bossu, jusqu'au petit porcher Guillaume ; Buteau, Jean Macquart, tous l'ont eue. Mais elle a su faire sa fortune en résistant au maître, Alexandre Hourdequin, en le laissant désirer ses faveurs pendant six mois. Cette habileté l'a transformée en servante maîtresse, la Cognette a maintenant une bonne qui la sert et, quand le maître devient veuf, elle finit par obtenir d'entrer triomphante dans l'ancien lit de Madame Hourdequin [101].

De petite taille, très brune, l'air effronté et joli, la gorge dure, les membres élastiques et forts des fausses maigres, d'une coquetterie dépensière, se trempant de parfums tout en gardant un fond de malpropreté, elle excite la colère des paysans qui ne savent pas comprendre que cette catin est leur vengeance, la revanche du misérable ouvrier de la glèbe contre le bourgeois enrichi [89]. La Cognette rationne Hourdequin, elle le fouette d'abstinences et le trompe avec un tranquille cynisme, provoquant sa jalousie, l'affolant chaque jour davantage, manœuvrant pour éliminer le fils et se faire avantager sur

Le vieux berger Soulas a, par vengeance, dénoncé ses amours avec Tron ; celui-ci, chassé, tue Hourdequin et brûle la ferme, et la Cognette, poursuivie par les flammes, se sauve dans la campagne, sortant de la ferme comme elle y était entrée, avec une chemise sur le cul [516]. (*La Terre.*)

**Coliche** (La). — Grande vache rousse et blanche que la petite Françoise Mouche mène au taureau [3]. Beaucoup gâtée depuis dix ans qu'elle est dans la maison, a fini par être une personne de la famille. Les Buteau se réfugient près d'elle, l'hiver ; ils n'ont pas d'autre chauffage que l'exhalaison chaude de ses flancs. Et elle-même se montre très affectueuse, surtout à l'égard de Françoise. Elle la lèche de sa langue rude, à la faire saigner, elle lui prend, du bout des dents, des morceaux de sa jupe, pour l'attirer et la garder toute à elle [219]. Un jour, la Coliche fait deux veaux, dont le premier, mal placé, est sacrifié par le vétérinaire [238]. (*La Terre.*)

**Colin.** — Notaire au Havre. C'est en son étude que les Roubaud se font une donation au dernier vivant, après être entrés en possession de la maison de la Croix-de-Maufras [390]. (*La Bête humaine.*)

**Colomban père.** — Un vétérinaire connu de tout Seine-et-Oise, artiste dans sa partie, mais tellement porté sur sa bouche, qu'il mange tout [15]. Il court la gueuse et finit par en mourir [439]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Colomban.** — Premier commis du Vieil Elbeuf, originaire de Rambouillet, comme les Hauchecorne, avec qui il a un cousinage éloigné. C'est un gros garçon de vingt-cinq ans, lourd et madré; sa face honnête, à la grande bouche molle, a des yeux de ruse. Depuis dix ans, il trime dans la boutique et a gagné ses grades rondement, passant par les différentes étapes, petit commis, vendeur appointé, admis enfin aux confidences et aux plaisirs de la famille, le tout patiemment, dans une vie d'horloge. Baudu l'a élevé à la bonne école du commerce, il sait de quelle façon lente et sûre on arrive aux finesses, aux roueries du métier; l'art n'est pas de vendre beaucoup, mais de vendre cher [26].

Dès son entrée dans la maison, Colomban a compté sur son mariage avec Geneviève Baudu ; il la regarde comme une affaire excellente et honnête; la certitude de l'avoir l'empêche de la désirer [16]. Et, fixé à son comptoir obscur, il vit en extase

devant un rayon du Bonheur des Dames, il brûle d'amour pour Clara Prunaire, ne se doutant même pas de la torture que subit Geneviève. A mesure que le Vieil Elbeuf sombre dans la faillite, la passion de Colomban s'exaspère, muette et sournoise, le détachant chaque jour de sa fiancée, de Baudu, de tout le vieux commerce, où on l'a élevé. Lorsque la malfaisante Clara s'amuse à satisfaire son amour, il ne dit rien aux Baudu, devient le chien obéissant de cette fille et, après une lettre d'adieu, faite avec des phrases soignées d'homme qui se suicide, il disparaît, mêlant son amour d'un calcul avisé, ravi au fond de renoncer à un mariage désastreux [435]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Colombe** (Le père). — Patron de l'Assommoir de la rue des Poissonniers, au coin du boulevard Rochechouart [39]. C'est un gros homme de quarante ans, à gilet à manches, à bras énormes, qui verse tranquillement les tournées d'alcool, du matin jusqu'au soir et, l'heure de la fermeture arrivée, flanque la société dehors, sans se gêner, en un tour de main [448]. (*L'Assommoir.*)

**Combelot** (De). — Mari d'Henriette Delestang. Grand bel homme, très blanc de peau, avec une barbe d'un noir d'encre qui lui vaut de vifs succès parmi les femmes. C'est un chambellan que le département des Landes a nommé député, sur un désir formel exprimé par l'empereur [11]. Il n'a pas son pareil pour tourner la manivelle du piano, dans les soirées intimes de Compiègne [211]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Combelot** (Madame de). — Voir Delestang (Henriette).

**Combette.** — Pharmacien au Chêne-Populeux. Adjoint au maire. C'est un petit homme sec et remuant. Les réquisitions qu'il reçoit à la mairie, dans la nuit du 27 au 28 août 1870, lui révèlent l'irrémédiable malheur de l'armée de Châlons, condamnée par l'intérêt dynastique à reprendre sa marche vers le gouffre [119]. (*La Débâcle.*)

**Combette** (Madame). — Femme du pharmacien [114]. C'est elle qui, le soir du 27 août, offre l'hospitalité au soldat Maurice Levasseur, brisé de fatigue et blessé au pied par la marche. (*La Débâcle.*)

**Combeville** (Duchesse de). — Mère de la princesse d'Orviedo [47]. (*L'Argent.*)

**Comborel et Cie.** — Maison de transports maritimes pour l'Algérie et la Tunisie. Entre dans le syndicat de la Compagnie générale des Paquebots réunis, fondée par Aristide Saccard [179]. (*L'Argent.*)

**Compan** (Abbé). — Curé de Saint-Saturnin. En guerre depuis trente ans avec l'abbé Fenil, vicaire général du diocèse de Plassans. Meurt comme un pestiféré, aucun prêtre, sauf son ami d'enfance Bourrette qui en tremble, n'osant aller le voir et braver ainsi la colère de Fenil [148]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Condamin** (De). — Conservateur des eaux et forêts, à Plassans. Bel homme de soixante ans, à l'air conservé, fort de teint. Toujours à cheval, ganté, les culottes collantes [45]. Originaire de Bourgogne, il a fait un mariage équivoque et a été nommé à Plassans à la veille de l'Empire ; il laisse toute liberté d'allures à sa femme et se distrait dans de vilaines aventures de fillettes [292]. Son régal est de raconter les histoires scandaleuses de la ville, se moquant du monde, mentant, traversant toutes les intrigues avec un bel air cynique, rappelé parfois à l'ordre par madame de Condamin, qui se sert habilement de ce dangereux et perfide bavard [293]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Condamin** (Madame Octavie de). — Plus jeune de trente ans que son mari, amenée un jour à Plassans on ne sait trop d'où [78], madame de Condamin, très élégante, très aimable, pleine de bonne grâce, est aimée de toute la ville, où elle devient bientôt toute-puissante. Elle a vécu autrefois rue du Helder, d'une existence louche, ayant entre autres amis un puissant personnage qui l'a mariée et qui lui envoie du ruban rouge autant qu'elle en demande [314]. Agent occulte du ministre, marchant d'accord avec Félicité Rougon qui s'efface habilement, elle devient l'alliée la plus active de l'abbé Faujas, partant en campagne chaque matin, agissant sur ses amis et les amis de ses amis, distribuant des places, apprivoisant même les Paloque, apportant à la conquête de la ville tout son charme de jolie femme. (*La Conquête de Plassans.*)

**Conin.** — Papetier au coin de la rue Feydeau. Fournit de carnets toute la Bourse, depuis qu'il est aidé par la petite madame Conin. C'est un gros homme qui ne sort jamais de son arrière-boutique, s'occupant de la fabrication [25]. (*L'Argent.*)

**Conin** (Madame). — Femme du papetier. Elle sert au comptoir et fait les courses au dehors. Grasse, blonde, rose, un vrai petit mouton frisé, avec des cheveux de soie pâle, très gracieuse, très câline, et d'une continuelle gaieté. Elle aime bien son mari, dit-on, ce qui ne l'empêche pas, quand un boursier de la clientèle lui plaît, d'être tendre, mais pas pour de l'argent, uniquement pour le plaisir, et une seule fois, dans une maison amie du voisinage, passage des Panoramas. Les heureux qu'elle fait doivent se montrer discrets et reconnaissants, car elle reste adorée, fêtée, sans un vilain bruit autour d'elle [26]. Saccard tente inutilement de l'avoir [283]. (*L'Argent.*)

**Coquart** (Les). — Propriétaires de la ferme de Saint-Juste, le père, la mère, trois fils et deux filles. Cultivent eux-mêmes leur ferme, mais réussissent mal, tant la terre rapporte peu [109]. Ils sont forcés de vendre [473]. (*La Terre.*)

**Coquet** (Le ménage). — Voisins des Lorilleux, rue de la Goutte-d'Or. S'entêtent à allumer leur fourneau sur le carré, doivent trois termes et se font donner congé [71]. (*L'Assommoir.*)

**Corbière** (Comte de). — Propriétaire du Paradou. Quand il est mort, on a confié à Jeanbernat, son frère de lait, la garde de cette sorte de parc de la Belle au Bois dormant [52]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*).

**Corbreuse** (Duc de). — Propriétaire d'une écurie de courses [384]. (*Nana.*)

**Cornaille**. — Le premier marchand de nouveautés de Valognes. C'est chez lui que Denise Baudu a appris le commerce [2]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Cornemuse**. — Cheval de courses. Gagne le prix de la Ville de Paris [398]. (*Nana.*)

**Cornille**. — De la société Cornille et Jenard, qui exploitait au dix-huitième siècle la concession minière de Joiselle, réunie en 1760 à deux concessions voisines, celles du comte de Cougny et du baron Desrumaux, pour former la Compagnie des mines de Montsou [83]. (*Germinal.*)

**Cornille** (Abbé). — Prêtre de la cathédrale de Beaumont [169]. Un bon abbé aimé des fidèles. Il marie Félicien de Hautecœur et Angélique Marie. (*Le Rêve.*)

**Correur** (MADAME MÉLANIE). — Une des plus vieilles amies du ministre Rougon. Dame fort respectable, face trop rose, front couvert de petits frisons de poupée blonde, cou gras encore très beau, malgré ses quarante-huit ans [7]. C'est une demoiselle Martineau, d'une bonne famille de Coulonges, en Vendée, et elle ne s'explique jamais sur son nom de Correur. A vingt-quatre ans, elle s'est enfuie avec un garçon boucher; depuis ce temps, elle est morte pour sa famille [58]. On la retrouve tenant l'hôtel Vaneau, rue Vaneau [33], où elle a eu des faiblesses pour Eugène Rougon, alors à ses débuts. Depuis que le grand homme est arrivé aux honneurs, elle fait partie de sa bande, poussant une foule de protégés, obtenant des bureaux de tabac, des pensions, des faveurs de toute nature, faisant d'ailleurs plusieurs métiers lucratifs, avec deux appartements, un rue Blanche, l'autre rue Mazarine, où les fonctionnaires influents trouvent des femmes aimables [228]. Cette vieille aventurière qui a été toute la jeunesse du chaste Rougon compromet à plaisir cet homme arrivé, et, pour hériter plus vite d'un frère qui ne se décide pas à mourir, elle finit par enlizer le ministre dans la sale affaire Martineau, une abominable arrestation qui ressemble à un assassinat [360]. Madame Correur réalisera bientôt une de ses idées fixes, qui est de se montrer à Coulonges, en femme cossue et respectée. (*Son Excellence Eugene Rougon.*)

**Cosinus.** — Cheval de courses. Engagé dans le Grand-Prix de Paris [384]. (*Nana.*)

**Cossard** (LE PÈRE). — Souffleur aux Variétés. Un petit bossu [306]. (*Nana.*)

**Coudeloup** (MADAME). — Boulangère rue des Poissonniers [203], Fournit les Coupeau jusqu'au jour où Lantier décide qu'on achètera du pain riche à la boulangerie viennoise [316]. (*L'Assommoir.*)

**Couillot** (LES). — Paysans de Rognes. Leur fils a le numéro 206 au tirage au sort [458]. (*La Terre.*)

**Cougny** (COMTE DE). — Possédait au dix-huitième siècle la concession de Cougny, réunie en 1760 à celle de Joiselle (Cornille et Jenard) et à celle de Montsou (Desrumaux, Fauquenoix et Cie), pour former la Compagnie des mines de Montsou [83]. (*Germinal.*)

**Coupeau** (Maman). — Mère de madame Lerat, de madame Lorilleux et de Coupeau. Ancienne giletière, fait des ménages à cause de ses yeux qui s'en vont [52]. C'est une grosse femme dont les enfants s'entendent mal et qui cherche à raccommoder tout le monde, heureuse de trouver cent sous chez les uns et chez les autres [138]. A soixante-sept ans, ses yeux sont complètement perdus. Gervaise la recueille [202]. Elle aime les bons morceaux, boit la goutte en compagnie de sa belle-fille, s'entend bien avec elle, puis, hostile au fond, elle en dit pis que pendre, se plaint constamment aux Lorilleux, parvient à faire battre toute la famille [353], assiste à la déchéance du ménage Coupeau et se charge de tout porter au clou, où les employés la connaissent sous le nom de la mère Quatre-Francs [364]. Un asthme qui la met au lit pendant deux ou trois semaines tous les ans finit par l'emporter ; elle meurt une nuit où son fils est rentré ivre mort et elle est ensevelie par Gervaise et Lantier [377]. (*L'Assommoir.*)

**Coupeau** (1). — Né en 1824 à Paris, 22, rue de la Goutte-d'Or [53]. Fils de maman Coupeau, frère de madame Lerat et de madame Lorilleux. Mari de Gervaise Macquart. Père d'Anna Coupeau, dite Nana. Ouvrier zingueur. A vingt-six ans, c'est un garçon très propre, à la mâchoire inférieure saillante, au nez légèrement écrasé, il a de beaux yeux marrons, la face d'un chien joyeux et bon enfant. Sa grosse chevelure frisée se tient tout debout [40]. De caractère faible, tremblant devant les Lorilleux, il vit sans se soucier de l'avenir, il a une drôlerie gouailleuse d'ouvrier parisien, c'est un bon sujet, très sobre, on le surnomme Cadet-Cassis parce qu'il prend généralement du cassis, quand les camarades le mènent de force chez le marchand de vin [52]. Son père, ouvrier zingueur comme lui, s'est écrabouillé la tête un jour de ribotte en tombant de la gouttière du n° 25 de la rue Coquenard et ce souvenir rend sage toute la famille [48].

Coupeau habite à l'hôtel Boncœur. Il y rencontre Gervaise Macquart, qui vient d'être abandonnée par Lantier ; il en ferait bien sa maîtresse, mais comme elle refuse, il l'épouse. Le ménage travaille courageusement pendant quatre ans, le mari ne se dérangeant pas, rapportant ses quinzaines [140]; une

(1) *Coupeau, ouvrier, de famille alcoolique, marié en 1852 à Gervaise Macquart. (Arbre généalogique des Rougon-Macquart.)*

fille est venue, Anna; on a mis six cents francs de côté, Gervaise va s'établir, lorsqu'un malheur survient [146]: Coupeau tombe du toit d'une maison de trois étages, rue de la Nation. Sa convalescence dure quatre longs mois; la paresse l'a envahi, il a même refusé d'apprendre à lire pendant les interminables journées où il restait étendu, à ne rien faire. Très vexé de sa chute, il s'indigne contre cet accident qui n'aurait pas dû arriver à un homme à jeun [153], il a une rancune sourde contre le travail, trouve une joie à ne rien faire, va blaguer les camarades au chantier et se met à boire.

Gervaise a pu s'établir en empruntant de l'argent. Coupeau ne travaille plus que par à-coups; il a commencé par ne prendre que du vin, il rentre éméché, puis les cuites s'accentuent, il vit dans un perpétuel mal de cheveux qui lui enlève toute énergie et le tient altéré, rôdant chez tous les marchands de vin du quartier [192]. Les Lorilleux ont repris sur lui leur ancienne influence et désunissent sournoisement le ménage. Coupeau ne se gêne plus; du vin il passe à l'eau-de-vie, il devient un fidèle client du père Colombe; ce sont maintenant des ivresses blanches. La boisson l'a rendu tout à fait coulant sur le chapitre de la fidélité conjugale; il a ramené Lantier chez lui, l'a réconcilié avec Gervaise et ce sont des noces à tout casser entre les deux hommes, une promiscuité où Coupeau achève de perdre toute dignité. Il ne touche plus aux outils, mange beaucoup, prospère dans l'alcool. Il a engraissé, sa face d'ivrogne se culotte, ses cheveux maintenant poivre et sel, en coup de vent, flambent en brûlot. Il lui faut sa pâtée matin et soir, il ne s'inquiète pas d'où elle lui tombe.

Coupeau assiste indifférent à la lente déchéance de sa femme; il a pleuré comme un veau devant sa mère morte [378], mais rien ne peut plus le corriger, les ravages de l'alcool s'accentuent, il lui faut une chopine d'eau-de-vie par jour, son teint se plombe, ses mains se mettent à trembler. On l'a transporté à Lariboisière, pour une fluxion de poitrine; on est obligé de l'envoyer à Sainte-Anne, il a le délire. Sept fois en trois ans, il subit cet internement chez les fous, ne sortant que pour voir Gervaise de plus en plus avachie, l'habituant à boire, la poussant à la prostitution, provoquant par ses grossièretés la fuite de Nana. C'est le relâchement complet, l'anéantissement de la famille. A cette époque, le poison achève son œuvre. Le corps du malheureux, imbibé d'alcool, commence à se ratatiner. Les joues creuses, les yeux dégoûtants, l'ancien zingueur passe

courbé, vacillant, vieux comme les rues. Il est devenu sourd d'une oreille en quelques jours, sa vue baisse, puis ce sont des paralysies partielles [500]. Agé de quarante-quatre ans, Coupeau finit par mourir à l'asile Sainte-Anne, dans un dernier accès de folie alcoolique [566].

**Coupeau** (MADAME). — Voir MACQUART (GERVAISE).

**Coupeau** (ANNA). — Voir NANA.

**Coupeau** (LOUIS). — Voir LOUISET.

**Courajod.** — Maître paysagiste, l'auteur de la *Mare de Gagny*, un tableau du Luxembourg [175]. C'est un vieil artiste disparu avant sa mort, et qui se survit, retiré dans une petite maison de la rue de l'Abreuvoir, derrière Montmartre, au milieu de poules, de canards et de chiens. Ce maître, qui a inventé le paysage moderne, vit là, inconnu, fini, terré comme une taupe; ses quatre-vingts ans l'ont rapetissé à la taille d'un gamin. il a tout oublié, l'évocation de sa gloire par Claude Lantier lui fait peur, il la repousse par des paroles sans suite, mâchonnées entre ses gencives, un zézaiement de vieillard retombé en enfance [349]. (*L'Œuvre.*)

**Coutard.** — Soldat d'infanterie. Appartient à la deuxième division du 1er corps, battue le 4 août 1870 à Wissembourg. Il lavait sa chemise, ses camarades faisaient la soupe, quand les obus se sont mis à pleuvoir sur les marmites. Jusqu'à onze heures, on s'est cru vainqueur, mais les cinq mille hommes d'Abel Douay ont été assaillis par de vraies fourmilières de soldats ennemis, des files de fourmis qui submergaient tout. On s'est retranché sur le Geissberg, on a tué beaucoup de Prussiens; ils sautaient en l'air, ça faisait plaisir de les voir retomber sur le nez, mais il en arrivait toujours, dix hommes contre un, du canon tant qu'on en demandait. Il a bien fallu déguerpir [62]. Puis, après la surprise imbécile de Wissembourg, c'est l'écrasement de Frœschwiller, l'effroyable déroute, et l'on retrouve quinze jours plus tard, près de Reims, le soldat Coutard et son camarade Picot, du 7e corps, tous deux en loques, couverts de boue, pareils à des bandits las de rouler les routes. Ils rallient leur régiment le 22 août. (*La Débâcle.*)

**Crasse** (LA). — Surnom d'un professeur du collège de Plassans. Les élèves l'ont appelé ainsi parce qu'il teignait les chaires en noir, du continuel frottement de sa tête [37]. (*L'Œuvre.*)

**Crèvecœur.** — Marchand de dentelles, rue du Mail Henri Deloche quitte sa maison et entre au Bonheur des Dames, le même jour que Denise Baudu [69]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Cron.** — Charretier à Vendôme. Père de Léonie Cron. On l'appe le Cron le cocu [411] (*L'Argent.*)

**Cron** (Léonie). — Une fille de Vendôme, séduite par un noble ruiné, le comte de Beauvilliers. Est restée sans un sou à la mort du comte, avec un chiffon de papier inutile, une reconnaissance de dix mille francs, payable à sa majorité, mais également sans valeur. Dévorée du désir de venir à Paris, elle a, moyennant une somme infime, cédé à l'usurier Charpier cette reconnaissance qui tombera plus tard aux mains de Busch. Celui-ci fait rechercher Léonie, successivement bonne à tout faire chez un huissier, un boucher, une dame galante, un dentiste, chassée de partout pour inconduite notoire, complètement disparue [155], puis enfin, après dix ans de prostitution, retrouvée dans une maison publique de la rue Feydeau, où elle porte le nom de Léonide. C'est une grosse fille, aux durs cheveux noirs tombant sur les sourcils, à la face plate et molle, d'une bassesse immonde [318]. Et, moyennant la promesse d'un don de mille francs, elle consent à être l'instrument de Busch dans le chantage qu'il prépare contre la comtesse de Beauvilliers [411]. (*L'Argent.*)

**Cuche** (Famille). — Pêcheurs habitant Bonneville et ruinés par une tempête qui a détruit leur maison. Cuche s'est réfugié chez ses cousins Gonin où il sera bientôt maître de la maison, la paralysie du mari lui livrant la femme et la barque [128] Il vit maritalement avec sa cousine, la femme Gonin, rouant de coups le mari infirme, provoquant sans doute sa mort [428].

La femme Cuche est allée s'installer au fond d'un poste de douaniers tombé en ruine et, malgré sa laideur repoussante, elle couche avec tout le pays. L'enfant, âgé de trois ans, a suivi sa mère et vit avec elle dans une affreuse promiscuité. A douze ans, c'est un galopin efflanqué, maigre de vices précoces [127], secouru par Pauline Quenu qui fait beaucoup de bien dans le pays. A dix-sept ans, il est devenu robuste, mais refuse absolument de travailler, par haine de la servitude. Sa mère, aujourd'hui contrefaite et boitant affreusement, se prostitue à tous les hommes pour trois sous ou pour un reste de lard [272]. Plus tard, enfin, comme elle est trop vieille et que les

hommes n'en veulent plus, le jeune Cuche bat le pays pour lui amener du monde. Il porte pour tout vêtement une vieille culotte et un morceau de chemise déloquetée. Pauline lui a trouvé une place d'homme d'équipe sur la ligne de Cherbourg, mais le petit sauvage préfère ne pas manger et rester libre [126], vivant de rapines comme un loup. (*La Joie de vivre.*)

**Cudorge** (Mesdames). — La mère et la fille. Marchandes de parapluies rue Neuve de la Goutte-d'Or, voisines de Gervaise. Ne se montrent jamais [171]. (*L'Assommoir.*)

**Cugnot.** — Meunier de Chartres. Ruiné par un procès, il a envoyé sa fille faire fortune à Paris, avec vingt francs dans la poche [154]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Cugnot** (Pauline). — Fille du meunier. A débuté à Paris comme vendeuse, d'abord au fond d'un magasin des Batignolles, puis au Bonheur des Dames; de terribles débuts, toutes les blessures et toutes les privations. C'est une fille à figure large, l'air agréable. Vendeuse du rayon de la lingerie, elle gagne deux cents francs par mois, prend des plaisirs, laisse couler ses journées dans l'insouciance. Son premier amant fut un clerc d'avoué, qu'elle connut dans une partie, à Meudon; elle s'es mise ensuite avec un employé des postes et maintenant, elle fréquente un vendeur du Bon Marché, Baugé, chez qui elle passe toutes ses heures libres. Pauline n'a jamais qu'un amant à la fois, sa conviction est que les femmes vivant de leur travail ne peuvent se suffire, mais comme elle est honnête, elle s'indigne lorsqu'on parle de ces filles qui se donnent au premier venu [157]. Se rappelant ce qu'elle a souffert, les premiers mois, dans son rayon, elle est secourable à Denise Baudu, sans rien comprendre pourtant aux idées de la jeune fille qui résiste à ses conseils pratiques avec un incroyable entêtement. Pauline finit par se marier avec Baugé, compromettant ainsi sa position au Bonheur des Dames, où l'on n'aime guère les ménages, où l'on traite les vendeuses mariées en sabots, en femmes perdues pour le commerce [397]. Devenue enceinte, elle passerait sans pitié à la caisse, si Denise, devenue toute-puissante, ne la sauvait du terrible Bourdoncle [431]. (*Au Bonheur des Dames.*)

# D

**Dabadie.** — Chef de gare au Havre. Bel homme, très brun, bien tenu, ayant les allures d'un grand commerçant tout à ses affaires. Se désintéresse volontiers de la gare des voyageurs, se consacrant surtout au mouvement des bassins, au transit énorme des marchandises, en continuelles relations avec le haut commerce du Havre et du monde entier. Veuf, père d'une grande fille toujours en pension, il serait au mieux, dit-on, avec mademoiselle Guichon, la buraliste [85]. (*La Bête humaine.*)

**Daguenet** (Paul). — Le greluchon de Nana. Son père, très estimé de Louis-Philippe, a occupé jusqu'à sa mort une préfecture. Un oncle, grand propriétaire, doit lui laisser sa fortune. Quant à lui, il est ruiné. Il a mangé en dix-huit mois trois cent mille francs avec les femmes et il bibelote à la Bourse pour leur payer encore des bouquets et des dîners de temps à autre [9]. Ses grands succès auprès de ces dames sont dus à la douceur de sa voix, une voix d'une pureté et d'une souplesse musicales, qui l'a fait surnommer chez les filles Bouche-de-Velours. Toutes cèdent, dans la caresse sonore dont il les enveloppe [361]. La dot d'Estelle Muffat le décide à faire une fin. Il se pousse dans la famille et, après s'être maladroitement brouillé avec Nana, se réconcilie pour qu'elle oblige le comte Muffat à l'accepter pour gendre. Comme courtage, il apporte à Nana, le jour de la cérémonie, l'étrenne de son innocence [451]. Devenu sérieux après le mariage, Daguenet obéit au vieux Théophile Venot et tremble devant Estelle qui s'est révélée femme énergique. Maintenant, il l'accompagne à la messe, converti, furieux contre son beau-père qui les ruine pour Nana, redevenue à ses yeux une simple créature [476]. (*Nana.*)

**Daguenet** (Madame). — Voir Muffat de Beuville (Estelle).

**Daigremont.** — Spéculateur très connu, l'homme heureux de tous les syndicats [83]. Agé déjà de quarante-cinq ans, luttant contre l'embonpoint, il est de haute taille, très élégant avec sa coiffure soignée, ne portant que la moustache et la barbiche, en fanatique des Tuileries. Affecte une grande amabilité, d'une confiance absolue en lui, certain de vaincre. Habite rue La Rochefoucauld un des derniers grands hôtels du quartier. Il mène un train princier, aussi glorieux de son écurie de courses que de sa galerie de tableaux; il appartient à l'un des grands clubs, affiche les femmes les plus coûteuses, a loge à l'Opéra, chaise à l'hôtel Drouot et petit banc dans les lieux louches à la mode. Son luxe flambant dans une apothéose de caprice et d'art est uniquement payé par la spéculation [100]. On dit que Daigremont n'est pas très sûr, qu'il abandonne volontiers ses amis et qu'un engagement de lui n'est jamais définitif; on conte à son sujet des histoires extraordinaires, surtout celle de l'Hadamantine [109], mais comme il a l'appui d'une fortune colossale, toutes les affaires viennent s'offrir. C'est grâce à son concours qu'Aristide Saccard a pu fonder la Banque Universelle. Daigremont sait s'attribuer de grosses primes dans l'affaire [110], il marche longtemps avec Saccard, restant charmant, l'invitant à ses fêtes, signant tout sans observations, avec sa bonne grâce de Parisien sceptique qui trouve que tout va bien, tant qu'il gagne [273], mais il garde son indépendance absolue et, au jour précis du danger, malgré une promesse formelle, il abandonne brusquement la bataille [358], sans un geste pour sauver d'une défaite décisive la Banque Universelle. (*L'Argent.*)

**Daigremont** (Madame). — Femme du financier. Est célèbre par sa beauté; remporte dans le monde de vifs succès de cantatrice [100]. (*L'Argent.*)

**Dalichamp.** — Médecin à Raucourt, à six kilomètres de Remilly. Homme court, à la grosse tête ronde, dont le collier de barbe et les cheveux grisonnent; son visage coloré s'est durci, pareil à ceux des paysans, dans sa continuelle vie au grand air, toujours en marche pour le soulagement de quelque souffrance; ses yeux vifs, son nez têtu, ses lèvres bonnes disent clairement son existence entière de brave homme charitable, un peu braque parfois, médecin sans génie, dont une

longue pratique a fait un excellent guérisseur [484]. S'intéressant aux enfants des malheureuses qu'il accouche, il a placé la petite Silvine Morange chez le père Fouchard, pour la sauver de la débauche de l'usine.

Dès le milieu d'août 1870, il a installé une ambulance dans la grande salle de la mairie de Raucourt. Le 30 août, derrière le 7e corps, en marche vers la Meuse sous la canonnade ennemie, le docteur a vu arriver les Bavarois, des hommes noirs, petits, l'air sale, avec de grosses têtes vilaines, coiffées de casques pareils à ceux de nos pompiers; il en a vu des milliers et des milliers, arrivant de partout en colonnes serrées, le pays en a été noir tout de suite, ces hommes marchaient depuis trois jours et venaient de battre le 5e corps à Beaumont. Affamés, ils se sont jetés dans les maisons, dans les boutiques, avalant n'importe quoi, ce qui leur tombait sous la main. Chez Dalichamp, l'un d'eux, un gros, mange tout le savon; un autre boit goulûment un litre de sirop d'opium qui le tue [168].

Durant l'occupation, le docteur soigne Jean Macquart chez le père Fouchard. D'un courage et d'une bonté extraordinaires, il a un cœur ardent de patriote, qui déborde de colère et de chagrin à chaque défaite: c'est par lui qu'Henriette Weiss et Jean savent les nouvelles extérieures, les grandes batailles héroïques sous Metz [493], puis la trahison de Bazaine [506], et enfin le réveil de la province, les armées sorties du sol dans l'indomptable volonté de lutter jusqu'au dernier sou et jusqu'à la dernière goutte de sang [508]. (*La Débâcle.*)

**Dambreville.** — Employé de ministère. Pour avoir de l'avancement, a consenti à faire un mariage douteux [27]. (*Pot-Bouille.*)

**Dambreville** (Madame). — Ancienne pécheresse qu'un ami haut placé a mariée sur le tard avec un chef de bureau. Madame Dambreville habite avec son mari un quatrième de la rue de Rivoli, au coin de la rue de l'Oratoire. Très forte et encore belle à cinquante ans passés, elle fait des mariages, ayant conservé partout des relations utiles. Elle doit marier Léon Josserand, jeune homme ambitieux, qui est devenu son amant et qu'elle gardera le plus longtemps possible pour son usage personnel, se cramponnant à lui comme au dernier homme, dans la crise ardente du retour d'âge [418]. (*Pot-Bouille.*)

**Dambreville** (Raymonde). — Nièce de Dambreville. Jeune

créole de seize ans, très riche et d'une beauté éclatante, débarquée chez son oncle, après avoir perdu son père aux Antilles. Madame Dambreville, brûlée de jalousie devant cette fleur adorable de jeunesse, refuse d'abord de la donner à Léon Josserand [116], puis elle finit par consentir au mariage, à la condition que le jeune ménage s'installera chez elle. (*Pot-Bouille.*)

**Dansaert.** — Maître porion au Voreux. Un Belge à face épaisse, au gros nez sensuel [56]. Humble devant l'ingénieur Négrel, il est brutal avec les ouvriers. Tout le coron des Deux cent quarante sait qu'il est l'amant de la Pierronne et que Pierron, mari complaisant, le renseigne sur la marche de la grève [383]. Le jour de l'anéantissement du Voreux, fou de peur devant le cuvelage crevé, Dansaert finit par sauter dans une berline, laissant des hommes au fond [525]. Cette lâcheté, le scandale de ses amours avec la Pierronne, le désir aussi de faire une avance discrète aux mineurs, déterminent la Compagnie à le renvoyer [538]. (*Germinal.*)

**Daste** (Madame). — Femme du monde, vivant de galanterie. Petite, tête malicieuse. Madame de Lauwerens lui trouve des amants dans le beau monde, où elle est cotée comme une valeur à la Bourse [239]. Amie des Saccard. (*La Curée.*)

**Dauvergne.** — Chef adjoint des grandes lignes à la gare Saint-Lazare. Habite avec ses enfants, Claire, Henri et Sophie, une maison de la Compagnie de l'Ouest, impasse d'Amsterdam [3]. (*La Bête humaine.*)

**Dauvergne** (Claire). — Sœur de Sophie. Ce sont deux blondes adorables, qui mènent le ménage avec les six mille francs du père et du frère, au milieu d'un continuel éclat de gaieté. Elles jouent du piano, rient et chantent, pendant qu'une cage, pleine d'oiseaux des îles, rivalise de roulades. Claire a dix-huit ans [3]. (*La Bête humaine.*)

**Dauvergne** (Henri). — Conducteur chef à la Compagnie de l'Ouest. Une trentaine d'années. Il aime Séverine Roubaud, a surpris sa liaison avec Jacques et se dit que son tour viendra peut-être [290]. Blessé dans la catastrophe de la Croix-de-Maufras, transporté chez la jeune femme et soigné par elle, il lui a voué une grande tendresse, sans obtenir autre chose qu'une promesse vague [358]. Dans une hallucination de malade, il a cru entendre, devant sa fenêtre, Roubaud se concertant

avec Cabuche pour l'assassinat de Séverine; son témoignage erroné est une des charges capitales de l'accusation. (*La Bête humaine.*)

**Dauvergne** (Sophie). — L'aînée des deux sœurs. Elle a vingt ans. (*La Bête humaine.*)

**Davoine.** — Successeur des Chanteau, dans le commerce des bois du Nord, à Caen. A fait l'achat du fonds pour cent mille francs, dont il n'a versé que la moitié. Chanteau laisse cinquante mille francs pour devenir associé et partager les bénéfices [22]. Homme d'une intelligence hardie, Davoine a inspiré confiance à madame Chanteau, mais les affaires vont mal, il tente des spéculations malheureuses, les hausses attendues sur les sapins ne se produisent pas, les inventaires deviennent chaque année plus désastreux. Finalement, il tombe en faillite et les Chanteau sauvent péniblement de la débâcle une douzaine de mille francs [98]. (*La Joie de vivre.*)

**Deberle** (Henri). — Docteur en médecine. Mari de Juliette Letellier. Père de Lucien. Trente-cinq ans, figure rasée un peu longue, œil fin, lèvres minces [13]. Riche et déjà célèbre. Son père, que tout Passy vénérait, lui a laissé un million et demi et une clientèle superbe. Il est propriétaire de l'hôtel qu'il habite rue Vineuse et de la maison voisine, dont madame Grandjean est locataire; l'abbé Jouve le cite comme un homme d'un caractère droit, d'un cœur charitable, très bon père et très bon mari, donnant les meilleurs exemples [33]. Marié à une Parisienne évaporée, le docteur Deberle est séduit par la sculpturale beauté d'Hélène Grandjean. C'est une crise d'amour qui naît dès la première rencontre au chevet de Jeanne, s'accroît lors des visites charitables chez la mère Fétu et se développe dans le contact quotidien; c'est un coup de désir irrésistible qui entraîne vers lui madame Grandjean et la lui livre enfin, consentante, dans la chambre même que Malignon avait préparée pour y abriter ses propres amours avec madame Deberle. La terrible crise de jalousie de la petite Jeanne, son agonie, sa mort, séparent à jamais les amants d'un jour. Deberle, resté bon mari, va oublier ce drame en Italie avec sa femme, qui lui donne bientôt un second enfant, une petite fille rose et grasse [399]. (*Une Page d'Amour.*)

**Deberle** (Madame Juliette, *née* Letellier). — Femme du docteur Deberle. Mère de Lucien. Sœur de Pauline Letellier.

Petite, potelée, cheveux d'un noir d'encre et peau d'une blancheur de lait, avec un front étroit de jolie femme. Elle est gracieuse et se plaît aux caquetages sans fin, parlant toujours sans écouter. D'une futilité toute mondaine, elle a des sautes brusques de tendresse avec un perpétuel besoin d'agitation. En coquetterie continuelle avec le beau Malignon, poussée peu à peu par la curiosité, la tête vide et le cœur libre, elle glisse rapidement à un adultère médiocre et sans conviction. Au moment où elle va céder, l'intervention d'Hélène la sauve et elle sort de la stupide aventure, guérie, riant d'aise, sentant bien qu'elle n'est pas faite le moins du monde pour ces machines-là [342]. (*Une Page d'Amour.*)

**Deberle** (Lucien). — Fils du docteur Deberle. Sept ans, gros et court, yeux bleus, lèvres fortes, le cou dans les épaules, mis avec une coquetterie de poupée [27]. Ami de Jeanne Grandjean, qu'il considère comme sa petite femme; songe dès qu'elle est morte à la remplacer par Marguerite Tissot [380]. (*Une Page d'Amour.*)

**Decker** (Baronne). — Le marquis de Chouard passe parfois plusieurs jours chez elle, à Viroflay [91]. (*Nana.*)

**Dédèle**. — Une masse de vingt livres. Pèse une demi-livre de moins que Fifine. Ce sont deux outils de l'atelier de Goujet [213]. (*L'Assommoir.*)

**Dejoie**. — Garçon de bureau au journal l'*Espérance*. Après son service militaire, a été en place chez Durieu, mari de madame Caroline, puis chez Lamberthier, enfin chez Blaisot, un banquier qui a sauté. La mauvaise chance de sa vie est d'avoir épousé une cuisinière sans jamais réussir à se placer dans les mêmes maisons qu'elle. Dejoie a été la véritable mère de sa fille Nathalie, l'élevant, la surveillant avec des soins infinis, le cœur débordant d'une adoration grandissante [135]. A cinquante ans, il est veuf et sans place, possédant pour tout bien une somme de quatre mille francs, économies de sa femme, qui doivent fructifier pour former les six mille francs nécessaires à la dot de Nathalie.

Grand et sec, borné mais très droit, très bon, rompu à la discipline militaire, Dejoie est recommandé par madame Caroline à Saccard, qui le fait entrer comme garçon de bureau à l'*Espérance*, journal catholique racheté par la Banque Universelle. Le brave homme a placé son argent dans cette affaire,

il est dès lors mordu d'un âpre désir de gain et ne vit bientôt que pour l'émotion joyeuse de voir monter ses actions, écoutant aux portes, recueillant les moindres mots de Saccard comme des paroles d'oracle [199]. Il n'a d'abord songé qu'au bonheur de sa fille, mais devant la hausse continue des titres, devant son petit capital doublé, il rêve de constituer pour lui-même une modeste rente [262]; son chiffre atteint, il garde encore les actions pour devenir plus riche, il vit dans un rêve doré; puis, en une terrible tempête de Bourse, la Banque s'effondre, il est ruiné. C'est tout à coup la noire misère, un écrasement total, achevé par le brusque abandon de Nathalie partie sans même dire adieu. Mais dans cette infinie détresse, Dejoie garde encore sa foi ardente en Saccard; il se persuade que tout serait sauvé si celui-ci pouvait sortir de prison [385]. (*L'Argent.*)

**Dejoie** (Joséphine). — Femme de Dejoie. L'a connu lorsqu'elle était cuisinière chez madame Lévêque, belle-sœur du brasseur Durieu. Joséphine est entrée ensuite chez le docteur Renaudin, puis au magasin des Trois-Frères, rue Rambuteau. Pas une seule fois, les deux époux n'ont pu se placer ensemble, ils n'ont jamais eu une chambre à tous les deux, se voyant chez les marchands de vin, s'embrassant derrière les portes des cuisines. Joséphine meurt quand sa fille a quatorze ans [135]. (*L'Argent.*)

**Dejoie** (Nathalie). — Fille des Dejoie. C'est une fleur blonde du pavé parisien, de grâce chétive, avec de larges yeux sous les petits frisons de ses cheveux pâles. Elle a un regard tranquille et froid, d'une extraordinaire limpidité d'égoïsme. L'enfant s'est laissé adorer par son père, en idole heureuse, sage encore à dix-huit ans parce qu'elle n'a eu aucun intérêt à ne pas l'être [135], incapable d'une chute sotte tant qu'elle a espéré une dot, un mariage, un comptoir dans une petite boutique où elle trônerait. Nathalie doit épouser le fils d'un cartonnier, Théodore, lorsque le jeu de Bourse aura complété la petite dot qu'on exige. Comme son père, elle se passionne pour la spéculation, elle caquette ainsi qu'une pie vaniteuse, empêchant Dejoie de vendre quand il en serait temps, rêvant des rentes [207]. Après la débâcle, furieuse de son mariage manqué, ne voulant pas continuer une existence de sans-le-sou, elle prend froidement ses bottines et son chapeau et, sans rien dire, file avec un monsieur d'en face, un monsieur très bien, dont elle a fait la connaissance [384]. (*L'Argent.*)

**Delaherche** (MADAME). — Mère de Jules Delaherche. Son mari était de mœurs gaillardes et l'a rendue très malheureuse. Aussi, devenue veuve, tremblant de voir son fils recommencer les mêmes farces, s'est-elle efforcée de lui imposer une tutelle. Elle l'a marié avec une dévote et a dirigé le ménage, puis la femme est morte. A cinquante ans, Delaherche, sevré de jeunesse, a voulu épouser une veuve légère et gaie, de réputation douteuse; c'est en vain que madame Delaherche a prodigué les remontrances [181]. Maintenant, elle ne vit plus que comme un blâme muet, elle se tient enfermée dans sa chambre. Toujours debout à l'aube, malgré ses soixante-dix-huit ans, toute blanche, d'une grande rigidité de dévotion, elle a un nez qui s'est aminci et une bouche qui ne rit plus, dans une longue face maigre [183].

Les malheurs de la guerre la frappent cruellement; elle est déjà d'un autre âge, de cette vieille et rude bourgeoisie des frontières, si ardente autrefois à défendre ses villes [385]. La grande douleur de la défaite domine ses chagrins domestiques. Suffoquée par l'adultère de sa belle-fille avec le capitaine Beaudoin, elle a décidé de tout dire à son fils, mais le lendemain, devant Beaudoin rapporté mourant à l'ambulance, elle se tait; à quoi bon désoler la maison, puisque la mort emporte la faute [346]. Plus tard, écrasée sous la honte de croire la jeune femme maitresse d'un officier ennemi [560], elle trouve un soulagement à la surprendre aux bras du jeune Edmond Lagarde; cette fois encore, elle ne parlera pas; elle aura même un faible sourire devant l'échec du Prussien, elle qui ne s'est pas égayée depuis la bonne nouvelle de Coulmiers [563]. Dès le lendemain de l'occupation, elle s'est consacrée à son vieil ami blessé, le colonel de Vineuil; avec lui, elle pleure la patrie agonisante. Devant le désespoir de ce soldat trop affaibli pour détruire son épée, c'est elle qui la brise d'un coup sec, sur son genou, avec une force extraordinaire, dont elle-même n'aurait pas cru capables ses pauvres mains [400]. Et elle reste enfermée chez le colonel, voulant vivre cloîtrée avec lui, tant que les Prussiens logeront dans la maison [544]. (*La Débâcle.*)

**Delaherche** (JULES). — Mari de Gilberte de Vineuil, en premières noces madame Maginot. Un des principaux fabricants de drap de Sedan. Possède rue Maqua, presque au coin de la rue au Beurre, une fabrique monumentale construite au

XVIII^e siècle et qui, depuis cent soixante ans, n'est point sortie de la famille. Trois générations de Delaherche ont fait là des fortunes considérables. Le père du propriétaire actuel, ayant hérité des biens d'un cousin, mort sans enfant, c'est maintenant la branche cadette qui trône. Jules, marié à une femme maussade et maigre, a été tenu par sa mère dans une dépendance de grand garçon sage. Puis, devenu veuf à l'âge mûr, il s'est, par une révolte de la nature, amouraché d'une jeune veuve de Charleville, la jolie Gilberte Maginot et l'a épousée, dans l'automne de 1869, malgré l'opposition maternelle. Gilberte est la nièce du colonel de Vineuil, en passe de devenir général, et cette parenté, cette idée qu'il entrait dans une famille militaire, a beaucoup flatté le fabricant de drap [181].

Gros et grand, le teint coloré, le nez fort, les lèvres épaisses, Delaherche est de tempérament expansif; il a la curiosité gaie du bourgeois français qui aime les beaux défilés de troupes; à la ferme de Baybel, pendant qu'on se battait à Beaumont, il a vu l'empereur souffrant de la dysenterie, affaissé sur un pliant, ayant l'air d'un petit rentier qui chauffe ses douleurs au soleil [185]. L'empereur a failli lui parler, il en est fier. Bonapartiste ardent au moment du plébiscite, s'il consent à avouer depuis les premières défaites qu'on a commis des fautes, il plaint surtout Napoléon III et attribue nos désastres aux députés républicains de l'opposition, qui ont entravé l'organisation militaire [186].

Deux jours après, le 1^er septembre, sur la route de Balan, il croise l'empereur à cheval, allant à son destin, d'une allure silencieuse et morne, et cherchant inutilement la mort [221]. Dès ce moment, Delaherche a pressenti le désastre qui menace Sedan; il commence à trembler pour sa fabrique [271]. Armé d'une forte longue-vue, il a, du haut de sa terrasse, remarqué sur les coteaux de la Marfée, le roi Guillaume, l'air sec et mince, à l'uniforme sans éclat, à peine haut comme la moitié du doigt, un de ces minuscules soldats de plomb des jouets d'enfant, et cet infiniment petit, dont la face, grosse comme une lentille, ne mettait qu'un point blême sous le vaste ciel bleu, constatait la marche mathématique, inexorable de ses armées, refermant pas à pas, autour de Sedan, leur muraille d'hommes et de canons [274].

Delaherche éprouve une joie involontaire devant l'ordre de hisser le drapeau blanc sur la citadelle, ce plaisir lui paraît d'abord antipatriotique, puis la peur l'emporte, il s'exaspère

bientôt devant le feu qui redouble [342]. Sa ferveur bonapartiste s'est refroidie singulièrement; dans un coin de la sous-préfecture, il assiste sans trouble à l'agonie de l'empereur, frappé au cœur par cette bataille qu'on ne peut arrêter, défaillant dans le tonnerre continu de la canonnade, atterré devant toutes ces vies humaines fauchées par sa faute [349]. Le fabricant rayonne enfin, car la capitulation est chose faite, il reprend son aplomb de riche industriel, sa bonhomie de patron aimant la popularité, sévère seulement à l'insuccès; l'empereur l'a bien trompé. Et pendant que Napoléon III traîne sa misère sur la route de Donchery, dans une pauvre maison de tisserands, où Bismarck l'amuse pour retarder son entrevue avec le roi de Prusse, Delaherche ne plaint même plus celui qui va devenir l'homme de Sedan, il le charge de toutes les iniquités [402].

Plus tard, les amertumes de l'occupation sont heureusement adoucies pour le mari de Gilberte, grâce à un capitaine de la landwehr, M. de Gartlauben, qui loge chez lui et finit par devenir un ami véritable. Ce sont des soirées charmantes, où Delaherche traite Gambetta de fou furieux. Il veut ardemment la paix; comme toute l'ancienne bourgeoisie plébiscitaire et conservatrice, il éprouve une sourde rancune contre Paris qui s'entête dans sa résistance; M. Thiers est devenu son homme [560]. (*La Débâcle.*)

**Delaherche** (MADAME JULES). — Voir VINEUIL (GILBERTE DE).

**Delangre** — Maire de Plassans. Petit, épaules carrées, masque fouillé, tournant au polichinelle; parle trop, avec toute une fièvre de gestes et de paroles [17]. Très souple, très capable, très actif. Fils de maçon, arrivé au rang d'avocat, est devenu l'amant de madame Rastoil qui l'a tiré de la misère. Marié plus tard, trompé par sa femme, il l'a surprise trois fois en flagrant délit; pour consentir à la reprendre, on assure qu'il s'est fait donner chaque fois cent mille francs par son beau-père. L'abbé Faujas le fait parvenir à la députation, sûr que ce gaillard sera très utile à Paris pour certaines besognes [322]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Delangre** (MADAME). — Femme du maire de Plassans. Petite personne pâle, d'une douceur de servante, dont les débordements sont restés légendaires [107]. Sa fille est, dit-on, d'un peintre que tout Plassans connaît [75]. Madame Delangre devient

l'une des premières dames patronnesses de l'Œuvre de la Vierge [111]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Delangre** (Lucien). — Fils du maire de Plassans. Petit de taille, œil vif, tête futée, il appartient au barreau et, dès l'âge de vingt-quatre ans, plaide avec l'aplomb d'un vieux praticien [112]. L'abbé Faujas, pour qui il éprouve une admiration de disciple [176], l'a placé à la tête du Cercle de la Jeunesse. Il se mariera avec l'aînée des Rastoil, Angéline, qui pourrait bien être sa sœur, car elle est née au temps des amours de madame Rastoil avec l'avocat Delangre [325]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Delarocque.** — Agent de change. Un chrétien qui a épousé une juive, la sœur de son collègue Jacoby, et qui la rend malheureuse [122]. C'est un gros homme roux et trapu, très chauve, à la voix gutturale, lancé dans le monde des cercles. Daigremont, successivement fâché avec Mazaud et Jacoby, lui donne ses ordres [337]. Delarocque précipite la ruine de la Banque Universelle en prévenant Daigremont du coup que prépare Gundermann [358]. (*L'Argent.*)

**Delcambre.** — Procureur général, plus tard ministre de la justice. Grand homme jaune, glacial et osseux, à la haute taille solennelle, à la face rase, coupée de plis profonds, d'une austère sévérité. Son nez dur, en bec d'aigle, semble sans défaillance comme sans pardon. Mais, derrière le masque professionnel, il y a en lui un furieux mâle aux appétits d'ogre. Amant de la baronne Sandorff, il a loué, pour la posséder à son aise, un petit rez-de-chaussée de la rue Caumartin, près de la rue Saint-Nicolas, et il fournit à cette femme les fonds que lui refuse un mari avare. Peu généreux d'ailleurs, il ne donne pas assez à la baronne pour payer ses différences de Bourse, il est trompé au profit d'Aristide Saccard, surprend les amants grâce à la trahison d'une femme de chambre, et c'est, entre Saccard et lui, une querelle de charretiers ivres, des mots abominables qu'ils se lancent comme des crachats, avec un besoin croissant de l'ordure [233]. Devenu ministre, Delcambre fera lourdement sentir sa rancune à Saccard, surpris en marge du code, dans la débâcle de la Banque Universelle [377]. (*L'Argent.*)

**Delestang.** — Fils d'un marchand de vin de Bercy qui lui a laissé cinq millions. Ancien avoué, conseiller d'État, proprié-

taire d'une ferme modèle près de Sainte-Menehould. Habite rue du Colisée un hôtel fort élégant [32]. Il a une tête magnifique, très chauve. Sa face rosée, un peu carrée, sans un poil de barbe, rappelle ces faces correctes et pensives que les peintres d'imagination aiment à prêter aux grands hommes politiques [30]. Au point de vue de l'intelligence, Du Poizat assure qu'il a trop fréquenté les bêtes [165].

Eugène Rougon, qui a sauvé l'avenir politique de cet imbécile à l'heure du coup d'Etat, lui fait épouser Clorinde Balbi. Delestang devient un mari passionné, plein de confiance et de fatuité [174]; il se laisse guider dans ses moindres actions par sa femme, obtient grâce à elle le portefeuille de l'agriculture et du commerce et finit par remplacer Rougon au ministère de l'intérieur, symbolisant ainsi l'apothéose de la médiocrité [432]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Delestang** (MADAME). — Voir CLORINDE.

**Delestang** (HENRIETTE). — Sœur du ministre Delestang. Mariée à M. de Combelot, chambellan de Napoléon III. Elle a une grande passion pour l'empereur et s'offre inutilement. Clorinde prétend qu'elle est trop maigre [186]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Deleuze aîné.** — A fondé avec son frère, en 1822, le Bonheur des Dames, magasin de nouveautés, situé carrefour Gaillon, au coin de la rue Neuve-Saint-Augustin et de la rue de la Michodière. Les Deleuze sont apparentés à plusieurs commerçants du quartier [21]. A la mort de Deleuze aîné, sa fille unique, Caroline, devenue madame Hédouin, hérite de lui et devient copropriétaire du magasin. (*Pot-Bouille.*)

Les débuts du Bonheur des Dames ont été modestes. En 1822, la boutique avait seulement une vitrine sur la rue Neuve-Saint-Augustin, un vrai placard, où deux pièces d'indienne s'étouffaient avec trois pièces de calicot; on ne pouvait se retourner tant c'était petit. A cette époque, le Vieil Elbeuf, fondé par le drapier Aristide Finet, était la maison la plus forte, la plus richement achalandée du quartier [30]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Deleuze** (ONCLE). — L'un des fondateurs du Bonheur des Dames. Après la mort de Deleuze aîné, il continue le commerce avec sa nièce Caroline, mariée à Charles Hédouin. Mais bientôt, cloué dans un fauteuil par ses rhumatismes, il ne s'occupe

plus de rien et laisse aux Hédouin la direction de l'affaire [17]. (*Pot-Bouille.*)

Madame Hédouin, devenue veuve, a épousé Octave Mouret. Trois mois après, l'oncle meurt sans enfant, laissant toute sa part à Caroline [25]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Deleuze** (CAROLINE) (1). — Fille de Deleuze aîné. Mariée au commis Charles Hédouin. Dirige le Bonheur des Dames, créé par son père et son oncle. Grande, brune, admirablement belle avec son visage régulier et ses bandeaux unis, gravement souriante, madame Hédouin semble l'âme vive et équilibrée de la maison. Cette femme superbe, à la santé vaillante, à la beauté calme, est une ancienne amie de pension de Clotilde Vabre; elle fréquente les Duveyrier et regarde l'inconduite de Valérie, leur belle-sœur, avec l'étonnement d'une femme dont l'honneur est la santé même [191]. Octave Mouret, entré au Bonheur des Dames par l'entremise de Campardon, a tenté en vain une séduction vulgaire. Madame Hédouin l'a repoussé simplement, sans indignation, ne lui opposant que de tranquilles arguments de femme pratique, décidée à ne pas compliquer sottement sa vie. Mais, indifférente aux séductions du beau vendeur, elle a peu à peu conçu pour lui une véritable estime; gagnée à ses idées larges, à ses rêves de grands comptoirs modernes, elle a retrouvé en Octave sa propre volonté, le fond sérieux et pratique de son caractère, avec une flamme, une audace qui lui manquent à elle, la fantaisie dans le commerce, la seule fantaisie qui l'ait jamais troublée [436]. Devenue veuve, elle lui offre paisiblement sa main, dans une paix souriante, sans la moindre allusion à une tendresse possible, disant seulement que les choses raisonnables arrivent toutes seules et ne voyant en Mouret qu'un collaborateur nécessaire. (*Pot-Bouille.*)

Son second mari l'a décidée à agrandir le magasin; elle a acheté l'immeuble de gauche, puis celui de droite. Un matin, en visitant les travaux, elle tombe dans un trou et meurt trois jours après. Les petits boutiquiers voisins, jaloux de Mouret, disent qu'il y a du sang de madame Hédouin sous les pierres de la maison [24]. Mais ces malveillants propos n'empêchent pas Octave de conserver à la morte un souvenir attendri; il se

(1) *Madame Hédouin, mariée en 1865 a Octave Mouret.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

montre reconnaissant à sa mémoire de la fortune dont elle l'a comblé en l'épousant. Désormais, un grand portrait de Caroline sera le seul ornement du cabinet directorial et présidera, de son air souriant et bon, aux prodigieux développements de la maison fondée par les Deleuze [37]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Delhomme.** — Mari de Fanny. Gendre du père Fouan. Beau-frère de Jésus-Christ et de Buteau. A trente-neuf ans, il est rose et placide, il a une large face de terre cuite rasée soigneusement, trouée de deux gros yeux bleu faïence, d'une fixité de bœuf au repos. Se laisse conduire en toutes choses par sa femme, est d'esprit borné, mais si calme, si droit, que souvent, à Rognes, on le prend pour arbitre. Avec ses vingt hectares de biens, ses dix arpents de vignes, il est le plus riche du pays. D'abord conseiller municipal, il finit par devenir maire. En politique, il a une seule idée, celle que le gouvernement soit solide pour faire aller les affaires; afin de ne pas se tromper, le mieux à son avis est d'envoyer à l'empereur le député qu'il demande [369]. Delhomme voit d'un bon œil son fils Nénesse devenir tenancier d'une maison publique, métier qui rapporte gros. (*La Terre.*)

**Delhomme** (Madame), *née* Fanny Fouan. — Elle a été épousée par un amoureux honnête et riche, sans même être enceinte [15], chose peu commune à Rognes. Fanny est très brune, elle a des mains sèches de travailleuse, des yeux vifs, une figure agréable gâtée par un grand nez. Chez elle, l'intelligence du père s'est tournée en orgueil. C'est une gaillarde active, qui gouverne sa maison et son mari. Elle s'est créé un intérieur net et froid, d'une propreté méticuleuse, où le carreau est usé à force de lavages. Fanny est d'une susceptibilité outrée, elle a une vanité méfiante de paysanne honnête qui se blesse et boude au moindre mot mal compris. Elle a recueilli son père, le vieux Fouan, mais ne tolère aucun de ses défauts et dit que quatre vaches seraient plus faciles à conduire [293]. Elle en arrive à une véritable persécution, des paroles cruelles sont échangées, Fouan s'en va, Fanny jure de ne plus lui adresser la parole et, lorsqu'il meurt, elle ne désarme pas; la blessure de son amour-propre saigne toujours, au point qu'elle demeure l'œil sec devant le cadavre. Sourdement envieuse et de nature peu sociable, elle s'est fâchée avec tout le pays. Lorsque son mari devient maire, elle est gonflée d'un tel orgueil qu'elle en claque dans sa peau [504]. (*La Terre.*)

**Delhomme** (Ernest), *dit* Nénesse. — Fils des Delhomme. A onze ans, blond, mince et fainéant, il a toujours un miroir au fond de sa poche [50]. Jeune homme, tourmenté d'un besoin d'élégance citadine, fier de savoir jouer du piston, il se met comme un garçon de la ville, il se dandine d'un air louche de fille, avec son cou long, sa nuque rasée, ses yeux bleus, sa face molle et jolie. Nénesse a toujours eu l'horreur de la terre, il part pour Chartres où il va servir chez un restaurateur qui tient un bal public [293]. Ses parents l'ayant assuré contre la conscription, il ne sera pas soldat; il tire d'ailleurs un bon numéro, le 214, ce qui donne à sa mère le profond regret des mille francs versés à l'assurance. A vingt et un ans, c'est déjà un petit bourgeois Habillé par un tailleur de la ville, il vient faire le faraud à Rognes et plaisante les complets de Lambourdieu, dont il était fier autrefois. Plein de la volonté de parvenir, il a imaginé de reprendre l'ancienne maison de tolérance de sa grand'tante Badeuil, ce qui, dit-il, vaut mieux que de cultiver la terre et permet d'être un monsieur tout de suite [461]. Il s'entend avec les Charles, épousera leur petite-fille, Élodie Vaucogne, et tiendra le 19 avec elle [488]. (*La Terre.*)

**Deloche père.** — Petit huissier nécessiteux, établi à Briquebec. D'une jalousie maladive, il rossait son fils en le traitant de bâtard, exaspéré de sa longue figure pâle et de ses cheveux de chanvre, qui, disait-il, n'étaient pas de la famille [179]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Deloche** (Henri). — N'a jamais eu de chance; chez lui, on le battait; à Paris, il a toujours été un souffre-douleur. C'est un grand garçon blême et dégingandé. Après avoir débuté chez Crèvecœur, marchand de dentelles, il a été accepté comme vendeur au Bonheur des Dames, le jour même où Denise Baudu y entrait Un lien s'est créé entre eux par la fraternité de leur situation, p r leur naissance en un même coin de Normandie, et la sympathie d'Henri Deloche s'est vite transformée en un amour silencieux et résigné, auquel Denise n'a pu répondre que par une amitié loyale. Les meilleures intentions du jeune homme le trahissent: en défendant Denise contre les abominations de Favier, il crée une légende contre elle; par ses conversations mélancoliques dans les coins, il achève de la compromettre. Et le ridicule le poursuit partout; au réfectoire, on se moque de son appétit excessif; au rayon, il reste un vendeur déprécié, éternellement vaincu dans la lutte. Une

cliente, madame de Boves, soustrait des dentelles, et c'est à lui qu'elle s'est adressée, devinant sa timidité et son manque de flair. Malgré Denise qui voudrait le sauver, il accepte le renvoi, s'obstinant dans sa malchance, tenant à disparaître devant le bonheur de celle qu'il aime toujours, ne voulant pas gêner les gens heureux [519]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Delorme.** — Parent des Quenu. A l'instigation de madame Chanteau, est désigné comme membre du conseil de famille de Pauline Quenu [26]. Il consent à l'émancipation [47]. (*La Joie de vivre.*)

**Deneulin.** — Cousin des Grégoire. Comme eux, il a eu en héritage un denier des mines de Montsou; mais, tandis que les Grégoire grignotaient tranquillement leurs rentes, lui, ingénieur audacieux, tourmenté du besoin d'une royale fortune, s'est hâté de vendre lorsque la valeur du denier a atteint le million. Sa femme tenait d'un oncle la petite concession des mines de Vandame, avec deux fosses, Jean-Bart et Gaston-Marie. Il entreprend l'exploitation de cette affaire qui doit donner de l'or, mais qui commence par engloutir le million, et, à l'heure où de gros bénéfices devraient se produire, il est sans ressources, devant une crise industrielle qui menace de tout emporter.

Bien qu'il ait dépassé la cinquantaine, ses cheveux coupés ras et ses grosses moustaches sont d'un noir d'encre: il a le verbe haut, le geste vif, avec une allure d'ancien officier de cavalerie. Mauvais administrateur, d'une bonté brusque avec ses ouvriers, il se laisse piller depuis la mort de sa femme, lâchant aussi la bride à ses filles. Une vieille haine existe entre la concession de Montsou et celle de Vandame; malgré la faible importance de cette dernière, sa puissante voisine enrage de voir, enclavée dans ses soixante-sept communes, cette lieue carrée qui ne lui appartient pas: après avoir essayé vainement de la tuer, elle complote de l'acheter à bas prix, lorsqu'elle râlera. Mais Deneulin déclare que, lui vivant, Montsou n'aura pas Vandame; il déteste les gros bonnets de la compagnie, ces marquis et ces ducs, ces généraux et ces ministres, des brigands qui vous enlèveraient jusqu'à votre chemise, à la corne d'un bois [90]. Lui ne trône pas au loin, dans un tabernacle ignoré; il n'est pas de ces actionnaires qui payent un gérant pour tondre le mineur, et que celui-ci

n'a jamais vus; il est un patron, il risque autre chose que son argent. il risque son intelligence, sa santé, sa vie [336].

Mais quand la grève éclate, il a beau tenir tête aux révoltés [409], combattre l'émeute en autoritaire courageux, c'est lui qui paye les frais de la guerre. Acculé à la ruine, égorgé par les régisseurs de Montsou, il subit la puissance invincible des gros capitaux, si forts dans la bataille qu'ils s'engraissent de la défaite en mangeant les cadavres des petits, tombés à leur côté [429]. C'est à peine s'il tire de la cession de Vandame l'argent nécessaire pour payer ses créanciers et il s'estime heureux d'être gardé, sous les ordres d'Hennebeau, à titre d'ingénieur divisionnaire, se résignant ainsi à surveiller, en simple salarié. ces deux fosses où il a englouti sa fortune. C'est le glas des petites entreprises personnelles, la disparition prochaine des patrons, mangés un à un par l'ogre sans cesse affamé du capital, noyés dans le flot montant des grandes compagnies [505]. (*Germinal.*)

**Deneulin** (JEANNE). — La seconde fille de Deneulin. Dix-neuf ans à peine, petite, cheveux dorés, d'une grâce caressante [330]. Ayant perdu leur mère très jeunes, les deux sœurs se sont élevées toutes seules, assez mal, gâtées par leur père. Jeanne est folle de peinture, d'une hardiesse de goût qui la singularise; elle s'est déjà fait refuser trois paysages au Salon. Avec sa sœur, elle reste rieuse dans la débâcle; la misère menaçante révèle chez ces jeunes filles de très fines ménagères [88]. (*Germinal.*)

**Deneulin** (LUCIE). — La fille aînée de Deneulin. Vingt-deux ans. grande, brune, l'air superbe [330]. Elle cultive sa voix au piano, du matin au soir, et parle d'entrer au théâtre [88]. Les deux sœurs accueillent la ruine sans chagrin, en jolies filles garçonnières, dédaigneuses de l'argent [505]. (*Germinal.*)

**Denizet.** — Juge d'instruction à Rouen. C'est le fils d'un gros éleveur de Normandie; il a fait son droit à Caen, est entré assez tard dans la magistrature et n'a obtenu qu'un avancement difficile, grâce à son origine paysanne, aggravée par une faillite paternelle. Substitut à Bernay, à Dieppe, au Havre, il a mis dix ans pour devenir procureur impérial à Pont-Audemer. Envoyé à Rouen comme substitut, il y est juge d'instruction depuis dix-huit mois, à cinquante ans passés. C'est un homme petit et assez fort, entièrement rasé, grisonnant déjà; les joues épaisses, le menton carré, le nez large,

ont une immobilité blême, qu'augmentent encore les paupières lourdes, retombant à demi sur de gros yeux clairs; mais toute la sagacité, toute l'adresse qu'il croit avoir, s'est réfugiée dans la bouche, une de ces bouches de comédien jouant leurs sentiments à la ville, d'une mobilité extrême, et qui s'amincit, dans les minutes où il devient très fin; la finesse le perd le plus souvent, il est trop perspicace, il ruse trop avec la vérité simple et bonne, d'après un idéal de métier, s'étant fait de sa fonction un type d'anatomiste moral, doué de seconde vue, extrêmement spirituel [109].

Sans fortune, ravagé de besoins que ne peuvent contenter ses maigres appointements, il vit dans cette dépendance de la magistrature mal payée, acceptée seulement des médiocres, et où les intelligents se dévorent, en attendant de se vendre. Lui, loin d'être un sot, est d'une intelligence très vive, très déliée, honnête même, ayant l'amour de son métier, grisé de sa toute-puissance, qui le fait, dans son cabinet de juge, maître absolu de la liberté des autres [100]. Son intérêt seul corrige sa passion et, comme il a un cuisant désir d'être décoré et de passer à Paris, il ne se laisse emporter par l'amour de la vérité que dans les affaires où son avenir n'est pas en jeu. Chargé de découvrir les assassins du président Grandmorin, il sait faire aux nécessités gouvernementales le sacrifice de l'idée de justice et il classe l'affaire, sur le désir exprimé par le ministère, dans la personne du secrétaire général Camy-Lamotte: sa complaisance sera récompensée par la croix au 15 août et une nomination de conseiller à Paris, dès le premier poste vacant [150]. Plus tard, après l'assassinat de Séverine Aubry, qui remet en question l'affaire Grandmorin, on lui permet de déployer enfin toutes ses hautes qualités de perspicacité et d'énergie; par un chef-d'œuvre de fine logique, il parvient à prouver lumineusement la complicité de Cabuche et de Roubaud, complicité qui, d'ailleurs, n'a jamais existé et dont la démonstration entraîne une double erreur judiciaire [405]. (*La Bête humaine.*)

**Dequersonnière.** — Le professeur de Dubuche. Un ancien grand prix, aujourd'hui architecte des bâtiments civils, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut. Son chef-d'œuvre est l'église Saint-Mathieu, qui tient du moule à pâté et de la pendule Empire [56]. L'atelier Dequersonnière est situé rue du Four, au fond d'un vieux logis lézardé [67]. (*L'Œuvre.*)

**Desbazeilles.** — La gloire littéraire de la Cour de Rouen,

où il est conseiller; on cite ses sonnets finement tournés. C'est un célibataire, un bon ami de madame Bonnehon, aux temps anciens. Pendant des années, il a eu sa chambre au château de Doinville; maintenant, bien qu'il ait dépassé la soixantaine, il y vient dîner toujours, en vieux camarade, auquel ses rhumatismes ne permettent plus que le souvenir [114]. Lors du procès Roubaud, c'est lui qui préside la Cour d'assises [400]. (*La Bête humaine.*)

**Desforges.** — Un homme de Bourse. L'intimité de sa jeune femme avec le grand financier Hartmann a été fort utile au ménage. Desforges meurt, laissant une fortune niée par les uns, exagérée par les autres [71]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Desforges** (Madame Henriette). — Fille d'un conseiller d'État. A été mariée à un homme de Bourse, qui utilisait la précieuse amitié du financier Hartmann. Henriette a été reconnaissante au baron, du vivant même de Desforges et, lorsqu'elle est devenue veuve, la liaison a continué mais toujours discrètement, sans une imprudence, sans un éclat. Jamais madame Desforges ne s'affiche, on la reçoit partout dans la haute bourgeoisie où elle est née. Même lorsque la passion du banquier ne lui suffit plus, et que le baron se borne paternellement à commanditer ses amis, elle apporte dans ses coups de cœur une mesure et un tact si délicats, une science du monde si adroitement appliquée, que les apparences restent sauves et que personne ne se permettrait de mettre tout haut son honnêteté en doute.

C'est une brune un peu forte, avec de grands yeux jaloux, très élégante. Elle habite rue de Rivoli, au coin de la rue d'Alger, et reçoit beaucoup. Goûtant un plaisir de veuve à marier les gens, il lui arrive, après avoir pourvu les filles, de laisser les pères choisir des amies dans sa société, cela naturellement, en toute bonne grâce, sans que le monde y trouve jamais matière à scandale [82]. C'est dans son salon qu'est née la liaison de madame Guibal avec le comte de Boves. Madame Desforges est la maîtresse d'Octave Mouret; elle s'est donnée à lui, comme emportée dans le brusque amour dont il l'attaquait; elle l'adore avec la violence d'une femme de trente-cinq ans déjà, qui n'en avoue que vingt-neuf, désespérée de le sentir plus jeune, tremblant de le perdre. Une indiscrétion de Bouthemont la rend jalouse de Denise Baudu, elle s'aveugle au point de vouloir ramener Octave en humiliant la jeune fille, mais, prise à son propre

piège, il ne lui reste, pour tirer vengeance, qu'à faire commanditer Bouthemont par Hartmann, comme Hartmann avait déjà commandité Mouret [393]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Désir** (VEUVE). — Tient le bal du Bon-Joyeux. C'est une forte mère de cinquante ans, d'une rotondité de tonneau, mais d'une telle verdeur, qu'elle a encore six amoureux, un pour chaque jour de la semaine, dit-elle, et les six à la fois le dimanche. Elle appelle tous les charbonniers ses enfants, attendrie à l'idée du fleuve de bière qu'elle leur verse depuis trente années; elle se vante aussi que pas une hercheuse ne devient grosse, sans s'être à l'avance dégourdi les jambes chez elle [174]. Pour elle, toutes les autorités, tous les patrons, ce sont des gendarmes, un terme de mépris général, où elle enveloppe les ennemis du peuple [265]. La veuve Désir prête sa salle de bal à des mineurs en grève et, à l'arrivée du commissaire, elle les aide à s'esquiver [281]. (*Germinal.*)

**Deslignières.** — Bimbelotier de la rue Saint-Roch. Un gros homme sanguin, menacé par l'apoplexie. Il ne dérage pas depuis que le Bonheur des Dames lui fait une victorieuse concurrence et affiche les porte-monnaie à trente pour cent de rabais [264]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Desmarquay.** — Agent de change, rue Saint-Lazare [391]. Trublot est employé chez lui. (*Pot-Bouille.*)

**Desroches.** — Notaire au Chêne-Populeux. Sa petite maison blanche, d'aspect bourgeois et calme, à deux étages, fait l'angle de la rue de Vouziers et de la place. Elle a été réquisitionnée pour l'empereur, le 27 août 1870, pendant la marche de l'armée de Mac-Mahon. Napoléon III habite au premier une chambre à peine éclairée. Ce qui flambe dans la maison, c'est la cuisine, au rez-de-chaussée, une vraie fournaise où rôtit et bout le dîner d'un empereur; il y a trois cuisiniers, en vestes blanches éblouissantes, s'agitant devant des poulets enfilés dans une immense broche, remuant des sauces au bout d'énormes casseroles dont le cuivre reluit comme de l'or [115]. Là-haut l'empereur, silencieux et las devant son couvert, porte à peine deux bouchées à ses lèvres et repousse tout le reste de la main, regardant la nappe de ses yeux vacillants, troubles et pleins d'eau; tandis qu'au-dessous, dans le braisillement des bougies et la fumée des plats, on voit une tablée d'écuyers, d'aides de camp, de chambellans en train de vider les bouteilles des four-

gons, d'engloutir les volailles et de torcher les sauces, au milieu de grands éclats de voix; la certitude erronée de la retraite enchante tout ce monde, qui compte bien coucher à Paris, dans des lits propres, avant huit jours [118]. Mais c'est pendant cette nuit que la marche vers la Meuse, abandonnée dans un instant de lucidité, sera reprise pour le salut du régime impérial; c'est la nuit du crime, la nuit abominable d'un assassinat de nation, car l'armée dès lors se trouvera en détresse, cent mille hommes seront envoyés au massacre [120]. (*La Débâcle.*)

**Desroches** (MADAME). — Mère du notaire. La très vieille et très bonne madame Desroches, dont la maison touchait celle des Levasseur, a beaucoup gâté Maurice lorsqu'il était enfant [113]. Elle a soixante-dix ans passés au moment de la guerre. Forcée d'aller coucher sous les toits, dans un lit de bonne, pour assurer un logis convenable aux gens de Napoléon III, elle aurait donné bien volontiers sa maison à l'empereur, mais il a avec lui des personnages trop mal élevés, prenant tout, manquant tout brûler à force de faire du feu. Elle trouve au pauvre souverain la mine d'un déterré [117]. (*La Débâcle.*)

**Desrumaux** (BARON). — Un des chercheurs qui, au XVIIIe siècle, ont développé l'industrie de la houille dans le nord de la France. D'une intelligence héroïque, il s'est débattu sans faiblir, au milieu de continuels obstacles : premières recherches infructueuses, fosses nouvelles abandonnées au bout de longs mois de travail, éboulements qui comblaient les trous, inondations subites qui noyaient les ouvriers, centaines de mille francs jetées dans la terre; puis, les tracas de l'administration, les paniques des actionnaires, la lutte avec les seigneurs terriens, résolus à ne pas reconnaître les concessions royales, si l'on refusait de traiter d'abord avec eux. Il a fondé la société Desmuraux, Fauquenoix et Cie, pour exploiter la concession de Montsou; deux concessions voisines, celles de Cougny et de Joiselle, ont été réunies à cette dernière le 25 août 1760 et dès lors, la Compagnie des mines de Montsou s'est trouvée créée, telle qu'elle existe encore aujourd'hui. Le capital a été divisé en deux cent quatre-vingt-huit deniers de dix mille francs chacun. Dans le partage, le baron Desrumaux a eu soixante-quinze deniers et en a fait prendre un par son régisseur, Honoré Grégoire [83]. (*Germinal.*)

**Desvignes** (ADÈLE). — Mariée à Bouchard, chef de bureau

au ministère de l'intérieur, qui l'a épousée parce qu'il tenait à l'honnêteté. C'est une demoiselle très bien élevée, d'une honorable famille de Rambouillet. Blonde, petite, adorable, avec la naïveté un peu fade de ses yeux bleus, elle en est à son troisième amant, au bout de quatre ans de mariage [51]. Elle soigne l'avancement de son mari, en compagnie de Jules d'Escorailles, secrétaire du ministre Rougon [169]. Très complaisante, elle paie de sa personne dans les manœuvres de madame Correur [228] et, quand elle a un quatrième amant, Georges Duchesne, commis principal dans la division de son mari, elle n'hésite pas à demander pour lui une place de sous-chef à Rougon, s'offrant gentiment à celui-ci, s'abandonnant avec tranquillité [282]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Dide** (Tante). — Voir Fouque (Adélaïde).

**Dieudonné** (Madame). — Femme du méger de la Séguiranne. Elle a recueilli sa nièce Sophie, sauvée de la phtisie par Pascal [53]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Domergue**. — Ancien conducteur des ponts et chaussées, à Plassans. Père de madame Campardon [11]. (*Pot-Bouille.*)

**Domergue** (Madame). — Femme de Domergue. Vit retirée à Plassans avec son mari. Elle a recommandé Octave Mouret à sa fille Rose [13]. (*Pot-Bouille.*)

**Domergue** (Rose). — A vingt ans, elle était maigre et laide, chétive comme une fille qui souffre de la crise de sa puberté. Mariée avec trente mille francs de dot à l'architecte Campardon, elle a été mère dès la première année, ses couches lui ont laissé une maladie incurable et elle a, dès lors, vécu dans une chasteté forcée. Lorsque sa fille Angèle a treize ans, Rose est devenue dodue, elle a un teint clair et reposé de nonne, avec des yeux tendres, des fossettes, un air de chatte gourmande [10]. C'est un épanouissement tardif de blonde indolente, dans une égoïste contemplation de soi-même. Elle consacre chaque jour de longues heures à sa toilette et, vêtue de soie, noyant sous des dentelles la délicatesse de son cou blanc, elle vit dans un luxe et une beauté d'idole sans sexe [226]. Elle a une bonne odeur fraîche de fruit d'automne. Maternelle avec son mari qui la berce de doux noms, satisfaite de sa part de caresses, elle a accepté les amours de Campardon et de Gasparine, puis elle exige que celle-ci vienne s'installer auprès d'elle et, dès lors, le ménage à trois prospère décemment, dans une paix bourgeoise. (*Pot-Bouille.*)

**Drouard** (MADAME). — Vieille actrice des Variétés. Joue le rôle de Junon dans la *Blonde Vénus* [167]. (*Nana.*)

**Dubreuil.** — Cousin des Levasseur. A été sous-directeur de la Raffinerie générale, au Chêne-Populeux, à l'époque où Weiss y était employé; puis, en 1868, à la suite d'un héritage fait par sa femme, il s'est retiré dans une belle propriété, l'Ermitage, dont les terrasses s'étendent près de Sedan, vers le Fond de Givonne. La veille de la bataille, dans la certitude du désastre, Dubreuil s'est résigné à emmener sa femme et ses enfants à Bouillon [160]. L'Ermitage est complètement saccagé pendant la lutte [419]. (*La Debâcle.*)

**Dubruel.** — Charcutier à Plassans, enrôlé dans les troupes de l'ordre pour délivrer la mairie. Plein d'une émotion poltronne et dans sa hâte aveugle d'en finir, il décharge son arme en l'air [289]. Trois jours après, victime de ses propres amis, il est tué dans le guet-apens organisé par Pierre Rougon contre les républicains [351]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Dubuche** (ALICE). — Fille de Louis Dubuche et de Régine Margaillan. Est venue avant terme, si mal finie qu'elle ne marche pas encore à six ans. Pour développer ses muscles, on la met au trapèze, ses frêles mains de cire prennent la barre, elle ne dit rien, mais dans la terreur de cet exercice, elle a de grands yeux pâles et sa légèreté pitoyable est telle que les cordes ne se tendent même pas [425]. (*L'Œuvre.*)

**Dubuche** (GASTON). — Le premier enfant de Louis Dubuche et de Régine Margaillan. Un pauvre être malingre qui, à l'âge de dix ans, a les membres mous de la petite enfance; on exerce ses membres grêles au trapèze, mais il ne peut se hausser sur les poignets, et le moindre effort suffit pour le mettre en sueur [424]. (*L'Œuvre.*)

**Dubuche** (LOUIS). — Fils aîné d'une boulangère de Plassans. Camarade d'enfance de Claude Lantier et de Pierre Sandoz. Était pensionnaire au collège; il avait dès cette époque les jambes lourdes, la chair endormie du bon élève piocheur. Sa mère, très âpre, très ambitieuse, l'a envoyé à Paris, où il suit les cours de l'École comme élève architecte. C'est un gros garçon brun, au visage correct et bouffi, les cheveux ras, la moustache déjà forte. Il habite rue Jacob, au sixième étage d'une grande maison froide et vit chichement des dernières pièces de cent sous que ses parents ont placées sur lui avec une obstination de

juifs qui escomptent l'avenir à trois cents pour cent. Malgré quinze mois d'apprentissage chez Dequersonnière, malgré son effort de gros travailleur, il a failli être retoqué à l'École; l'imagination lui manque, il n'est ferré que sur la partie scientifique.

La pondération de sa nature, son respect pour les formules établies sont bousculés par la peinture déréglée de Claude, mais comme ses amis le plaisantent et le traitent de sale bourgeois, il bat en retraite et affecte une allure très révolutionnaire. Lorsque Claude le pousse vers une nouvelle formule architecturale, l'édifice où la démocratie sera chez elle, loin des bijoux d'art de la Renaissance, quelque chose d'immense et de fort, disant la grandeur de nos conquêtes, il ne demande que le temps d'arriver et il promet de réaliser des merveilles quand il sera libre. En attendant, la nécessité de vivre l'a poussé vers de basses besognes, en dehors de ses travaux d'École; il gagne vingt-cinq sous de l'heure à remettre les maisons debout, chez un architecte incapable de se tirer d'un décalque, et qui travaille pour le grand entrepreneur Margaillan. Dès lors, sa continuelle préoccupation d'une fortune prompte l'attire auprès de ce dernier; il renonce au prix de Rome, dans la certitude d'être battu, expose un projet de pavillon, fortement retouché par Dequersonnière, décroche une médaille, grâce à la carrure tranquille de son patron qui préside le jury, et comme cette récompense emballe le père Margaillan, vieux parvenu illettré qui rêve un gendre à diplômes, Dubuche devient le mari de la pâle Régine, réalisant ainsi son ambition de grosse richesse [215].

Dès ce jour, il ne vient aux jeudis de Sandoz qu'avec la peur de compromettre sa fortune nouvelle, évitant de parler de sa femme pour ne pas avoir à l'amener, expliquant lentement les tracas de son installation, le travail qui l'accable, depuis qu'il s'occupe des constructions de son beau-père, toute une rue à bâtir, près du parc Monceau [260]. Mais ce bonheur dure peu. Après une invention déplorable, un four à briques où deux cent mille francs ont été engloutis, Dubuche est revenu aux constructions, il a prétendu appliquer les anciennes théories qu'il tenait de ses camarades, tout un ensemble qui doit renouveler l'art de bâtir, mais mal digéré, appliqué hors de propos, sans flamme créatrice. C'est une suite de catastrophes qui mettent Margaillan hors de lui, un désastre lamentable où la science du gendre est battue par l'ignorance du beau-père, où l'École fait banqueroute devant un maçon. Les millions ne peuvent

péricliter plus longtemps, Dubuche est relégué à la Richaudière, ainsi qu'un invalide de la vie.

Épaissi par l'argent, gâté, désorienté, il en est réduit à vivre dans l'amertume des reproches insultants de son beau-père; l'office et l'antichambre le traitent en mendiant; il est partagé entre les potions de sa femme malade et les soins à donner à ses deux enfants, fœtus venus avant terme, condamnés à la scrofule et à la phtisie, et que l'on élève sous de l'ouate [313]. Son unique satisfaction est d'avoir rendu à ses parents ce qu'ils ont avancé pour l'instruire; il a fait mettre pour eux une rente au contrat. Peu d'années ont suffi à le vieillir: son visage bouffi s'est ridé, d'un jaune veiné de rouge, comme si la bile éclaboussait la peau, tandis que les cheveux et les moustaches grisonnent déjà; le corps s'est tassé, une lassitude amère appesantit chaque geste. C'est la défaite de l'argent, aussi lourde que celles de l'art [425]. (*L'Œuvre.*)

**Dubuche** (MADAME LOUIS). — Voir MARGAILLAN (RÉGINE.)

**Ducat.** — Franc-tireur des bois de Dieulet. Petit et gros, blême, les cheveux rares. C'est un ancien huissier de Blainville, forcé de vendre sa charge après des aventures malpropres avec des petites filles; il vient encore de risquer la Cour d'assises, pour les mêmes ordures, à Raucourt, où il était comptable, dans une fabrique. Ducat émaille son discours de citations latines. Compagnon de Cabasse et du sergent Guillaume Sambuc, c'est lui qui, par dérision, joue le rôle du défenseur de Goliath Steinberg, dans le simulacre de conseil de guerre qui précède la saignée de l'espion [536]. (*La Débâcle.*)

**Duchesne** (GEORGES). — Commis principal au ministère de l'intérieur. Il est le quatrième amant de madame Bouchard, femme de son chef de division. Grâce à elle, il deviendra très vite sous-chef [431]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Ducloux** (LA). — Une vieille femme des environs de la Croix-de-Maufras, ancienne servante d'auberge, qui vit de gains louches, amassés autrefois [352]. Misard a été autorisé à la prendre avec lui après la mort de Flore, pour garder la barrière, et comme il est devenu veuf, la Ducloux, travaillée du désir de se faire épouser, est aux petits soins, inquiète de ce que jamais plus il ne ferme l'œil [355]. S'étant vite aperçue, à le voir fouiller dans les coins, qu'il doit chercher un magot, elle a le génie de se faire épouser par lui, en donnant à entendre

qu'elle connaît la cachette. Devenue la seconde madame Misard, renseignée sur la passionnante recherche, elle s'allume à la contagion et fouille désormais partout avec son homme, désormais aussi enragée que lui [408]. (*La Bête humaine.*)

**Dumonteil.** — Un riche fabricant de soieries de Lyon. A les reins assez solides pour accepter les exigences des grands magasins, se contentant d'alimenter avec eux ses métiers, quitte à chercher ensuite des bénéfices en vendant aux maisons moins importantes [230]. C'est lui qui fournit au Bonheur des Dames, une faille à lisière bleu et argent, le fameux Paris-Bonheur, qui révolutionne la place de Paris [15]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Du Poizat père.** — Ancien huissier à Coulonges, petite ville de l'arrondissement de Niort. C'est un vieillard blême, extrêmement avare, qui refuse tout argent à son fils et a même braqué un pistolet sur lui, un jour où Léopold s'était hasardé à lui demander dix mille francs pour monter une affaire superbe [180]. Il vit comme un loup, au fond d'une vieille maison en ruine, avec des fusils chargés dans son vestibule. Son fils, devenu préfet de l'Empire et voulant l'éblouir par ses belles broderies, cherche à forcer sa porte; il en résulte un drame mystérieux et sans témoin, à la suite duquel on trouve le vieil usurier étendu au pied de son escalier, la tête fendue [406]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Du Poizat** (Léopold). — Petit homme mince, la mine chafouine, avec des dents très blanches mal rangées [32]. Appartient à la bande du ministre Rougon, qu'il a connu autrefois à l'hôtel Vaneau, chez madame Correur, sa compatriote. Du Poizat faisait alors son droit à Paris, où son père lui servait une maigre pension de cent francs par mois [33]. Ce garçon rageur et cynique a été utilisé aux premiers temps de la propagande bonapartiste; il a emporté de haute lutte l'élection de Rougon à Niort et, après le coup d'État, a reçu sa récompense en devenant sous-préfet de Bressuire, presque chez lui, à quelques lieues de son père dont l'avarice l'a toujours fait souffrir [34]. Quand Rougon tombe en disgrâce, Du Poizat est forcé de donner sa démission et il recommence à crever de faim comme en 1848 [180]. Écœuré de sa mésaventure, il agite ses poings chétifs d'enfant malade, traite les gens des Tuileries de cochons [41] et travaille la presse, le monde, la Bourse, pour ramener Rougon au pouvoir. Il est le plus acharné de la bande. Au jour du succès, Du Poizat devient préfet des Deux-Sèvres, il rêve plus

que jamais de venger son enfance [304], mais, toujours rageur et toujours cynique, il pousse trop loin l'arbitraire, terrorisant Niort, imposant les basses tyrannies de Gilquin, arrêtant les gens à tort et à travers, allant jusqu'à provoquer la mort du père Du Poizat dans des conditions inexpliquées [406]. Quand ses lourdes fautes ont précipité la nouvelle chute de son protecteur, il s'empresse d'entrer dans le jeu de Clorinde et obtient d'être seulement déplacé [434]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Durieu.** — Un brasseur millionnaire. Il a été séduit par le charme de Caroline Hamelin et l'a épousée. Mais Durieu, alcoolique dangereux, poursuit sa femme avec un couteau, dans des crises de jalousie furieuse. Aussi une séparation intervient-elle. Durieu meurt fou dans une maison de santé [64]. (*L'Argent.*)

**Durieu** (Madame). — Voir Caroline (Madame).

**Durieu** (Le père). — Commissionnaire à Plassans. Vieux Provençal taciturne [34]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Dutilleul.** — Minoterie de Montsou, du côté de la veine Guillaume. La grève des mineurs arrête ses meules [425]. (*Germinal.*)

**Duveyrier** (Alphonse). — Conseiller à la Cour d'appel. Issu d'une vieille famille bourgeoise, fils d'un président de cour, a été attaché au parquet dès sa sortie de l'école, plus tard juge suppléant à Paris, décoré, conseiller avant quarante-cinq ans. Pas plus fort qu'un autre, il a été poussé par tout le monde. Duveyrier est grand et maigre. Il a la face rasée, un menton pointu et des yeux obliques; sa peau est marquée de larges plaques rouges, indiquant un sang mauvais, toute une âcreté brûlant à fleur de peau [104]. Marié à Clotilde Vabre avec qui il habite dans la maison du beau-père, rue de Choiseul, ses gros appétits de mâle ont été déçus par le dégoût physique qu'il inspire à sa femme. Aussi a-t-il toujours quelque maîtresse, logée par précaution dans des quartiers lointains, au bout des lignes d'omnibus, et chez qui il va une fois par semaine, régulièrement, ainsi qu'un employé se rend à son bureau [106].

La dernière en date est Clarisse Bocquet, qui répond sans doute à un idéal longtemps cherché, car il s'est violemment épris d'elle; il pleure en lui baisant les paupières, tout secoué dans ses ardeurs charnelles par un besoin de cultiver la petite fleur bleue des romances. C'est chez Clarisse qu'il reçoit ses amis et, dans ce salon de la rue de la Cerisaie, le sentencieux Duveyrier, si morne chez sa femme, retrouve un air de jeunesse, les taches

saignantes de son front tournent au rose, ses yeux obliques luisent d'une gaieté d'enfant [169]. Les visites hebdomadaires ne lui suffisent plus; il s'échappe entre deux suspensions d'audience, faisant seulement à la dignité de la magistrature la concession de retirer son ruban rouge quand il arrive chez sa maîtresse. Il croit d'ailleurs à la parfaite vertu de Clarisse qui, pourtant, le trompe sans scrupule, et il reste pétrifié le jour où elle le lâche brutalement. C'est pour Duveyrier une immense amertume, dont il est à peine distrait par la mort du vieux Vabre et les manœuvres à accomplir, de connivence avec Clotilde, pour spolier ses deux beaux-frères. Dans son désarroi de mâle abandonné, il couche avec Adèle, la bonne des Josserand, mais rien ne remplace Clarisse et, lorsqu'un jour le hasard la lui fait rencontrer sous une porte, il est trop heureux de la reprendre, de la réinstaller rue d'Assas dans un bel appartement, acceptant ses nouvelles conditions, renonçant à l'amusant intérieur d'autrefois, se résignant, lui que la musique horripile, à subir la torture d'un piano, retrouvant chez sa maîtresse un coin de bourgeoisie féroce où se répètent tous les ennuis de son ménage, dans de l'ordure et du vacarme [397].

Mais cette secousse l'a profondément atteint; des embarras d'argent lui sont venus, il baisse, les jeunes avocats le regardent d'un air polisson, ce qui le gêne pour rendre la justice [450]. Jeté dans l'escalier par la famille de Clarisse, il a essayé de se suicider et cette tentative ratée l'a laissé, la mâchoire de travers, déviée à gauche. Il va d'ailleurs devenir président de chambre et officier de la Légion d'honneur, juste récompense de sa férocité de magistrat. Et Duveyrier remplacera Clarisse par une nouvelle maîtresse un peu mûre, mais romanesque, l'âme élargie par cet idéal dont il a besoin pour épurer l'amour [488]. (*Pot-Bouille.*)

**Duveyrier** (Madame Alphonse). — Voir Vabre (Clotilde).

**Duveyrier** (Gustave). — Fils du conseiller à la cour. Fait sa rhétorique au lycée Bonaparte. A seize ans, il est mince et précoce [262]. Gustave couche avec la cuisinière de ses parents, Julie, qui contracte, grâce à la malpropreté du jeune homme, une mauvaise maladie [487]. (*Pot-Bouille.*)

**Duvillard.** — Possesseur d'un grand hôtel Louis XIV, attenant à la masure de Bourras, rue de la Michodière. Cet hôtel est acheté par Octave Mouret pour les agrandissements de ses magasins [23]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Écosse** (S. A. R. LE PRINCE D'). — Fils de reine, héritier d'un trône. Grand, fort, la barbe blonde, la peau rose, il est d'une distinction de viveur solide; ses membres carrés s'indiquent sous la coupe irréprochable de la redingote [150]. C'est un habitué des Variétés, un admirateur de Nana, qu'il voudrait entendre chanter à Londres [160]. Dans la loge de la cabotine, ce vrai prince boit du champagne avec l'Amiral suisse et le roi Dagobert, mettant une aimable complaisance à accueillir ces chienlits. Plus tard, parlant de Son Altesse Royale, Nana, qui a perdu tout respect, l'appelle Charles tout court et dit que c'est un prince, mais un salaud quand même [394]. (*Nana.*)

**Écrevisse** (L'). — Demi-mondaine du second Empire. Célébrité maigre, rouge de cheveux [135]. (*La Curée.*)

**Empereur.** — Un des chiens du berger Soulas, une bête terrible. Comme son maître, il exècre la Cognette [100]. (*La Terre.*)

**Ernestine.** — Une dame qui a occupé une chambre dans la maison de Bourras, et qui a écrit son nom en promenant sur le plafond la flamme d'une chandelle [221]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Escorailles** (MARQUIS D'). — Père de Jules d'Escorailles. Appartient à la vieille noblesse du quartier Saint-Marc, à Plassans. Depuis la chute du roi Charles X, il n'a pas remis les pieds à Paris. Mais, pour assurer l'avenir de son fils, il l'autorise à servir l'Empire et, s'il feint de le renier devant le monde, il travaille à son avancement d'une façon sourde et continue, affectant une humble attitude devant le triomphant Rougon qu'il condescend à traiter d'ami et de compatriote [258], redevenant hautain, plein de morgue et d'insolence, aussitôt qu'il

sent la disgrâce de Rougon [110]. Il pousse le manque de dignité jusqu'à mettre son fils aux genoux de Clorinde pour obtenir une sous-préfecture [431]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Escorailles** (Marquise d'). — Elle accompagne son mari dans ses visites à Rougon, soulignant ainsi l'humilité de cette vieille famille légitimiste devant le gros parvenu de l'Empire [257]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Escorailles** (Jules d'). — Enfant gâté d'Eugène Rougon, qui satisfait en lui son besoin d'éblouir les nobles de Plassans. Haut dignitaire de l'Empire, Rougon fait de ce jeune homme un auditeur au Conseil d'Etat [46], puis, devenu ministre, il le prend comme secrétaire [244]. D'Escorailles, qui est l'amant de la jolie madame Bouchard, obtient tout ce qu'il veut de son patron; mais, comme le reste de la bande, il est ingrat et, au jour de la chute, il n'hésite pas à lâcher Rougon pour briguer les faveurs du ministre Delestang [431]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Espanet** (Marquis d'). — Mari de la marquise Adeline. Nommé aide de camp de l'empereur, s'est rallié bruyamment, au scandale de la vieille noblesse boudeuse [8]. N'accompagne jamais sa femme dans le monde [29]. (*La Curée.*)

**Espanet** (Marquise Adeline d'). — Une des plus illustres mondaines du second Empire [8]. Petite, mine de chatte, voix flûtée, nez un peu de travers. Amie de pension de Renée Béraud Du Châtel et de Suzanne Haffner, elle est l'inséparable de celle-ci ; de vilaines histoires courent sur leur compte [116]. (*La Curée.*)

**Eugénie**. — Cuisinière de Valérie Vabre. Grande belle fille, une Vénus qui fait la conquête de tous les hommes. Elle part au bout d'un mois, ayant communiqué une maladie honteuse à ceux qu'elle a honorés de ses faveurs [338]. (*Pot-Bouille.*)

**Eugénie**. — Enfant enterrée au cimetière de Cayenne, à Saint-Ouen, où Bongrand et Sandoz lisent l'inscription sur une pauvre croix, sans entourage, plantée de biais dans une allée : Eugénie, trois jours [487]. (*L'Œuvre.*)

**Eulalie**. — Ouvrière repasseuse. Gilquin l'a rencontrée un soir, à la sortie de l'Ambigu, et il est devenu son amant. Eulalie habite un hôtel meublé de la rue Montmartre, près de son atelier. Gilquin surprend, dans une chambre voisine, un concilia-

bale entre Italiens venus à Paris pour assassiner l'empereur [252]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Eulalie.** — Grosse marchande de poissons, maîtresse de Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif. Elle le flaire chez les marchands de vin, tout en poussant sa voiture le long des trottoirs et, quand elle le pince, il lui arrive de lui envoyer une limande par la figure, pour lui apprendre à manquer l'atelier [444]. (*L'Assommoir.*)

**Eulalie** (LA MÈRE). — Marchande de légumes au panier, à Montmartre. Locataire de madame Méchain, dans la cité de Naples. C'est une énorme femme de quarante ans. Malade depuis quinze jours, elle est dans son lit, nue faute de chemise, on dirait une outre à moitié vide, tant elle est molle et coupée de plis. La tête n'est point laide, fraîche encore, encadrée de petits cheveux blonds frisés [161]. Le jeune Victor Saccard, âgé de douze ans, d'une précocité de monstre, couche avec la mère Eulalie et l'appelle sa femme [168]. (*L'Argent.*)

**Eusèbe.** — Enfant de chœur à Saint-Saturnin de Plassans. Accompagne l'abbé Bourrette au lit de mort du curé Compan [illegible]. (*La Conquête de Plassans.*)

# F

**Fagerolles père**. — Fabricant de zinc d'art, rue Vieille-du-Temple, dans une antique demeure sombre, qui avance sur les autres. C'est un gros homme blême. Ses ateliers sont au rez-de-chaussée; pour abandonner aux magasins d'échantillons les deux grandes pièces du premier étage, éclairées sur la rue, il occupe, sur la cour, un petit logement obscur, d'un étouffement de cave. D'abord, il a fait de son fils un dessinateur d'ornements, pour l'usage de sa fabrique; puis, lorsque le gamin s'est révélé avec des ambitions plus hautes, s'attaquant à la peinture, parlant de l'École, il y a eu des querelles, des gifles, une série de brouilles et de raccommodements. Même lorsque Henri a remporté ses premiers succès, son père, résigné à le laisser libre, l'a traité durement, en garçon qui gâtait sa vie [74]. Plus tard, travaillé du désir de la décoration, le fabricant oublie son opposition de jadis; il présente, comme un titre de plus, son fils arrivé à la notoriété [258]. (*L'Œuvre.*)

**Fagerolles** (HENRI). — Fils du fabricant de zinc d'art. A poussé dans le petit logement paternel, en vraie plante du pavé parisien, au bord du trottoir mangé par les roues, trempé par le ruisseau, en face d'une boutique à images, d'un tripier et d'un coiffeur [74]. C'est un garçon mince et pâle, dont la figure de fille est éclairée par des yeux gris, d'une câlinerie moqueuse, où passent des éclairs d'acier. Il affecte des airs de casseur et de voyou. Élève de l'École des Beaux-Arts, mais affilié à Claude Lantier, à Pierre Sandoz et à leur bande, il amuse ses amis révolutionnaires en leur racontant des histoires désobligeantes sur les bonzes de l'École; il se fait adorer par sa continuelle lâcheté de gamin flatteur et débineur [91]. Subissant l'influence de Claude, il ne parle que de

peinture grasse et solide, que de morceaux de nature, jetés sur la toile, vivants, grouillants, tels qu'ils sont; mais il continue de peindre avec une adresse d'escamoteur et, dans d'autres milieux, il blague les peintres du plein air, en les accusant d'empâter leurs études avec une cuiller à pot [100]. Très malin, il n'expose pas, de peur de mécontenter ses maîtres; il tape sur le Salon, un bazar infect où la bonne peinture tourne à l'aigre avec la mauvaise, et en secret il rêve le prix de Rome, qu'il plaisante d'ailleurs comme le reste [103].

L'ambition opère une transformation en lui, le terrible farceur qu'il est n'affecte plus autant des allures relâchées, il est déjà correctement vêtu, toujours d'une moquerie à mordre le monde, mais les lèvres désormais pincées en une moue sérieuse de garçon qui veut arriver [154]. Devant le *Plein Air* de Claude Lantier, il a longuement étudié un public mis en révolte par la rude franchise de l'artiste; avec son flair de Parisien et sa conscience souple de gaillard adroit, il s'est rendu compte du malentendu et il a senti vaguement ce qu'il faudrait pour que cette peinture fît la conquête de tous, quelques tricheries peut-être, des atténuations, un arrangement du sujet, un adoucissement de la facture [165]. Après avoir raté le prix de Rome, il expose une actrice devant sa glace, faisant sa figure, une peinture qui joue l'audace de la vie, sans une seule qualité originale, et qui a du succès, car les bourgeois aiment qu'on les chatouille, en ayant l'air de les bousculer [214]. Une reproduction gravée de ce tableau a un grand succès [242].

Très élégant maintenant, pincé dans des vêtements de coupe anglaise, Fagerolles a une tenue d'homme de cercle, relevée par la pointe de débraillé artiste qu'il garde. Il joue l'homme excédé par le succès naissant. C'est toujours la même figure inquiétante de gueuse, mais un certain arrangement des cheveux, la coupe de la barbe, lui donnent une gravité. Peu à peu, il se sépare de la bande, fréquentant tous les lieux de publicité où se nouent des connaissances utiles; il sait mettre les femmes de deux ou trois salons dans sa chance, non pas en mâle brutal comme son ami Jory, mais en vicieux supérieur à ses passions, en simple chatouilleur de baronnes sur le retour [256]. Dès lors, tambouriné, affiché, célébré, en marche pour toutes les fortunes et tous les honneurs, il bénéficie de la haine qu'on éprouve pour ses amis; on comble d'éloges ses toiles adoucies, pour achever de tuer leurs œuvres obstinément vio-

lentes. Son beau renom est mis en valeur par le marchand de tableaux Naudet. Celui-ci l'installe avenue de Villiers, dans un petit hôtel renaissance, un vrai bijou de fille, plein d'un luxe magnifique et bizarre [361].

Décoré, exigeant dix mille francs d'un portrait, accaparé par Naudet qui ne lâche pas un de ses tableaux à moins de vingt, trente ou quarante mille francs, le peintre vit en pleine gloire; pourtant, ce luxe étalé sent la dette, tout l'argent gagné comme à la Bourse, dans des coups de hausse, file entre les doigts, se dépense sans qu'on en retrouve la trace. Fagerolles ne compte pas, ne s'inquiète pas, fort de l'espoir de vendre toujours de plus en plus cher, glorieux de la grande situation qu'il prend dans l'art contemporain [361]. Il se laisse manger par Irma Bécot, la gamine d'autrefois, l'enfant du même trottoir que lui, parvenue à la gloire par un autre moyen et qui possède, de l'autre côté de l'avenue, un hôtel princier [360]. Élu du jury, le quinzième sur quarante, de cinq places avant le maître peintre Bongrand, il expose *Un Déjeuner*, qui est l'impudent démarquage du *Plein Air*, de Claude Lantier, avec la même note blonde, la même formule d'art, mais adoucie, truquée, gâtée, d'une élégance d'épiderme, arrangée avec une adresse infinie pour les satisfactions basses du public [385]. Et dans son apothéose, caprice nerveux du grand Paris détraqué [392], fortune d'une saison qui s'effondrera bientôt dans la débâcle de Naudet [444], Fagerolles se donne le luxe de se montrer serviable envers Claude Lantier, le maître inavoué de sa jeunesse, celui qui l'a marqué à jamais de son influence, et dont le muet dédain suffit toujours à le gêner. Il fait recevoir par charité un tableau de Claude, l'*Enfant mort*, qu'on n'aperçoit même pas, dans le dépotoir où il est relégué, tandis que la foule, conquise par l'habile Fagerolles, s'étouffe, extasiée, devant sa peinture bien parisienne [386]. (*L'Œuvre.*)

**Fanny** (MADEMOISELLE). — Grande fille en cheveux, une ouvrière du quartier, envoyée par sa patronne au Bonheur des Dames, pour rassortir du mérinos [123]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Fauchery** (LÉON). — Journaliste et auteur dramatique. Publie des chroniques dans le *Figaro*. A écrit une pièce pour les Variétés, la *Petite Duchesse*. Habite rue Taitbout, au coin de la rue de Provence. Il est grand, avec des moustaches noires. Au dire de Lucy Stewart, c'est un monsieur malpropre, qui se

collè aux femmes pour faire sa position [117]. Fauchery couche avec des actrices qu'il paye en publicité. Encouragé par de vagues confidences reçues d'un familier de Sabine Muffat de Beuville, il rêve de devenir l'amant de la comtesse et y réussit quand le ménage Muffat se désagrège sous l'action de Nana. Par contre-coup, n'osant tenir tête au comte, il se laisse imposer l'actrice, pour le rôle principal de la *Petite Duchesse*, qu'elle a la folle prétention de jouer.

La liaison de Fauchery avec Rose Mignon, traversée par les amours du journaliste avec Sabine et une coûteuse foucade pour Nana, finit par prendre le caractère d'un ménage régulier, en tiers avec le mari légitime. Au début, Fauchery déplaisait fort à Mignon, tous deux s'étaient battus dans les coulisses des Variétés, se traitant mutuellement de maquereaux [164]. Ils ont fini par s'entendre. Rose use de Fauchery comme d'un mari véritable, Mignon reste simplement le majordome de madame [485]. Le journaliste se montre raisonnable, sans jalousie ridicule, aussi coulant que Mignon lui-même sur les occasions trouvées par Rose [497]. (*Nana.*)

**Faucheur** (LE PÈRE). — Tient à Bennecourt une auberge de campagne, fréquentée par les peintres. Un petit commerce d'épicerie est annexé à l'auberge; il y a une grande salle qui sent la lessive, une vaste cour pleine de fumier, où barbotent des canards [182]. Après la mort des Faucheur, l'auberge est reprise par leur nièce Mélie [428]. (*L'Œuvre.*)

**Faucheur** (LA MÈRE). — Femme de l'aubergiste. Fille du père Poirette [184]. (*L'Œuvre.*)

**Fauconnier** (MADAME). — Blanchisseuse, rue Neuve de la Goutte-d'Or. Femme grasse, belle encore [85]. Elle est conviée au mariage de Gervaise Macquart, qu'elle emploie comme ouvrière jusqu'au jour où Gervaise s'établit. Plus tard, celle-ci rentre chez madame Fauconnier, qui est une très bonne femme pourvu qu'on la flatte [402]. (*L'Assommoir.*)

**Fauconnier** (VICTOR). — Fils de la blanchisseuse. A dix ans, c'est un grand dadais qui adore galopiner en compagnie de toutes petites filles. Plus tard, il reste le grand ami de Nana, qu'il embrasse dans les coins noirs de la maison [455]. (*L'Assommoir.*)

Devenue une célébrité de la galanterie, Nana qui aime imposer ses souvenirs d'enfance, parle de Victor avec Satin,

devant de beaux messieurs. C'était, dit-elle, un gamin vicieux qui menait les petites filles dans les caves [364]. (*Nana.*)

**Faujas** (Abbé Ovide). — Prêtre ambitieux, intrigant et brutal, renvoyé du diocèse de Besançon où il s'est rendu impossible. Réfugié à Paris dans un hôtel garni, l'abbé Faujas a offert ses services au ministre qui cherchait justement des prêtres dévoués [307] et qui, pressentant une force dans ce grand corps à la mine noire, l'a envoyé faire ses preuves à Plassans, ville passée à l'opposition royaliste et que le gouvernement veut reconquérir. Faujas est un homme grand et fort, face carrée, traits larges, teint terreux [10], crâne rude de soldat. Il a le regard clair, des yeux d'un gris morne qui s'allument parfois d'une flamme [17], une voix grave d'une grande douceur dans la chute des phrases.

Nommé vicaire à Plassans, il y arrive en 1858, sentant la misère noire, vêtu d'une vieille soutane râpée; il s'installe dans la maison de François Mouret, où il a loué au second étage deux chambres vides, que sa mère, amenée par lui, garnit avec quelques vieux meubles achetés chez un revendeur [27]. D'une sobriété et d'une continence absolues, convaincu que les hommes chastes sont les seuls forts, méprisant le monde, tout à son ambition, il se donne d'abord l'allure insignifiante d'un prêtre sans moyens, sans arrière-pensée aucune, il se tient à l'écart, refuse toutes les avances, mais sourdement, patiemment, se renseigne sur Plassans, sur les groupes qui s'y disputent l'influence politique; il utilise les bavardages de François et les complaisances de l'abbé Bourrette, il prend pied chez Félicité Rougon qui a été avisée de sa mission secrète et qui lui donne d'utiles conseils [81]. Faujas développe son œuvre, s'emparant de l'esprit de Marthe Mouret, dont il fera sa chose, poussant Serge vers la prêtrise, créant sans se mettre en avant l'Œuvre de la Vierge qui va lui concilier les femmes, et le Cercle de la Jeunesse qui ralliera les jeunes gens, circonvenant monseigneur Rousselot qui jusque-là était dominé par l'ultramontain Fenil. Il remporte un premier succès par sa nomination à la cure de Saint-Saturnin [157]. L'adoration de Marthe, la faiblesse de Mouret ont fini par lui livrer la maison; il y a installé les Trouche, terribles parents qu'il n'ose rudoyer et qu'il emploie habilement à de basses besognes.

Peu à peu, il gagne toute la ville, unissant autour de lui les sociétés rivales, utilisant les services de madame de Condamin,

agissant par Trouche sur les faubourgs. Il devient second vicaire général et finit par tenir l'opinion dans sa main; quand vient l'heure des élections, son candidat Delangre est élu à une énorme majorité; l'Empire a reconquis Plassans Mais l'abbé Faujas a la victoire rude, il revient aux brutalités de sa nature, laissant tomber le masque de douceur que Félicité Rougon lui avait attaché. Exaspéré des poursuites passionnées de Marthe Mouret, il la rudoie si terriblement qu'elle court aux Tulettes où son mari est enfermé, et cette démarche provoque l'affreuse tragédie où Faujas va trouver la mort. (*La Conquête de Plassans.*)

**Faujas** (MADAME). — Mère de l'abbé Faujas, à qui elle ressemble beaucoup, plus petite, l'air plus rude [10] Elle a une voix brève, au timbre un peu rauque. Agée d'environ soixante-cinq ans, active et vigoureuse, elle est la servante de son fils qu'elle aime d'une adoration absolue, le regardant d'un air d'extase, montant la garde autour de lui, prête à écraser tout obstacle gênant. Elle porte une robe de cotonnade, serrée au corsage par un fichu jaune noué derrière la taille, et de gros souliers lacés [17]. Dès son arrivée chez les Mouret, elle s'est emparée de la maison par des regards inquisiteurs, des allongements de cou dans toutes les pièces. Et c'est bientôt une possession effective, qui commence par les parties de piquet avec le propriétaire [92], continue à la cuisine par la conquête de Rose [239] et s'affirme par l'envahissement du rez-de-chaussée [241], lent travail de termite, contrarié un instant par les manœuvres parallèles d'Olympe Trouche [249], et qui aboutit au pillage [338]. Cette mère vit uniquement pour son fils; elle lui reste dévouée jusqu'à la mort, s'offrant aux flammes pour le protéger, éteignant les charbons sous ses pieds nus [385]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Faujas** (OLYMPE). — Sœur de l'abbé Faujas. Mariée à Trouche. Grande femme mince, blonde, fanée, à la figure plate et ingrate [138]. Elle vient à Plassans et s'impose avec son mari à l'abbé, dont elle jalouse la prospérité et qui, n'osant éviter ces parents dangereux, les tient le plus possible en tutelle, puis les utilise et, pour prix de leurs services équivoques, ferme les yeux sur les vices du couple. Gourmande et paresseuse, Olympe soutire de l'argent à Marthe Mouret en exploitant son affection pour Faujas [221], elle raconte partout que le mari est fou [281], préparant ainsi l'internement du

malheureux, poursuivant l'unique but de chasser les propriétaires pour s'emparer de la maison. Elle meurt, un soir d'ivresse, dans l'incendie allumé par François Mouret [384]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Fauquenoix.** — Associé du baron Desrumaux, dans la société d'exploitation des mines de Montsou [83]. (*Germinal.*)

**Fauvelle.** — Sucrerie de Montsou. Souffre de la crise créée par la grève des mineurs [425]. (*Germinal.*)

**Favier.** — Employé à la soierie, au Bonheur des Dames. Un grand garçon sec et jaune, qui est né à Besançon d'une famille de tisserands, et qui, sans grâce, cache sous son air froid une volonté inquiétante [56]. Simple commis, il a travaillé au renvoi du second, Robineau, pour faire donner la place à Hutin et avancer lui-même; puis, voulant à son tour devenir second, il a aidé Hutin à supplanter le premier, Bouthemont. Et plus tard, il mangera Hutin aussi. Maigre et froid, il le regarde en dessous, la bile au visage, comme s'il comptait les bouchées dans ce petit homme trapu [343]. Le départ de Hutin lui donne enfin la première place [499]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Fayeux.** — Receveur de rentes à Vendôme. Est en rapports d'affaires avec Busch et avec la Méchain, qui dit être sa cousine [28]. A pour négoce avoué de toucher les coupons des petits rentiers du pays, mais, dépositaire de fortes sommes, il joue frénétiquement à la Bourse. Ses ordres sont donnés à la charge Mazaud [90]. Après la débâcle de la Banque Universelle, il lève le pied avec les quelques centaines de mille francs qui se trouvent entre ses mains [395]. (*L'Argent.*)

**Fenil** (Abbé). — Premier grand vicaire de l'archevêché de Plassans. Terrible homme, plat et pointu comme un sabre. Grâce à la faiblesse de monseigneur Rousselot, il est le vrai chef du diocèse, dont il terrorise les prêtres [148]. Ultramontain déclaré, n'obéissant qu'au mot d'ordre de Rome, il a fait marcher son clergé à fond en faveur du marquis de Lagrifoul, député légitimiste, hostile à l'Empire. Dès l'arrivée de l'abbé Faujas, envoyé pour reconquérir Plassans, c'est un duel entre ces deux prêtres. Fenil battu va se claquemurer dans sa propriété des Tulettes et prépare sourdement avec Antoine Macquart la revanche qui doit le débarrasser de son redoutable adversaire [367]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Féraud-Giraud frères.** — Maison de transports maritimes, pour l'Italie, Naples et les villes de l'Adriatique, par Civita-Vecchia. Adhère au syndicat de la Compagnie générale des Paquebots réunis [179]. (*L'Argent.*)

**Fernand.** — Élève en pharmacie chez Combette, au Chêne-Populeux. C'est un grand garçon blême, l'air poltron [121], à qui la peur des Prussiens donne la fièvre. (*La Débâcle*).

**Fernande.** — Figurante des Variétés. Est traitée de chameau par Bordenave [147]. (*Nana.*)

**Fêtu** (LA MÈRE). — Vieille pauvresse, protégée de l'abbé Jouve. Toute ronde malgré sa misère, visage bouffi, petits yeux noirs pleins de finesse, voix pleurarde, humilité bruyante qu'elle traduit par un flot de paroles [34]. Elle habite une mansarde dans le passage des Eaux. C'est à son chevet que se rencontrent Hélène Grandjean et le docteur Deberle. Pleine de rouerie, la mère Fêtu exploite la situation jusqu'au bout, trouve les paroles qu'il faut dire pour obtenir des aumônes plus larges, joue vaguement un rôle d'entremetteuse, toujours geignarde et toujours la main tendue. (*Une Page d'Amour.*)

**Fifi.** — Voir MENU (FANNY).

**Fifine.** — Une masse de vingt livres, outil de forgeron. Goujet et Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, se servent de Fifine et de Dédèle pour lutter de force et d'habileté au travail, sous les yeux de Gervaise [212]. (*L'Assommoir.*)

**Finet** (ARISTIDE). — Fondateur de la maison du Vieil Elbeuf, draps et flanelles, rue de la Michodière. Beau-père et prédécesseur de Hauchecorne [15]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Finet** (DÉSIRÉE). — Fille d'Aristide. Mariée au premier commis de son père, Hauchecorne, qui continue le commerce des draps [15]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Finet.** — Médecin de campagne, résidant à Cloyes. Grand et maigre, la face jaunie par des ambitions mortes. Il déteste sa clientèle paysanne, qu'il accuse de la médiocrité de sa vie [112]. Les gens le font venir toujours trop tard. Il est dur pour eux, ce qui augmente leur déférence, malgré le continuel doute qu'ils gardent sur l'efficacité de ses potions [406]. Et son indifférence est telle que devant les décès les plus mystérieux, Rose Maliverne à moitié assommée par son fils, le père Fouan

brûlé vif, il n'hésite pas à conclure à une mort naturelle. (*La Terre.*)

**Firmin.** — Maître d'équipage de l'empereur, à Compiègne. C'est lui qui donne le signal de la curée [223]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Flaminio.** — Domestique de la comtesse Balbi [73]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Fleur d'Épine.** — Célèbre chef de brigands; a précédé le Beau-François à la tête des chauffeurs d'Orgères [67]. (*La Terre.*)

**Fleurance.** — Hercheuse au Voreux. Travaillait à la taille des Maheu. On l'a trouvée morte sur son lit, les uns disent d'un décrochement du cœur, les autres d'un litre de genièvre bu trop vite. Elle est remplacée à la mine par Étienne Lantier [30]. (*Germinal.*)

**Flore.** — La fille aînée de madame Misard (tante Phasie). Quand sa mère est devenue impotente, elle l'a remplacée comme garde-barrière, à la Croix-de-Maufras. C'est une grande fille de dix-huit ans, blonde, forte, à la bouche épaisse, aux grands yeux verdâtres, au front bas, sous de lourds cheveux [37]. Les hanches solides, les bras durs d'un garçon, elle n'est point jolie, mais de tout son être robuste et souple, monte une sauvage énergie de volonté. On cite d'elle des traits de dévouement, des sauvetages, de rudes besognes accomplies sans effort; dédaigneuse du mâle, ayant presque assommé l'aiguilleur Ozil, qui essayait de la prendre, elle est vierge et guerrière. On lui croit la tête dérangée [13].

Lorsqu'elle était toute petite, violente et volontaire déjà, c'est Jacques Lantier qu'elle aimait, et maintenant, c'est à lui seul qu'elle veut se donner. Mais il la refuse et bientôt, elle lui connait une autre maîtresse, Séverine Roubaud. Convaincue de son bon droit à être aimée, puisqu'elle est plus forte et plus belle que l'autre, cette sauvagesse est torturée de jalousie, elle déborde d'une rancune meurtrière et, comme il lui faut subir, chaque vendredi, l'abominable vision de l'express emmenant les deux amants vers Paris, un impérieux besoin naît en elle de culbuter tout, de tuer ces gens pour qu'ils ne passent plus, pour qu'ils n'aillent plus là-bas ensemble. Mais c'est en vain qu'elle provoque une affreuse catastrophe, elle massacre inutilement une foule d'inconnus; Séverine et Jacques sont saufs,

elle a tué pour rien [339]. La pensée que Jacques a surpris le crime, que jamais il ne pardonnera, qu'il aura pour elle la répulsion terrifiée qu'on a pour les monstres, lui rend tout à coup la vie odieuse. Et pour mourir, elle entreprend une marche d'obstination héroïque, sous le tunnel de Malaunay, au-devant d'un train lancé à toute vitesse [344]. (*La Bête humaine.*)

**Florence.** — Petite actrice des Bouffes. Marsy lui offre un hôtel de six cent mille francs [44]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

Actrice des Variétés. Pauline Letellier l'a rencontrée sur le boulevard, accompagnée du beau Malignon. Juliette Deberle, un peu jalouse, assure que Florence a quarante ans, qu'elle est laide à faire peur et que tout l'orchestre la tutoie aux premières représentations [53]. (*Une Page d'Amour.*)

**Florent.** — Né en Provence, avait commencé son droit à Paris lorsqu'il a perdu sa mère, en 1841. Veuve, celle-ci s'était remariée à un sieur Quenu, originaire d'Yvetot, et elle a laissé un fils du second lit. Sans ressources, Florent abandonne ses études et s'installe rue Royer-Collard, avec le petit Quenu, qu'il élève paternellement, trouvant des douceurs infinies à se sacrifier pour son cadet. Entré comme professeur dans une pension de la rue de l'Estrapade, il se lie avec un rôtisseur voisin, Gavard, qui apprendra la cuisine à Quenu. Les jeunes gens ont un oncle à Paris, un frère de leur mère, le charcutier Gradelle. Nature tendre, ne goûtant que les joies amères du dévouement, Florent craint de s'aigrir dans les souffrances de la médiocrité; il se jette en pleine bonté idéale, se crée un refuge de justice et de vérité absolues, devient républicain [52] et est bientôt un de ces orateurs illuminés qui prêchèrent la révolution de 1848 comme une religion nouvelle, toute de douceur et de rédemption.

Au coup d'État, dans la fusillade des boulevards, bousculé par la foule, il est tombé, ayant sur lui une jeune femme en chapeau rose, morte, la gorge trouée de deux balles. Ébranlé par cette horrible scène, il s'est laissé arrêter le soir même au pied d'une barricade, on le jette dans une casemate du fort de Bicêtre, il est condamné à la déportation et transporté à Cayenne par la frégate *le Canada*. C'est alors sept années d'affreuses souffrances, de faim continue, qui le laissent sec, l'estomac rétréci, la peau collée aux os, sept années qu'il con-

tinue à vivre dans son rêve de fraternité universelle. Évadé de l'île du Diable, ayant rôdé pendant deux ans à travers la Guyane hollandaise, atteint de la fièvre jaune et guéri par miracle, il a dû faire toutes sortes de métiers; puis, cédant à l'envie folle de revenir, il a fini par économiser l'argent du voyage; il débarque au Havre avec quinze francs dans son mouchoir, achète à Vernon ses deux derniers sous de pain et, ramassé mourant, aux portes de Paris, un matin de septembre, il arrive à la Pointe Saint-Eustache, étendu dans la voiture maraîchère de madame François, gris de misère, de lassitude et de faim.

Maigre comme une branche sèche, il a de grands yeux bruns, d'une singulière douceur, dans un visage dur et tourmenté. Avec son ventre vide, les Halles, débordantes de nourriture, lui apparaissent comme une tentation surhumaine. Il a retrouvé d'abord son vieil ami Gavard, puis Quenu marié, gras et prospère, devenu charcutier rue Rambuteau, après avoir hérité de l'oncle Gradelle. Il s'installe chez lui, dissimulé à la police grâce aux papiers de Laquerrière, pauvre diable mort entre ses bras à Surinam et qui, par une heureuse coïncidence, portait le prénom de Florent. Il passera pour le cousin de sa belle-sœur, la plantureuse Lisa Macquart. Remis à neuf, sentant d'abord une grande affection autour de lui, il a refusé sa part d'héritage dans la succession de l'oncle et il promène son corps ravagé de maigreur dans ce milieu gras où peu à peu il va être importun. Amené par Lisa à suppléer Verlaque, inspecteur à la marée, il abandonne à son prédécesseur malheureux la totalité de ses appointements et il vit, en proie à l'hostilite des grasses marchandes, subissant le contre-coup des rivalités de madame Quenu et de la Belle Normande, qui se réconcilieront plus tard sur son dos.

Dans cette existence pleine de souffrances physiques et morales, Florent caresse le rêve de venger l'Humanité traitée à coups de fouet et la Justice foulée aux pieds. Il revient à la politique [159]. La haine l'a pris contre ce Paris entripaillé, qui cuve sa graisse et qui appuie sourdement l'Empire. Et il entre alors dans le groupe Gavard, une réunion d'amis qui se retrouvent chaque soir chez le marchand de vin Lebigre et où l'on parle carrément du grand coup de balai. L'agent provocateur Logre a vite fait d'organiser un complot dont le naïf Florent se voit le chef; et l'évadé de Cayenne est alors parfaitement heureux, soulevé par cette idée intense de se faire le justicier des maux qu'il a vu souffrir. Le jour où le ministère a

besoin d'enlever par la peur un vote au Corps législatif, Florent, qui croyait n'avoir plus qu'un signe à transmettre aux sections, est arrêté dans une souricière, organisée avec la complicité de tout le quartier, la belle Lisa en tête. Il passe en jugement à côté de ses prétendus affiliés et ce doux rêveur, qui s'évanouissait en regardant égorger des pigeons, est traité comme un buveur de sang. On le condamne à la déportation, c'est-à-dire à la mort, pendant que les députés votent d'enthousiasme un projet d'impôt impopulaire dont les faubourgs eux-mêmes n'oseront plus se plaindre, dans la panique qui souffle sur la ville [356]. *(Le Ventre de Paris.)*

**Flory.** — Commis d'agent de change. Est né à Saintes, d'un père employé à l'enregistrement ; a d'abord été commis de banque à Bordeaux, puis, à Paris, est entré chez Mazaud, sans autre avenir que d'y doubler peut-être ses appointements en dix années. Régulier et consciencieux dans les premiers temps, il s'est lié avec Gustave Sédille, qui l'a entraîné vers les femmes. C'est un garçon à figure tendre, avec un nez à passions, une bouche aimable, une épaisse barbe châtaine [85]. La fête a commencé par de joyeuses parties pas chères avec mademoiselle Chuchu, on s'est ensuite installé dans un appartement de la rue Condorcet, où la jeune personne est devenue exigeante ; il lui a fallu des bijoux, des dentelles.

Flory a risqué quelques petites opérations, marchant dans le sillage de Saccard [212] ; et le malheureux garçon a été perdu par son premier gain de dix mille francs, après Sadowa, cet argent de plaisir, si vite gagné, si vite dépensé. Dès lors, il se met à jouer éperdument, sans calcul aucun d'ailleurs, tout au jeu de Saccard, qu'il suit avec une foi aveugle [335]. Et, au jour de la débâcle, ayant un énorme découvert, affolé par la peur d'une exécution immédiate, il imagine, par une singulière honnêteté, de voler cent quatre-vingt mille francs à son patron, simplement pour payer sa dette de jeu chez un autre agent. On l'arrête, il pleure beaucoup en prison, dans un affreux réveil de honte et de désespoir, et sa mère, accourue de Saintes, frappée de désespoir devant cet effondrement, doit s'aliter chez des amis où elle est descendue [396]. *(L'Argent.)*

**Fontan** (Achille). — Acteur des Variétés. Une tête de faune suant le vice ; c'est un comique d'un talent canaille et original, un mauvais camarade qui casse toujours du sucre sur la tête des autres. Fontan a joué un Vulcain déhanché dans la

*Blonde Vénus* et le baron de Tardiveau dans la *Petite Duchesse*. Aux répétitions, il semble soumettre à l'auteur des idées dont il doute lui-même et, à la moindre objection, il se vexe et parle de rendre le rôle [331].

Nana s'est prise pour lui de la toquade enragée des filles pour la laideur grimacière des comiques [258]; tous deux s'installent dans un petit logement de la rue Véron, à Montmartre, mettant leurs ressources en commun, les dix mille francs de Nana et les sept mille de Fontan. Mais celui-ci est avare, et, quand les fonds de sa maîtresse ont filé, il reprend les siens et se fait nourrir dès lors par elle, sans s'inquiéter d'où vient l'argent. A force d'exploiter Nana et de la battre, sans lasser son dévouement de bête soumise, Fontan en arrive à abuser. Par une perversion de ses goûts de monstre, il éprouve pour elle une haine féroce, au point de ne plus tenir compte de ses propres intérêts, et il se débarrasse de Nana en la chassant grossièrement [301]. (*Nana.*)

**Fontenailles** (MADEMOISELLE DE). — Une orpheline, la dernière des Fontenailles, vieille noblesse du Poitou. Débarquée sur le pavé de Paris avec un père ivrogne, restée honnête dans cette infortune, d'une éducation trop rudimentaire malheureusement pour être institutrice ou donner des leçons de piano, elle est entrée au Bonheur des Dames, sur la recommandation de madame Desforges, et a été mise au service des échantillons. Deux comtesses et une baronne sont déjà casées au service de la publicité, où elles font des bandes et des enveloppes. Mademoiselle de Fontenailles boit probablement; sa maigreur a des teintes plombées, et ses mains seules, blanches et fines, disent encore la distinction de sa race [355]. Ayant un salaire journalier de trois francs, qui lui permet tout juste de ne pas mourir, logée en une petite chambre de la rue d'Argenteuil, elle vit dans l'hébétement de sa déchéance. Mariée au garçon de magasin Joseph, elle a obtenu par faveur un poste d'auxiliaire; elle porte une grande blouse noire, marquée à l'épaule d'un chiffre en laine jaune [196], et cette ancienne marquise, recueillie par charité, promène dans les magasins son masque épais et terreux de servante [198]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Fouan**, *dit* BUTEAU. — Voir BUTEAU.

**Fouan** (FANNY). — Voir DELHOMME (MADAME.)

**Fouan** (HYACINTHE). Voir JÉSUS-CHRIST.

**Fouan** (JOSEPH-CASIMIR). — Père de Marianne, de Louis, de Michel et de Laure. Est né en 1766. Appartient à une famille qui a poussé et grandi, depuis des siècles, comme une végétation entêtée et vivace, en un coin de Beauce. Anciens serfs des Rognes-Bouqueval, les Fouan ont dû être affranchis sous Philippe le Bel. Ils sont devenus propriétaires, un arpent, deux peut-être, achetés au seigneur dans l'embarras. Puis, en une lutte de quatre cents ans, ils ont défendu et arrondi ce bien dérisoire, sans cesse remis en question, écrasé d'impôts. De longues générations de Fouan ont engraissé le sol et, lors de la révolution de 89, le Fouan d'alors, Joseph-Casimir, possède vingt et un arpents, conquis en quatre siècles sur l'ancien domaine seigneurial. Il a cent écus à peine de côté et, trop prudent pour emprunter, craignant aussi un retour des nobles, il ne prend aucune part à ces ventes de biens nationaux qui devaient enrichir tant de bourgeois. Joseph-Casimir reste dès lors inconsolable d'avoir vu les terres des Rognes-Bouqueval passer aux mains du citadin Isidore Hourdequin, plus audacieux que lui. Devenu vieux, il partage les vingt et un arpents entre trois de ses enfants, restés à Rognes, Marianne, Louis et Michel, et il dédommage en argent sa fille cadette, Laure [31]. (*La Terre.*)

**Fouan** (LAURE). — Voir BADEUIL (MADAME CHARLES).

**Fouan** (LOUIS), *dit* LE PÈRE FOUAN. — Fils de Joseph-Casimir. Mari de Rose Maliverne. Père de Jésus-Christ, de Buteau et de Fanny Delhomme. Il a eu en partage sept arpents de terre et a épousé Rose, héritière de douze arpents. Il a cultivé ces biens avec acharnement, il les a augmentés lopins à lopins, au prix de la plus sordide avarice. Telle parcelle représente des mois de pain et de fromage, des hivers sans feu, des étés de travaux brûlants, sans autre soutien que quelques gorgées d'eau. Il a aimé la terre en femme qui tue et pour qui on assassine. Ni épouse, ni enfants, ni personne, rien d'humain : la terre! [20] Pendant des années, tous, la femme, les enfants ont tremblé sous lui, sous ce despotisme rude du chef de la famille paysanne [27]. Il a ainsi vécu jusqu'à soixante-dix ans.

Sauf ses jambes, il est gaillard encore, bien tenu ; il a de petits favoris blancs, en pattes de lièvre correctes ; le long nez de la famille aiguise sa face maigre, aux plans de cuir coupés de grands plis. Mais, jadis très robuste, il est maintenant desséché et rapetissé, son corps se courbe, comme pour retourner

à cette terre, si violemment désirée et possédée. Et l'heure est venue: comme le père Fouan ne peut plus cultiver lui-même, qu'il ne veut pas introduire chez lui des étrangers qui pilleraient, que son cœur se fend de voir la bonne terre se gâter faute de soin, que d'autre part, la donation entre vifs offre aux familles une économie sur les droits d'héritage, il se décide à céder le bien à ses fils, comme son père le lui a cédé à lui-même, enragé de sa vieillesse impuissante. La maison qu'il habite au bas de Rognes vient de sa femme Rose; ils garderont cette maison et le jardin, jouiront de redevances en nature, et chacun des enfants leur servira deux cents francs de rente viagère. Fouan pourrait vivre satisfait, car il possède un magot, trois cents francs de rente, que nul ne connaît. Mais quinze jours après le partage, malade de n'avoir plus de terre, il fait la sottise de conclure un marché de dupe avec le père Saucisse, celui-ci cédant, après sa mort, un arpent de bien, à la condition de recevoir, sa vie durant, quinze sous chaque matin. Et c'est une dernière illusion, où le père Fouan contente vaguement sa passion de la terre.

Aujourd'hui, il connaît le supplice de l'oisiveté, plus de bêtes, plus de travail, ni rien qui grouille, dans le vide des bâtiments et de la cour. C'est une existence morne, ses bras se détraquent dans le repos, pareils à d'antiques machines jetées aux ferrailles [132]. Et comme les enfants, devenus rapaces depuis qu'ils possèdent, font mal leur devoir, comme les redevances en nature sont pitoyablement acquittées, que Jésus-Christ ne paye pas un sou de sa part, que Buteau liarde, les anciens doivent se restreindre et même tuer leur vieux chien, qui coûte trop à nourrir. C'est le premier sacrifice. Devenu veuf, le père Fouan vit un an, silencieux dans la maison déserte. Et son autorité peu à peu morte s'étant réfugiée dans une obstination de vieil homme, même contraire à son bien-être, il refuse longtemps d'aller vivre avec ses enfants. Mais l'existence devient intenable; Fouan affaibli, la voix cassée, les bras débiles, les reins courbés chaque jour davantage, se laisse recueillir par les Delhomme, qui sont las d'être seuls à payer la rente; le vieux n'avait plus de terre, il n'aura plus de maison [231]. Et comme Fanny, susceptible et maniaque, lui fait la vie dure, il change de logis, accepte tour à tour l'hospitalité de ses deux fils, Buteau qui le rudoie et Jésus-Christ qui le pressure, tous deux ayant deviné le magot et voulant s'en emparer; c'est une sourde lutte, d'où Buteau sortira vainqueur.

Fouan, définitivement dépouillé, mis dehors par ses enfants, retombé dans le mépris de tous, erre pendant une nuit et un jour entier autour de ses anciennes terres; les chiens qui ont un toit de paille lui font envie [417]. Et tout son corps tremble sous la violence de la faim, sa tête ne commande plus, ses jambes marchent toutes seules, la bête le ramène chez Buteau, où il vivra désormais isolé, à des lieues, restant dans son silence comme séparé et enseveli, sans un regard, sans un mot, l'air d'un aveugle et d'un muet, ombre traînante au milieu des vivants [425]. Ce n'est plus le vieux paysan propret. Sa face s'est amincie et décharnée, son grand nez osseux s'allonge vers la terre, ses joues sont envahies d'une barbe blanche, longue et sale; et il va, les reins cassés, n'ayant plus qu'à faire la culbute finale pour tomber dans la fosse [427]. Mais cette fin normale lui sera refusée. Il a vu le viol et l'assassinat de sa petite-fille Françoise Mouche; un nouveau crime ne coûte rien à Buteau ni à Lise pour supprimer ce témoin gênant, qui est aussi une bouche inutile. Le père Fouan meurt étouffé dans son lit et grillé vif. (*La Terre.*)

**Fouan** (MARIANNE). — Voir GRANDE (LA).

**Fouan** (MICHEL). — Voir MOUCHE (LE PÈRE).

**Fouan** (OLYMPE). — Voir TROUILLE (LA).

**Fouan** (LA MÈRE). — Voir MALIVERNE (ROSE).

**Foucarmont.** — Officier de marine. Dans les soupers, il se vante d'avoir bu de tous les vins imaginables à travers les cinq parties du monde et de ne pouvoir pas se griser [118], mais il n'en finit pas moins par être ivre mort et son amie Louise Violaine doit le soigner toute la nuit [125]. Foucarmont a amassé en dix années de voyage une trentaine de mille francs, qu'il veut risquer aux États-Unis. Tombé aux mains de Nana, il se ruine rapidement, il donne tout, jusqu'à des signatures sur des billets de complaisance, engageant son avenir. Lorsque Nana le pousse dehors, il est nu. Mais elle se montre très bonne et lui conseille de retourner sur son bateau [485]. (*Nana.*)

**Foucart.** — Restaurant à vingt-cinq sous, fréquenté par Jory, Mahoudeau et leur bande [177]. (*L'Œuvre.*)

**Foucart** (MADAME). — Sage-femme à Paris. Demeurait en 1850 rue des Deux-Écus. A connu Sidonie Rougon lorsque celle-ci tenait un commerce de produits du Midi, rue Saint-Honoré.

C'est elle qui l'a accouchée et qui a porté l'enfant à l'Assistance publique. Dix ans plus tard, on la retrouve rue Censier. C'est une femme énorme, tassée sur des jambes courtes [50]. (*Le Rêve.*)

**Fouchard.** — Père d'Honoré. Oncle maternel d'Henriette et de Maurice Levasseur. Un paysan de Remilly, devenu boucher par besoin de lucre; il promène sa viande dans vingt communes des environs. C'est un grand vieillard en blouse, à la rude chevelure blanche, à la face carrée, coupée de larges plis, au nez fort, aux yeux gros et pâles, au menton volontaire [157]. D'une avarice noire, d'une impitoyable dureté, il s'est opposé au mariage d'Honoré avec la petite servante Silvine Morange, mais il a gardé tranquillement la fille, espérant à tort que les jeunes gens se contenteraient ensemble, sans se marier. Après dix-huit mois de patience, Honoré a rompu avec son père et s'est engagé par un coup de tête. Fouchard a gardé la servante, dont il était content, et l'a vue, avec plaisir, séduite par Goliath Steinberg, ce qui avait l'avantage de terminer l'aventure [96].

A la veille du passage des troupes françaises, en marche vers Sedan, Fouchard a fait disparaître son bétail, les quelques animaux à son service, ainsi que les bêtes réservées à sa boucherie, les cachant au fond de quelque carrière abandonnée; il a passé des heures à tout enfouir chez lui, le vin, le pain, les moindres provisions, jusqu'à la farine et au sel; et il refuse de donner même un verre d'eau aux soldats français [158], préférant attendre de meilleures occasions; de vagues idées de commerce se sont ébauchées dans son crâne de vieillard patient et rusé. La mort de son fils, tué au calvaire d'Illy, lui arrache quelques larmes, mais il se console vite en traitant de bonnes affaires; il achète pour quarante-cinq francs trois chevaux d'officiers, volés sur le champ de bataille [435]; il accepte Prosper Sambuc comme garçon de ferme, parce que le soldat, échappé à la captivité, ne lui coûtera pas de gages [412].

Tandis que râle le pays entier, saigné aux quatre membres, Fouchard trouve le moyen d'élargir tellement son commerce de boucher en détail qu'il abat à cette heure le triple et le quadruple de bêtes; il a fait des marchés superbes avec l'ennemi, haussant les épaules devant le muet reproche des voisins, disant que c'est son patriotisme, à lui, de ne pas donner gratis,

aux Prussiens, de la nourriture par-dessus la tête [505]. Et ce paysan goguenard estime qu'il en a plus tué avec ses vaches malades que bien des soldats avec leur chassepot. Les francs-tireurs des bois de Dieulet, Guillaume Sambuc, Cabasse, Ducat, sont ses pourvoyeurs de bêtes crevées [521]. Un instant soupçonné d'avoir participé à l'exécution de Goliath Steinberg, il a été arrêté, mais on le relâche peu après, grâce à l'intervention du capitaine de Gartlauben, ami des Delaherche. Fouchard, d'ailleurs, commence à en avoir assez des Prussiens, qui maintenant le chicanent sur la qualité de ses fournitures. Gros monsieur désormais, il ne montrera son magot qu'à la fin de la guerre [565]. (*La Débâcle.*)

**Fouchard** (HONORÉ). — Fils unique du vieux Fouchard. A vingt ans, en 1867, il a tiré un bon numéro, ravi de pouvoir épouser la petite Silvine Morange, servante chez son père. Mais devant la rude opposition de ce dernier, il s'engage et est envoyé en Afrique, dans l'artillerie. Quand il a su l'aventure de sa chère Silvine, séduite par Steinberg et devenue mère, il est resté trois mois à l'hôpital et n'a jamais voulu profiter d'un congé pour revenir au pays. A l'heure de la guerre, c'est un maréchal des logis, à l'air crâne et d'aplomb, avec ses moustaches et sa barbiche brunes [4]. Sur les routes d'Alsace, il défile, campé fièrement sur son cheval, à la gauche de sa pièce, soignée, astiquée, éclatante ainsi qu'un soleil, admirée de tout le monde, des bêtes et des gens, serrés autour d'elle, dans une discipline et une tendresse de famille brave [35]. Honoré a reçu de Silvine une lettre disant qu'elle l'aime toujours, qu'elle n'a jamais aimé que lui [97], il en tremble de bonheur, et lorsque, de passage à Remilly, il la revoit, c'est pour lui pardonner; il l'épousera dès qu'il sera rentré du service, on n'étranglera pas le petit, d'autres pousseront, on finira par ne plus le reconnaître dans le tas [173].

Sa batterie est parmi celles qui, dans la journée du 1er septembre, défendent un instant le calvaire d'Illy; elles y arrivent dans un ordre superbe, on les dirait à la parade [308], mais tandis que leurs obus éclatent en l'air, loin du but, les batteries prussiennes, elles, règlent leur tir en deux coups et atteignent aussitôt les pièces françaises, qui sont rapidement démontées, malgré leurs changements de position, bravement accomplis sous le feu [312]. Fou de rage de voir sa pièce blessée, bouche écornée et roue détruite, Honoré veut la sauver comme on sauve le drapeau, il

remplace la roue sous la mitraille, mais, au moment de la retraite définitive, il est foudroyé, le bras droit arraché, le flanc gauche ouvert. Tombé sur le canon, il y reste étendu, comme sur un lit d'honneur, la face intacte et belle de colère, et ses doigts crispés ont retrouvé la lettre de Silvine, que son sang tache goutte à goutte [315]. (*La Débâcle.*)

**Fougeray** (Mademoiselle de). — Fille aînée de la baronne de Fougeray. Est entrée aux Carmélites. On assure qu'elle a aimé un jeune homme et que celui-ci est mort. La prise de voile de cette pauvre enfant intéresse tout Paris et défraye les conversations des mardis de la comtesse Muffat [82] et des soupers d'actrices [114]. (*Nana*).

**Fouque** (Adélaïde), *dite* Tante Dide (1). — Mère et aïeule des Rougon-Macquart. Elle a donné naissance à la branche légitime, par Pierre Rougon, et aux deux branches bâtardes, par Ursule et Antoine Macquart. Adélaïde, née en 1768, est orpheline à dix-huit ans. Père mort fou. Elle est une grande créature mince, pâle, aux regards effarés, aux lèvres charnues, bizarre d'allures, on lui croit le cerveau fêlé. Héritière des plus riches maraîchers du pays, elle épouse un lourd jardinier, Rougon, qui meurt quinze mois après, lui laissant un fils, Pierre. Avant la fin de son deuil, elle est la maîtresse du contrebandier Macquart, qu'elle aime d'un amour de louve, et elle en a deux enfants, Antoine et Ursule, élevés côte à côte avec Pierre. Dès les premières couches, elle a subi des crises nerveuses qui s'aggravent lorsque son amant, surpris à la frontière pendant qu'il introduisait de la marchandise en fraude, est tué par le fusil d'un douanier. Les troubles hystériques d'Adélaïde la jettent dans des convulsions terribles, la détraquent complètement en peu d'années [51] et la livrent sans défense aux duretés de son fils légitime. Dès quarante-deux ans, elle a des airs vagues de vieille femme tombée en enfance. Elle s'est retirée

---

(1) *Adélaïde Fouque, dite tante Dide. Née en 1768; mariée en 1786, à Rougon, lourd et placide jardinier; en a un fils en 1787; perd son mari en 1788; prend, en 1789, un amant, Macquart, déséquilibré et ivrogne, contrebandier; en a un fils en 1789 et une fille en 1791; devient folle et entre à l'Asile d'aliénés des Tulettes, en 1851; y meurt d'une congestion cérébrale en 1873, à l'âge de 105 ans.* [Névrose originelle]. (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

dans la masure de Macquart et vit d'une pension de six cents francs, que Pierre lui a consentie lorsqu'il l'a dépouillée de sa fortune [64] ; elle vieillit dans une existence monacale, en un renoncement absolu, avec des accidents nerveux périodiques. A soixante-quinze ans, Adélaïde a la face blême, un masque vague, les regards éteints, les mains agitées d'un tremblement sénile [162]. Elle recueille son petit-fils Silvère Mouret, âgé de six ans, qui l'appelle tante Dide et pour qui elle se prend d'une tendresse ineffable [163]. L'enfant grandit avec elle, la soignant, l'aimant, et lorsqu'au coup d'État, il meurt sous ses yeux, victime des haines et des luttes sanglantes de la famille, tué par un gendarme comme l'a été le grand-père Macquart, tante Dide, maudissant ses fils criminels, achève de devenir folle et est enfermée dans l'Asile d'aliénés des Tulettes. (*La Fortune des Rougon*.)

Elle est toujours internée comme folle et reste une des plaies vives de la famille. La petite propriété de son fils Antoine Macquart est voisine de l'Asile. Pierre Rougon semble avoir posté là le vieux drôle pour veiller sur l'aïeule [57]. Adélaïde n'a jamais donné de l'ennui à la maison : elle reste assise, à regarder devant elle ; depuis douze ans, elle n'a pas bougé [364]. (*La Conquête de Plassans.*)

A cent quatre ans, elle vit toujours, ainsi qu'une oubliée, une démente calme, au cerveau ossifié, chez qui la folie peut rester indéfiniment stationnaire, sans amener la mort. C'est un squelette jauni, desséché, tel qu'un arbre séculaire, dont il ne reste que l'écorce [73]. Dans son mince et long visage, il n'y a plus que les yeux de vivants, des yeux d'eau de source, vides et clairs, sans pensée. Immuable en son fauteuil, tante Dide est là, comme le témoin gênant du passé, comme un spectre de l'attente et de l'expiation qui évoque, vivantes, les abominations de la famille [224] et fait peur à Félicité Rougon. Un accident soudain, le petit Charles Saccard atteint d'une hémorragie nasale, le filet de sang venant former une flaque aux pieds de la folle, réveille ce cerveau endormi depuis vingt et un ans. La vieille aïeule revoit dans un éclair le gendarme qui, d'un coup de pistolet, a cassé la tête de Silvère, elle revoit aussi l'homme qui a fusillé, comme un chien, le contrebandier Macquart; ce troisième choc sanglant achève de l'abattre et elle meurt le lendemain, âgée de cent cinq ans trois mois et sept jours, enlevée par une congestion pulmonaire [244]. (*Le Docteur Pascal.*)

nuits à la Pointe Saint-Eustache, avec sa voiture de légumes traînée par Balthazar; elle est pleine de dédain pour Paris et le traite en ville très éloignée, tout à fait ridicule et méprisable. C'est elle qui a ramassé Florent, la nuit où, exténué et mourant de faim, il était tombé en travers de l'avenue de Neuilly. Quand il la revoit plus tard, elle lui fait l'effet d'une plante saine et robuste, qu'il oppose en sa pensée aux belles filles des Halles, chairs suspectes, parées à l'étalage [246]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Françoise.** — Femme de chambre de madame Théophile Vabre. Comme elle vient d'être congédiée au moment où le mari découvre une lettre compromettante pour sa femme, Trublot suggère l'idée d'attribuer cette lettre à un amant de la domestique [202]. (*Pot-Bouille.*)

**Françoise.** — La servante des Sandoz, dans leur petit pavillon de la rue Nollet [252]. (*L'Œuvre.*)

**Frangipane.** — Cheval de courses, au baron Verdier, par The Truth et Lenore. Un grand bai engagé dans le Grand Prix de Paris et qu'on a fourbu à l'entraînement [388]. (*Nana.*)

**Frédéric** (MADAME). — Seconde du rayon de confections, au Bonheur des Dames. C'est une veuve maigre et laide, à la mâchoire saillante et aux cheveux durs [61]. Les vendeuses la plaisantent, lui prêtent des relations discrètes avec de grands personnages. Mais on ne sait rien de ses affaires de cœur; elle disparaît le soir, raidie dans sa maussaderie de veuve, l'air pressé, sans que personne puisse dire où elle court si fort [159]. Un jour, sans avoir prévenu, au grand scandale de madame Aurélie, elle donne tranquillement son congé, passant à la caisse pour faire régler son compte, lâchant le Bonheur d'une minute à l'autre, comme le Bonheur lui-même lâche ses employés. On la soupçonne d'avoir quitté les nouveautés pour épouser le propriétaire d'un établissement de bains, du côté des Halles [309]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Frimat.** — Vieux paysan de Rognes. Un voisin des Mouche. Est devenu paralytique [104]. (*La Terre.*)

**Frimat** (LA). — Femme du père Frimat. Elle est réputée au village pour ses connaissances, on a recours à elle dans les cas difficiles afin de s'éviter la visite du vétérinaire. C'est une grande vieille sèche, osseuse, qui soigne son mari et le fait

vivre en cultivant elle-même, avec une obstination de bête de somme, l'unique arpent qu'ils possèdent [104]. Sa continuelle doléance est le manque de fumier, elle en est venue à se servir de tout ce que son vieux et elle font, de cet engrais humain si méprisé, qui soulève le dégoût, même dans les campagnes. On l'appelle la mère Caca [123]; ses choux et ses carottes ont beau être superbes, ils subissent une défaveur au marché. La Frimat a les soins les plus attentifs pour son mari; le vieil infirme est devenu comme son enfant, qu'elle porte, change, gâte de friandises [410]. Elle pleure à la pensée qu'il va mourir [514]. (*La Terre.*)

**Gabet** (La mère). — Vieille journalière de Beaumont. On la loue tous les trois mois chez les Hubert pour la lessive [102]. Elle demeure rue des Orfèvres. Atteinte de sciatique, gardant le lit, réduite au plus profond dénùment, la mère Gabet est secourue par Angélique Marie et par Félicien de Hautecœur [119]. (*Le Rêve.*)

**Gaga.** — Une vieille garde. A fait les délices des premières années du règne de Louis-Philippe. C'est une grosse femme, sanglée dans son corset, une ancienne blonde devenue blanche et teinte en jaune, dont la figure ronde, rougie par le fard, se boursoufle sous une pluie de petits frisons enfantins [12]. Elle a des paupières bleuies, aux cils brûlés. Gaga, qui a connu Irma d'Anglars, une ancienne du premier Empire [215], travaille encore, elle a toujours des hommes, surtout de très jeunes, dont elle pourrait être la grand'mère [110]. Traînant partout sa fille Lili, elle affecte de vouloir la marier, car un bon ménage doit valoir mieux que tout, puisqu'elle, Gaga, à son âge, n'a pas mis un sou de côté; elle finit néanmoins par vendre la petite au marquis de Chouard [402]. Gaga est violemment bonapartiste. Le règne de la branche cadette a été une époque de panés et de grigous; la république de quarante-huit lui a fait l'effet d'une dégoûtation, car elle y a crevé de faim; son avis est que les dames devraient se mettre à genoux devant Napoléon III qui a été leur père [521]. Par une rare malchance, elle vient d'achever de payer sa petite maison de Juvisy lorsque la guerre éclate; si les Prussiens viennent, ils brûleront tout [519]. (*Nana.*)

**Gagebois.** — Verrerie à Montsou. La grève des mineurs l'amène à éteindre ses feux [425]. (*Germinal.*)

**Gagnière**. — Un peintre, de la bande de Claude Lantier. Petit, vague, il a une figure poupine et étonnée, avec des yeux verts et une légère barbe blonde. Originaire de Melun, fils de gros bourgeois qui lui ont laissé là-bas deux maisons, il a appris la peinture tout seul dans la forêt de Fontainebleau, il dessine des paysages consciencieux, d'intentions excellentes [96]. Ses scrupules de conscience artistique le tiennent pendant des mois sur une toile grande comme la main. A la suite des paysagistes français, ces maîtres qui ont les premiers conquis la nature, il se préoccupe de la justesse du ton, de l'exacte observation des valeurs, en théoricien dont l'honnêteté finit par alourdir la main; et, souvent, il n'ose plus risquer une note vibrante, il est d'une tristesse grise qui étonne [102].

Sa vraie passion est la musique, une folie de musique, une flambée cérébrale qui le met de plain-pied avec les plus exaspérés de la bande. S'il s'indigne devant la foule qui hue le *Plein Air* de Claude Lantier, c'est parce qu'il reconnaît autour de lui les imbéciles qui sifflent Wagner chaque dimanche, aux concerts Pasdeloup [165]. On le retrouve, plus tard, enfoncé dans la théorie des couleurs complémentaires, intéressé par ce principe mathématique, qui fait entrer la science dans la peinture; mais il reste toujours fou de musique, ayant des sourires d'extase devant Haydn, à la petite voix chevrotante d'aïeule poudrée, Mozart, le génie précurseur qui a donné à l'orchestre une voix individuelle, Beethoven que ces deux-là ont fait, l'héroïque logicien Beethoven, le pétrisseur de cervelles, le créateur de la symphonie avec chœurs d'où sont partis tous les grands d'aujourd'hui; et il ne tarit pas sur les romantiques Weber et Schubert, sur Rossini, le don en personne, si étonnant par l'abondance de son invention, sur Meyerbeer, le malin qui a profité des trois autres; et il exalte Berlioz, le Delacroix de la musique, et Chopin, le poète envolé des névroses, et Mendelssohn, le ciseleur impeccable, et Schumann, dont le chant plane sur les ruines du monde, et enfin Wagner, le dieu en qui s'incarnent des siècles de musique [265].

Son amour pour cet art qu'il préfère à tout l'a poussé à prendre des leçons de piano chez une vieille demoiselle [213]. Il se fixe à Melun, où il habite une de ses deux maisons, en vivant chichement de la location de l'autre. Il s'est marié avec sa maîtresse de piano, qui lui joue du Wagner le soir [342]. Deux ou trois fois par mois, Gagnière vient à Paris, tout effaré, pour un concert [411]; il continue à exposer tous les ans un

bord de Seine, d'un joli ton gris, consciencieux et si discret que le public ne le remarque jamais. D'ailleurs, l'homme ne change pas, il blondit en vieillissant [439], mais si l'âge semble le rajeunir au physique, son moral s'aigrit, le succès des autres lui allonge les dents; d'accord avec Mahoudeau, il massacre les Jory et les Fagerolles, dont la réussite l'exaspère, et il s'acharne sur Claude, qui est à terre, celui-là, et qu'il regrette d'avoir fréquenté [449]. (*L'Œuvre.*)

**Galissard.** — Mercier à Plassans. Marie sa fille au professeur Lalubie. C'est une jolie petite blonde, à qui Claude Lantier et Sandoz allaient donner des sérénades [36]. (*L'Œuvre.*)

**Garçonnet.** — Maire de Plassans. Légitimiste placé en 1849 à la tête de la municipalité. Fort riche, délicat, coquet, a fait installer à la mairie, derrière son cabinet officiel, un élégant réduit. Il est très lié avec le clergé et voit sans enthousiasme un coup d'État bonapartiste; néanmoins il fait afficher les dépêches du nouveau gouvernement [123] et est arrêté dans la nuit du 7 décembre, à la mairie, par les insurgés [187] qui le traitent avec douceur [236], l'emmènent comme otage et l'enferment dans l'auberge de la Mule blanche, à Saint-Roure [259]. Délivré le 12 par les troupes de l'ordre [267], il rentre en carriole à Plassans avec les autres libérés [361] et offre un dîner d'apparat au préfet, M. de Blériot, et au colonel Masson [362] qui viennent de noyer l'insurrection dans le sang. (*La Fortune des Rougon.*)

**Gartlauben** (DE). — Capitaine de la landwehr. Pendant l'occupation prussienne, à partir de la seconde quinzaine de septembre, il loge à demeure chez les Delaherche, à Sedan. Toujours sanglé dans son uniforme, grand et gros, il ment sur son âge, désespéré de ses quarante-cinq ans. Malgré son grade modeste, c'est un puissant personnage, car il a pour oncle un gouverneur général installé à Reims et qui exerce sur toute la région un pouvoir absolu. Avec plus d'intelligence, le capitaine pourrait être terrible, mais sa vanité outrée le met dans une continuelle satisfaction, jamais il n'en vient à supposer qu'on veuille se moquer de lui [546]. Séduit par la grâce de Gilberte, il a fini par tomber amoureux fou de la jeune femme, il se soigne beaucoup, déploie une coquetterie outrée et se contente de la moindre faveur, tourmenté de l'unique souci de n'être pas pris pour un barbare, pour un soldat grossier, violentant les femmes [551]. Il rend des services aux Dela-

herche et adoucit pour eux les rudesses de l'occupation. (*La Débâcle.*)

**Gasc.** — Propriétaire d'une écurie de courses. Fait courir le Grand Prix de Paris par Boum [388]. (*Nana.*)

**Gasparine.** — Cousine de Rose Domergue. Elles ont vécu leur première jeunesse à Plassans. Gasparine était une belle fille pauvre, grande et désirable avec ses beaux yeux. L'architecte Campardon l'a aimée, puis abandonnée pour épouser Rose, dont la dot le tentait, et Gasparine s'est réfugiée à Paris auprès d'une tante couturière. Plus tard, on la retrouve première demoiselle au comptoir de lingerie chez les Hédouin, où elle gênera pendant quelque temps Octave Mouret. Séchée peu à peu, elle est devenue maigre, anguleuse, avec la mâchoire saillante et les yeux durs, n'ayant gardé que ses grands yeux superbes, dans son visage devenu terreux. Elle a un front jaloux, la bouche ardente et volontaire. Campardon est son amant; Rose, devenue impotente à la suite de couches, a elle même régularisé le partage. Grâce à cette tranquille complaisance et au large égoïsme de Campardon, Gasparine s'est installée dans la maison, en parente pauvre qui s'incline devant les toilettes et les grâces de la cousine riche [209], mais elle a pris une autorité de plus en plus large, domptant les bonnes, s'occupant de tout, assurant son bonheur matériel avec celui des autres. Les amis l'appellent tranquillement l'autre madame Campardon. (*Pot-Bouille.*)

**Gaston.** — Fils d'un général. Il a l'âge du prince impérial mais il est déjà beaucoup plus fort. L'empereur demande des nouvelles de son petit ami Gaston [190]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Gaude.** — Clairon au 106e de ligne, compagnie Beaudoin. Grand garçon, maigre et douloureux, sans un poil de barbe, toujours muet, soufflant ses sonneries d'une haleine de tempête [8]. Le 1er septembre, pendant la défense de l'Ermitage, au-dessus du Fond de Givonne, tout en sachant que sa compagnie est anéantie, que pas un homme ne peut venir à son appel, il empoigne son clairon, l'embouche, sonne au ralliement, d'une telle violence qu'il semble vouloir faire dresser les morts. Cet homme, qui a eu des chagrins dont il ne parle jamais, est pris d'une folie héroïque. Les Prussiens arrivent, il ne bouge pas, soufflant plus fort, à toute fanfare. Une volée de

balles finit par l'abattre, son dernier souffle s'envole en une note de cuivre, qui emplit le ciel d'un frisson [375]. (*La Débâcle.*)

**Gaudibert** (Isidore). — Maire de Barbeville depuis 1852. Fait des odes politiques pleines de goût [271]. Le ministre Rougon le décore, malgré ses répugnances pour la poésie. C'est Isidore Gaudibert qui a comparé l'empereur à un feu d'artifice. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Gaudron.** — Mari de madame Gaudron. Lourdeur de brute [86]. (*L'Assommoir.*)

**Gaudron** (Madame). — Cardeuse de matelas. Voisine des Lorilleux, rue de la Goutte-d'Or. C'est une grosse mère, étalant constamment un ventre de femme enceinte. Neuf enfants. Elle a été invitée avec son mari à la noce des Coupeau [79], où Mes-Bottes, blagué pour son appétit excessif, répond à madame Gaudron qu'elle en a avalé plus long que lui [111]. (*L'Assommoir.*)

**Gaudron fils.** — L'aîné des Gaudron. Ouvrier menuisier; à dix-sept ans, il serre de près la petite Pauline Boche [455]. (*L'Assommoir.*)

**Gaujean.** — Fabricant de soieries à Lyon. Longtemps simple commissionnaire, il n'a des métiers à lui que depuis cinq ou six ans, il fait travailler beaucoup de façonniers auxquels il fournit la matière première et qu'il paye tant du mètre; ce système hausse les prix de revient et ne lui permet pas de lutter avec Dumonteil pour la fourniture des failles du Bonheur des Dames. Aussi accuse-t-il les grands magasins de ruiner la fabrication française; trois ou quatre font la loi et règnent en maîtres sur le marché; la seule façon de les combattre, à son avis, est de favoriser le petit commerce, les spécialités surtout, auxquelles l'avenir appartient. Il s'entend avec plusieurs confrères de Lyon pour offrir à Robineau des crédits très larges. il lui apporte une soie qui doit écraser le Paris-Bonheur [235]. Mais après une éclatante défaite, il se rend compte que la fabrication n'a plus qu'à suivre le progrès, par une meilleure organisation et des procédés nouveaux; et il se sent perdu, s'il ne rentre pas en grâce auprès d'Octave Mouret [461]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Gavard.** — Marchand de volailles aux Halles. Petit, carré, l'air heureux, les cheveux gris et taillés en brosse. Beau-frère

de madame Lecœur et oncle de la Sarriette. Était rôtisseur rue Saint-Jacques quand il a connu Florent et son frère Quenu. Peu après le coup d'État, il a perdu sa femme et a gardé la rôtisserie jusqu'en 1856; il a vécu d'abord de ses rentes, arrondies lors de la guerre de Crimée par une fourniture militaire. Puis, s'ennuyant, il est venu habiter rue de la Cossonnerie et, séduit par les Halles, il s'est décidé à louer une place au pavillon de la volaille, uniquement pour se distraire par les cancans du marché [74]. Il est profondément détesté de sa belle-sœur, qui avait espéré en vain se faire épouser.

Homme d'opposition, Gavard se vante d'avoir dit leur fait à quatre gouvernements, n'avoue pas qu'il a applaudi au Deux-Décembre et regarde maintenant Napoléon III comme un ennemi personnel. Il se pose en homme dangereux et se nourrit de hâbleries, avec un besoin goguenard de tapage. Gavard a dépassé la cinquantaine lors du retour de Florent, qu'il rencontre mourant de faim et qu'il ramène à Quenu. Ravi d'une aventure qui met sous sa main un camarade réellement compromis, il s'amuse à prendre des allures de conspirateur. Il a obtenu pour Florent une place aux Halles, s'imaginant ainsi embêter l'Empire qui donnera son argent à un échappé de Cayenne. Bientôt, il l'entraîne chez Lebigre, où se réunissent avec lui des amis politiques, Logre, Robine, Lacaille, Alexandre, Charvet et Clémence, tous ennemis du gouvernement impérial. De là sort le complot des Halles, machiné par Logre. Gavard, heureux d'acquérir de l'importance, se compromet à plaisir, montre partout un revolver qu'il appelle Anatole, pousse l'enfantillage jusqu'à vendre des titres pour avoir chez lui dix mille francs en or, prêts à toute éventualité. Finalement, il se fait prendre dans la souricière organisée chez Quenu, et il jette sa clé à la Sarriette et à madame Lecœur qui, flanquées de mademoiselle Saget et de la concierge, madame Léonce, courent voler son or et omettent de brûler les papiers compromettants. Traduit en justice avec Florent et les autres conspirateurs, il est condamné à la déportation, payant cher sa verve opposante de boutiquier parisien [355]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Gavaudan** (JOSÉPHINE) (1). — Connue de tout Plassans

(1) *Joséphine Gavaudan, marchande à la Halle, vigoureuse, travailleuse, mais intempérante, mariée en 1829 à Antoine Macquart. (Arbre généalogique des Rougon-Macquart.)*

sous le diminutif de Fine, elle est en 1829 une grosse et grande gaillarde d'une trentaine d'années. Face carrée, d'une ampleur masculine, larges épaules, bras énormes, poil au menton et aux lèvres. Malgré son air terrible, Fine est d'une douceur de mouton et possède une petite voix d'enfant, douce et claire. Elle habite près de la Halle, rue Civadière. Adorant les liqueurs et souvent rapportée ivre à la maison le dimanche soir, elle travaille comme un cheval, vendant à la Halle, faisant des ménages et rempaillant des chaises [147]. Antoine Macquart l'épouse en 1829 et se fait entretenir par elle. Existence de paresse pour l'homme, de dur travail pour la femme, avec des soûleries et des batailles continues. Ils ont un fils, Jean, et deux filles, Lisa et Gervaise ; celle-ci, devenue grande, boit avec sa mère. Joséphine Gavaudan meurt d'une fluxion de poitrine, dans les premiers jours de 1850 [179]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Gautier** (Le père). — Propriétaire et vigneron, à Saint-Eutrope. François Mouret, dans sa folie, se souvient d'avoir acheté au père Gautier trente milleroles de gros vin. [361]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Gédéon.** — L'âne des Mouche. Gros, vigoureux, de couleur rousse, la grande croix grise sur l'échine. C'est un animal farceur, plein de malignité : il soulève très bien les loquets avec sa bouche, il entre chercher du pain dans la cuisine, et, à la façon dont il remue ses longues oreilles, quand on lui reproche ses vices, on sent qu'il comprend. Commandé par deux femmes, Lise et Françoise, depuis la mort du maître, il a conçu d'elles le plus complet mépris [121]. Le plus beau trait de la vie de Gédéon est une énorme soûlerie, vingt litres de vin trouvés dans un baquet pendant les vendanges et pompés avec tranquillité [353]. (*La Terre.*)

**Georges.** — Jeune employé qui a rencontré Renée Saccard sur le quai Saint-Paul, l'a suivie et a obtenu ses faveurs dans le petit entresol de Sidonie Rougon. Cette passade s'est renouvelée, sans que Renée ait jamais demandé à l'employé son nom de famille [131]. (*La Curée.*)

**Géraldine.** — Personnage de la *Petite Duchesse*, pièce de Fauchery, jouée aux Variétés. Une blonde étoile d'opérette pour qui le duc de Beauvisage trompe sa femme ; elle fait une querelle de charretier au duc, très souple, l'air enchanté [312].

Ce rôle, destiné d'abord à Nana, est joué par Clarisse Besnus. (*Nana.*)

**Gilquin** (Théodore). — Terrible ami du ministre Rougon, qu'il a connu quand tous deux étaient locataires de madame Correur et qu'ils crevaient de faim sur le même palier [107] C'est un garçon qui a contribué comme les autres à faire l'Em pire ; il est précieux à l'occasion, mais d'un débraillé compromettant. Il vit dans une ivresse perpétuelle, changeant constamment de quartier, allant de Grenelle, rue Virginie, 17, aux Batignolles, passage Guttin, puis au faubourg Saint-Germain, rue Guisarde, et enfin à la Chapelle, rue du Bon-Puits, 25. Plusieurs fois arrêté pour tapage et cris séditieux, il se fait réclamer par Eugène Rougon, qui continue à l'employer à de louches besognes. C'est Gilquin qui, mis au courant par hasard, dénonce au grand homme l'attentat de la rue Le Peletier.

Quand Du Poizat, autre ami des anciens temps, devient préfet des Deux-Sèvres, il nomme Gilquin commissaire central à Niort ; le bohème, devenu fonctionnaire à poigne, commence par incarcérer les gens en homme du monde [312], fait la roue devant les dames, séduit la femme du proviseur, mais bientôt il accumule les gaffes, arrêtant le moribond Martineau qu'il emporte comme un mort [332], se faisant donner de l'argent pour exempter les conscrits, obligeant enfin son protecteur Du Poizat à le casser pour se couvrir (406). Seul de la bande qui ne soit arrivé à rien, il reste seul fidèle à Rougon, mais il continue à le compromettre par son intempérance et par ses cris frondeurs de : Vive la République ! [438]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Giraud** (Tata). — Tient à Plassans un pensionnat de mioches, où le sculpteur Mahoudeau a connu Pierre Sandoz et d'autres camarades, retrouvés plus tard à Paris [78]. (*L'Œuvre.*)

**Godard** (Abbé). — Curé de Bazoches-le-Doyen. Dessert l'ancienne paroisse de Rognes qui, plus importante autrefois et réduite aujourd'hui à une population de trois cents habitants à peine, n'a pas de curé depuis des années. Il fait chaque dimanche à pied les trois kilomètres qui séparent les deux communes. Gros et court, la nuque rouge, il a une face apoplectique où la graisse a noyé le petit nez camard et les petits yeux gris. Sa tête est embroussaillée d'épais cheveux roux grisonnants [47]. L'éloquence est son côté faible ; au prône, les

mots ne viennent pas, ce qui explique pourquoi monseigneur l'oublie depuis vingt-cinq ans dans sa petite cure [52].

A Rognes, l'abbé Godard s'en tient à son devoir strict; de perpétuels scandales le découragent, aucune procession n'a lieu sans qu'une fille de la Vierge soit enceinte, le conseil municipal laisse tomber l'église en ruine, l'abbé se heurte à la parfaite indifférence de ses ouailles, qui ne craignent plus son Dieu de colère et de châtiment, rient à l'idée du diable et ont cessé de croire le vent, la grêle, la tempête aux mains d'un maître vengeur [313]. Aussi ne décolère-t-il pas, surtout après l'échec de l'abbé Madeline, venu d'Auvergne pour tenir la cure, et tué par l'irréligion des paysans.

Mais le terrible grognon, toujours emporté dans un mouvement de violence, a beau être sûr que les damnés de Rognes iront rôtir en enfer, il ne veut pas les laisser trop souffrir dans cette vie [512]. Il a la passion des misérables, leur donnant tout, son argent, son linge, ses habits, à ce point qu'on ne trouverait pas en Beauce un prêtre ayant une soutane plus rouge et plus reprisée [54]. (*La Terre.*)

**Godebœuf.** — Marchand d'herbes cuites rue Pirouette, dans la boutique de l'ancienne charcuterie Gradelle [20]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Godemard.** — Élève de l'atelier Dequersonnière. Voir Gorju. (*L'Œuvre.*)

**Gomard.** — Marchand de vin, rue de la Femme-sans-Tête, à l'enseigne : *Au Chien de Montargis.* C'est là que Claude Lantier prend ses repas, parmi les maçons en blouse de travail, éclaboussés de plâtre [72]. (*L'Œuvre.*)

**Gonin** (Famille). — Pêcheurs habitant Bonneville. La famille se compose du mari, de la femme et d'une fillette [29]. Très à leur aise, ils recueillent Cuche lorsque la maison de celui-ci est détruite par la mer. Cousin de la femme Gonin, Cuche devient bientôt son amant, tandis que Gonin tombé en paralysie, roué de coups par l'un et par l'autre, passe les jours et les nuits dans un vieux coffre à bois [128]. La petite Gonin, gentille blondinette, secourue par Pauline Quenu, traîne avec les gamins du pays et accouche à treize ans et demi d'un enfant qu'on croit être du fils Cuche [333]. La jeune mère est si frêle, si peu formée, qu'elle semble une sœur aînée promenant sa cadette. La femme Gonin et Cuche tombent sur elle et la

brutalisent, disant que, quand on fait la vie, ça doit rapporter au lieu de coûter. Quant au vieil infirme, il meurt un matin dans son coffre à charbon, si noir de coups que la police parle de s'en mêler [128]. (*La Joie de vivre.*)

**Gorju.** — Élève de l'atelier Dequersonnière. Un futur architecte. Sur un des murs de l'atelier, couvert de charges, on lit à la plus belle place, ce procès-verbal laconique : « Le 7 juin. Gorju a dit qu'il se foutait de Rome: Signé : Godemard » [68]. (*L'Œuvre.*)

**Goujet** (Madame). — Voisine de palier des Coupeau, dans leur premier domicile de la rue Neuve de la Goutte-d'Or. Toujours vêtue de noir, le front encadré d'une coiffe monacale, elle a une face blanche et reposée de matrone. Madame Goujet raccommode les dentelles; elle est venue du département du Nord avec son fils, à la suite d'un drame: le père Goujet, un soir d'ivresse furieuse, a assommé un camarade à coups de barre de fer, puis s'est étranglé, dans sa prison, avec son mouchoir. La mère et le fils rachètent leur malheur par une honnêteté stricte, une douceur et un courage inaltérables [133]. Maternelle pour Gervaise, dont elle apprécie les qualités, madame Goujet permet à son fils de lui prêter de l'argent, mais elle voit avec tristesse l'avilissement progressif des Coupeau, et tente en vain par un mariage, d'arracher son fils à un amour sans issue honorable; elle meurt d'un rhumatisme aigu [510]. (*L'Assommoir.*)

**Goujet.** — Fils de madame Goujet. Forgeron. Travaille rue Marcadet, dans une fabrique de boulons [205]. C'est un colosse de vingt-trois ans, superbe, le visage rose, les yeux bleus ; il est d'une force herculéenne. A l'atelier, les camarades l'appellent la Gueule d'or, à cause de sa belle barbe jaune. C'est un grand enfant très poli, très sobre ; sa chair est alourdie par le dur travail du marteau ; il est dur d'intelligence, bon tout de même. Goujet, quoique républicain, a refusé de se battre au Deux-Décembre, parce que les ouvriers sont las de tirer les marrons du feu pour les bourgeois, mais il a sauvé Coupeau qui avait failli se faire prendre à une barricade où il était descendu bêtement pour voir l'émeute [136]. Attendri devant le courage et de dévouement de Gervaise, Goujet s'est pris pour elle d'une vive tendresse; il l'aime silencieusement, passant des heures à la contempler, dans la boutique de blanchisseuse qu'elle a pu louer grâce à un prêt d'argent qu'il lui a fait [192].

C'est une grande affection qui remplit sa vie, le détourne d'un mariage rêvé par sa mère, et survit à la lente déchéance de Gervaise, à son écroulement dans la boue [542]. (*L'Assommoir.*)

**Gouraud** (Baron). — Sénateur du second Empire. Étant fournisseur de la grande armée, a été fait baron par Napoléon I^er^, puis il est devenu pair de France sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, et a été mis au Sénat par Napoléon III. A soixante-dix-huit ans, cet adorateur du trône a un ventre énorme, une face de bœuf, une allure d'éléphant [96]; déjà coquin à l'époque où il nourrissait de vivres avariés les troupes impériales, il met la main dans toutes les grandes affaires et vend majestueusement son influence. Ce vieillard, à qui aucune infamie n'est étrangère, se plaît à de monstrueuses débauches qui l'ont mis en relations avec Sidonie Rougon. C'est par celle-ci qu'Aristide Saccard parvient à Gouraud et l'intéresse à son jeu. Dans les dernières années, le vieux baron devient podagre [279]. (*La Curée.*)

**Gourd.** — Concierge de l'immeuble Vabre, rue de Choiseul. Homme digne, à longue face rasée de diplomate. C'est l'ancien valet de chambre du duc de Vaugelade, il possède une maison de campagne à Mort-la-Ville et attend d'avoir trois mille francs de rente pour s'y retirer. Coiffé d'une calotte de velours et chaussé de pantoufles bleu ciel, il est plein de dignité, surveillant la moralité de la maison, ne tolérant ni chiens, ni femmes enceintes, méprisant les gens du second qui ne fréquentent personne, mais estimant beaucoup le monsieur du troisième, un locataire à rendez-vous clandestins qui le paye bien et dont il rince les cuvettes, de son air froid de magistrat retiré [323]. Gourd fait exécuter les gros nettoyages de la maison par une vieille femme, la mère Pérou, la traitant avec l'esprit de domination brutale, le besoin enragé de revanche des anciens domestiques qui se font servir à leur tour [126]. Il est la terreur des bonnes, qui n'arrivent à le réduire au silence que par cette seule injure : « Va donc vider les pots de chambre de monsieur le duc ! » Il hait surtout les gens du peuple. (*Pot-Bouille.*)

**Gourd** (Madame). — Femme du concierge. C'est la veuve d'un petit huissier de Mort-la-Ville. Ses jambes enflées l'empêchent d'aller jusqu'au trottoir. Très grasse, coiffée de rubans jaunes, elle aime à vivre dans un fauteuil, les mains jointes, à

ne rien faire [3]; elle surveille seulement les allées et venue suspectes. (*Pot-Bouille.*)

**Gradelle.** — Frère de madame Quenu mère, oncle de Florent et de Quenu. Établi charcutier rue Pirouette. Gros avare, homme brutal, qui a reçu ses neveux comme des meurt-de-faim [51]. A dépassé soixante ans au moment du coup d'État ; il refuse de faire des démarches pour sauver Florent et utilise dans son commerce les talents culinaires de Quenu, lui donnant chaque mois six francs pour ses menus plaisirs. Lorsque Gradelle devient veuf, il prend une fille de boutique, Lisa Macquart, qui fait rapidement la conquête de tout le monde et règne bientôt sur la boutique. Un an après, Gradelle est foudroyé par une attaque d'apoplexie, en préparant une galantine [58]. On trouve son trésor, une somme de quatre-vingt-cinq mille francs enfouie dans la cave, au fond d'un saloir. Quenu, seul héritier en l'absence de Florent, épousera Lisa et succèdera à son oncle sous la raison sociale Quenu-Gradelle. (*Le Ventre de Paris.*)

**Grand-Dragon** (Le). — L'un des chauffeurs de la bande du Beau-François [67]. (*La Terre.*)

**Grande** (La). — Fille aînée de Joseph-Casimir Fouan. Sœur du père Fouan, de Michel Mouche et de Laure Badeuil. Mariée à un voisin, Antoine Péchard, elle lui apporta en mariage sept arpents de terre, contre dix-huit possédés par lui. Restée veuve de bonne heure, elle a chassé sa fille unique, parce que celle-ci a voulu épouser contre son gré un garçon pauvre, Vincent Bouteroue. La fille et le gendre sont morts de misère, laissant deux enfants, Palmyre et Hilarion, que la grand'mère a refusé de connaître. A quatre-vingts ans, respectée et crainte dans la famille, non pour sa vieillesse, mais pour sa fortune, exigeant des égards en reine riche et redoutée, elle dirige encore elle-même la culture de ses terres; elle a trois vaches, un cochon et un valet qu'elle nourrit à l'auge commune, obéie par tous dans un aplatissement de terreur.

Encore très droite, très haute, maigre et dure, avec de gros os, elle a la tête décharnée d'un oiseau de proie, sur un cou long et flétri couleur de sang. Le nez de la famille, chez elle, se recourbe en bec terrible ; des yeux ronds et fixes, plus un cheveu sous le foulard jaune qu'elle porte et, au contraire,

toutes ses dents, des mâchoires à vivre de cailloux. Elle marche le bâton levé et ne sort jamais sans sa canne d'épine, dont elle se sert uniquement pour taper sur les bêtes et le monde [32]. La Grande, furieuse contre le ciel qui envoie la grêle, lui lance des cailloux pour le crever. Elle ne croit pas à l'enfer. Et le village tout entier admire sa dureté, son avarice, son entêtement à posséder et à vivre. Quand les terres de Louis Fouan ont été partagées, elle a blâmé son frère, trouvant qu'il faut être bête et lâche pour renoncer à son bien, tant qu'on est debout; les turpitudes qui vont suivre, le long calvaire du père Fouan, le drame des Buteau, la trouveront hostile à tous, satisfaite de leurs maux, surexcitant les cupidités, ne s'interposant que pour envenimer les querelles. A quatre-vingt-huit ans, elle ne se préoccupe de sa mort que pour laisser à ses héritiers, avec sa fortune, le tracas de procès sans fin, une complication de testament extraordinaire, embrouillée par plaisir, où sous le prétexte de ne faire du tort à personne, elle les forcera de se dévorer tous [377]. (*La Terre.*)

**Grandguillot.** — Notaire à Plassans. Il s'enfuit en Suisse avec deux maîtresses, ayant mis ses propriétés à un autre nom [261]. La fortune du docteur Pascal a été en partie engloutie dans le désastre. (*Le Docteur Pascal.*)

**Grandjean** (1). — Marié à Hélène Mouret. Père de Jeanne Grandjean. Né à Marseille en 1818, de santé délicate, appartenant à une riche famille de raffineurs, il s'est pris d'un violent amour pour Hélène Mouret, rencontrée par hasard un matin de marché [67]. Il l'épouse en 1841, malgré l'opposition formelle des Grandjean, outrés de la pauvreté d'Hélène et décidés à rompre plutôt que de céder. Le jeune ménage vit d'une façon précaire jusqu'au jour où un oncle lègue dix mille francs de rente à Grandjean qui, nourrissant une haine contre la Provence, quitte aussitôt Marseille et vient s'installer à Paris avec sa femme et sa fillette. Descendu à l'hôtel du Var, rue de Richelieu, il est atteint, dans la huitaine de son arrivée, d'une fluxion de poitrine qui l'emporte presque subitement [21]. (*Une Page d'Amour.*)

**Grandjean** (Madame). — Voir Mouret (Hélène).

---

(1) *Grandjean, chétif et prédisposé à la phtisie, marié en 1841 à Hélène Mouret.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

**Grandjean** (Jeanne) (1). — Fille de Grandjean et d'Hélène Mouret. Née en 1842. Petite-fille d'Ursule Macquart, morte tout d'un coup d'une phtisie aiguë après une vie d'affolements et de crises nerveuses, arrière-petite-fille d'Adélaïde Fouque, enfermée dans une maison d'aliénés. Est atteinte d'une de ces affections chloro-anémiques qui favorisent le développement de tant de maladies cruelles [207]. Les convulsions de sa première enfance reparaissent à onze ans et demi. C'est une enfant délicate, au fin visage d'un ovale adorable, un peu allongé, d'une grâce et d'une finesse de chèvre. Elle a de grandes paupières bleuâtres et transparentes, un nez mince, une bouche un peu grande, des cheveux d'un noir d'encre [11]. Tellement nerveuse qu'il a fallu renoncer à lui apprendre la musique, rendue folle par l'éther, adorant se balancer, mais s'évanouissant dans la sensation du vide, atteinte d'une terrible crise après les émotions d'un mois de Marie rempli de fleurs et d'encens, elle anime quelquefois la maison d'une joie bruyante, puis tout à coup elle a des noirs, des accès de colère aveugle. Par moments, cette enfant de onze ans a des regards où luit toute la vie de passion d'une femme.

Elle aime sa mère avec une jalousie d'amoureuse instinctive, qui la fait sangloter quand madame Grandjean caresse une autre enfant, elle veut l'avoir toute à elle, n'acceptant aucune affection rivale. D'abord amie de Rambaud, elle se fâche aussitôt qu'elle devine son projet de mariage, elle le prend en horreur, rapproche même sa mère du docteur Deberle, les veut toujours ensemble [181], puis, dès qu'elle surprend leur amour, c'est une saute brusque, sa haine va vers Deberle, elle subit un martyre d'adoration trompée, la névrose dont elle souffre lui donne une seconde vue. A l'heure où sa mère cède à Henri, elle se juge abandonnée à jamais et, s'entêtant sous une pluie froide, elle contracte la phtisie aiguë qui va l'enlever en trois semaines. C'est une agonie fermée, une mort silencieuse et haineuse, sans pardon. Jeanne Grandjean meurt en 1855 et restera seule là-haut, sous les cyprès du muet cimetière de Passy, devant le Paris éternel. (*Une Page d'Amour.*)

---

(1) *Jeanne Grandjean, née en* 1842; *meurt en* 1855, *à la suite d'accidents nerveux.* [Hérédité en retour, sautant deux générations. Ressemblance physique et morale d'Adélaïde Fouque]. (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

**Grandmorin** (Le président). — Membre du conseil d'administration de la Compagnie de l'Ouest. Né en 1804, substitut à Digne au lendemain de 1830, puis à Fontainebleau, puis à Paris, ensuite procureur à Troyes, avocat général à Rennes, enfin premier président à Rouen, nommé, le jour même de sa retraite, commandeur de la Légion d'honneur. Une des plus belles carrières de la magistrature. Riche à plusieurs millions, le président fait partie du conseil général de la Seine-Inférieure depuis 1855. Il possède un hôtel à Paris, rue du Rocher, et réside souvent chez sa sœur, madame Bonnehon, au château de Doinville.

Trapu et solide, blanc de bonne heure, d'un blanc doré d'ancien blond, les cheveux en brosse, le collier de barbe coupé ras, sans moustaches, avec une face carrée que les yeux d'un bleu dur et le nez gros rendent sévère, il a l'abord rude, fait tout trembler autour de lui [11] Le président Grandmorin est adonné aux pires débauches, il a un goût prononcé pour les fillettes gentilles, comme Louisette, la seconde fille de madame Misard. Parrain et tuteur de Séverine Aubry, il l'a initiée à ses pratiques séniles et l'a plus tard mariée avec Roubaud, continuant à rechercher la femme et accordant sa protection au mari. Ce dernier, mis au courant trois ans après, l'assassine dans l'express du Havre, entre Malaunay et Barentin, à hauteur de la Croix-de-Maufras, endroit même où Grandmorin avait abusé de sa jeune pupille [250]. Le président laisse une fortune de trois millions sept cent mille francs, dont presque la moitié consacrée à des legs équivoques [110]. Il donne notamment à Séverine Aubry la maison de la Croix-de-Maufras. (*La Bête humaine.*)

**Grandmorin** (Berthe). — Fille du président. Mariée à un magistrat, M. de Lachesnaye. C'est une blonde chétive, laide, à l'air désagréable. Elle garde une pruderie de bourgeoise honnête qui n'aura jamais une faute à se reprocher, et qui met sa gloire à être une des vertus les plus incontestables de Rouen, saluée et reçue partout [112]. Elle est suffoquée lorsque, devant elle, on parle des maîtresses de son père [117]. En quelques mois de ménage, la mauvaise grâce, la sécheresse de Berthe et de son mari se sont communiquées et exagérées; ils se gâtent ensemble. Quand le président est assassiné et que de vagues soupçons planent sur les Roubaud, c'est Lachesnaye qui jette sa femme sur Séverine, au point que,

pour ravoir la maison de la Croix-de-Maufras, elle ferait arrêter sur l'heure son ancienne amie d'enfance [111]. (*La Bête humaine.*)

**Grandsire.** — Juge de paix du canton nord de Beaumont, cousin d'Hubertine [17]. Il agit auprès de l'Assistance publique pour que les Hubert obtiennent la tutelle officieuse d'Angélique Marie [47]. (*Le Rêve.*)

**Granoux** (Isidore). — Rentier à Plassans, ancien marchand d'amandes, membre le plus influent du conseil municipal. Court et chauve, yeux ronds, air à la fois satisfait et ahuri, bouche en bec-de-lièvre, fendue à cinq ou six centimètres du nez. Parle peu, ne pouvant pas trouver ses mots. Surexcité contre les républicains qu'il considère tous comme des pillards [118], il fait partie du groupe réactionnaire qui se réunit chez Eugène Rougon. Au coup d'État, affolé par les troubles, il se terre dans sa maison place des Récollets [270], puis, entraîné par les autres bourgeois, il occupe la mairie avec eux, entre comme secrétaire dans la commission municipale [286], pousse l'héroïsme jusqu'à sonner lui-même le tocsin à l'aide d'un marteau, le battant de cloche ayant été enlevé [349] et, pour ce haut fait dont M. le préfet le félicite [358], il espère obtenir la croix de la Légion d'honneur [371]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Gras** (Madame). — Une vieille dame qui habite un rez-de-chaussée, rue des Orties, où elle prend en pension complète des enfants jeunes, moyennant quarante francs par mois. Denise Baudu place chez elle le petit Pépé [12]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Grégoire** (Cécile). — Fille de Léon Grégoire. Elle n'est pas jolie, trop saine, trop bien portante, mûre à dix-huit ans, mais elle a une chair superbe, une fraîcheur de lait, avec ses cheveux châtains, sa face ronde au petit nez volontaire, noyé entre les joues [82]. Ses parents ne trouvent rien de trop beau pour elle [85]. Elle a été élevée à la Piolaine, dans une ignorance heureuse, dans des caprices d'enfant, ayant une maîtresse de piano et des professeurs, mais jetant le livre par la fenêtre, dès qu'une question l'ennuie. Les Grégoire la chargent de leurs aumônes ; cela rentre dans leur idée d'une belle éducation. Il faut être charitable, ils disent eux-mêmes que leur maison est la maison du bon Dieu. Du reste, ils se flat-

tent de faire la charité avec intelligence et, pour ne pas encourager le vice, ils ne donnent jamais d'argent, leurs aumônes sont toujours en nature, car c'est un fait connu, dès qu'un pauvre a deux sous, il les boit [100].

Quand la grève éclate à Montsou, Cécile sourit à cette idée du chômage, qui lui rappelle des visites et des distributions d'aumônes dans les corons [228]. Et cette fille de riche, longtemps désirée par ses parents, comblée ensuite de tous leurs biens, ne comprend rien aux révoltes des pauvres, à la fureur qui jette contre sa robe de soie, contre son manteau de fourrure, contre la plume blanche de son chapeau, les femmes de grévistes, en guenilles et affamées. Au milieu des furies, elle grelotte, les jambes paralysées, elle est sans force contre leur acharnement, c'est le hasard d'une diversion qui la sauve, ce jour-là, des mains de la Brûlé et des doigts du père Bonnemort [408]. Un peu plus tard, elle n'échappe pas à l'inconsciente représaille; elle retrouve l'homme à la face carrée, livide, tatouée de charbon ; c'est comme une fascination entre le vieux mineur, gonflé d'eau, d'une laideur lamentable de bête fourbue, détruit de père en fils par cent années de travail et de faim, et la belle et saine Cécile, grasse et fraîche des longues paresses et du bien-être repu de sa race. Les mains noires de Bonnemort sont attirées par le cou blanc de la jeune fille et elles le serrent jusqu'à l'étranglement [553]. (*Germinal.*)

**Grégoire** (Eugène). — Grand-père de Léon Grégoire. A hérité du denier des mines de Montsou, que le chef de la famille, Honoré, avait acheté sans confiance. Il touche des dividendes fort minces et, comme il s'est mis bourgeois et qu'il a eu la sottise de manger dans une association désastreuse les quarante autres mille francs de l'héritage paternel, il vit assez chichement [84]. Le denier passe à son fils Félicien. (*Germinal.*)

**Grégoire** (Félicien). — Père de Léon Grégoire. C'est avec lui que la fortune commence. Les intérêts du denier ont monté peu à peu, Félicien peut réaliser un rêve dont son grand-père Honoré, l'ancien régisseur, a bercé son enfance : l'achat de la Piolaine démembrée qu'il acquiert, comme bien national, pour une somme dérisoire. Cependant, les années qui suivent sont mauvaises, il faut attendre le dénouement des catastrophes révolutionnaires, puis la chute sanglante de Napoléon [84]. La

petite fortune de Félicien Grégoire passe à son fils Léon [84]. (*Germinal.*)

**Grégoire** (Honoré). — Bisaïeul de Léon Grégoire. Originaire de Picardie. Était en 1760 régisseur de la Piolaine, propriété appartenant au baron Desrumaux. Lors du traité instituant la Compagnie des mines de Montsou, Honoré, qui cachait dans un bas une cinquantaine de mille francs d'économies, céda en tremblant à la foi inébranlable de son maître. Il sortit dix mille livres de beaux écus, il prit un denier, avec la terreur de voler ses enfants de cette somme [84]. Lorsqu'il mourut, le denier passa à son fils Eugène. (*Germinal.*)

**Grégoire** (Léon). — Arrière-petit-fils d'Honoré Grégoire. Après trois générations, c'est lui qui bénéficie, dans une progression stupéfiante, du placement timide et inquiet de son bisaïeul. Ces pauvres dix mille francs du denier de Montsou grossissent, s'élargissent avec la prospérité de la Compagnie. En 1820, ils rapportent cent pour cent, dix mille francs. En 1844, ils en produisent vingt mille; en 1850, quarante mille. Il y a deux ans enfin, le dividende est monté au chiffre prodigieux de cinquante mille francs : la valeur du denier, coté à la Bourse de Lille un million, a centuplé en un siècle. Aussi, malgré quelques fluctuations dues à une crise industrielle, les Grégoire ont-ils maintenant une foi obstinée en leur mine; à cette croyance religieuse se mêle une profonde gratitude pour une valeur qui, depuis un siècle, nourrit la famille à ne rien faire; c'est comme une divinité à eux, que leur égoïsme entoure d'un culte, la bienfaitrice du foyer. Ils n'ambitionnent aucune spéculation, préférant voir le million du denier dans la terre, d'où un peuple de mineurs, des générations d'affamés l'extraient pour eux, un peu chaque jour, selon leurs besoins [85].

de meurt-de-faim. Dans son coin de bonheur bourgeois, à l'air alourdi de bien-être, M. Grégoire trouve que les mineurs ne sont guère sages, puisque au lieu de mettre des sous de côté, ils boivent, font des dettes et finissent par n'avoir plus de quoi nourrir leur famille [102]. Et on le met hors de lui, lorsqu'on assimile sa fortune à de l'argent volé; est-ce que son bisaïeul n'a pas gagné, et durement, la somme placée autrefois? [234].

Il s'étonne qu'il n'y ait pas des lois pour défendre aux ouvriers de quitter le travail [250]. La grève, en somme, ne l'inquiète pas, il hausse les épaules d'un air placide, il a une entière confiance dans la résignation séculaire des charbonniers [395]. Devant le torrent humain qui bat les maisons bourgeoises de Montsou, il se refuse à admettre un danger quelconque; les grévistes n'ont pas de malice, au fond; lorsqu'ils auront bien crié, ils iront souper avec plus d'appétit. Une vague compréhension ne lui vient que devant sa fille brutalisée et sa maison attaquée d'un coup de pierre; c'est donc vrai que ces gens lui en veulent parce qu'il vit en brave homme de leur travail [410], c'est donc vrai qu'ils méconnaissent son esprit charitable, qu'ils oublient les aumônes en nature, les vêtements chauds qu'il distribue l'hiver pour faire la part du pauvre!

Mais il ne leur garde pas rancune. Après la grève, il tient à affirmer la largeur de ses vues, son désir d'oubli et de conciliation; avec sa femme et sa fille, il va secourir les Maheu, une famille de fortes têtes, où plusieurs sont morts, le père d'une balle tirée par un soldat, le fils aîné d'un coup de grisou, la fille Catherine dans une catastrophe qui l'a ensevelie vivante sous la terre, une lamentable famille où la petite Alzire est morte de faim, où Jeanlin est sorti boiteux d'un éboulement, où la mère tragique, enfin, restée seule avec trois petits et le grand-père infirme, va être à quarante ans forcée d'aller chercher les trente sous du pain quotidien dans l'enfer de la mine. Les Grégoire donnent aux Maheu un pot-au-feu et deux bouteilles de vin; ils ont aussi pensé au père Bonnemort qui ne peut plus se mouvoir, ils lui apportent une paire de souliers. Mais voici que, dans un coup de démence, le plus vieux des Maheu, hébété par sa longue misère d'un demi-siècle, étrangle de ses grosses mains froides et noueuses l'héritière des Grégoire, la florissante Cécile que ses heureux parents ne trouvaient jamais assez bien nourrie, jamais assez grasse [533]. Et ce terrible coup est l'effondrement de leur vie. (*Germinal.*)

**Grégoire** (Madame Léon). — Fille d'un pharmacien de Marchiennes, une demoiselle laide, sans un sou, que Léon Grégoire adorait. Elle s'est enfermée dans son ménage, extasiée devant son mari, n'ayant d'autre volonté que la sienne ; jamais des goûts différents ne les ont séparés, un même idéal de bien-être a confondu leurs désirs, et ils vivent ainsi depuis quarante ans, de tendresses et de petits soins réciproques [85]. Agée de cinquante-huit ans, madame Grégoire est courte et grasse ; elle garde une grosse figure poupine et étonnée, sous la blancheur éclatante de ses cheveux [80]. (*Germinal.*)

**Gresham.** — Un jockey qui, dit-on, a la guigne. Il monte Lusignan dans le Grand Prix de Paris [389]. (*Nana.*)

**Grognet.** — Une victime du Bonheur des Dames. Il est parfumeur rue de Grammont [447]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Grosbois.** — Arpenteur juré. C'est un paysan de Magnolles, petit village voisin de Rognes. Appelé de tous côtés, entre Orgères et Beaugency pour l'arpentage des terres, il laisse le bien aux mains de sa femme et prend dans ses continuelles courses de telles habitudes d'ivrognerie qu'il ne dessoûle plus. Très gros, très gaillard pour ses cinquante ans, il a une large face rouge, toute fleurie de bourgeons violâtres et coiffée d'un chapeau noir tourné au roux, monumental, qu'il trimballe depuis dix ans, sous la pluie et le soleil. Plus Grosbois est ivre, plus il voit clair. On l'écoute et on l'honore, car il a une grande réputation de malignité [34]. (*La Terre.*)

**Guende** (Madame de). — Grande mondaine du second Empire. Femme admirablement faite, mais tellement bête qu'ayant pour amants trois officiers supérieurs à la fois, elle ne peut, dit-on, les distinguer à cause de leur uniforme identique [240]. C'est une amie des Saccard. (*La Curée.*)

**Gueulin.** — Neveu de Narcisse Bachelard. Petite figure blême, cheveux et favoris roux. Employé dans une compagnie d'assurances. Il est le compagnon de fête de Bachelard et rit des farces de l'oncle avec un bruit de poulie mal graissée. Gueulin joue de la flûte en amateur dans les maisons où on le met à son aise [53]. Par théorie, il refuse les femmes, non pas qu'il les dédaigne, mais parce qu'il redoute les lendemains du bonheur. En dépit de ce sage principe, Gueulin se fait surprendre entre les bras de Fifi, par l'oncle Bachelard qui,

plein de mansuétude, accorde un généreux pardon aux amants et les marie avec une jolie dot. (*Pot-Bouille.*)

**Guibal.** — Avocat connu au palais. Mène la vie libre, tout à ses dossiers et à ses plaisirs [73]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Guibal** (MADAME). — Femme de l'avocat. Grande et mince, cheveux roux, visage noyé d'indifférence, où ses yeux gris mettent par moments, sous son air détaché, les terribles faims de l'égoïsme. De mœurs peu farouches, elle ne sort jamais avec son mari [73]. Elle se promène des heures au Bonheur des Dames, sans jamais faire une emplette, heureuse et satisfaite de donner un simple régal à ses yeux [95]. Elle pratique les « rendus » avec un parfait sans-gène; quand une robe lui plaît, elle se la fait envoyer, en prend le patron, puis la rend [315]. Elle utilise aussi les grands magasins en donnant ses rendez-vous d'amour dans le salon de lecture. Devenue la maîtresse du comte de Boves, qu'elle a allumé chez une amie commune, madame Desroches, elle le mène à coups de fouet, ainsi qu'un vieux cheval dont on use les dernières forces [389]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Guichon** (MADEMOISELLE). — Buraliste à la gare du Havre [71]. C'est une blonde de trente ans, déjà fanée, silencieuse et mince, d'une souplesse de couleuvre. A dû être vaguement institutrice [85]. Elle doit son poste au chef de gare, M. Dabadie, et l'on croit généralement qu'ils se rejoignent la nuit. Néanmoins, madame Lebleu, logée sur le même corridor, n'a jamais pu les surprendre. (*La Bête humaine.*)

**Guignard** (FAMILLE). — Paysans beaucerons du même village que le soldat Zéphyrin Lacour. Veulent vendre leur maison, que Zéphyrin et Rosalie rêvent d'acheter [340]. (*Une Page d'Amour.*)

**Guillaume.** — Paysan de Rognes. Possède une pièce de terre à côté de la cahute de Jésus-Christ [218]. (*La Terre.*)

**Guillaume.** — Petit porcher à la ferme de la Borderie. A possédé la Cognette. Est maintenant soldat [288]. (*La Terre.*)

**Guiraud** (LES DE). — Amis des Deberle. Monsieur de Guiraud est un petit homme chauve, un magistrat, qui laisse tomber des phrases sentencieuses sur la nécessité d'endiguer le vice à Paris [251]. Madame de Guiraud est une brune très forte qui joue agréablement la comédie de salon ; elle a une sœur séparée de son mari et appréciée comme chanteuse mondaine.

Les Guiraud ont un fils, petit bambin de deux ans et demi [125]. (*Une Page d'Amour.*)

**Guiraude.** — Mère de Sophie et de Valentin, soignés par le docteur Pascal. Son mari est mort phtisique. Elle est mince, épuisée, frappée elle-même d'une lente décomposition du sang [51]. Guiraude habite rue Canquoin, à Plassans. Elle meurt quelque temps après avoir perdu son fils Valentin [268]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Gundermann.** — Le roi de la banque juive, le maître de la Bourse et du monde. C'est un homme de soixante ans, dont l'énorme tête chauve, au nez épais, aux yeux ronds à fleur de tête, exprime un entêtement et une fatigue énormes. Occupe rue de Provence un immense hôtel, tout juste assez grand pour son innombrable famille. Quand sa descendance, enfants et petits-enfants, est réunie au repas du soir, ils sont, en les comptant, sa femme et lui, trente et un à table. En moins d'un siècle, la monstrueuse fortune d'un milliard est née, a poussé et débordé dans cette famille, par l'épargne, par l'heureux concours aussi des événements. Il y a là comme une prédestination, aidée d'une intelligence vive, d'un travail acharné, d'un effort prudent et invincible, continuellement tendu vers le même but. Tous les fleuves de l'or vont à cette mer [92].

Levé dès cinq heures, le banquier roi est au travail lorsque Paris dort encore et quand, vers neuf heures, la bousculade des appétits se rue devant lui, sa journée est déjà faite. L'air impassible et morne, les yeux glauques, il reçoit durant des heures, jusqu'au déjeuner, tout un défilé de coulissiers, de marchands de curiosités, de dames louches produisant de jolies filles, d'inventeurs, d'étrangers venus de partout, foule variée alternant avec toute une série de remisiers qui présentent mécaniquement la cote. Dans cette pièce, publique comme une place, emplie d'un vacarme d'enfants, des ambassadeurs sont reçus debout. Gundermann trafique de son milliard en commerçant rusé et prudent, en maître absolu, obéi sur un coup d'œil, voulant tout entendre, tout voir, tout faire par lui-même. Ce n'est plus la figure de l'avare classique qui thésaurise, c'est l'ouvrier impeccable, sans besoin de chair, devenu comme abstrait dans sa vieillesse souffreteuse, qui continue à édifier obstinément sa tour de millions, avec l'unique rêve de la léguer aux siens, pour qu'ils la grandissent encore jusqu'à ce qu'elle domine la terre [98]. Et cet homme

souffre depuis vingt ans d'une maladie d'estomac, il ne se nourrit absolument que de lait.

Sobre et de froide logique, il n'a jamais pu s'entendre avec Saccard, passionné et jouisseur. Il assiste sans émoi à la création de la Banque Universelle, qui va syndiquer les intérêts catholiques, et se dresser comme une menace devant la haute banque juive. Il s'émeut à peine d'un coup de Bourse où ce casse-cou de Saccard l'a battu ; il attend patiemment, sûr de la revanche, sachant que l'édifice du spéculateur, édifié sans bases solides, développé sans mesure, se lézardera vite et pourra être jeté par terre d'un coup d'épaule [220]. L'heure venue, il mène une rude campagne à la baisse, subit sans sourciller des liquidations désastreuses et fait avancer chaque fois ses grosses réserves d'écus. Aucun sacrifice ne lui coûte pour rester maître absolu du marché [348]. Et il oppose aux extravagances de Saccard une froide obstination qui lui donnera la victoire le jour où, connaissant par la baronne Sandorff, passée sans profit à son service, la position exacte de la Banque Universelle, il décidera brusquement d'en finir [354]. D'ailleurs, après la ruine de Saccard, il est le premier à s'offrir pour éviter l'immédiate déclaration de faillite et empêcher un ébranlement trop général. Il est au-dessus de la rancune, n'ayant d'autre gloire que de rester le premier marchand d'argent du monde, le plus riche et le plus avisé, ayant réussi à sacrifier toutes ses passions à l'accroissement continu de sa fortune [374]. (*L'Argent*.)

**Gunther** (Otto). — Capitaine dans la garde prussienne. C'est un cousin germain de Weiss, par les femmes. Sa mère, originaire de Mulhouse, s'est mariée à Berlin [15]. Et à l'heure de la guerre, il vient en France comme un justicier, avec l'intolérance et la morgue de l'ennemi héréditaire, grandi dans la haine de la race qu'il châtie [457]. Le 1er septembre, près du Fond de Givonne, il s'est trouvé en face du soldat français Maurice Levasseur, son allié par Henriette Weiss ; la distance était si faible, deux cents mètres à peine, qu'on le distinguait très nettement, la taille mince, le visage rose et dur, avec de petites moustaches blondes. Henriette, débordée d'horreur par l'abomination de cette lutte entre parents, l'a sauvé de la mort en empêchant Maurice de tirer sur lui et, plus tard, dans les derniers jours de mai 1871, elle le retrouve en garnison à Saint-Denis, avec son air sec de bel officier bien tenu. Devant

Paris en flammes, il est insultant par son calme, par son demi-sourire. Toutes ses rancunes de Germain sont satisfaites, il semble vengé de la longueur démesurée du siège, des froids terribles, des difficultés sans cesse renaissantes, dont l'Allemagne garde encore l'irritation. Pour ce froid et dur protestant militaire, qui cite des versets de la Bible, Paris brûle en punition de ses siècles de vie mauvaise, du long amas de ses crimes et de ses débauches [606]. (*La Débâcle.*)

**Gustave.** — Perruquier de Maxime Saccard. Celui-ci prétend que son coiffeur ressemble à deux amants de Renée, MM. de Rozan et de Chibray [136]. (*La Curée.*)

**Gutmann.** — Un soldat de Bazeilles, Bavarois trapu, à l'énorme tête embroussaillée de barbe et de cheveux roux, sous lesquels on ne distingue qu'un long nez carré et de gros yeux bleus. Vers la fin de la bataille, il est souillé de sang, effroyable, tel qu'un de ces ours des cavernes, une de ces bêtes poilues, toutes rouges de la proie dont elles viennent de faire craquer les os [25]. C'est lui qui arrache violemment Henriette Weiss des bras de son mari, devant le peloton d'exécution.

Henriette le retrouve plus tard à l'ambulance de Remilly. Il ne peut parler, une balle, entrée par la nuque, lui a enlevé la moitié de la langue. L'ancien monstre aux prunelles chavirées de rage est maintenant un malheureux, à l'air bonhomme et docile, au milieu de ses atroces souffrances. On n'est pas bien sûr qu'il se nomme Gutmann, on l'appelle ainsi parce que l'unique son qu'il arrive à proférer est un grognement de deux syllabes qui fait à peu près ce nom. Quant au reste, on croit seulement qu'il est marié et qu'il a des enfants [503]. Il meurt dans les premiers jours de novembre, après avoir râlé deux jours. Henriette a passé les dernières heures à son chevet, tant il la regardait d'un air suppliant. De ses yeux en larmes, il disait peut-être son vrai nom, le nom du village lointain où une femme et des enfants l'attendaient. Elle est seule à l'accompagner au cimetière [509]. (*La Débâcle.*)

**Guyot** (Abbé). — Prêtre à Saint-Eutrope. A remplacé provisoirement aux Artaud l'abbé Mouret malade [300]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Guyot-Laplanche.** — Homme considérable du second Empire, que Clorinde a gagné à la cause d'Eugène Rougon [291]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

# H

**Haffner**. — Fameux industriel de Colmar, à large face alsacienne [29], vingt fois millionnaire et devenu homme politique grâce au second Empire [8]. Mari de Suzanne. (*La Curée.*)

**Haffner** (MADAME SUZANNE). — Amie de pension de Renée Saccard et de la marquise d'Espanet. Cette Allemande blonde et langoureuse, qui tient tête aux hommes avec une effronterie provocante [42], est l'inséparable compagne de la marquise, avec qui la chronique lui attribue des mœurs trop tendres [116]. (*La Curée.*)

**Hallegrain** (CAPITAINE JACQUES). — Père de Christine. Un Gascon de Montauban. Il a dû prendre sa retraite d'officier, à cause d'une paralysie des jambes [22]. Est resté à Clermont, entre sa femme et sa fille, et, un jour qu'elles étaient à l'église, il est mort d'une dernière attaque. Christine se rappelle l'affreuse nuit, le capitaine très gros, très fort, allongé sur un matelas, avec sa mâchoire inférieure qui avançait; si bien que, dans sa mémoire de gamine, elle ne peut le revoir autrement [118]. (*L'Œuvre.*)

**Hallegrain** (MADAME). — Femme du capitaine. Une Parisienne. A survécu cinq ans à son mari, vivant là-bas, en province, ménageant sa maigre pension, travaillant, peignant des éventails, pour achever d'élever sa fille en demoiselle [22]. Si loin que Christine puisse remonter, elle la trouve devant la même fenêtre, petite, fluette, lavant sans bruit ses aquarelles, avec des yeux doux, tout ce qu'elle tient d'elle aujourd'hui. Pendant cinq ans, madame Hallegrain a pâli et maigri, s'en est allée un peu chaque jour, jusqu'à n'être plus qu'une ombre ; un matin, elle n'a pu se lever, et elle est morte, regardant

Christine, la voix éteinte, les yeux remplis de grosses larmes [119]. (*L'Œuvre.*)

**Hallegrain** (Christine) (1). — Fille du capitaine. Femme de Claude Lantier. Mère de Jacques-Louis. Elle est née à Strasbourg, par hasard, entre deux changements de garnison de son père. Ses parents l'ont gâtée, elle a eu des professeurs de tout, mais elle a profité fort peu, n'écoutant pas, toujours à rire, le sang à la tête; des crampes lui tordaient les bras au piano; elle n'avait de goût que pour les soins bas du ménage. Christine a perdu son père à douze ans; à seize ans et demi, elle a été seule au monde, sans un sou, avec l'unique amitié d'une religieuse de Clermont, la supérieure des sœurs de la Visitation, qui lui a trouvé, à ses dix-huit ans, une place de lectrice à Paris, chez madame Vanzade. Le soir de son arrivée, perdue au sortir de la gare, terrifiée par un cocher maraudeur, noyée dans la trombe d'un gros orage, elle a été recueillie par le peintre Claude Lantier, qui lui a cédé son lit sans rien demander en échange; au matin, dans l'accablante chaleur de juillet, la gorge de la jeune fille s'est découverte et le peintre, abdiquant toute curiosité charnelle, s'est enthousiasmé en artiste pour cette chair dorée, d'une finesse de soie, le printemps de la chair, deux petits seins rigides, gonflés de sève, où pointaient deux roses pâles [12]; l'esquisse qu'il en a faite a été interrompue par le réveil subit de Christine, par sa révolte éperdue devant ce garçon qui la mangeait des yeux; elle a senti un véritable effroi à la vue de la terrible peinture qui emplissait l'atelier, une peinture rugueuse, éclatante, d'une extraordinaire violence de tons.

Chez madame Vanzade, en cette demeure somnolente où Christine meurt d'ennui, elle a éprouvé une véritable obsession au souvenir de Claude, si respectueux, si timide, sous son air brutal, et après six semaines d'hésitation, elle s'est décidée à venir le remercier. Grande et belle, avec ses lourds cheveux noirs, elle a un air de tranquille décision; le haut du visage est d'une grande bonté, d'une grande douceur, le front limpide, uni comme un clair miroir, le nez petit aux fines ailes nerveuses; le sourire des yeux illumine toute la face; le bas

(1) *Christine Hallegrain, dont le père était paraplégique, épouse en 1865 Claude Lantier, dont elle est la maîtresse depuis six ans. (Arbre généalogique des Rougon-Macquart.)*

du visage gâte ce rayonnement de tendresse, la mâchoire avance, les lèvres trop fortes saignent, montrant des dents solides et blanches ; c'est un coup de passion, la puberté grondante et qui s'ignore, dans ces traits noyés, d'une délicatesse enfantine [14]. Pendant sa visite, elle est glacée comme la première fois par la peinture féroce, les flamboyantes esquisses du Midi, l'anatomie si violemment exacte des études ; elle se sent une haine contre cette peinture, la haine instinctive d'une ennemie [114]. Ensuite, ce sont d'autres visites, espacées d'abord, puis à jour fixe, des promenades d'un charme infini autour de l'île Saint-Louis et le long de la Seine jusqu'au pont Royal, dans des couchers de soleil empourprés [130]; une lente initiation se fait, Christine finit par éprouver de l'intérêt pour ces toiles abominables, en voyant quelle place elles tiennent dans l'existence du peintre ; Claude lui semble si bon, elle l'aime tant, qu'après l'avoir excusé de barbouiller de pareilles horreurs, elle en vient à leur trouver des qualités pour les aimer aussi un peu [138]. Cette rage de travail, ce don absolu de tout un être, l'attendrit, elle trouve naturel de se mettre de moitié dans l'effort de l'artiste et, comme à ses yeux d'ardente prière, elle a compris qu'il a besoin d'elle pour son œuvre, elle s'offre, sans un mot, à poser devant lui, nue et vierge [117]. Mais le tableau qui peu à peu les a unis, elle le voit au Salon, bafoué par la foule ; il lui semble que c'est sur sa nudité que crachent les gens, elle se sauve, puis ne songe plus qu'à Claude, bouleversée par l'idée du chagrin qu'il doit avoir, grossissant l'amertume de cet échec de toute sa sensibilité de femme, débordant d'un besoin de charité immense.

Et le soir même, dans le crépuscule qui les enveloppe, sous l'embaumement des lilas, parmi les parcelles dorées envolées du cadre, elle pose aux lèvres de Claude un baiser ardent, irréfléchi ; elle se donne la première, dans un emportement de passion [180]. Dès lors, une femme naît de la jeune fille. Elle ne peut rester plus longtemps chez madame Vanzade, qui pourtant la traite avec douceur, semble chaque jour éprouver pour elle une tendresse plus grande, l'appelle même sa fille. Après un nouveau mois de tourment dans cette maison pieuse où elle étouffe, elle quitte brutalement sa maîtresse, emportant sa malle, méprisant tout calcul, toute à son amour. Elle se révèle ce qu'elle doit être, malgré sa longue honnêteté : une chair de passion, une de ces chairs sensuelles, si troublantes

quand elles se dégagent de la pudeur où elles dorment. A Bennecourt, où ils ont fui, ce sont des mois de félicité adorable ; toute la tendresse de Claude pour la chair de la femme, cette tendresse dont il épuisait autrefois le désir dans ses œuvres, le brûle maintenant pour le corps de l'amante, ce corps vivant, souple et tiède, qui est son bien. Christine l'engage à travailler, mais comme il résiste, elle est fière de sa puissance, elle croit avoir tué la peinture et, heureuse d'être sans rivale, elle prolonge les noces [191].

Un enfant naît, Jean-Louis, sans que la maternité pousse en elle, elle donnerait vingt fois le fils pour l'époux ; mais des soins la réclament, Claude a des heures désœuvrées où il se remet à peindre et dès lors, c'en est fait, l'art est rentré dans leur vie. Lorsque le quatrième été s'achève, Christine sent bien que rien ne retient plus à Bennecourt son grand enfant, son cher homme, avide de reprendre sa vie de production ardente. A Paris, elle partage ses espoirs, très brave, égayant l'atelier de son activité de ménagère, puis elle souffre, elle s'assoit découragée quand elle voit Claude sans force, elle montre une douleur plus vive à chaque tableau refusé, épousant les passions de l'artiste, cédant devant la peinture qui, chaque jour, lui prend son amant davantage. Son cœur s'ouvre alors plus large, il s'attendrit d'une pitié vague et infinie, il accorde de continuels pardons. Au fond d'elle, l'insatiable amour gronde toujours, elle demeure la chair de passion, la sensuelle aux lèvres fortes dans la saillie têtue des mâchoires, et pourtant elle n'a plus de Claude que ces caresses d'habitude, données ainsi qu'une aumône aux femmes dont on se détache ; il a un air d'ennui dans les étreintes ardentes dont elle l'étouffe toujours. Elle doit se résigner, après les chagrins secrets de la nuit, à n'être plus qu'une mère jusqu'au soir, goûtant une dernière et pâle jouissance dans sa bonté, dans le bonheur qu'elle tâche de lui faire, au milieu de leur vie gâtée maintenant [276].

Des années de misère se succèdent, un court instant de joie est venu pour Christine, lorsque Claude a décidé de l'épouser, mais la froide cérémonie n'a fait qu'accentuer leur séparation, cette formalité semble avoir tué l'amour [305]. Et c'est maintenant la marche envahissante du mal. Dans l'atelier de la rue Tourlaque, où Claude s'acharne à une œuvre décisive, Christine se fait sa servante, heureuse de se rabaisser à des travaux de manœuvre, pour le reprendre à cet art cruel qui le lui a pris ; elle l'admire maintenant, cette peinture qui la choquait

autrefois, elle la voit puissante et la traite en rivale dont on ne peut plus rire; c'est une lutte sourde et humiliante; elle en arrive à accepter le métier de modèle, elle veut vivre nue sous les regards de Claude, et le reconquérir ainsi, et l'emporter lorsqu'il tombera dans ses bras; mais une certitude se fait, ce corps couvert partout des baisers de l'amant, il ne le regarde plus, il ne l'adore plus qu'en artiste; il n'aime plus en elle que son art, la nature, la vie; elle est vaincue [325].

D'autres amertumes surviennent; Claude passe une nuit chez Irma Bécot, et cette escapade, Christine la pardonne aisément, car elle exècre la peinture au point de le jeter plutôt à une autre femme; elle espère qu'il lui reviendra, puisqu'il est allé chez une autre [337]. Maintenant, il a l'inconsciente cruauté de la comparer à elle-même, de l'accabler avec sa jeunesse, fixée sur le tableau d'autrefois, et à jamais perdue; puis, c'est le suprême outrage, Claude lui dit que, lorsqu'on veut poser, il ne faut pas avoir d'enfant. Et elle pardonne encore, elle excuse le père, sentant une colère sourde contre son fils, contre le pauvre être pour qui sa maternité ne s'est jamais éveillée, ce Jacques-Louis à la tête informe, qui va bientôt mourir.

La vie de Christine s'écoule dans un affaissement de femme délaissée, les gestes las, la parole lente, une insouciance de tout, hors la passion dont elle brûle. Elle a le sentiment de la fin prochaine de Claude, elle vit dans l'effroi d'un malheur dont elle ne parle pas. Puis, une suprême révolte contre la peinture assassine qui a empoisonné sa vie, une dernière bataille de sa passion, lui livre Claude éperdu, bégayant; elle le croit guéri, mais au réveil d'une nuit d'amour où ils ont éprouvé les anciennes ivresses, elle le retrouve mort, pendu à la grande échelle, devant son œuvre manquée. Et elle-même tombe à terre, comme morte, pareille à une loque blanche, misérable et finie, écrasée sous la souveraineté farouche de l'art [476]. (*L'Œuvre*.)

**Hamelin** (Georges). — Fils d'un médecin de Montpellier, savant remarquable, catholique pratiquant, et qui n'a pas laissé de fortune. Entrait à l'École polytechnique lorsque son père est mort; il a pu y rester, grâce à sa sœur Caroline qui l'a entretenu d'argent de poche, pendant les deux années de cours. Sorti dans un mauvais rang, il a longtemps attendu une situation, est parti enfin pour l'Égypte avec la commission

chargée des premières études du canal de Suez, est allé de là en Syrie, a vu Beyrout et les gorges du Liban, exploré le Carmel, traversé le Taurus. Partout, il était accompagné de sa sœur, animée d'un fraternel dévouement pour ce jeune savant, si plein d'ardeur et de simplicité. Plus âgé d'un an, il ressemble beaucoup physiquement à Caroline, en plus pâle. Hamelin est revenu d'Asie Mineure avec tout un monde d'idées, mais, trop modeste, peu bavard, il n'a pu communiquer sa foi à personne et, pendant quinze mois, la vie a été dure dans le petit appartement de l'hôtel d'Orviedo où le frère et la sœur se sont installés. Hamelin a des facultés de travail rares, mais il s'absorbe dans ses études. Cet ancien piocheur de Polytechnique, aux conceptions savantes, d'un zèle si vif pour tout ce qu'il entreprend, montre parfois une telle naïveté qu'on le jugerait un peu sot.

Élevé dans le catholicisme le plus étroit, il a gardé sa religion d'enfant, il pratique, très convaincu [57]. Ce qui le passionne le plus dans les hardies conceptions rapportées d'Orient, c'est le triomphe qu'elles préparent à la chrétienté, tout un programme secret, la Palestine sauvée du joug des Turcs, Jérusalem libre avec Jaffa comme port de mer, les Lieux Saints rendus à la foi, le pape échappant aux révoltantes humiliations qui se préparent à Rome et venant restaurer le trône du Christ sur la terre même où le Christ a parlé. En attendant ce couronnement de l'édifice, le projet de formation d'une Compagnie générale des Paquebots réunis, destinée à s'assurer la royauté de la Méditerranée, les études sur les mines d'argent du Carmel et les chemins de fer d'Asie Mineure, tout ce travail soumis à Aristide Saccard va provoquer chez cet extraordinaire brasseur d'affaires l'idée de créer la Banque Universelle.

Hamelin accepte à son corps défendant la présidence du conseil d'administration, poste honorifique où il partagera, malgré son éclatante probité et son désintéressement d'apôtre, les terribles responsabilités financières de Saccard. Sa besogne est en Orient, il y vivra désormais, ne faisant que de courtes apparitions à Paris, où il est suppléé par le vice-président Robin-Chagot; il reviendra chaque fois de là-bas avec un nouvel enthousiasme, l'affaire des Paquebots en pleine réussite, la Palestine s'éveillant à la vie en une sorte de résurrection, toutes les grandes choses futures semées désormais, germant, prêtes à faire un monde nouveau. Et pendant ce temps, la

Banque Universelle se développe, en une prospérité sans exemple; Saccard, lui aussi, fait des merveilles, ses spéculations vont féconder et rendre vivantes les grandes entreprises d'Hamelin. Mais, tandis que le savant étudie froidement la mise en œuvre de ses conceptions, le financier, lui, se grise de la poésie des résultats, il surchauffe la machine, il accumule les irrégularités, fait la folie de lancer l'affaire comme un bélier contre les murailles de la haute banque juive et détermine une catastrophe qui va semer partout le déshonneur et la ruine.

Hamelin est resté pur de tout trafic, tout s'est fait malgré lui, il s'est strictement tenu dans son rôle d'homme de science qui amène l'eau au moulin [271]; il aurait pu, à l'heure de la débâcle, rester à l'étranger, et pourtant il est revenu en hâte, il s'est dépouillé, en faveur de l'actif, de tout ce qu'il possédait, mais le sort de Saccard sera le sien. Il subit la honte de la prison. Et il trouve la résignation et la tranquillité d'âme dans sa foi un peu simple de catholique fervent, il n'a de tristesse que devant l'arrêt désastreux de ses grands travaux [422]; pardonnant à Saccard, il a même la tendresse pitoyable d'envoyer vers lui madame Caroline [424]. Condamné à cinq ans de prison et à trois mille francs d'amende, il passe à l'étranger [434] et va recommencer son existence à Rome [445]. (*L'Argent.*)

**Hamelin** (CAROLINE). — Voir CAROLINE (MADAME.)

**Hamelin** (FRANÇOISE). — Femme d'un cultivateur de la commune de Soulanges, arrondissement de Nevers. Cousine de Louis Franchomme. Elle a reçu, le 25 janvier 1851, de l'Assistance publique, une enfant trouvée, Angélique Marie, fille non déclarée de Sidonie Rougon. L'enfant l'appelle maman Nini [14]. Plus tard, Angélique sera confiée aux Franchomme, pour apprendre un état. (*Le Rêve.*)

**Hardy**. — Percepteur de Cloyes. Habite rue Beaudonnière une petite maison gaie, entre cour et jardin. Gros homme coloré et jovial, à la barbe noire bien peignée, redouté des paysans qui réclament en vain contre les contributions et qui l'accusent de les étourdir avec des histoires [329]. (*La Terre.*)

**Hartmann** (BARON). — Directeur du Crédit Immobilier. Un vieil ami de madame Henriette Desforges, dont il était déjà l'amant du vivant du mari. Il a soixante ans. C'est un homme sceptique et fin, dont la passion est devenue une simple affection paternelle et qui tolère aujourd'hui les amants de la

jeune femme [71]. Petit et vigoureux, il a une grosse tête alsacienne, une face épaisse qui s'éclaire d'une flamme d'intelligence, au moindre pli de la bouche, au plus léger clignement des paupières. Devant Octave Mouret, le troisième ami que lui présente madame Desforges, il a le rire discret d'un protecteur riche qui, s'il veut bien se montrer charmant, ne consent pas à être dupe [83]. Mais la chaude éloquence de Mouret, sa conception galante du commerce, son invention d'une mécanique à manger les femmes, ont vite fait d'amuser et de convaincre le baron; il apporte un appui décisif aux développements du Bonheur des Dames. Plus tard, dans la personne de Bouthemont, il commandite le quatrième garçon de génie découvert par Henriette. En fondant les Quatre-Saisons, il n'est pas fâché de faire naître une rivalité aux magasins de Mouret; il a déjà inventé, en matière de banque, de se créer ainsi des concurrences, pour en dégoûter les autres [393]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Hasard.** — Cheval de l'écurie Méchain. Court dans le Grand Prix de Paris. C'est le plus défectueux de tous les chevaux engagés, personne n'en veut [388]. (*Nana.*)

**Hauchecorne.** — Premier commis au Vieil Elbeuf, chez Aristide Finet, rue de la Michodière. A épousé la fille du patron, Désirée, et a succédé à son beau-père. Hauchecorne est originaire de Rambouillet [15]. Il cède plus tard le fonds à son gendre Baudu. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Hauchecorne** (MADAME). — Voir FINET (DÉSIRÉE.)

**Hauchecorne** (ÉLISABETH). — Petite-fille d'Aristide Finet. Fille unique des Hauchecorne. Son père l'a mariée au premier commis Baudu, qui, en même temps, reprenait la maison. Elisabeth est née, a grandi et vécu au Vieil Elbeuf, qui existe depuis plus de soixante ans et qui n'a pas bougé, alors qu'en face, de l'autre côté de la rue, le Bonheur des Dames, d'abord insignifiante boutique, s'agrandissait peu à peu et en arrivait à envahir le quartier. C'est une petite femme mangée d'anémie, toute blanche, les cheveux blancs, les yeux blancs, les lèvres blanches [10]. Elle aime jusqu'aux pierres humides de son magasin, elle ne vit que pour lui et par lui. Mais, autrefois glorieuse de cette maison, la plus forte, la plus richement achalandée du quartier et peu à peu écrasée par les grands magasins, elle se meurt de l'humiliation du Vieil Elbeuf; si

elle vit encore, ainsi que lui, par la force de l'impulsion, elle sent bien que l'agonie de la boutique sera la sienne et qu'elle n'aura qu'à s'éteindre le jour où la maison fermera [30]. Après la mort de sa fille Geneviève, première victime du colosse, elle vit dans une stupeur blême; le Bonheur des Dames lui a tout pris, sa maison, sa fille. Elle meurt deux mois après Geneviève, s'en allant avec le Vieil Elbeuf clos désormais; elle a perdu de sa vie à mesure qu'il perdait de sa clientèle [462]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Hautecœur** (Les). — Vieille famille noble, dont l'origine remonte au onzième siècle. Le chef de cette maison a été Norbert Ier, cadet de Normandie. Il a reçu en fief une forteresse jadis élevée par un successeur de saint Remy, l'archevêque Séverin, pour défendre le pays contre les Normands; c'était la forteresse de Hautecœur, à deux lieues en aval de Beaumont, sur le Ligneul, affluent de l'Oise. La descendance de Norbert Ier emplit l'histoire. Hervé IV, excommunié deux fois pour ses vols de biens ecclésiastiques, bandit de grandes routes qui a égorgé de sa main plus de trente bourgeois d'un coup, a sa tour rasée par Louis le Gros, auquel il a osé faire la guerre. Raoul Ier, qui s'est croisé avec Philippe-Auguste, périt devant Saint-Jean-d'Acre, d'un coup de lance au cœur. Jean V le Grand, en 1225, rebâtit la forteresse; il élève en moins de cinq années ce redoutable château de Hautecœur, à l'abri duquel il rêvera un moment le trône de France; c'est lui qui donne les fonds nécessaires pour l'achèvement de l'église de Beaumont, où une chapelle consacrée à saint Georges se nommera désormais la chapelle Hautecœur et recevra les restes de Jean V et de ses descendants [64]; ce seigneur, devenu beau-frère du roi d'Ecosse, meurt dans son lit après avoir échappé aux massacres de vingt batailles. Félicien III, prévenu qu'une maladie empêche Philippe le Bel de se rendre en Palestine, y va pour lui, pieds nus, un cierge au poing, ce qui lui fait octroyer un quartier des armes de Jérusalem [88]. Hervé VII revendique ses droits au trône d'Ecosse. Jean IX, sous Mazarin, a la douleur d'assister au démantèlement du château [62].

Les marquis de Hautecœur et le clergé de Beaumont ont rempli les siècles de leurs démêlés, le château a mis en continuel péril les franchises de Beaumont; sans cesse des hostilités ont éclaté sur des questions de tribut et de préséance. Et le démantèlement du château a été le triomphe de l'église. Plus tard,

la branche aînée éteinte, un Hautecœur de la branche cadette, Jean XII, revient comme évêque à Beaumont, et va commander à ce clergé, toujours debout, qui, après quatre cents ans de lutte, a vaincu ses ancêtres [61]. Il préside chaque année la procession du Miracle, qui date de son grand aïeul Jean V. La légende assure qu'une peste affreuse ayant ravagé la ville, Jean V de Hautecœur aurait combattu le fléau et guéri les malades en les baisant sur la bouche et en disant : « Si Dieu veut, je veux »; formule qui est restée la devise des Hautecœur : SI DIEU VOLT IE VUEIL, inscrite sur leur blason [68].

On prétend aussi que, dans la famille, les femmes meurent jeunes, en plein bonheur; deux, trois générations sont épargnées, puis la mort reparaît, souriante, avec des mains douces, et emporte la femme ou la fille d'un Hautecœur, les plus vieilles à vingt ans, au moment de quelque grande félicité d'amour. La légende les appelle les Mortes heureuses. Laurette, fille de Raoul Ier, le soir de ses fiançailles avec son cousin Richard, croit marcher dans un rayon de lune et se brise au pied des tours. Balbine, femme de Henri VII, meurt de joie en voyant revenir son mari, qu'elle a, pendant six mois, cru tué à la guerre. Ysabeau, Gudule, Yvonne, Austreberthe ont été enlevées dans le ravissement de leur premier bonheur. On lit encore, sur de vieilles pierres tombales, encastrées dans les murs de la chapelle, les noms de Laurette et de Balbine. Et toutes ces Mortes heureuses reviennent, dit-on, la nuit, peuplant les ruines du château, ainsi qu'un vol de colombes [89]. (*Le Rêve.*)

**Hautecœur** (MONSEIGNEUR DE). — Jean XII de Hautecœur, mari de Paule de Valençay, père de Félicien VII. Il a été capitaine à vingt et un ans, sous Charles X. En 1830, à vingt-quatre ans, il donne sa démission et, jusqu'à la quarantaine, il mène une vie dissipée, des voyages, des aventures, des duels. Puis, un soir, chez des amis, il rencontre la fille du comte de Valençay, Paule, qui a dix-neuf ans, vingt-deux de moins que lui; il l'aime à en être fou, elle l'adore, on doit hâter le mariage. Jean XII rachète alors les ruines de Hautecœur, dans l'intention de réparer le château où il rêve de s'installer avec sa femme. Pendant neuf mois, ils ont vécu cachés au fond d'une vieille propriété de l'Anjou, refusant de voir personne, trouvant les heures trop courtes. Paule lui donne un fils, Félicien, et meurt en couches. Huit jours après, Jean XII entre dans les ordres; plus tard, il devient évêque de Beaumont.

A soixante ans, il a la taille haute, mince et noble, d'une jeunesse superbe. Ses yeux d'aigle luisent, son nez un peu fort accentue l'autorité souveraine de sa face, atténuée par sa chevelure blanche, en boucles épaisses [178]. Inconsolé, il a longtemps refusé de voir Félicien, l'enfant qui en naissant a coûté la vie à sa mère; il l'a confié à un oncle de celle-ci, s'obstinant à n'en pas recevoir de nouvelles, tâchant d'oublier son existence. Le jeune homme a vingt ans quand son père, soucieux de la fougue qu'il montre et craignant des sottises de cœur, se décide enfin à l'appeler à lui, après avoir réglé à l'avance un mariage avec Claire de Voincourt. Mais, depuis que Félicien est là, l'évêque vit dans le trouble. Cet enfant est le vivant portrait de celle qu'il pleure; il a son âge, la grâce blonde de de sa beauté. Vingt ans de prières n'ont pas tué l'homme ancien et il suffit que ce fils de sa chair, cette chair de la femme adorée, se dresse, avec le rire de ses yeux bleus, pour que son cœur batte à se rompre, en croyant que la morte ressuscite. Il passe des nuits de combat, ce sont des larmes, des plaintes, dont la violence, étouffée par les tentures, effraye l'Évêché. La torture a recommencé, saignante comme au lendemain de la mort de la femme à jamais pleurée. Aussi, lorsque Félicien lui avoue l'ardent amour qui l'emporte vers la petite brodeuse Angélique, le père crucifié sent-il en lui l'absolue volonté, le devoir rude de soustraire ce fils au mal dont lui-même souffre tant. Il veut tuer la passion dans son fils comme il veut la tuer en lui-même et, à l'ardente prière de l'amant, il répond d'un seul mot : Jamais ! [219].

Angélique, éloquente et pure, n'obtient, elle aussi, qu'une réponse inexorable [230], mais sans qu'il veuille l'admettre, cette jeune fille l'a touché, une nouvelle lutte le déchire et, la grâce entrant en lui comme un remords, il se rappelle, devant Angélique agonisante, les miracles qui ont illustré les siens, ce pouvoir que le ciel leur a donné de guérir. Pareil à son ancêtre Jean V, allant prier au chevet des pestiférés et leur donnant un baiser qui les ressuscite, il prie le ciel, baise la mourante sur la bouche et dit : « Si Dieu veut, je veux » [290]. Et devant le prodige accompli, monseigneur permet enfin la réalisation du rêve d'Angélique, ce merveilleux mariage qui va donner à l'illustre famille de Hautecœur une Morte heureuse de plus. (*Le Rêve.*)

**Hautecœur** (Marquise Jean XII de). — Voir Valençay (Paule de.)

**Hautecœur** (Angélique de). — Voir Angélique Marie.

**Hautecœur** (Félicien VII de) (1). — Fils de Jean XII de Hautecœur, depuis évêque de Beaumont, et de Paule de Valençay. Il a perdu sa mère en naissant. Un oncle de celle-ci, un vieil abbé, l'a recueilli, son père ne voulant pas le voir, faisant tout pour oublier son existence. On l'a élevé dans l'ignorance de sa famille, durement, comme s'il avait été un enfant pauvre. Plus tard, le père a décidé d'en faire un prêtre, mais le vieil abbé n'a pas voulu, le petit manquant tout à fait de vocation. Et le fils de Paule de Valençay n'a su la vérité que très tard, à dix-huit ans. Il a connu alors son ascendance illustre, ce long cortège de seigneurs dont les noms emplissent l'histoire et dont il est le dernier rejeton; l'obscur neveu du vieil abbé est brusquement devenu Félicien VII de Hautecœur, et ce jeune homme qui, épris d'un art manuel, devait gagner sa vie dans les vitraux d'église, a vu toute une fortune s'écrouler sur lui; les cinq millions laissés par sa mère ont été décuplés par des placements en achats de terrains à Paris, ils représentent aujourd'hui cinquante millions [66]. Un des grands chagrins de l'évêque est la fougue du jeune homme, sur laquelle l'oncle lui fournit des rapports inquiétants, ce ne sera jamais qu'un passionné, un artiste. Et, craignant les sottises du cœur, il l'a fait venir près de lui, à Beaumont, réglant à l'avance un mariage pour prévenir tout danger [207].

A cette époque, Félicien VII a vingt ans. Blond, grand et mince, il ressemble au saint Georges de la cathédrale, à un Jésus superbe, avec ses cheveux bouclés, sa barbe légère, son nez droit, un peu fort, ses yeux noirs d'une douceur hautaine. Et malgré ces yeux de bataille, il est timide; à la moindre émotion, colère ou tendresse, le sang de ses veines lui monte à la face [106]. Le fils de Jean XII de Hautecœur habite un pavillon dans le parc de l'évêché, séparé par le clos Marie de la fraîche maison des Hubert où vit Angélique. Il aime la petite brodeuse depuis un soir qu'il l'a aperçue à sa fenêtre; elle n'était alors qu'une blancheur vague; il distinguait à peine son visage et pourtant, il la voyait, il la devinait telle qu'elle était. Et comme il avait très peur, il a rôdé pendant des nuits sans trouver le courage de la rencontrer en plein jour. Plus tard, il a su qui

---

(1) *Félicien de Hautecœur, marié en 1869 à Angélique Rougon.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

était cette jeune fille ; c'est alors que la fièvre a commencé, grandissant à chaque rencontre ; il s'est senti très gauche la première fois, ensuite il a continué à être très maladroit en poursuivant Angélique jusque chez ses pauvres ; il a cessé d'être le maître de sa volonté, faisant des choses avec l'étonnement et la crainte de les faire, et lorsqu'il s'est présenté chez les Hubert pour la commande d'une mitre, c'est une force qui l'a poussé [159]. Longtemps il a cru qu'on ne l'aimait pas, il a erré en rase campagne, il a marché la nuit, le tourment galopant aussi vite que lui et le dévorant. Mais lorsqu'il reçoit l'aveu d'Angélique, sa jeunesse vibre dans la pensée d'aimer et d'être aimé.

Il est la passion même, la passion dont sa mère est morte, la passion qui l'a jeté à ce premier amour, éclos du mystère [197]. Angélique connait maintenant son grand nom, il est le fier seigneur dont les Saintes lui ont annoncé la venue, mais la sage Hubertine, inaccessible aux mirages du rêve, a exigé de Félicien le serment de ne plus reparaître, tant qu'il n'aura pas l'assentiment de monseigneur [215]. Le soir même, il s'est confessé à son père, qui, le cœur déchiré par sa passion ancienne, a formellement condamné en son fils cette passion nouvelle, grosse de peines ; la parole de l'évêque est d'ailleurs engagée aux Voincourt, jamais il ne la reprendra. Et Félicien s'en est allé, se sentant envahir d'une rage, dans la crainte du flot de sang dont ses joues s'empourprent, le flot de sang des Hautecœur, qui le jetterait au sacrilège d'une révolte ouverte [219].

Il s'enfièvre, il écrit à Angélique des lettres que les parents interceptent, il voudrait partir avec elle, conquérir le bonheur qu'on leur refuse, mais la pure enfant est défendue par les vierges de la Légende [269]. Cette fois, Félicien se révolte contre l'impitoyable évêque, perdant tout ménagement, parlant de sa mère ressuscitée en lui pour réclamer les droits de la passion. Enfin, devant Angélique mourante, l'évêque a fléchi ; il accomplit le miracle de la faire revivre, elle deviendra sa fille, Félicien VII de Hautecœur sera uni, en une cérémonie pompeuse, à l'humble créature qui, pour tous parchemins, possède un livret d'enfant assisté [296].

Et Félicien achète derrière l'Évêché, rue Magloire, un ancien hôtel, qu'on installe somptueusement. Ce sont de grandes pièces, ornées d'admirables tentures, emplies des meubles les plus précieux, un salon en vieilles tapisseries, un boudoir

bleu, d'une douceur de ciel matinal, une chambre à coucher surtout, un nid de soie blanche et de dentelle blanche, rien que du blanc, léger, envolé, le frisson même de la lumière [298]. Mais Angélique ne connaîtra pas cet hôtel princier, plein de bijoux et de toilettes de reine. Au sortir de la cathédrale, parmi l'encens et le chant des orgues, elle s'éteint dans un baiser et Félicien ne tient plus qu'un rien très doux et très tendre, cette robe de mariée, toute de dentelles et de perles, la poignée de plumes légères, tièdes encore, d'un oiseau [310]. (*Le Rêve.*)

**Hédouin** (Charles). — Ancien commis du Bonheur des Dames, devenu associé, à la suite de son mariage avec Caroline Deleuze, fille d'un des patrons. Est sans cesse aux quatre coins de la France pour ses achats [113]. Atteint d'une maladie d'estomac, il va faire une saison aux eaux de Vichy [211]. Hédouin meurt, laissant le Bonheur des Dames dans une situation prospère [316]. (*Pot-Bouille.*)

**Hédouin** (Madame). — Voir Deleuze (Caroline).

**Hélène** (Duchesse). — Principal personnage de la *Petite Duchesse*, pièce de Fauchery jouée aux Variétés. Trompée par son mari pour la blonde Géraldine, une étoile d'opérette, elle vient un soir de bal masqué chez l'actrice pour apprendre par quel magique pouvoir ces dames conquièrent et retiennent les maris [312]. Ce rôle, d'abord distribué à Rose Mignon, est joué par Nana, qui s'y montre atrocement mauvaise [338]. (*Nana*).

**Héloïse.** — Petite actrice des Folies. Bête comme une oie, mais très drôle [39]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Hennebeau.** — Directeur général de la Compagnie des mines de Montsou, comprenant dix-neuf fosses, dont treize pour l'exploitation, le Voreux, la Victoire, Crèvecœur, Mirou, Saint-Thomas, Madeleine, Feutry-Cantel, d'autres encore, et six pour l'épuisement et l'aérage, comme Réquillart, dix mille ouvriers, des concessions qui s'étendent sur soixante-sept communes, une extraction de cinq mille tonnes par jour, un chemin de fer reliant toutes les fosses [11]. Le tout appartient à des actionnaires, des gens que les mineurs n'ont jamais vus. Né dans les Ardennes, M. Hennebeau a eu les commencements difficiles d'un garçon pauvre, jeté orphelin sur le pavé de Paris. Après avoir suivi péniblement les cours de l'École des mines, il est à vingt-quatre ans parti pour la Grand'Combe,

comme ingénieur du puits Sainte-Barbe; trois ans plus tard, il devient ingénieur divisionnaire dans le Pas-de-Calais, aux fosses de Marles, et c'est là qu'il se marie. Le ménage habite la même petite ville de province pendant quinze ans; un désaccord physique et moral a grandi entre les époux, Hennebeau adore sa femme qui le dédaigne. Après avoir ignoré le premier amant, il obtient un poste à Paris, croyant reconquérir ainsi l'épouse, mais Paris achève la séparation; les dix ans que madame Hennebeau y passe, dans la luxueuse folie de l'époque, sont emplis par une grande passion devant laquelle le mari se résigne, désarmé par la tranquille inconscience de cette femme qui prend son bonheur où elle le trouve. Puis, quand l'amant disparaît, laissant sa maîtresse malade de chagrin, Hennebeau accepte la direction des mines de Montsou; il espère encore la corriger là-bas, dans ce désert des pays noirs [224].

Très brun de peau, le visage autoritaire et correct, le directeur inspire une crainte hiérarchique à ses dix mille ouvriers; il n'admet pas que ceux-ci se plaignent, il leur reproche d'avoir été gâtés par les années heureuses, de ne pas savoir revenir à leur frugalité ancienne, maintenant que leur salaire de six francs est réduit de moitié [231]. D'ailleurs, mal renseigné, il est convaincu que la grève durera une semaine, une quinzaine au plus, que les mineurs vont rouler les cabarets et retourneront aux fosses, quand ils auront trop faim. Dans ses longues promenades à cheval, à travers le pays en grève, il ne rencontre que des hommes silencieux, lents à saluer; il tombe le plus souvent sur des amoureux qui se moquent de la politique et se bourrent de plaisir dans les coins; alors, son cœur, toujours plein de la femme qui ne veut pas de lui, se gonfle d'un besoin inassouvi, à travers cette goinfrerie des amours libres [299]. Volontiers, il crèverait de faim comme ses ouvriers, s'il pouvait recommencer l'existence avec une amoureuse qui se donnerait à lui sur des cailloux, de tous ses reins et de tout son cœur [314]. A l'heure de la révolte qui va ensanglanter Montsou, il découvre un nouvel adultère, c'est maintenant son neveu, presque son fils, le petit ingénieur Négrel, qui est l'amant de madame Hennebeau, et pendant qu'une amertume affreuse lui empoisonne la bouche, pendant qu'il est hanté par l'éternelle douleur de l'existence, par la honte de lui-même qui désire toujours cette femme, il entend les grévistes l'injurier à propos de ses quarante mille francs d'appointements, le traiter de fainéant et de ventru, de sale cochon qui se fout des indiges-

tions de bonnes choses, quand l'ouvrier crève de faim [397]. Devant ce nouveau désastre de son existence, il se réfugie dans la stricte exécution des ordres reçus, il fait de la discipline militaire où il vit sa part réduite de bonheur [411].

La confiance des régisseurs de Montsou semblait ébranlée; il a regagné leurs bonnes grâces en laissant gâter les choses, en n'évitant pas la bagarre qui doit provoquer une répression énergique et mettre les révoltés à la raison. Et il rentre définitivement en faveur par son habileté à dépouiller Deneulin, à livrer à la Compagnie de Montsou la belle proie de Vandame, guettée si longtemps [504]. Après la grève, il reçoit la rosette d'officier de la Légion d'honneur, il continue sa vie ravagée, acceptant la honte du ménage à trois avec Négrel pour éviter une honte plus grande, préférant garder son neveu, dans la crainte de son cocher [554]. (*Germinal.*)

**Hennebeau** (MADAME). — Femme du directeur des mines de Montsou. C'est la fille d'un riche filateur d'Arras. Élevée dans le respect de l'argent, elle méprise ce mari qui, dans les premières années, gagnait des appointements médiocres et dont elle n'a tiré aucune des satisfactions vaniteuses, rêvées en pension. D'une sensualité de blonde gourmande, mais froide avec son mari, elle a eu des amants; les dix ans qu'elle a passés à Paris ont été emplis par une grande passion, une liaison publique avec un homme, dont l'abandon a failli la tuer [224]. A Montsou, elle tombe en une langueur d'ennui et se fait consoler par le neveu de son mari, l'ingénieur Paul Négrel, à qui elle se livre et qu'elle s'amuse à vouloir marier; dans ses rapports avec lui, elle ne voit qu'un joujou de récréation, elle y met ses tendresses dernières de femme oisive et finie [226].

Madame Hennebeau est une grande personne blonde, un peu alourdie dans la maturité superbe de la quarantaine. Elle s'étonne toujours en entendant parler de la misère des mineurs; est-ce qu'ils ne sont pas très heureux, des gens logés, chauffés, soignés aux frais de la Compagnie. Dans son indifférence pour ce troupeau, elle ne sait de lui que la leçon apprise, dont elle émerveille les Parisiens en visite dans les corons, et elle a fini par y croire [234]. Pendant l'émeute de Montsou qui gêne l'arrivée de victuailles attendues, elle s'exaspère contre ces sales ouvriers qui, pour se révolter, choisissent un jour où elle a du monde [394]. (*Germinal.*)

**Héquet** (CAROLINE). — Une demoiselle très lancée. Elle est

née à Bordeaux, d'un petit employé mort de honte; moins sensible aux préjugés, sa mère tient la maison. Caroline a vingt-cinq ans, elle est très froide et passe pour une des plus belles femmes qu'on puisse avoir, à un prix qui ne varie pas [111]. Elle achète à un prix ridicule la Mignotte, mise en vente après la fugue de Nana [262]. Pendant la guerre, Caroline Héquet va s'installer à Londres [518]. (*Nana.*)

**Héquet** (Madame). — Mère de Caroline. Très digne, l'air empaillé [8]. C'est une femme de tête qui, après avoir maudit sa fille tombée dans l'inconduite, s'est remise avec elle, au bout d'un an de réflexion, voulant au moins lui sauver une fortune [111]. Pleine d'ordre, madame Héquet tient les livres de Caroline, une comptabilité sévère des recettes et des dépenses; elle habite à deux étages au-dessus de sa fille, un étroit logement où elle a installé un atelier de couturières, pour les robes et le linge. (*Nana.*)

**Herbelin.** — Illustre chimiste dont les découvertes révolutionnent la science. Lazare Chanteau est préparateur dans son laboratoire [70] et s'inspire des découvertes du savant pour concevoir une exploitation en grand des algues marines Lorsque l'usine fonctionne, Herbelin a l'obligeance de se détourner d'un voyage pour visiter les appareils; il constate l'échec [101]. (*La Joie de vivre.*)

**Hermeline.** — Élève de rhétorique au collège de Plassans. Amoureux de sœur Angèle, il se fait sur les mains des entailles au canif, pour monter à l'infirmerie, où la religieuse lui pose des bandes de taffetas d'Angleterre. L'élève et la sœur finissent par s'enfuir ensemble [36]. (*L'Œuvre.*)

**Hippolyte.** — Valet de chambre des Duveyrier. Gaillard osseux, à la figure plate, aux mains humides, grand, fort, la mine fleurie. Il est l'amant de Clémence, qu'il ne peut épouser étant marié ailleurs [160]. Cette liaison connue et acceptée des maîtres n'empêche pas Hippolyte de coucher avec la bonne de madame Juzeur, une enfant de quinze ans nommée Louise [337]. (*Pot-Bouille.*)

**Hippolyte.** — Valet de chambre des Hennebeau. Tremble devant l'émeute [402]. (*Germinal.*)

**Homme noir** (L'). — Une légende qui fait frémir les hercheuses. L'homme noir est un vieux mineur qui revient dans la fosse et qui tord le cou aux vilaines filles [51]. (*Germinal.*)

**Honorine.** — Femme de chambre des Grégoire. Fille d'une vingtaine d'années, qui a été recueillie enfant et élevée à la maison [80]. (*Germinal.*)

**Honorine.** — Bonne des Badeuil. Chétive, maigrichonne, l'air pauvre et honteux. Surprise aux bras d'un homme et chassée par M. Charles, elle se révolte et devient insolente [182]. (*La Terre.*)

**Horn** (Léa de). — Une jolie fille, poussée sur le pavé parisien [111]. Elle a un salon politique, où d'anciens ministres de Louis-Philippe se livrent à de fines épigrammes. Sous l'influence du milieu, Léa trouve que la guerre de Prusse est une faute, une folie sanglante [520]. (*Nana.*)

**Horteur** (Abbé). — Curé de Bonneville. Homme trapu, à grosse encolure, cheveux roux, nuque brûlée du soleil, gros souliers. Payé à peine, sans casuel dans cette petite paroisse perdue, il mourrait de faim s'il ne faisait pousser quelques légumes [254]. Il possède, devant l'église, sur le terrain du cimetière, un potager qu'il cultive lui-même, vêtu d'une blouse grise, chaussé de sabots et fumant une grosse pipe. L'abbé Horteur dîne tous les samedis chez Chanteau et se livre avec lui à d'interminables parties de dames.

Intelligence bornée, fils de paysans au crâne dur [59], il parle rarement de Dieu, l'ayant réservé pour son salut personnel [256] et se souciant fort peu du salut des autres. Ses ouailles lui inspirent un profond mépris. Il les a menacées de l'abandon de Dieu et les malheurs qui accablent le village le laissent insensible, car il n'y voit que l'accomplissement de ses prédictions. Pratiquant lourdement sa religion, il éloigne Pauline du confessionnal par des questions et des commentaires déplacés [87]. Dérangé un soir chez les Chanteau, il va administrer un malade, le trouve mort et revient tranquillement achever son petit verre [259]. (*La Joie de vivre.*)

**Hoton.** — Sucrerie à Montsou, atteinte dans sa prospérité par la grève des mineurs [425]. (*Germinal.*)

**Hourdequin** (Alexandre). — Fils unique d'Isidore. Né en 1804. Commence d'exécrables études au collége de Châteaudun. La terre le passionne. A la mort de son père, il a vingt-sept ans et devient maître de la Borderie. Alexandre est pour les méthodes nouvelles, qui exigent des capitaux. Aussi, en se mariant, cherche-t-il de l'argent et non du bien. Il épouse une sœur du

notaire Baillehache, qui lui apporte cinquante mille francs. Carré des épaules, large face haute en couleur, n'ayant gardé que des mains petites de son affinement de bourgeois, il aime la terre d'une passion où n'entre pas seulement l'âpre avarice du paysan ; c'est une passion sentimentale, intellectuelle presque, car cette terre, il la sent la mère commune, qui lui a donné sa vie, sa substance, et où il retournera [99]. Il lui apporte son argent, son existence entière, ainsi qu'à une femme bonne et fertile et c'est pour la mieux féconder qu'il se lance dans les innovations, les machines que ses serviteurs détraquent, les engrais chimiques que fraude le commerce.

De grands mécomptes intimes l'ont assailli, il a vu son fils Léon s'engager, il a perdu sa femme et sa fille et s'est trouvé brusquement seul, l'avenir fermé, sans l'encouragement désormais de travailler pour sa race. Mais il reste debout, violent et autoritaire, il s'obstine devant les paysans qui ricanent de ses inventions et souhaitent la ruine de ce bourgeois assez audacieux pour tâter de leur métier. Il mène une vie large de gros homme sanguin, décidé à ne jamais rester sur ses appétits ; de tout temps, il a été un mâle despotique pour ses servantes, et l'une d'elles, Jacqueline Cognet, a fini par se l'attacher, le prenant dans sa chair, lui inspirant un besoin physique irrésistible. Mais, au-dessus de cet amour où il s'acoquine, dont il souffrira et dont il mourra, Alexandre Hourdequin garde toujours la passion de la terre, il lutte contre le libre-échange qui ruinerait les campagnes, rêve toujours d'engrais supérieurs, adopte de nouvelles machines, toute sa fortune y passe, bientôt la Borderie ne lui donnera plus de quoi manger, tant l'agriculture souffre. Maire de Rognes, il ne rencontre qu'hostilité chez les petits agriculteurs, il doit abandonner son écharpe, et il pressent la catastrophe qui terminera l'antagonisme séculaire de la petite propriété et de la grande, en les tuant toutes les deux [473]. Il meurt dans un accident provoqué par Tron, un de ses valets, amant de Jacqueline [481]. (*La Terre.*)

**Hourdequin** (Madame). — Voir **Baillehache** (Mademoiselle).

**Hourdequin** (Isidore). — Bourgeois de Châteaudun, né en 1767. Il descend d'une ancienne famille de paysans de Cloyes, affinée et montée à la bourgeoisie, au seizième siècle. Employé aux gabelles, orphelin de bonne heure, possédant une soixantaine de mille francs, il a été privé de sa place par la Révolution

et a su faire fortune dans les biens nationaux. Il a payé trente mille francs, le cinquième de leur valeur, les cent cinquante hectares de la Borderie, ancien domaine des Rognes-Bouqueval, pas un paysan n'ayant osé risquer ses écus. Isidore avait seulement rêvé une spéculation, mais la dépréciation de la terre ne cessant pas, il a gardé le bien et s'est marié avec la fille d'un fermier voisin, qui lui apportait cinquante hectares ; il est définitivement revenu à la culture, abandonnée depuis trois siècles par sa famille; mais il s'est consacré à la grande culture, l'aristocratie du sol, qui remplace l'ancienne toute-puissance féodale [87]. Il meurt en 1831. (*La Terre* )

**Hourdequin** (Léon). — Fils d'Alexandre Hourdequin. S'est engagé par haine de la terre et a été fait capitaine, après Solferino [87]. Ne se montre même pas une fois par an. Ayant surpris le manège de Jacqueline Cognet, qui fait du maître la risée de la ferme, il veut tenter le jeu classique de se laisser surprendre avec la fille pour obtenir qu'elle soit chassée. Mais cette fine mouche sait lui résister et elle brouille irrémédiablement le père et le fils [438]. (*La Terre.*)

**Hourdequin** (Mademoiselle).—Deuxième enfant d'Alexandre Hourdequin. Jeune fille délicate et charmante, tendrement aimée de son père. Elle sera héritière de la Borderie, puisque l'aîné a voulu courir les aventures. Mais elle meurt jeune, peu de temps après sa mère [87]. (*La Terre.*)

**Houtelard** (Famille). — Pêcheurs de Bonneville. Famille aisée, possédant la plus grande barque du pays [126]. Avarice épouvantable, dans une saleté sans nom. Houtelard, après avoir tué sa femme de coups, a épousé sa bonne, une affreuse fille plus dure que lui [127]. Le gamin, battu par eux, va chez Pauline Quenu mendier chaque semaine des secours et des médicaments. Au lendemain de l'enterrement de madame Chanteau, une tempête détruit la maison des Houtelard [249], qui s'installent alors dans une vieille grange vingt mètres en arrière [269] et vivent dans un cloaque en se vengeant sur le petit [271]. Houtelard, parti en mer un soir de gros temps, est englouti avec sa barque et son matelot. Le fils, maintenant âgé de vingt ans, d'allure triste et peureuse tournée à de la sournoiserie, vit ouvertement avec sa belle-mère [423]. (*La Joie de vivre.*)

**Hubert.** — A recueilli Angélique Marie, fille non déclarée de Sidonie Rougon. Il possède à Beaumont une étroite maison à

un seul étage, très ancienne, bâtie vers la fin du xvᵉ siècle, et qui touche au transept nord de la cathédrale. La lignée des Hubert habite cette maison depuis quatre cents ans. L'Hubert actuel y brode des chasubles, comme tous ceux de sa race. A la vingtième année, il s'est épris d'une jeune fille de seize ans, Hubertine, et l'a aimée d'une telle passion que, sur le refus de la mère, il l'a enlevée, puis épousée. Mais ce mariage furtif a été frappé de stérilité, comme en punition de la faute originelle. Depuis, le grand amour des Hubert semble s'être élargi dans un incurable remords. Lui passe les jours à tâcher d'effacer de sa mémoire, à elle, l'injure qu'il lui a faite en la prenant sans le consentement maternel, et l'unique désir d'Hubert est d'obtenir un fils, l'enfant du pardon. Il vit aux pieds de sa femme dans un culte, une de ces passions conjugales, ardentes et chastes comme de continuelles fiançailles [27].

C'est là, dans cette fraîche maison, toute pleine de tendresse et d'amour, frileusement enclavée entre deux contreforts de l'église colossale, que sera élevée Angélique, trouvée un matin sous la neige, derrière le pilier de sainte Agnès. Agé de quarante-cinq ans, Hubert a un visage tourmenté, le nez en bec d'aigle, le front bossu couronné de cheveux épais et blancs déjà ; il a une grande bouche tendre. C'est, au fond, un passionné ; il écoute Angélique lire les légendes, il frémit avec elle, une fièvre de l'au-delà l'emporte aisément, lui aussi, au moindre souffle [231]. Mais la saine raison d'Hubertine le ramène toujours sur la terre ; comme sa femme, il se soumet à l'implacable destin et, comme elle, récompensé, il connaîtra l'immense bonheur de la rédemption [301]. (*Le Rêve.*)

**Hubertine**. — Femme de Hubert. A seize ans, d'une beauté merveilleuse, elle a été aimée de lui et, comme sa mère veuve d'un magistrat, refusait de la donner, elle s'est laissé enlever. Huit mois plus tard, mariée et enceinte, elle est venue au lit de mort de sa mère, celle-ci l'a déshéritée et maudite, si bien que l'enfant, né avant terme le même soir, est mort. Et depuis, au cimetière, l'entêtée bourgeoise n'a pas pardonné, car le ménage n'a plus eu d'enfant, malgré son ardent désir. Après vingt-quatre années, les Hubert pleurent encore le fils qu'ils ont perdu, ils désespèrent maintenant de jamais fléchir la morte [7].

Hubertine, à quarante ans, est toujours très belle, c'est une brune forte, au calme visage. D'un tendre accord avec son

mari, elle a recueilli Angélique âgée de neuf ans. Pour éviter les mauvaises fréquentations de l'école, elle se charge de compléter l'éducation de l'enfant, pratiquant d'ailleurs cette opinion ancienne qu'une femme en sait assez long quand elle met l'orthographe et qu'elle connaît les quatre règles [24]. Peu à peu, elle prend de l'autorité sur Angélique, âme fantasque pleine de sursauts brusques, d'orgueilleuses colères suivies de repentirs exaltés. Hubertine est faite pour cette éducation, avec la bonhomie de son âme, son grand air fort et doux, son esprit droit, d'un parfait équilibre [25]. A chaque révolte de l'enfant, en qui bouillonne l'ardeur héréditaire, elle lui apprend l'humilité. Raisonnable, elle condamne l'exagération, même dans les bonnes choses [39]. Inquiète des vagues songeries d'Angélique, qui voudrait épouser un prince [69], elle s'est émue de la voir aimer le fils de monseigneur, elle lui montre l'irréalisable de sa chimère [204] et lui conte, d'un souffle tremblant, la triste histoire de sa propre union, montrant qu'il ne faut rien mettre dans son existence dont on puisse souffrir plus tard [206]. Et pour enterrer le mariage impossible, elle sépare Angélique et Félicien par des mensonges; devant cette vierge qui agonise, elle est pleine de douleur et, cependant, ne regrette rien, préférant l'enfant morte à l'enfant révoltée [274].

Mais un double miracle va s'accomplir. Lorsque monseigneur a rendu la vie à Angélique, quand s'est réalisée l'impossible chimère, Hubertine, dans une suprême visite à la tombe maternelle, après avoir longtemps supplié, sent en elle un choc soudain. Du fond de la terre, après trente ans, la morte obstinée pardonne; elle envoie aux Hubert l'enfant du pardon, si ardemment désiré et attendu. Et c'est la récompense de la charité, de cette pauvre créature de misère, recueillie, un jour de neige, à la porte de la cathédrale, aujourd'hui mariée à un prince, dans toute la pompe des grandes cérémonies [301]. (*Le Rêve.*)

**Hue.** — Un amateur de peinture, ancien chef de bureau, un de ces bourgeois détestés qui ont des âmes d'artistes, dans les habitudes maniaques où ils s'enferment. Pas assez riche pour acheter toujours, il ne peut que se lamenter sur l'aveuglement du public, qui, dans la personne de Claude Lantier, laisse une fois de plus le génie mourir de faim. Convaincu, frappé dès le premier coup d'œil, il a choisi les œuvres les plus rudes de l'artiste et les a pendues à côté de ses Delacroix, en leur prophétisant une fortune égale [278]. (*L'Œuvre.*)

**Hugon** (MADAME). — Mère de Philippe et de Georges Hugon. Elle est veuve d'un notaire, vit retirée aux Fondettes, une ancienne propriété de sa famille, près d'Orléans, et a conservé un pied-à-terre à Paris, dans une maison qu'elle possède rue de Richelieu. Autrefois grande amie de la marquise de Chouard, elle a vu naître la comtesse Sabine et elle la tutoie. Madame Hugon a une figure maternelle, éclairée d'un bon sourire, entre ses larges bandeaux de cheveux blancs [79]. Ame irréprochable et pieuse, esprit tolérant, elle estime qu'on doit pardonner beaucoup aux autres lorsqu'on veut soi-même être digne de pardon [111], et ce beau sentiment d'honnête femme fait contraste avec le rigorisme affecté du vieux marquis de Chouard, perdu de vices honteux. Pourtant, madame Hugon s'exaspère devant les excentricités de Nana, sa voisine de campagne; elle sent vaguement le malheur que va lui apporter cette fille, acculant Philippe au déshonneur [160] et Georges au suicide [170]. (*Nana*.)

**Hugon** (GEORGES). — Fils cadet de madame Hugon. Un jeune homme de dix-sept ans, aux beaux yeux de chérubin. Il est joli, sans un poil de barbe. La vue de Nana presque nue, dans son rôle de la *Blonde-Vénus*, l'a enflammé; il se présente chez elle, l'amuse par sa figure gamine et son ardeur précoce et se met à vivre dans l'ombre de la jolie fille. Elle l'appelle Zizi. Un jour qu'il est venu la rejoindre à la Mignotte et que, trempé jusqu'aux os, il a dû revêtir une chemise, un pantalon et un peignoir de l'actrice [102], leur jeu ressemble à celui de deux amies qui se taquinent et, sans presque s'en apercevoir, Nana devient sa maîtresse. Le hasard malheureux d'une rencontre a appris à madame Hugon l'inconduite de son fils, elle l'a enfermé aux Fondettes, mais quelques mois de réclusion ne font qu'exaspérer les sens de Georges; il se soulage chaque semaine dans des pages brûlantes, auxquelles Nana répond par la plume de Fontan [282].

Le vice de Zizi se trempe d'une tendresse infinie, d'une adoration sensuelle où tout son être se donne. Si la présence des amants sérieux, Steiner, Muffat, Vandeuvres laisse indifférent ce garçon qui n'a même pas un sou pour acheter des bouquets, il s'enrage de jalousie contre son frère Philippe. Celui-ci a proposé à Nana de l'épouser; affolé, Georges fait la même offre et, comme la courtisane se refuse jusqu'au bout à le prendre au sérieux, comme elle le traite en gamin négligeable, il s'enfonce résolument des ciseaux dans la poitrine. Emporté

par sa mère, il a laissé sur le tapis une tache de sang qui, au dire de Nana, s'en ira sous les pieds [473]. Et peu de mois après, Zizi meurt; les uns parlent d'une blessure rouverte, les autres racontent un suicide, un plongeon du petit dans un bassin des Fondettes [501]. (*Nana*.)

**Hugon** (Philippe). — L'aîné de madame Hugon. Un grand gaillard qui, après s'être engagé par un coup de tête, est arrivé très vite au grade de lieutenant [78]. Il est très grand, très fort, gai, un peu brutal [348]. D'abord en garnison à Bourges, puis à Vincennes, il a été imprudemment chargé par sa mère d'aller reprendre son jeune frère Georges, englué chez Nana. Celle-ci séduit immédiatement Philippe, qui en arrive bientôt aux pires folies. Tout en étant pour lui une maîtresse désintéressée, ne demandant jamais de fonds, elle lui vide les poches à chaque visite, car la maison est constamment à court d'argent. Ce sont de petits prêts qui s'accumulent, et comme madame Hugon, pour obliger ses fils à la vertu, tient sa bourse fermée, comme Philippe est devenu capitaine-trésorier, il puise dans la caisse du régiment. Dès ce moment, il maigrit, il est distrait, il a une ombre de tristesse sur la face, mais un regard de Nana suffit à le transfigurer, dans une sorte d'extase sensuelle [457]. Longtemps, ses fraudes ont réussi grâce aux négligences du conseil d'administration; il finit cependant par être arrêté, après avoir volé douze mille francs à l'État [461]. Quelques mois après, à jamais déshonoré, il sort de prison et retrouve sa mère au lit de mort du pauvre Georges, autre victime de l'insouciante Mouche d'Or. (*Nana*.)

**Huguenin**. — Occupait une sinécure de six mille francs au ministère de l'intérieur. Lorsqu'il meurt [270], le ministre Rougon donne son emploi d'inspecteur à Léon Béjuin. (*Son Excellence Eugène Rougon*.)

**Hupel de La Noue**. — Préfet du second Empire, très mondain, passant huit mois de l'année à Paris [29]. Il conte les histoires scabreuses d'une façon très piquante [36], se mêle de littérature aimable et a composé un poème en trois tableaux, les *Amours du beau Narcisse et de la nymphe Écho*, qu'on représente chez Saccard et que l'auteur a mis en tableaux vivants pour ne pas alourdir par des vers un sujet si noble [274]. Ce préfet aimé des dames a déployé dans son département une telle vigueur pour l'élection de Mareuil que les

autres candidats n'ont pu même afficher leur profession de foi ni distribuer leurs bulletins [243]. (*La Curée.*)

**Huret.** — Député au Corps législatif. C'est un Normand à figure épaisse et large de paysan rusé, qui joue l'homme simple. Créature d'Eugène Rougon, à qui il doit sa candidature officielle, son élection, sa situation de domestique bon à tout faire, vivant des miettes de la faveur du maître, il arrondit à ce métier ses vastes terres du Calvados, avec la pensée d'y retourner et d'y trôner après la débâcle du régime [103]. Il est l'ami d'Eugène Rougon et d'Aristide Saccard, l'intermédiaire entre les deux frères, et, tirant de là sa fortune, il ne voudrait se fâcher avec aucun d'eux. Chargé d'agir sur Rougon pour la création de la Banque Universelle, il lui prête des mots favorables et, sommé plus tard d'obtenir des confidences utiles aux coups de Bourse, il fouille tranquillement dans les papiers diplomatiques secrets [209]. D'ailleurs, aux jours difficiles, Huret saura lâcher Saccard et rentrer en grâce auprès de Rougon. Il aura royalement rempli ses poches d'entremetteur. (*L'Argent.*)

**Hutin.** — Employé à la soierie, au Bonheur des Dames. Petit, aimable et gras, il joue la bonhomie. C'est le fils d'un cafetier d'Yvetot; il a su en dix-huit mois devenir un des premiers vendeurs, par une souplesse de nature, une continuelle caresse de flatterie qui cache un appétit furieux, mangeant tout, dévorant le monde, même sans faim, pour le plaisir [56]. Dans la bataille de la vente, il se promène devant les comptoirs, les dents longues, voulant sa part, jalousant le voisin. Bon étalagiste, hâté de parvenir, il rêve de supplanter le second, Robineau; opérant de son air aimable, il le mine sourdement et parvient à ameuter contre lui le rayon entier; il le chasse ainsi à force de mauvais vouloirs et de vexations. Plus tard le bilieux Favier, qu'il a beaucoup mis en avant pour cette besogne, le mangera à son tour.

Hutin canote et entretient des chanteuses de café-concert. Entre lui et le gantier Mignot, il y a une rivalité de jolis hommes qui se vantent de bonnes fortunes dans la clientèle; mais le soyeux n'a conquis véritablement qu'une passementière, lasse de traîner dans les hôtels louches du quartier [120]. Il affecte de mépriser les vendeuses; sans un mot maladroit d'Henri Deloche, il aurait toujours ignoré l'amitié naïve que lui a vouée jadis Denise Baudu. Devenu second, Hutin se révèle terrible, d'une sévérité hargneuse: le rayon se ligue maintenant pour pousser

Favier contre lui, tandis que lui-même dévore sou
Bouthemont, dans le but obstiné de prendre sa place
a quitté l'hôtel de Smyrne, rue Sainte-Anne, pour pre
appartement de trois pièces; il a lâché les chanteuses e
maintenant des institutrices [344]. Premier au départ
themont, sentant que Favier, plus fort que lui, l'élimin
il a le talent de se faire enlever au Bonheur des Da
madame Desforges, qui va le placer aux Quatre-Saison
(*Au Bonheur des Dames.*)

**Hutin** (MADAME). — Habite le quartier des Halles,
une femme n'échappe à l'œil pénétrant de mademoisell
Au dire de celle-ci, madame Hutin est une pauvre petite
que son mari néglige [311]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Isabelle.** — Personnage de la *Petite Marquise*, pièce de Fauchery, jouée aux Variétés. Le rôle est distribué à Simonne Cabiroche [307]. (*Nana.*)

# J

**Jabouille.** — Herboriste rue du Cherche-Midi. Un petit homme pâlot, en train de cracher ses poumons [77]. Étant veuf, il s'est remarié avec Mathilde, et son herboristerie, autrefois prospère, grâce à la clientèle pieuse du quartier, s'est mise à péricliter en même temps que lui [83]. Mahoudeau et Chaîne le tuent sans le vouloir : un soir que ce cocu phtisique a une syncope, sa femme les appelle et les deux hommes se mettent à le frictionner si dur, qu'il leur reste dans les mains [213]. (*L'Œuvre.*)

**Jabouille** (Mathilde). — Femme de l'herboriste. On la nomme familièrement Mathilde. Elle a trente ans, elle est brune, la figure plate, ravagée de maigreur, avec des yeux de passion, aux paupières violâtres et meurtries. Son rire montre les trous noirs de sa bouche, où manquent plusieurs dents, et elle est ainsi laide à inquiéter, dévastée déjà, la peau cuite, collée sur les os. Une senteur forte s'exhale d'elle, la senteur des simples dont sa robe se trouve imprégnée et qu'elle apporte dans sa chevelure grasse, défrisée toujours; il semble que son haleine souffle la flamme de la menthe poivrée. Ce sont les prêtres, dit-on, qui l'ont mariée au petit Jabouille. On aperçoit parfois de vagues ombres de soutanes, traversant le mystère de la boutique; il y règne une discrétion de cloître, une onction de sacristie, dans la vente des canules; et les dévotes chuchotent là comme au confessionnal, glissent des injecteurs au fond de leur sac, puis s'en vont, les yeux baissés. Par malheur, des bruits d'avortement ont couru. Bien que Mathilde ait de la religion, la clientèle pieuse l'abandonne peu à peu, trouvant qu'elle s'affiche trop avec des jeunes gens, maintenant que Jabouille tousse à rendre l'âme, réduit à rien, la chair finie [84].

Cette femme ardente se partage entre Mahoudeau et Chaîne; on la rencontre souvent dans leur atelier, où elle s'offre à tous les hommes. C'est là que Jory la tente pour la première fois, avec sa fraîcheur de poulet gras et son grand nez rose qui promet. Après la mort de Jabouille, elle retombe à la dévotion, ce qui ne l'empêche pas de scandaliser le quartier. L'herboristerie glisse alors à un abandon de ruines; Mathilde ne paye plus personne, elle en arrive à s'économiser les frais d'un ouvrier, en confiant à Chaîne la réparation des injecteurs et des seringues que les dévotes lui rapportent, soigneusement dissimulés dans des journaux. Elle a maigri encore, la face éclaboussée de sang sous la peau, avec ses yeux de flamme, la bouche élargie par la perte de deux autres dents; ses odeurs d'aromates ont ranci. Ce n'est plus seulement Chaîne et Mahoudeau, c'est Jory, Gagnière, toute la bande qui défile chez elle, chacun à son tour, plusieurs même à la fois si l'on trouve ça plus drôle et, derrière le rempart des bandages et des clysopompes, sous les fleurs à tisane qui tombent du plafond, de vrais horreurs se passent, des choses épatantes, renouvelées des Romains [227].

Mathilde s'envole brusquement, enlevée par Jory, cachée par lui au fond d'un logement discret. Elle le nourrit à crever de petits plats, l'abêtit de caresses amoureuses, le gorge de tout ce qu'il aime et finit par le tenir cloîtré, despotiquement [342]. Réduit à une obéissance peureuse de petit garçon, Jory devenu riche la supplie de se laisser épouser, elle refuse fièrement pendant six mois et condescend enfin à lui donner sa main. Dès lors, une épouse autoritaire, affamée de respect, dévorée d'ambition et de lucre, se dégage de l'ancienne goule impudique; elle ne le trompe même pas, d'une vertu aigre de femme honnête, oublieuse des pratiques d'autrefois, qu'elle a gardées avec lui seul, pour en faire l'instrument conjugal de sa puissance [408]. Et Jory la produit dans le monde.

Elle est devenue très grasse, ronde et blonde, de maigre et brûlée qu'elle était. Sa laideur inquiétante de fille se fond dans une enflure bourgeoise de la face, sa bouche aux trous noirs montre maintenant des dents trop blanches, quand elle veut bien sourire, d'un retroussement dédaigneux des lèvres. Et les amis de jadis ricanent en regardant cette bouche si bien meublée aujourd'hui, et qui jadis ne pouvait pas mordre, heureusement [440]. Mathilde est respectable avec exagération, ses quarante-cinq ans lui donnent du poids, à côté de son mari

plus jeune, qui semble être son neveu. La seule chose qu'elle garde est une violence de parfums, elle se noie des essences les plus fortes, comme si elle tentait d'arracher de sa peau les odeurs dont l'herboristerie l'avait imprégnée [138]. Elle affecte une familiarité mondaine avec Henriette Sandoz, salue d'un petit geste sec Christine Lantier dont le passé lui paraît douteux, dîne sans sourciller à côté des anciens habitués de son arrière-boutique, et cette farceuse sur le retour, cette vieille gaupe engraissée, parle musique avec langueur, roucoulant et se chatouillant avec du Beethoven et du Schumann [453]. (*L'Œuvre.*)

**Jacoby.** — Agent de change, beau-frère de son collègue Delarocque. C'est un juif de Bordeaux, un grand gaillard de soixante ans, à large figure gaie, dont la voix mugissante est célèbre, et qui, en vieillissant, devient lourd, empâté. Ancien fondé de pouvoir, à qui des commanditaires ont enfin permis d'acheter la charge de son patron, il est d'une pratique et d'une ruse extraordinaires, mais se perd malheureusement par sa passion du jeu, toujours à la veille d'une catastrophe, malgré des gains considérables. Germaine Cœur, qu'il entretient au mois et qu'il remplacera plus tard par une écuyère de l'Hippodrome, ne lui coûte que quelques billets de mille francs. On ne voit jamais sa femme [89]. A la Bourse où une rivalité s'est posée entre lui et Mazaud, il est l'agent des baissiers contre la Banque Universelle [337]. (*L'Argent.*)

**Jalaguier** (MADAME). — Protégée de madame Correur. Grâce à l'appui de celle-ci auprès du ministre Rougon, la pension de madame Jalaguier est portée à dix-huit cents francs [280]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Jalaguier fils.** — Madame Correur le protège auprès d'Eugène Rougon et sollicite pour lui une bourse d'études [212]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Jantrou.** — Rédacteur en chef de l'*Espérance*. C'est un ancien professeur, venu de Bordeaux à Paris, obligé de quitter l'Université, à la suite d'une histoire louche. Beau garçon, avec sa large barbe noire et sa calvitie précoce, d'ailleurs intelligent et aimable, il est débarqué à la Bourse vers vingt-huit ans, s'y est traîné et sali pendant dix ans comme remisier, n'y gagnant guère que l'argent nécessaire à ses vices, essuyant les rebuffades des clients, traité à coups de pied par le comte

de Ladricourt. Plus tard, tout à fait chauve, se désolant ainsi qu'une fille dont les rides menacent le gagne-pain, attendant toujours l'occasion qui doit le lancer au succès, à la fortune, Jantrou répète qu'il faut être un coquin pour réussir à la Bourse et il met dans cette parole la rancune d'un homme qui n'a pas eu la coquinerie chanceuse [21].

Il porte beau malgré tout, la barbe en éventail, cynique et lettré, lâchant de temps à autre une phrase fleurie d'ancien universitaire [124]. C'est lui qui donne à Saccard l'idée d'acheter l'*Espérance*, feuille catholique dont les bureaux sont situés rue Saint-Joseph et que Jantrou dirigera pour le compte de la Banque Universelle. Il y écrit des articles politiques d'une forme soignée que ses adversaires eux-mêmes reconnaissent du plus pur atticisme, mais au fond, il ne s'intéresse qu'aux annonces financières. Dans le journal et hors du journal, il organise toute une vaste publicité autour de l'Universelle, il est fécond en idées de réclames, on le rencontre maintenant tout flambant neuf, serré dans une élégante redingote ornée d'une rosette aux couleurs vives, soignant surtout sa coiffure, portant des chapeaux irréprochables et, malgré tout, laissant la vague impression d'une malpropreté persistante en dessous. Il gagne cent mille francs par an et en mange le double, on ne sait à quoi. L'absinthe continue à le dévorer, fauchant ses derniers cheveux, lui plombant le crâne et la face [189].

Après la débâcle de la Banque et du journal, Jantrou est fini, trois années de prospérité l'ont dévoré, dans un monstrueux abus de tout ce qui s'achète, pareil à ces meurt-de-faim qui crèvent d'indigestion le jour où ils s'attablent. Et il entraîne dans sa déchéance la baronne Sandorff tombée jusqu'à lui [389]. (*L'Argent.*)

**Jeanbernat.** — Intendant du Paradou, où l'ont installé jadis les héritiers du comte de Corbière, son frère de lait. Depuis vingt années, le vieux Jeanbernat vit loin de tout, fumant tranquillement sa pipe et regardant pousser ses légumes. C'est un solitaire couturé de rides, à la face de brique cuite, aux membres séchés et tordus comme des paquets de cordes; il semble porter ses quatre-vingts ans avec un dédain ironique de la vie [51]. Des milliers de livres sauvés jadis de l'incendie du château, un tas de bouquins sur la religion, tous les philosophes du dix-huitième siècle lus et médités à loisir, ont fait de lui un matérialiste qui nie tranquillement

Dieu, se désintéresse de tout et limite l'univers à ses carrés de salade.

Il a recueilli une jeune nièce, Albine, qui vit, librement lâchée à travers l'immense Paradou, et Jeanbernat laisse agir la nature, disant qu'il ne faut pas empêcher les arbres de pousser à leur gré [58]. Sa haine contre la soutane s'exaspère au contact de frère Archangias, qui poursuit de ses anathèmes furibonds les habitants du Paradou. Le jour même où l'on enterre Albine, Jeanbernat vient exprès au cimetière pour couper une oreille à frère Archangias [426]. (*La Faute de l'abbé Mouret*).

**Jenard.** — De la société Cornille et Jenard, qui exploitait au dix-huitième siècle la concession minière de Joiselle [83]. (*Germinal.*)

**Jésus-Christ.** — Fils aîné du père Fouan et de Rose Maliverne. Frère de Buteau et de Fanny Delhomme. Père d'Olympe Fouan, dite la Trouille. Un ancien soldat qui a fait les campagnes d'Afrique et qui, paresseux et ivrogne, s'est mis, dès son retour, à battre les champs, refusant tout travail régulier, vivant de braconnage et de maraude, comme s'il rançonnait encore un peuple tremblant de Bédouins. A quarante ans, c'est un grand gaillard, d'une belle force musculaire, les cheveux bouclés, la barbe en pointe, longue et inculte, avec une face de Christ ravagé, un Christ soûlard, violeur de filles, détrousseur de grandes routes. Au fond de ses beaux yeux noyés d'une perpétuelle ivresse, il y a de la goguenardise pas méchante, le cœur ouvert d'une bonne crapule [16]. Il habite le château, coin rocheux qui appartient à la commune de Rognes et où il s'est réfugié à la suite d'une querelle avec son père [40].

Terrible chenapan à jeun, il s'attendrit davantage à chaque verre de vin, il devient d'une douceur et d'une bonhomie d'apôtre intempérant. Très venteux, répudiant les bruits timides, étouffés entre deux cuirs, il n'a que des détonations franches, d'une solidité et d'une ampleur de coups de canon [314]; il bat au jeu de la chandelle, Sabot, le vigneron de Brinqueville, qui a moins de souffle que lui [332]. En politique, Jésus-Christ est un rouge, il se vante d'avoir à Cloyes, en février, fait danser le rigodon aux bourgeoises; dans son pêle-mêle baroque d'opinions, idées d'ancien troupier d'Algérie, de rouleur de villes, de politique de marchand de vin, ce qui surnage, c'est l'homme de 48, le communiste humanitaire, resté à genoux devant la

formule liberté, égalité, fraternité, qui excite les railleries de son ami Leroi, dit Canon.

Il n'est sévère que sur un point, la morale; il ne veut pas que sa fille le déshonore et il la corrige à coups de fouet [218]. Quant au reste, il n'a aucun préjugé. Lorsque le père Fouan a partagé ses terres, Jésus-Christ n'a brûlé que d'un désir, avoir sa part pour battre monnaie [23], il a bu son bien en l'hypothéquant morceau à morceau [133], il n'a jamais versé un sou de la rente, trouvant même le moyen de carotter des pièces de cent sous à ses parents, jouant le grand jeu, beuglant à rendre son père fou, se traînant par terre, menaçant de se percer le cœur d'un coutelas et, dès qu'il a obtenu de l'argent, courant le boire avec son vieux frère d'armes, le garde champêtre Bécu, dont il possède la femme tout en la traitant de vieille peau [332]. Il a chambré le père Fouan pour s'emparer du magot, il a eu les titres en mains, mais n'a pas osé s'en emparer, car il manque d'envergure, n'ayant ni la froide rapacité de sa sœur Fanny, ni les instincts meurtriers de son frère Buteau. Ce n'est, au fond, qu'un simple jeannot dans sa gueuserie [511]. (*La Terre.*)

**Jeumont** (De). — Homme correct, qui n'a d'autre rôle que d'être le mari de sa femme. L'empereur l'a décoré, après une nuit passée avec madame de Jeumont [281]. (*L'Argent.*)

**Jeumont** (Madame de). — Sa grande réputation mondaine vient de ce que l'empereur lui a payé une nuit cent mille francs, sans compter la Légion d'honneur pour son mari. Elle est encore fort belle à trente-six ans, d'une beauté régulière et grave de Junon. Les deux époux vivent largement, vont partout, dans les ministères, à la cour, alimentés par des marchés rares et choisis; trois ou quatre nuits par an leur suffisent. On sait dans le monde que ça coûte horriblement cher, aussi est-ce tout ce qu'il y a de plus distingué. Les Jeumont ont d'abord fait la moue devant Aristide Saccard, le trouvant trop mince personnage et d'une immoralité compromettante. Mais l'offre de deux cent mille francs supprime toute difficulté [282]. (*L'Argent.*)

**Jobelin** (Colonel). — Porte une redingote bleu foncé, qu'il a adoptée comme uniforme civil, depuis sa retraite [4]. Il appartient à la bande du ministre Rougon, qu'il a connu chez son cousin Bouchard [51]. Jobelin postule pour la cravate de commandeur et pousse en même temps son fils, sollicitant constamment les faveurs ministérielles, devenant orléaniste

lorsqu'elles se font attendre, affectant alors de raconter le combat de la Mouzaïa où il a fait le coup de feu à côté du duc d'Aumale [164]. Comme toute la bande, il travaille à la rentrée de Rougon, tire de lui tout ce qu'il peut et, au jour de la défaite, passe comme les autres à l'ennemi [371], comptant sur Clorinde et Delestang pour de nouveaux avantages. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Jobelin** (AUGUSTE). — Fils du colonel. Jeune cancre qui s'est fait refuser à tous les examens et qui, au sortir du lycée Louis-le-Grand, obtient par Eugène Rougon un emploi au ministère, quoiqu'il ne soit pas bachelier. Son père assure que, s'il a échoué au baccalauréat, c'est parce qu'il a une intelligence trop vive, allant toujours au delà des questions des professeurs, ce qui mécontente ces messieurs [249]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Joire** (ABBÉ). — Curé de Montsou. Doux, affectant de ne s'occuper de rien, pour ne fâcher ni les ouvriers ni les patrons, il passe sur les routes en retroussant sa soutane, avec des délicatesses de gros chat bien nourri, qui craint de souiller sa robe [93]. Pendant la grève, l'abbé fait ses courses à la nuit, pour ne pas se compromettre au milieu des mineurs [295]. Il obtient de l'avancement et est remplacé par l'abbé Ranvier. (*Germinal.*)

**Joncquier.** — Un monsieur sérieux. Étant avec Rose Mignon, des Variétés, il a eu un béguin pour la grande Laure. Le mari de Rose a procuré Laure à Joncquier, qu'il a ensuite ramené bras dessus bras dessous chez Rose, comme un époux auquel on vient de permettre une fredaine [117]. (*Nana.*)

**Joncquoy** (MADAME DU). — Une vieille amie des Muffat. A dû être très bien autrefois. En musique, elle n'aime que Weber [84]. Un de ses frères est diplomate en Orient. Il y a longtemps, elle a déjeuné avec lui chez le comte de Bismarck, dont elle ne comprend guère les derniers succès; il a l'air brutal et mal élevé. Elle le trouve stupide [71]. (*Nana.*)

**Jordan** (PAUL). — Journaliste et homme de lettres. Mari de Marcelle Maugendre. Fils d'un banquier de Marseille qui s'est autrefois suicidé à la suite d'opérations désastreuses, il a battu dix ans le pavé de Paris, enragé de littérature, dans une lutte brave contre la misère noire. Il s'est marié avec une petite amie d'enfance, dont la famille, riche pourtant, a coupé tout

subside pour ne pas aider un sans-le-sou ; leur petit ménage est installé à un cinquième de l'avenue de Clichy, ils s'adorent. Jordan a un projet de roman, ne trouve pas le temps de l'écrire et est entré forcément dans le journalisme, où il bâcle tout ce qui concerne son état, depuis des chroniques jusqu'à des comptes rendus de tribunaux et même des faits divers [19].

Recommandé à Saccard par un cousin installé à Plassans, il devient rédacteur de l'*Espérance*, feuille catholique et financière où tout le monde, du directeur au garçon de bureau, le personnel entier, excepté Jordan, spécule à la Bourse. Il reste dans une gêne atroce, ses appointements sont frappés d'arrêts à cause d'anciennes dettes, l'usurier Busch le persécute pour des billets souscrits à un tailleur, aux jours de misère; c'est une lutte noire où Jordan, incapable de lutter contre les huissiers, est soutenu par la vaillance de sa jeune femme. Après la débâcle de la Banque Universelle, la chance tourne pour l'écrivain. Son premier roman, publié d'abord dans un journal, lancé ensuite par un éditeur, prend brusquement l'allure d'un gros succès, il se trouve riche de quelques milliers de francs, toutes les portes ouvertes devant lui désormais, et il brûle de se remettre au travail, certain de la fortune et de la gloire [387].

Il donne à Marcelle la joie de secourir ses parents, tombés dans la misère grâce aux folles opérations de Saccard, ce Saccard que le jeune ménage persiste à aimer, pour l'aide apportée aux jours mauvais [390]. (*L'Argent.*)

**Jordan** (MADAME). — Voir MAUGENDRE (MARCELLE.)

**Jory** (ÉDOUARD). — Critique d'art. C'est un beau garçon blond, avec un grand nez rose et de gros yeux bleus de myope. Fils d'un magistrat de Plassans, qu'il désespérait par ses aventures de beau mâle, il a comblé la mesure de ses débordements, en se sauvant avec une chanteuse de café-concert, sous le prétexte d'aller à Paris faire de la littérature. Pendant six mois, ils ont campé ensemble dans un hôtel borgne du quartier Latin, cette fille l'écorchant vif, chaque fois qu'il la trahissait pour le premier jupon crotté, suivi sur un trottoir. Il a retrouvé la bande de Plassans, Claude Lantier, Sandoz, Dubuche, Mahoudeau, et il s'est fait critique d'art, donnant pour vivre des articles à vingt francs, dans un petit journal tapageur, le *Tambour*. Du premier coup, il a soulevé un scandale énorme, en sacrifiant à Claude les peintres « aimés du public » et en le

posant comme chef d'une école nouvelle, l'école du plein air. Au fond, très pratique, il se moque de tout ce qui n'est pas sa jouissance, il répète simplement les théories entendues dans le groupe.

Jory montre une hérédité d'avarice, dont on s'amuse fort; il ne paye pas les femmes, il arrive à mener sa vie désordonnée, sans argent et sans dettes; et cette science innée de jouir pour rien s'allie en lui à une duplicité continuelle, à une habitude de mensonge qu'il a contractée dans le milieu dévot de sa famille, où le souci de cacher ses vices le faisait mentir sur tout, à toute heure, même inutilement [83]. Après sa rupture avec la chanteuse qui lui dépouillait la face à coups d'ongle, c'est un furieux galop de femmes traversant son existence, les femmes les plus extravagantes, les plus inattendues: la cuisinière d'une maison bourgeoise où il dîne; l'épouse légitime d'un sergent de ville dont il doit guetter les heures de faction; la jeune employée d'un dentiste, qui gagne soixante francs par mois à se laisser endormir, puis réveiller, devant chaque client, pour donner confiance; d'autres, toutes celles qui veulent bien, les jolies, les laides, les jeunes, les vieilles, sans choix, uniquement pour la satisfaction de ses gros appétits de mâle, sacrifiant la qualité à la quantité.

Il est enchanté de la vie. Il a fini par faire son trou comme chroniqueur et comme critique d'art, il collabore à des journaux très lus, gagne sept ou huit mille francs par an et, travaillé de sa ladrerie héréditaire, place déjà de l'argent chaque mois; les matins de grande largesse, il ne paye qu'une tasse de chocolat aux femmes dont il est très content [230]. Tout en restant au fond le jouisseur sceptique, l'adorateur du succès quand même, il prend une importance bourgeoise et commence à rendre des arrêts. Sa prétention est d'avoir fait Fagerolles par ses articles, comme il prétendait jadis avoir fait Claude [256]. D'ailleurs, il n'écrit rien sur ses anciens amis, les révolutionnaires de l'art, qui se font exécrer, il se plaint de n'avoir pas à lui un journal où il pourrait les défendre [259]; mais devenu directeur d'une grande revue d'art, gagnant trente mille francs, sans compter tout un obscur trafic dans les ventes de collections, il garde le même silence, sous le prétexte de ne pas perdre ses abonnés; il pousse même le lâchage jusqu'à faire passer sournoisement un éreintement de Sandoz [439]. Jory est maintenant un terrible monsieur saignant à blanc les artistes et les amateurs qui lui tombent sous la main.

Mais ce journaliste qui traite les autres de ratés, ce bâcleur d'articles, tombé dans l'exploitation de la bêtise publique, sera mangé à son tour par Mathilde Jabouille. Quand il l'a rencontrée chez Mahoudeau, il a affirmé qu'elle était affreuse, qu'elle pourrait être leur mère à tous, que sa gueule de vieille chienne n'avait plus de crocs, qu'elle empoisonnait la pharmacie [86]. Plus tard, pris par son vice, il l'a déclarée ensorcelante, une de ces femmes qu'on affecte de ne pas ramasser avec des pincettes et pour qui on fait des bêtises à en crever [228]. Ensuite, rompant avec toutes ses habitudes de prudence et d'avarice, souffrant du partage de Mathilde avec ses amis, il l'a enlevée de l'herboristerie, il a glissé au ménage avec cette goule [301], et lui qui, pour ne pas payer, vivait autrefois des raccrocs de la rue, il s'est ravalé à une domesticité de chien fidèle, donnant les clefs de son argent, n'ayant en poche de quoi acheter un cigare que les jours seulement où elle consentait à lui laisser vingt sous; elle le jette même dans la religion; elle lui parle de la mort, dont il a une peur atroce [343]. Plein de sérénité, il finit par se marier légitimement avec elle [407]. (*L'Œuvre.*)

**Jory** (Madame). — Voir Jabouille (Mathilde).

**Joseph.** — Maître d'hôtel de Nana, à la Mignotte. A servi l'évêque d'Orléans [205]. (*Nana.*)

**Joseph.** — Garçon de magasin au Bonheur des Dames. Appartient à la dynastie des Lhomme, car il est le frère de lait d'Albert et doit sa place à madame Aurélie. Il porte une barbiche qui allonge son visage couturé d'ancien soldat [52]. Joseph s'est épris peu à peu d'une employée à l'échantillonnage, mademoiselle de Fontenailles ; à la rencontrer l'air triste, vêtue pauvrement, son cœur de tempérament tendre a fini par être touché [337]. Il se marie avec elle, au grand scandale de madame Desforges, qui accuse Octave Mouret d'unir ses hommes de peine avec des filles nobles, uniquement pour écraser les gens du monde [477]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Joseph** (Madame). — Concierge de Claude Lantier, au quai Bourbon [5]. Fait le ménage du peintre, sans que celui-ci lui permette de balayer, de peur que la poussière ne couvre ses toiles fraîches [123]. (*L'Œuvre.*)

**Josse** (Mademoiselle). — Tient une petite pension de jeunes enfants rue Polonceau. Anna Coupeau est son élève et se rend si intolérable que, deux fois, mademoiselle Josse la met à la

porte, puis la reprend pour ne pas perdre les six francs mensuels [195]. (*L'Assommoir.*)

Nana, devenue femme galante, échange ses souvenirs sur la mère Josse avec Satin, ancienne élève comme elle du pensionnat de la rue Polonceau [364]. (*Nana.*)

**Josserand père.** — Grand-père de Léon, Saturnin, Hortense et Berthe Josserand. A été avoué à Clermont. Après avoir vendu son étude, il s'est laissé ruiner par une bonne. Courait encore la gueuse à soixante-dix ans passés [36]. Une de ses filles, fixée maintenant aux Andelys, s'est sauvée jadis avec un officier qui, plus tard, l'a épousée [37]. (*Pot-Bouille.*)

**Josserand.** — Mari d'Éléonore Bachelard. Père de Léon, Saturnin, Hortense et Berthe. Gros yeux bleus aux regards éteints, boucles de cheveux grisonnants, voix lente et fatiguée, visage comme trempé et effacé par trente-cinq ans de bureau. Josserand est un vieil honnête homme qui s'impose une vie de martyre pour satisfaire aux exigences dépensières de sa femme. Caissier des frères Bernheim, à la cristallerie Saint-Joseph, avec appointements de huit mille francs par an, il passe les nuits à faire des bandes à trois francs le mille, pendant que sa femme et ses filles battent les salons avec des fleurs dans les cheveux [31]. Éléonore le domine, il subit le chapitre intarissable de ses espoirs brisés, consent par faiblesse à des capitulations de conscience qui l'emplissent d'angoisse, marie sa fille Berthe sous la promesse illusoire d'une dot inexistante et subit ensuite le déchirement de voir le ménage de la jeune femme gâché comme le sien. Une décomposition du sang l'emporte bientôt, il agonise devant les âpres querelles de sa femme et de ses filles, étranglé par la tranquille inconscience des seules créatures qu'il ait aimées [432]. (*Pot-Bouille.*)

**Josserand** (Madame). — Voir Bachelard (Éléonore).

**Josserand** (Berthe). — La dernière fille des Josserand. Elle garde à vingt et un ans toute une grâce d'enfance, avec les mêmes traits que sa sœur, mais plus fins, éclatants de blancheur. Mine chiffonnée, cheveux châtains dorés de reflets blonds, menacée seulement vers la cinquantaine du masque épais de sa mère ; elle a une grâce hardie et un charme facile de Parisienne, avec quelques talents de musicienne et de peintre qui constituent toute sa dot. Pour la marier, c'est pendant trois hivers une véritable chasse à l'homme, des garçons

de tous poils aux bras de qui on la jette, une offre continue de son corps sur les trottoirs autorisés des salons bourgeois; puis, ce que les mères enseignent aux filles sans fortune, tout un cours de prostitution décente et permise, les attouchements de la danse, les mains abandonnées derrière une porte, les impudeurs spéculant sur les appétits des niais ; enfin, le mari levé un beau soir, comme un homme est fait par une gueuse, le mari raccroché sous un rideau, excité et tombant au piège, dans la fièvre de son désir [429].

Stylée ainsi, Berthe a trouvé un époux dans la personne du chétif Auguste Vabre, qu'elle a su habilement compromettre. Et dès le mariage, cette jeune fille poussée dans la serre chaude du faux luxe parisien, corrompue par une éducation de poupée, s'affirme en enfant égoïste et gâcheur qui saccagera l'existence pour en mieux jouir. Se désintéressant du commerce entrepris par son mari, elle vit dans un perpétuel besoin de mouvement, avec le goût des riches toilettes et le dédain du linge qu'on ne voit pas ; elle a vite conquis la carrure de sa mère, dont elle répète les phrases, recommençant pour son compte les querelles qui ont bercé sa jeunesse ; elle éprouve un désir grandissant de liberté et de plaisir, un amour de l'argent, toute cette religion de l'argent dont elle a appris le culte dans la famille [311]. Et, entravée par l'avarice de Vabre, elle fait des dettes, accepte les dons d'Octave Mouret et glisse, sans même y penser, à un adultère sans plaisir, dont elle sera bientôt lasse, car c'est une nature froide, d'un égoïsme rebelle aux tracas de la passion. Elle a subi Octave sans bonheur, le trouvant trop exigeant pour ce qu'il donne et arrivant très vite à faire à son amant l'éternelle querelle d'argent dont elle poursuit son mari. Chassée par celui-ci, puis reprise, restée inconsciente de sa faute, elle a rompu avec Octave, mais elle est au mieux avec le nouvel associé de Vabre, un petit blond très coquet qui la comble de cadeaux [489]. (*Pot-Bouille.*)

La concurrence du Bonheur des Dames a fini par tuer le magasin de Vabre. Les dépenses de Berthe ont précipité cette débâcle [20]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Josserand** (Hortense). — De deux ans plus âgée que Berthe, elle a vingt-trois ans, mais en paraît vingt-huit. Hortense a le teint jaune, son visage est gâté par le nez de sa mère, qui lui donne un air d'obstination dédaigneuse [29].

Pourvue du brevet de capacité, elle se montre fille de tête, prétendant se marier sans le concours de ses parents, faisant ses affaires toute seule, ayant jeté son dévolu sur Verdier, un avocat de quarante ans qui vit avec une vieille maîtresse et dont la liaison s'éternise. Hortense, bien tranquille pour son compte, a aidé sa sœur à conquérir Auguste Vabre, elle attend que Verdier soit libre et vit, indépendante, sans plier devant sa mère qui la craint. Et lorsque Berthe, chassée pour adultère, revient à la maison, Hortense la pousse presque aussitôt à implorer le pardon de son mari, ayant assez d'elle déjà et craignant de lui donner asile trop longtemps [424]. (*Pot-Bouille.*)

**Josserand** (Léon). — Fils aîné des Josserand. A fait son droit et a quitté jeune la maison paternelle, s'effaçant devant ses sœurs, ne comptant que sur lui-même [38]. Pendant deux ans, il a promené sur les trottoirs du quartier latin une démagogie féroce ; il est devenu secrétaire d'un avocat célèbre, député de la gauche, puis très décidé à parvenir, il s'est poussé auprès de la vieille madame Dambreville, bien placée pour l'aider. Elle est sa maîtresse. Léon Josserand est un jeune homme correct, à l'air sérieux. Ses opinions se sont calmées, il a tourné au républicain doctrinaire, gardant seulement dans les discussions une voix rogue de jeune démocrate. Ses convictions se refroidissent à mesure que madame Dambreville le répand davantage, il devient auditeur au Conseil d'État, puis maître des requêtes et se rallie définitivement à l'Empire. Entre temps, il a su tirer parti de la passion de la vieille dame en se faisant marier avec une riche et jolie créole, nièce de Dambreville, ce qui ne l'empêchera pas de revenir aux bras de la tante, dont il a encore besoin [478]. La jeune madame Josserand garde la maison, Léon continue à aller dans le monde avec madame Dambreville et l'accompagne même chaque dimanche à la messe de neuf heures [481]. (*Pot-Bouille.*)

**Josserand** (Saturnin). — Second fils des Josserand. Grand garçon de vingt-cinq ans, dégingandé, aux yeux étranges, resté enfant à la suite d'une fièvre cérébrale. Sans être fou, il terrifie la maison par des crises de violence aveugle, lorsqu'on le contrarie. Seule, Berthe le dompte, il s'est pris pour elle d'une adoration où il entre de tous les amours [46]; sa sœur est une idole qu'il entoure d'un culte jaloux. Des fureurs l'agitent lorsqu'il comprend qu'on veut la marier, on doit par prudence le

mettre à l'Asile des Moulineaux où il accepte de partir, tenant la main de Berthe et croyant faire une partie de campagne. Avec la même docilité, il s'est laissé dépouiller d'une somme de trois mille francs, léguée par une tante et qui sert aux frais de la noce. Renvoyé de l'Asile un peu plus tard parce que sa folie n'est pas assez caractérisée, il a été recueilli par Berthe, dont il devient le garde du corps, poursuivant le mari d'une haine féroce d'amant contrarié [305], s'éprenant d'Octave Mouret par hostilité pour Vabre, se fâchant contre Octave qui semble tourner autour d'autres femmes, ne rêvant toujours que le bonheur de Berthe et semblant goûter l'amour dans cette chair de femme qu'il sent sienne, sous la poussée de l'instinct [303]. (*Pot-Bouille.*)

**Jouve** (Abbé). — Vicaire à Notre-Dame-de-Grâce à Passy. Petit homme sec avec une grosse tête, les yeux pleins d'une belle lumière de tendresse ; il est d'une allure sans grâce, habillé à la diable, très sobre. Sa charité fait de lui le prêtre le plus aimé et le plus écouté du quartier. Avec Rambaud, son frère d'un second lit, l'abbé Jouve est la seule relation parisienne des Grandjean, qu'il a connus à Marseille. Les deux frères ont installé Hélène à Passy et dînent chez elle une fois par semaine. Plein de tolérance, l'abbé ne parle jamais de religion, il intéresse seulement madame Grandjean à ses pauvres. Il prévoit la crise passionnelle dont elle est menacée, voudrait la marier à Rambaud, se montre plein de tendresse et de pardon devant la chute et, quand la mort de Jeanne laisse la malheureuse mère abandonnée, écrasée de désespoir, il met simplement, sans parler, la main d'Hélène dans celle de Rambaud. L'abbé Jouve meurt quelques mois avant le mariage qu'il a préparé [404]. (*Une Page d'Amour.*)

**Jouve.** — Inspecteur au Bonheur des Dames. Un ancien capitaine, décoré à Constantine, encore bel homme avec son grand nez sensuel, ses grandes moustaches grises et sa calvitie majestueuse. Aux jours solennels d'exposition, il se tient à l'une des portes, en redingote et en cravate blanche, avec sa décoration, comme une enseigne de vieille probité [101]. Certains vendeurs le traitent de « vieux ramolli » et sont d'ailleurs congédiés immédiatement [65]. Quant aux vendeuses timides, elles doivent acheter sa bienveillance ; au magasin, il se contente de petites privautés, claquant doucement de ses doigts effilés les joues des demoiselles complaisantes, leur prenant les

mains, puis les gardant, comme s'il les oubliait dans les siennes; cela reste paternel. Ses appétits de taureau ne se déchaînent que dehors, lorsqu'on veut bien accepter des tartines de beurre, chez lui, rue des Moineaux [208]. Denise Baudu, qui a repoussé ses répugnantes avances, est congédiée sur un faux rapport et plus tard, quand elle rentre dans la maison, rappelée par Mouret, Jouve, embarrassé, plie l'échine devant elle [287]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Juillerat.**— Vieux médecin de quartier, homme médiocre, mais devenu à la longue bon praticien. Est maigre et nerveux. S'occupe spécialement des maladies de femmes, ce qui le fait, le soir, rechercher des maris en quête d'une consultation gratuite, dans un coin de salon [64]. Lié aux Vabre, aux Duveyrier, aux Josserand, il a accouché toutes ces dames et soigné toutes ces demoiselles. L'expérience lui a fourni des vues très justes sur les dessous bourgeois et il en parle quelquefois, mêlant à ses observations des tendances humanitaires et républicaines que sa clientèle tolère, parce qu'il s'est fait très heureusement une réputation d'originalité. (*Pot-Bouille.*)

**Jules.** — Porteur aux Halles, né à Ménilmontant [76]. Devenu l'amant de la Sarriette et vivant avec elle rue Vauvilliers, au troisième étage d'une grande maison, il se soigne les mains, ne porte plus que des blouses propres et une casquette de velours; pendant que la Sarriette travaille, il fait la grasse matinée et finit bientôt par tourner au souteneur, avec, à la naissance des favoris, deux mèches collées contre les joues en accroche-cœur. Il règne sur une bande de porteurs, de messieurs à blouse blanche, auxquels il donne le ton. Jules aime l'Empire et voudrait flanquer dans la Seine tous ceux qui en disent du mal. Son idéal est Morny, comme il le nomme tout court [303]. Dans le dossier de police de Florent, on trouve une dénonciation écrite sur papier glacé orné d'une pensée jaune et couvert du griffonnage de la Sarriette et de monsieur Jules [318]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Jules.** — Un des soldats envoyés à Montsou pendant la grève. Étienne Lantier tente en vain d'endoctriner ce jeune fantassin qui a encore, dans sa capote, l'embarras d'une recrue. Petit, très blond, avec une douce figure pâle, criblée de taches de rousseur, Jules est de Plogof, en Bretagne, il n'en sait pas davantage. Il a sa mère et sa sœur qui l'attendent. Quand il est parti, elles l'ont accompagné jusqu'à Pont-l'Abbé

on avait pris le cheval aux Lepalmec, il a failli se casser les jambes en bas de la descente d'Audierne. Le cousin Charles les attendait avec des saucisses, mais les femmes pleuraient trop, ça leur restait dans la gorge. La lande déserte de Plogof, cette sauvage pointe du Raz battue des tempêtes, lui apparaît dans un éblouissement de soleil, à la saison rose des bruyères. S'il n'a pas de punition, on lui donnera peut-être une permission d'un mois dans deux ans [431]. Il est assassiné par Jeanlin Maheu, une nuit de faction ; Jeanlin et Étienne Lantier transportent son corps dans une galerie de mine, sous une roche ébouleuse qui l'écrase [469]. (*Germinal.*)

**Jules** (Madame). — L'habilleuse de Nana, aux Variétés. Avec ses yeux vides et clairs, son visage parcheminé, ses traits immobiles de vieille fille que personne n'a connue jeune, elle n'a plus d'âge. Elle s'est desséchée dans l'air embrasé des loges, au milieu des cuisses et des gorges les plus célèbres de Paris. Madame Jules porte une éternelle robe noire déteinte et, sur son corsage plat et sans sexe, une forêt d'épingles sont piquées à la place du cœur [154]. (*Nana.*)

**Julie.** — Cuisinière des Duveyrier. Grande Bourguignonne de quarante ans, au large visage troué de petite vérole, mais qui, au dire de Trublot, a un corps de femme superbe [130]. Devient la maîtresse du jeune Gustave Duveyrier [336] et, tombée malade, se laisse congédier sans récriminer, son genre n'étant pas de se quereller avec les maîtres [487]. (*Pot-Bouille.*)

**Julien.** — Maître d'hôtel de Nana, lorsqu'elle s'est installée avenue de Villiers. Un petit homme tout frisé, l'air souriant [343]. Il quitte la maison avec une grosse somme, le comte Muffat ayant voulu se débarrasser de lui par jalousie [479]. (*Nana.*)

**Jusselin** (Pierre-François). — Créature de M. de Marsy. Rougon refuse de le nommer officier de la Légion d'honneur et donne à Béjuin la rosette qui lui était destinée [272]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Juzeur** (Madame). — Locataire de l'immeuble Vabre, rue de Choiseul. Habite un appartement au troisième sur la cour. C'est une veuve de trente-deux ans, une dévote aux yeux clairs, toute pleine de réticences et de sous-entendus; elle sourit avec une douceur angélique aux histoires gaillardes. Son mari l'a

quittée après dix jours de mariage et, dans son infortune, elle a la passion de travailler à la félicité des autres femmes, s'occupant de toutes les histoires tendres de la maison, rôdant autour des intrigues amoureuses en petite femme discrète, confessant les amants et se frôlant à eux. Madame Juzeur, qui respecte les prescriptions de l'église, se refuse toujours au seul acte défendu, mais elle permet les caresses les plus vives et les plus secrètes, mettant l'honneur et l'estime de soi-même en un seul point, ayant la coquetterie de tenir toujours les hommes et ne les satisfaisant jamais, éprouvant une savante jouissance personnelle à se faire manger de baisers partout, sans le coup de bâton de l'assouvissement final [274]. Et le moment venu, elle sait se dégager d'un brusque mouvement de vigueur nerveuse, trouvant ça meilleur, s'y entêtant, prétendant ainsi rester honnête, puisque pas un homme ne peut se flatter de l'avoir eue, depuis le lâche abandon de son mari. C'est madame Tout-ce-que-vous-voudrez-mais-pas-ça [273]. (*Pot-Bouille.*)

# K

**Kahn**. — Député des Deux-Sèvres sous le second Empire. Figure aux traits forts, grand nez bien fait trahissant une origine juive, rude collier de barbe grisonnante [2]. Sous Louis-Philippe, il siégeait au centre droit; en 1848, il est passé au centre gauche; sous l'Empire, il revient au centre droit, toujours également dévoué aux gouvernements qui se succèdent. Fils d'un banquier juif de Bordeaux, il dirige des hauts fourneaux près de Bressuire, s'est taillé une spécialité dans les questions financières et industrielles et vit médiocrement en attendant la grosse fortune qu'il fera un jour. Officier de la Légion d'honneur [82]. Il appartient à la bande d'Eugène Rougon dont il est l'un des plus actifs partisans, et il perd son siège de député quand le ministre tombe en disgrâce : M. de Marsy lui a retiré par pure vengeance son titre de candidat officiel [160]. Kahn intrigue ferme pour amener le retour de Rougon, dont il a besoin pour obtenir une importante concession de voies ferrées ; mais, arrivé à ses fins, il compromet son protecteur à plaisir et, comme Rougon veut temporiser pour le rachat du chemin de fer par la Compagnie de l'Ouest, Kahn le lâche carrément et entre en combinaison avec M. de Marsy [431]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Kahn** (Madame). — Femme du député. Vit à Paris très retirée [82]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Keller** (Les). — Mondains de Paris, chez qui la baronne Sandorff a parfois rencontré Gundermann [292]. (*L'Argent.*)

**Kolb**. — Banquier rue Vivienne. Homme petit, brun, dont le nez en bec d'aigle sort d'une grande barbe. S'occupe surtout d'arbitrages sur l'or, achetant le numéraire dans les États où il est à bas cours, puis le fondant, pour vendre les

## L

**Labordette.** — L'ami des femmes. Elles aiment sa société, on peut l'avoir seul avec soi, n'importe où, sans craindre des bêtises [66]. Il se fait des rentes en leur rendant mille services, en bibelotant leurs petites affaires, et il ne couche jamais. On prétend que Labordette est le fils d'un marchand de chevaux, d'autres disent le bâtard d'une comtesse [12]. C'est un grand garçon à belle chevelure blonde, d'une tenue irréprochable [14]. Comme, à deux reprises, il s'est battu en duel, on le salue, on l'admet partout. Par ses relations dans le monde des entraîneurs et des jockeys, il a des renseignements particuliers sur les courses [384]. C'est l'éternel intermédiaire. Il s'est entremis entre Nana et Bordenave, entre Bordenave et Muffat. Plus tard, il se rend très utile à Nana pour l'installation de ses écuries et le recrutement de ses domestiques [343]. (*Nana.*)

**Lacaille.** — Marchand des quatre saisons. Déjà grisonnant, courbaturé chaque soir par son voyage continu dans les rues de Paris, un peu ivrogne. Achète en râlant, attendant quelquefois le dernier coup de cloche pour acquérir quatre sous de marchandises [17]. Toujours besoigneux, est exploité par Lebigre qui lui prête à la journée. Fait partie du groupe Gavard où, endoctriné d'abord par le théoricien Charvet, il préfère bientôt les idées humanitaires de Florent. Impliqué dans le complot des Halles, il est acquitté [355]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Lacamp.** — Marchand d'huile à Plassans, sous la raison sociale Puech et Lacamp. La maison presque en faillite [83] est relevée par le mariage de Félicité Puech avec Pierre Rougon. Lacamp reste encore associé pendant cinq ans et, après

quelques spéculations heureuses, il se retire en même temps que Puech, contents tous deux des quelques sous qu'ils viennent de gagner, mordus par l'ambition de mourir rentiers [68]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Lacassagne**. — Marchand de plumes et fleurs, rue Sainte-Anne. Le Bonheur des Dames lui fait une concurrence désastreuse [117]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Lachesnaye** (DE). — Conseiller à la Cour de Rouen. Blond et malingre. A épousé la fille du président Grandmorin. Avec sa dureté et son avarice, il semble fait pour déteindre sur sa femme et la rendre mauvaise. Ce petit homme sec et jaune, conseiller à l'âge de trente-six ans, a été décoré grâce à l'influence de son beau-père et aux services que son père, également magistrat, a rendus autrefois dans les commissions mixtes. Il est détesté du juge Denizet; aux yeux de ce fonctionnaire besoigneux, il représente la magistrature de faveur, la magistrature riche, les médiocres qui s'installent, assurés d'un chemin rapide, par leur parenté et leur fortune. Lachesnaye s'irrite contre le testament de son beau-père, chargé de legs à des femmes de toutes classes, où il y a jusqu'à une petite marchande de violettes, établie sous une porte de la rue du Rocher. Deux millions ne lui suffisent pas; il se désole, les dents serrées, montrant le sot qu'il est, le provincial à passions têtues, enfoncé dans l'avarice [110]. (*La Bête humaine.*)

**Lachesnaye** (MADAME DE). — Voir GRANDMORIN (BERTHE).

**Lacour** (ZÉPHYRIN). — Soldat d'infanterie, compagnon d'enfance et fiancé de Rosalie Pichon. Petite face toute ronde couverte de son, percée de deux yeux minces comme des trous de vrille, cheveux roux, tondus très ras, sans un poil de barbe [79]. Paysan beauceron. Doit épouser Rosalie quand il aura fini son temps. Longues fiançailles honnêtes, agrémentées de pincements à la taille et de claques sonores. (*Une Page d'Amour.*)

**Ladicourt** (BARONNE DE). — Habite Vouziers. Elle reçoit à déjeuner le capitaine Beaudoin, du 106e de ligne, le 26 août 1870, à l'heure où le 7e corps prend ses positions de combat [106]. (*La Débâcle.*)

**Ladricourt** (COMTE DE). — Père de la baronne Sandorff. Un ancêtre de sa famille a pris Antioche [129]. Le comte est un enragé joueur, d'une brutalité révoltante. Il a battu un

jour Jantrou, qui allait prendre ses ordres chaque matin. Meurt d'un coup de sang, ruiné, à la suite d'une série de liquidations lamentables [22]. (*L'Argent.*)

**La Faloise** (Hector de). — Un jeune provincial venu à Paris pour y achever son éducation. Il a une longue figure maigre [2]. Par son cousin Fauchery, il a pénétré dans les coulisses et dans le monde de la galanterie. C'est un raseur dont l'unique préoccupation consiste à être très parisien. Amant d'une petite femme des Variétés, Clarisse Besnus, puis de la vieille Gaga qu'il trouvait encore très bien, il a fini par se toquer de Nana, rêvant d'être lancé par une femme à la mode. A ce moment, il est devenu très riche, grâce à la mort d'un oncle : il est d'un chic extraordinaire, avec son cou maigre entre les pointes rabattues de son faux col, sa taille cassée sous un veston trop court, ses dandinements, ses exclamations de perruche et ses lassitudes affectées de pantin de bois. Il pose au jeune homme ayant abusé de tout et ne trouvant plus rien digne d'être pris au sérieux [441]. Nana lui fait l'honneur de le ruiner très rapidement, et comme il l'agace, elle s'amuse à le battre, l'appelant son tiroir à claques. Il assiste à sa propre déchéance avec un rire idiot, en suçant la pomme de sa canne, et, complètement à sec, se réfugie en province, chez un vieux parent maniaque, dont il court la chance d'épouser la fille, très laide et très dévote [487]. (*Nana.*)

**Lafouasse.** — Cabaretier établi dans la banlieue de Plassans, entre l'ancien Paradou et le village des Artaud. Grand et fort, le visage enflammé sous le flamboiement de ses cheveux rouges. C'est un ataxique soigné par le docteur Pascal [51]. A la suite d'une injection mal faite, il meurt d'une embolie [144]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Lagarde** (Edmond). — Sergent au 5ᵉ de ligne. A peine âgé de vingt-trois ans et n'en paraissant guère que dix-huit, il a pris part à la bataille de Sedan et a fait le coup de feu en héros, avec un tel acharnement qu'il a eu le bras gauche cassé par une des dernières balles, vers cinq heures, à la porte du Ménil. Grandi à Paris, dans la petite boutique de nouveautés de son père, client de Delaherche, il a été transporté chez le fabricant, s'y est guéri et, oublié par les autorités prussiennes, a fait bientôt partie de la famille, mangeant, couchant, vivant là, servant de secrétaire à Delaherche, en attendant de

pouvoir rentrer à Paris. Il est blond, avec des yeux bleus, joli comme une femme, d'ailleurs d'une timidité si délicate, qu'il rougit au moindre mot. C'est un chérubin blessé, que l'aimable Gilberte a soigné en camarade [545], et dont elle devient la maîtresse [560]. (*La Débâcle.*)

**Lagrifoul** (Marquis de). — Député de Plassans, vieux gentilhomme légitimiste, d'une intelligence médiocre, élu en 1857 grâce à une coalition d'opposants [47]. Il habite La Palud et, quand il vient à Plassans, est hébergé par un de ses parents, le comte de Valqueyras [309]. Battu d'avance aux élections générales, il retire sa candidature avant le scrutin [324]. (*La Conquête de Plassans.*)

**La jolie dame.** — Une cliente du Bonheur des Dames, une adorable blonde que les vendeurs appellent entre eux « la jolie dame », ne sachant rien d'elle, pas même son nom. Elle achète beaucoup, fait porter dans sa voiture, puis disparaît. Grande, élégante, mise avec un charme exquis, elle semble fort riche et du meilleur monde. A chacune de ses apparitions, on se livre à des hypothèses, simplement pour causer. Le vendeur qui ne l'a pas servie prétend que c'est une cocotte, celui qui a fait la vente assure qu'elle a l'air trop comme il faut, ça doit être la femme d'un boursier ou d'un médecin [117]. Elle est venue un jour avec un petit garçon de quatre ou cinq ans ; l'un pense qu'elle est mariée, l'autre dit que le mioche ne prouve rien, car il peut être à une amie ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle doit avoir pleuré, car elle est triste et elle a les yeux rouges : son mari lui a peut-être allongé des gifles, à moins que ce ne soit son amant qui l'ait plantée là [192]. Comme elle vient une autre fois en grand deuil, on ne pense pas qu'elle ait perdu son père, car elle serait plus triste ; c'est plutôt son mari, alors elle n'est pas une cocotte véritable ; pourtant, il se peut qu'elle soit en deuil de sa mère [303]. Et les appréciations gratuites vont leur train : elle maigrit, elle engraisse, elle a bien dormi ou elle s'est couchée tard la veille, et si elle paraît très gaie, on suppose qu'elle se remarie ou qu'elle a gagné de l'argent à la Bourse [499]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Lalubie.** — Professeur de sixième au collège de Plassans. A trouvé un jour son armoire transformée en chapelle ardente, grâce à des chandelles allumées par l'élève Pouillaud. Sa terreur passée, il a infligé cinq cents vers à toute la classe.

Lalubie épouse la fille du mercier Galissard. Ses anciens élèves ne parlent de lui qu'en le traitant de crétin et de vieille rosse [36]. (*L'Œuvre.*)

**Lamb.** — Étalon de courses. Lusignan, de l'écurie Vandeuvres, est par Lamb et Princess [388]. (*Nana.*)

**Lamberthier.** — Facteur à la Halle. Joséphine Dejoie a été cuisinière chez lui [134]. (*L'Argent.*)

**Lamberthon** (DE). — Député au Corps législatif. A pincé sa femme en flagrant délit [4]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Lambourdieu.** — Petit homme court. C'est un gros boutiquier de Cloyes, à l'enseigne des Nouveautés parisiennes. Il promène tout un bazar de village en village, dans un rayon de cinq ou six lieues [120]. (*La Terre.*)

**Landois** (AUGUSTE). — Garçon charcutier chez Quenu. Venu de Troyes, il a l'ambition de s'établir à Paris, avec l'héritage de sa mère, déposé chez un notaire, en Champagne. A fait accepter comme fille de boutique sa cousine Augustine Landois, qu'il doit épouser. Vingt-huit ans, gras d'une mauvaise graisse, blafard, tête trop grosse et déjà chauve. C'est un Quenu blême [72], habile à la confection du boudin. Avait d'abord accepté le maigre Florent, venait le voir dans sa chambre, bavardait, ressassait son rêve d'une charcuterie à Plaisance. Puis, son instinct de gras l'éloigne du ténébreux conspirateur dont la présence ajourne ses projets et il le dénonce à la préfecture, sur une facture à en-tête de la maison Quenu-Gradelle [319]. Landois finit par épouser Augustine et va s'établir à Montrouge. (*Le Ventre de Paris.*)

**Landois** (AUGUSTINE). — Fille de boutique chez Quenu. Venue de Troyes pour apprendre le commerce et se marier avec son cousin Auguste Landois. Grosse fille puérile, aux durs cheveux châtains. C'est une Lisa pas mûre [72]. Couche dans un cabinet au premier étage, ayant cédé à Florent sa mansarde du cinquième, ornée d'un portrait des deux cousins, d'un paroissien, d'un exemplaire maculé de la Clé des Songes et d'un grenadier en caisse que le « galérien » Florent soigne consciencieusement. Réalise son rêve en épousant Auguste et en devenant charcutière. (*Le Ventre de Paris.*)

**Langlade** (DE). — Préfet des Deux-Sèvres. On l'accuse de mœurs dissolues ; il serait au mieux avec la femme

du nouveau député de Niort [160]. C'est un garçon à bonnes fortunes, blond comme une fille [304]. Il est remplacé par Du Poizat. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Lantier** (Auguste) (1). — Né en 1824. Ouvrier tanneur à Plassans. Devient à dix-huit ans l'amant de Gervaise Macquart et a d'elle trois enfants, Claude, Jacques, Étienne, qui sont recueillis par madame Lantier mère. Quand celle-ci meurt, il emmène Gervaise à Paris avec deux des enfants [179]. (*La Fortune des Rougon.*)

C'est un garçon de vingt-six ans, petit, très brun, d'une jolie figure, avec de menues moustaches, qu'il frise toujours d'un mouvement machinal de la main. Il porte une cotte d'ouvrier, une vieille redingote tachée qu'il pince à la taille; il a, en parlant, un accent provençal très accentué [8]. Sa mère lui avait laissé un petit héritage de dix-sept cents francs. Il mange cet argent en deux mois, au lieu de s'établir comme il l'avait promis [10]. Le ménage, descendu d'abord à l'hôtel Montmartre, rue Montmartre, se réfugie à l'hôtel Boncœur, barrière des Poissonniers, où, quinze jours après, toutes les ressources étant épuisées, Lantier délaisse Gervaise et les enfants. Il est allé se fixer à la Glacière, avec une brunisseuse, la petite Adèle, et il vit à ses crochets, la battant quand elle ne marche pas droit [235]. Pendant sept ans, on ne le revoit pas et, brusquement, il reparaît à la Chapelle, on l'aperçoit autour de la boutique de Gervaise, ramené sans doute par la grande Virginie. Coupeau, déjà alcoolique, fait de lui son ami et l'introduit à la maison [293]. A cette époque, Lantier s'est épaissi, il est gras et rond, les jambes et les bras lourds, à cause de sa petite taille; mais sa figure garde de jolis traits, sous la bouffissure d'une vie de fainéantise et, comme il soigne beaucoup ses moustaches, on ne lui donne pas plus que son âge. Il porte un pantalon gris, un paletot gros bleu et un chapeau rond [300]. Si on l'en croit, il a dirigé longtemps une fabrique de chapeaux et s'est retiré parce que son associé mangeait la maison avec des femmes. Aussi se donne-t-il des allures de patron, sans cesse sur le point de conclure des affaires superbes; mais en réalité, il ne fait rien. Sa grande

(1) *Lantier, dont l'ascendance compte des paralytiques, est l'amant de Gervaise Macquart, l'emmène à Paris et l'y abandonne.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

préoccupation est de s'insinuer dans le ménage des Coupeau où il va bientôt faire la loi, prenant possession de la maison, ne donnant plus un sou, empruntant même de l'argent à la femme pour faire la noce avec le mari. Toujours poli, beau parleur et de bonnes manières, il a commencé par conquérir le quartier, il a même séduit les Lorilleux [303]. A présent, il désigne lui-même les fournisseurs, exige qu'on respecte son goût de Provençal pour la cuisine à l'huile, joue le rôle de grand arbitre dans la famille, se charge de l'éducation de Nana, et, finalement, redevient l'amant de Gervaise qu'il mène au doigt et à l'œil [367]. Lorsque, plus tard, il flaire la panne, il tourne ses batteries vers les Poisson, amène Virginie à reprendre la boutique des Coupeau, règne entre la petite blonde et la grande brune, se bourre de sucreries et nettoie tranquillement le petit commerce de Virginie comme il avait nettoyé celui de Gervaise. Il tourne alors autour de la fille du restaurant d'à côté, une femme magnifique, qui a parlé de s'établir tripière [560]. (*L'Assommoir.*)

**Lantier** (Claude) (1). — Fils de Gervaise Macquart et d'Auguste Lantier. Père de Jacques-Louis. Né à Plassans en 1842, Claude a été recueilli par sa grand'mère paternelle [151]. Quand celle-ci meurt, en 1851, il est emmené à Paris par ses parents [179]. (*La Fortune des Rougon.*)

Il vit pendant quelque temps avec sa mère, que Lantier a abandonnée et qui s'est mariée avec Coupeau. Par bonheur, un vieux monsieur de Plassans, séduit par les ânes et les bonnes femmes que Claude dessinait, s'est imaginé de le redemander à sa mère et l'a mis au collège [121]. (*L'Assommoir.*)

Plus tard, l'excellent homme est mort en lui laissant mille francs de rente, ce qui l'empêche de mourir de faim dans la rude carrière qu'il a entreprise. Claude est peintre; c'est un garçon maigre, avec de gros os, une grosse tête, barbu, le nez

---

(1) *Claude Lantier, né en 1842, épouse en 1865 Christine Hallegrain, dont le père était paraplégique, maîtresse avec laquelle il vit depuis six ans et dont il a un fils, Jacques, âgé de cinq ans; perd ce fils en 1869, et lui-même se pend en* 1870. [Mélange fusion. Prédominance morale et ressemblance physique de la mère. Hérédité d'une névrose se tournant en génie]. *Peintre.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

très fin, les yeux minces et clairs. Il porte un chapeau de feutre noir, roussi, déformé, et il se boutonne au fond d'un immense paletot déteint. Ayant la haine du romantisme et de la peinture à idées, il se plaît aux Halles, qu'il admire en artiste, cherchant des natures mortes colossales; c'est un moderne qui aime son époque et voudrait mettre Cadine et Marjolin dans un tableau énorme, assis sur leur lit de nourriture, échangeant le baiser idyllique, synthétisant l'art contemporain tout expérimental et tout matérialiste [212]. Logé au fond de l'impasse des Bourdonnais, il passe sa vie aux Halles, le ventre creux, mais ayant un grand amour pour cet amoncellement de vivres qui monte au beau milieu de Paris chaque matin. Claude résiste à Florent, qui cherche à l'entraîner dans son rêve politique [301]; il partage pourtant, en artiste sincère et laborieux, sa colère contre les bourgeois repus [355] et, révolté par le cruel égoïsme de sa tante Lisa Quenu, il trouve ce cri écœuré : « Quels gredins que les honnêtes gens ! » (*Le Ventre de Paris.*)

Claude est désigné comme membre du conseil de famille de sa cousine Pauline Quenu [26]. (*La Joie de vivre.*)

Il a quitté par économie l'impasse des Bourdonnais et s'est installé un atelier dans les combles de l'ancien hôtel du Martoy, à l'angle du quai de Bourbon et de la rue de la Femme-sans-Tête. Là, il vit en sauvage, dans un absolu dédain pour tout ce qui n'est pas la peinture. D'une timidité souffrante qu'il cache sous une fanfaronnade de brutalité, il traite toutes les filles en garçon qui les ignore; ses amis, Pierre Sandoz et les autres, sont d'anciens condisciples du collège de Plassans, retrouvés à Paris et devenus comme lui des révolutionnaires de l'art. Claude s'est vite dégoûté des exercices d'école chez le peintre Berthou, il déclame contre le travail au Louvre, où l'œil se gâte à des copies qui encrassent pour toujours la vision du monde où l'on vit; pour lui, il n'y pas en art autre chose que de donner ce qu'on a dans le ventre, tout se réduit à planter une bonne femme devant soi, puis à la rendre comme on la sent; il se contente d'aller peindre chez Boutin, un atelier libre où l'on trouve du nu à volonté.

Plein d'admiration pour Delacroix, le vieux lion romantique, et pour Courbet, un rude ouvrier dont le fameux réalisme n'est guère que dans les sujets, tandis que la vision reste celle des vieux maîtres, Claude, tourmenté d'un besoin de créer, aspire à une peinture claire et jeune, les choses et les êtres tels

qu'ils se comportent dans de la vraie lumière ; il rêve de rendre la vie telle qu'elle passe dans les rues, la vie des pauvres et celle des riches, toute la vie moderne [51]. En son atelier, il y a quelques études, des esquisses flamboyantes rapportées du Midi, des anatomies terriblement exactes, d'admirables morceaux qui annoncent un grand peintre, doué admirablement, entravé par des impuissances soudaines et inexpliquées. Son malheur est de ne pouvoir jamais lâcher à temps la besogne ; il se grise de travail, dans le besoin d'avoir une certitude immédiate, de se prouver qu'il tient enfin son chef-d'œuvre ; puis, tout à coup, rien de clair et de vivant ne vient plus sous ses doigts, une lésion de ses yeux semble l'empêcher de voir juste, ses mains cessent d'être à lui, et il s'affole davantage, en s'irritant de cet inconnu héréditaire, qui parfois lui rend la création si heureuse et qui d'autres fois l'abêtit de stérilité [59].

Pour son *Plein Air*, tableau fameux d'où va naître une école, il s'épuise à chercher un modèle digne de la figure qu'il rêve : une femme nue, couchée dans l'herbe, sous une ondée de soleil, une femme les paupières closes, souriante dans la pluie d'or qui la baigne ; tandis qu'au fond deux autres petites femmes, une brune et une blonde, également nues, luttent en riant, détachant deux adorables notes de chair parmi les verts de la forêt, et qu'au premier plan, pour faire une opposition noire, un monsieur est assis, tournant le dos, ne montrant que son veston de velours [32]. Claude a une passion de chaste pour la chair de la femme, un amour fou des nudités désirées et jamais possédées [56]. La figure qu'il a inutilement cherchée pour son tableau, il la trouve en Christine Hallegrain, recueillie une nuit d'orage, et dont la nudité entrevue, un peu mince, un peu grêle d'enfance, mais souple, d'une jeunesse fraîche, avec des seins déjà mûrs, fait naître en lui un émerveillement d'artiste. Et alors que Christine se prend d'amour au point de sacrifier toute sa pudeur de fille chaste et de poser nue devant le peintre suppliant, Claude, lui, ne se grise que de son art. Il achève son tableau dans un viril effort, un tableau qui lui vaudra, au Salon des Refusés, des railleries et des outrages, toutes les âneries, les réflexions saugrenues, les ricanements stupides et mauvais, que la vue d'une œuvre originale peut tirer à l'imbécillité bourgeoise [164] ; pourtant, la femme couchée dans l'herbe est resplendissante de vie, les maladresses de l'œuvre n'empêchent pas le joli ton général, le

coup de lumière, une lumière gris d'argent, fine, diffuse, égayée de tous les reflets dansants du plein air [166].

D'une sensibilité de femme, au milieu de ses rudesses révolutionnaires, s'attendant toujours au martyre et toujours saignant, toujours stupéfait d'être repoussé, Claude a senti un grand froid de glace devant la foule hostile et, dans le désarroi de son idéal, il se donne à Christine, il fuit avec elle à Bennecourt, vers le grand repos de la bonne nature, enveloppé par son amante d'une haleine de flamme où s'évanouissent ses volontés d'artiste [191]. C'est un heureux temps de flâneries sans fin, de parties de canot à travers les îles semées au fil de l'eau. Puis, après quelques saisons d'entier oubli, où Sandoz même, l'ami de toujours, a été délaissé, Claude commence à se désespérer de sa solitude. Il adore encore Christine, il la possède avec l'emportement éperdu d'un amant qui demande à l'amour l'oubli de tout, la joie unique, mais comme on ne peut aller au delà du baiser, l'amante ne suffit plus. Son autre maîtresse, la peinture, l'a repris. Et c'est alors le retour à Paris, l'installation dans un petit atelier rue de Douai, près du boulevard de Clichy, trois années où Claude ne doute plus, une certitude d'incarner enfin la formule nouvelle. Il peint d'abord, derrière la butte Montmartre, un fond de misère, avec des masures basses, dominées par des cheminées d'usines, et au premier plan, dans la neige, une fillette et un voyou en loques, dévorant des pommes volées; c'est ensuite un bout du square des Batignolles, en mai, des bonnes et des petits bourgeois du quartier, regardant trois gamines en train de faire des pâtés de sable; puis, c'est le plein soleil de la place du Carrousel, à une heure, lorsque le soleil tape d'aplomb. Malgré leurs oppositions, toutes ces toiles sont chaque fois refusées par le jury, résolu à étrangler un artiste original, et Claude retombe à ses doutes, les crises se multiplient, il recommence à vivre des semaines abominables, se dévorant, tour à tour emporté et abattu, éternellement secoué de l'incertitude à l'espérance. Son unique soutien est le rêve consolateur de l'œuvre future, celle où il se satisfera enfin, où ses mains se délieront pour la création; ce qu'il fera plus tard, il le voit superbe et héroïque, inattaquable, indestructible [274].

Après avoir longuement cherché un sujet, tourmenté par des superstitions de femme nerveuse, il le trouve au pont des Saints-Pères, avec le port Saint-Nicolas et son peuple de débardeurs, au premier plan, puis le pont des Arts, d'une légèreté

de dentelle noire, les vieilles arches du Pont-Neuf, l'Hôtel de Ville, le clocher carré de Saint-Gervais et, au centre de l'immense tableau, la Cité, cette proue de l'antique navire, éternellement dorée par le couchant, surmontée de deux flèches, celles de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle, toutes deux d'une élégance si fine qu'elles semblent frémir à la brise, hautaine mâture du vaisseau séculaire, plongeant dans la clarté en plein ciel [283]. C'est à cette œuvre qu'il va tout sacrifier, la rente qui le faisait vivre et dont le capital, réalisé, sera vite englouti, son enfant qu'il ne verra même pas dépérir, sa femme qu'il réduira au misérable métier de modèle, qu'il outragera inconsciemment, qu'il ne connaîtra même plus. Il a loué rue Tourlaque un grand hangar où il vit des années sur sa toile, n'ayant d'entrailles que pour elle, tantôt ravi délicieusement par des joies folles, tantôt retombé à terre, si misérable, si déchiré de doutes, que les moribonds râlant dans les lits d'hôpitaux sont plus heureux que lui [311]. Sa claire vision l'abandonne, il cède à un symbolisme secret en supprimant la barque conduite par un marinier, et en lui substituant une autre barque très grande, tenant le milieu de la composition, et que trois femmes occupent, dont une entièrement nue et qui rayonne là comme un soleil; en cette nudité, il incarne la chair même de Paris, la ville nue et passionnée, resplendissante d'une beauté de femme [315].

Mais l'impuissance le poursuit, il reste un génie incomplet, dans le déséquilibrement des nerfs dont il souffre, le détraquement héréditaire qui, pour quelques grammes de substance en plus ou en moins, au lieu de faire un grand homme, va faire un fou [327]. Comme il voit tout à coup que son tableau est raté, il expose l'*Enfant mort*, son malheureux Jean-Louis qui vient d'expirer et qui n'est plus pour lui qu'un modèle passionnant. Et l'indifférence de la foule devant ce petit chef-d'œuvre de clarté et de puissance achève l'affolement du peintre: c'est lui pourtant, le véritable triomphateur du Salon, car c'est lui que tous pillent, c'est son *Plein Air* d'autrefois, que l'habile Fagerolles a truqué. Mais il ne se résigne pas à être le précurseur qui sème l'idée sans récolter la gloire, il se désole de se voir volé, dévoré par les bâcleurs de besogne, et dès lors, l'idée de suicide germe en lui, ses yeux restent fous, on y voit comme une mort de la lumière, quand ils se fixent sur l'œuvre manquée de sa vie [415]; rien ne lui est épargné, il a la rancœur d'entendre Mahoudeau, Gagnière, ses

anciens disciples, enragés contre lui depuis qu'il est à terre [450].

Une dernière crise le ramène à son tableau, la nuit, et dans un élan exaspéré de créateur, une bougie à la main, il se met à travailler à la Femme nue, lui peignant le ventre et les cuisses en visionnaire affolé [463], fleurissant son sexe d'une rose mystique. Et la passionnée Christine a beau l'éveiller de son rêve, le reprendre, lui donner une griserie de volupté, Claude retourne à la fatalité de son destin, il se pend, il meurt devant l'idole peinte [476]. Cet artiste génial est accompagné par Sandoz et Bongrand au cimetière de Cayenne, à Saint-Ouen, un grand cimetière plat, tiré au cordeau, dominé par le talus du chemin de fer, et on l'inhume en face du carré des enfants [488]. (*L'Œuvre*.)

**Lantier** (MADAME CLAUDE). — Voir HALLEGRAIN (CHRISTINE).

**Lantier** (ÉTIENNE) (1). — Troisième fils de Gervaise Macquart et d'Auguste Lantier. Né à Plassans, en 1846, Étienne est recueilli par sa grand'mère paternelle [151]. Quand celle-ci meurt, en 1851, il est emmené à Paris par ses parents [179]. (*La Fortune des Rougon.*)

A huit ans, on le met dans une petite pension de la rue de Chartres, où sa mère paye cinq francs par mois [135]. Gervaise, abandonnée par Lantier, s'est mariée avec le zingueur Coupeau, qui maltraite souvent l'enfant [155]. Quand Étienne a douze ans, Goujet l'accepte comme apprenti [194]; on l'appelle le petit Zouzou, parce qu'il a les cheveux coupés ras, pareils à ceux d'un zouave [209]. Il est ensuite envoyé en apprentissage à Lille [314] et devient mécanicien [548]. (*L'Assommoir*.)

A vingt et un ans, c'est un joli homme, au visage fin, à l'air fort, malgré ses membres menus. Quand il boit, cela le rend fou, il ne peut avaler deux petits verres sans avoir le besoin de manger un homme; il a la haine de l'eau-de-vie, la haine du dernier enfant d'une race d'ivrognes, qui souffre dans sa chair de toute cette ascendance trempée et détraquée d'alcool [48]. Étant à Lille dans un atelier de chemin de fer, il a été chassé pour avoir giflé son chef. Une crise industrielle sévit; il fait

(1) *Étienne Lantier, né en* 1846. [Mélange dissémination. Ressemblance physique de la mère, puis du père]. *Mineur. Vit encore à Nouméa, déporté. Marié là-bas, dit-on, et a des enfants, peut-être, qu'on ne peut classer.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

des courses inutiles pendant huit jours, aucun travail à Marchiennes, plus un sou, pas même une croûte. Au travers de la campagne nue, le vent de mars roule un cri de famine. Après une marche de nuit, Étienne arrive tout grelottant à la fosse du Voreux, tassée au fond d'un creux à deux kilomètres de Montsou; avec ses constructions trapues de briques et sa cheminée dressée comme une corne menaçante, la fosse a un air mauvais de bête jalouse, accroupie là pour manger le monde. Toussaint Maheu embauche Étienne comme hercheur; il va gagner trente sous par jour, à un rude travail de manœuvre. Mais il ne partage point la résignation du troupeau qui vit et souffre dans la mine; dès le premier jour, il partirait, il reprendrait sa course affamée le long des routes, s'il n'était retenu par les yeux clairs de Catherine Maheu. A son inconscient amour pour la hercheuse, que le grand Chaval va prendre sous ses yeux et lui disputera jusque dans la mort, se mêle un souffle de colère devant la besogne trop dure, devant l'humiliation d'être, sous la terre, une bête qu'on aveugle et qu'on écrase. Il restera pour peiner et se battre.

Est-il possible que des hommes se tuent à un si rude métier, dans cette nuit mortelle, et qu'ils n'y gagnent même pas les quelques sous du pain quotidien? Il songe violemment à ces actionnaires anonymes qui possèdent la fosse, à ce dieu repu, auquel dix mille affamés donnent leur chair sans le connaître [78]. Une prédisposition de révolte le jette à la lutte du travail contre le capital et, comme il est resté en correspondance avec son ancien contre-maître Pluchart, il veut créer à Montsou une section de l'Internationale, pour dicter des lois aux patrons s'ils font les méchants [157]. C'est un fonds d'idées obscures, endormies en lui, qui s'agite et s'élargit. Il méprise la boisson et les filles. il donnerait tout pour la justice, une seule chose lui chauffe le cœur. c'est l'idée qu'on va balayer les bourgeois. Plus instruit que ses nouveaux camarades, il grandit dans l'estime de tous, son influence se développe, il fonde une caisse de prévoyance, arme précieuse en cas de grève. Pour résoudre la question sociale. il se met à l'étude, il s'affole de science, des lectures mal digérées achèvent de l'exalter, il mêle en son esprit les revendications pratiques de Rasseneur et les violences destructives de Souvarine, confondant tous les systèmes, empruntant des lambeaux d'idées à Proudhon, à Lassalle, à Karl Marx. et n'étant sûr que d'une chose, c'est que la vieille société n'en a plus que pour quelques mois.

Il endoctrine les Maheu. On n'est plus au temps du père Bonnemort, où le mineur vivait dans la mine comme une brute, comme une machine à extraire la houille, toujours sous la terre, les oreilles et les yeux bouchés aux événements du dehors; à présent, le mineur s'éveille, il germe dans la terre ainsi qu'une vraie graine, et l'on verra, un clair matin, pousser au beau milieu des champs, une armée d'hommes qui rétabliront la justice [186]. On l'écoute, on croit à des solutions miraculeuses, ses auditeurs ont la foi aveugle des nouveaux croyants, pareils à ces chrétiens des premiers temps de l'Église, qui attendaient la venue d'une société parfaite, sur le fumier du monde antique [190]. Et depuis qu'il se sent penser, un orgueil lui est venu; c'est une transformation lente; des instincts de coquetterie et de bien-être, endormis dans sa pauvreté, se réveillent, il a des satisfactions d'amour-propre délicieuses, tout un affinement extérieur, des vêtements de drap, des bottines fines, il se grise des premières jouissances de la popularité, il agrandit son rêve d'une révolution prochaine où il jouera un rôle [192].

La grève déclarée, il en devient le chef incontesté, il préconise le calme, impose une discipline, rend des oracles et tranche en toutes choses. C'est un continuel gonflement de vanité. Si la conscience de son manque d'instruction lui laisse encore à certaines heures une inquiétude sur sa mission, ce malaise est fugitif; sa vision de chef populaire le remet d'aplomb, il aperçoit Montsou à ses pieds, Paris dans un lointain brouillard, la députation un jour, la tribune d'une salle riche où il ira foudroyer les bourgeois du premier discours prononcé par un ouvrier dans un Parlement [255]. Il disait autrefois qu'on doit bannir la politique de la question sociale, aujourd'hui il veut qu'on s'empare du gouvernement avant tout [269]. Les affectations de prudence de Rasseneur l'ont poussé à une exagération sectaire, l'emportant malgré lui au delà de ses idées vraies, dans ces fatalités des rôles qu'on ne choisit pas soi-même. Ses instincts de race le détournent de la sombre conception de Souvarine, l'extermination du monde, fauché comme un champ de seigle, à ras de terre; il n'en est qu'à la destruction de l'État, à la refonte totale de la société pourrie. Pour que la grève soit victorieuse, il faut agir révolutionnairement, sans attenter à la vie des personnes [358]. Mais dans la marche au travers des fosses, Étienne souffre d'abord en son orgueil de chef, quand il voit la bande échapper à son autorité, s'enrager

en dehors de la froide exécution des volontés du peuple, telle qu'il l'a prévue [361]; malgré lui, les grévistes coupent les câbles, éteignent les feux, vident les chaudières. Peu à peu cette fringale de destruction le prend à son tour. Il ne se soutenait depuis le matin que par du genièvre; à présent, une ivresse mauvaise, l'ivresse des affamés, ensanglante ses yeux, fait saillir des dents de loup entre ses lèvres pâlies [377]; c'est lui qui lance ses hommes contre la fosse Gaston-Marie, qu'il avait sauvée le matin; il s'exalte de leur fureur et, de violence en violence, les mène dans Montsou, à l'assaut de la maison de Maigrat [408].

L'heure de la répression va venir; caché en une galerie du Réquillard, dans la caverne de Jeanlin Maheu, il achève de se désaffectionner de sa vie d'ouvrier, il voudrait lâcher la mine, travailler uniquement à la politique, mais loin des promiscuités du coron, seul dans une chambre propre, car les travaux de tête absorbent la vie entière et demandent beaucoup de calme [424]. Il ne désire pas la fin de la grève, qui serait aussi la fin de son rôle et, d'ailleurs, il recule devant l'enragement qui est son œuvre, il n'ose pas conseiller la soumission, il se réconforte en pensant aux brèches ouvertes dans les dividendes des actionnaires, il fait un impossible rêve, les soldats fraternisant avec le peuple [432]. Enfin, tout s'écroule, les mineurs, qui vivaient dans l'attente religieuse du miracle, sont fauchés à coups de fusil. C'est aussitôt le revirement des lendemains de défaite, le revers fatal de la popularité; les convaincus d'hier lapident Étienne à coups de brique et, dans le désespoir tragique de son ambition perdue, il a l'amertume de trouver un refuge chez Rasseneur, son adversaire politique [501].

Mais un dernier drame l'attend au Voreux, où l'a ramené son amour pour Catherine; avec celle-ci, avec Chaval, il est prisonnier de l'inondation; une rancune s'est amassée en lui contre son odieux rival, leur destinée veut qu'ils se disputent la petite hercheuse jusqu'au bout et la bataille de là-haut recommence dans l'étroite cave où ils agonisent. C'est une poussée de la lésion héréditaire qui fait d'Étienne un meurtrier; il tue Chaval, Catherine est à lui, leur triste union s'accomplit dans l'angoisse de la mort. Et après de longs jours d'ensevelissement, Étienne survit seul à la catastrophe de la mine, il reparaît au jour, décharné, les cheveux tout blancs [577]; six semaines d'hôpital le remettent debout et il s'en va un matin vers Paris, parcourant une dernière fois le pays noir,

la contrée domptée et toute frémissante encore, où pousse dans le sol toute la germination des révoltes futures. (*Germinal.*)

A Paris, plus tard, il s'est compromis dans l'insurrection de la Commune. Condamné à mort, puis gracié et déporté, il vit à Nouméa, s'y marie et devient père d'une petite fille [129], qui paraît bien portante [385]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Lantier** (JACQUES) (1). — Second fils de Gervaise Macquart et d'Auguste Lantier. Il avait six ans quand ses parents ont quitté Plassans avec Claude et Étienne, le laissant à sa marraine, tante Phasie, qui lui a fait suivre les cours de l'école des Arts et Métiers. Après deux ans passés au chemin de fer d'Orléans, il est devenu mécanicien de première classe à la Compagnie de l'Ouest, gagnant avec le fixe et les primes plus de quatre mille francs, ne rêvant rien au delà. A vingt-six ans, il est grand, très brun, beau garçon, avec un visage rond et régulier, que gâtent des mâchoires trop fortes ; il a des yeux larges et noirs ; ses cheveux plantés dru frisent, ainsi que ses moustaches, si épaisses, si brunes, qu'elles augmentent la pâleur de son teint ; on dirait un monsieur, à sa peau fine, bien rosée sur les joues, si l'on ne trouvait d'autre part l'empreinte indélébile du métier, les graisses qui jaunissent déjà ses mains de mécanicien, des mains pourtant restées petites et souples.

Dès l'enfance, il a souffert d'un mal auquel le docteur ne comprenait rien, une douleur qui lui trouait le crâne, derrière les oreilles, des coups de fièvre brusques, des accès de tristesse qui le faisaient se cacher comme une bête au fond d'un trou. Sa mère l'a eu très jeune, à quinze ans et demi, d'un père gamin comme elle ; peut-être sa souffrance vient-elle de là. D'ailleurs, la famille n'est guère d'aplomb, ses frères ont chacun leur tare ; lui, à certaines heures, la sent bien, la fêlure héréditaire, non qu'il soit d'une santé mauvaise, mais c'est, dans son être, de subites pertes d'équilibre, comme des cassures, des trous par lesquels son moi lui échappe, il ne s'appartient plus, il obéit à ses muscles, à la bête enragée. L'abominable désir dont il souffre alors est celui de tuer une femme ;

(1) *Jacques Lantier, né en* 1844 ; *meurt en* 1870 *d'accident.* [Élection de la mère. Ressemblance physique du père. Hérédité de l'alcoolisme se tournant en folie homicide. État de crime]. *Mécanicien.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

Il était âgé de seize ans à peine, quand ce mal lui a pris; sous l'éveil de la puberté, les autres rêvent de posséder une femme, lui s'est enragé à l'idée d'en tuer une. Sans doute, ne buvant pas, paye-t-il pour les autres, les pères, les grands-pères, qui ont bu, les générations d'ivrognes dont il a le sang gâté, un lent empoisonnement, une sauvagerie qui le ramène avec les loups mangeurs de femmes, au fond des bois. Chaque fois, c'est comme une soudaine crise de rage aveugle, une soif toujours renaissante de venger des offenses très anciennes, dont il aurait perdu l'exacte mémoire; c'est peut-être la rancune amassée de mâle en mâle, depuis la première tromperie dans les cavernes: peut-être aussi une nécessité de bataille pour conquérir la femelle et la dompter, le besoin perverti de la jeter morte sur son dos, ainsi qu'une proie qu'on arrache aux autres, à jamais [59]. Mais en lui, toujours, l'épouvante s'éveille avec le désir. Il a retrouvé à la Croix-de-Maufras, sa marraine remariée à Misard, et avec elle sa cousine Flore, dont il est aimé depuis l'enfance. Comme Flore se donnait à lui, les seins nus, il a failli la tuer, mais la peur du sang l'a fait fuir, et c'est toujours ainsi. A Paris, il se réfugie dans sa petite chambre de la rue Cardinet; au Havre, il use tout seul son matelas de la rue François-Mazeline, il évite les femmes, au point d'être plaisanté sur son excès de bonne conduite. Et il vit solitaire, dans l'unique amour de sa machine, de la Lison; il l'aime comme une maîtresse apaisante, dont il n'attend que du bonheur [60].

Soudain, il va se croire guéri. Un hasard lui a montré l'assassinat du vieux président Grandmorin, en une vision si rapide qu'elle est demeurée comme sans forme, abstraite, en son souvenir [121]; puis, les Roubaud lui ont fait soupçonner la vérité par l'exagération de leurs prévenances, il a eu ensuite une certitude brusque dans le cabinet du juge Denizet et enfin Séverine s'est confessée à lui, se donnant toute dans cet aveu [124]. La certitude qu'elle a tué la lui montre différente, grandie, à part; elle lui semble sacrée, il pourra l'aimer, celle-là [157]; il la voit violente dans sa faiblesse, couverte du sang d'un homme, qui lui fait comme une cuirasse d'horreur [192]. Et il est pleinement heureux, jusqu'au jour où les détails de l'assassinat, révélés par sa maîtresse dans un besoin de tout dire, réveillent en lui le terrible inconnu; c'est une onde farouche qui monte de ses entrailles et envahit sa tête d'une vision rouge; son désir renaît sous l'évocation du meurtre, il

**la contrée domptée** et
**le sol toute la germ**

**À Paris, plus tar**
**la Commune.** Con
**Nouméa, s'y** mar
**paraît bien** port

**Lantier**
**et d'August**
**quitté** Pla.
**raine,** t
**des** Ar
**d'Orl**
Com
de
il

travers Paris, un co
time et n'osant jama
en quête de sang,
tourment de l'idée fi
mal en tuant Roubau
l'instinct de mordr
ou la passion qui déchi
c'est la vie de sa ma
veut la posséder jusqu'à
de l'égoïsme du mâ

les habiles dispositio
c'est Séverine qu'il tue, c'e
folie homicide. Alors, une jo
le soulève, dans le plein co
[374]. La guérison est-elle ven
délivré de son besoin monstrueu
Philomène Sauvagnat, deux fois
sans un frisson; puis, sous
procès Roubaud où, très calme, tr
absolue inconscience, il a vu attribu
la crise renaît plus aiguë, il red
qui éventre les femelles [410] et il fu
fatalité. Mais son chauffeur, le viole
a surpris les rendez-vous avec Phil
et, entre les deux hommes, sur la plat
un brusque duel qui les jette dans
tous deux sous les roues [414]. (*La Bê*

**Lantier** (Jacques-Louis) (1). — Fils de Claude Lantier et d
Filleul de Pierre Sandoz [212]. À é
tragique où Christine s'est livrée à Claude, da
sous le crépuscule navré qui noyait l'atelier
ce sera l'enfant de la souffrance et de la pitié [19
à Bennecourt, il s'élève un peu à l'aventure, dans l'i
de ses parents, la mère restée amante, le père to
on le met nu comme un petit saint Jean deva

(1) né en 1860, *hydrocéphale, meurt*
du père. Ressemblance physique du père]. (*Arb*
*Rougon-Macquart*.)

le chevalet paternel, et Claude s'exaspère contre ce polisson qui ne veut pas garder l'immobilité de la pose [199]. Il vit à la campagne jusqu'à deux ans et demi et s'y trouve admirablement; à Paris, il est sacrifié, n'ayant à table que les seconds morceaux, la meilleure place près du poêle n'étant pas pour sa petite chaise, sans cesse relégué, supprimé, invité à se taire parce qu'il fatigue son père, à ne pas remuer parce que son père travaille [276]. Il ne pousse plus que chétif, sérieux comme un petit homme; à cinq ans, sa tête grossit démesurément et, à mesure que le crâne augmente, l'intelligence diminue. Très doux, craintif, l'enfant s'absorbe pendant des heures, sans savoir répondre, l'esprit en fuite [277]. Sa tête seule continue de grossir, on ne peut l'envoyer plus de huit jours de suite à l'école, d'où il revient hébété, malade d'avoir voulu apprendre [316]. Enfin, débilité de mauvaise nourriture, le pauvre être meurt et sa mère, s'éveillant d'un lourd sommeil qui l'a engourdie près de lui, le retrouve sur le dos, déjà d'un froid de glace, avec sa tête trop grosse d'enfant du génie, exagérée jusqu'à l'enflure des crétins [356].

**Lapoulle.** — Soldat au 106e de ligne (colonel de Vineuil). Appartient à l'escouade du caporal Jean Macquart. C'est une brute poussée dans les marais de la Sologne, si ignorant de tout que, le jour de son arrivée au régiment, il a demandé à voir le roi [24]. Sous le prétexte qu'il est le plus fort, avec sa taille de colosse, on le charge des ustensiles communs à l'escouade. il accepte même la pelle de la compagnie, convaincu que c'est un honneur [78]. Sur le plateau de l'Algérie, pendant la bataille de Sedan, il est pris d'un bouleversement d'entrailles qui ne lui laisse pas le temps de gagner la haie voisine; on le hue, on jette des poignées de terre à sa nudité, étalée ainsi aux balles et aux obus; et beaucoup d'autres sont pris de la sorte, ils se soulagent, au milieu d'énormes plaisanteries, qui rendent du courage à tous [249]. Dans l'après-midi, éreinté, épuisé de faim et de soif, il se laisse entraîner dans une auberge du Fond de Givonne, où Chouteau fuit l'action depuis le matin [365].

Dans le Camp de la Misère (presqu'île d'Iges), où règne la famine parmi les prisonniers, Lapoulle assomme un cheval malade, partage la chair avec ses camarades et y gagne une affreuse dysenterie [451]. La disette persiste, le seul espoir de manger le rend fou, au point qu'il essaye de mâcher de

l'herbe. A jeun depuis deux jours, devenu meurtrier à l'instigation de Chouteau, il tue Pache pour lui prendre un pain [160] et, resté accroupi sur sa victime, il dévore le pain, éclaboussé de gouttes rouges. Quand la nuit est venue, l'irrésistible besoin de fuir l'entraine vers la Meuse qu'il veut traverser à la nage et il est tué par la balle d'une sentinelle prussienne [162]. (*La Débâcle.*)

**Laquerrière** (Florent). — Pauvre diable, mort de la fièvre jaune à Surinam (Guyane hollandaise) entre les bras de Florent. N'a laissé à Paris qu'une cousine, à qui l'on a annoncé sa mort. C'est grâce à ses papiers que Florent, évadé de Cayenne, peut rentrer en France et dissimuler à la police son véritable état civil [69]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Lardenois.** — Il existe au ministère de l'intérieur un dossier Lardenois contre M. de Marsy. Eugène Rougon refuse de s'en servir, étant l'ennemi des petits moyens [45]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**La Rouquette.** — Frère de madame de Llorentz, à qui il doit son siège de député. Tout jeune, vingt-huit ans au plus, blond et adorable, gaieté perlée de jolie femme [4], figure poupine [6]. Il fréquente chez Clorinde, sert Rougon et l'espionne tour à tour, se donnant beaucoup de mal pour être pris au sérieux. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**La Rouquette** (Mademoiselle de). — Voir Llorentz (Madame de).

**Larsonneau.** — Usurier mondain, grand bellâtre à gants jaunes. Il a débuté comme employé de l'Hôtel de Ville, furetant dans les coins, à l'affût des bonnes affaires, mais, surpris le nez dans les tiroirs du préfet, il a été congédié. Établi agent d'affaires rue Saint-Jacques, il est d'abord l'homme de paille d'Aristide Saccard [92], contre qui il a le soin, dès la première affaire, de garder une arme dangereuse [101]. Il s'installe rue de Rivoli, prend le titre d'agent d'expropriation, gagne de l'argent dans les percements de voies nouvelles et devient un viveur élégant [186], connu dans le monde interlope sous le nom amical de « grand Lar », s'abouchant avec les mangeuses de fortunes et offrant ses coûteux services aux fils de famille. Resté le complice de Saccard, de qui il tire trente mille francs par un chantage [253], il devient riche après l'affaire des terrains de Charonne et ouvre une maison

de banque, ayant su, dit-il, ramasser les pièces de cent sous que son maître Aristide était si fort à faire pleuvoir [336]. (*La Curée.*)

Est devenu millionnaire. C'est par lui que Busch connaît le passé d'Aristide Saccard [33]. (*L'Argent.*)

**Laure.** — Une actrice pour qui le petit Joncquier a eu un béguin [117]. (*Nana.*)

**Laure.** — Forte chanteuse dans un beuglant de Montmartre. La dernière conquête du calicot Hutin. Avec son ami Liénard, Hutin appuie le talent de Laure de si vigoureux coups de canne sur le plancher et de telles clameurs, qu'à deux reprises déjà la police a dû intervenir [164]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Laurent.** — Paysan aisé du quartier des Figuières, aux Artaud. Le père Bambousse le voulait pour gendre [284]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Laurent.** — Greffier du juge d'instruction Denizet, au palais de Rouen. Blême, osseux. Sait éplucher les interrogatoires délicats, pour en supprimer les mots inutiles et compromettants [120]. (*La Bête humaine.*)

**Laurent.** — Garçon jardinier à Bazeilles. Grand garçon maigre, âgé d'une trentaine d'années et qui a perdu récemment sa mère et sa femme, emportées par la même mauvaise fièvre. Pendant la bataille du 1er septembre, vêtu d'un pantalon et d'une veste de toile bleue, il a ramassé un fusil à côté du cadavre d'un soldat et il va participer à la défense de la maison Weiss. N'ayant que sa carcasse, il veut la donner et, comme il ne tire pas mal, il trouve drôle de démolir un Prussien à chaque coup [286]. A genoux, le canon de son chassepot appuyé dans l'étroite fente d'une meurtrière, comme à l'affût, il ne lâche la détente qu'en toute certitude, annonçant même le résultat à l'avance, continuant paisiblement, sans se hâter, ayant de quoi faire, dit-il, car il lui faudrait du temps pour les tuer tous de la sorte, un à un [288]. Et quand les Bavarois, désespérant de venir à bout de cette poignée d'enragés qui les retardent dans leur marche, amènent de l'artillerie et font à la maison Weiss, où ne survivent que six combattants, les honneurs de la canonnade, Laurent, toujours agenouillé, vise avec soin les artilleurs, tuant son homme chaque fois, si bien que le service de la pièce n'arrive pas à se faire et qu'il se

passe cinq ou six minutes avant que le premier coup soit tiré [291]. Dès que les assiégés n'ont plus de cartouches, l'ennemi furieux envahit la maison, Laurent est charrié jusqu'au mur d'en face, parmi de telles vociférations que la voix des chefs ne s'entend plus. Devant le peloton d'exécution, son calme ne l'a pas abandonné; les mains dans les poches, plein de dégoût pour ces sauvages qui vont tuer Weiss sous les yeux de sa femme, il les dévisage avec mépris, les traite de sales cochons et, atteint par les balles, tombe comme une masse, la face contre terre [296]. (*La Débâcle.*)

**Lauwerens** (De). — Homme de la haute finance, qui a le tort de refuser à sa femme le payement des mémoires de modiste et de tailleur [132]. Ses bureaux sont situés rue de Provence, au-dessous de ses appartements. (*La Curée.*)

**Lauwerens** (Madame de). — Belle mondaine de vingt-six ans, fort intelligente, appartenant à une très ancienne famille. Mariée à un financier riche et avare, elle bat monnaie en exerçant un élégant métier d'entremetteuse moderne, fournissant aux hommes du monde un achalandage complet d'amies qu'elle groupe dans son bel appartement de la rue de Provence. Elle conserve sa haute situation dans le monde, gardant une sagesse absolue et se bornant à tirer profit de la chute des autres. C'est elle qui a procuré à son amie Renée Saccard un premier amant [133]. (*La Curée.*)

**Lavignière.** — Est, avec Rousseau, commissaire-censeur de la Banque Universelle, fonction délicate autant qu'inutile. Grand, blond, très poli, Lavignière approuve toujours, dévoré de l'envie d'entrer plus tard dans le conseil d'administration, lorsqu'on sera content de ses services [139]. (*L'Argent.*)

**La Vignière** (Chevalier de). — Aïeul de madame Chanteau. Cité par elle à Louise Thibaudier pour l'éblouir : « Mon aïeul, le chevalier de La Vignière, avait la peau si blanche, qu'il se décolletait comme une femme, dans les bals masqués de son temps » [173]. (*La Joie de vivre.*)

**La Vignière** (Eugénie de). — Orpheline de hobereaux du Cotentin, complètement ruinés. Était institutrice à Caen, courait le cachet, quand elle épousa Chanteau.

Réduite par la misère de sa condition à s'unir à un fils d'ouvrier, elle voulut d'abord le pousser aux vastes entreprises ; ses volontés dominatrices ont échoué devant l'inertie de Chan-

teau. Elle reporte alors sur Lazare, son fils, l'espoir qui la hante; mais ce rêve est contrarié par de gros revers d'argent [21]. Le jeune homme ne lui donne, d'ailleurs, aucune satisfaction; sorti du lycée, il n'a aucune ambition, il se grise de musique. Madame Chanteau, tourmentée par ses idées de grandeur, mène une existence aigrie entre un mari incapable et un fils névrosé.

A cinquante ans, elle est petite et maigre, les cheveux encore très noirs, le visage agréable, gâté par un grand nez d'ambitieuse [8]. Quand le cousin Quenu est mort, elle a liquidé la succession tambour battant et amené à Bonneville la petite Pauline, dont elle va commencer aussitôt l'exploitation, en lui laissant le souci de soigner et de consoler Chanteau dans ses terribles crises de goutte. Elle utilise la naissante influence de l'enfant sur Lazare pour le décider à entreprendre la médecine. A ce moment, Pauline est une petite fée qui les récompense bien de l'avoir prise avec eux [50]. Plus tard, quand Lazare, dégoûté de la médecine, voudra se lancer dans des entreprises industrielles, madame Chanteau cherchera des fonds pour son fils et jettera son dévolu sur la fortune de Pauline. L'argent, dévoré par les opérations de Lazare, sert en même temps aux besoins journaliers du ménage, tombé dans une grande gêne, et, en peu d'années, cent mille francs sont engloutis. Par une habile manœuvre, madame Chanteau s'est délivrée des menaces du subrogé-tuteur Saccard et, pour couronner son ouvrage, elle cherche à évincer sourdement Pauline, fiancée à Lazare, et à la remplacer par Louise Thibaudier, une héritière qui doit apporter deux cent mille francs de dot. Quand Pauline chasse Louise trouvée dans les bras du jeune homme, madame Chanteau se décide à lever le masque [193]; mais une attaque d'hydropisie va l'enlever en quelques jours.

Elle a une agonie bavarde, qui dure vingt-quatre heures. C'est une confession involontaire, qui revient à la surface dans le travail même de la mort [233]. Cette femme, restée âpre et combattive jusqu'à la fin, succombe pleine de fureur devant la tendre Pauline, qu'elle accuse de vouloir l'empoisonner, et elle quitte ainsi la vie, les poings serrés comme pour une lutte corps à corps [238]. (*La Joie de vivre.*)

**La Villardière** (DE). — Député au Corps législatif pour le département de la Côte-d'Or. Ami de La Rouquette [445]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Léa.** — Une soupeuse du Café Anglais. Elle raconte son voyage en Égypte [232]. (*Nana.*)

**Lebeau.** — Personnage influent du second Empire, que Clorinde a gagné à la cause du ministre Rougon [291]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Lebleu** — Caissier du chemin de fer de l'Ouest à la gare du Havre [70]. (*La Bête humaine.*)

**Lebleu** (Madame). — Femme du caissier. Quarante-cinq ans, mal portante, si énorme qu'elle étouffe sans cesse. Entre elle et Séverine Roubaud existe de longue date une rivalité, née d'une question de logement, les Lebleu occupant celui qui, de droit, devrait appartenir aux Roubaud, et ceux-ci étant, par suite d'une complaisance de leur prédécesseur, relégués dans un logement triste comme une prison ; le caissier et sa femme, par contre, jouissent de la vue de la cour de la gare, plantée d'arbres, et de l'admirable panorama d'Ingouville. Or, madame Lebleu a le tort d'espionner constamment les allées et venues de la buraliste, mademoiselle Guichon, qu'elle soupçonne d'une intrigue avec le chef de gare [84]. Elle finit par les irriter tellement tous deux qu'on lui enlève le logement [304], et, comme elle l'avait prédit, la perte de sa belle vue lui est fatale : elle meurt, au bout de quatre mois, dans l'affreux logement du fond, où l'on ne voit que le faîtage en zinc et les vitres sales de la marquise de la gare [381]. (*La Bête humaine.*)

**Lebigre.** — Marchand de vin, rue Rambuteau, au coin de la rue Pirouette. Grosse figure régulière, barbe en collier, bel homme [22]. Loue des voitures aux marchands des quatre-saisons et leur fait des prêts à la journée en exigeant des intérêts scandaleux. Lebigre cause peu et paraît bêta, mais il a dit un jour qu'il s'était battu en 48 ; cela suffit pour inspirer confiance au groupe Gavard, qui accapare le cabinet du fond, où les conciliabules les plus ardents n'ont aucun secret pour Lebigre [128]. Celui-ci est, comme Logre, affilié à la préfecture de police et la tient au courant des phases du complot. Il couche avec la petite Rose, sa fille de comptoir. Très galant envers Louise Méhudin, la belle Normande, dont il flaire la dot, il lui offre le mariage, est d'abord repoussé [286], puis, après l'arrestation de Florent, comme il a, grâce aux grands services rendus, obtenu de joindre à son commerce un bureau de tabac, rêve de sa vie, il obtient la main de la Normande, qui sera superbe au comptoir [357]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Lebigre** (Madame). Voir Méhudin (Louise).

**Leboucq.** — Conseiller à la Cour de Rouen. Est assesseur aux Assises où se juge le procès Roubaud [400]. (*La Bête humaine.*)

**Leboucq** (Madame). — Femme du conseiller à la Cour de Rouen. Une grande brune de trente-quatre ans, vraiment très bien. La magistrature commence à aller beaucoup chez elle, désertant le salon de madame Bonnehon [115]. C'est une royauté nouvelle qui se lève. On attribue l'issue du procès Roubaud, peu favorable à la famille du président Grandmorin, à l'influence de madame Leboucq sur quelques jurés [406]. (*La Bête humaine.*)

**Lecœur** (Madame). — Marchande de fromages, beurre et œufs aux Halles. Grande et sèche. Veuve un an avant la mort de madame Gavard, sa sœur, elle a espéré se faire épouser par son beau-frère ; mais Gavard déteste les femmes maigres [76]. Madame Lecœur, furieuse de voir les pièces de cent sous du rôtisseur lui échapper, amasse contre lui une mortelle rancune. Elle se frappe tellement l'esprit qu'elle finit par perdre sa clientèle et faire de mauvaises affaires. Après avoir longtemps vécu avec une nièce, la Sarriette, elle s'est brouillée avec celle-ci, achevant de s'aigrir ; puis la réconciliation s'est faite contre Gavard. Chauffée à blanc par mademoiselle Saget, madame Lecœur propage les pires racontars, écrit à la préfecture pour dénoncer les réunions subversives chez Lebigre [319], et, lorsque Gavard est arrêté sous ses yeux, va piller chez lui, se gardant bien de détruire les papiers dangereux [345]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Lecomte** (Madame). — Connaissance des Deberle [25]. (*Une Page d'Amour.*)

**Lefèvre** (Madame). — Femme d'un fabricant établi à Raucourt, chef-lieu de canton pillé par l'ennemi après la bataille de Beaumont. Madame Lefèvre est une belle dame, dont es chemises garnies de dentelle sont prises par les Bavarois pour se faire des chaussettes [169]. (*La Débâcle.*)

**Legougeux.** — Un mineur de Joiselle, affilié à Pluchart [275]. (*Germinal.*)

**Legrain** (Général). — Député au Corps législatif. Dévoué à la dynastie, il surmonte une grosse attaque de goutte et se

fait apporter par son domestique pour voter les crédits du baptême du prince impérial [6]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Lehongre** (Les). — Épiciers rue Neuve de la Goutte-d'Or. Madame Lehongre couche avec son beau-frère [354]. (*L'Assommoir.*)

**Léhudier.** — Enfant à qui Charvet donne des leçons, payées le 5 de chaque mois [179]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Lelorrain.** — Notaire, rue Sainte-Anne. L'acte de société de la Banque Universelle, fondée par Saccard, est reçu chez lui [138]. (*L'Argent.*)

**Lemballeuse** (Les). — Une nichée de pauvresses qui se terrent dans les décombres d'un vieux moulin, au clos-Marie, derrière la cathédrale de Beaumont. Il n'y a que des femmes, la mère Lemballeuse, une vieille couturée de rides, Tiennette, la fille aînée, une grande sauvagesse de vingt ans, ses deux petites sœurs, Rose et Jeanne, les yeux hardis déjà, sous leur tignasse rousse. Toutes quatre mendient par les routes, le long des fossés. Elles sont secourues par Angélique Marie et par Félicien de Hautecœur [122]. (*Le Rêve.*)

**Lenfant.** — Tient un estaminet à Montsou [169]. (*Germinal.*)

**Lengaigne.** — Débitant de tabac et cabaretier à Rognes. Très long, l'air figé, ayant une petite tête de chouette sur de larges épaules osseuses, il cultive ses terres pendant que sa femme pèse le tabac et descend à la cave. Ce qui donne une importance à Lengaigne, c'est qu'il rase le village et coupe les cheveux, un métier rapporté du régiment [55]. Il est libre penseur et vaguement républicain, mais sa situation de buraliste lui ferme la bouche, il se borne à gronder dans les coins contre les bourgeois d'aujourd'hui qui ont tout gardé dans le partage, ne font les lois que pour eux et vivent de la misère du pauvre monde. Il exprime ainsi le sentiment de tout le village, la haine séculaire indomptable, du paysan contre les possesseurs du sol [57]. Mais la vraie colère de Lengaigne est contre Macqueron, le cabaretier voisin; une vieille rivalité les sépare; quand l'un a de la chance, l'autre est ulcéré; ils s'exècrent au point de souffrir d'une mitoyenneté future, dans le cimetière de Rognes [513]. (*La Terre.*)

**Lengaigne** (MADAME FLORE). — Femme du buraliste de Rognes. Grosse mère, geignarde, molle et douce [50]. Toujours en querelle avec Cœlina Macqueron. (*La Terre.*)

**Lengaigne** (SUZANNE). — Fille des Lengaigne. Blonde, laide, effrontée. A été mise en apprentissage chez une couturière de Châteaudun et s'est envolée au bout de six mois à Chartres, puis à Paris, pour faire la noce. On dit qu'avant son départ de Rognes, un oncle à elle l'avait eue déjà, un jour qu'ils épluchaient ensemble des carottes [129]. Après trois ans de folle existence, Suzanne risque brusquement une réapparition au village, pendant les vendanges, et elle produit une sensation extraordinaire, avec sa robe de soie dont le bleu riche tue le bleu du ciel. Cet ancien laideron apparaît en une splendeur, nippée chèrement, grasse, avec une figure de prospérité [347]. Les gens du pays l'admirent, ses parents sont fiers d'elle. Plus tard, de sales noces la conduisent à l'hôpital; alors, pour les siens, elle n'est plus que cette pourrie de Suzanne [465]. (*La Terre.*)

**Lengaigne** (VICTOR). — Frère de Suzanne. Avant le tirage au sort, c'était un grand garçon gauche. Il a été en garnison à Lille, un pays dont il ne trouve rien à dire, sinon que le vin y est cher [222]. A son retour du service, il est crâne et blagueur, personne ne le reconnaît, avec ses moustaches et sa barbiche, son air de se ficher du monde, sous le bonnet de police qu'il affecte de porter encore [346]. Il crâne devant les conscrits, braillant plus haut qu'eux, les poussant à des paris imbéciles [464]. (*La Terre.*)

**Lenore.** — Jument de courses. Frangipane, au baron Verdier, est par The Truth et Lenore [388]. (*Nana.*)

**Léon.** — Apprenti charcutier chez Quenu. Quinze ans, mince, très doux [70]. Il vole les entames de jambon et les bouts de saucisson oubliés, les cache sous son oreiller et les mange, la nuit, sans pain. S'étant lié avec Cadine et Marjolin, il leur offre trois fois par semaine des régals de charcuterie dans sa mansarde, située en face de celle de Florent [220]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Léonce** (MADAME). — Concierge de Gavard, rue de la Cossonnerie. Fait le ménage du marchand et le soigne quand il est enrhumé. Femme sévère, de cinquante et quelques années, parlant lentement, d'une façon interminable. Mademoiselle

Saget vient, tous les mercredis soirs, prendre le café dans sa loge et s'y renseigne sur les faits et gestes de Gavard. Quand celui-ci est arrêté, madame Léonce assiste impuissante au pillage de l'armoire et, furieuse contre le vieil enjôleur qui lui avait dit n'avoir pas de famille, obtient de la Sarriette une misérable obole de cinquante francs [347]. (*La Ventre de Paris.*)

**Léonie.** — Ouvrière fleuriste chez Titreville, rue du Caire. Jolie brune [160]. Elle lâche les fleurs pour faire la noce [471]. (*L'Assommoir.*)

**Léonie.** — Tante de Louise Thibaudier. A loué un chalet à Arromanches [170]. C'est chez elle que Louise est ramenée, lorsqu'elle quitte Bonneville, chassée par Pauline [197]. (*La Joie de vivre.*)

**Lepalmec.** — Paysan de Plogof, en Bretagne [431]. (*Germinal.*)

**Lequeu.** — Maître d'école à Rognes. Grand jeune homme maigre, dont la face blême se hérisse de quelques poils jaunes. C'est un fils de paysan, qui a sucé la haine de sa classe avec l'instruction ; il ne peut faire aimer leur condition à ses élèves qu'il traite de sauvages et de brutes, avec le mépris d'un lettré, et qu'il renvoie insolemment au fumier paternel [146]. Cachant des idées avancées sous sa raideur correcte, il chante au lutrin, prend soin des livres sacrés mais a formellement refusé de sonner la cloche, une telle besogne étant indigne d'un homme libre [39]. Dans les discussions de cabaret, il garde un sourire aigre d'homme supérieur que sa position force au silence, mais, dévoré de rancune contre les paysans qui le méconnaissent, vert de bile devant sa situation gâtée, déçu dans l'espoir longtemps nourri d'épouser Berthe Macqueron, il finit par afficher des doctrines anarchistes ; à la grande stupéfaction de Jésus-Christ, il prêche violemment la grève de la terre, les disettes, le sac des villes, la noyade générale dans des flots de sang [171]. (*La Terre.*)

**Lerat** (MADAME), *née* COUPEAU. — Sœur aînée de madame Lorilleux et de Coupeau. Grande, sèche, parlant du nez [86]. C'est une veuve de trente-six ans, qui habite la rue des Moines, aux Batignolles, et travaille dans les fleurs [52]. Elle mène une vie d'ouvrière cloîtrée dans son train-train et n'a jamais vu le nez d'un homme chez elle depuis son veuvage, mais elle montre une préoccupation continuelle de l'ordure, une manie de mots à

double entente et d'allusions polissonnes [106]. De meilleure composition que sa sœur, elle vit en bons termes avec Gervaise, et lorsque la petite Nana est en âge d'apprendre un métier, elle la fait entrer dans une maison de fleurs de la rue du Caire, chez Titreville, où elle est première. Chargée de surveiller la petite, elle s'acquitte mal de la commission, s'allumant aux premières aventures de Nana [467]. (*L'Assommoir*.)

Longtemps elle a perdu de vue sa nièce, disparue dans les profondeurs du monde galant; plus tard, elle l'a retrouvée, parvenue à une belle position, pleine d'excellents sentiments. Madame Lerat avait abandonné le métier de fleuriste et vivait de ses économies, six cents francs de rentes, amassées sou à sou. Nana loue pour elle un joli petit logement et lui donne cent francs par mois, en la chargeant d'élever Louiset [45]. La tante adore toujours les histoires de cœur; elle a pourtant frémi, devant une fugue de Nana, acoquinée avec le comique Fontan; aussi lui a-t-elle prodigué les bons conseils [289]. Plus tard, devant sa nièce arrivée aux grandeurs, elle ne dégonfle pas de vanité [355]. (*Nana*.)

**Lerenard**. — Tient un estaminet aux environs de Montsou [311]. (*Germinal*.)

**Leroi**, *dit* CANON. — Ouvrier charpentier. A lâché Paris à la suite d'histoires ennuyeuses et préfère vivre à la campagne, roulant de village en village, faisant huit jours ici, huit jours plus loin, allant d'une ferme à une autre, lorsque les patrons ne veulent plus de lui. Le travail ne marchant pas, il mendie le long des routes, il vit de légumes et de fruits volés, heureux qu'on lui permette de dormir dans une meule. En loques, très sale, très laid, ravagé de misère et de vices, le visage si maigre et si blême, hérissé d'une barbe noire, que les femmes, rien qu'à le voir, ferment leur porte. De passage à Rognes, Canon est devenu l'ami de Jésus-Christ, il tient des discours abominables, parlant de couper le cou aux riches, traitant les paysans de culs terreux, leur expliquant la révolution sociale qui doit donner le bonheur à tous [371]. Il blague Jésus-Christ à cause de ses idées rétrogrades, vieilles de cent ans, mais trouve son maître dans Lequeu, le maître d'école anarchiste plein de dédain pour le socialisme autoritaire et scientifique, appris par Canon dans les faubourgs parisiens [471]. (*La Terre*.)

**Letellier**. — Père de madame Deberle et de Pauline.

Petit vieillard à la figure joufflue et rose [25]. Tient un grand magasin de soieries boulevard des Capucines. Promène partout sa fille cadette, en quête d'un beau mariage [26]. (*Une Page d'Amour.*)

**Letellier** (JULIETTE). — Voir DEBERLE (MADAME).

**Letellier** (PAULINE). — Sœur de Juliette. Une belle fille de dix-sept ans, d'allures libres, impatiente de se marier, familière avec les hommes et jouant comme une grande gamine avec les enfants [25]. Malignon lui trouve un mari. (*Une Page d'Amour.*)

**Leturc** (MADAME). — Veuve d'un capitaine, protégée de madame Mélanie Correur [58]. Le ministre Rougon lui fait obtenir un bureau de tabac [280]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Levaque**. — Voisin des Maheu. Les constructions du coron, installées économiquement par la Compagnie, sont si minces que les moindres souffles les traversent; on y vit coude à coude, d'un bout à l'autre; rien de la vie intime n'y reste caché, même aux gamins, et les Maheu entendent le manège des Levaque et de leur logeur Bouteloup. Celui-ci est un ouvrier de la coupe à terre, tandis que Levaque est un haveur; la femme a ainsi deux hommes, l'un de nuit, l'autre de jour [17]. Levaque boit, il bat sa femme quand la soupe n'est pas prête, et court les chanteuses du Volcan, café-concert de Montsou [111]. Il trouve naturel que la Levaque couche avec Bouteloup, car cela entre dans le prix de la pension et les bons comptes font les bons amis [114]. Pendant la grève, il se distingue parmi les exaltés, il donne de violents coups de hache dans le matériel de la Compagnie [376]. Après l'émeute de Montsou, on lui rend son livret [421]. Son arrestation par la troupe, devant la fosse du Voreux, fait de lui une sorte de héros; les journaux de Paris citent son attitude devant le juge d'instruction, on lui prête une réponse d'une grandeur antique [491]. (*Germinal.*)

**Levaque** (ACHILLE). — Le premier né de Philomène Levaque et de Zacharie Maheu. Il a trois ans lorsque ses parents se marient [113]. (*Germinal.*)

**Levaque** (BÉBERT). — Fils des Levaque. Travaille à la mine comme galibot. C'est un gamin de douze ans, un gros garçon naïf, plus âgé et plus fort que Jeanlin Maheu, et qui se laisse pourtant gifler par lui; Bébert se soumet à Jeanlin

avec une admiration craintive, une crédulité qui le rend continuellement victime, et l'autre en abuse, l'entraînant sans vergogne à des maraudes où il risque ses os. Les parties polissonnes de Jeanlin et de la petite Lydie Pierron emplissent Bébert de colère et de malaise [138]. Lentement, une grande affection est née entre lui et Lydie, dans leur commune terreur de Jeanlin. Lui, toujours, songe à la prendre, à la serrer très fort entre ses bras, comme il voit faire aux autres; mais pas plus qu'elle, il n'ose désobéir à celui qu'ils appellent le capitaine et qui s'est institué leur chef. Pourtant, un jour, blottis dans une cachette, près du Voreux, tous deux ont fini par se baiser doucement, sans avoir l'idée d'autre chose, mettant dans cette caresse leur longue passion combattue, tout ce qu'il y a en eux de martyrisé et d'attendri [473]. Ce matin-là, mêlés aux grévistes, ils sont mitraillés par la troupe ; la petite frappée à la face, foudroyée, ne bouge plus ; le petit, troué au-dessous de l'épaule gauche, saisit Lydie à pleins bras, dans les convulsions de l'agonie, comme s'il voulait la reprendre [487]. (*Germinal.*)

**Levaque** (Désirée). — La dernière de Philomène. Neuf mois. Sa mère déjeune au criblage et la fait téter sur le charbon [114]. (*Germinal.*)

**Levaque** (Philomène). — L'aînée des Levaque, une grande fille de dix-neuf ans, maîtresse de Zacharie Maheu, dont elle a deux enfants déjà, Achille et Désirée. Mince et pâle, d'une figure moutonnière de fille crachant le sang, trop délicate de poitrine pour travailler au fond, elle est cribleuse à la fosse du Voreux [17]. C'est une fille sans passion, simplement lasse de son existence [133]. Mariée à Zacharie, puis veuve, elle quitte Montsou avec les enfants, emmenée par un mineur du Pas-de-Calais [583]. (*Germinal.*)

**Levaque** (La). — Femme du haveur. Mère de Philomène. A quarante et un ans, elle est affreuse, usée, la gorge sur le ventre et le ventre sur les cuisses, avec un mufle aplati, aux poils grisâtres, toujours dépeignés. On vit chez elle dans une puanteur de ménage mal tenu [113]. Bouteloup, son logeur, l'a prise naturellement, sans l'éplucher davantage que sa soupe où il trouve des cheveux, et que son lit dont les draps servent trois mois. Tant que Philomène n'a eu qu'un enfant, la Levaque n'a point pressé le mariage avec Zacharie Maheu, ne voulant pas abandonner les quinzaines de sa fille; mais, depuis que le petit grandit, mange du pain et qu'un autre est venu,

elle se trouve en perte et pousse furieusement à la mise en ménage, en femme qui n'entend pas y mettre du sien [115]. Après la grève, la Levaque est enceinte, Levaque est en prison, c'est Bouteloup qui le remplace en attendant [585]. (*Germinal.*)

**Levasseur** (Les). — Amis des Deberle. Madame Levasseur a un amant de son monde, que madame Deberle évite de recevoir les mêmes jours que le mari [230]. Cinq filles, échelonnées de deux ans à peine à dix ans, toujours habillées de même dans les bals d'enfants. (*Une Page d'Amour.*)

**Levasseur.** — Employé au Bonheur des Dames. Chef du service des expéditions [50]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Levasseur.** — Percepteur au Chêne-Populeux. Son père, un des soldats de la grande armée, jouissant d'une infime pension, a fini sa vie à côté de lui. Levasseur s'est marié à une demoiselle Fouchard, paysanne de Remilly, qui est morte en mettant au monde deux jumeaux, Maurice et Henriette. De longues années s'écoulent, la famille se saigne pour faire de Maurice un monsieur. Levasseur meurt à la peine [6]. (*La Débâcle.*)

**Levasseur** (Henriette). — Fille du percepteur. Sœur jumelle de Maurice. Alors qu'on faisait de celui-ci un avocat, elle a été élevée en Cendrillon, au logis, sachant au plus lire et écrire. Et plus tard, pour réparer les folies de son frère, elle s'est dépouillée généreusement, elle a tout vendu, la maison, les meubles, sans parvenir à combler le déficit. Puis elle a eu la chance de trouver un mari, cet honnête garçon de Weiss, qui est venu lui offrir tout ce qu'il possédait, avec ses bras solides, avec son cœur; elle l'a épousé, touchée aux larmes de son affection, pleine d'estime tendre, sinon de passion amoureuse [188]. Henriette est petite, elle a une figure mince, des traits menus, sous une admirable chevelure blonde, d'un blond clair d'avoine mûre. Ce qui la différencie surtout de son frère, avec qui elle a une ressemblance frappante, ce sont ses yeux gris, calmes et braves, où revit toute l'âme du grand-père, le héros de la grande armée. Parlant peu, marchant sans bruit, elle est d'une activité si adroite, d'une douceur si riante qu'on la sent comme une caresse dans l'air où elle passe [189]; c'est une âme forte, elle est du bois sacré dont on fait les martyrs [194].

Le matin de la bataille de Sedan, apprenant ce qui se passe à Bazeilles, elle décide d'y rejoindre son mari, la témérité de l'entreprise lui paraît naturelle, sans héroïsme déplacé, rentrant dans son rôle de femme active : où son mari est, elle doit être, simplement [258]. Arrêtée par l'infanterie de marine devant Balan, elle continue sa route en franchissant des clôtures, elle garde sous les obus, dans la folle ardeur de cette course, un grand sang-froid, toute la tranquillité brave dont sa petite âme de bonne ménagère est capable. Elle veut ne pas être tuée, retrouver son mari, le reprendre, vivre ensemble, heureux encore [231]. Marchant sous les balles, meurtrie par un ricochet, elle ne parvient à Bazeilles que pour voir Weiss collé au mur en face de soldats allemands qui préparent leurs armes; alors, en créature qui ne raisonne plus, qui donne sa vie, elle s'enlace à lui, elle veut qu'on les fusille ensemble, il faut que le Bavarois Gutmann la saisisse violemment et lui fasse lâcher prise; et elle n'a même pas la consolation d'ensevelir son cher mort, que les Prussiens jetteront dans la fournaise et dont les cendres seront dispersées au vent [393].

Réfugiée à Remilly, soignant maternellement les blessés, elle retrouve chez l'oncle Fouchard deux soldats de Sedan échappés à la captivité, son frère Maurice qui va repartir au combat, et Jean Macquart qu'elle cachera, qu'elle guérira, vivant avec lui pendant quatre mois en une intimité familiale. Le cœur broyé par la perte qu'elle a faite, elle est pleine de gratitude pour ce Jean qui a sauvé son frère, elle l'aime d'une affection qui grandit, à mesure qu'elle le connaît mieux, simple et sage, de cerveau solide [491]. Près de lui, elle se sent consolée et elle caresse parfois le rêve d'une intimité à trois, dans un avenir de bonheur encore possible, qui ne se précise pas à ses yeux.

Mais le destin ne lui fera pas grâce, la guerre va achever de lui broyer le cœur. Maurice, son frère Maurice adoré par delà la naissance, qui était un autre elle-même, qu'elle avait élevé, sauvé, son unique tendresse depuis qu'elle a vu à Bazeilles le corps du pauvre Weiss troué par les balles, Maurice est tué à Paris, il reçoit la mort des mains mêmes de Jean, jeté au fratricide par l'affreuse guerre civile. Et Henriette s'arrache du cœur l'amour qui y germait; héroïne obscure, victime pitoyable, elle restera seule au monde, veuve et dépareillée, sans personne qui l'aime [632]. (*La Débâcle.*)

**Levasseur** (Maurice). — Fils du percepteur. Frère jumeau d'Henriette. Celle-ci, plus virile que lui, l'a élevé; il l'aime passionnément. Blond, petit, avec un front très développé, un nez et un menton très menus, le visage fin, il a des yeux gris et caressants, un peu fous parfois. Venu à Paris pour y terminer son droit, il s'est livré à mille sottises, à toute une dissipation de tempérament faible et exalté, jetant sans compter l'argent au jeu et aux femmes. En juillet 1870, Maurice vient d'être reçu avocat. Il est pour la guerre, il la croit inévitable, nécessaire à l'existence même des nations, la vie est une guerre de chaque seconde, la nature exige le combat continu, elle donne la victoire au plus digne [10].

Dans une crise de patriotisme, rêvant de combats pour le lendemain, voulant aussi racheter ses anciennes fautes par un peu de gloire, il s'est engagé au 106e de ligne (colonel de Vineuil). Et il se croit bien corrigé, dans sa nervosité prompte à l'espoir du bien comme au découragement du mal, soumis à toutes les sautes du vent qui passe. Généreux, ardent, mais sans fixité aucune, il assiste parfois, sans résistance possible, à la ruine de sa volonté, il tombe aux mauvais instincts, à un abandon de lui-même, dont il sanglote de honte ensuite. Au fond, il est ébranlé par la maladie de l'époque, il subit la crise historique et sociale de la race. Son grand-père, né en 1780, fut l'un des héros de la période militaire, un des vainqueurs d'Austerlitz, de Wagram et de Friedland; son père, né en 1811, tombé à la bureaucratie, petit employé médiocre, s'est usé dans un emploi de percepteur; lui, né en 1841, élevé en monsieur, admis au barreau, capable des pires sottises et des plus grands enthousiasmes, va être vaincu à Sedan, dans une catastrophe finissant un monde. Maurice est un des passants de l'époque, certes d'une instruction brillante, mais d'une ignorance crasse en tout ce qu'il faudrait savoir, vaniteux avec cela au point d'en être aveugle, perverti par l'impatience de jouir et par la prospérité menteuse du règne [390].

Incorporé dans l'escouade du caporal Jean Macquart, une répugnance, une sourde révolte l'a, dès les premières heures, dressé contre cet illettré, ce rustre qui le commande [4]. Un peu plus tard, dompté par lui, il le hait d'une inextinguible haine [34]. Puis, un jour de défaillance, Jean lui rend l'espoir par sa virulence contre les lâches qui parlent de ne pas se battre; les mêmes fatigues et les mêmes douleurs, subies ensemble, font vaciller sa rancune; il y a entre eux comme une

trêve tacite. A ce moment, l'armée de Châlons, reconstituée à la hâte après les premières déroutes, n'est plus que l'armée de la désespérance, le troupeau expiatoire qu'on envoie au sacrifice, pour tenter de fléchir la colère du destin; elle monte son calvaire jusqu'au bout, payant les fautes de tous du flot rouge de son sang, grandie par l'horreur même du désastre [79]. Depuis six semaines, Maurice n'a fait qu'user ses pauvres pieds d'homme délicat à fuir et à piétiner loin des champs de bataille. Il est redescendu à une égalité bon enfant, devant les besoins physiques de la vie en commun [83]. Épuisé de lassitude, blessé au pied, il éprouve un profond sentiment de reconnaissance pour les soins maternels de Jean, un attendrissement invincible l'envahit, le tutoiement monte de son cœur à ses lèvres, dans un immense besoin d'affection, comme s'il retrouvait un frère chez ce paysan exécré autrefois, dédaigné encore la veille [100].

Il serait mort de fatigue et de détresse, si Jean ne l'avait sauvé, se condamnant lui-même à la faim pour lui garder des vivres. La fraternité a grandi entre eux. Et lorsque à Sedan, Jean est blessé et va être achevé par l'ennemi, Maurice, dans le plus grand danger, sentant la mort derrière lui, soutenu par une volonté invincible, le charge sur ses épaules, buttant à chaque pierre, se remettant quand même debout, le ramenant enfin dans les lignes françaises [325]. Prisonniers dans la presqu'île d'Iges, ils ne veulent plus se quitter désormais, ils subissent l'effroyable sort de cette armée égorgée sans gloire, couverte de crachats, tombée au martyre, sous un châtiment qu'elle n'avait pas mérité si rude [464]. Et lorsqu'en route vers l'Allemagne, à l'étape de Mouzon, ils parviennent à fuir, ils se serrent d'une étreinte éperdue, dans le sentiment de tout ce qu'ils viennent de souffrir ensemble; c'est l'immortelle amitié, l'absolue certitude que leurs deux cœurs n'en font plus qu'un, pour toujours [478].

A Remilly, où Henriette soignera Jean blessé pendant la fuite, Maurice éprouve une surexcitation nerveuse extraordinaire, le sentiment de sa défaite le jette dans un besoin frénétique de rébellion contre le sort [485]. Il passe en Belgique, se rabat sur Paris, et là, incorporé au 115ᵉ de ligne, engagé à Châtillon et à Champigny, témoin de la bataille de Buzenval, il garde l'ébranlement de chacune des défaites, le corps appauvri, la tête affaiblie par une si longue suite de jours sans pain, de nuits sans sommeil. En lui s'achève l'évolution

qui, sous le coup des premières batailles perdues, a détruit la légende napoléonienne; déjà, il n'en est plus à la république théorique et sage, il verse dans les violences révolutionnaires. Une haine lui est venue contre son métier de soldat, qui le parque à l'abri du Mont-Valérien, inutile et oisif [575]. Après la reddition, il se décide à déserter.

La Commune lui apparaît comme une vengeance des hontes endurées, comme la libératrice apportant le fer qui ampute, le feu qui purifie [581]. Quand l'insurrection est vaincue, Maurice s'acharne à combattre, il veut mourir; un soldat de Versailles, ivre de fureur, le cloue d'un coup de baïonnette, sur la barricade de la rue de Lille et alors, dégrisés, les deux ennemis se reconnaissent. C'est Jean qui, dans l'abominable lutte, a mortellement blessé son frère. Le destin s'est acharné jusqu'au bout, il a exigé l'élimination du faible, incapable d'action robuste; un sacrifice vivant a été nécessaire pour que la nation crucifiée puisse renaître [630]. Et devant Paris en flammes, le pauvre être agonise entre Henriette et Jean; il s'en va, affamé de justice, victime de son temps, dans la suprême convulsion du grand rêve noir qu'il a fait [635]. (*La Débâcle*.)

**Lévêque** (MADAME). — Belle-sœur du brasseur Durieu [134]. (*L'Argent*.)

**Lévêque**. — Avoué à Plassans. Beau-père de Ramond [317]. Il s'occupe des affaires du docteur Pascal après la fuite du notaire Grandguillot et retrouve une somme de quatre-vingt mille francs que Pascal croyait engloutie [325]. (*Le Docteur Pascal*.)

**Lévêque** (MADEMOISELLE). — Fille de l'avoué. Ancienne amie de Clotilde Rougon, dont elle est la cadette de trois ans [207]. Elle a épousé le docteur Ramond [207]. (*Le Docteur Pascal*.)

**Lhomme**. — Caissier principal du Bonheur des Dames. Mari de madame Aurélie, la première des confections, qui l'a fait entrer dans la maison. Déjà tout blanc, alourdi par son service sédentaire, Lhomme a une figure molle, effacée, comme usée par le reflet de l'argent qu'il compte sans relâche. Il a eu le bras droit coupé par un omnibus; cette mutilation ne le gêne nullement dans sa besogne et l'on va même par curiosité le

voir vérifier la recette, tellement les billets et les pièces glissent rapidement dans sa main gauche, la seule qui lui reste.

Fils d'un propriétaire de Chablis, il est tombé à Paris comme employé aux écritures, chez un négociant du Port aux Vins; puis, demeurant rue Cuvier, il a épousé la fille de son concierge et, depuis ce jour, il est resté soumis devant sa femme, dont les facultés commerciales le frappent de respect [52]. Son seul vice est la musique, un vice secret qu'il satisfait solitairement, courant les théâtres, les concerts, les auditions; malgré son bras amputé, il joue du cor, grâce à un système ingénieux de pinces, et, comme madame Aurélie déteste le bruit, il enveloppe de drap son instrument, le soir, ravi quand même jusqu'à l'extase par les sons étrangement sourds qu'il en tire. La musique et l'argent de sa caisse, il ne connaît rien d'autre [53]. Mouret mettra le comble à son bonheur en lui confiant la direction d'un corps de musique, cent vingt musiciens recrutés dans le personnel [429]. Baudu cite Lhomme, sa femme et son fils, comme un exemple de la destruction des familles par les grands bazars. Employés tous trois au Bonheur des Dames, ce sont des gens sans intérieur, toujours dehors, ne mangeant chez eux que le dimanche, lorsque chacun ne tire pas de son côté, une vie d'hôtel et de table d'hôte, qui indigne le familial Baudu [27]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Lhomme** (Madame). — Voir Aurélie (Madame).

**Lhomme** (Albert). — Fils du caissier principal et de madame Aurélie. Un grand garçon pâle et vicieux qui ne peut rester nulle part et qui donne à sa mère les plus vives inquiétudes: elle a obtenu pour lui une caisse de détail au Bonheur des Dames. C'est un mauvais employé qui néglige le travail et qu'on ne garde que par déférence pour sa mère [166]. A la suite d'un scandale trop fort, une suite de vols qui durent depuis quatorze mois, avec la complicité du vendeur Mignot, on se décide à le mettre à la porte. L'exécution est seulement retardée de deux jours, madame Aurélie ayant obtenu qu'on ne déshonorât pas la famille par un renvoi immédiat [411]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Liardin.** — Parent des Quenu. Membre du conseil de famille de Pauline [26]. Consent à l'émancipation [117]. (*La Joie de vivre.*)

**Liénard.** — Vendeur du rayon de lainages, au Bonheur des Dames. C'est le fils d'un riche marchand de nouveautés d'An-

gers. Dans sa vie de paresse, d'insouciance et de plaisir, il a la seule peur d'être rappelé en province par son père [54]. Il abomine les jours de grosse vente, qui cassent les bras; largement entretenu par sa famille, il tâche d'éviter la besogne, se moquant de vendre, travaillant tout juste assez pour ne pas être mis à la porte [123]. Il habite à l'hôtel de Smyrne, rue Sainte-Anne [164]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Lieutaud.** — Architecte diocésain à Plassans. Il est chargé d'édifier les locaux de l'Œuvre de la Vierge [102]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Liévin.** — Bourgeois de Plassans, enrôlé et armé par Pierre Rougon pour délivrer la mairie occupée par les républicains [272]. Il est pris d'émotion et tire en l'air, dans la mairie, sans savoir [289]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Lili.** — Fille de Gaga. De son vrai prénom Amélie. A dix-neuf ans, elle est vendue par sa mère, pour trente mille francs, au vieux marquis de Chouard [406]. (*Nana.*)

**Linguerlot** (LE MÉNAGE). — Voisins des Lorilleux, rue de la Goutte-d'Or [71]. (*L'Assommoir.*)

**Liotard** (VEUVE HENRI). — Maison de transports maritimes pour l'Algérie, par l'Espagne et le Maroc. Adhère au syndicat de la Compagnie générale des Paquebots réunis [179]. (*L'Argent.*)

**Lisa.** — Jeune paysanne des Artaud. Toute petite, toute noire, avec des yeux de flamme [283]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Lisa.** — Ouvrière fleuriste chez Titreville. Une grande fille qu'on dit enceinte [462]. (*L'Assommoir.*)

**Lisa.** — Femme de chambre des Campardon. Fille nerveuse, plate de poitrine, noiraude et coquette. Sa patronne la juge très intelligente, très active, et lui attribue une conduite irréprochable [21]. Un seul jour de sortie par mois pour embrasser sa vieille tante, qui demeure très loin. Mais Lisa revient de ses sorties presque morte, les reins cassés, les paupières bleues [133]. Son vice étant là, elle ne vole pas. Consciencieuse dans le service, elle accepte la tutelle de Gasparine, l'autre madame Campardon; elle garde une attitude respectueuse devant les ignominies de ses maîtres, soulageant son besoin d'ordure dans des colloques poissards avec les autres bonnes de la maison,

favorisant l'ivrognerie de la vieille Victoire et mettant sa jouissance quotidienne à corrompre Adèle, la fille des Campardon [356]. (*Pot-Bouille.*)

**Lise.** — Une des bêtes préférées de Désirée Mouret. C'est une vache blanche et rousse donnée par l'oncle Pascal [335]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Lison** (LA). — Une machine d'express de la Compagnie de l'Ouest, la machine du mécanicien Jacques Lantier. En dehors du numéro qui la désigne, elle porte selon l'usage le nom d'une gare du réseau ; le sien est Lison, une station du Cotentin. Mais Jacques, par tendresse, en a fait un nom de femme, la Lison, comme il dit, avec une grâce caressante. Il l'aime parce qu'elle est douce, obéissante, facile au démarrage, d'une marche régulière et continue, grâce à sa bonne vaporisation. D'autres machines, identiquement construites, montées avec le même soin, ne montrent aucune de ses qualités. C'est que la structure d'une machine n'est pas tout ; il y a aussi l'âme, le mystère de la fabrication, ce quelque chose que le martelage ajoute au métal, que le tour de main de l'ouvrier donne aux pièces : la personnalité de la machine, la vie. Jacques aime la Lison en mâle reconnaissant, elle part et s'arrête vite, ainsi qu'une cavale vigoureuse et docile; elle lui gagne des sous, grâce aux primes de chauffage, car elle vaporise si bien qu'elle fait de grosses économies de charbon ; le seul reproche qu'elle mérite, c'est d'exiger beaucoup de graisse ; elle en a une faim continue, il faut ça à son tempérament et Jacques se contente de dire, avec son chauffeur Pecqueux, en manière de plaisanterie, qu'à l'exemple des belles femmes, elle a le besoin d'être graissée trop souvent [164].

Lorsqu'il se met à aimer Séverine Roubaud, Jacques n'a plus pour la Lison la même tendresse qu'autrefois ; il la rudoie, en femme vieillie et moins forte, il a des sautes d'humeur, il exige davantage, surtout quand Séverine est là, comme le jour de la grande tempête de neige, où le train s'est trouvé bloqué à la Croix-de-Maufras. Depuis le trop grand effort qu'il a exigé d'elle, la Lison est changée, déprimée, touchée quelque part d'un coup mortel ; c'est dans cette neige qu'elle doit avoir pris ça, un coup au cœur, un froid de mort, ainsi que ces femmes jeunes, solidement bâties, qui s'en vont de la poitrine, pour être rentrées un soir de bal, sous une pluie glacée [237]. Elle n'est plus la bien portante, la vaillante d'autrefois ; sans doute,

dans la réparation des pistons et des tiroirs a-t-elle perdu de son âme, ce mystérieux équilibre de vie, dû au hasard du montage [287]. La Lison meurt dans une catastrophe; devant un fardier arrêté en pleine voie, son mécanicien a voulu en vain faire machine arrière, elle n'obéissait plus, elle se cabrait sous le frein. Brisée par le choc, elle est là, sur le dos, à rendre tout le souffle de sa poitrine, par ses poumons crevés [329]. Et ce colosse broyé, avec son tronc fendu, ses membres épars, ses organes meurtris, mis au plein jour, prend l'affreuse tristesse d'un cadavre humain, énorme, et d'où la vie vient d'être arrachée, dans la douleur [336]. (*La Bête humaine.*)

**Llorentz** (MADAME DE), *née* LA ROUQUETTE. — Sœur du député La Rouquette. Veuve d'un général d'origine espagnole [85]. Belle blonde un peu forte, yeux bleus. Elle est dame du palais de l'impératrice. A l'époque du mariage de Napoléon III, M. de Marsy, amant de madame de Llorentz, lui a écrit, pour l'égayer, des lettres pleines de détails piquants sur le couple impérial. Extrêmement jalouse, elle a conservé ces missives et les tient suspendues sur la tête de M. de Marsy, comme une vengeance toujours prête [188]. Clorinde, au courant des faits et pressée de voir un changement de ministère, affole la dame qui, dans un coup de colère, livre à l'empereur les lettres compromettantes [221]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Logre.** — Crieur à la marée. Bossu, face de travers, cheveux ébouriffés, avec un grand tablier bleu à bavette; c'est le meilleur crieur du marché. Il vendrait, dit Verlaque, des semelles de bottes pour des soles [122]. Vient le soir chez Lebigre, aux réunions Gavard, les mains lavées, proprement mis, avec un grand cache-nez rouge, dont un bout pend sur sa bosse comme le pan d'un manteau vénitien. Imite très bien avec son nez la voix pâteuse de l'empereur. Cause politique, la mâchoire en avant, les mains jetant les mots dans le vide, l'attitude ramassée et aboyante, de l'air furibond dont il met une manne de poissons aux enchères [133]. Affilié à la police et voyant dans Florent une proie facile, il se fait son lieutenant, parle de tout flanquer par terre, met sur pied une vaste conspiration dont Florent sera le chef, endort ses méfiances contre Lebigre [181], lui soutire de l'argent qu'il empoche avec bonheur, organise enfin à lui seul tout le complot des Halles, dont le ministère a besoin pour sa politique. Mis en jugement pour sauver les apparences, Logre est acquitté. (*Le Ventre de Paris.*)

**Loiseau.** — Vieux paysan sourd, oncle de Macqueron. Est conseiller municipal de Rognes et ne vient jamais aux séances, parce que, dit-il, ça lui casse la tête. Loiseau est à l'entière dévotion du maire Alexandre Hourdequin, son fils travaillant à la Borderie [138]: (*La Terre.*)

**Lonjumeau.** — L'un des chauffeurs de la bande du Beau-François [67]. (*La Terre.*)

**Loret** (Madame). — Habite le quartier des Halles. Mademoiselle Saget prétend qu'elle fait donner une mauvaise éducation à son fils [311]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Lorilleux.** — Beau-frère de Coupeau et de madame Lerat. Ouvrier chaîniste travaillant en chambre. Habite avec sa femme rue de la Goutte-d'Or, au sixième étage. Petit de taille, d'épaules grêles, il a de minces lèvres méchantes, une tête aux cheveux rares, d'une pâleur jaune de vieille cire; à trente et un ans, il a l'air d'un vieillard. Lorilleux, très vaniteux de manipuler de l'or, passe pour gagner dix francs par jour et tire de là une véritable autorité [63]. Il se déclare vaguement légitimiste, parce qu'il est né le même jour que le comte de Chambord, le 29 septembre 1820 [109]. Les Lorilleux, avares, jaloux et mauvaises langues, disent du mal de tout le monde, se réjouissent égoïstement du malheur des autres et ont l'action la plus déplorable sur le ménage de Coupeau et de Gervaise. (*L'Assommoir.*)

**Lorilleux** (Madame Anna), *née* Coupeau. — Femme de Lorilleux. Sœur de madame Lerat et de Coupeau. Elle a trente ans à l'époque du mariage de son frère. C'est une petite femme rousse, assez forte, paraissant plus que son âge, l'air revêche, malpropre avec ses cheveux queue de vache roulés sur sa camisole défaite [68]. Vexée du mariage de Coupeau, qui lui enlève le bénéfice du déjeuner quotidien de son frère, elle est immédiatement hostile à Gervaise, qu'elle invente d'appeler la Banban [92]. D'une jalousie aigre, elle est ravie de l'accident de Coupeau qui va dévorer les économies du jeune ménage, comme plus tard elle applaudira à l'inconduite de Nana qui doit achever de déconsidérer les parents. Elle remplit le quartier de ses potins venimeux, se réconcilie de temps en temps avec Gervaise pour amasser de nouveaux griefs, accepte d'être la marraine de Nana en faisant sonner bien haut sa maigre générosité et, dans la débandade de la famille,

continue à mener avec Lorilleux une existence d'araignées maigres, à dégoûter du travail [416]. Elle éprouve une grosse jouissance d'égoïsme à voir la Bauban mourant de faim dans la soupente du père Bru. (*L'Assommoir.*)

**Lorillon** (Les). — Paysans de Rognes. Ont été soignés et guéris par le rebouteur Sourdeau, qui, dit-on, leur a remis le bréchet en les frottant à l'estomac avec un peigne d'écaille [455]. (*La Terre.*)

**Loubet**. — Soldat au 106ᵉ de ligne (colonel de Vineuil). Appartient à l'escouade du caporal Jean Macquart. Maigre et vif, débrouillard, l'air farceur, ténor de l'escouade, c'est un fricoteur qui ne vaut pas cher. Loubet est né dans les Halles, rue de la Cossonnerie, c'est le fils de hasard d'une marchande au petit tas, engagé « pour des sous », comme il dit [24]. Dans le contre-coup de Frœschwiller, qui emporte de Mulhouse à Belfort ces soldats errants, vaincus et dispersés avant d'avoir combattu, tombés dès le premier revers à une désespérance complète, Loubet envie le richard dont il fait le service et qui doit fumer de bonnes pipes, pendant que lui va se faire casser la gueule [32]. Le 1ᵉʳ septembre, sur le plateau de Floing, devant l'ennemi, faisant allusion aux quinze cents francs qu'il a touchés comme remplaçant militaire, il déclare que sa peau vaut plus cher que ça et qu'il compte bien n'en donner que pour l'argent [231]. Aussi, dès le début de l'action, a-t-il sournoisement lâché le champ de bataille, passant la journée avec son camarade Chouteau, dans une auberge du Fond de Givonne. Emmenés en captivité, quelques jours plus tard, tous deux tentent de fuir, près de Mouzon. Loubet, très agile, va s'échapper, lorsque Chouteau, sur le point d'être pris, se jette entre ses jambes et le culbute, profitant de la bagarre pour disparaître. Loubet est assommé par les Prussiens [474]. (*La Débâcle.*)

**Louhette**. — Vieux mercier de la rue Neuve-Saint-Augustin [20]. Père de madame Théophile Vabre. (*Pot-Bouille.*)

**Louhette** (Madame). — Femme du mercier. Sang âcre, a toujours eu des boutons plein la figure [65]. (*Pot-Bouille.*)

**Louhette** (Valérie). — Femme de Théophile Vabre. Mère du petit Camille. Une névrosée qui a grandi dans la boutique paternelle où, dès quatorze ans, elle étouffait déjà. Ses premières attaques d'hystérie datent de cette époque ; on la soi-

gnait pour des étourdissements qui se terminaient par des saignements de nez. Avant le mariage, Théophile l'a vue tous les soirs, pendant trois mois, très gentille, obéissante, le caractère triste mais charmant; elle était délicate, on disait en plaisantant que le mariage la remettrait. Mais elle est devenue fantasque, changeant d'humeur vingt fois en un jour et les crises se sont multipliées. Méprisant son mari, dont l'impuissance l'a poussée à chercher une grossesse au dehors pour conserver ses droits d'héritage, Valérie a maintenant des rendez-vous dans un garni louche du passage Saint-Roch; elle s'y rend d'ailleurs sans plaisir, n'obéissant qu'au besoin de soulager son éternelle név[illegible] ans le mépris et la lassitude de l'homme [illegible] mme mince et élégante, aux yeux ardents [illegible] spée et un teint de plomb. Elle n'éprouve n[illegible] ue [illegible] us, tant sa famille la touche peu et tant l'amo[illegible] nnuie [404]. (*Pot-Bouille.*)

**Louis.** — Maître d'hôtel d'Irma Bécot, avenue de Villiers. Dignité hautaine [335]. (*L'Œuvre.*)

**Louis.** — Cousin de Cabuche. Carrier comme lui, à Bécourt. Un petit homme brun [45]. C'est lui qui conduit la voiture de Cabuche le soir de l'assassinat du président Grandmorin. (*La Bête humaine.*)

**Louis.** — Servant d'artillerie. Appartient comme pointeur à la pièce du maréchal des logis Honoré Fouchard. C'est un petit homme, noir et maigre, accouplé au conducteur Adolphe. Plus instruit que celui-ci, fort intelligent, il accepte la dépendance où tout homme de cheval tient l'homme à pied, dresse la tente, va à la corvée, soigne la soupe, mais affligé d'un appétit excessif, n'admet pas que l'autre mange plus que sa part [93]. Blessé sur le plateau d'Illy, le jour de Sedan, il se sert de son bras gauche pour le pointage, puis un éclat d'obus lui troue la gorge, et il tombe en travers de la flèche qu'il était en train de soulever [313]. Le même coup a tué Adolphe et tous deux meurent enlacés. (*La Débâcle.*)

**Louis** (La mère). — Marchande de vin à la Chapelle. Elle est renommée pour ses pieds à la poulette [336]. (*L'Assommoir.*)

**Louise.** — Actrice du Palais-Royal. On compte l'avoir à la crémaillère de Nana [86]. (*Nana.*)

**Louise.** — Orpheline recueillie par l'Assistance publique. A quinze ans, elle entre comme petite bonne chez madame Juzeur, qui prétend la former. Louise a le teint jaune et le masque écrasé des filles qu'on oublie sous les portes [142]. Les exemples équivoques de sa maîtresse et le contact malsain des autres bonnes de la maison achèvent de corrompre cette enfant déjà vicieuse; elle finit par coucher avec le grand Hippolyte et est rendue par madame Juzeur aux Enfants-Assistés [461]. (*Pot-Bouille.*)

**Louiset** (1). — Fils de Nana, qui l'a eu à seize ans. Laissé chez sa nourrice, dans un village, aux environs de Rambouillet, a été pris ensuite par sa tante, madame Lerat, qui l'élève aux Batignolles [41]. C'est un enfant aux yeux bleus, à la face blanche et scrofuleuse [305]. Lorsqu'il marche sur ses trois ans, il a un eczéma sur la nuque, puis des dépôts se forment dans ses oreilles, ce qui fait craindre une carie des os du crâne [356], quelque pourriture léguée par un père inconnu. Mieux portant, emmené aux courses par sa mère, il regarde tout ce monde, l'air très vieux, comme plein de réflexions tristes sur ce qu'il voit [382]. Louiset meurt en juillet 1870 de la petite vérole, qu'il communique à sa mère, revenue de Russie [507]. (*Nana.*)

**Louisette.** — La fille cadette de madame Misard (tante Phasie). Une enfant mignonne, blanche et douce, qui s'est prise d'affection pour le bon géant Cabuche. Placée comme femme de chambre chez madame Bonnehon, au château de Doinville, elle a subi les honteuses violences du président Grandmorin, et, affolée, meurtrie, s'est sauvée pour aller mourir chez son ami Cabuche, à qui elle a conté l'attentat dont elle vient d'être victime [16]. (*La Bête humaine.*)

**Loulou.** — Chien recueilli par Pauline Quenu. Bête bâtarde, mal venue, au poil mangé de gale. Toujours grognon, d'une mélancolie de chien déshérité [335]. En le donnant à Pauline, on lui avait juré qu'il deviendrait énorme et superbe. Elle le garde par cette infinie bonté qui rayonne d'elle. Triste et affreux, Loulou, couché en boule sous une table, gronde dès

(1) *Louis Coupeau, dit Louiset, né en 1867, meurt en 1870, de la petite vérole.* [Election de la mère. Ressemblance physique de la mère]. (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

qu'on l'approche. Après avoir croqué du sucre, il montre les crocs, dans un redoublement de maussaderie. Il vit seul, en étranger dans la maison [355]. (*La Joie de vivre.*)

**Lulu.** — Le griffon de Nana. Fait des parties dans le lit avec le petit Louiset [108]. (*Nana.*)

**Lusignan.** — Cheval de l'écurie Vandeuvres, par Lamb et Princess. Un bai très foncé, d'une forme irréprochable [409]. A gagné en avril le prix Des Cars et la Grande Poule des Produits. Engagé dans le Grand Prix de Paris, monté par Gresham, il est grand favori [383]. (*Nana.*)

# M

**Macquart** (1). — Fils d'un ouvrier tanneur qui lui a laissé une masure de l'impasse Saint-Mittre, dans un faubourg de Plassans. Grand, terriblement barbu, il a une face maigre où l'on ne distingue que le luisant des yeux bruns. Contrebandier doublé d'un braconnier, il disparaît pendant des semaines, puis revient, les mains dans ses poches, menant alors une existence d'ivrogne, buvant avec un entêtement farouche. On ne parle de lui qu'en disant : « Ce gueux de Macquart » [49]. En 1788, il devient l'amant d'Adélaïde Fouque, veuve de Rougon depuis un an, et dont la propriété confine à l'aire Saint-Mittre. Deux enfants surviennent, Antoine en 1789, Ursule en 1791; Macquart continue sa périlleuse existence jusqu'en 1810, époque où, introduisant en France toute une cargaison de montres de Genève, il est tué à la frontière par le coup de feu d'un douanier. On l'enterre dans le cimetière d'un petit village des montagnes [61]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Macquart** (Antoine) (2). — Fils d'Adélaïde Fouque et du contrebandier Macquart. Mari de Joséphine Gavaudan. Père de Lisa, Gervaise et Jean Macquart. Né à Plassans en 1789, il est

---

(1) *Macquart, déséquilibré et ivrogne, contrebandier, amant d'Adélaïde Fouque.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

(2) *Antoine Macquart, né en 1789; soldat en 1809; se marie, en 1829, avec Joséphine Gavaudan, marchande à la Halle, vigoureuse, travailleuse, mais intempérante; en a trois enfants; la perd en 1851; meurt en 1873, alcoolique, de combustion spontanée.* [Mélange fusion. Prédominance morale et ressemblance physique du père]. *Soldat, puis vannier, puis rentier et fainéant.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

élevé en toute liberté, dans l'enclos Fouque, entre son frère Pierre Rougon et sa sœur Ursule, et grandit franchement dans le sens de ses instincts [53]. A seize ans, c'est un grand galopin ayant les traits de son père, mais adoucis, devenus fuyants et mobiles; d'Adélaïde, il n'a que les lèvres charnues. Au moral aussi, le père domine, avec son amour du vagabondage, sa tendance à l'ivrognerie, ses emportements de brute, compliqués, sous l'influence nerveuse de la mère, d'une sournoiserie pleine d'hypocrisie et de lâcheté. En 1809, Antoine tombe au sort et, dupé par Pierre qui a manœuvré pour empêcher son remplacement [59], il devient soldat.

Rentré à Plassans en 1815, après la chute de Napoléon, il rapporte tous ses vices naturels, développés par la vie militaire. Paresseux et ivrogne, devenu le pire des garnements [136], ruiné par Pierre qui s'est emparé du patrimoine maternel, il est décidé à ne jamais travailler, se livre à des chantages contre son frère, tire de lui quelques subsides [143], s'installe dans une chambre du vieux quartier, apprend à fabriquer la vannerie, exerce mollement ce métier en s'approvisionnant la nuit dans les oseraies de la Viorne, ce qui lui vaut quelques jours de prison [143] et se répand en imprécations contre les riches, par haine des Rougon; il commence dès lors à se poser dans la ville en républicain farouche [146].

En 1829, Antoine épouse une vendeuse de la halle, Joséphine Gavaudan, robuste et courageuse commère qui habite un logement rue Civadière et chez qui il s'installe le soir même de ses noces, s'arrangeant aussitôt une existence d'oisiveté absolue [148], exploitant cyniquement le travail de sa femme, puis celui de ses enfants, Gervaise et Jean. Il vit dans un égoïsme féroce, passe sa vie au café, s'habille chez un bon tailleur de Plassans, se vante hautement de ses escapades amoureuses, pille la maison et festoie au dehors quand le buffet est vide [154].

Rongé d'envie et de haine, terriblement bavard, étrange théoricien qui voit dans la république un moyen d'emplir ses poches, il réunit facilement autour de lui un petit groupe d'ouvriers qui prennent naïvement ses fureurs jalouses pour des indignations honnêtes et convaincues [155]. En 1848, il croit que Plassans va lui appartenir, il rêve de terribles représailles contre les Rougon, rangés du côté de la réaction, animés d'ailleurs autant que lui d'une rage d'appétits brutaux [157]. Cherchant un allié dans la famille, il a circonvenu son neveu

Silvère Mouret, jeune démocrate idéaliste, l'a exaspéré contre l'oncle Pierre en exploitant la tendresse du brave enfant pour son aïeule Adélaïde Fouque [176], n'est pas parvenu à l'associer à ses projets de vengeance personnelle, mais l'a exalté au point de le jeter, tout vibrant, dans une sanglante échauffourée.

Au moment du Deux-Décembre, Macquart est aux abois. La mort de sa femme, le départ de Gervaise et de Jean l'ont réduit à une profonde misère, sa fureur contre les riches est au paroxysme. L'abstention des libéraux honorables a fait de lui un des agents les plus en vue de l'insurrection, il se voit tenant les Rougon à la gorge, commence par perquisitionner en vain chez eux [182] et s'empare de la mairie où il se laissera bientôt prendre par son frère ennemi; puis, lorsque le coup d'État triomphe, il ne songe plus qu'à sauver sa peau et à vendre les camarades. Lâchement, il maquignonne avec sa belle-sœur Félicité un guet-apens [335] où, moyennant salaire, il mènera à la mort les ouvriers républicains qui ont cru en lui. Le crime accompli, Macquart reçoit le prix du sang et quitte la France pour quelque temps avec promesse d'un bon emploi [366]. (*La Fortune des Rougon.*)

Après un court exil dans le Piémont, il est rentré en France, grâce à Pierre Rougon qui, depuis le forfait perpétré ensemble, ne peut rien lui refuser. Il mène alors une existence de bourgeois gras et renté, buvant de bonnes bouteilles, cachant sous son attitude ironique des menaces de chantage qui obligent son frère à l'entretenir, comme l'entretenaient jadis sa femme et ses enfants. Il a renoncé à la place promise et vit aux Tulettes, à trois lieues de Plassans; les Rougon lui ont acheté un petit domaine [56], à deux pas de l'Asile où est enfermée tante Dide, placée ainsi sous sa surveillance.

Toujours ricanant, il suit les manœuvres de Pierre et de Félicité, devenus les maîtres de la ville; il garde sournoisement contre eux une haine de loup, multipliant ses exigences quand il sent une nouvelle intrigue à exploiter. Abouché avec l'abbé Fenil qui rêve une vengeance contre Faujas, irrité d'autre part contre Pierre qui fait la sourde oreille à un nouvel appel de fonds [258], il lâche le fou François Mouret contre les conquérants de Plassans. Mais, quand la maison de la rue Balande est en flammes, Macquart a la rancœur d'apprendre qu'en supprimant Faujas, loin de nuire aux Rougon, il a fait leur jeu [401]. (*La Conquête de Plassans.*)

Il vit longtemps, à l'aise dans une terrible légende de fainéant et de bandit. Avec les Rougon, il reste correct, d'une diplomatie finaude, n'ayant gardé que son rire goguenard, exécré d'ailleurs de Félicité, à cause du linge sale d'autrefois. A quatre-vingt-quatre ans, l'oncle Macquart est encore aux Tulettes, en vieil ivrogne, saturé de boisson et que l'alcool semble conserver. Sa face est comme bouillie et flambée, d'un rouge ardent de brasier; il boit de tels coups d'eau-de-vie qu'il en reste plein, la chair baignée, imbibée ainsi qu'une éponge. L'alcool suinte de sa peau [69], et, un beau jour de juillet, le vieillard, fumant sa pipe, s'allume lui-même comme un feu de la Saint-Jean et se perd en fumée, jusqu'au dernier os [233]. Cette combustion spontanée, à laquelle Félicité assiste silencieuse [228], a tout détruit et ne laisse rien à enterrer; la famille se contente de faire dire des messes pour le repos de l'âme du mort [235]. Quand on ouvre le testament, on constate que Macquart a disposé de tout ce qu'il pouvait distraire de sa petite fortune, pour se faire élever un tombeau superbe, en marbre, avec deux anges monumentaux, les ailes repliées, et qui pleureront [236]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Macquart** (Madame). — Voir Gavaudan (Joséphine).

**Macquart** (Gervaise) (1). — Seconde fille d'Antoine Macquart et de Joséphine Gavaudan. Sœur de Lisa et de Jean. Mère de Claude, Jacques, Étienne Lantier et d'Anna Coupeau. Née à Plassans en 1828, conçue dans l'ivresse, Gervaise a la cuisse droite déviée et amaigrie, reproduction héréditaire des brutalités paternelles. Chétive, toute pâle, elle est mise au régime de l'anisette par sa mère, qui adore cette liqueur. Devenue grande fille, elle est restée chétive, fluette, avec une délicieuse tête de poupée, une petite face ronde et blême d'une exquise délicatesse. Son infirmité est presque une grâce, sa taille fléchit doucement à chaque pas, dans une sorte de balancement cadencé [150]. Dès huit ans, elle gagnait dix sous par jour en cassant des amandes chez un négociant voisin; entrée

(1) *Gervaise Macquart, née en 1828; a trois garçons d'un amant, Lantier, dont l'ascendance compte des paralytiques, qui l'emmène à Paris et l'y abandonne; épouse, en 1852, un ouvrier, Coupeau, de famille alcoolique, dont elle a une fille; meurt de misère et d'ivrognerie, en 1869.* [Élection du père, conçue dans l'ivresse. Boiteuse.] *Blanchisseuse. (Arbre généalogique des Rougon-Macquart.)*

ensuite en apprentissage chez une blanchisseuse, elle reçoit comme ouvrière deux francs par jour; tout son argent passe dans la poche de son père, qui godaille au dehors. A quatorze ans, Gervaise a de son amant, l'ouvrier tanneur Lantier, un premier fils, Claude, puis deux autres, qui sont recueillis par leur grand'mère paternelle, sans que Macquart consente à faire une démarche qui réglerait la situation et le priverait du salaire de sa fille. Celle-ci vit ainsi, exploitée par son père, engrossée par son amant, s'habituant à boire avec sa mère des verres de liqueur qui la soûlent à petites doses. Au début de 1851, madame Lantier et Joséphine Macquart étant mortes, Lantier retire Gervaise des mains de son père et l'emmène à Paris avec deux des enfants. (*La Fortune des Rougon.*)

Au bout de deux mois et demi, Lantier a mangé le petit héritage maternel, il abandonne Gervaise et les enfants dans une misérable chambre de l'hôtel Boncœur, boulevard de la Chapelle. Jetée ainsi sur le pavé de Paris, Gervaise est entrée comme ouvrière chez madame Fauconnier, blanchisseuse, rue Neuve de la Goutte-d'Or. A vingt-deux ans, elle est grande, un peu mince, avec des traits fins, déjà tirés par les rudesses de sa vie [9]. Elle ne boit plus de liqueurs comme à Plassans, ayant failli en mourir un jour, ce qui l'a dégoûtée des alcools. Son seul défaut est d'être très sensible, d'aimer tout le monde, de se passionner pour des personnes qui lui font ensuite mille misères. Elle ressemble à sa mère par sa rage de s'attacher aux gens.

Son idéal est modeste : travailler, manger du pain, avoir un trou à soi, élever ses enfants, mourir dans son lit [50]. Mais elle n'a pas de volonté, se laissant aller où on la pousse, par crainte de causer de la peine à quelqu'un [57]. C'est ainsi que, sept semaines après le départ de Lantier, elle consent à épouser Coupeau, malgré des peurs irraisonnées, de noirs pressentiments, l'hostilité évidente des Lorilleux devant qui le zingueur est si petit garçon.

Mariée, Gervaise travaille avec l'ardent désir de satisfaire son idéal. Elle fait des journées de douze heures chez madame Fauconnier, le ménage se met dans ses meubles et s'installe rue Neuve de la Goutte-d'Or, sur le palier des Goujet. La petite Anna vient au monde dès la première année, Claude est parti au collège, les autres enfants poussent, on a pu économiser six cents francs en quatre années laborieuses, Gervaise

va s'établir, lorsque Coupeau se casse une jambe en travaillant et reste étendu, puis en convalescence, pendant quatre mois. Les économies sont mangées, Coupeau a perdu le goût du travail et commence une existence d'ivrogne qui le mènera peu à peu au délire alcoolique.

Gervaise, établie dans une boutique de la maison des Lorilleux, grâce à un prêt de cinq cents francs du forgeron Goujet, qui l'aime comme une sainte Vierge [194], s'est remise bravement à la besogne, éprouvant des joies d'enfant devant son rêve réalisé; mais elle s'attriste de l'inconduite de Coupeau, ne voulant pourtant pas qu'on la plaigne, excusant son mari, le déshabillant maternellement lorsqu'il rentre ivre. Cette existence l'aveulit, elle cède à tous les petits abandons de son embonpoint naissant [221]; l'oisiveté et les désordres de l'homme commencent à porter leur fruit, la gêne arrive. D'abord, Gervaise avait rendu vingt francs par mois aux Goujet, elle ne donne plus d'argent et même contracte de nouveaux emprunts, elle fait des billets. Lantier a reparu, ramené par la grande Virginie qui, fessée autrefois en plein lavoir, a gardé contre la blanchisseuse une sourde rancune.

Et c'est alors la lente déchéance de Gervaise qui désespère d'être jamais heureuse, placée entre un mari indigne qui maintenant la dégoûte et un ancien amant qui veut la reprendre. Elle a essayé un instant de se réfugier dans le pur amour de Goujet, mais sans force pour résister à Lantier, elle finit par succomber, presque sous les yeux de la petite Anna. Et le quartier sait l'histoire, grâce aux racontars de maman Coupeau. Gervaise a perdu tout respect d'elle-même, elle vit tranquillement au milieu de l'indignation publique [352], ses paresses l'amollissent, elle passe dans le lit de Lantier chaque fois que Coupeau rentre ivre ou qu'il ronfle trop fort, elle se désintéresse du travail, les pratiques s'en vont une à une, elle doit renvoyer sa dernière ouvrière et ne garder que l'apprentie Augustine, la saleté pénètre dans la boutique, les dettes croissent, tout va au Mont-de-Piété de la rue Polonceau. Après une courte révolte, Gervaise finit toujours par trouver sa position naturelle [369], elle n'a de colère contre personne, sauf peut-être contre madame Lorilleux qui l'a ridiculisée sous le nom de la Banban et dont elle se venge en l'appelant Queue-de-Vache. A bout de ressources, elle se décide à céder sa boutique à la grande Virginie, qui va enfin pouvoir l'écraser. Et alors, c'est l'enfer dans une petite chambre du sixième.

Gervaise s'est mise à boire; acceptée comme ouvrière par son ancienne patronne, elle gâte tellement l'ouvrage qu'on la classe au rang de simple laveuse. Lors de la fuite de Nana, elle reste grise pendant trois jours; devenue énorme, elle lave une fois par semaine le parquet chez Virginie, dont les rapports avec Lantier la laissent indifférente. On ne veut plus d'elle nulle part; elle dort sur la paille et en arrive à chercher sa vie dans les tas d'ordures. Enfin, après la mort de Coupeau à Sainte-Anne, Gervaise succombe à son tour; elle meurt de misère et va être emportée par Bazouge, le vieux croque-mort dont elle avait si peur autrefois. (*L'Assommoir.*)

Sa sœur, la charcutière Lisa Quenu, n'est jamais venue à son aide; elle n'aimait pas les gens malheureux et avait honte de Gervaise unie à un ouvrier [96]. (*Le Ventre de Paris.*)

Son fils Étienne lui envoyait de temps à autre une pièce de cent sous, lorsqu'il était machineur à Lille [48]. (*Germinal.*)

**Macquart** (JEAN) (1). — Troisième enfant d'Antoine Macquart et de Joséphine Gavaudan. Frère de Lisa et de Gervaise. Né à Plassans en 1831, c'est un fort gaillard, tenant de sa mère, sans avoir sa ressemblance physique. Visage aux traits réguliers, avec la froideur grasse d'une nature sérieuse et peu intelligente. Grandit avec la volonté tenace de se faire un jour une position indépendante [150]. Il apprend le métier de menuisier et, dès les premières payes, est dépouillé par son père qui le traite en jeune fille et ne lui laisse pas un centime [153]. Quand on s'assomme dans le ménage, Jean se lève pour séparer son père et sa mère [155]. Lorsque cette dernière meurt, le jeune homme, las d'être exploité, quitte la maison [179]. (*La Fortune des Rougon.*)

Tombé au sort, il a été sept ans soldat et, en 1859, s'étant battu à Solferino et n'ayant gardé de cette journée que le sou-

(1) *Jean Macquart, né en 1831; épouse, en 1867, Françoise Mouche, qu'il perd en 1870, sans en avoir eu d'enfants; se remarie, en 1871, avec Mélanie Vial, paysanne forte et saine, dont il a un garçon et qui est grosse de nouveau.* [Innéité. Combinaison où se confondent les caractères physiques et moraux des parents, sans que rien d'eux semble se retrouver dans le nouvel être]. *Paysan, soldat, puis paysan. Vit encore à Valqueyras.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

venir d'une pluie diluvienne tombée pendant l'action [71], il est revenu d'Italie avec son congé. Un camarade, libéré comme lui, l'a emmené à Bazoches-le-Doyen ; il a d'abord repris son métier, mais les années de service l'avaient rouillé, dévoyé, dégoûté de la scie et du rabot, avaient fait de lui un autre homme, avec des habitudes de flânerie et un grand besoin de repos. Installé à la Borderie pour des réparations, il y reste comme valet de ferme, finissant par mordre à la culture, satisfaisant ainsi le tempérament de bœuf de labour qu'il tient de sa mère [91].

A vingt-neuf ans, c'est un gros garçon châtain, aux cheveux ras, à la face pleine et régulière, annonçant un mâle solide ; on l'appelle Caporal, en souvenir de son métier de soldat. Il n'est pas seulement aux prises avec la terre dure qui fait payer chaque grain de blé d'une goutte de sueur, il lutte surtout avec le peuple des campagnes, que l'âpre désir, la longue et rude conquête du sol brûle du besoin sans cesse irrité de la possession. Les paysans exècrent Jean, d'abord parce qu'il a été un ouvrier, travaillant le bois au lieu de cultiver la terre, ensuite parce qu'il s'est mis à la charrue et qu'il vient manger le pain des autres dans un pays qui n'est pas le sien. Il a fait connaissance à Rognes des sœurs Mouche, Lise et Françoise, il épouse celle-ci malgré les fureurs de Buteau et croit avoir fixé sa vie en ce coin de la Beauce. Mais jusqu'au bout, Jean reste un étranger, même pour sa femme qui ne l'aime guère et qui, assassinée par les siens, leur laisse tout, ne voulant pas qu'une motte de terre sorte de la famille et aille à l'intrus.

L'heure de la guerre va sonner. Dégoûté de la vie, n'ayant plus de courage à travailler la vieille terre de France, Jean saura du moins la défendre ; il se rengage pour aller cogner sur les Prussiens [501]. (*La Terre.*)

Il a été incorporé au 106e de ligne (colonel de Vineuil) et, sachant tout juste lire et écrire, n'ambitionnant même pas le grade de sergent, il fera la campagne avec les galons de caporal. Gros garçon sérieux, à la figure pleine et régulière, à la cervelle épaisse et lente, il reste calme et têtu, solide en son espoir, devant la défaite. Les horreurs de Sedan n'ébranlent pas son optimisme : on n'est pas tous morts, après tout, il en reste, et ceux-là suffiront bien à rebâtir la maison, s'ils sont de bons bougres, travaillant dur, ne buvant pas ce qu'ils gagnent ; lorsqu'on prend de la peine, on parvient toujours à

se tirer d'affaire, au milieu des pires malchances; même, il n'est pas mauvais, parfois, de recevoir une bonne gifle, ça fait réfléchir et s'il y a quelque part de la pourriture, des membres gâtés, mieux vaut les voir par terre, abattus d'un coup de hache, que d'en crever comme d'un choléra [392].

Jean a deviné en Maurice Levasseur une inimitié, une répugnance de classe et d'éducation, il voudrait échapper à ce mépris hostile [20]. Il gagne Maurice peu à peu, lui donnant d'abord une rude leçon de courage moral [33], puis le soutenant de son exemple, le soignant avec une douceur d'homme expérimenté dont les gros doigts savent être délicats à l'occasion. Le tutoiement arrive bientôt [100]. Jean s'attendrit devant la souffrance physique de Maurice, il se prive de manger pour lui et, plus tard, de même qu'il lui a sauvé la vie pendant la marche vers Sedan, Maurice le sauvera sur le champ de bataille. Puis, dans la presqu'île d'Iges, où plane la mort, Jean paye sa dette au centuple; c'est le don entier de sa personne, l'oubli total de lui-même pour l'amour de l'autre [445].

Évadé de la colonne de prisonniers, blessé dans la fuite, encore une fois sauvé par Maurice et réfugié à Remilly, où Henriette Weiss le soigne, Jean rêve un moment une femme comme elle, si tendre, si douce, si active; il se voit confusément remarié en ce pays, propriétaire d'un champ qui suffit à nourrir un ménage de braves gens sans ambition [511]. Mais comme il faut aller jusqu'au bout du désastre, la guerre civile va anéantir ce rêve.

Les cœurs de Jean et de Maurice s'étaient fondus l'un dans l'autre, pendant quelques semaines d'héroïque vie commune. Aujourd'hui, Maurice est plein de la démence qui emporte Paris, un mal venu de loin, des ferments mauvais du dernier règne; Jean, lui, est resté fort de son bon sens et de son ignorance, sain encore d'avoir poussé à part, dans la terre du travail et de l'épargne. Un arrachement sépare brusquement les deux hommes [586]. Et l'abomination s'accomplit. Maurice, le fils détraqué de la bourgeoisie, meurt sur une barricade, des mains de Jean choisi par l'inexorable destin pour accomplir l'holocauste, pour abattre ce membre gâté, dont l'amputation est devenue nécessaire. L'heureuse vie que Jean avait entrevue s'en va avec le flot de sang qui emporte le frère d'Henriette. Désormais, l'œuvre de destruction est achevée, Jean se remet en marche, retournant à la terre qui l'attend, à la grande et rude besogne de toute une France à refaire [636]. (*La Débâcle.*)

Licencié après la semaine sanglante, Jean est venu se fixer près de Plassans, à Valqueyras, où il a eu la chance d'épouser une forte fille, Mélanie Vial, unique enfant d'un paysan aisé, dont il fait valoir la terre [129]. Calme et raisonnable, toujours à sa charrue, il crée rapidement toute une petite famille, un enfant d'abord, puis deux autres en trois années, toute une nichée qui pousse gaillardement au soleil [385]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Macquart** (Madame JEAN). — Voir MOUCHE (FRANÇOISE).

**Macquart** (Madame JEAN). — Voir VIAL (MÉLANIE).

**Macquart** (LISA) (1). — La fille aînée d'Antoine Macquart et de Joséphine Gavaudan. Sœur de Gervaise et de Jean. Femme de Quenu. Elle est née à Plassans en 1827, un an après le mariage de ses parents ; c'est une grosse et belle enfant, très sanguine, qui ressemble beaucoup à sa mère, sera comme elle vaillante à la besogne, mais n'aura pas son dévouement de bête de somme ; elle tient de son père un besoin de bien-être très arrêté. A sept ans, Lisa a été prise en amitié par la directrice des postes ; celle-ci en fait une petite bonne et, devenue veuve, l'emmène à Paris [149]. (*La Fortune des Rougon.*)

En 1851, c'est une belle fille bien portante, d'humeur égale, un peu sérieuse, ce qui donne un grand charme à ses rares sourires. Elle vivait rue Cuvier chez sa protectrice qui la traitait comme sa propre enfant, lorsque cette dame a été emportée par un asthme, laissant une dizaine de mille francs à Lisa. La jeune fille entre comme demoiselle de boutique chez le charcutier Gradelle, rue Pirouette, et fait très vite la conquête de la maison. Lorsque, un an après, Gradelle a été emporté par une attaque soudaine, Lisa trouve tout naturellement un mari dans le neveu Quenu, faible d'esprit mais acharné travailleur, qu'elle a dominé du premier coup en sachant découvrir le magot de l'oncle, enfoui au fond d'un saloir [59]. Bientôt ils abandonnent la médiocre boutique pour fonder une magnifique charcuterie où la belle Lisa trône comme une des

(1) *Lisa Macquart, née en* 1827 ; *épouse, en* 1852, *Quenu, sain et pondéré, dont elle a une fille dans l'année ; meurt six mois avant son mari, en* 1863, *d'une décomposition du sang.* [Élection de la mère. Ressemblance physique de la mère]. *Charcutière, grande boutique aux Halles.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

reines du quartier; avec son mari et sa fille Pauline, elle forme une trinité grasse, suant la santé, luisante et superbe. Lorsque Florent revient, maigre et mourant de faim, Lisa est dans la maturité de la trentaine; c'est une belle femme, point trop grosse pourtant, forte de la gorge; ses cheveux lissés, collés et comme vernis lui descendent en petits bandeaux plats sur les tempes. Elle a un grand air d'honnêteté.

C'est une Macquart rangée, raisonnable, logique avec ses besoins de bien-être, ayant compris que la meilleure façon de s'endormir dans une tiédeur heureuse est encore de se faire soi-même un lit de béatitude [56]. Elle est d'un égoïsme tranquille et béat, écartant toutes les causes possibles de trouble, laissant couler les journées au milieu de cet air gras, de cette prospérité alourdie [64]. L'arrivée de son beau-frère lui a laissé tout son calme; comme les mauvaises pensées la dérangeraient trop, elle parle aussitôt de partager la succession Gradelle et, pour l'amener à renoncer à cet acte désintéressé, il faut toute la résistance de Florent.

Mais celui-ci, installé chez son frère, promenant dans la boutique sa lassitude et sa tristesse, impatiente bientôt la belle madame Quenu, pleine de mépris pour les gens qui se croisent les bras. Habituée à tout régenter, Lisa sait vaincre les répugnances du républicain pour un emploi officiel; elle ne lui a, du reste, aucune reconnaissance de cette faiblesse [113]. Sa froideur de femme grasse et arrivée, son instinctive méfiance pour ce maigre inquiétant, se transforment bientôt en une hostilité active. Lisa ne pardonne pas à Florent son amitié pour la belle Normande, brouillée à mort avec elle; ce doux rêveur sera écrasé par la formidable rivalité des deux femmes. Quand il entraîne son frère chez Lebigre, aux réunions Gavard, Lisa, émue par les racontars de la Saget, commence son œuvre de défense; tout en faisant grand étalage de patience et en se gardant de dire du mal de Florent, elle ramène Quenu aux saines idées politiques et le pousse peu à peu vers le désir d'une rupture avec ce frère qui trouble la digestion des honnêtes gens. Après un conciliabule avec l'abbé Roustan [251], révolutionnée par la découverte d'écharpes rouges préparées pour le grand jour, indignée devant sa propre tranquillité compromise à jamais, elle se décide brusquement à dénoncer le conspirateur en rupture de ban [318].

Florent arrêté, c'est la quiétude qui revient, une réconciliation publique se produit entre Lisa et la belle Normande, les

Quenu s'embrassent, énormes, débordants, déjà convalescents de ce malaise d'une année où leur tranquille bonheur tremblait et coulait comme une graisse mal figée. Et, pendant que son maigre beau-frère retourne à Cayenne, la belle Lisa montre un grand calme repu, une tranquillité énorme que rien ne doit plus venir troubler. (*Le Ventre de Paris.*)

Elle meurt à Paris, en 1863, d'une décomposition du sang [25]. (*La Joie de vivre.*)

**Macquart** (Ursule) (1). — Fille d'Adélaïde Fouque et de Macquart. Mère de François, Hélène et Silvère Mouret. Née à Plassans en 1791, des amours illégitimes d'Adélaïde Fouque et de Macquart [50], elle est élevée dans l'enclos Fouque avec ses frères Pierre Rougon et Antoine, qui la battent avec une égale rudesse. C'est une pauvre petite créature chétive et pâle, chez qui les ressemblances des parents sont comme fondues, avec une empreinte plus profonde du tempérament de sa mère. Elle est fantasque, montrant par moments des sauvageries, des tristesses, des emportements de paria; puis, le plus souvent, elle rit par éclats nerveux, elle rêve avec mollesse, en femme folle du cœur et de la tête. Ses yeux sont d'une transparence de cristal [56]. A dix-neuf ans, elle épouse Mouret, heureuse de fuir une maison où son frère aîné lui rend la vie intolérable. Les époux vont se fixer à Marseille [60]; Ursule reste chétive [141], peu à peu consumée par une phtisie lente, résultat des névroses maternelles, et elle meurt en 1840, laissant trois enfants [160]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Macqueron.** — Épicier-cabaretier à Rognes. Conseiller municipal et adjoint au maire. Grosse face moustachue. A gagné des rentes en spéculant sur les petits vins de Montigny et est tombé à la paresse, chassant, pêchant, faisant le bourgeois. Reste très sale, vêtu de loques, pendant que sa fille porte des corsages de velours. Macqueron fermerait volontiers boutique, car il devient vaniteux, avec de sourdes ambitions, mais il laisse sa femme tenir le cabaret pour ennuyer son ennemi, le buraliste Lengaigne, qui vend aussi à boire [55].

---

(1) *Ursule Macquart, née en* 1791; *épouse, en* 1810, *un ouvrier chapelier. Mouret, bien portant et pondéré; en a trois enfants; meurt phtisique en* 1840. (Mélange soudure. Prédominance morale et ressemblance physique de la mère). (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

Zélé bonapartiste, se mettant en avant pour la réparation de la cure, devenant l'agent du candidat officiel Rochefontaine, il parvient à renverser le maire Alexandre Hourdequin et à prendre sa succession [375]. Mais ce triomphe est sans lendemain, grâce à une dénonciation de Lengaigne qui révèle aux rats-de-cave une grosse fraude du nouveau maire et oblige celui-ci à donner sa démission [451]. (*La Terre.*)

**Macqueron** (Madame Cœlina). — Femme de l'épicier. Sèche, nerveuse et insolente, voix aigre [52]. Elle est d'une âpreté féroce au lucre [55]. (*La Terre.*)

**Macqueron** (Berthe). — Fille des Macqueron. C'est une jolie brune, avec des yeux clairs aux légers cercles bleuâtres. A été élevée en demoiselle à la pension de Cloyes et joue du piano. Très coquette, elle porte des corsages de velours et va aux champs en robe à volants [128]. Le voisinage l'accuse d'avoir des plaisirs solitaires, appris au pensionnat, et les garçons s'amusent à lui attribuer une particularité physiologique secrète qui l'a fait surnommer N'en-a-pas [130]. Berthe tolère les prévenances du maître d'école Lequeu, qu'elle exècre, flattée pourtant de cette cour du seul homme qui ait de l'instruction [346]. Elle n'a de penchant que pour le fils d'un charron, que son père lui a défendu de voir, à cause d'une haine de famille. Tombée plus tard à une maigreur jaune, déjà ridée, de teint flétri, elle se compromet tellement avec son amoureux qu'on est obligé de les marier [451]. (*La Terre.*)

**Madeleine**. — Blonde fillette de dix ans, recueillie à l'Œuvre du Travail. Elle a des yeux savants déjà, un air de femme, la chair hâtive et malade des faubourgs parisiens. Vivait avec sa mère, une rouleuse adonnée à la boisson et changeant constamment d'homme ; les amants de la mère battaient la fillette quand ils n'essayaient pas de la violer [172]. La femme misérable a gardé dans son abjection un ardent amour maternel, c'est elle-même qui a supplié qu'on lui enlevât sa fille et elle enseigne à celle-ci une prière pour le bon monsieur Saccard, grâce à qui l'innocence a trouvé un refuge. A treize ans, Madeleine devient orpheline, sa mère étant morte un soir de soûlerie d'un coup de pied dans le ventre, qu'un homme lui a allongé pour ne pas lui donner les six sous dont ils étaient convenus [120]. (*L'Argent.*)

**Madeline** (Abbé). — Nommé à Rognes, lorsque cette commune s'est décidée à avoir un curé à elle. Agé de trente ans,

tout long, tout mince, avec une figure de carême qui n'en finit plus, l'air bien doux, l'abbé arrive du Puy-de-Dôme. Ses grands yeux gris clairs de montagnard, habitués aux horizons étroits des gorges de l'Auvergne, ont une mélancolie désespérée devant l'immensité plate et grise de la Beauce [349]. Les femmes, l'ayant senti faible, en abusent pour le tyranniser dans les choses du culte [382]. Et navré de l'indifférence de ses nouveaux paroissiens, bouleversé par l'irréligion de ce pays, l'abbé s'étiole, son cœur est noyé de tristesse, il s'évanouit en disant sa messe. Au bout de deux ans et demi, on se décide à le remporter, mourant, dans ses montagnes [456]. (*La Terre.*)

**Madinier.** — Patron d'un atelier de cartonnages, rue de la Goutte-d'Or, dans la maison des Lorilleux. Ceux-ci prétendent qu'il mange tout, laissant ses enfants le derrière nu [71]. Au mariage de Coupeau, Madinier est l'un des témoins [80]. Il se donne une importance de patron et emmène la noce au musée du Louvre, où il prétend expliquer les tableaux [96]. (*L'Assommoir.*)

**Maffre.** — Juge de paix à Plassans. Tout blanc, face épaisse avec de gros yeux à fleur de tête, très dévot, chanoine honoraire de Saint-Saturnin. On l'accuse d'avoir tué sa femme par sa dureté et son avarice [43]. Il traite ses grands fils Ambroise et Alphonse avec brutalité, les enfermant au pain et à l'eau pour punir la moindre incartade. Maffre fréquente chez Rastoil et se rallie l'un des premiers à l'abbé Faujas, qui se servira de lui pour lancer l'idée du Cercle de la Jeunesse [171]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Maffre** (ALPHONSE). — Second fils du juge de paix de Plassans. Dix-huit ans. Très tenus par leur père, les fils Maffre s'amusent en cachette avec Guillaume Porquier, leur ami, qui les entraîne dans des maisons suspectes [167]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Maffre** (AMBROISE). — Premier fils du juge de paix de Plassans. Vingt ans [167]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Maginot.** — Inspecteur des forêts, à Mézières [7]. Il a épousé Gilberte de Vineuil, qui aime le plaisir. C'est un mari commode : sa nullité laisse la jeune femme sans remords. Il meurt après de courtes années de mariage [262]. (*La Débâcle.*)

**Maginot** (MADAME). — Voir VINEUIL (GILBERTE DE).

**Maheu** (ALZIRE) — Quatrième enfant de Toussaint Maheu

et de la Maheude. Elle a neuf ans. C'est une petite bossue toute chétive, aux yeux intelligents, une ménagère précoce qui fait le ménage, entretient le feu, balaye, range la salle, un être de dévouement et de sacrifice, qui ment déjà avec héroïsme pour laisser son pain aux autres. C'est la meilleure aide de sa mère, elle a des ruses tendres pour calmer les rages de sa petite sœur Estelle [93]. Alzire meurt de froid et de faim, pendant la grève de Montsou [446]. (*Germinal.*)

**Maheu** (Catherine). — Deuxième enfant de Toussaint Maheu et de la Maheude. Hercheuse au Voreux. Fluette pour ses quinze ans, elle est rousse, elle a un visage blême, déjà gâté par les continuels lavages au savon noir, une bouche un peu grande, avec des dents superbes dans la pâleur chlorotique des gencives, de grosses lèvres d'un rose pâle, de grands yeux d'une limpidité verdâtre d'eau de source [72]. Ses bras délicats sont d'une blancheur de lait, et ses pieds, habitués à courir dans la mine, sont bleuis, comme tatoués de charbon. Dans sa culotte de mineur, sa veste de toile et le béguin qui enserre son chignon, elle a l'air d'un petit homme, rien ne lui reste de son sexe qu'un dandinement léger des hanches [16]. Les promiscuités de la famille lui ont tout appris de l'homme et de la femme, mais elle est vierge de corps, et vierge enfant, retardée dans la maturité de son sexe par le milieu de mauvais air et de fatigue où elle vit [50]. Ses idées héréditaires de subordination et d'obéissance passive lui donnent une allure résignée et douce.

Elle trouve Étienne Lantier joli, avec son visage fin et ses moustaches noires, mais c'est Chaval qui la prend, sans qu'elle ait la volonté de résister; elle subit le mâle avant l'âge, avec cette soumission innée qui, dès l'enfance, culbute en plein vent les filles de sa race [145]. Et désormais, elle obéit à Chaval, elle supporte ses coups; maintenant qu'elle a ce galant, elle aime encore mieux ne pas en changer [207]. Pourtant, c'est une triste vie, Chaval n'a été bon pour elle qu'une seule fois, à la fosse Jean-Bart, le jour où elle allait mourir, asphyxiée par l'air mort du fond de la mine [348]. Hors ce court instant, elle n'a connu que sa jalousie brutale, ses colères mauvaises, son égoïsme de mâle qui se laisse nourrir par le gain de la femme; mais Chaval est son homme et, au jour de la bagarre, elle le défend, pardonnant les coups, oubliant la vie de misère, soulevée par l'idée qu'elle lui appartient, puisqu'il l'a

prise et que c'est une honte pour elle, quand il subit des violences [381]. Son cœur va quand même vers Étienne, elle le sauve des gendarmes [414], elle le sauve aussi du couteau de Chaval [458], et cependant il faut que ce dernier la chasse, la jette grelottante dans la rue, pour qu'elle se décide à partir, libérée du premier amant. Et c'est le lendemain, dans la secousse de l'abominable collision où son père a trouvé la mort, qu'elle devient femme ; le flot de la puberté crève enfin, elle pourra maintenant faire des enfants que les gendarmes égorgeront [491]. Étienne la possède femme le premier, mais leurs tristes noces s'accomplissent au fond de la mine inondée, dans le désespoir de tout, dans la mort et, jusqu'au bout, la pitoyable Catherine est hantée par l'affreuse image de Chaval [575]. (*Germinal.*)

**Maheu** (Estelle). — Septième enfant de Toussaint Maheu et de la Maheude. Elle a trois mois. Ses interminables rages bouleversent la maison [18]. (*Germinal.*)

**Maheu** (Guillaume). — Bisaïeul de Toussaint Maheu. Étant un gamin de quinze ans, il a trouvé le charbon gras à Réquillart, la première fosse de la Compagnie de Montsou. La veine découverte par lui a gardé le nom de veine Guillaume. Cet ancêtre a été le grand-père de Bonnemort, qui ne l'a pas connu. Il était gros, très fort et est mort de vieillesse à soixante ans [10]. (*Germinal.*)

**Maheu** (Henri). — Sixième enfant de Toussaint Maheu et de la Maheude. Quatre ans. Tête trop grosse et comme soufflée, ébouriffée de cheveux jaunes. On le couche avec sa sœur Lénore [14]. (*Germinal.*)

**Maheu** (Jeanlin). — Troisième enfant de Toussaint Maheu et de la Maheude. Onze ans. On l'emploie au Voreux comme galibot, il gagne vingt sous par jour. Il est petit, il a les membres grêles, avec des articulations énormes, grossies par les scrofules, un masque de singe blafard et crépu, avec des yeux verts et de grandes oreilles. Dans sa précocité maladive, il semble avoir l'intelligence obscure et la vive adresse d'un avorton humain qui retourne à l'animalité d'origine [210]. Depuis longtemps, il exploite Bébert Levaque et Lydie Pierron ; avec celle-ci, il essaye, dans les coins noirs, l'amour que tous deux entendent et voient chez leurs parents, derrière les cloisons, par les fentes des portes ; ils savent tout, mais ils ne peuvent

guère, trop jeunes, tâtonnant, jouant pendant des heures à des jeux de petits chiens vicieux; Jeanlin appelle ça « faire papa et maman » [138].

Enseveli sous un éboulement dans la mine, il conserve ses jambes, mais on les recolle si mal qu'il reste boiteux de la droite et de la gauche, filant d'un train de canard, courant aussi fort qu'autrefois, avec son adresse de bête malfaisante et voleuse [298]. Un besoin croissant de maraude le lance avec Bébert et Lydie sur les chemins, il est le capitaine de ces expéditions, jetant sa troupe sur toutes les proies, ravageant les champs d'oignons, pillant les vergers, attaquant les étalages; dans le pays, on attribue ces méfaits aux mineurs en grève, on parle d'une vaste bande organisée [301]. Et pendant que les deux autres tremblent sous son autorité, Jeanlin garde tout le butin et le transporte dans une caverne de Réquillard, où il fait bombance tout seul [306]. Cet être malfaisant martyrise pour le plaisir la grosse Pologne, une lapine familière qui vit en liberté chez les Rasseneur [310]. Toute une sourde végétation du crime se développe en son crâne de bête inconsciente: des discours violents entendus dans la forêt, des cris de dévastation et de mort hurlés au travers des fosses, il n'a retenu qu'un invincible désir, celui d'égorger un soldat, un de ces cochons de soldats qui embêtent les charbonniers chez eux; et il assassine le petit breton Jules, qui était en faction nocturne sur le territoire du Voreux; il lui a sauté sur les épaules, d'un bond énorme de chat sauvage, s'y est agrippé de ses griffes et lui a enfoncé dans la gorge son couteau grand ouvert [465]. (*Germinal.*)

**Maheu** (Lénore). — Cinquième enfant de Toussaint Maheu et de la Maheude. Six ans. La même tête que son jeune frère Henri. Ces enfants ne s'entendent guère, ils ne se prennent gentiment au cou que lorsqu'ils dorment. Dès son lever, la fille tombe sur le garçon, son cadet de deux années, qui reçoit les gifles sans les rendre [93]. (*Germinal.*)

**Maheu** (Nicolas). — Grand-père de Toussaint Maheu. On l'appelait le Rouge. C'est le fils du Maheu qui a découvert la veine Guillaume à Réquillart. A peine âgé de quarante ans, il est resté dans un éboulement du Voreux, que l'on fonçait en ce temps-là: un aplatissement complet, le sang bu et les os avalés par les roches [10]. (*Germinal.*)

**Maheu** (Toussaint). — Fils du vieux Bonnemort. Mari de la Maheude. Père de Zacharie, Catherine, Jeanlin, Alzire,

Lénore, Henri et Estelle. Il est haveur à la fosse du Voreux et habite le coron des Deux cent quarante, au numéro 16 du deuxième corps. Tous les enfants logent dans la même chambre, séparée par une porte vitrée du palier où couchent les parents. Petit comme son père, Maheu lui ressemble en gras, la tête forte, la face plate et livide, sous ses cheveux jaunes coupés très courts [18]. A quarante-deux ans, il a la peau blanche, d'une blancheur de fille anémique, où les éraflures, les entailles du charbon, laissent des tatouages, des « greffes »; il s'en montre fier, il étale ses gros bras, sa poitrine large, d'un luisant de marbre veiné de bleu [129]. Les salaires sont tellement bas qu'on doit vivre à dix avec neuf francs par jour, et ce maigre gain est disputé rudement dans l'étouffement des ténèbres, dans les crampes des attitudes forcées, dans l'eau qui ruisselle, dans l'air qu'empoisonnent la fumée des lampes, la pestilence des haleines, l'asphyxie du grisou [53], et avec cela, il faut subir l'obsession des mouchards, il faut mesurer ses paroles, comme si la houille des actionnaires, encore dans la veine, avait des oreilles [55].

Maheu est un bon ouvrier, il ne boit pas, il adore ses petits et fait gentiment la dînette avec eux [162]. C'est le meilleur travailleur de la fosse, le plus aimé, le plus respecté, celui qu'on cite pour son bon sens. Aussi a-t-il été désigné pour présenter à la direction les réclamations de ses camarades; elles prendront, dans sa bouche, un poids décisif [210]. Depuis longtemps, Étienne Lantier l'a endoctriné; Maheu commence à se demander pourquoi l'on vit parqués, les uns contre les autres, comme des bêtes, si entassés qu'on ne peut changer de chemise sans montrer son derrière au voisin, pourquoi on est condamné à un travail qui était la punition des galériens autrefois, un travail de vraies brutes, qui ne vous donne même pas de viande à manger [185]; c'est en sa cervelle une lente germination, l'aspiration vers une société plus humaine, et ce sentiment lui donne le courage de parler au directeur Hennebeau. Il dit les choses amassées au fond de sa poitrine, leur misère à tous, le travail dur, la femme et les petits criant la faim à la maison, il cite les dernières payes désastreuses, les quinzaines dérisoires mangées par les amendes et les chômages, rapportées aux familles en larmes. Mais Hennebeau n'est qu'un simple agent d'exécution, derrière lui il y a une Régie sourde et muette, les mineurs sont acculés à la grève. Crever pour crever, ils préfèrent crever à ne rien faire; ce sera la fatigue de moins [244].

Et c'est alors la triste grève de Montsou, qui, après de longues semaines de famine, de froid, de sourdes révoltes, va être noyée dans le sang. Maheu s'est vu rendre son livret [421], la Compagnie ne veut plus de lui, elle a fait venir des Borains pour remplacer les grévistes [443] et comme ceux-ci s'enragent devant les fosses occupées militairement, des briques sont jetées aux soldats et ceux-ci répondent par une décharge qui étend devant le Voreux triomphant vingt-cinq blessés et quatorze morts, dont deux enfants et trois femmes. Toussaint Maheu est frappé en plein cœur [488]. (*Germinal.*)

**Maheu** (VINCENT). — Voir BONNEMORT.

**Maheu** (ZACHARIE). — Fils aîné de Toussaint et de la Maheude. Vingt et un ans. Maigre, dégingandé, il a la figure longue, salie de quelques rares poils de barbe, avec les cheveux jaunes et la pâleur anémique de toute la famille [16]. Il est haveur et travaille à la même taille que son père, mais il se moque de la besogne, aime le plaisir et fréquente avec son ami Mouquet le café-concert du Volcan [136]. Zacharie a fait deux enfants à Philomène Levaque, on finit par le marier avec elle [181]. La grève ne l'intéresse guère, il fait de longues parties de crosse avec Mouquet [310]. Mais soudain, lorsque sa sœur Catherine est ensevelie dans le Voreux, une violente révolution s'opère en lui, il est au premier rang de l'équipe des recherches; avant tous les autres, il entend le rappel des mineurs, battu au loin par les emmurés; il s'acharne à l'abatage, volant le tour de ses camarades, refusant de lâcher la rivelaine; c'est une hâte fébrile, un besoin farouche, un enragement victorieux devant la houille qui résiste. Le neuvième jour, dans sa précipitation, il commet l'imprudence d'ouvrir sa lampe et une soudaine explosion de grisou le réduit en un charbon noir, calciné, méconnaissable [546]. (*Germinal.*)

**Maheude** (LA). — Femme de Toussaint Maheu. Déjà déformée à trente-neuf ans, elle a une figure longue, aux grands traits, d'une beauté lourde [19]. Elle est descendue aux mines jusqu'à vingt ans, le médecin a dit qu'elle y resterait, lorsqu'elle a accouché la seconde fois, parceque ça lui dérangeait quelque chose dans les os [102]. C'est à ce moment qu'elle s'est mariée et dès lors elle est restée au coron; cinq autres enfants sont venus. Dans ce milieu, la misère héréditaire fait de chaque petit un gagne-pain pour plus tard, un fils ne doit se marier que lorsqu'il a rendu à ses parents l'argent qu'il leur a coûté. Aussi

la Maheude consent-elle avec peine au mariage de son aîné Zacharie [176]; de même Catherine devenue la maîtresse de Chaval la désole, car c'est encore une brèche aux maigres ressources de la maison. Elle a un grand bon sens dans les questions de travail, elle calme son homme exaspéré par les exigences des chefs, elle déclare qu'on n'a rien à gagner à se buter contre la Compagnie [130].

Pourtant l'éternelle misère la révolte et, si elle a d'abord refusé d'entendre Étienne Lantier et son rêve d'une humanité meilleure, le charme agit lentement sur son esprit, elle entre dans le monde merveilleux de l'espoir, l'idée de justice la passionne [189]. Son esprit de bonne ménagère l'a d'instinct rendue hostile à la grève, mais le malheur s'acharne trop, les aînés sont partis, Jeanlin a été estropié dans un éboulement, le vieux Bonnemort est perclus de rhumatismes, il faut vivre à sept sur les trois francs du père; raisonnablement, l'heure semble venue d'obtenir justice [256]. Plus tard, l'excès du malheur fera d'elle la plus acharnée à ne pas se rendre, elle ne voudra pas avoir pour rien crevé pendant deux mois, vendu son ménage, vu Alzire mourir de faim et ses autres enfants mendier sur les routes. Longtemps elle est restée modérée, à présent c'est elle qui excite Maheu à jeter des briques aux soldats et, même lorsqu'elle le voit tué par une balle, même brisée dans cette terrible chute du haut de l'idéal, elle s'exaspère encore contre ceux qui parlent de retourner à la fosse [498].

Il faut d'autres malheurs, Zacharie calciné par le grisou, Catherine ensevelie dans le Voreux, pour que la mère tragique retrouve son ancien calme de femme raisonnable. On lui fait alors l'exception charitable de l'admettre à quarante ans aux travaux de la mine, on lui donne trente sous par jour pour tourner une roue pendant dix heures, sous l'enfer du Tartaret, au fond d'un boyau ardent. Et comme il faut nourrir les petits, elle vit là, les reins cassés, la chair cuite par quarante degrés de chaleur, uniquement soutenue par le sourd travail qui s'est fait en elle, la certitude que l'injustice ne peut durer davantage, et que s'il n'y a plus de bon Dieu, il en repoussera un autre, pour venger les misérables [585]. (*Germinal.*)

**Mahoudeau.** — Un sculpteur ami de Claude Lantier et de Sandoz. Fils d'un tailleur de pierres de Plassans, il a remporté là-bas de grands succès aux concours du Musée; puis, il

est venu à Paris comme lauréat de la ville, avec une pension annuelle de huit cents francs pour quatre années. A Paris, il a vécu dépaysé, sans défense, ratant l'École des Beaux-Arts, mangeant sa pension à ne rien faire ; si bien que, les quatre ans finis, il s'est vu forcé, pour vivre, de se mettre aux gages d'un marchand de bons dieux, où il a gratté dix heures par jour des Saint-Joseph, des Saint-Roch, des Madeleine, tout le calendrier des paroisses.

Il est petit, maigre, la figure osseuse, déjà creusée de rides à vingt-sept ans; ses cheveux de crin noir s'embroussaillent sur un front très bas; et dans ce masque jaune, d'une laideur féroce, s'ouvrent des yeux d'enfant, clairs et vides, qui sourient avec une puérilité charmante. L'ambition l'a repris, lorsqu'il a retrouvé les camarades de Provence, connus autrefois chez tata Giraud, des gaillards dont il était l'aîné et qui sont aujourd'hui de farouches révolutionnaires. Dans cette fréquentation d'artistes passionnés, qui lui troublent la cervelle avec l'emportement de leurs théories, son ambition tourne au gigantesque [79]. En sculpture, il pose pour la force, il s'ignore et méprise la grâce invincible qui repousse quand même de ses gros doigts d'ouvrier sans éducation. La lutte entre ses tendances naturelles et l'influence de Claude produit une œuvre débordante et colossale, Bacchante d'abord, puis Vendangeuse, avec une surabondance de cuisses et de gorge, et des attaches de membres fines et jolies.

Mahoudeau a installé son atelier rue du Cherche-Midi, à quelques pas du boulevard Montparnasse, dans la boutique d'une fruitière tombée en faillite ; il couche là, en compagnie de son camarade Chaine, partageant avec lui les bonnes grâces de l'herboriste voisine, Mathilde Jabouille. Ce sont des années de dure misère, les bons dieux traversent une crise, l'herboristerie périclite, Mahoudeau en est réduit à faire des bustes de bourgeois, notamment celui d'un avocat, à la figure longue, allongée encore par des favoris, monstrueuse de prétention et d'infinie bêtise. On n'a pas toujours du pain, les deux artistes se brouillent un soir que Mahoudeau, le ventre vide, a surpris Chaine mangeant un pot de confitures avec Mathilde ; la rancune persiste, sans une détente, sans une explication ; ils réduisent les rapports strictement nécessaires à de courtes phrases, charbonnées le long des murs, et Mahoudeau se loue de cette combinaison. Il trouve que, quand on crève de faim, ce n'est pas désagréable de ne jamais s'adresser la parole, on

s'abrutit dans le silence, c'est un empâtement qui calme un peu les maux d'estomac [223].

Après la rupture définitive avec Chaîne et l'envolement de Mathilde, le sculpteur, expulsé de sa boutique, s'installe dans un petit atelier de la rue des Tilleuls; il vit seul, dans un redoublement de misère, mangeant lorsqu'il a des ornements de façade à gratter ou quelque figure d'un confrère plus heureux à mettre au point; la Vendangeuse, exposée jadis au Salon, trop grande pour l'atelier, se pourrit dehors, pareille à un tas de gravats déchargés d'un tombereau, rongée, lamentable [293].

Et Mahoudeau limite peu à peu son rêve. Depuis longtemps, il a l'idée d'une Baigneuse debout, tâtant l'eau de son pied; la maquette contenait déjà des concessions, un épanouissement du joli sous l'exagération persistante des formes, une envie naturelle de plaire, sans trop lâcher encore le parti-pris du colossal [222]; lorsqu'il réalise l'œuvre, c'est une Baigneuse toute de charme, à la gorge enfantine, aux cuisses allongées; la nature vraie du sculpteur perce sous le dégonflement de l'ambition. Puis un malheur survient : faute d'argent, Mahoudeau a fait une armature avec des manches à balai; sous l'action du dégel, la terre rompt le bois trop faible, et la statue s'écroule comme une femme qui se jette, écrasant presque l'artiste, qui sanglote devant ce cadavre mutilé [298]. Plus tard, gagnant quelque argent, grâce à un fabricant de bronzes d'art qui lui fait retoucher ses modèles, il finit par exposer sa Baigneuse, mais rapetissée encore, à peine grande comme une fillette de dix ans, et d'une élégance charmante, les cuisses fines, la gorge toute petite, une hésitation exquise de bouton naissant [410]. Et la vie devient meilleure, son fabricant lance de lui des statuettes charmantes, que l'on commence à voir sur les cheminées et les consoles bourgeoises [440]. Mais la longue misère de Mahoudeau l'a aigri, il donne avec Gagnière des coups de dent aux amis d'autrefois et accuse formellement Claude de l'avoir paralysé et exploité [449], comme si lui seul n'avait pas gâté son propre talent, en prétendant le hausser à un idéal supérieur. (*L'Œuvre.*)

**Maigrat.** — Le principal débitant de Montsou. Ancien surveillant du Voreux, il avait débuté par une étroite cantine; puis, grâce à la protection des chefs, son commerce s'est élargi, tuant peu à peu le détail. Il centralise les marchan-

dises, la clientèle considérable des corons lui permet de vendre moins cher et de faire des crédits plus grands. D'ailleurs, il est resté dans la main de la Compagnie, qui lui a bâti sa petite maison et son magasin, séparés par un simple mur de l'hôtel du directeur Hennebeau. Maigrat possède là un entrepôt, un long bâtiment qui s'ouvre sur la route, en une boutique sans devanture ; il y tient de tout, de l'épicerie, de la charcuterie, de la fruiterie, y vend du pain, de la bière, des casseroles.

Gros, froid et poli, autoritaire et rapace, il accorde difficilement une prolongation de crédit, mais comme il a du goût pour les hercheuses, un mineur qui veut l'attendrir n'a qu'à lui envoyer sa femme ou sa fille, laides ou belles, pourvu qu'elles soient complaisantes [98]. Pendant la grève, il a mis les femmes en fureur par sa grossièreté et son entêtement à refuser toute fourniture sans argent comptant; s'il affame l'ouvrier, c'est pour répondre au désir des chefs, pressés d'en finir, mais il a ainsi attiré sur sa maison bondée de vivres la colère des ventres creux et c'est là, devant la porte close, que s'acharnent les grévistes en criant : « Du pain ! Il y a du pain là-dedans! Foutons la baraque à Maigrat par terre! » L'assiégé pourrait fuir, il revient, au contraire, car en lui l'avarice est plus forte que la lâcheté ; il veut défendre son bien et va gagner son magasin par le toit, lorsque, tremblant de peur, il glisse le long des tuiles et vient s'écraser le crâne à l'angle d'une borne.

Alors, les femmes, prises de l'ivresse du sang, entourent le cadavre encore chaud, elles l'insultent avec des rires, hurlant à la face du mort la longue rancune de leur vie sans pain ; la Maheude lui emplit la bouche de deux poignées de terre, il ne mangera plus autre chose maintenant; la Brûlé le coupe comme un matou, vengeant toutes celles qui ont souffert de sa bestialité. Et l'abominable trophée, le paquet de chair velue et sanglante, est planté au bout d'un bâton et promené dans Montsou, ainsi qu'un drapeau [415]. (*Germinal.*)

**Maigrat** (Madame). — Femme du débitant. Créature chétive, battue, trahie à chaque heure et qui passe les journées sur un registre, sans même oser lever la tête [90]. Le jour de l'émeute, debout derrière sa fenêtre, elle a vu toute la scène, les grévistes envahissant Montsou, se ruant sur sa maison, Maigrat tombant du toit et mutilé par les femmes. Elle ne

bouge pas, mais les défauts brouillés des vitres déforment sa face blanche, qui semble rire [415]. (*Germinal.*)

**Malgras** (Le père). — Marchand de tableaux. Un gros homme, enveloppé dans une vieille redingote verte, très sale, qui lui donne l'air d'un cocher de fiacre mal tenu, avec ses cheveux blancs coupés en brosse et sa face rouge, plaquée de violet ; carrément planté sur ses fortes jambes, il examine les tableaux, de ses yeux tachés de sang. Le père Malgras, sous l'épaisse couche de sa crasse, est un bonhomme très fin, qui a le goût et le flair de la bonne peinture; Claude Lantier reçoit souvent sa visite; jamais il ne s'égare chez les barbouilleurs médiocres, il va droit, par instinct, aux artistes personnels, encore contestés, dont son nez flamboyant d'ivrogne sent de loin le grand avenir. Avec cela, il a le marchandage féroce, il se montre d'une ruse de sauvage pour acheter à bas prix la toile qu'il convoite. Ensuite, il se contente d'un bénéfice de brave homme, vingt pour cent, trente pour cent au plus, ayant basé son affaire sur le renouvellement rapide de son petit capital, n'achetant jamais le matin sans savoir auquel de ses amateurs il vendra le soir, mentant d'ailleurs superbement [61].

Plein de ressources, il commande aux peintres besoigneux des natures mortes et fournit le modèle, gigot, barbue ou homard, qu'il leur laisse pour la peine [63]; il prête une cousine de sa femme, quand on veut bien lui en faire une académie [107]. Les millions peu solides de Naudet, le marchand à la mode, lui inspirent le plus profond dédain et il se retire, en homme prudent, avec une très modeste fortune, une rente d'une dizaine de mille francs, qu'il s'est décidé à manger dans une petite maison de Bois-Colombes [278]. (*L'Œuvre.*)

**Malignon.** — Ami des Deberle. Grand jeune homme mis très correctement, fort riche, au courant de tout. On l'appelle le beau Malignon. C'est un connaisseur qui trouve de loin en loin une page bien écrite dans Balzac et estime que le réalisme dégrade l'art [24]. Jugeant amusant de devenir amoureux de Juliette Deberle, il esquisse avec elle une aventure dans l'oisiveté estivale de Trouville et, revenu à Paris, obtient de cette jeune écervelée un rendez-vous dans un petit appartement qu'il a meublé d'une façon ridicule. L'adultère n'aboutit point, grâce à l'intervention inattendue d'Hélène Grandjean. Malignon, resté ami des Deberle, trouve un mari pour Pauline Letellier, sœur de Juliette. (*Une Page d'Amour.*)

**Maliverne** (Rose). — Femme du père Fouan. Elle a travaillé plus qu'un homme, levée avant les autres, faisant la soupe, balayant, récurant, les reins cassés par mille soins, les vaches, le cochon, le pétrin, toujours couchée la dernière, et sa seule récompense est d'avoir vécu [79]. Stupide, réduite à un rôle de bête docile et laborieuse, elle a toujours tremblé devant l'autorité despotique de son mari. Elle a élevé ses enfants sans tendresse, dans une froideur de ménagère qui reproche aux petits de trop manger de ce qu'elle épargne; sa préférence a été pour l'aîné, Jésus-Christ; ce chenapan n'a rien d'elle ni de son mari et pourtant il sera jusqu'au bout le chéri de son cœur [133]. Devenue vieille, Rose semble être restée grasse, le ventre gros d'un commencement d'hydropisie, le visage couleur d'avoine, troué d'yeux ronds, d'une bouche ronde, qu'une infinité de rides serrent ainsi que des bourses d'avare [17]. Elle survivra peu à la démission de biens du père Fouan. Ses faiblesses pour Jésus-Christ excitent la fureur de son autre fils, Buteau, qui la traite de vieille coquine, la jette violemment à terre et casse cette pauvre tête grise, usée et lasse. La mère Fouan meurt après trente-six heures d'agonie [213]. (*La Terre.*)

**Malivoire.** — Loueur de voitures à Arromanches. Il a l'entreprise de l'omnibus d'Arromanches à Bayeux [2]. (*La Joie de vivre.*)

**Maloir** (Madame). — Dame âgée, l'air respectable, ayant des manières. Elle sert de vieille amie et de secrétaire à Nana, lui tient société, l'accompagne et écrit pour elle des lettres pleines de cœur. Madame Maloir reçoit les secrets des autres sans jamais rien lâcher sur elle-même. On dit qu'elle vit d'une pension mystérieuse, dans une chambre où personne ne pénètre; le certain est qu'elle n'a jamais sur elle que les six sous d'un omnibus [55]. Sa manie est de refaire tous ses chapeaux; seule, elle sait ce qui lui va, et elle transforme en casquette la plus élégante coiffure [16]. (*Nana.*)

**Manguelin** (Madame). — Protégée de madame Deberle. Allure discrète et effacée. Vient en visite pour remercier madame Deberle d'un service [21]. (*Une Page d'Amour.*)

**Manoury.** — Facteur aux Halles. Patron du crieur Logre et de la tablettière Clémence [139]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Marcel.** — Marchand de fruits en gros aux Halles [16]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Mardienne frères.** — Fabricants d'ornements d'église, rue Saint-Sulpice. Mademoiselle Menu a travaillé dans leurs ateliers [163]. (*Pot-Bouille.*)

**Maréchal.** — Bookmaker véreux, ancien cocher du comte de Vandeuvres. Énorme, les épaules d'un bœuf, la face haute en couleur. Il a tenté la fortune aux courses avec des fonds d'origine louche et le comte le charge de ses paris secrets, le traitant toujours en domestique dont on ne se cache pas [403]. Par suite d'une fausse manœuvre, Maréchal est nettoyé de cent mille francs sur la pouliche Nana; ruiné, sentant tout crouler sous ses pas, il fait publiquement une scène affreuse, racontant l'histoire avec des mots atroces, entraînant par ce scandale la disqualification du comte de Vandeuvres [419]. (*Nana.*)

**Marescot.** — Propriétaire de la maison de la rue de la Goutte-d'Or, où habitent les Lorilleux et les Coupeau. C'est un grand coutelier de la rue de la Paix, un homme de cinquante-cinq ans, fort, osseux, décoré, étalant ses mains immenses d'ancien ouvrier. Il a jadis tourné la meule, le long des trottoirs, et maintenant on le dit riche à plusieurs millions. Un de ses bonheurs, lorsqu'il visite ses locataires, est d'emporter les couteaux et les ciseaux, pour les aiguiser lui-même, par plaisir [161]. Mais, quand on lui demande des réparations, il a des crampes d'avare [163], réclame ses termes avec insolence [384] et, dès qu'on est retard, a immédiatement le mot d'expulsion à la bouche [415]. (*L'Assommoir.*)

**Mareuil** (De). — Père de Louise. C'est un ancien raffineur du Havre, dont le nom réel est Bonnet, et qui a pris le nom de sa femme [143]. Grand bel homme, sérieux, à cervelle incroyablement vide. Au physique, une ressemblance frappante avec le valet de chambre Baptiste [23]. Très riche et plein d'ambition, M. de Mareuil aspire au Corps législatif; longtemps candidat malheureux [29], il dépense trois cent mille francs pour se faire élire et voit son élection cassée, à cause de scandales par trop vifs [243]. Tout à l'idée fixe d'être un personnage politique, il maquignonne le mariage de sa fille et de Maxime Saccard, dont il apprécie vivement l'étroite parenté avec le ministre de l'intérieur Eugène Rougon [244]. Resté candidat

officiel, il a le bonheur d'être définitivement élu député [344]. (*La Curée.*)

**Mareuil** (MADAME HÉLÈNE DE). — De famille noble, fort riche, elle a voulu épouser un imbécile de grande mine et s'est mariée avec l'ancien raffineur Bonnet, qui a pu devenir ainsi M. de Mareuil. Cette femme, grande et forte, de mœurs extrêmement libertines, a mis au monde une enfant rabougrie, Louise, a vécu dans les débordements les plus honteux et est morte rongée par les plaisirs comme par un ulcère [144]. (*La Curée.*)

**Mareuil** (LOUISE DE) (1). — C'est une enfant de dix-sept ans, chétive, légèrement bossue, d'une grâce maladive [4]. Fille d'un colosse sain et d'une mère bien bâtie, sa difformité, ses allures de bohémienne millionnaire, sa laideur effrontée et charmante s'expliquent par la nymphomanie maternelle [144]. Avec sa poitrine plate, sa petite tête laide et futée de gamin, elle ressemble à un garçon déguisé en fille, elle a des plaisanteries de pensionnaire émancipée [197], un sourire vague de sphinx vicieux [324], des instincts mauvais. C'est d'un air tranquillement amical qu'elle a surpris l'inceste de Maxime Saccard et de Renée. Déjà très malade à la veille de son mariage avec Maxime, elle meurt pendant le voyage de noces et est enterrée dans une petite ville de Lombardie [337]. (*La Curée.*)

**Mareuil** (COMTESSE DE). — Prenait dans son château la petite Clara Prunaire pour les raccommodages [62]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Margaillan.** — Un gros entrepreneur de maçonnerie, plusieurs fois millionnaire, et qui fait sa fortune dans les grands travaux de Paris, bâtissant à lui seul des boulevards entiers. Gras et court, il a la face cuite d'un sang trop chaud. Lui, sa femme et sa fille ont sur la face, au dire de Claude Lantier, tous les crimes de la bourgeoisie; ils suent la scrofule et la bêtise [157]. Margaillan possède, au-dessus de Bennecourt, en remontant du côté de La Roche-Guyon, une vaste propriété, la Richaudière, qu'il a payée quinze cent mille francs et où il a fait des embellissements pour plus d'un million, par une

(1) *Louise de Mareuil, mariée, en 1863, à Maxime Rougon, dit Saccard; meurt la même année sans enfant. (Arbre généalogique des Rougon-Macquart.)*

vanité d'ancien gâcheur de plâtre. C'est un fier homme dans sa partie. il a une activité du diable, un sens étonnant de la bonne administration, un flair merveilleux des rues à construire et des matériaux à acheter [204].

Pendant trente ans, il a acquis des terrains, bâti, revendu, en établissant d'un coup d'œil les devis des maisons de rapport; mais, comme tous les parvenus, il a rêvé de trouver un gendre qui lui apportât, dans sa partie, des diplômes authentiques et d'élégantes redingotes. Enthousiasmé par la médaille de Dubuche, par ce jeune élève de l'École des Beaux-Arts, dont les notes sont excellentes, si appliqué, si recommandé par ses maîtres, il lui donne sa fille, il prend cet associé qui décuplera les millions en caisse, puisqu'il sait ce qu'il est nécessaire de savoir pour bâtir [215]. Mais Dubuche montre une incapacité déplorable, il a des inventions coûteuses, se trompe sur la chaux, la brique, la meulière, met du chêne où le sapin doit suffire, et ne se résigne pas à couper un étage, comme un pain bénit, en autant de petits carrés qu'il le faut. Margaillan, dont les millions périclitent, finit par se révolter contre l'art et il jette son gendre à la porte de ses bureaux, en lui défendant d'y remettre les pieds [422]. (*L'Œuvre.*)

**Margaillan** (Madame). — Femme de l'entrepreneur. Celui-ci a eu l'ambition d'épouser une fille de bourgeois et, comme il avait le sang gâté par des générations d'ivrognes, comme elle était épuisée, la chair mangée de tous les vices des races finissantes, ils ont mis au monde Régine, un malheureux petit chat écorché [215]. Madame Margaillan, très maigre, couleur de cire, mangée d'anémie, finit par mourir phtisique [422]. (*L'Œuvre.*)

**Margaillan** (Régine). — Fille de l'entrepreneur. Si chétive à dix-huit ans qu'elle a encore la pauvreté grêle de la première enfance [157]. Toujours triste, d'une santé chancelante, elle épouse Dubuche, un mari bien portant, et lui donne deux enfants, Gaston et Alice, des fœtus à peine viables. C'est à ces avortons, produits d'une dégénérescence dernière, qu'iront les millions du père Margaillan. Régine souffre de la phtisie maternelle, elle tousse depuis son mariage et fait des cures au Mont-Dore, pendant que ses enfants, trop débiles pour supporter un air si vif, sont soignés à la Richaudière. La famille ne s'accroîtra plus : Régine a failli mourir à ses secondes couches, elle s'évanouit au moindre contact trop vif; Dubuche considère

comme un devoir de cesser tous rapports conjugaux avec elle [423]. (*L'Œuvre.*)

**Maria.** — Figurante des Variétés. Est traitée de chameau par Bordenave [146]. (*Nana.*)

**Marjolin.** — Orphelin, a été trouvé sous les légumes au marché des Innocents, vers l'âge de trois ans, blond, gras, très heureux de vivre, mais si peu précoce qu'il bredouillait à peine quelques mots. Devient l'enfant des Halles, accroché aux jupes de l'une et de l'autre. Une belle fille rousse, qui vend des plantes officinales, l'a baptisé Marjolin. Lorsque la mère Chantemesse adopte Cadine, Marjolin se fait accepter aussi et les deux enfants grandissent ensemble. Il a deux ans de plus que la fillette, mais reste enfant très tard, n'ayant pas plus d'idée qu'un chou, ne sachant même pas faire une commission. L'industrieuse Cadine ne peut rien tirer du petit bonhomme, qui n'est bon qu'à crier : « Mouron pour les p'tits oiseaux ». Il porte un grand gilet rouge qui lui descend jusqu'aux genoux, le gilet du défunt père Chantemesse, ancien cocher de fiacre [202].

Cadine et Marjolin s'épanouissent dans les Halles, grandissent et s'aiment librement comme de jeunes bêtes livrées à l'instinct. Après avoir tenté tous les menus métiers des Halles, Marjolin est recueilli par Gavard [75]. C'est maintenant un grand garçon d'une épaisseur et d'une douceur flamandes, fort comme un cheval, d'intelligence nulle, vivant par les sens. Il voue à Lisa Quenu une adoration silencieuse, arrive à la désirer follement et tente un jour de la violenter. Rudement repoussé, il tombe sur la tête et cette fracture du crâne fait de lui une brute complète. On l'occupe désormais à gaver et à tuer les pigeons dans le sous-sol du pavillon de la volaille, il est toujours chéri de sa fidèle Cadine qui le mange de petites caresses. (*Le Ventre de Paris.*)

**Marsoullier.** — Tenancier de l'hôtel Boncœur, où Gervaise Macquart et Lantier sont descendus [3]. (*L'Assommoir.*)

**Martin.** — Ancien matelot opéré autrefois par le chirurgien de marine Cazenove et resté ensuite à son service. Un vieil homme à jambe de bois [8]. (*La Joie de vivre.*)

**Martine.** — Vieille servante de Pascal Rougon, devenue la vraie maîtresse de la maison, depuis près de trente ans

qu'elle est au service du docteur. A soixante ans passés, elle garde un air jeune, elle est active et silencieuse, dans son éternelle robe noire et sa coiffe blanche qui la font ressembler à une religieuse, avec sa petite figure blême et reposée, où semblent s'être éteints ses yeux couleur de cendre [6] C'est elle qui a élevé Clotilde Rougon, dont la tendre affection pour le docteur excitera plus tard sa jalousie. Brûlée d'une flamme dévote, Martine, qui adore son maître, voudrait le forcer à faire sa paix avec Dieu, mais Clotilde, d'abord sa complice, a échappé aux influences religieuses pour se donner entièrement à Pascal, et Martine, béante devant ce qu'elle voit, n'a plus que la ressource de prier, pour tenter d'arracher le maître à l'enfer. Son avarice est sordide; pourtant, lorsque Clotilde a quitté la maison et que Martine reste seule en présence du docteur Pascal ruiné, la vieille servante trouve, dans son amour de chien docile, l'héroïsme extraordinaire de sortir son propre argent, heureuse de nourrir le savant sans qu'il se doute que sa vie vient d'elle [310].N'aimant que lui pour le bonheur de l'aimer, d'être avec lui et de le servir [330], Martine est affolée par sa mort soudaine et, pour le sauver de la damnation, pour lui gagner le paradis, elle aide madame Félicité à anéantir l'œuvre diabolique. Puis, comme rien ne la retient plus à la maison, comme elle ne veut servir personne après monsieur, pas même l'enfant que l'on attend et qui vient de lui, elle va vivre à Sainte-Marthe, dans un trou perdu, reprise de sa fureur d'avarice [371]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Martineau.** — Frère de madame Mélanie Correur. Notaire à Coulonges, dans les Deux-Sèvres, où les Martineau sont notaires de père en fils, depuis sept générations [58]. C'est un grand vieillard de soixante-trois ans, à la figure froide, à l'air grave, aux yeux énergiques. Sa sœur Mélanie, qui s'était enfuie jadis avec un garçon boucher et qu'il n'a pas consenti à revoir, imagine, pour hériter plus vite, de le dénoncer au ministre Rougon comme républicain dangereux [307]. On l'arrête en vertu de la loi de Sûreté générale, Gilquin est chargé de l'opération et l'accomplit avec une telle brutalité que Martineau, déjà frappé d'une attaque de paralysie, agonise en route, est refusé par le directeur de la prison et va mourir le soir même dans un hôtel de Niort, en face des fenêtres de la préfecture, où la bande Rougon donne une soirée magnifique [337]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Martineau** (Madame). — Femme du notaire de Coulonges. Petite et grasse, face calme. Elle reçoit avec une parfaite dignité les gendarmes chargés d'arrêter son mari. C'est une femme forte qui ne compte pas sur ses larmes [330]. Elle suit le cortège qui emporte le paralytique et, quand on se décide à le lui rendre, elle le fait transporter à l'hôtel de Paris, où elle défend les dernières minutes du moribond contre l'affreuse madame Correur [336]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Marsy** (De). — Président du Corps législatif. A vingt-huit ans, il était colonel; plus tard, on le trouve à la tête d'une grande usine; puis, il s'est occupé successivement d'agriculture, de finance, de commerce; enfin, il a fait des portraits et écrit des romans [84]. Un mystère plane sur sa naissance; on assure qu'il est né sur les marches d'un trône. De gros potins circulent sur lui : avant l'empire, il était entretenu par sa maîtresse, une baronne dont il a mangé les diamants en trois mois; pas une affaire véreuse ne se traite sans lui sur la place de Paris. Sa tête pâle est fine et méchante, il a une haute mine d'aventurier élégant [44]. Comme homme politique, il a de la poigne, une main de fer, hardie, résolue, très déliée pourtant [84], une fine main gantée qui étrangle et que l'empereur fait alterner avec le poing de Rougon, un poing velu qui assomme [433]. Marié avec une princesse valaque, il renoue six mois après avec madame de Llorentz, une ancienne maîtresse qui possède une arme contre lui. Son antagoniste Rougon parvient à le remplacer au ministère de l'intérieur [263] et il devient alors président de la Chambre, apportant le sang-froid le plus parfait à la direction des débats, tenant tête aux Cinq avec une autorité mordante [452]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Marty**. — Professeur de cinquième au lycée Bonaparte. Profil pauvre, redingote étriquée et propre, visage blêmi par le professorat [93]. Il gagne six mille francs par an et doit doubler ses appointements en courant le cachet, pour suffire au budget sans cesse croissant du ménage [74]. Devant les achats désordonnés de sa femme, il a l'angoisse résignée d'un pauvre homme, qui assiste à la débâcle de son argent, si chèrement gagné. Chaque nouveau bout de ruban est pour lui un désastre, d'amères journées d'enseignement englouties, des courses au cachet dévorées, l'effort continu de sa vie aboutissant à une gêne secrète, à l'enfer d'un ménage nécessiteux [99]. A la suite de violentes scènes d'intérieur, il est frappé du délire

des grandeurs et enfermé dans une maison de fous [477]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Marty** (Madame). — Femme du professeur. Maigre, laide, ravagée de petite vérole, mise avec une élégance compliquée, elle est sans âge ; ses trente-cinq ans en valent quarante ou trente, selon la fièvre qui l'anime [74]. Fille d'un petit employé, elle ruine son mari par des achats désordonnés dans les grands magasins. On la connaît pour sa rage de dépense, sans force devant la tentation, d'une honnêteté stricte, incapable de céder à un amant, mais tout de suite lâche et la chair vaincue, devant le moindre bout de chiffon [74]. Elle prend tout au Bonheur des Dames, sans choix, au hasard des étalages. La névrose des grands bazars l'a complètement détraquée [322]. Quand son mari devient fou, elle continue sa course à travers les comptoirs, mangeant un vieux bonhomme d'oncle qui, après son veuvage, s'est retiré chez elle [477]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Marty** (Valentine). — Fille de Marty. Une grande demoiselle de quatorze ans, maigre et hardie, une des coquetteries les plus chères de sa mère, qui l'habille comme elle, de toutes les nouveautés de la mode [74]. Valentine jette déjà sur les marchandises des regards coupables de femme [124]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Mascart** (Le père). — Aveugle paralytique. Habite rue Basse, à Beaumont. Angélique Marie lui fait manger elle-même l'assiettée de soupe qu'elle lui apporte [119]. (*Le Rêve.*)

**Massacre.** — L'un des chiens du berger Soulas. Partage l'exécration de son maître pour la Cognette [100]. (*La Terre.*)

**Massias.** — Remisier. Fils d'un magistrat de Lyon, frappé d'indignité. Est devenu employé à la Bourse, n'ayant pas voulu continuer ses études de droit, après la disparition de son père. C'est un gros garçon rougeaud, aux jambes courtes, aux yeux bleus d'une limpidité enfantine. Longtemps malchanceux, avec son air inquiet de bon chien battu [94], il a pris une importance énorme depuis qu'il est au service de la Banque Universelle, il réalise des gains superbes et ne dit plus, comme autrefois, qu'il faut être juif pour réussir. Mais s'il a violé la chance, sur les talons de Saccard, il sort de son rêve les reins cassés. Au jour de la catastrophe, il doit soixante-dix mille francs et, alors qu'il pourrait, comme tant d'autres, invoquer

l'exception de jeu, il fait cette bêtise sublime et inutile de payer, il emprunte à des amis, s'engageant pour la vie entière, sans que personne lui en sache gré, car on hausse même un peu les épaules derrière lui [394]. (*L'Argent.*)

**Massicot.** — Bourgeois de Plassans, enrôlé et armé par Pierre Rougon pour délivrer la mairie occupée par les républicains [272]; est pris d'émotion et tire en l'air, dans la mairie, sans savoir [289]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Masson** (Colonel). — A dirigé avec le préfet des Bouches-du-Rhône, en 1851, la terrible répression des troubles qui suivirent le coup d'État. Au retour, il s'arrête à Plassans, ayant soin de faire passer hors de la ville ses soldats, las et muets, encore saignants de la tuerie de Saint-Roure [360]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Mathias.** — Vieux bossu travaillant à la ferme de la Borderie. Il a possédé la Cognette lorsqu'elle avait quatorze ans [288]. (*La Terre.*)

**Mathieu.** — Une des bêtes préférées de Désirée Mouret. Un cochon qu'elle engraisse amoureusement et qu'elle a baptisé du nom de Mathieu, parce qu'il ressemble au gros homme qui apporte les lettres [294]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Mathieu.** — Gros chien de montagne, croisé de terre-neuve, appartenant aux Chanteau [8]. Robe blanche aux longs poils frisés, une seule tache noire à l'œil gauche [18]. Cette bête affectueuse, au regard presque humain, remplit la maison, se faufilant partout, partageant les joies et les peines de tous. Dès le premier jour, il a deviné en Pauline une amie des bêtes et des gens. Mathieu a quatorze ans à la mort de sa maîtresse, madame Chanteau. Encore très vif, il passe des nuits à chasser les souris [229]. Vieillesse pénible ; son arrière-train se paralyse, des hémorragies continuelles l'épuisent peu à peu. Il meurt doucement dans les bras de son maître Lazare [286]. (*La Joie de vivre.*)

**Mathilde.** — Actrice des Variétés. Un petit torchon d'ingénue [172]. (*Nana.*)

**Matignon.** — Drapier rue Croix-des-Petits-Champs, concurrent de Baudu. Il lui enlève un excellent courtier [265]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Mauduit** (Abbé). — Vicaire à Saint-Roch. Visage gras et

fin, caractère affable d'homme du monde. L'abbé confesse ces dames et ces demoiselles de la bourgeoisie, les connait toutes dans leur chair et, pénétré de son impuissance à les moraliser, finit par ne plus veiller qu'aux apparences, en maître des cérémonies jetant sur cette société gâtée le manteau de la religion [122]. Il fréquente chez ses pénitentes, offrant les conseils de son expérience pour mettre fin aux scandales des familles, se heurtant parfois à des impossibilités, subissant des avanies, sanctionnant quand il le faut certains désordres et se consolant d'une aussi lamentable besogne par l'édification à Saint-Roch d'un magnifique calvaire, où il va réaliser de beaux effets de théâtre. (*Pot-Bouille.*)

**Maugendre.** — Beau-père de Jordan. Avait à la Villette une manufacture de bâches où il a gagné quinze mille francs de rente. Gros homme calme et chauve, à favoris blancs. S'est retiré avec sa femme en un petit hôtel, avec un beau jardin, rue Legendre. Les deux époux vivent trop grassement, s'ennuyant à ne plus rien faire. C'est à contre-cœur qu'ils ont vu leur fille Marcelle épouser Jordan, jeune écrivain dont le père est mort ruiné. Ils se méfient d'un poète, croient avoir beaucoup fait en consentant au mariage et n'ont rien donné, sous le prétexte que Marcelle, après eux, aura leur fortune intacte, engraissée d'économies [19].

Dans sa vie désœuvrée, l'ancien fabricant, qui tonnait autrefois contre les agioteurs, s'est intéressé à la cote de la Bourse, lue chaque soir dans le journal. Une somme importante lui rentre un jour, il a l'idée de l'employer en reports, un simple placement, pas encore de la spéculation ; puis la fièvre commence à le brûler, devant la danse des millions, dans cet air empoisonné du jeu. Un gain de six mille francs achève de le détraquer, il se met à opérer, d'abord au comptant, puis à terme, petitement pour commencer, s'enhardissant chaque fois davantage, malgré les premières résistances de sa femme et le blâme formel de son beau-frère Chave [202]. Le coup de Sadowa lui a fait perdre cinquante mille francs [215]. Il croit réparer le mal en achetant cinquante actions de l'Universelle au cours de douze cents francs ; il les voit progressivement monter et en achète encore ; on dépasse le cours de trois mille francs ; une première baisse laisse intacte la foi de Maugendre dans le génie de Saccard ; pour se rattraper, il joue à découvert, achetant toujours, et à l'heure définitive de l'effondrement, c'est

un désastre irréparable, d'énormes différences à payer, plus de deux cent mille francs, qui achèveront d'emporter la fortune gagnée si rudement par trente années de travail [386]. (*L'Argent*.)

**Maugendre** (Madame). — Originaire de Marseille, sœur du capitaine Chave. Sèche, active, elle a travaillé comme son mari et gagné sa part de la fortune. Elle voit avec inquiétude Maugendre se lancer dans les spéculations de Bourse, car elle a toujours professé contre le jeu une haine de bonne ménagère. Mais, si des angoisses l'agitent, elle a les yeux enflammés au moindre gain [202]. Un jour, elle devient plus enfiévrée, plus âpre que son mari, c'est elle qui le gourmande de sa timidité; acharnée aux grands coups de hasard, elle s'exalte sur les renseignements de la *Cote financière*, une vieille feuille honnête qui inspire confiance à tous les rentiers, mais qui a été achetée par Saccard [301]. Et madame Maugendre, si prudente autrefois, si économe, la terreur de ses bonnes, toujours sur leurs talons, à éplucher leurs comptes, ne parle plus que par centaines de mille francs [386]. Après la ruine, elle et son mari sont secourus par le gendre qu'ils avaient méprisé, et qui les installe à Clichy, dans un rez-de-chaussée, avec jardin pas cher [388]. (*L'Argent*.)

**Maugendre** (Marcelle). — Amie d'enfance de Paul Jordan et fiancée à lui au temps où il était riche, elle s'est entêtée à vouloir quand même l'épouser lorsqu'il est devenu pauvre [18]. Marcelle est une petite personne grasse et brune, elle a un clair visage aux yeux rieurs, à la bouche saine, et qui exprime le bonheur, même aux heures difficiles [191]. Elle a une bravoure souriante, l'air décidé, très pratique dans son désir de rendre heureux son cher mari, son poète, qui travaille tant. Le rêve de sa vie est de le rendre riche un jour, d'être, comme en un conte de fées, la bonne magicienne qui met des trésors aux pieds du prince ruiné, pour l'aider à conquérir le monde. En attendant, c'est la grande gêne; les quatre meubles d'acajou dont Marcelle est fière, dans ses deux étroites pièces, si ensoleillées, de l'avenue de Clichy, sont menacés par l'usurier Busch [299], et ce n'est pas Jordan qui sauvera la situation, car ces questions d'argent le paralysent. Alors, pleine de vaillance, la jeune femme va essuyer les rebuffades de ses parents, ces Maugendre qui, autrefois, auraient tout dépensé pour lui faire des cadeaux et, aujourd'hui, ne se soucient plus de rien, hors

des opérations de Bourse. Énergique et adroite, elle lutte bravement avec les huissiers, elle sait se tirer d'affaire, elle ose, devant son mari, intéresser le grand patron Saccard aux malheurs du jeune ménage, et tout est sauvé [310]. Mais le conte de fées ne se réalisera pas. Le trésor des Maugendre a été englouti dans le gouffre de l'Universelle et il semble à Marcelle qu'elle ne sera plus, avec sa famille, qu'un obstacle pour son Paul. Elle lui a apporté sa jeunesse, sa tendresse, sa belle humeur, pas une princesse au monde ne pourrait donner davantage, un enfant viendra bientôt, et, gentiment, elle croit que son mari ne lui doit rien [388]. (*L'Argent.*)

**Mauriac** (Baron de). — Starter aux courses de Longchamp [409]. (*Nana.*)

**Maurin.** — Maître chapelier à Plassans, bonhomme très aimé des ouvriers. Il est le candidat des républicains aux élections législatives [310] et, grâce aux manœuvres de l'abbé Faujas, n'obtient que les quinze cents voix irréconciliables du faubourg [324]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Maurin.** — Notaire des Tulettes et maire de la commune. Veuf depuis une dizaine d'années, il vit en compagnie de sa fille, également veuve et sans enfants. C'est lui qui dresse l'acte de décès d'Antoine Macquart, mort de combustion spontanée [235]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Mazaud.** — Un des plus jeunes agents de change, comblé par le sort, ayant eu la chance de la mort de son oncle, qui l'a rendu titulaire d'une des plus fortes charges de Paris à trente-deux ans, à un âge où l'on apprend encore les affaires. De petite taille, il est de figure agréable, avec de minces moustaches brunes, des yeux noirs perçants. Il a fait un mariage d'amour qui lui apportait plus d'un million [86], deux enfants sont venus, et, après quatre ans de mariage, on ne lui prête qu'une courte curiosité pour une chanteuse de l'Opéra-Comique. Il vit dans une bonne odeur de chance, de félicité sans nuage. Mazaud montre une grande activité, l'intelligence très alerte elle aussi, beaucoup de flair, une intuition remarquable. Il a une voix aiguë qui, autour de la corbeille, fait contraste avec la voix mugissante de son collègue Jacoby ; à l'opposé de celui-ci, il a la réputation de ne pas encore trop jouer pour son compte. La Banque Universelle va lui être funeste. Très engagé avec Saccard, qu'il reporte pour des sommes considérables, il

a cru à l'appui décisif du syndicat Daigremont, il s'est laissé conquérir au point d'accepter encore, le matin même de la débâcle, des ordres d'achat sans couverture pour plusieurs millions [360]. Et il est ruiné par la catastrophe; il se suicide chez lui d'un coup de revolver et son sang tombe goutte à goutte, dans le luxe et le parfum des roses, éclaboussant sa femme et ses petits [401]. (*L'Argent.*)

**Mazaud** (Madame). — Épousée par amour, elle a apporté à son mari une dot de douze cent mille francs. C'est une jeune femme charmante, qui devient mère de deux enfants, une fillette et un garçon. Comme eux, elle est blonde, d'une blancheur de lait, elle a l'air aussi délicat et ingénu que ces petits êtres [87]. Devant Mazaud étendu, la tête fracassée, elle forme avec eux un groupe lamentable, hurlant de douleur [100]. (*L'Argent.*)

**Mazel.** — Un maître de l'École, un peintre fameux, le dernier représentant de la convention élégante et beurrée. Fagerolles raconte qu'un jour, comme il dessinait d'après la petite Flore Beauchamp, Mazel s'est approché et lui a dit: « Les deux cuisses ne sont pas d'aplomb »; et comme il répondait: « Voyez, monsieur, elle les a comme ça », Mazel s'est écrié, furieux: « Si elle les a comme ça, elle a tort. » La première année où le jury du Salon est élu par les artistes, c'est Mazel qu'on nomme président. Il a de fâcheuses distractions, faisant refuser étourdiment un hors concours, ou se laissant aller à dire: « Quel est donc le cochon...? » au moment même où il va reconnaître la signature d'un ami, rempart comme lui de la saine doctrine [372]. (*L'Œuvre.*)

**Méchain.** — Propriétaire d'une écurie de courses. Hasard, un de ses chevaux, court dans le Grand Prix de Paris [388]. (*Nana.*)

**Méchain** (Madame). — Petite-cousine de Rosalie Chavaille, dont elle a recueilli le fils, Victor Saccard. Une femme énorme, bien connue des habitués de la Bourse. Son visage de pleine lune, bouffi et rouge, aux minces yeux bleus, au petit nez perdu, à la petite bouche d'où sort une voix flûtée d'enfant, semble déborder d'un vieux chapeau mauve, noué de travers par des brides grenat. La gorge géante et le ventre hydropique crèvent la robe de popeline verte, mangée de boue, tournée au jaune. Se dit veuve, mais personne n'a connu son mari.

Elle vient on ne sait d'où et paraît avoir eu toujours cinquante ans.

La Méchain est une de ces enragées et misérables joueuses, dont les mains grasses tripotent dans toutes sortes de louches besognes. Elle ne quitte jamais un antique sac de cuir, immense, aussi profond qu'une valise, où vont tomber les titres déclassés, les actions des sociétés mises en faillite, marchandise scélérate qu'on cède avec bénéfice aux banqueroutiers désireux de gonfler leur actif. Dans les batailles meurtrières de la finance, c'est le corbeau qui suit les armées en marche [17]. Elle possède, derrière la butte Montmartre, toute une cité, la cité de Naples, un vaste terrain planté de huttes branlantes, dont elle touche les loyers avec âpreté, jetant les familles à la rue dès qu'on ne lui donne pas à l'avance ses deux francs, faisant elle-même sa police, si redoutée que les mendiants sans asile n'oseraient dormir pour rien contre un de ses murs [159]. Affiliée à Busch, elle organise avec lui un chantage contre Aristide Saccard et parvient à soutirer deux mille francs de madame Caroline, navrée devant la déchéance du petit Victor [163]. Mal rassasiée par ce maigre résultat, la Méchain aura plus tard la satisfaction d'engloutir dans son sac les actions de la Banque Universelle [436]. (*L'Argent.*)

**Mégot** (Justine) (1). — Jeune femme de chambre de Renée Saccard. Séduite par Maxime et devenue enceinte, elle accouche en 1857 d'un fils, Charles Rougon, obtient une petite rente de douze cents francs et est renvoyée dans son pays avec l'enfant [119]. (*La Curée.*)

A l'époque de la séduction, c'était une fillette blonde de dix-sept ans, docile et douce. Originaire des environs de Plassans et installée dans cette ville, elle a épousé, trois ans plus tard, un bourrelier du faubourg, Anselme Thomas. Devenue d'une conduite exemplaire, engraissée, guérie d'une toux qui avait fait craindre une hérédité fâcheuse, due à toute une ascendance alcoolique, Justine a deux nouveaux enfants qui grandissent admirablement, tandis que le fils de Maxime Saccard, le petit Charles, est atteint de dégénérescence [62]. (*Le Docteur Pascal.*)

(1) *Justine Mégot, servante chlorotique, fille d'alcooliques, maîtresse de Maxime Rougon, dit Saccard.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

**Méhudin** (LA MÈRE). — Vieille poissonnière aux Halles. Tassée, avachie, énorme de vie sédentaire, la taille débordante, elle a conservé la robe à ramages, le fichu jaune, la marmotte des harengères classiques. Pratique d'une voix enrouée l'engueulade du catéchisme poissard. Doit avoir amassé une belle fortune, révélée seulement par les bijoux en or massif dont elle se charge dans les grands jours. Originaire de Rouen, arrivée à Paris avec des anguilles dans un panier, elle n'a plus quitté la poissonnerie et a épousé un employé de l'octroi, qui est mort en lui laissant deux enfants, Louise et Claire [136]. Elle a cédé plus tard son banc à l'aînée. Habite rue Pirouette en compagnie de ses filles. La mère Méhudin hait le maigre Florent et voudrait le jeter à la porte [164]. Elle pousse Louise vers Lebigre et, comme la résistance de sa fille l'a rendue furibonde, elle dénonce Florent par une lettre à la préfecture, quatre pages presque indéchiffrables, d'un style ordurier [319]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Méhudin** (CLAIRE). — Marchande à la poissonnerie d'eau douce. Seconde fille de la mère Méhudin, sœur de la belle Normande. Blonde paresseuse. Est à vingt-deux ans un Murillo, suivant le mot de Claude Lantier, un Murillo décoiffé souvent, avec de gros souliers, des robes taillées à coups de hache qui l'habillent comme une planche [21]. Pas coquette, pleine de mépris pour les élégances de sa sœur, Claire est une créature fantasque, très douce et en continuelle querelle, d'une droiture absolue un jour, d'une injustice révoltante le lendemain. A déclaré qu'elle ne serait jamais la bonne de sa sœur, habite avec elle rue Pirouette, mais vexée de voir que Louise s'est attribué la plus belle chambre, refuse la pièce voisine et adopte, de l'autre côté du palier, un galetas qu'elle ne fait même pas blanchir à la chaux. A l'égard de Florent, son caprice est aussitôt de contrecarrer sa sœur. Quand Louise ameutait le pavillon contre lui, elle était seule à le défendre [142]. Mais, dès que la belle Normande change de tactique, Claire se fâche avec Florent, s'enfermant dans un mutisme jaloux, parlant d'aller le dénoncer et de se jeter ensuite à l'eau; elle s'exalte au point de faire brûler des cierges à l'église [253] et, quand Florent va être arrêté, elle veut le sauver et se bat avec sa sœur qu'elle accuse de l'avoir vendu; affolée, échevelée, elle arrive trop tard, derrière le fiacre qui emporte le conspirateur au dépôt [336]. Après cette crise, Claire revient plus

molle, plus paresseuse que jamais, à ses poissons d'eau douce. (*Le Ventre de Paris.*)

**Méhudin** (Louise). — Surnommée la belle Normande. Poissonnière superbe, d'une beauté hardie, très blanche et délicate de peau, d'œil effronté et de poitrine vivante [88]. Fille aînée de la mère Méhudin, deviendra plus tard madame Lebigre. Les Méhudin habitent rue Pirouette, dans l'ancienne maison des Quenu, au second. Elles sont une puissance à la poissonnerie, où elles dirigent les cabales et font trembler le personnel. La belle Normande a dû se marier avec un employé de la Halle au blé, mais celui-ci s'est cassé les reins dans une chute. Sept mois plus tard, elle a accouché d'un garçon, le gros Muche, et, dans l'entourage, on la considère comme veuve [138].

Très coquette, toujours parée, étalant des nœuds de rubans, une chaîne d'or qui sonne sur son tablier, ses cheveux nus peignés à la mode, elle est une des reines des Halles et, ancienne voisine de la belle Lisa Quenu, reste son amie intime, avec une pointe de rivalité. Elles ont affecté de s'aimer beaucoup, jusqu'au jour où une banale querelle en a fait deux ennemies acharnées. C'est alors un gros conflit dont les Halles vont être spectatrices, une formidable guerre entre grasses marchandes, où le maigre Florent recevra tous les coups. Louise Méhudin l'a d'abord persécuté dans ses nouvelles fonctions d'inspecteur de la marée, puis, gagnée par l'affection de Florent pour le petit Muche qu'il cherche à instruire [151], elle s'applique à le détacher de Lisa dont elle le croit l'amant. Elle manœuvre pour le séduire, refuse à son profit les avances de Lebigre, se compromet à tous les yeux, et soutient de terribles altercations avec sa sœur et sa mère. Mais Florent, plein de son idée fixe, reste insensible ; et lorsque la découverte du complot provoque une perquisition chez la belle Normande, celle-ci, humiliée dans son orgueil, tourne sa rage contre le grand innocent qui n'a satisfait ni ses vanités ni ses rancunes ; elle livre aux policiers les cahiers de Muche contenant des modèles d'écriture subversifs [334], se réconcilie publiquement avec la charcutière et achève de se relever aux yeux du quartier en épousant Lebigre, dont elle tiendra superbement le comptoir [357]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Meinhold** (Madame de). — Mondaine du second Empire, belle femme à double menton, faisant payer son luxe par ses

amants et allant beaucoup chez madame de Lauwerens [239]. Amie des Saccard. (*La Curée.*)

**Mélanie.** — Cuisinière des Grégoire. Vieille femme maigre, qui les sert depuis trente ans [80]. Folle de peur devant un carreau cassé à la Piolaine par les grévistes, elle transforme l'unique pierre lancée par Jeanlin Maheu en une canonnade en règle, dont les murs restent fendus [410]. (*Germinal.*)

**Mélanie.** — La bonne du juge d'instruction Denizet. Ce dernier voudrait de l'avancement pour qu'elle soit mieux nourrie et moins acariâtre [150]. (*La Bête humaine.*)

**Mélie.** — Nièce des Faucheur. Une fille du village de Bennecourt, qui est entrée au service de Claude Lantier et de Christine. Sa stupidité les enchante. Après la mort des Faucheur, l'auberge, tombée à ses mains, devient répugnante de saleté et de grossièreté [428]. (*L'Œuvre.*)

**Menu** (Mademoiselle). — Tante de Fanny. Originaire de Villeneuve, près de Lille. A été pendant trente ans brodeuse chez Mardienne frères. Ayant hérité d'une maison au pays, elle a eu la chance de la louer en viager, mille francs par an, à des gens qui croyaient l'enterrer le lendemain. A soixante-quinze ans, elle habite avec sa nièce, rue Saint-Marc, au troisième étage, et reste en une inaction d'ancienne ouvrière qui a juré de ne plus toucher une aiguille [163]. Mademoiselle Menu a vécu dans un célibat et une chasteté qui ne lui ont rien coûté; elle a des dents de jeune fille, un visage blanc et reposé de sœur tourière. Pour assurer l'avenir de Fanny, elle lui a cherché un vieil entreteneur et elle vit entre sa nièce et Narcisse Bachelard, dans une heureuse bonhomie. (*Pot-Bouille.*)

**Menu** (Fanny), *dite* Fifi. — Fille du capitaine Menu, mort sans lui laisser un sou. Elle est tombée sur les bras de sa tante, qui l'a retirée de la pension, en a fait une brodeuse et lui a trouvé un bienfaiteur dans la personne du vieux Bachelard. C'est une grande jeune fille blonde, jolie, à l'air simple. Bachelard l'appelle Fifi, la baise au front et lui donne des pièces de quatre sous qu'elle doit conserver comme des médailles. Mais l'innocente Fifi s'est laissé surprendre au lit avec Gueulin, tout en gardant, à travers tout, ses yeux ingénus, son odeur de chasteté, la naïveté d'une petite fille incapable encore de distinguer un monsieur d'une dame [387]; l'oncle Bachelard marie les deux amants en leur donnant les cinquante mille

francs de dot qu'il a obstinément refusés à sa nièce Berthe. (*Pot-Bouille.*)

**Merle.** — Protégé de madame Correur. Homme superbe qui a servi dans la cavalerie. Rougon, président du Conseil d'État, l'a accepté comme huissier [29]. Renvoyé pour inconduite après la chute du grand homme [260], il suit la fortune de son protecteur et redevient huissier lorsque Rougon redevient ministre [265]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Mes-Bottes.** — Camarade de Coupeau, toujours chez le marchand de vin ou à l'assommoir, célèbre pour son formidable appétit. On l'a invité comme boute-en-train au mariage de Coupeau et de Gervaise, il fait la profonde admiration de toute la noce, dévorant comme un ogre et buvant comme un trou [105]. Mes-Bottes se range en épousant une femme galante de la rue des Martyrs, très décatie, mais à son aise, et il vit en souteneur bourgeois, les mains dans ses poches, bien vêtu, bien nourri [523]. (*L'Assommoir.*)

**Meyer.** — Patron de la boulangerie viennoise du faubourg Poissonnière. Les Coupeau prennent le pain chez lui pour faire plaisir à Lantier [316]. (*L'Assommoir.*)

**Michelin.** — Chef du bureau de la voirie à la préfecture de la Seine, sous le second Empire [29]. La tête la plus nulle et la plus vide qu'on puisse imaginer [95]. Il a toute une jolie collection de sourires qui le dispensent presque toujours de se servir de la parole [33]. Magistralement poussé par sa femme, il a su faire le jeu d'Aristide Saccard dans ses opérations immobilières [94] et, mari plein de complaisance, il se laisse pousser aux honneurs, à la décoration [277] et à la fortune, toujours nul et toujours souriant. (*La Curée.*)

**Michelin** (Madame). — Femme du chef de bureau, jolie brune toute potelée [29]. De mœurs aimables, elle a su agir pour l'avancement de son mari, visitant ses chefs et obtenant chaque fois un avantage pour Michelin, dont elle a consolidé la fortune en le poussant vers Aristide Saccard [95]. Elle va tranquillement dans la vie, utilisant Sidonie Rougon pour trouver des amants généreux, se faisant donner dix mille francs par M. de Mareuil [192], une propriété à Louveciennes par le vieux baron Gouraud [284], un coupé par M. Hupel de La Noue et espérant obtenir bientôt une voiture découverte [344]. (*La Curée.*)

**Miette.** — Marie Chantegreil, dite Miette, née en 1838, fille du braconnier Chantegreil, nièce d'Eulalie Rébufat, la femme du méger du Jas Meffren. A perdu sa mère dès le berceau et vit entre son père et son grand-père à Chavanoz, village des bords de la Seille. Quand elle a neuf ans, son père est envoyé au bagne pour avoir tué un gendarme, son grand-père meurt de chagrin, elle est recueillie par les Rébufat, rudoyée par le mari, soutenue en cachette par la femme, persécutée par le fils, son cousin Justin, honnie de tout le faubourg qui accable d'outrages cette innocente, dont le père est forçat. Elle a onze ans quand sa tante meurt et c'est alors pour Miette une vie de pénible travail, de durs affronts qui l'aigriraient à jamais et la rendraient mauvaise si, dans son idylle avec Silvère Mouret, elle ne retrouvait les tendresses de sa nature aimante [212]. A treize ans, elle est nubile, la femme s'épanouit rapidement en elle ; avec un front très bas, des yeux à fleur de tête, un nez court et des lèvres trop rouges, qui examinés à part seraient autant de laideurs, son visage, couronné de superbes cheveux noirs, est d'une étrange et ravissante beauté [16]. Depuis deux ans, Miette et Silvère s'aiment en enfants innocents, se retrouvant chaque soir au fond de l'aire Saint-Mittre, goûtant des bonheurs innocents et profonds. Cet amour sauve Miette de ses désespoirs, elle adore ce doux et pensif Silvère qui la libère de son existence de paria et qui, plein d'idées hautes, chasse en elle les mauvais instincts, la rend meilleure. Aussi, lorsque, au coup d'Etat, Silvère s'enrôle parmi les insurgés, veut-elle le suivre et partager ses périls. L'enthousiasme communicatif de Silvère, le pressentiment d'une mort prochaine, les suprêmes injures du haineux Justin, jettent Miette dans une exaltation qui la fait défiler à la tête de la troupe insurrectionnelle, échevelée, mante au vent, brandissant le drapeau rouge. C'est pendant un repos de cette longue marche qui les mène à la mort que Miette et Silvère échangent leur premier baiser d'amour, encore plein d'ignorance [206]. Miette meurt quatre jours après, tuée dans la fusillade de Saint-Roure [263]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Miette.** — Une belle fille du village des Artaud, mariée par l'abbé Caffin [288]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Mignon.** — Gros entrepreneur, associé de Charrier [126]. (*La Curée.*)

**Mignon.** — Mari de l'actrice des Variétés. Gaillard très

grand, très large, avec une tête carrée d'hercule de foire. Il porte un gros diamant au doigt [7]. Quand Rose l'a épousé, Mignon était chef d'orchestre dans le café-concert où elle chantait. Aujourd'hui, ils restent bons amis. C'est réglé entre eux : elle travaille le plus qu'elle peut de tout son talent et de toute sa beauté, lui a lâché son violon pour mieux veiller sur ses succès d'artiste et de femme. On ne trouverait pas un ménage plus bourgeois, plus uni. Quand Mignon parle de ses enfants, il sourit complaisamment, il a les yeux humides de tendresse paternelle; il adore les petits; une seule préoccupation le tient, grossir leur fortune en administrant avec une rigidité d'intendant fidèle l'argent que gagne Rose au théâtre ou ailleurs [109].

Mignon est toujours l'inséparable de l'amant de Rose; au besoin, il l'aide à la tromper; puis, la fantaisie passée, il le ramène, repentant et fidèle. Complaisant aux banquiers comme Steiner, il a vu d'un mauvais œil Rose perdre son temps avec le journaliste Fauchery qui n'apporte au ménage qu'une publicité discutable. Il a imaginé de se venger de Fauchery en le comblant de marques d'amitié et en le bourrant de coups, comme emporté par un excès de tendresse. D'ailleurs, tout s'arrange entre eux par l'accoutumance. Le principe de Mignon est qu'il ne faut se fâcher avec personne [146]. Expérimenté et supérieur, il n'entre pas dans les querelles de femmes; les ressentiments de Rose ne l'empêchent pas d'admirer Nana. Il éprouve, devant l'énormité du travail de cette fille, devant l'entassement de ses richesses, cette sensation de respect éprouvée par lui un soir de fête, dans le château qu'un raffineur s'était fait construire, un palais dont une matière unique, le sucre, avait payé la splendeur royale. Elle, c'est avec autre chose, une petite bêtise dont on rit, un peu de sa nudité délicate, c'est avec ce rien honteux et si puissant, dont la force soulève le monde, que toute seule, sans ouvriers, sans machines inventées par des ingénieurs, elle a su ébranler Paris et bâtir une fortune où dorment des cadavres. Et dans son ravissement, avec un retour de gratitude personnelle, il laisse échapper ce mot : — « Ah ! nom de Dieu ! quel outil ! » [500]. (*Nana.*)

**Mignon** (Charles).—Fils cadet des Mignon [214]. (*Nana.*)

**Mignon** (Henri). — Fils aîné des Mignon; à neuf ans, c'est un gaillard. On l'élève avec son frère dans un pensionnat [214]. (*Nana.*)

**Mignon** (Rose). — Étoile des Variétés, fine comédienne et adorable chanteuse [6]. Maigre et noire, elle est d'une laideur charmante de gamin parisien [15]. L'argent qu'elle gagne au théâtre et à la ville est sévèrement administré par son mari, esprit pondéré qui sait calmer, au besoin, ses ressentiments de femme et d'actrice. Un peu aigrie par la rivalité de Nana, une actrice de trottoir qui lui enlève ses rôles et ses amants, elle a, en un jour de colère, dénoncé au comte Muffat les amours de la comtesse avec Fauchery [429]. Mais au fond, Rose n'est pas méchante; c'est elle qui, prise de pitié devant Nana atteinte de la petite vérole, prend l'initiative de la faire transporter au Grand Hôtel; elle l'y soigne avec dévouement [507]. (*Nana*).

**Mignot.** — Commis du rayon de ganterie, au Bonheur des Dames. Un des rares Parisiens de la maison, le joli Mignot, comme on l'appelle. Bâtard d'une maîtresse de harpe [54]. Il affecte de coqueter avec les clientes et vit sur la légende d'une femme de commissaire de police, tombée amoureuse de lui [120]. C'est un ami d'Albert Lhomme; il avantage les maîtresses que celui-ci lui adresse, des filles en cheveux qui fouillent pendant des heures dans les cartons [166]. Quant à lui, il joue aux courses, toujours serré d'argent, empruntant aux camarades [335]. Mignot finit par se faire chasser pour une série de vols de marchandises, accomplis avec le concours d'Albert Lhomme [416]. Plus tard, devenu courtier, il reparaît effrontément au magasin [496]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Mimi-la-Mort.** — Un élève du collège de Plassans, qu'on nomme aussi le Squelette-Externe. C'est un maigre garçon qui apporte en contrebande le tabac à priser de toute la classe. On fait un jour la bonne blague de brûler ses souliers dans le poêle [37]. (*L'Œuvre.*)

**Minouche.** — Petite chatte blanche, appartenant aux Chanteau [8]. D'une propreté minutieuse, froidement égoïste, elle traverse les événements avec le continuel souci de ne pas se salir. C'est la parfaite indifférence, opposée aux débordantes démonstrations du chien Mathieu. Quatre fois par an, elle tire des bordées terribles, disparaissant des deux et trois jours. Elle rentre abominable, si sale qu'elle se lèche pendant une semaine; puis elle reprend son air dégoûté de princesse. Ses portées sont jetées à l'eau sans qu'elle s'en inquiète, pensant que la maternité finit là [68]. A seize ans, elle perd un peu la vue [431]. (*La Joie de vivre.*)

**Misard.** — Stationnaire de la Compagnie de l'Ouest, à la Croix-de-Maufras, entre Malaunay et Barentin. Un petit homme malingre, les cheveux et la barbe rares, décolorés, la figure creusée et pauvre. Sa femme, une cousine de Jacques Lantier qui l'appelle tante Phasie, garde la barrière du passage à niveau. Misard est un ancien poseur de la voie, il gagne maintenant douze cents francs à une besogne toujours la même pendant douze heures : sonner de la trompe à chaque tintement électrique annonçant un train, puis le train passé, la voie fermée, pousser un bouton pour le signaler au poste suivant et un autre bouton pour rendre la voie libre au poste précédent ; il vit là, mange là, sans lire trois lignes d'un journal, sans paraître même avoir une pensée, sous son crâne oblique.

Silencieux, effacé, sans colère, d'une politesse obséquieuse devant les chefs, cet humble, ce chétif, qui tousse d'une petite toux mauvaise, empoisonne lentement sa femme, mêlant d'abord une poudre au sel qu'elle absorbe, puis lorsqu'elle s'en est aperçue, jetant de la mort-aux-rats dans ses lavements. Ce crime patient et sournois, commis dans la continuelle trépidation des trains, en un désert où nul ne s'arrête, a pour cause la convoitise d'une somme de mille francs qui a été léguée à tante Phasie par son père et qu'elle a refusé de remettre à Misard. Durant des mois et des mois, celui-ci ne songe qu'à l'argent, fouillant partout, supposant en vain mille cachettes.

Pour s'emparer du trésor, il a fini par tuer sa femme, une grande et belle femme, une gaillarde, peu à peu mangée par lui comme le chêne est mangé par l'insecte. Elle est maintenant sur le dos, réduite à rien, et lui dure encore [309]. Mais tante Phasie triomphe quand même, Misard reste battu, retournant la maison, creusant le jardin, cherchant éperdument le jour et la nuit, sous l'affolement de l'idée fixe, et ne trouvant décidément rien. Une vieille femme du voisinage, la Ducloux, qu'il a prise pour tenir la barrière, exploite sa manie, elle se fait épouser [408] et, désormais, tous deux cherchent avec la même fièvre, tous deux chercheront éternellement, sans que l'assassinée consente à livrer son secret. (*La Bête humaine.*)

**Misard** (Madame). — Voir Phasie (Tante).

**Morange** (Charlot). — Fils de Silvine Morange et de Goliath Steinberg. Rose et blond, très fort, il a une tignasse pâle frisée et de gros yeux bleus, il ressemble extraordinairement à son père, il est bien de race germanique, dans sa belle

santé d'enfance, souriante et fraîche. C'est le Prussien, comme les farceurs de Remilly le nomment [168]. Il a trois ans au moment de l'occupation allemande. On lui a appris une injure : « Cochons, les Prussiens ! » qu'il répète avec obstination [518]. Caché derrière Silvine, sans qu'elle s'en doute, l'enfant assiste à la mort de son père, égorgé comme un porc par les francs-tireurs des bois de Dieulet. A présent, on ne dira plus que Charlot est un Prussien, il sera élevé dans l'exécration de sa famille paternelle et ira peut-être un jour exterminer les siens [540]. (*La Débâcle.*)

**Morange** (Silvine). — Servante de ferme à Remilly. Elle a perdu toute jeune sa mère, ouvrière séduite, qui travaillait dans une usine de Raucourt. Son parrain d'occasion, le docteur Dalichamp, l'a placée comme petite servante chez le père Fouchard. A seize ans, elle a été aimée du fils du maître et, devant l'opposition du vieux, le jeune homme s'est engagé. Alors, dans une minute d'inconscience, malade de chagrin, affaiblie encore par les larmes de la séparation, la malheureuse fille s'est donnée à un valet de ferme, Goliath Steinberg, elle est devenue enceinte, puis l'homme a disparu, le petit Charlot est né. Mais elle n'a jamais cessé d'aimer Honoré Fouchard, elle ose le lui écrire trois ans après, à l'heure de la guerre ; elle ne veut pas qu'il meure sans savoir qu'elle n'a jamais aimé que lui ; c'est un adieu plein d'une infinie tendresse.

Très brune, Silvine a d'épais cheveux noirs et de grands beaux yeux qui suffisent à sa beauté, dans son visage ovale, d'une tranquillité forte de soumission [165]. Elle est toute saignante de l'invasion ; à Raucourt, elle a vu les Bavarois ivres de fureur ; près de Villers, elle a rencontré une femme de Beaumont, qui fuyait devant eux et qui, sur la grande route du village, a assisté au terrible passage de l'artillerie ennemie, menée d'un train d'enfer, se hâtant dans la diabolique poursuite des troupes françaises [170]. Silvine adore son enfant, elle étreint sur son cœur le fils du Steinberg qui, à cette heure même, guide les colonnes prussiennes à travers les bois. Une félicité survient : Honoré a pardonné sa faute, il est de nouveau à elle, lui qu'elle avait perdu ; maintenant, elle mourra plutôt que de se le laisser reprendre [173]. Et quand, le lendemain de Sedan, elle apprend qu'il a été tué, c'est un écroulement, un besoin fou de le revoir.

Avec Prosper Sambuc, elle va chercher le corps au calvaire

d'Illy ; elle traverse la Meuse où des cadavres passent au fil de l'eau ; elle parcourt Bazeilles effondré [416] ; devant Montivilliers, elle rencontre des tombereaux débordants de morts [418] ; elle voit à l'Ermitage les petits soldats français, tués la veille et rangés par les Prussiens dans des poses ridicules, en dérision de la vieille gaieté française [419] ; elle traverse le bois de la Garenne, la forêt bombardée, où tant d'hommes sont tombés fraternellement avec les arbres [421] ; et elle aboutit enfin au vrai champ de bataille, au plateau d'Illy, plein d'horreur, où d'immondes rôdeurs détroussent les morts, où des chevaux errants, libres et affamés, les naseaux couverts d'écume, se livrent à des charges furieuses, au travers de la campagne vide et muette [424]. Elle retrouve le cher mort, cet homme si bon qui lui a pardonné et qui, entre ses doigts crispés, tient encore la lettre où elle lui disait son amour [430]. Elle ramène le corps à Remilly, en passant par Sedan, la ville devenue immonde, le cloaque où, depuis trois jours, s'entassent les déjections et les excréments de cent mille hommes [432].

Et Silvine, très belle dans sa pâleur, avec les grands yeux superbes qui éclairent tout son visage, pleure le seul homme qu'elle ait aimé; ses lourds cheveux noirs la coiffent comme d'un casque de deuil éternel [526]. Aussi repousse-t-elle farouchement les avances de Goliath, revenu avec les armées allemandes; les menaces du Prussien l'affolent, elle le livre aux francs-tireurs [531], et, la face rigide, absente d'elle-même, en proie à l'idée fixe qui la pousse, elle assiste à l'affreuse mort de l'espion [537]. Après cette scène tragique, elle redevient la fille courageuse et soumise de jadis, dirigeant la ferme en l'absence du maître, pendant que Charlot saute et rit autour d'elle [542]. (*La Débâcle.*)

**Morizot.** — Amateur courant les salons, où il fait des tours de physique. Il est amené par Malignon au bal d'enfants des Deberle [130]. (*Une Page d'Amour.*)

**Moser.** — Un habitué de la Bourse. Taille courte, le teint jaune, ravagé par une maladie de foie. Se lamente sans cesse, en proie à de continuelles craintes de cataclysme, qu'il exprime de sa voix aigre et très aiguë [7]. Même quand les liquidations sont bonnes, il empoche ses gains d'un air navré [91]. (*L'Argent.*)

**Mouche** (LE PÈRE). — De son vrai nom Michel Fouan. C'est le troisième enfant de Joseph-Casimir. Frère de la Grande, du

père Fouan et de Laure Badeuil. Père de Lise et de Françoise Mouche. Possédant sept arpents de terre, il s'est embarrassé d'une amoureuse qui ne devait avoir en héritage que deux arpents de vigne. Dans le partage des biens paternels, on a attribué à Michel l'antique maison patriarcale, bâtie par un ancêtre, il y a trois siècles, et que la famille honore d'une sorte de culte. Veuf jeune, le père Mouche vit dans une aigreur de malchanceux, encore humilié de son mariage pauvre, accusant son frère et la Grande, après quarante ans, de l'avoir volé lors du tirage des lots; et, à la vérité, il est devenu si raisonneur et si mou au travail que sa part, entre ses mains, a perdu de moitié [33]. A soixante ans, gros, court, il meurt d'une attaque d'apoplexie, pendant une tempête de grêle dévastatrice qui affole les paysans et les jette en pleine nuit dans leurs champs, avec des lanternes, pour constater le désastre [109]. (*La Terre.*)

**Mouche** (Françoise) (1). — Fille cadette de Michel Fouan, dit Mouche. Orpheline à quinze ans. Elle a une petite gorge dure qui se forme, une face allongée aux yeux noirs très profonds, aux lèvres épaisses, d'une chair fraîche et rose de fruit mûrissant. La peau est très brune, hâlée et dorée du soleil [5]. Le grand air et les durs travaux n'ont pas eu le temps de l'enlaidir. Françoise a le renom d'une fameuse tête, l'injustice l'exaspère; quand elle a dit : ça c'est à moi, ça c'est à toi, elle n'en démordrait pas sous le couteau. Raisonnable, très sage, sans vilaines pensées, seulement tourmentée par un sang hâtif, elle a été élevée par Lise, leur mère étant morte, et c'est une adoration entre les deux sœurs, on les rencontre toujours ensemble.

Lorsque Buteau a abandonné Lise, dont il était l'amant, Françoise a éprouvé une grande antipathie pour lui, elle a été soulevée par une de ses révoltes d'honnêteté, comme si elle avait à venger un dommage personnel [118]. Puis, lorsque Buteau a réparé sa faute par un mariage, il a semblé à Françoise qu'on lui prenait sa sœur ; puisque celle-ci est maintenant à un autre, elle la lui laisse. Au fond, elle désire Buteau sans le savoir; sa colère n'est que de la jalousie inconsciente ; mais uniquement préoccupée du tien et du mien, elle mourrait

(1) *Françoise Mouche, mariée, en 1867, à Jean Macquart.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

plutôt que de partager. Le désaccord s'est accentué entre les deux sœurs. Buteau, qui les a désunies, rêve de les posséder toutes deux, d'être l'amant de sa belle-sœur pour garder tout le bien. Et c'est une longue lutte entre lui et Françoise, celle-ci résistant à ses attaques brutales, faisant tête avec une sorte de rage, allant jusqu'à se réfugier dans un mariage avec Jean Macquart, qui l'a possédée par surprise et qu'elle n'aime pas, car elle le considère comme un ami très âgé et bonhomme [117].

Devenu son mari, Jean n'est pour elle qu'un étranger, elle se sent bouleversée à chaque rencontre avec Buteau et lorsque enfin, à vingt-trois ans, enceinte de cinq mois, presque consentante au viol, elle subit l'étreinte du mâle si longtemps repoussé, elle est emportée dans un spasme de bonheur aigu, elle serre Buteau à l'étouffer, en poussant un grand cri. La mort vient alors, dans un meurtre lâchement conçu par Lise, et, gisante, le flanc troué, assassinée par les siens, Françoise conserve dans l'agonie son profond sentiment de la famille, plus fort que le besoin de vengeance. Dans son idée puérile et têtue de la justice, elle ne veut pas laisser la terre, la maison, à son mari, à l'homme venu d'ailleurs et qui n'a fait que traverser son existence, en passant [453]. Elle meurt silencieuse, ainsi qu'une bête terrée au fond de son trou [457]. (*La Terre.*)

**Mouche** (Lise). — Sœur aînée de Françoise. Fille de la Vierge, elle est enceinte des œuvres de son cousin Buteau. Grasse et ronde, la mine gaie, Lise est grande, elle a l'air agréable, malgré ses gros traits et la bouffissure commençante de toute sa personne. Plus âgée de dix ans que Françoise, elle apporte à la besogne un tel cœur, tapant, criant, riant, qu'elle réjouit la vue. Le petit Jules a près de trois ans, lorsque Buteau, longtemps réfractaire au mariage, est séduit par une opération de terrains qui avantage les sœurs Mouche; il se décide à épouser Lise.

De nouveau enceinte, celle-ci accouche le jour de la Saint-Fiacre, en même temps que la Coliche [248], et la femme oublie ses propres douleurs pour s'intéresser au travail de la vache. Depuis qu'un homme est là, avec ses volontés et ses appétits de mâle, une haine lente, inconsciente, s'est levée entre Lise et Françoise. Plus l'aînée a grossi, plus elle s'est tassée dans sa graisse, satisfaite de vivre, d'une gaieté d'égoïsme rapace, ramenant à elle la joie d'alentour [301]. Comme Buteau devient brutal et qu'il casse tout lorsqu'il est repoussé par Françoise,

Lise voudrait voir sa sœur céder; son unique désir est d'être heureuse, même au prix d'un partage. Puis, rageant de voir son mari s'échauffer inutilement auprès de la jeune fille, elle prend en exécration ce joli corps qui se refuse, elle voudrait que Buteau abîme tout ça [359], et c'est dans ce sentimen qu'elle aide plus tard au viol, espérant aussi que Buteau pourra, par un rite convenu, détruire l'enfant que la femme de Jean porte en elle. Mais dans le cœur qu'il y mettait, Buteau a tout oublié. Et une jalousie éclate tout à coup en l'âme de Lise, une jalousie qui porte moins sur l'acte que sur tout ce qu'il a fallu partager, dès la naissance, avec cette sœur maudite. Elle hait Françoise d'être plus jeune, plus fraîche, plus désirée, et, dans un paroxysme de colère, elle la culbute de toute la force de ses poignets sur une pointe de faux [147]. Le crime reste impuni, grâce au silence volontaire de la victime. Lise aide ensuite à l'assassinat du père Fouan. (*La Terre.*)

**Moulin.** — Sous-chef de gare au Havre, collègue de Roubaud [72]. (*La Bête humaine.*)

**Moulin** (Madame). — Femme du sous-chef de gare. Petite personne timide et frêle, qu'on ne voit jamais et qui a un enfant tous les vingt mois [85]. (*La Bête humaine.*)

**Moumou.** — Une des bêtes préférées de Désirée Mouret ; c'est un gros chat noir qui lèche avec douceur le menton de sa maîtresse [340]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Mounier.** — Ténor de l'Opéra. Donne la réplique à une cantatrice mondaine, madame Daigremont [309]. (*L'Argent.*)

**Mouque.** — Père de Mouquet et de Mouquette. Court, chauve, ravagé, mais resté gros quand même, ce qui est rare chez un ancien mineur de cinquante ans ; a été gardé au Voreux comme palefrenier. La Compagnie l'a logé dans les ruines de Réquillard, pleines de trous perdus où les galants culbutent les filles; le père Mouque achève ainsi de vieillir, au milieu des amours [139]. Il chique à un tel point que ses gencives saignent dans sa bouche noire [62]. Chaque soir, il reçoit la visite de son vieux camarade Bonnemort [141]. (*Germinal.*)

**Mouquet.** — Moulineur au Voreux. Petit et gros comme son père, le vieux Mouque, il a le nez effronté d'un gaillard qui mange tout, sans nul souci du lendemain [68]. C'est l'inséparable ami de Zacharie Maheu. Venu en curieux, pendant la grève, à la fosse gardée militairement et assaillie par les gré-

vistes, il est tué par une balle qui lui entre dans la bouche [488]. (*Germinal.*)

**Mouquette**. — Une hercheuse de dix-huit ans, bonne fille dont la gorge et le derrière énormes crèvent la veste et la culotte. Elle habite avec son père et son frère, dans les ruines de Réquillart. Au milieu des blés en été, contre un mur en hiver, elle se donne du plaisir avec son amoureux de la semaine; toute la mine y passe, une vraie tournée de camarades, sans autre conséquence. On ne la fâche qu'en lui attribuant des amours extérieures; elle se respecte trop pour aller avec un autre qu'un charbonnier [29]. Le lundi, lorsqu'elle est lasse des farces du dimanche, elle se donne un violent coup de poing sur le nez, quitte sa taille sous prétexte d'aller chercher de l'eau, et vient se réfugier à l'écurie, dans la litière chaude [62].

Pour la Mouquette, la suprême expression du dédain consiste à montrer son derrière; pendant la marche des grévistes au travers des fosses, elle le présente, énorme et nu, aux bourgeois de Montsou et quand l'émeute gronde autour du Voreux, quand les soldats chargent leurs fusils, elle leur crache d'abord tous ses gros mots, puis, n'ayant plus que cette nouvelle offense à bombarder au nez de la troupe, elle lui montre son cul [483]. Peu sentimentale de nature, la Mouquette s'est éprise pourtant d'Étienne Lantier [286]; c'est une très courte liaison qu'Étienne rompt bientôt, car il est hanté par son amour pour Catherine Maheu. Celle-ci est sauvée le jour de l'émeute par la Mouquette qui, d'un mouvement instinctif, s'est jetée devant elle en lui criant de prendre garde. La bonne fille reçoit deux balles dans le ventre, elle s'étale sur les reins et, mourante, elle hoquète sans cesser de sourire à Catherine et à Étienne, comme si elle était heureuse de les voir ensemble, maintenant qu'elle s'en va [488]. (*Germinal.*)

**Mouret** (1). — Était ouvrier chapelier dans un faubourg de Plassans lorsqu'il s'est épris d'Ursule Macquart, frêle et blanche comme une demoiselle du quartier Saint-Marc. Il l'épouse en 1810, faisant un mariage d'amour, ne demandant pas un sou de dot et il emmène sa femme à Marseille où il va travailler de son état [60]. Lorsque, cinq ans après, Antoine

(1) *Mouret, ouvrier chapelier, bien portant et pondéré, marié à Ursule Macquart. (Arbre généologique des Rougon-Macquart.)*

Macquart vient lui demander son concours contre Pierre Rougon qui s'est approprié le patrimoine maternel, Mouret conserve son attitude désintéressée et se refuse à tout démêlé avec la famille. Il s'est établi rue des Petites-Maries, a trois enfants, Hélène, François et Silvère, perd en 1840 sa femme qu'il adorait et, terrassé par le coup, se traîne encore un an, ne s'occupant plus de ses affaires, perdant l'argent qu'il avait amassé. Un matin, on le trouve pendu dans un cabinet où étaient encore accrochées les robes d'Ursule [160]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Mouret** (MADAME URSULE). — Voir MACQUART (URSULE).

**Mouret** (DÉSIRÉE) (1). — Troisième enfant de François Mouret et de Marthe Rougon. Sœur d'Octave et de Serge. Née en 1844 à Plassans [161]. (*La Fortune des Rougon.*)

A quatorze ans, forte pour son âge, elle a un rire de petite fille de cinq ans. C'est une innocente [16] qui n'aime que les bêtes et ne se porte bien que chez sa nourrice, où elle vit dans la basse-cour [95]. Marthe qui, avant son détraquement religieux, aimait tendrement cette petite, la néglige de plus en plus [185] et finit par la prendre en grippe [235], au point qu'un matin, Mouret ramène l'enfant à Saint-Eutrope, chez sa nourrice. (*La Conquête de Plassans.*)

Orpheline en 1864, Désirée est recueillie par son frère Serge qui, après le séminaire, est devenu curé des Artaud. A vingt-deux ans, l'innocente est une forte fille, aux cheveux noirs noués puissamment derrière la nuque, à l'air enfant, aux pensées puériles, que la Teuse couche tous les soirs en lui racontant des histoires pour l'endormir. Passant ses journées parmi les bêtes dont elle est la fraternelle amie, son grand coq fauve Alexandre qui commande la basse-cour, sa chèvre, ses lapins, son cochon Mathieu, sa vache Lise, adorant les oiseaux, protégeant même les fourmis qui ont envahi l'église, elle vit heureuse, le cerveau vide, sans curiosité dépravée, goûtant dans le pullulement qui l'entoure toutes les joies de la fécondité, devenant une belle bête fraîche, blanche, au sang

(1) *Désirée Mouret, née en 1844.* [Élection de la mère. Ressemblance physique de la mère. Hérédité d'une névrose se tournant en imbécillité]. *Vit encore à Saint-Eutrope, avec son frère.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

rose, à la peau fine [68]. L'oncle Pascal, qui étudie les Rougon-Macquart et leurs instincts si difficiles à assouvir, dit que c'est Désirée qui a eu le plus de chance [47]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

Elle a suivi son frère à Saint-Eutrope, où il est devenu curé, et elle reste innocente et saine comme une jeune bête heureuse [122]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Mouret** (FRANÇOIS) (1). — Fils aîné d'Ursule Macquart et du chapelier Mouret. Frère d'Hélène et de Silvère. Père d'Octave, Serge et Désirée. Né à Marseille en 1817. Grande ressemblance physique avec sa mère et avec l'aïeule Adélaïde Fouque; tient de son père un cerveau étroit et juste, aimant d'instinct la vie réglée. C'est un garçon paisible et méticuleux, un peu lourd de sang. Il a reçu une bonne éducation commerciale et, après la mort de son père, en 1840, a quitté Marseille et est entré, à titre de commis, chez son oncle Pierre Rougon, à Plassans. Trois mois après, François épouse sa cousine, Marthe Rougon, avec qui il a une grande ressemblance physique et une grande dissemblance morale. De 1840 à 1844, les deux époux ont trois enfants; quand Pierre Rougon se retire, en 1845, ils refusent de prendre le fonds et vont s'établir à Marseille, avec quelques économies [161]. (*La Fortune des Rougon.*)

En quinze ans, François a gagné une fortune dans le commerce des vins, des huiles et des amandes [33]. Il se retire avec sa femme et ses enfants à Plassans, où il a acheté rue Balande une maison avec grand jardin, attenant en haut à la sous-préfecture, en bas à la propriété de M. Rastoil. A quarante-cinq ans, Mouret, sous son épaisseur de négociant retiré, a conservé un esprit fin et frondeur, il tyrannise son entourage par des goûts d'ordre minutieux; ses instincts d'homme rangé le portent à l'avarice.

Fort heureux, maître chez lui, concluant encore des affaires

---

(1) *François Mouret, né en* 1817; *épouse, en* 1840, *sa cousine Marthe Rougon, dont il a trois enfants; meurt fou, en* 1864, *dans un incendie allumé par lui.* [Élection du père. Ressemblance physique de la mère. François et Marthe, les deux époux, se ressemblent]. *Marchand de vin en gros, puis rentier.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

pour le plaisir [28], il s'avise un jour que deux chambres du second étage lui sont inutiles et il les loue à un prêtre, l'abbé Faujas, qui bientôt va s'emparer de la maison tout entière, faisant d'elle, entre les deux sociétés qu'elle sépare, le quartier général de ses manœuvres. Dès lors, Mouret a perdu sa belle tranquillité égoïste. Habilement circonvenu par Faujas, il le laisse pénétrer dans son foyer, s'habitue aux parties de piquet avec la mère de l'abbé [92], voit peu à peu Marthe lui échapper sans avoir l'énergie de la reprendre. Il se console en la criblant de plaisanteries, puis s'irrite contre la prêtraille [119]; mais au fond, il est faible comme un enfant et en arrive à tout supporter [128], s'attachant à ne pas laisser deviner sa détresse, cachant soigneusement ses émotions [146], refusant de livrer les secrets de son ménage perdu [165].

Tout craque autour de lui, Marthe vit enfoncée dans son rêve, l'aîné Octave gâte sa jeunesse à Marseille [184], Serge s'est réfugié au séminaire, Désirée est presque idiote, la vieille servante Rose est devenue grondante et hostile, les Faujas et les Trouche enfin se partagent la maison. Cette lente expropriation écrase Mouret. Il se concentre dans des silences mornes [225], vit oublié à sa propre table [242], s'enferme pendant des heures au premier étage, où il reste les bras ballants, la tête blanche et fixe, le regard perdu [255].

Mais cet homme inoffensif tient encore trop de place, sa seule présence excède Marthe, il gêne les Trouche qui rêvent d'être les seuls maîtres, Félicité Rougon voit dans cet opposant aimé des petits bourgeois et des faubourgs un danger pour les élections imminentes. Et tous ces appétits qui soufflent détraquent l'esprit affaibli de Mouret, une légende habilement répandue montre en lui un monomane dangereux; on l'enferme enfin aux Tulettes, à deux pas de l'aïeule Adélaïde Fouque, et bientôt il devient complètement fou [362].

Lâché un soir par le gardien Alexandre, complice d'Antoine Macquart, il court à Plassans, rentre dans son jardin dévasté, dans sa maison au pillage, découvre les Trouche vautrés sur son lit et appelle en vain Marthe et les enfants disparus. Alors, plein d'une fureur homicide, il décide de tout détruire; avec une effroyable lucidité, il dresse silencieusement des bûchers et il allume en pleine nuit un terrible incendie où tout flambe, la maison s'abattant sur le fou, sur les Trouche, sur les Faujas, au milieu d'une poussière d'étincelles [385]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Mouret** (Madame François). — Voir Rougon (Marthe).

**Mouret** (Hélène) (1). — Deuxième enfant du chapelier Mouret et d'Ursule Macquart. Née à Marseille en 1824, devient orpheline en 1840. Sœur de François et de Silvère. (*La Fortune des Rougon.*)

Grandjean, son premier mari, plus âgé qu'elle de six ans, s'est pris d'un grand amour pour cette belle jeune fille qui avait alors dix-sept ans et habitait avec son père à Marseille. Les Grandjean, riches bourgeois exaspérés de la pauvreté d'Hélène, ont rompu avec le jeune ménage qui végète longtemps et vivra enfin à l'aise, grâce à dix mille francs de rente, légués par un oncle du mari. Mais Grandjean, venu à Paris avec sa femme et son enfant pour s'y fixer, est enlevé par une brusque maladie. Les seuls amis qu'Hélène ait à Paris, l'abbé Jouve et Rambaud, l'installent avec sa fillette Jeanne, dans le quartier de Passy, sur les hauteurs du Trocadéro, d'où elle contemplera Paris, l'océan humain sans bornes et sans fond.

A vingt-huit ans, grande, magnifique, d'une beauté correcte, Hélène est une Junon châtaine, d'un châtain doré à reflets blonds [13]. Elle a des yeux gris à transparence bleue, des dents blanches qui lui éclairent toute la face, un menton rond un peu fort. Saine et chaste, avec un air grave et bon, c'est une nature droite, à sang calme. Elle vit dans une paix très douce, cousant des layettes pour les pauvres de l'abbé, le recevant à dîner tous les mardis avec le bon Rambaud, n'ayant d'autre sortie qu'une promenade quotidienne de deux heures au Bois de Boulogne, avec sa fille, enfant délicate et nerveuse qui lui a voué une adoration jalouse.

Hélène a perdu depuis dix-huit mois son mari qui l'adorait, mais pour qui elle n'eut jamais qu'une amitié calme, lorsqu'une crise maladive de Jeanne la met en présence du docteur Deberle. Portée d'abord par un élan de reconnaissance vers celui qui a sauvé son enfant, rapprochée de lui par de com-

---

(1) *Hélène Mouret, née en 1824 ; épouse en 1841, Grandjean, chétif et prédisposé à la phtisie ; en a une fille en 1843 ; perd son mari d'une bronchite en 1853 ; se remarie, en 1857, avec M. Rambaud, dont elle n'a pas d'enfants.* [Innéité. Combinaison où se confondent les caractères physiques et moraux des parents, sans que rien d'eux semble se retrouver dans le nouvel être]. *Vit encore à Marseille avec son second mari. (Arbre généalogique des Rougon-Macquart.)*

munes visites chez une pauvresse, la mère Fètu, puis entrée dans l'intimité des Deberle, elle se prend pour le docteur d'un profond amour, le premier amour de sa vie, qu'elle rêve d'abord chaste, mais qui, bientôt, la jettera dans les bras de Henri, frémissante, oubliant un instant sa fille, ne soupçonnant pas le terrible mal qui va emporter l'enfant.

La fin tragique de Jeanne, cette mort muette sans une plainte, ce masque sombre et sans pardon de fille jalouse [382], ébranle violemment Hélène et déchire dans sa vie la page d'amour à peine commencée. Fidèle aux conseils de l'abbé Jouve, elle épouse plus tard le fidèle et paternel Rambaud qui l'emmène à Marseille et quand, revenue deux ans après au cimetière de Passy, sur la tombe de Jeanne, elle apprend qu'un autre enfant est né aux Deberle, cette fin mélancolique la laisse sans colère; le cœur muet, les sens pleins de sérénité. (*Une Page d'Amour.*)

Elle vit de longues années, très heureuse, très à l'écart, idolâtrée de Rambaud, dans la petite propriété qu'ils possèdent, près de Marseille, au bord de la mer [129]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Mouret** (OCTAVE) (1). — Fils aîné de François Mouret et de Marthe Rougon. Frère de Serge et de Désirée. Né en 1840 à Plassans [161]. (*La Fortune des Rougon.*)

A dix-neuf ans, il s'est fait refuser trois fois au baccalauréat. C'est un garçon gai, bien portant, toujours le nez en l'air, souriant sous les reproches [15]. Comme il flâne dans la ville de Plassans, où ses parents se sont retirés, on l'envoie à Marseille pour apprendre le commerce [145]. Il mène là-bas joyeuse vie, criblé de dettes, cachant des maîtresses dans ses armoires [184]. (*La Conquête de Plassans.*)

Après la mort tragique de ses parents, Serge, qui va entrer dans les ordres, renonce en faveur d'Octave à sa part de la fortune paternelle [25]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

---

(1) *Octave Mouret, né en 1840; épouse, en 1865, madame Hédouin, qu'il perd la même année; se remarie, en 1869, avec Denise Baudu, saine et équilibrée, dont il a deux enfants, une fille et un garçon, trop jeunes encore pour être classés.* [Élection du père. Ressemblance physique de son oncle, Eugène Rougon, hérédité indirecte]. *Fondateur et directeur des grands magasins : Au Bonheur des Dames. Vit encore à Paris.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

Il est membre du conseil de famille de sa cousine Pauline Quenu [26] et consent à l'émancipation [117]. (*La Joie de vivre.*)

Octave est venu à Paris, très décidé à y faire fortune. Il est grand, brun, beau garçon, il a les moustaches et la barbe soignées, une belle main aux ongles taillés correctement. Avec ses yeux couleur de vieil or, d'une douceur de velours, et malgré ses larges épaules, il est femme, il a un sens des femmes qui tout de suite le met dans leur cœur. C'est une possession lente, par des paroles dorées et des regards adulateurs [14], et, sous son air d'adoration amoureuse, c'est aussi un fond de brutalité, un dédain féroce [24]. Les stériles années de Marseille l'ont révélé à lui-même, le commerce de luxe de la femme le passionne, ses facultés vont s'élargir au contact de Paris, il concevra vite l'idée de grands comptoirs modernes écrasant l'ancien commerce, se développant sous des coups d'audace. Mais avant tout, il est bien décidé à parvenir par les femmes. Ses premières tentatives sont médiocres; plusieurs mois de patientes manœuvres, dans l'immeuble Vabre où il habite, rue de Choiseul, n'ont fait de lui que l'amant de l'insignifiante Marie Pichon; puis il a possédé Berthe Vabre, la femme de son patron, bourgeoise en qui sa gloriole de provincial voyait une jolie créature de luxe et de grâce et qui n'a été qu'une maîtresse vénale, trop chère à sa bourse de méridional avare. Enfin, la chance le favorise et, en 1865, il épouse madame Caroline Hédouin, la fille des fondateurs du Bonheur des Dames, une commerçante avisée qu'il a séduite par ses seules facultés marchandes et grâce à qui il va enfin conquérir Paris [192]. (*Pot-Bouille.*)

Bientôt veuf, seul héritier de la belle fortune de sa femme, il continue les agrandissements commencés par madame Hédouin. Le Bonheur des Dames menace maintenant d'envahir tout le quartier. Mouret s'est jeté dans la spéculation avec un tel faste, un besoin tel du colossal que tout semble devoir craquer sous lui; au milieu de l'effarement général, il a développé dangereusement ses magasins, avant de pouvoir compter sur une augmentation suffisante de clientèle; chaque mise en vente est un coup de carte, où il met tout l'argent de la caisse; il emplit les comptoirs d'un entassement de marchandises, sans garder un sou de réserve; toujours il s'agit de vaincre ou de mourir. Et dans cette lutte qui fait frémir les timorés comme

Bourdoncle, Mouret garde une gaieté triomphante, une certitude des millions, en homme adoré des femmes et qui ne peut être trahi [41]. Quand il a des accès de brusque franchise, il se déclare au fond plus juif que tous les juifs; il tient de son père, un gaillard qui connaissait le prix des sous et auquel il ressemble physiquement et moralement; et sa fantaisie nerveuse lui vient de sa mère, il y voit le plus clair de la chance qui le pousse, la force invincible de sa grâce à tout oser.

Sa conception du nouveau commerce des nouveautés est basée sur le renouvellement continu et rapide du capital [88], sur la puissance décuplée de l'entassement [89], le prestige de la marque en chiffres connus, qui rassure les gens et étale la concurrence sous les yeux mêmes du public [90], l'annonce retentissante de ventes à perte, qui fouette l'âpreté de la cliente et double sa jouissance d'acheteuse, car elle croit voler le marchand [97]. Tout le système aboutit à une féroce exploitation de la femme, séduite et détraquée, payant d'une goutte de sang chacun de ses caprices [92].

Entre ses commis, Mouret a créé une lutte pour l'existence, dont il bénéficie; cette lutte est sa formule favorite, le principe d'organisation qu'il applique constamment; avec sa guelte, il lâche les passions, met les forces en présence, laisse les gros manger les petits, et s'engraisse de cette bataille des intérêts. Il a créé une dualité entre les chefs de rayon qui, touchant leur tant pour cent sur le chiffre d'affaires, poussent âprement à la vente, et les intéressés qui, eux, touchent sur le bénéfice total et empêchent l'avilissement des prix [46].

Plein de la passion de son époque, il raille Paul de Vallagnosc et, avec lui, les désespérés, les dégoûtés, les pessimistes, tous ces malades de nos sciences commençantes, qui prennent des airs pleureurs de poètes ou des mines pincées de sceptiques, au milieu de l'immense chantier contemporain [80]. Chaque matin, même après les nuits de fête, Mouret est là, solide, l'œil vif, la peau fraîche, tout à la besogne, comme s'il avait passé dix heures dans son lit. Il gouverne tout, avec le concours de ses intéressés, des commis qu'il a, au début, décidés à mettre de l'argent dans la maison, qui forment quelque chose comme un conseil des ministres sous un roi absolu et veillent chacun sur une province. Devant la femme, il affecte des extases, reste ravi et câlin, emporté continuellement dans de nouvelles amours, et ses coups de cœur sont comme une réclame à sa vente, on dirait qu'il enveloppe tout

le sexe de la même caresse, pour mieux l'étourdir et le garder à sa merci. D'ailleurs, il garde son ancien fond de brutalité; quand les femmes l'auront aidé à faire sa fortune, il compte bien les jeter toutes par terre, comme des sacs vides [40]. Sans vains scrupules, il a demandé à sa maîtresse, Henriette Desforges, de le présenter au baron Hartmann, il a séduit le grand financier et obtenu par lui le concours du Crédit Immobilier.

L'affaire devient alors formidable; elle englobe tout le pâté de maisons, l'îlot compris entre les rues de la Michodière, Saint-Augustin, Monsigny et la future rue du Dix-Décembre, sur laquelle s'ouvrira plus tard une façade majestueuse. Le Bonheur des Dames emplit le quartier de ruines, détruisant tout le petit commerce, dépouillant les entêtés comme Bourras, tuant les Baudu et les Robineau; il est une terrible force qui exerce au loin ses ravages, pousse au vol la comtesse de Boves, accule au cabanon le professeur Marty, dénoue les liens de famille comme dans le ménage Lhomme et réduit en poussière les fabriques mal outillées, comme celle de Gaujean.

Pour mieux trafiquer des désirs de la femme, pour exploiter plus sûrement sa fièvre, Mouret la grise d'attentions galantes; ce sont maintenant des ascenseurs capitonnés, des distributions de bouquets de violettes, un buffet où se plaisent les gourmandes, un salon de lecture qui facilite les rendez-vous d'amour; à l'énorme publicité en catalogues, annonces et affiches, il ajoute les primes aux bébés, des images, des ballons surtout, qui, tenus au bout d'un fil, voyageant en l'air, promènent par les rues une réclame vivante [283]. Enfin, il a imaginé les « rendus », un chef-d'œuvre de séduction jésuitique, donnant une dernière excuse à la femme qui résiste, lui laissant la possibilité de revenir sur une folie, mettant sa conscience en règle et la livrant désarmée aux tentations [284]. Au jour d'une grande vente, la recette dépasse aujourd'hui un million.

Mais en face de Paris dévoré et de la femme conquise, le triomphateur éprouve une faiblesse soudaine, une défaillance de sa volonté, qui le renverse à son tour, sous une force supérieure. Cette défaite du grand capitaine, cette revanche de la femme va être assurée par la petite vendeuse Denise Baudu. Mouret l'a vue arriver au Bonheur des Dames, il y a sept ans, avec ses gros souliers, sa mince robe noire, son air sauvage; elle bégayait, tous se moquaient d'elle, lui-même l'avait

trouvée laide d'abord. Longtemps, elle est restée la dernière de la maison, rebutée, plaisantée, traitée par lui en bête curieuse. Pendant des mois, il a voulu voir comment une fille poussait, il s'est amusé à cette expérience, sans comprendre qu'il y jouait son cœur. Elle, peu à peu, grandissait, devenait redoutable. Peut-être l'a-t-il aimée depuis la première minute, même à l'époque où il ne croyait avoir que de la pitié. C'est en vain qu'il a voulu se dégager de cette possession, Denise apportait tout ce qu'on trouve de bon chez la femme, le courage, la gaieté, la simplicité; et de sa douceur montait un charme, d'une subtilité pénétrante de parfum [401]. Elle s'est obstinément refusée à lui, montrant à son scepticisme que la sagesse d'une femme n'est pas toujours une chose relative. Il trouve en elle une résurrection de madame Hédouin, c'est le bon sens, le juste équilibre de celle qu'il a perdue, jusqu'à la voix douce, avare de paroles inutiles [424].

Et ce vainqueur plie devant elle, tremblant de la voir refuser sa main et repousser la royale fortune qu'il lui offre. Mais Denise ne résiste plus, elle l'aimait et il va l'épouser. La revanche de la femme aura seulement apporté dans le mécanisme trop rude de la maison, un peu de justice et de bonté. Grâce à Denise, les commis n'ont plus le sort précaire d'autrefois; aux coupes sombres, on a substitué un système de congés; il y a un corps de musique, une salle de jeux, des cours du soir, des consultations gratuites. Le Bonheur des Dames se suffit, plaisirs et besoins, au milieu du grand Paris, occupé de ce tintamarre, de cette cité de travail qui pousse si largement dans le fumier des vieilles rues, ouvertes enfin au plein soleil. On va créer une caisse de secours mutuels, qui mettra les employés à l'abri des chômages forcés, et leur assurera une retraite. C'est l'embryon des vastes sociétés du vingtième siècle. Et ce progrès, Denise l'a obtenu en plaidant la cause des rouages de la machine, non par des raisons sentimentales, mais par des arguments tirés de l'intérêt même des patrons [428]. (*Au Bonheur des Dames.*)

Octave assiste à l'enterrement de son petit-cousin, le peintre Claude Lantier. Très riche, bon prince dans son élégance, il a voulu prouver son goût élevé des arts. Il mène le deuil avec une correction charmante et fière [477]. (*L'Œuvre.*)

Octave Mouret, dont la fortune colossale grandit toujours, a, vers la fin de l'hiver 1872, un deuxième enfant de sa femme

Denise Baudu, qu'il adore, bien qu'il recommence à se déranger un peu [129]. La petite fille demeure chétive, inquiétante, tandis que le petit garçon, qui tient de sa mère, est magnifique [131]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Mouret** (MADAME OCTAVE), *née* BAUDU. — Voir BAUDU (DENISE).

**Mouret** (MADAME OCTAVE), *née* DELEUZE. — Voir DELEUZE (CAROLINE).

**Mouret** (SERGE) (1). — Deuxième enfant de François Mouret et de Marthe Rougon. Frère d'Octave et de Désirée. Né en 1841 à Plassans [161]. (*La Fortune des Rougon.*)

Il fait ses études au collège de Plassans et, à dix-sept ans, il est bachelier. C'est le savant de la famille, un esprit très tendre et très grave, un tempérament nerveux qui, sous l'influence de l'abbé Faujas, s'exaltera vite dans le sens de la mysticité. Un refroidissement contracté à la veille de son départ pour Paris, où il devait finir ses études, le met aux portes de la mort, l'abbé devient son grand ami, et à peine convalescent, plein d'une extase religieuse, il demande à entrer au séminaire [183]. C'est là qu'on ira le chercher pour venir au lit de sa mère mourante [402]. (*La Conquête de Plassans.*)

Au séminaire de Plassans, ancien couvent tout plein d'une odeur séculaire de dévotion [117], Serge a vécu cinq années heureuses. Indifférent aux faiblesses de ses camarades, il s'est replié sur lui-même, se donnant à Dieu, l'approchant chaque année de plus près, emporté dans un rêve d'amour et de foi. Devenu curé des Artaud, coin de Provence aride et perdu, il a laissé toute la fortune paternelle à son frère Octave et ne tient plus au monde que par sa sœur l'innocente Désirée, dont il s'est chargé. Il vit dans un désir d'anéantissement, dans une ardeur mystique, dans une adoration éperdue de la Vierge, fermé aux joies terrestres, sourd aux voix qui montent de cette terre ardente où grouille une incessante fécondation, mortifiant sa chair, s'abimant en de profondes extases qui, à vingt-cinq ans,

(1) *Serge Mouret, né en* 1841. [Mélange dissémination. Ressemblance morale et physique de la mère. Cerveau du père troublé par l'influence morbide de la mère. Hérédité d'une névrose se tournant en mysticisme]. *Prêtre. Vit encore, curé de Saint-Eutrope.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

l'entraîneront au délire, terrassé par une fièvre qui le mettra à deux doigts de la folie et de la mort.

Mené au Paradou par son oncle, le docteur Pascal, qui l'a sauvé et qui rêve une cure merveilleuse en ce Paradis terrestre où le malade, redevenu enfant, doit vivre une existence nouvelle, Serge se trouve en présence d'Albine, la délicieuse fille qui est comme l'âme vivante et un peu sauvage de l'admirable forêt vierge. Et c'est, entre le jeune prêtre qui a tout oublié de sa vie passée, et la pure enfant qui s'ignore, une douce amitié qui naît, puis un amour candide, puis une adoration grandissante, c'est le lent apprentissage de leur tendresse, une Genèse nouvelle où la nature splendide et complice leur enseigne le bonheur. Mais, à l'heure même de la possession, quand Serge et Albine sont encore dans la stupeur de leur félicité, l'irruption de frère Archangias, dans cet Éden nouveau, replace brusquement l'abbé Mouret en présence de son passé [278]. Invinciblement entraîné vers ce clocher des Artaud où sonne l'angelus, il quitte le Paradou sans détourner la tête, rentre en sa cure et vit de longs jours en une agonie muette, s'écrasant le cœur, luttant pour la mort de son sexe, cherchant en vain l'oubli, n'osant plus adorer l'Immaculée-Conception, dont la grâce féminine était un piège. Il se réfugie en une dévotion extraordinaire pour la Croix [323], trouve enfin la grâce et redevient la chose de Dieu, au point de résister victorieusement aux appels poignants d'Albine et de revenir au Paradou, de revoir ces fleurs, ces arbres, ces rochers, ces sources, toute cette nature imprégnée de passion, sans un frisson de sa chair anéantie. Et il achève sa lutte victorieuse contre la vie, en jetant sur le corps d'Albine morte, la poignée de terre de l'officiant [423]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

Envoyé plus tard à Saint-Eutrope, au fond d'une gorge marécageuse, il s'est cloîtré là avec sa sœur Désirée, dans une grande humilité, refusant tout avancement de son évêque, attendant la mort en saint homme qui repousse les remèdes, bien qu'il souffre d'une phtisie commençante [129]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Mouret** (SILVÈRE) (1). — Troisième enfant d'Ursule Mac-

(1) *Silvère Mouret, né en 1834; meurt. en 1851, la tête cassée d'un coup de pistolet, par un gendarme.* [Élection de la mère. Innéité de la ressemblance physique]. (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

quart et du chapelier Mouret. Frère de François et d'Hélène. Né à Marseille, en 1834, orphelin à six ans, il vient à Plassans avec François. Accueilli de mauvaise grâce par l'oncle Pierre Rougon, Silvère grandit dans les larmes, comme un malheureux abandonné, jusqu'au jour où sa grand'mère Adélaïde Fouque, ayant pitié de lui, l'emmène en son logis de l'impasse Saint-Mittre. C'est alors une heureuse vie pour l'enfant, en qui la vieille femme, pleine de tendresse contenue, trouve une lointaine ressemblance avec le grand-père Macquart. Silvère la cajole, il invente pour elle le nom caressant de tante Dide; d'abord effrayé des crises nerveuses qui la secouent périodiquement, il s'habitue à ces fureurs incompréhensibles, il est pris de pitié devant la douloureuse aïeule victime de maux inconnus, il la soigne doucement et l'aime d'une affection silencieuse et attendrie [165].

A douze ans, ayant seulement quelques notions d'orthographe et d'arithmétique, il entre comme apprenti chez Vian, un charron voisin, et devient en peu de temps un excellent ouvrier. Plein du désir de s'instruire, il fréquente l'école de dessin, puis il s'enfonce dans l'étude sans guide, acquérant des bribes de science, s'appliquant à lire tous les volumes dépareillés, science, histoire, philosophie, qui lui tombent sous la main, se faisant une idée sainte de tant de grandes choses qu'il entrevoit. Cette vie sérieuse lui donne une âme exaltée, où s'amassent tous les enthousiasmes [167].

Les idées républicaines le passionnent; prédisposé à l'utopie par certaines influences héréditaires [226], il veut le bonheur universel, un gouvernement idéal d'entière justice et d'entière liberté. Ces belles aspirations, que l'oncle Antoine Macquart essaye vainement d'exploiter au profit d'une vengeance personnelle [179], ces rêveries sans fin surexcitent le généreux enfant dont le docteur Pascal va dire un peu plus tard : La famille est complète, elle aura un héros [257]; mais ce n'est pas seulement la déesse Liberté qui exalte Silvère, il éprouve une tendresse infinie pour Miette, la fille du forçat Chantegreil, innocente enfant persécutée de tous et dont il a voulu être l'ami, la sauvant du désespoir, lui apportant la rédemption. Leurs pures amours au fond de l'aire Saint-Mittre durent deux belles années pleines de douceurs infinies et s'achèvent dans un ardent baiser [206], que le coup d'État noie dans le sang. Deux jours après la mort de Miette, tuée à Saint-Roure par les

troupes de l'ordre [263], Silvère qui avait accidentellement éborgné le gendarme Rengade [189] est assassiné par celui-ci, dans le coin même de l'aire Saint-Mittre où avait fleuri la fraîche idylle [382]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Mousseau** (ABBÉ). — Prêtre du clergé de Plassans. A prêché au pèlerinage de Saint-Janvier [236]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Mourgue.** — Paysan de Poujols, cinquante ans, voûté, mains raidies, face plate. Parti, armé d'une fourche, avec tout son village qui s'insurgeait contre le coup d'Etat, il a été arrêté à Saint-Roure ; puis, ramené dans un complet ahurissement avec les autres prisonniers accouplés deux à deux, attaché par un bras au jeune Silvère Mouret, Mourgue est assassiné en même temps que ce dernier par le gendarme Rengade [383]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Mouton.** — Chat des Quenu, aimé de la petite Pauline [101]. Sa peau pète de graisse. C'est un gros chat jaune, avec un double menton, plein de quiétude dans ce milieu d'abondante nourriture. Troublé par l'intrusion du triste Florent, Mouton ne digère plus en paix ; il participe à l'hostilité générale et ne retrouvera son bel appétit qu'après le départ de ce maigre inquiétant [349]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Muche.** — Fils de Louise Méhudin, la belle Normande, qui l'a mis au monde sept mois après la mort d'un fiancé, employé à la Halle. A grandi librement au milieu de la poissonnerie, exprimant ses admirations par un éternel « C'est rien muche ! » qui lui vaut son surnom. Est, à sept ans, un petit bonhomme joli comme un ange et grossier comme un roulier. Cheveux châtains crépus, beaux yeux tendres, bouche pure, il dit des mots gras à écorcher un gosier de gendarme. Son grand succès est de faire la maman Méhudin quand elle est en colère [149]. Attiré par la chaleur du poêle vers le bureau de l'inspection, il a intéressé Florent qui, dans son rêve secret de dévouement, veut l'instruire, retrouvant en lui son jeune frère Quenu au bon temps de la rue Royer-Collard. Muche, docile et aimant, s'attache à Florent et devient le trait d'union entre sa mère et son professeur ; les leçons continuent rue Pirouette, Muche étudie gravement, il apprend l'écriture sur des cahiers où Florent a tracé des modèles subversifs, formules lapidaires qui seront une lourde charge contre lui dans l'affaire du complot des Halles [335]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Muffat** (Maman). — Femme du général Muffat de Beuville, créé comte par Napoléon Ier. Une vieille insupportable, toujours dans les curés ; d'ailleurs, un grand air, un geste d'autorité qui pliait tout devant elle [74]. Tant que la maman Muffat a vécu, l'hôtel de la famille, rue de Miromesnil au coin de la rue de Penthièvre, a gardé une mélancolie de couvent ; on entrait là dans une dignité froide, dans des mœurs anciennes, un âge disparu exhalant une odeur de dévotion [68]. (*Nana*.)

**Muffat de Beuville** (Comte). — Fils du général. Mari de Sabine de Chouard. Père d'Estelle. La maman Muffat lui a donné une éducation sévère : tous les jours à confesse, pas d'escapades, pas de jeunesse d'aucune sorte [74]. Sa chambre d'enfant était toute froide ; plus tard, à seize ans, lorsqu'il embrassait sa mère, chaque soir, il emportait jusque dans son sommeil la glace de ce baiser. Un jour, en passant, il a aperçu par une porte entre-bâillée, une servante qui se débarbouillait, et c'est l'unique souvenir qui l'ait troublé, de la puberté au mariage. Entré vierge dans la chambre nuptiale, il a trouvé chez sa femme une stricte obéissance aux devoirs conjugaux ; lui-même éprouvait une sorte de répugnance dévote. Il a grandi, il a vieilli, ignorant de la chair, plié à de rigides pratiques religieuses, ayant réglé sa vie sur des préceptes et des lois [101], avec des crises de foi d'une violence sanguine, pareilles à des accès de fièvre chaude. Grâce au souvenir de son père, il s'est naturellement trouvé en faveur après le Deux-Décembre. Il est maintenant chambellan de l'impératrice.

Carré et solide, avec sa chevelure fortement plantée [59], son visage encadré de favoris, sans moustaches [74], il sent brusquement sa jeunesse qui s'éveille devant Nana, devant la soudaine révélation de la femme; c'est une puberté goulue d'adolescent, brûlant tout à coup dans sa froideur de catholique et dans sa dignité d'homme mûr [179]. La savante tactique de Nana, qui se refuse obstinément, détermine en lui de terribles ravages, il mord la nuit son traversin et sanglote, exaspéré, évoquant toujours la même image sensuelle. Malgré Venot, malgré tout un passé de vertu rigoriste, il se donne éperdument à cette fille, qui va corrompre sa vie : en trois mois, il se sent gâté jusqu'aux moelles par des ordures qu'il n'avait pas soupçonnées. Tout pourrit en lui. Il a commencé par souffrir des mensonges de Nana, il s'est senti lâche devant elle ; pour contenter ses curiosités, il l'a renseignée sur la

comtesse, lui a même donné des détails sur sa nuit de noces [241]. Une courte révolte a paru le sauver, lorsque, surprise par lui aux bras du hideux Fontan, cette fille l'a traité de cocu et, furieuse de s'entendre appeler putain, lui a répondu cyniquement : Et ta femme ! [258]. Mais l'affront a été vite oublié.

Nana disparue, remplacée un instant par Rose Mignon, reconquiert lentement Muffat par les souvenirs, par les lâchetés de la chair. Il a une passion jalouse de cette femme, un besoin d'elle seule, de ses cheveux, de son corps. Pour être de nouveau accepté, il obtient de Bordenave, contre argent, un rôle de femme honnête qu'elle convoite dans la *Petite Duchesse*; il s'abaisse même à solliciter l'auteur, ce Fauchery qu'il soupçonne d'être l'amant de la comtesse ; il installe luxueusement Nana dans un hôtel de l'avenue de Villiers, ne demandant, en échange de ses ruineuses folies, qu'une promesse de fidélité. Bientôt, d'ailleurs, il se résignera à n'être plus l'amant exclusif. Le chien Bijou est le premier petit hommme dont il soit jaloux [355] ; puis, il tolère Satin [360] ; il surprend Nana aux bras de Georges Hugon [452] ; ensuite, c'est Foucarmont [475], d'autres encore ; il en arrive plus tard à accepter les inconnus, tout un troupeau d'hommes galopant au travers de l'alcôve [482].

Il a eu des crises de remords ; cet homme, qui fait sa prière tous les soirs avant de monter dans le lit de Nana, a voulu se réfugier dans la religion, ses crises de foi ont repris une violence de coups de sang, le laissant comme assommé ; dans sa détresse, il a répété continuellement : « Mon Dieu... mon Dieu... mon Dieu. » C'était le cri de son impuissance, le cri de son péché, contre lequel il est resté sans force, malgré la certitude de sa damnation [425]. L'influence de la dangereuse fille demeure entière ; il accepte pour gendre Daguenet, un ancien amant de cœur de Nana [382]. Eclairé sur l'adultère de sa femme, il a passé une nuit atroce, rêvant de vengeance, voulant souffleter l'amant, plaider en séparation ; mais dans l'élan de sa colère, quelque chose d'appauvri et de honteux est venu l'amollir ; sa maîtresse l'a convaincu qu'il devait pardonner et se remettre avec sa femme. Et il a consenti à cette bassesse, parce qu'il est à court d'argent et qu'une signature de Sabine lui est nécessaire pour trouver des fonds. Sa virilité, enragée par l'injure, s'en est allée à la chaleur du lit de Nana [435].

Toute la dignité de Muffat s'est écroulée. Rue de Miromesnil,

il donne la main à l'amant de la comtesse [118] : avenue de Villiers, il met son dernier amour-propre à rester monsieur pour les domestiques et les familiers de la maison ; il subit le pouvoir tyrannique de la fille, marche à quatre pattes, fait le cheval ou le chien ; il apporte son costume de chambellan, un costume plein d'apparat, évoquant la majesté de la cour impériale, et Nana, dans une rancune inconsciente de famille, léguée avec le sang, l'oblige à cracher dessus, à le piétiner, à écraser les aigles et les décorations [492]. Puis, c'est une dernière honte. Dans un lit magnifique dont il vient de faire don à cette femme, un lit d'or et d'argent où elle pourra étendre la royauté de ses membres nus, un autel d'une richesse byzantine, digne de la toute-puissance de son sexe, Muffat, le petit Mufe comme elle l'appelle, surprend son beau-père, le vieux marquis de Chouard, épave comique et lamentable, loque humaine tombée au gâtisme et qui met un coin de charnier dans la gloire des chairs éclatantes de la monstrueuse idole [494].

C'est alors un dernier élan vers Dieu. La vie de Muffat est foudroyée ; les pudeurs révoltées des Tuileries l'ont obligé à donner sa démission de chambellan ; Estelle, sa fille, lui intente un procès, pour une somme de soixante mille francs, l'héritage d'une tante qu'elle aurait dû toucher à son mariage ; ruiné, il vit étroitement avec les débris de sa grande fortune ; après des aventures, la comtesse est rentrée ; il la reprend, dans la résignation du pardon chrétien ; elle l'accompagne partout comme sa honte vivante. Et définitivement reconquis par Venot, il oublie au fond des églises les voluptés de Nana ; les genoux glacés par les dalles, il retrouve ses jouissances d'autrefois, les spasmes de ses muscles et les ébranlements délicieux de son intelligence, dans une même satisfaction des obscurs besoins de son être [497]. (*Nana.*)

**Muffat de Beuville** (COMTESSE). — Voir CHOUARD (SABINE DE).

**Muffat de Beuville** (ESTELLE). — Fille du comte. Mariée à Daguenet. A seize ans, c'est une jeune personne mince et insignifiante [69], nulle et guindée [76]. Une jolie planche, dit-on, à mettre dans un lit [83]. Après le mariage, chez cette fille plate, une femme d'une volonté de fer apparaît tout à coup ; elle domine complètement son mari [476] (*Nana.*)

**Müller** (BLANCHE). — Actrice en vogue. Joue la Belle Hélène aux Variétés. Très lancée, elle donne un bal aux prin-

cesses de la rampe et aux reines du demi-monde [154], trompe son attaché d'ambassade avec son coiffeur [135] et remplace Laure d'Aurigny comme maîtresse du duc de Rozan, à qui elle mange un second demi-million [343]. (*La Curée.*)

**Mussy** (DE). — Jeune diplomate de vingt-six ans qui fait son chemin en conduisant le cotillon avec des grâces particulières. C'est l'être le plus insignifiant du monde [130]. Quatrième amant de Renée Saccard et lâché par elle, il intéresse en vain à sa cause Maxime, un ancien ami de collège [39]. Attaché à l'ambassade d'Angleterre, où le ministre lui a dit qu'une tenue sévère est de rigueur, il se guinde, affecte de vieillir [286], et ne redevient galant que lorsqu'il est nommé à l'ambassade d'Italie [343]. (*La Curée.*)

# N

**Nana** (1). — Fille de Gervaise Macquart et de Coupeau. Mère de Louis Coupeau dit Louiset. Née à Paris, rue Neuve de la Goutte-d'Or, le 30 avril 1852. On l'appelle Nana à cause de son prénom d'Anna qu'elle tient de sa marraine, madame Lorilleux [130]. A six ans, elle va dans une petite pension rue Polonceau; c'est déjà une vaurienne finie, insupportable en classe; elle règne sur tous les galopins du quartier et grandit sous les mauvais exemples du ménage, le père ivrogne, la mère se partageant entre Coupeau et Lantier [347]. A treize ans, déjà remplie de vice, elle fait sa première communion et entre comme apprentie fleuriste dans un atelier de la rue du Caire [413] où s'achève sa démoralisation. Elle n'a aucun goût pour le travail, est mal embouchée, méprise profondément ses parents et se galvaude dans le quartier. Ouvrière, elle gagne deux francs par jour; c'est déjà une belle fille blonde, très blanche de chair, très grasse, très dodue; elle a une peau veloutée de pêche, un nez drôle, un bec rose, des yeux luisants [451]. Devenue très coquette, elle se fait suivre par un vieux roquentin, fabricant de boutons en os boulevard de la Villette et, comme l'existence est devenue impossible chez les Coupeau, elle lâche définitivement l'atelier et file un beau jour avec son vieux [475]. Retrouvée dans un bastringue, elle rentre pour

---

(1) *Anna Coupeau, dite Nana, née en 1852, a, d'un inconnu, un enfant, Louis, en 1867, et le perd en 1870; meurt elle-même de la petite vérole, quelques jours plus tard.* [Mélange soudure. Prédominance morale du père. Ressemblance physique, par influence, avec le premier amant de sa mère, Lantier. Hérédité de l'alcoolisme se tournant en perversion morale et physique. État de vice]. (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

quelques jours à la maison, puis elle disparaît définitivement, ayant eu la chance de rencontrer un vicomte qui l'a mise dans la soie [502]. (*L'Assommoir.*)

A seize ans, elle a eu un enfant de père inconnu, Louiset, un enfant chétif qui lui inspire des crises d'amour maternel [40]. A dix-huit ans, elle est très grande et très forte, elle a une petite bouche rouge, un adorable trou au menton et des grands yeux d'un bleu très clair. Un riche marchand de Moscou, venu passer un hiver à Paris, l'a installée dans un appartement du boulevard Haussmann, entre la rue de l'Arcade et la rue Pasquier. Elle vit là en fille lâchée trop tôt par un premier monsieur sérieux, retombée à des amants louches, tout un début difficile, un départ manqué [36]. Deux hommes payent, un commerçant du faubourg Saint-Denis, de tempérament économe, qu'elle appelle le vieux grigou, et un Valaque, un prétendu comte, qu'elle appelle le moricaud; tous deux sont trompés pour un amant de cœur, Daguenet, son Mimi [39].

Bordenave, directeur des Variétés, toujours à l'affût des belles filles, a l'idée de la lancer dans une pièce, la *Blonde Vénus*, où elle n'aura qu'à se montrer pour vaincre. Malgré sa voix faubourienne et son ignorance des planches, elle dégage une odeur de vie, une toute-puissance de femme dont le public va se griser. Par la simple exhibition de son éclatante beauté blonde, Nana obtient un succès étourdissant, c'est le lançage immédiat; toute une meute d'hommes, affolée par le rut qui monte d'elle, l'a suivie à la trace; sûre désormais de l'avenir, elle pourra choisir ses amants, chasser le vieux grigou et le moricaud, dédaigner Steiner, tenir la dragée haute à Muffat; un héritier royal, le prince d'Écosse, traversera le détroit pour lui offrir ses hommages.

L'histoire de son existence va se trouver tout entière dans une chronique de Fauchery, intitulée *la Mouche d'Or*. C'est l'histoire d'une fille, née de quatre ou cinq générations d'ivrognes, le sang gâté par une longue hérédité de misère et de boisson, qui se transforme chez elle en un détraquement nerveux de son sexe de femme; elle a poussé dans un faubourg, sur le pavé parisien; et, grande, belle, de chair superbe ainsi qu'un plante de plein fumier, elle venge les gueux et les abandonnés dont elle est le produit. Avec elle, la pourriture qu'on laisse fermenter dans le peuple, remonte et pourrit l'aristocratie; elle devient une force de la nature, un ferment de destruc-

tion, sans le vouloir elle-même, corrompant et désorganisant Paris entre ses cuisses de neige, le faisant tourner comme des femmes, chaque mois, font tourner le lait; et c'est à la fin de l'article que se trouve la comparaison de la mouche, une mouche couleur de soleil, envolée de l'ordure, une mouche qui prend la mort sur les charognes tolérées le long des chemins, et qui, bourdonnante, dansante, jetant un éclat de pierreries, empoisonne les hommes rien qu'à se poser sur eux, dans les palais où elle entre par les fenêtres [237].

Toujours convaincue de sa supériorité sur les honnêtes gens qui l'assomment, Nana fait le mal avec une inconscience parfaite. Le petit Georges Hugon l'amuse, elle le traite en gamin, ne prenant pas ses déclarations au sérieux, s'amusant de lui comme d'un petit homme sans conséquence [191]; par une fantaisie de fille sentimentale, elle lui cède; elle cède aussi au frère de Georges, le lieutenant Philippe Hugon, un robuste garçon qui lui plaît. Et cette double liaison se dénoue tragiquement, dans la honte et la mort, sans que Nana soupçonne un instant sa propre culpabilité. Une fugue a traversé sa liaison avec Muffat : elle a disparu pour vivre avec l'acteur Fontan qui la bat, l'exploite et la rejette dans la crotte du début [292]. Mais après ce coup de tête, Nana redevient une femme chic, rentière de la bêtise et de l'ordure des mâles, marquise des hauts trottoirs [339]. C'est une ascension brusque et définitive, un train qui dépasse trois cent mille francs par an, un appétit de dépenses toujours éveillé, un dédain naturel de l'homme qui paye, un continuel caprice de mangeuse et de gâcheuse, fière de la ruine de ses amants [343]. Elle jure fidélité à Muffat, ce qui ne l'empêche pas de céder à Vandeuvres, non par toquade, mais pour se prouver qu'elle est libre. Nana ne sait pas se refuser; elle se donne aux amis, aux passants, en bonne bête née pour vivre sans chemise [175]. Comme elle a, dans son gaspillage effréné, de continuels besoins d'argent, elle s'en tire par des visites à la Tricon, elle va chez l'entremetteuse avec l'aisance de l'habitude, comme les pauvres gens vont au Mont-de-piété [165].

Dans son luxe, elle s'ennuie à crever. Une ancienne amie de pension, avec qui elle a battu le pavé, la petite Satin, devient son vice: elle la dispute à madame Robert et finit par l'accaparer, l'imposant à Muffat et aux autres; et Satin règne avec elle, dans le tranquille abus de leur sexe et leur mépris avoué de l'homme [367].

Nana est avant tout une brave fille ; le chagrin autour d'elle la fait souffrir; si elle a été trop dure pour ses domestiques, elle leur présente des excuses [372]. Quant aux gens chics, ils ne l'épatent plus, saleté en haut, saleté en bas, c'est toujours saleté et compagnie [393]. Son bonheur semble être d'avilir Muffat, de le jeter à la boue. Elle lui a imposé Daguenet pour gendre [362]; de Muffat elle a fait « petit mufe » et c'est ainsi qu'elle le nomme; elle lui prêche des complaisances, d'accord en ceci avec le doux Venot; elle le décide à renouer avec sa femme qui le trompe. Et les catastrophes qui l'entourent, Vandeuvres flambé dans son écurie, Foucarmont perdu dans les mers de la Chine, Steiner dépouillé et réduit à vivre en honnête homme, les Muffat effondrés, l'imbécile La Faloise à la côte, le blanc cadavre de Georges, que garde Philippe sorti la veille de prison, tous ces malheurs, ce peuple abattu à ses pieds, la laissent insensible. Elle conserve son inconscience de bête superbe, ignorante de sa besogne, restée grosse, restée grasse, d'une belle santé, d'une belle gaieté.

Maintenant, son œuvre de ruine et de mort est faite; la mouche envolée de l'ordure des faubourgs, apportant le ferment des pourritures sociales, a empoisonné ces hommes rien qu'à se poser sur eux [504]. Et Nana va mourir en bête putréfiée. Après une retentissante exhibition au théâtre de la Gaîté, dans *Mélusine*, où Bordenave lui a ménagé trois poses plastiques, où Paris l'a revue dans toute sa gloire, elle est allée en Orient, de prodigieuses légendes ont circulé, la conquête d'un vice-roi, une colossale fortune faite en Russie; puis elle revient, elle retrouve chez sa tante, madame Lerat, le petit Louiset atteint de la variole, la contagion s'abat sur elle et, secourue par Rose Mignon, elle va mourir dans une chambre du Grand-Hôtel, formant là un charnier, un tas d'humeur et de sang, une pelletée de chair corrompue [524]. (*Nana.*)

**Nana.** — Pouliche de l'écurie Vandeuvres. C'est pour faire honneur à l'actrice des Variétés qu'on a donné à ce pur-sang le nom de Nana. La pouliche est d'une blondeur de fille rousse ; elle luit à la lumière comme un louis neuf, la poitrine profonde, la tête et l'encolure légères, dans l'élancement nerveux et fin de la longue échine [409]. Battue honteusement dans le prix de Diane, non placée en avril en courant le prix Des Cars et la Grande Poule des Produits, Nana montée par Price est l'outsider du Grand Prix de Paris [383]. Le succès

frauduleux de la pouliche amène la disqualification de son propriétaire. (*Nana.*)

**Nathansohn.** — Coulissier. Petit blond très actif. Est venu de Besançon où son père, d'origine autrichienne, est horloger. Entré au Crédit Mobilier, il a compris le mécanisme de la finance et s'est dit que ce n'est pas si malin, qu'il n'y a qu'à ouvrir un guichet [23]. Il a rapidement prospéré et, favorisé de la chance, est devenu un gros monsieur [338]. Son flair de juif l'avertit en temps utile de la position de Saccard; grâce à un gain de trois millions réalisé dans la débâcle de la Banque Universelle, il devient un des rois de la coulisse [392]. (*L'Argent.*)

**Naud.** — Cordonnier de la rue d'Antin. Le Bonheur des Dames lui fait une grosse concurrence [447]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Naudet.** — Cousin des Quenu. Membre du conseil de famille de Pauline [26]. Consent à l'émancipation [117]. (*La Joie de vivre.*)

**Naudet.** — Un grand marchand de tableaux, qui révolutionne le commerce de la peinture. Ce n'est plus le vieux jeu du père Malgras. Naudet a des allures de gentilhomme, jaquette de fantaisie, brillant à la cravate, pommadé, astiqué, verni; grand train d'ailleurs, voiture au mois, fauteuil à l'Opéra, table réservée chez Bignon, fréquentant partout où il est décent de se montrer. Pour le reste, un spéculateur, un boursier, qui se moque radicalement de la bonne peinture. Il apporte l'unique flair du succès, il devine l'artiste à lancer, non pas celui qui promet le génie discuté d'un grand peintre, mais celui dont le talent menteur, empli de fausses hardiesses, va faire prime sur le marché bourgeois. C'est lui qui invente Fagerolles. Il spécule sur l'ignorance et la vanité des amateurs; avec lui, la peinture n'est plus qu'un terrain louche, des mines d'or aux buttes Montmartre, lancées par des banquiers, et autour desquelles on se bat à coups de billets de banque [244].

Plus tard, l'ambition lui tourne la tête, il parle de couler tous les autres marchands, il a fait bâtir un palais, où il se pose en roi du marché, centralisant les chefs-d'œuvre, ouvrant les grands magasins modernes de l'art, faisant sonner des bruits de millions dès son vestibule [390]. Mais la débâcle finit par venir; Naudet, dont les dépenses ont grandi avec les

gains, en a été réduit à l'expédient des ventes fictives, il a culbuté dans l'outrance et les mensonges de l'agio; maintenant les prix s'effondrent de jour en jour, c'est parmi les amateurs un affolement pareil aux paniques de Bourse, et Naudet sent crouler sous lui son hôtel royal [443]. (*L'Œuvre*.)

**Négrel** (MADAME). — Sœur d'Hennebeau. Mère de Paul Négrel. Elle a été mariée à un capitaine provençal et, devenue veuve, a vécu à Avignon d'une maigre rente, se contentant de pain et d'eau pour faire parvenir son fils [226]. (***Germinal***.)

**Négrel** (PAUL). — Fils de madame Négrel. Sorti de l'École polytechnique dans un mauvais rang, il a donné sa démission sur le conseil de son oncle Hennebeau, directeur général des mines de Montsou, et il a été attaché au Voreux comme ingénieur. Les ouvriers l'appellent le petit Négrel. C'est un garçon de vingt-six ans, mince et joli, avec des cheveux frisés et des moustaches brunes; son nez pointu, ses yeux vifs, lui donnent un air de furet aimable, d'une intelligence sceptique, qui se change en une autorité cassante avec son personnel. Il se prétend républicain, ce qui ne l'empêche pas de conduire les ouvriers avec une rigueur extrême, et de les plaisanter finement, en compagnie des dames [234]. Vêtu comme eux dans la mine, barbouillé comme eux de charbon, il montre un courage à se casser les os, il les réduit au respect en passant par les endroits les plus difficiles, toujours le premier dans les éboulements et dans les coups de grisou [56].

Chez son oncle, il est traité en enfant de la maison; il y a sa chambre, y mange, y vit, ce qui lui permet d'envoyer à sa mère la moitié de ses appointements de trois mille francs [226]. Il se laisse rapidement séduire par sa tante, une maîtresse maternelle et avisée, qui le récompenserait par un beau mariage avec Cécile Grégoire, si celle-ci n'était étranglée avant la noce par Bonnemort. Malgré son ironique insouciance des hommes et des choses, le jeune ingénieur se sent blêmir, pendant la grève, devant la marche furieuse des mineurs; c'est la vision rouge de la révolution, il est saisi là d'une épouvante supérieure à sa volonté, une de ces épouvantes qui soufflent de l'inconnu [393]. Un peu plus tard, lors du terrible attentat de Souvarine, il est glacé d'horreur à la pensée de l'homme qui, froidement, a voulu et consommé la destruction du Voreux [528]. Enfin, dans la recherche des victimes, il oublie son scepticisme, il est pris d'une fièvre de dévouement qui, après la réussite, le jette au

cou d'un ouvrier sauvé par lui, le révolté Étienne Lantier, tous deux sanglotant à gros sanglots, dans le bouleversement profond de toute l'humanité qui est en eux [577]. (*Germinal.*)

**Noémi.** — Actrice du Vaudeville. Madame Deberle admire sa façon réaliste de mourir [18]. (*Une Page d'Amour.*)

**Norine.** — Marchande de salaisons. Parcourt les marchés autour de Cloyes [163]. (*La Terre.*)

**Nougarède** (De). — Vieux sénateur très friand. A failli demander la main de Clorinde, après l'avoir vue dans un bal, en Diane chasseresse [13]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Octave.** — Amant de cœur de Blanche de Sivry. Un jour qu'il était avec elle, voilà le vieux qui arrive; que fait Zoé? elle feint de tomber en traversant le salon, le vieux se précipite, court lui chercher un verre d'eau à la cuisine, et monsieur Octave s'échappe [17]. (*Nana.*)

**Orviedo** (Prince d'). — Venu d'Espagne avec une immense fortune financière, a acquis dans la succession d'une demoiselle Saint-Germain un hôtel de la rue Saint-Lazare, attenant à l'ancienne Folie-Beauvilliers. De singulières histoires ont couru sur le prince, sur les origines de sa royale fortune, évaluée à trois cents millions, toute une vie de vols effroyables, non plus au coin des bois, à main armée, comme les nobles aventuriers de jadis, mais en correct bandit moderne, au clair soleil de la Bourse, dans la poche du pauvre monde crédule, parmi les effondrements et la mort. Pendant vingt ans, il s'est fait sa part de butin dans toutes les grandes canailleries légendaires [18]. Le prince meurt foudroyé par une apoplexie. (*L'Argent.*)

**Orviedo** (Princesse d'). — Femme du prince. Fille de la duchesse de Combeville. Mariée à vingt ans sur un ordre formel de sa mère, elle avait un grand renom de beauté et de sagesse, elle était très religieuse, un peu trop grave, bien qu'aimant le monde avec passion. La princesse ignorait le passé de son mari; elle a cependant éprouvé pour lui, dès la première rencontre, une répulsion que sa religion devait être impuissante à vaincre, et bientôt une rancune sourde, grandissante, s'est jointe à cette antipathie, celle de n'avoir pas un enfant de ce mariage subi par obéissance. Elle s'est jetée dans un luxe inouï, aveuglant Paris de l'éclat de ses fêtes, menant

un train que les Tuileries ont jalousé. Puis, après la mort de son mari, ayant hérité de la fortune totale, elle a été mise au courant de l'origine abominable des trois cents millions et une révolte d'honnêteté, peut-être une terreur superstitieuse, l'ont poussée à vouloir réparer tant de monstrueuses iniquités.

Soudainement, elle n'a plus vécu que dans une ardente fièvre de renoncement et de réparation, se retirant comme une recluse dans trois petites pièces du second étage de l'hôtel, avec la vieille Sophie. Toutes ses tendresses refoulées s'épanouissent en une véritable passion pour les pauvres, pour les faibles, les déshérités, les souffrants, ceux dont elle croit détenir les millions volés, ceux à qui elle jure de les restituer royalement, en pluie d'aumônes. Dans son éternelle robe noire, un fichu de dentelle sur la tête, elle ne se considère plus que comme un banquier, chez qui les pauvres ont déposé un trésor, pour qu'il fût employé au mieux de leur usage; elle jette l'or à pleines mains, fondant des crèches, des orphelinats, des asiles, des hôpitaux et enfin l'Œuvre du Travail, qui doit remplacer les maisons de correction. Cent millions ont été dépensés en cinq ans. Aristide Saccard, propriétaire d'un terrain qu'elle a acheté à Neuilly, boulevard Bineau, pour l'Œuvre du Travail, l'a séduite par la façon vive dont il traite les affaires, elle lui a demandé plus tard sa collaboration et, vivant au fond de son petit logement, comme la bonne déesse invisible, elle l'a laissé paraître partout, adoré, béni, accablé de toute la reconnaissance dont elle ne voulait pas [52]. Quand Saccard a dû vendre son palais de la rue de Monceau, il a sous-loué le rez-de-chaussée de l'hôtel d'Orviedo. La plus grande partie de l'hôtel sera plus tard affectée aux bureaux de la Banque Universelle, sans que la princesse veuille s'intéresser dans la moindre mesure à cette création de ses deux locataires, Saccard et Hamelin.

En dix ans, madame d'Orviedo s'est complètement ruinée. Jolie encore à trente-neuf ans, avec son visage rond aux dents de perles, mais le teint jaune, la chair morte comme après dix ans de cloître, elle va finir sa vie dans un couvent de carmélites, muré au monde entier [405]. (*L'Argent.*)

**Ozil.** — Aiguilleur de l'embranchement de Dieppe, entre le tunnel et la station de Malaunay. Un garçon d'une trentaine d'années, ancien militaire maigre et peu bavard, très honnête, tout

à la consigne. Il aimait Flore qui a paru l'encourager un instant; s'imaginant qu'elle se livrait, il a, un soir, essayé de la prendre et a failli être tué par elle d'un coup de bâton [53]. On le déplace à la suite d'une grave négligence, intentionnellement causée par Flore, qui rêvait de jeter, par un faux aiguillage, l'express du Havre sur un train de ballast [316]. (*La Bête humaine.*)

**Pache.** — Soldat au 106e de ligne (colonel de Vineuil). Appartient à l'escouade du caporal Jean Macquart. Chétif et la tête en pointe, arrivé d'un village perdu de Picardie, fidèle aux pratiques religieuses, il est le souffre-douleur de l'escouade et se laisse plaisanter avec la douceur muette des martyrs. Traité de cafard, il fait sa prière à genoux derrière la tente et se signe devant les croix de pierre rencontrées sur les routes [30]. L'influence des camarades finit par faire de lui un mauvais soldat. Le 1er septembre, dans le torrent de fuyards qui coule à plein chemin vers Sedan, il quitte le rang et se laisse entraîner à l'auberge [365]. Interné avec son régiment dans la presqu'île d'Iges, où règne la famine, il a pu faire secrètement une petite provision de vivres; dénoncé par Chouteau, surpris sur le fait, il est sommé de donner son dernier morceau de pain et, comme il résiste farouchement, Lapoulle le tue d'un coup de couteau [460]. (*La Débâcle.*)

**Paillot.** — Fermier des environs de Montsou, à trois kilomètres de Voreux [310]. (*Germinal.*)

**Palette** (LA MÈRE). — Marchande de volailles aux Halles. Vieille femme jaune. A failli tout brûler dans les resserres en éclairant ses poules [232]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Paloque.** — Juge au tribunal de Plassans. Forme avec sa femme le ménage le plus laid du pays [46]. Leurs affreux visages, couturés, livides de bile, sont un éternel sujet de moqueries [76]. Décoré grâce à madame de Condamin, Paloque oublie toutes ses rancunes et se rallie au parti de l'abbé Faujas [344]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Paloque** (MADAME). — Femme du juge. D'une laideur repoussante, aigrie par sa disgrâce physique et par la médio-

crité de sa vie, dévorée d'ambition impuissante, madame Paloque est une des plus mauvaises langues de la ville. Trésorière de l'Œuvre de la Vierge, où elle est entrée pour se mettre en vue [112] et furieuse d'être laissée à l'écart [133], elle voue à l'abbé Faujas une haine féroce et se fait contre lui l'instrument du vicaire général Fenil; elle espionne les relations de l'abbé avec Marthe Mouret [230]. Une décoration opportunément promise à Paloque musèle cette dangereuse mégère [315] et la ramène à Faujas, à qui elle a aussitôt l'impudence de livrer une arme contre Fenil [316]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Paraboulomenos.** — Surnom donné par les élèves du collège de Plassans à un marmiton de la cuisine [37]. (*L'Œuvre.*)

**Paralleluca.** — Surnom d'une laveuse de vaisselle. C'est un monstre, comme Paraboulomenos. Les élèves du collège de Plassans les accusent d'une idylle dans les épluchures [37]. (*L'Œuvre.*)

**Pascal** (Le docteur) (1). — Second fils de Pierre Rougon et de Félicité Puech. Frère d'Eugène, Aristide, Sidonie et Marthe. Né à Plassans en 1813, il ne paraît pas appartenir à la famille. Grand, le visage doux et sévère, il a une droiture d'esprit, un amour de l'étude, un besoin de modestie, une sobriété, un beau mépris de la fortune qui l'isolent complètement, au milieu des appétits désordonnés qui l'entourent. Après de brillantes études médicales à Paris, il rentre à Plassans, s'enferme en une petite maison claire de la ville neuve, s'absorbe amoureusement dans des découvertes scientifiques, se contentant des quelques malades que le hasard lui envoie, gagnant juste de quoi vivre. Sans qu'on s'en doute autour de lui, il adresse d'intéressants mémoires à l'Académie des Sciences et devient un homme très connu et très écouté du monde savant [79]. Plein de perspicacité, il a, dès longtemps, entrevu l'avenir des

(1) *Pascal Rougon, né en* 1813 ; *célibataire; a un enfant posthume de sa nièce Clotilde Rougon, en* 1874 ; *meurt d'une maladie de cœur, le* 7 *novembre* 1873. [Innéité. Combinaison où se confondent les caractères physiques et moraux des parents, sans que rien d'eux semble se retrouver dans le nouvel être]. *Médecin.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

Rougon-Macquart et, du fond de son laboratoire, il observe curieusement leurs évolutions. (*La Fortune des Rougon.*)

En 1854, il a recueilli sa nièce Clotilde, fille d'Aristide, alors âgée de sept ans. Plusieurs fois déjà, il avait offert de la prendre avec lui, pour égayer sa maison de savant [76]. On la lui donne après la mort de la mère. (*La Curée.*)

A cinquante ans, il est déjà d'un blanc de neige, avec une grande barbe, de grands cheveux, au milieu desquels sa belle figure régulière prend une finesse pleine de bonté [45]. A Plassans, où il soigne les pauvres gens pour rien, le peuple le nomme « monsieur Pascal » tout court, supprimant d'instinct le lien nominal qui attache aux Rougon ce savant si parfaitement équilibré. Il soigne le curé des Artaud, son neveu Serge Mouret, observant avec une égale curiosité ce garçon qui agonise dans sa soutane et l'innocente Désirée qui vit si heureuse parmi les bêtes [330]. Serge malade, acculé à la folie mystique, a été sauvé par le docteur Pascal; celui-ci l'a mené au Paradou pour achever de le guérir par un retour vers la nature saine et féconde. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

A soixante ans, Pascal est d'une solidité vigoureuse, la face si fraîche, les traits si fins, les yeux restés limpides, d'une telle enfance, qu'on le prendrait, serré dans son veston de velours marron, pour un jeune homme aux boucles poudrées [2]. Il vit depuis dix-sept ans à la Souleiade, près de Plassans, entre sa nièce Clotilde et sa vieille servante Martine, ayant amassé une rente de six mille francs qui suffit à sa vie de savant modeste et désintéressé, n'ayant gardé qu'une clientèle d'amis qui fournissent l'argent de ses expériences scientifiques [35].

Il étudie passionnément le problème de l'hérédité, question obscure, comme toutes les sciences balbutiantes encore, où l'imagination est maîtresse [40]. Sa propre famille est un magnifique champ d'expériences; on y trouve les accidents nerveux et sanguins qui se déclarent dans une race, à la suite d'une première lésion organique, et qui déterminent, selon les milieux, chez chacun des individus de cette race, les sentiments, les désirs, les passions, toutes les manifestations humaines, naturelles et instinctives, dont les produits prennent les noms de vertus et de vices; cette famille est aussi un document d'histoire, elle raconte le second Empire, du coup d'État à Sedan, car les Rougon-Macquart sont partis du peuple, se sont répandus largement parmi toute la société contemporaine, ont envahi

toutes les situations, emportés par le débordement des appétits, par cette impulsion essentiellement moderne, ce coup de fouet qui jette aux jouissances les basses classes, en marche à travers le corps social [127].

Dans cet amas colossal de faits, il y a de l'histoire pure, l'empire fondé dans le sang, d'abord jouisseur et durement autoritaire, conquérant les villes rebelles, puis glissant à une désorganisation lente, s'écroulant dans le sang, dans une telle mer de sang, que la nation entière a failli en être noyée. Il y a des études sociales, le petit et le grand commerce, la prostitution, le crime, la terre, l'argent, la bourgeoisie, le peuple, celui qui se pourrit dans le cloaque des faubourgs, celui qui se révolte dans les grands centres industriels, toute cette poussée croissante du socialisme souverain, gros de l'enfantement du nouveau siècle. Il y a de simples études humaines, des pages intimes, des histoires d'amour, la lutte des intelligences et des cœurs contre la nature injuste, l'écrasement de ceux qui crient sous leur tâche trop haute, le cri de la bonté qui s'immole victorieuse de la douleur. Il y a de la fantaisie, l'envolée de l'imagination hors du réel, des jardins immenses, fleuris en toutes saisons, des cathédrales aux fines aiguilles précieusement ouvragées, des contes merveilleux tombés du paradis, des tendresses idéales remontées au ciel dans un baiser. Il y a de tout, de l'excellent et du pire, du vulgaire et du sublime, les fleurs, la boue, les sanglots, les rires, le torrent même de la vie charriant sans fin l'humanité [128].

L'étude du problème de l'hérédité, où tant de maux et de souffrances apparaissent au docteur Pascal, éveille d'abord en lui une pitié militante de médecin guérisseur; son rêve est de hâter le bonheur universel par la santé rendue à tous; il imagine des injections hypodermiques, destinées à combattre la débilité humaine, seule cause de tous les maux [42] ; quelques cures heureuses montrent la valeur de sa découverte, mais des scrupules lui sont venus, il tremble à la pensée de cette alchimie qui prétend refaire l'humanité en contrariant la nature dans son but, et alors il ne veut plus songer qu'à soulager, à empêcher la souffrance, qu'il considère comme une cruauté monstrueuse et inutile [217]; dans les dernières années, il finira par mettre son unique croyance en la vie, certain qu'elle doit tirer d'elle seule sa santé et sa force, que l'unique sagesse est de laisser faire la nature [337].

D'esprit large, il a élevé Clotilde, sans lui imposer son credo

philosophique, veillant seulement à l'instruction de la jeune fille, lui donnant en toutes choses des idées pures et saines. Il a permis à Martine de mener l'enfant à l'église, les a laissées toutes deux à leur joie de croire, ne se sentant pas le droit d'interdire à personne le bonheur de la foi [7]. Mais cette belle tolérance de savant aurait le plus désastreux effet, créerait entre Clotilde et son maître un irréparable malentendu, si, à l'heure de la crise décisive, Pascal ne se décidait à opposer la force de la vérité humaine aux chimères du mysticisme.

L'immense amour qui, à leur insu, les a envahis, va renouveler, en leur personne, la sublime légende du vieux roi David et d'Abisaïg, la jeune Sunamite [170]. Et c'est alors une idylle heureuse, un rayonnement de bonheur, un hymne à la nature triomphante, jusqu'au jour où, ruiné par la fuite du notaire Grandguillot, désespéré de n'avoir pu donner à Clotilde l'enfant qui eût consacré leur amour, Pascal a l'héroïsme de s'arracher le cœur en exigeant une séparation qui doit assurer l'avenir de la jeune femme. Pour lui, l'existence ne sera plus qu'une torture, il s'est remis à la besogne, complétant ses glorieux travaux, gardant jalousement l'œuvre dont il est fier, mais cet enthousiaste qui a vécu de passion va être emporté par une maladie de cœur; sous les yeux de son cher disciple Ramond, il en note les progrès, jusqu'au dernier souffle, minute par minute, comme un professeur qui dissèque à l'amphithéâtre [317].

Il meurt solitaire, à l'heure même où Clotilde revient, annonçant la naissance prochaine de l'enfant tant désiré. Et avec Pascal meurt son œuvre, sa magnifique enquête sur les lois de l'hérédité, le monument de sa gloire future, anéanti en un immense autodafé par Félicité Rougon, farouche dans sa haine de la vérité et de la science [363]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Patoir.** — Vétérinaire de Cloyes. Petit gros, sanguin, d'esprit jovial, avec une tête de troupier et des moustaches fortes [45]. Parcourt les routes dans une vieille guimbarde disloquée. (*La Terre.*)

**Pauline.** — Une femme rencontrée par des ouvriers en bordée [532]. (*L'Assommoir.*)

**Pauvre Enfant.** — Un petit troupier du 5ᵉ de ligne. C'est un engagé volontaire, qui n'a pas vingt ans. Il se meurt à l'ambulance de Remilly, d'une blessure reçue au flanc gauche, pendant la bataille de Sedan. Le surnom de « Pauvre Enfant »

lui est resté, parce que, sans cesse, il répète ces mots en parlant de lui-même; et, comme un jour on lui en demandait la raison, il a répondu que c'est sa mère qui l'appelait toujours ainsi [502]. Pauvre Enfant meurt dans les premiers jours de décembre, appelant Henriette Weiss: « Maman! Maman! » et lui tendant des bras si tendres qu'elle a dû le prendre sur ses genoux. La souffrance l'a tellement diminué qu'il ne pèse pas plus lourd qu'un petit garçon, et Henriette le berce pour qu'il meure content [509]. (*La Débâcle.*)

**Payan.** — Un des amants de Clarisse Bocquet. Gaillard à encolure de paysan. C'est un tailleur de pierre débarqué du Midi, et dont sa ville natale est en train de faire un artiste [173]. Il croque à Clarisse vingt-cinq mille francs de meubles donnés par Duveyrier. (*Pot-Bouille.*)

**Péchard** (Antoine). — Voisin des Fouan. Possédait dix-huit arpents de terre et a épousé la Grande qui lui en apportait sept. Meurt jeune, laissant une fille [31]. (*La Terre*).

**Péchard** (Madame). — Voir Grande (La).

**Péchard** (Mademoiselle). — Fille d'Antoine Péchard et de Marianne Fouan. Celle-ci a chassé sa fille, parce que la gueuse s'est obstinée à épouser contre son gré un garçon pauvre, Vincent Bouteroue. La femme et le mari ont eu deux enfants, la malchance les a poursuivis, ils sont morts laissant les petits dans une misère profonde [32]. (*La Terre.*)

**Pecqueux.** — Chauffeur de la Compagnie de l'Ouest. Marié à la mère Victoire, ancienne nourrice de Séverine Aubry. C'est un grand gaillard de quarante-trois ans, maigre avec de gros os, la face cuite par le feu et par la fumée ; ses yeux gris sous le front bas, sa bouche large dans une mâchoire saillante, rient d'un continuel rire de noceur. Natif d'un village près de Rouen, il est entré tout jeune dans la Compagnie, comme ouvrier ajusteur. Puis, à trente ans, s'ennuyant à l'atelier, il a voulu être chauffeur, pour devenir mécanicien. C'est alors qu'il a épousé Victoire, du même village que lui. Mais les années s'écoulent, il reste chauffeur, gagnant, tant pour les primes que pour le fixe, deux mille huit cents francs par an, et mangeant tout en bombance, aux deux bouts de la ligne; jamais, maintenant, il ne passera mécanicien, car il est sans conduite, sans bonne tenue, buveur, coureur de femmes, et devient même à craindre lorsqu'il

est ivre, car il se change alors en vraie bête brute, capable d'un mauvais coup.

Son existence est réglée : il a deux femmes, une à chaque extrémité du parcours, son épouse Victoire à Paris, pour les nuits qu'il y couche, et Philomène Sauvagnat, au Havre, pour les heures d'attente qu'il passe là-bas. Entre Victoire trop grasse et Philomène trop maigre, il répète par farce qu'il n'a plus besoin de chercher ailleurs [81]. Pecqueux a un dévouement de chien pour son mécanicien, Jacques Lantier, qui couvre ses vices; tous deux forment avec leur machine, la Lison, un vrai ménage à trois, uni par la même besogne et les mêmes dangers, sans jamais une dispute [165]. Plus tard, cette bonne entente est rompue, la Lison meurt dans la catastrophe de la Croix-de-Maufras [336], Philomène excite la colère jalouse du chauffeur en se montrant trop empressée à plaire au mécanicien, la vie devient un enfer sur l'étroit plancher où vivent les deux rivaux, leur haine grandit et, un jour où le train emporte vers la Prusse dix-huit wagons de soldats criants et chantants, Pecqueux en qui une ivresse mauvaise a déchaîné la brute, saisit brusquement Jacques à bras-le-corps pour le pousser hors de la plate-forme; cramponnés l'un à l'autre, ils sont entraînés sous les roues par la réaction de la vitesse et ces deux hommes, qui avaient longtemps vécu en frères, sont coupés, hachés dans leur étreinte, réduits à l'état de troncs sanglants, se serrant encore comme pour s'étouffer [414]. (*La Bête humaine.*)

**Peirotte.** — Receveur particulier à Plassans [102]. Tient sa place de la réaction cléricale [119]. Au coup d'État, les insurgés l'emmènent en otage avec les autres autorités de la ville [187], le traitent avec douceur [256] et lui assignent comme prison une auberge de Saint-Roure [259]. Sorti trop tôt dans son affolement, alors que les troupes de l'ordre, ivres de fureur, tirent encore, Peirotte est tué par la dernière décharge [267]; il laisse enfin sa place de receveur aux Rougon qui la convoitent depuis longtemps. On ramène le corps à Plassans [375]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Péqueur des Saulaies.** — Sous-préfet de Plassans. Pas encore quarante ans. Très brun, moustaches cirées, d'une correction irréprochable [47]. Fonctionnaire médiocre, a laissé une coalition royaliste s'emparer de Plassans et faire l'élection Lagrifoul. On le maintient à son poste pour ne pas donner

l'éveil aux légitimistes, mais il reste en dehors des savantes manœuvres gouvernementales et n'aurait même pas le flair de faire bonne figure à l'abbé Faujas, sans les judicieux conseils de la précieuse madame de Condamin, ancienne amie parisienne qui lui ouvre l'intelligence [201]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Péquignot.** — Ami de Lorilleux. Vend des meubles grand'-rue de la Chapelle [109]. (*L'Assommoir.*)

**Perdiguet.** — Chanteur connu de Malignon, qui a promis de l'amener au bal d'enfants des Deberle [130]. (*Une Page d'Amour.*)

**Pérou** (LA MÈRE). — Vieille femme employée par le concierge Gourd. Elle fait les gros nettoyages de la maison, à quatre sous de l'heure. Terrorisée par les violences de l'ancien larbin, qui lui reproche de n'être plus assez forte et qui rogne sur son misérable salaire, elle accepte une réduction en pleurant [328]. (*Pot-Bouille.*)

**Phasie** (TANTE). — Femme de Misard. Mère de Flore et de Louisette. C'est une cousine des Lantier; elle a servi de marraine au petit Jacques et l'a pris chez elle, à Plassans, lorsque Gervaise Macquart et son amant se sont envolés à Paris. Jacques l'appelait dès l'enfance tante Phasie. Elle a eu deux filles, Flore et Louisette, est devenue veuve et s'est remariée à trente-cinq ans avec Misard, un petit homme sournois et avare, de cinq ans plus jeune qu'elle. Jacques l'a retrouvée plus tard avec ses filles et son mari, vivant en un désert de la Normandie, la Croix-de-Maufras, sur la ligne du Havre, où elle est garde-barrière et où Misard est chargé d'un cantonnement. C'est une existence de misère, un ennui à périr, de n'avoir jamais personne à qui causer, pas même un voisin, dans l'éternel flux de voyageurs roulant sans fin sur la voie ferrée. Dès le début, on a donné à tante Phasie cinquante francs par mois, c'est le présent et l'avenir, sans autre espoir. la certitude de vivre et de crever dans ce trou, à mille lieues des vivants; elle a eu longtemps des consolations, lorsque son mari travaillait au ballast et qu'elle demeurait seule à garder la barrière avec ses filles; elle possédait alors, de Rouen au Havre, sur toute la ligne, une telle réputation de belle femme que les inspecteurs de la voie la visitaient au passage.

Mais à quarante-cinq ans, la robuste personne d'autrefois, si

grande, si forte, en paraît soixante; amaigrie et jaunie, secouée de continuels frissons, elle reste là, les semaines, les mois, sur une chaise, dans cette solitude, sentant son corps s'en aller un peu plus d'heure en heure. La solide gaillarde a été peu à peu rongée par le maigre et souffreteux Misard. Entre eux, il y a un duel à mort : tante Phasie possède mille francs, hérités l'an dernier de son père, et elle veut garder cette somme, elle la refuse obstinément à son mari. Celui-ci peut bien la tuer, elle ne cédera pas; même s'il l'empoisonne, il n'aura rien, elle laissera plutôt les mille francs à la terre. Certes, elle se méfie, elle a même une peur secrète, grandissante, la peur du colosse devant l'insecte dont il se sent mangé [43], elle n'accepte rien de lui, sauf le sel, parce que le sel purifie tout, et c'est justement dans le sel qu'il met sa drogue. Après le sel, ce sont les lavements qui introduisent le poison dans son corps; et mourante, elle se console à la pensée de la tête que son mari fera en ne découvrant pas le magot [232]. Morte, ses yeux obstinés restent ouverts, sa tête s'est raidie, un peu penchée sur l'épaule, comme pour regarder dans la chambre, tandis qu'un retrait des lèvres semble les retrousser d'un air goguenard [308]. Et c'est bien elle, définitivement, qui triomphe, car le petit Misard l'a tuée inutilement, il ne trouvera jamais le trésor. (*La Bête humaine.*)

**Pichenette.** — Cheval engagé dans le Grand Prix de Paris [384]. Il est retiré avant la course [405]. (*Nana.*)

**Pichon** (JULES). — Employé de ministère. Il habite avec sa femme l'immeuble Vabre, rue de Choiseul, au quatrième sur la cour. Grand et maigre, l'air dolent. Dernier-né d'une fruitière qui a mangé sa boutique pour faire de son fils un bachelier parce que tout le quartier le disait très intelligent, Pichon a vu sa mère mourir insolvable trois jours avant le triomphe en Sorbonne. Après trois ans de vache enragée chez un oncle, il a eu le bonheur inespéré d'obtenir un emploi public, il a épousé Marie Vuillaume, fille d'un collègue retiré, et il vit plié à la mécanique du bureau, ayant dans ses yeux ternes la résignation hébétée des chevaux de manège, calculant machinalement qu'il a encore trente-six ans à attendre pour être décoré et obtenir deux mille francs de retraite [82]. Plein de manies commençantes, il parle continuellement de son sous-chef, est travaillé dans la rue du seul tourment des éclaboussures de boue et ne connaîtrait aucun imprévu si, décidé à

n'avoir jamais qu'un enfant, comme la saine raison l'exige, il ne voyait sa femme continuellement enceinte, malgré les précautions les plus strictes. (*Pot-Bouille.*)

**Pichon** (Madame Jules). — Voir Vuillaume (Marie).

**Pichon** (Lilitte). — Fille aînée des Pichon. Elle a dix-huit mois quand sa mère devient la maitresse d'Octave Mouret [79]. (*Pot-Bouille.*)

**Pichon** (Rosalie). — Bonne de madame Grandjean. Courte, grasse, la figure ronde sous son étroit bonnet, nez écrasé, bouche rouge, cheveux noirs et drus. Beauceronne. Elle avait été donnée à Hélène par l'abbé Jouve à qui elle avait été recommandée par un curé de village, ancien camarade de séminaire. Rosalie a grandi au presbytère, avec la servante, qui était sa marraine. Elle triomphe dans les petits plats. Avec la permission de madame, elle reçoit chaque dimanche la visite de son fiancé, le soldat Zéphyrin Lacour, en l'honneur de qui elle fait tous les samedis un formidable nettoyage dans sa cuisine [86] et qui se tient bien sage dans un coin. (*Une Page d'Amour.*)

**Picot.** — Soldat d'infanterie. Appartient à la première division du 7e corps, engagée à Frœschwiller, où toute une armée allemande est tombée sur les quarante mille Français de Mac-Mahon. Ceux-ci avaient évacué, le matin, le gentil village de Wœrth et, tout le jour, se sont usé les dents et les ongles pour le réoccuper; on s'est cogné ensuite autour d'Elsasshausen, les Français ont été canardés par un tas de canons qui tiraient à leur aise du haut d'une colline, lâchée aussi le matin; et il n'est resté d'autre ressource que de sacrifier inutilement les cuirassiers. On s'est battu longtemps dans Frœschwiller; un autre que Mac-Mahon aurait refusé la bataille, puisqu'on n'était pas de force, il a tenu jusqu'au bout; pendant près de deux heures, les ruisseaux ont roulé du sang. Et alors que la gauche culbutait les Bavarois, la droite et le centre ont dû céder, les régiments débandés, démoralisés, affamés, ont fui à travers champs, les grands chemins ont vu une affreuse confusion d'hommes, de chevaux, de voitures, de canons, toute la débâcle d'une armée détruite, fouettée du vent fou de la panique. Au lieu de faire sauter les ponts, de combler les tunnels, les généraux ont galopé dans l'effarement, et une telle tempête de stupeur a soufflé, emportant à la fois

les vaincus et les vainqueurs, qu'un instant les deux armées se sont perdues, dans cette poursuite à tâtons [65].

Picot, roulé dans la fatigue et dans la déroute, est resté à demi mort de fatigue au fond d'un fossé, avec son camarade Coutard, du 1er corps. Traînant dès lors la jambe à la queue de l'armée, forcés de s'arrêter dans les villes par des crises épuisantes de fièvre, ils arrivent seulement le 22 août à Reims, un peu remis, en quête de leur escouade. Ils sont dans une déchéance lamentable de soldats sans armes, vêtus de pantalons rouges et de capotes si rattachées de ficelles, rapiécées de tant de lambeaux différents, qu'ils ressemblent à des pillards, à des bohémiens, achevant d'user la défroque de quelque champ de bataille [61]. (*La Débâcle.*)

**Picou.** — Petit rentier de la ville neuve, à Plassans. Fréquente un café de la place des Récollets où il commente d'une voix aigre les nouvelles politiques [299]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Pied-de-Céleri.** — Ami de Coupeau. Il a une jambe de bois, d'où son surnom [178]. (*L'Assommoir.*)

**Piédefer** (Laure). — Tient une table d'hôte rue des Martyrs. C'est une dame de cinquante ans, aux formes débordantes, sanglée dans des ceintures et des corsets. La bonne, au contraire, est une grande maigre, ravagée, aux paupières noires, aux regards flambant d'un feu sombre [278]. Laure Piédefer fait manger pour trois francs les petites femmes dans l'embarras; toutes la baisent sur la bouche avec une familiarité tendre [84] et ce monstre, les yeux mouillés, tâche, en se partageant, de ne pas faire de jalouses. Il y a, dans les trois salons, une centaine de clientes, mêlées au hasard des tables, la plupart touchant à la quarantaine, énormes, avec des empâtements de chairs, des bouffissures de vice noyant les bouches molles; et, au milieu de ces ballonnements de gorges et de ventres, apparaissent quelques jolies filles minces, l'air encore ingénu sous l'effronterie du geste, des débutantes levées dans un bastringue et amenées là par une cliente [278]. (*Nana.*)

**Piédefer** (Zoé). — Un modèle qui loge rue Campagne-Première [17]. C'est une grande brune dont le ventre s'abîme [55]. (*L'Œuvre.*)

**Pierre.** — Valet de chambre des Deberle. (*Une Page d'Amour.*)

**Pierre.** — Employé au Bonheur des Dames; est garçon de table au réfectoire [205]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Pierron.** — Un mineur du Voreux, affecté à l'accrochage. Veuf, ayant une fille de huit ans, la petite Lydie, il s'est marié avec la fille de la Brûlé. Le ménage, installé au coron des Deux cent quarante, en face des Maheu, vit très heureux, au milieu des bavardages, des histoires qui courent sur les complaisances du mari et sur les amants de la femme : pas une dette, deux fois de la viande par semaine, une maison si nettement tenue qu'on se mirerait dans les casseroles [110]. Pierron a un visage doucereux [65]. Forcé de participer à la grève et de faire partie de la délégation, il a écrit au directeur Hennebeau pour se justifier respectueusement [232]. Lorsque les choses se gâtent, il simule une maladie et s'enferme avec sa femme pour se gorger de lapin au milieu du coron affamé [294]. Après l'émeute de Montsou, on l'a arrêté par erreur et il est allé les menottes aux poings jusqu'à Marchiennes [420]. C'était mal reconnaître les services qu'il avait rendus en vendant ses camarades, en les espionnant pour le compte du maître porion Dansaert, amant de sa femme. A la fin de la grève, il redescend l'un des premiers dans la mine, avec une dizaine de cafards de son espèce [493]. Il devient chef d'équipe à l'accrochage et se fait rapidement détester par ses excès de zèle [585]. (*Germinal.*)

**Pierron** (Lydie). — Fille de Pierron. Une chétive fillette de dix ans, déjà hercheuse au Voreux. Éreintée, boueuse, raidissant ses bras et ses jambes d'insecte pour pousser sa berline, elle est, au fond de la mine, pareille à une maigre fourmi noire en lutte contre un fardeau trop lourd [60]. Détestée de la Pierronne, elle empoche en gifles fréquentes les vivacités de la famille [110]. Devant son ami Jeanlin Maheu, elle éprouve une peur et une tendresse de petite femme battue ; elle joue à faire « papa et maman » avec lui : quand il l'emmène, elle galope, elle se laisse prendre avec le tremblement délicieux de l'instinct, souvent fâchée, mais cédant toujours, dans l'attente de quelque chose qui ne vient point [138]. Comme Bébert Levaque, elle est exploitée par Jeanlin, elle est de toutes les parties de maraude, et elle en partage tous les risques sans profit. Au tyrannique Jeanlin, elle finit par préférer de beaucoup le doux et câlin Bébert, son compagnon de peine ; elle voudrait bien être serrée dans ses bras [302]. Mais pendant la grève de Montsou, un feu de peloton arrête

l'idylle commençante et Lydie est tuée raide par une balle, devant la fosse du Voreux [487]. (*Germinal.*)

**Pierronne** (La). — La seconde femme de Pierron. Vingt-huit ans. Elle passe pour la jolie femme du coron, brune, le front bas, les yeux grands, la bouche étroite; avec cela, coquette, d'une propreté de chatte, la gorge restée belle, car elle n'a pas eu d'enfant [110]. Grâce à des protections, la Compagnie l'a autorisée à vendre des bonbons et des biscuits, dont elle étale les bocaux sur deux planches, derrière les vitres de la fenêtre; ce sont six ou sept sous de gain par jour, quelquefois douze le dimanche. Maîtresse du maître porion Dansaert, grâce à qui Pierron obtient toutes les faveurs, très méprisante, dans sa certitude d'être la plus belle et la plus riche, elle sait répondre aux gros mots des mineurs [438]. Après la grève, la Pierronne possède l'estaminet du Progrès, grâce à l'appui de tous ces messieurs de la direction, qui se montrent très bons pour elle [582]. (*Germinal.*)

**Pifard**. — Censeur du collège de Plassans. Son nez fameux s'embusque derrière les portes, pareil à une couleuvrine, décelant au loin sa présence [36]. (*L'Œuvre.*)

**Pillerault**. — Un habitué de la Bourse. Très grand, très maigre, avec des gestes saccadés et un nez en lame de sabre, dans un visage osseux de chevalier errant. C'est un joueur qui érige en principe le casse-cou, déclarant qu'il culbute dans des catastrophes, chaque fois qu'il s'applique à réfléchir. Tout à l'opposé de son ami Moser, Pillerault est une nature exubérante de haussier qui, même quand les baissiers triomphent, paye ses différences avec des éclats de voix, l'air agressif et superbe, comme après une victoire [91]. (*L'Argent.*)

**Piot**. — De la maison Piot et Rivoire, marchands de meubles dont les magasins dorment à l'ombre du passage Sainte-Anne; le Bonheur des Dames a créé un rayon de meubles qui leur porte un coup funeste [263]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Piquette**. — Tient à Montsou un estaminet où loge Chaval [143]. (*Germinal.*)

**Plouguern** (De). — Sénateur de l'Empire. Grand vieillard de soixante-dix ans, sec, osseux, ressemblant à Voltaire [89]. Député légitimiste sous Louis-Philippe, il a montré une soudaine tendresse pour la République après Février et, mis au Sénat par l'Empereur, il est devenu bonapartiste. Mais son

passé de gentilhomme l'oblige à défendre la religion et la famille, tout en restant sceptique jusqu'aux moelles, très dissolu, très inventif, raffinant les jouissances. Il a été pendant trente ans l'amant de la comtesse Balbi; tant que Clorinde a été petite, il a laissé dire qu'elle était sa fille; mais, quand elle est devenue femme, grasse et désirable, il se laisse seulement appeler parrain et la couve de ses yeux restés vifs. Elle se sert de lui pour surexciter le Sénat contre Rougon [398]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Pluchart.** — Un ancien mécanicien, affilié à l'Association internationale des travailleurs, secrétaire de la fédération du Nord. Depuis cinq ans, il n'a pas donné un coup de lime; mince, bellâtre, la tête carrée et trop grosse, il a sous sa redingote noire l'endimanchement d'un ouvrier cossu; il se soigne, se peigne surtout avec correction, vaniteux de ses succès de tribune, mais il garde des raideurs de membres, les ongles de ses mains larges ne repoussent pas, mangés par le fer. Très actif, il sert son ambition, en battant la province sans relâche, pour le placement de ses idées. Sa voix sort pénible et rauque; peu à peu, il l'enfle et en tire des effets pathétiques; il promène sa laryngite avec son programme. Les bras ouverts, accompagnant les périodes d'un balancement d'épaules, il a une éloquence qui tient du prône, une façon religieuse de laisser tomber la fin des phrases, dont le ronflement monotone finit par convaincre [278]. Pluchart a été le contremaître d'Étienne Lantier à Lille; c'est par lui qu'il obtient, dans la hâte d'une réunion dissoute par la police, l'affiliation en bloc des dix mille mineurs de Montsou à l'Internationale [281]. Quand cette association se désorganise, Pluchart change de terrain, il conquiert Paris, on lui fait des ovations au sortir des réunions, il est lancé malgré son rhume et ira où il voudra désormais [506]. (*Germinal.*)

**Poirette** (Le père). — Un paysan de Bennecourt, aux yeux rapetissés de vieux loup. Il possède une grande lanterne de maison que Claude Lantier et Christine prennent en location pour deux cent cinquante francs par an [184]. (*L'Œuvre.*)

**Poisson.** — Mari de la grande Virginie. Ancien ouvrier ébéniste devenu sergent de ville à sa sortie du service [225]. C'est un homme de trente-cinq ans, à la face terreuse, avec des moustaches et une impériale rouges. Il a gardé le goût de son ancien métier, il fabrique constamment de petits objets en

bois, se livrant au découpage à la scie dans de vieilles boîtes à cigares [226]. Un modeste héritage qu'il a fait permet à Virginie de monter un commerce d'épicerie fine, dont Lantier viendra rapidement à bout. Poisson, trompé au su de tout le quartier, ne voit rien ; il garde imperturbablement sa rêverie calme et sévère de sergent de ville, son habitude de ne penser à rien, les yeux voilés, pendant ses longues factions sur les trottoirs [412]. Lantier, qui l'appelle Badingue par blague, à cause de sa ressemblance avec l'empereur, est surpris un jour par lui dans les bras de Virginie, mais une explication amicale empêche les choses d'aller plus loin [567]. (*L'Assommoir.*)

**Poisson** (MADAME). — Voir VIRGINIE (LA GRANDE.)

**Pologne**. — Un lapin familier, appartenant aux Rasseneur, une grosse mère toujours pleine, qui vit lâchée en liberté, dans la maison. Cette lapine, que Souvarine a baptisée du nom de Pologne, s'est mise à l'adorer, venant flairer son pantalon, se dressant, le grattant de ses pattes, jusqu'à ce qu'il l'ait prise comme un enfant ; puis, tassée contre lui, les oreilles rabattues, elle ferme les yeux, tandis que, sans se lasser, il passe la main sur la soie grise de son poil [156]. Surprise un jour par Jeanlin Maheu à la porte de l'estaminet, martyrisée par lui, elle n'a plus fait depuis que des lapins morts. Pour ne pas nourrir une bouche inutile, les Rasseneur l'accommodent aux pommes de terre [453]. (*Germinal.*)

**Pomaré** (LA REINE). — Chiffonnière de la plaine Monceau. Autrefois une fille superbe, qui occupait tout Paris de sa beauté ; et un chien, et un toupet, les hommes conduits comme des bêtes, de grands personnages pleurant dans son escalier ! A présent, elle se soûle, les femmes du quartier, pour rire un peu, lui font boire de l'absinthe; puis, sur les trottoirs, les galopins la poursuivent à coups de pierres. Dans son paquet de haillons, sous un foulard en loques, elle a une face blême, couturée, avec le trou édenté de la bouche et les meurtrissures enflammées des yeux [376]. (*Nana.*)

**Porquier** (DOCTEUR). — Médecin à Plassans, soixante ans, gros monsieur à cravate blanche [46]; après ses visites, vient passer une heure à la sous-préfecture pour entretenir sa belle clientèle [202] et serait le plus heureux du monde sans son garnement de fils, Guillaume Porquier, jeune débauché qui scandalise Plassans, et que le docteur rêve de caser à tout

prix. Cette ambition lui inspire d'excessives complaisances qui aboutissent à l'internement de François Mouret [301] et à l'entrée de Guillaume à la poste, comme commis principal [326]. (*Le docteur Pascal.*)

**Porquier** (Guillaume). — Fils du docteur, qu'il chagrine par son inconduite. Grand jeune homme déjà fatigué [72], menant une vie de petites débauches provinciales, entraînant avec lui les jeunes gens de la ville dans des maisons de femmes, où l'on joue de l'argent et où se fait un train d'enfer [76]. Dans son existence nocturne, il s'est lié avec Trouche qui le met au courant des manigances de son père et de l'abbé Faujas contre François Mouret [299]. Aussitôt, Faujas devient prudemment l'ami de Guillaume et l'impose au Cercle de la Jeunesse, où par compensation le jeune homme se fait le séide de l'abbé. Et c'en est fait de la bonne tenue du cercle; Guillaume y met à la mode les polissonneries [312], il mène des bandes de tout jeunes gens faire des gueuletons chez les Trouche [339]. Enfin, dans la pluie de faveurs qui tombe sur Plassans à l'heure des élections, il obtient un bon emploi [326]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Pouillaud.** — Un condisciple de Claude Lantier et de Pierre Sandoz au collège de Plassans. C'était un farceur émérite : il a transformé, un jour, en chambre ardente, l'armoire du professeur Lalubie; une autre fois, il a attaché tous les pots de chambre du dortoir à une même corde qui passait sous les lits, puis au matin, un matin de grandes vacances, il s'est mis à tirer en fuyant par le corridor et par les trois étages de l'escalier, avec cette effroyable queue de faïence, qui bondissait et volait en éclats derrière lui [38]. Mais ces folies de collégien ne l'empêchent pas d'avoir, dès l'âge de vingt ans, toute la gourme imbécile d'un bourgeois qui se range, il fait son droit, reprend l'étude d'avoué de son père, et plus tard, devenu très grave, il a des ennuis pour s'être laissé pincer avec des petites gueuses de douze ans [448]. (*L'Œuvre.*)

**Powell** (Miss). — La seconde des corsets, au Bonheur des Dames. Tape du piano. Son talent est jalousé par ces demoiselles [328]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Pozzo** (Luigi). — Secrétaire de la légation d'Italie. Diplomate, peintre, musicien et amoureux [66]. Se dit le cousin de Clorinde, parce qu'ils sont nés dans la même rue, à Florence

[71]. Il vit dans l'intimité de sa prétendue cousine, lui jouant de la musique langoureuse, sortant de chez elle à des heures singulières [176]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Price.** — Le jockey qui monte la pouliche Nana, dans le Grand Prix de Paris. C'est une célébrité anglaise, inconnue en France [399]. Un homme de quarante ans, qui paraît un vieil enfant desséché, avec une longue figure maigre, creusée de plis, dure et morte. Le corps est si noueux, si réduit, que la casaque bleue, aux manches blanches, semble jetée sur du bois [405]. Et Price gagne la course dans un élan de furieuse audace, de volonté triomphante, donnant du cœur à la pouliche, la soutenant, la portant trempée d'écume, les yeux sanglants [415]. (*Nana.*)

**Princess.** — Jument de courses. Lusignan, de l'écurie Vandeuvres, est par Lamb et Princess [388]. (*Nana.*)

**Prouane** (FAMILLE). — Habitants de Bonneville. Prouane, qui a eu un grade dans la flotte et qui écrit comme un maître d'école, est bedeau de l'abbé Horteur et secrétaire de la mairie. Le ménage comprend le mari, la femme et une fillette scrofuleuse, d'une maigreur ardente, avec de gros yeux à fleur de tête, où, dès l'âge de onze ans, a flambé l'hystérie. Les deux Prouane vivent de la pêche aux crevettes; ils sont presque toujours ivres. L'enfant finit par boire comme eux et vient, hébétée par l'ivresse, mendier chez Pauline Quenu. La femme a gardé madame Chanteau morte [238]. Comme tout le village, Prouane se moque de l'estacade construite par Lazare Chanteau pour endiguer la mer [269]. (*La Joie de vivre.*)

**Prullière.** — Acteur des Variétés. Il joue avec une fatuité amusante de jeune premier en bonne fortune, roulant des yeux de bravache. Sa vanité d'acteur aimé du public souffre devant un rôle trop court [329]. Prullière joue un Mars de la Courtille dans la *Blonde Vénus* et Saint-Firmin, dans la *Petite Duchesse*. C'est en vain qu'il cherche à devenir l'amant de Nana, alors en ménage avec Fontan; elle trouve dégoûtant qu'il veuille tromper un ami [287]. (*Nana.*)

**Prunaire** (LE PÈRE). — Sabotier des bois de Vivet [62]. Furieux de l'inconduite de sa fille Clara, il menace de tomber à Paris et de lui casser les bras et les jambes, à coups de sabot [159]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Prunaire** (CLARA). — Vendeuse du rayon de confections

au Bonheur des Dames. A été jadis débauchée par les valets de chambre du château de Mareuil. Est venue plus tard d'un magasin de Langres et se venge à Paris, sur les hommes, des coups de pied dont le père Prunaire lui bleuissait les reins. Grande et mince, la tête trop longue ornée d'un chignon de cheveux roux, elle a une allure de cheval échappé [60]. Clara est un scandale, on assure qu'elle a des entreteneurs, sans compter la queue d'amants de hasard, traînée derrière elle; si elle ne quitte pas le magasin, où elle travaille le moins possible, dans le dédain d'un argent gagné plus agréablement ailleurs, c'est pour se couvrir aux yeux de sa famille [159]. Octave Mouret a eu un court caprice pour Clara [274]. Cette fille pervertie est à la fois envieuse et malfaisante. Longtemps hostile à Denise Baudu, qu'elle ne pouvait souffrir au rayon, la poursuivant de ses sarcasmes, elle a la méchanceté de débaucher Colomban, pour frapper Denise dans les siens [426]. Mademoiselle Prunaire disparaît un jour, enlevée selon les uns par le mari d'une acheteuse, tombée à la débauche de la rue, selon les autres [491]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Puech.** — Père de Félicité Puech. Marchand d'huile à Plassans, principal associé de la maison Puech et Lacamp, située dans une des ruelles les plus noires du vieux quartier. Cette maison est à la veille de sombrer, lorsque Pierre Rougon demande la main de Félicité, apportant avec lui cinquante mille francs qui rétabliront rapidement un crédit fort ébranlé [65]. Puech, heureux d'être sauvé de la faillite, donne sa fille, reste encore cinq ans dans l'affaire, passe la main à Rougon, et se retire en même temps que Lacamp, satisfaits tous deux d'avoir amassé quelques rentes [68]. Puech possède à ce moment une quarantaine de mille francs qu'il met égoïstement en viager pour mieux dorloter ses vieux jours; il meurt vers 1845, ne laissant pas un sou à Félicité consternée [69]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Puech** (Félicité) (1). — Fille du marchand d'huile. Née en 1791, elle est à dix-neuf ans une petite femme noire, maigre, la gorge plate, les épaules pointues, le visage en museau de fouine, avec des cheveux superbes. Douée d'une intelligence très remarquable, elle a une physionomie de naine

(1) *Félicité Puech, intelligente, active, bien portante; mariée en 1810 à Pierre Rougon.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

futée où se retrouvent les traits d'un noble du quartier Saint-Marc, M. de Carnavant, qui, selon la chronique, serait son véritable père [66]. Résignée à n'être qu'un laideron, Félicité, douée du génie de l'intrigue, pleine d'une ambition active et envieuse, s'est juré d'éblouir un jour cette ville où elle végète tristement, au fond d'une boutique, dans la plus complète médiocrité. Elle poursuivra ce but jusqu'au bout, se servant de son mari, Pierre Rougon, comme d'un instrument, luttant avec opiniâtreté contre une persistante malchance, gardant la foi la plus âpre en son étoile, prête à tout pour assouvir son besoin de domination.

Elle a cru faire fort ... ce, mais trente années d'un travail ach... ires sans nombre, laissent les deux époux ... eux mille francs, trop mesquine pour qu' ... e nouveau quartier, dans la ville des gens r... mauvaise figure. Ils louent un logement rue ... porte même de la terre promise, que Féli... contemple de ses fenêtres [81]. Elle avait ... trois fils, Eugène, Pascal et Aristide, puis d... e et Marthe [69]. Celles-ci, trop tard venues, ... es, mais Félicité, rêvant toujours de richess... es fils des hommes capables de vaincre le s... s d'une instruction solide, comptant sur eu... les lois à Plassans. Son second fils, Pascal, ... sintéressé et modeste; il fait faillite au... elles [79]; Eugène et Aristide, au contrai... gros appétits de la famille. La révolution de ... l'un avocat sans lustre, l'autre petit fonc... Plassans, aptes à toutes les besognes, ai... amées, rendant à leur mère tout son esp... e.

A cette époque, Féli... ; c'est toujours la même petite femme noire, à la marche leste, aux épaules sèches; sa figure de fouine semble s'être parcheminée [84]. Dirigeant son mari sans qu'il s'en doute, elle le met en avant, fait de son salon un centre de politique réactionnaire et, dans l'aveulissement général, ces Rougon de piètre allure, de passé compromettant, méprisés des riches bourgeois qui s'assemblent chez eux, deviennent des personnages et se tiennent à l'affût, prêts à profiter des événements. Secrètement renseignés par Eugène, le fils aîné, que sa mère avait d'abord méconnu et qui s'est poussé à Paris, les Rougon jouent dans Plassans, à

l'époque du coup d'État, un rôle plein de fourberie où éclate toute l'intelligente audace de Félicité. Les autorités emprisonnées par les insurgés laissent la place libre à Pierre Rougon, qui s'empare de la mairie, rassure les bourgeois claquant des dents derrière leurs portes, et, par un coup de maître, combine avec son frère ennemi Macquart un guet-apens sanguinaire, une fusillade nocturne qui fera définitivement accepter les Rougon comme les sauveurs de Plassans [351]

Alors, tous les bonheurs arrivent à la fois: Aristide, l'enfant préféré de Félicité, se rallie à la bonne cause, l'encombrant Antoine Macquart se sauve au delà de la frontière, un gendarme fait justice du petit Silvère Mouret dont les opinions démagogiques compromettaient la famille, l'aïeule Adélaïde dont on a si longtemps rougi est enfermée dans une maison de folles, enfin les soldats, comme s'ils obéissaient à une suggestion de Félicité, ont tué, dans le hasard d'une décharge, le receveur particulier Peirotte, dont madame Rougon contemplait les fenêtres avec envie depuis des années. La recette particulière de Plassans est donnée à Rougon, et Félicité, devenue riche et puissante, réalise dans le sang le rêve de sa vie en s'installant triomphante dans le grand quartier. (*La Fortune des Rougon.*)

Dix ans après le coup d'État, madame Rougon règne en souveraine à Plassans; elle a été chargée par son fils Eugène, devenu ministre, de personnifier là-bas les douceurs et les amabilités de l'Empire [14]. Restée à soixante-dix ans d'une maigreur et d'une vivacité de jeune fille [50], elle possède encore tout son goût pour l'intrigue. Plassans, dompté en 1851, vient de revenir à l'opposition royaliste, en élisant député le marquis de Lagrifoul; c'est un grave échec pour les Rougon, qui triomphaient depuis les grandes journées de Décembre. Félicité agit aussitôt, se tenant à l'écart par une manœuvre de haute habileté [314], mais surveillant avec attention les opérations de son collaborateur secret, l'abbé Faujas, lui donnant discrètement de bons conseils qu'il n'a pas toujours la souplesse de suivre, et coopérant grandement à la reprise et à la conquête définitive de Plassans. Comme son grand souci est de supprimer François Mouret, qui mène, dit-on, la canaille des faubourgs [277], elle a dirigé la campagne de persuasion qui doit acculer ce malheureux à l'aliénation mentale [288]. Tout réussit à Félicité, comme en 1851. Après la victoire, quand

Faujas, brutal et autoritaire, va devenir un danger, Mouret le supprime, dans un coup de folie furieuse, et madame Pierre Rougon reste seule maîtresse de la ville reconquise [401]. (*La Conquête de Plassans.*)

En 1856, elle s'est intéressée aux Charbonnel, anciens marchands d'huile, et les a recommandés à son fils Eugène, président du Conseil d'État [54]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

A quatre-vingts ans, elle est restée la petite femme maigre de jadis. Très élégante, vêtue de soie noire, de taille encore fine, elle garde son allure d'ambitieuse ardente. Ses yeux ont conservé toute leur flamme [10]. Après les désastres de la guerre, Plassans a échappé à sa domination et, sans un regret ni une plainte, devenue très riche, Félicité se désintéresse, consentant à n'être plus que la reine détrônée du régime déchu, n'ayant plus qu'une passion, celle de défendre la légende des Rougon, en écartant tout ce qui, dans la suite des âges, pourrait la salir [12]. Elle voit avec bonheur s'éteindre enfin l'aïeule Adélaïde Fouque, mère de tous les Rougon et de tous les Macquart, témoin desséché d'un passé de honte; elle assiste, sans un geste pour intervenir, à la terrible fin du vieil oncle Antoine Macquart, dont elle guettait la mort depuis longtemps, ayant peur de cet ancien complice; et enfin, c'est le petit Charles Rougon qui s'en va, cet humiliant dégénéré qui blesse son orgueil parce qu'il semble marquer la fin de la race. Mais elle ne sera tranquillisée sur la pure gloire des siens qu'après avoir anéanti l'œuvre du docteur Pascal, le seul fils dont elle rougisse, et qui a scientifiquement établi, dossier par dossier, l'histoire vraie de cette tragique famille aux appétits débordants. Et toute sa longue patience, tout son esprit d'activité et de ruse, elle les retrouve pour ce dernier effort, circonvenant, d'abord, puis éloignant Clotilde, isolant Pascal, gagnant la servante Martine, dont elle fait sa complice. L'acte consommé, l'œuvre patiente et énorme de toute une vie détruite en deux heures par le feu, Félicité connaît les joies du triomphe définitif et, pour consacrer par un monument durable la gloire éternelle de la famille, elle emploie sa fortune à la construction et à la dotation d'un asile pour les vieillards, qui s'appellera l'asile Rougon [372]. Elle pose à quatre-vingt-deux ans la première pierre de cet édifice et, par lui, elle conquiert Plassans pour la troisième fois [382]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Putois** (Madame). — Ouvrière blanchisseuse chez Gervaise Coupeau (172). Quarante-cinq ans, maigre, petite [175]. Après la déconfiture de sa patronne, elle entre chez madame Fauconnier [416]. (*L'Assommoir.*)

**Quandieu.** — Le doyen des porions de Montsou, un vieux tout blanc de peau et de poils, qui va sur ses soixante-dix ans, un vrai miracle de belle santé dans les mines. Le père Quandieu s'est raidi dans son entêtement du devoir militaire, le crâne étroit, l'œil éteint par la tristesse noire d'un demi-siècle de fond. Pendant la grève, son attitude énergique sauve la fosse de Mirou [371]. (*Germinal.*)

**Quenu** (Madame), *née* Gradelle. — Sœur de Gradelle, charcutier rue Pirouette. Mariée à un Provençal qui l'a aimée à en mourir, et mère du jeune Florent qu'elle a mis au collège, elle épouse en secondes noces un Normand, le sieur Quenu, d'Yvetot, amené dans le Midi et oublié par un sous-préfet. Ce second mari, emporté par une indigestion, la laisse veuve au bout de trois ans, avec un gros garçon. Concentrant toutes ses ambitions sur le fils du premier lit, elle fait de terribles sacrifices, s'immolant et immolant le petit Quenu pour que Florent devienne avocat et soit bien posé dans la ville du Vigan, qu'elle habite. Elle meurt à la peine, avec le désespoir immense de n'avoir pu achever sa tâche [16]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Quenu** (1). — Frère de Florent, que sa mère eut d'un premier lit. Mari de Lisa Macquart et père de Pauline. Né au Vigan. Son père est mort lorsqu'il avait deux ans, le laissant pour tout héritage à sa mère. Madame Quenu avait mis toutes ses espérances en Florent, intelligent et doux, et elle a négligé ce second fils trop gras, trop satisfait. Le petit Quenu galopine

---

(1) *Quenu, sain et pondéré, marié à Lisa Macquart en 1852. (Arbre généalogique des Rougon-Macquart.)*

avec des culottes percées; sa mère meurt lorsqu'il a douze ans. Florent qui ne soupçonnait rien retrouve son frère dans une misère d'enfant perdu. Il se prend pour lui d'une tendresse paternelle, l'emmène à Paris et, dévoué jusqu'au sacrifice, abandonne ses études, courant le cachet, élevant ce jeune frère au logis comme un enfant gâté [48].

Quenu est alors un petit bonhomme tout rond, un peu bêta, mais d'une bonne humeur inaltérable. Incapable de travaux plus compliqués, il fait le ménage et la popote, arrive ainsi à dix-huit ans, toujours traité comme une demoiselle, décide qu'il devra gagner sa vie et, après quelques essais infructueux, trouve enfin sa voie en apprenant la cuisine chez le rôtisseur Gavard. De cérébralité nulle, Quenu ignore les hautes pensées de son frère; il engraisse dans la joie. L'aventure du coup d'État, Florent jeté dans une casemate de Bicêtre et transporté à Cayenne, cette tragique secousse donne à Quenu, alors âgé de vingt-deux ans, une fièvre qui le laisse hébété pendant trois semaines; puis la bonne humeur l'emporte. Quenu est entré chez son oncle Gradelle, rue Pirouette, pour apprendre la charcuterie, cette existence l'enchante et, sevré d'argent, brutalisé parfois, il est parfaitement satisfait [55].

Bientôt Gradelle prend une fille de boutique, Lisa Macquart, qui produit une profonde impression sur Quenu. L'amour va être chez eux une bonne amitié dans une paix heureuse. Ils s'épousent raisonnablement après la mort subite du vieux Gradelle, unissant les fonds de l'héritage aux dix mille francs de Lisa et ils quittent bientôt la rue Pirouette pour fonder, rue Rambuteau, une belle charcuterie, toute brillante de glaces. Cinq ans après, ils ont déjà quatre-vingt mille francs placés en bonnes rentes. Une fille leur est née, Pauline, grosse et belle enfant qui leur fait honneur dans le quartier. Jusqu'en 1856, de loin en loin, Quenu a reçu des lettres de Florent, puis les lettres ont cessé et, comme un journal annonce que trois évadés de l'île du Diable se sont noyés avant d'atteindre la côte, il en a conclu que son frère était mort et il l'a pleuré [65].

Lorsque Florent revient, Quenu a trente ans. Il est gras, il déborde dans sa chemise, dans son tablier, dans ses linges blancs qui l'emmaillotent comme un énorme poupon. Sa face rasée s'est allongée, elle a pris à la longue une lointaine ressemblance avec le groin de ses cochons. Il accueille avec joie ce revenant dont il n'a pas oublié la tendresse de jadis, il l'abrite sous son toit et resterait placidement heureux si Lisa

ne soulevait la question de l'héritage à partager. Son avarice, rassurée par le désintéressement de Florent, le jette plus tard dans un trouble profond ; lorsque son frère demande quelques acomptes, il s'affole devant ces billets de mille francs volatilisés, il perd sa belle humeur, sa graisse jaunit et, ayant une peur atroce de compromettre sa santé, il donne blanc seing à Lisa pour être délivré de ce Florent qui le rend malade. Un gros chagrin l'agite lorsqu'on arrête son frère, il se reproche de l'avoir livré, mais c'est une courte crise [353], vite apaisée dans la plénitude du bonheur reconquis. (*Le Ventre de Paris.*)

Il perd sa femme en 1863 et meurt six mois après, d'une attaque d'apoplexie, laissant sa fille Pauline sous la tutelle du cousin Chanteau, maire de Bonneville [3]. (*La Joie de vivre.*)

**Quenu** (Madame). — Voir Macquart (Lisa).

**Quenu** (Pauline) (1). — Fille de Lisa Macquart et de Quenu, née en 1853 [64]. A cinq ans, c'est une superbe enfant, ayant une grosse figure ronde. Pauline est la fidèle amie du chien Mouton. Elle écoute avec bonheur les terribles histoires de son oncle Florent [260]. (*Le Ventre de Paris.*)

Elle est orpheline à dix ans. Son père a choisi le cousin Chanteau comme tuteur. Madame Chanteau vient la chercher à Paris et l'emmène à Bonneville. On a désigné, pour être subrogé-tuteur, un parent de Lisa, Aristide Saccard. La fortune s'élève à cent cinquante mille francs.

Pauline, très forte pour ses dix ans, a les lèvres grosses, la figure pleine et blanche, de cette blancheur des fillettes élevées dans les arrière-boutiques de Paris [9], grands yeux, cheveux châtains [25]. Elle a une grâce de petite Parisienne [10]. Vaillante et douce, elle fait aussitôt la conquête de la maison, du chien Mathieu, de la chatte Minouche, de tout le monde, sauf de la servante Véronique, restée glacée et jalouse. Image physique de son père et de sa mère, parfaitement équilibrée, Pauline est bonne, d'une bonté infinie, avec un perpétuel besoin de dévouement. Elle a pourtant des colères sou-

---

(1) *Pauline Quenu, née en* 1853, *ne s'est pas mariée.* [Mélange équilibré. Ressemblance physique et morale du père et de la mère. État d'honnêteté]. *Vit encore à Bonneville.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

daines, des violences jalouses venues de quelque aïeul maternel [54] et un fond d'avarice héréditaire, le respect de l'argent, la peur d'en manquer [73]. Ces traits rendent plus douloureux et plus méritoires les perpétuels sacrifices de Pauline, qui luttera contre ses instincts, coupera les liens de son égoïsme [310], souffrira et se dépouillera victorieusement pour les autres.

Elle fait sa première communion à douze ans et demi [59]. La grande simplicité du curé l'a charmée et elle a communié d'un air très sérieux [60]. Plus tard, rebutée par les questions et les commentaires lourdauds de l'abbé Horteur, elle cesse d'aller au confessionnal et ne retourne à la messe que pour ne pas chagriner sa tante [87]. Aucune religiosité dans ses instincts de charité active.

Formée avant quatorze ans [64], curieuse de la révolution qui s'opère en elle, n'obtenant de madame Chanteau aucune explication intelligible, elle se plonge dans la lecture d'ouvrages de médecine trouvés au fond d'une armoire et apprend, comme dans un devoir, ce que l'on cache aux vierges jusqu'à la nuit des noces [66]. Elle est sauvée des idées charnelles par son amour de la santé. Après l'*Anatomie descriptive* et le *Traité de physiologie*, elle a trouvé un *Manuel de pathologie* et elle sort de cette étude, pourtant rudimentaire, brisée de pitié, faisant le rêve de tout connaître afin de tout guérir [67].

En moins d'une année, elle est devenue une jeune fille déjà robuste, les hanches solides, la poitrine large [69]. Elle va avoir seize ans, lorsque commencent les manœuvres de madame Chanteau sur sa fortune. C'est d'abord trente mille francs pour la création de l'usine rêvée par Lazare [73], puis dix mille francs pour la marche de l'affaire [95], d'autres sommes [97], des prélèvements continus pour les besoins du ménage, tombé dans la gêne [98]. Lorsque Pauline a dix-sept ans, on lui a déjà mangé près de cent mille francs [101]. Ce gaspillage a été facilité par l'amour de la jeune fille pour Lazare, par son ardent désir de le jeter dans l'action. Pour couvrir leur responsabilité, les Chanteau font émanciper leur pupille à dix-huit ans [117] et l'argent continue à couler.

C'est maintenant l'exploitation réglée par petites sommes, Pauline consent à tout, le chiffre de sa pension est augmenté [132], puis c'est douze mille francs pour l'estacade [136], dix mille francs pour réparer la maison qui tombe en ruine. L'héritière des Quenu a depuis longtemps vaincu ses instincts

d'avarice; elle répand des aumônes dans le village, parmi tout un petit monde de souffrants qui hurlent leur douleur; elle s'ingénie à rendre la maison heureuse [262]. Pitoyable dès l'origine, elle a été pour Chanteau une précieuse garde-malade, ne se rebutant de rien, soignant le vieux bougon jour et nuit. A madame Chanteau qui, jusque dans l'agonie, l'injuriait et l'accusait de l'empoisonner, elle a doucement fermé les yeux. Elle sacrifie tout à Lazare, sourde aux remontrances du clairvoyant Cazenove, et, par un admirable oubli de soi, lorsqu'elle pense que son cousin aime Louise Thibaudier, elle dissimule son propre amour et, malgré la révolte de sa puberté féconde, accomplit le suprême sacrifice de donner l'un à l'autre les deux amoureux. La servante Véronique, dont elle a fait enfin la conquête, l'a définie très justement : « Misère ! a-t-elle dit, il y en a qui sont nés pour être mangés par les autres » [196].

A ce moment, la fortune de la jeune fille est réduite à quarante mille francs. Fidèle à tous, trompée par tous [207], Pauline s'est décidée à quitter Bonneville, mais les souffrances ambiantes l'y retiennent. Toujours saine et toujours pondérée à travers une existence de douleurs, elle reste là, son invincible bonté de vierge qui sait et qui accepte la vie la cloue à cette maison où elle a gaiement sacrifié sa fortune, son cœur, sa jeunesse. Elle achève de se dépouiller en employant les deux tiers de ce qui lui reste à une assurance de cent mille francs sur son filleul, l'enfant de Lazare, elle n'a plus que cinq cents francs de rente, elle consacre vaillamment son existence à cet enfant qu'on a laissé pour mort lorsqu'il est né et qui est bien devenu sien, car il ne respirait pas, le médecin l'avait abandonné, et elle l'a fait renaître en insufflant la vie dans ses poumons inertes. (*La Joie de vivre.*)

Après la mort de Chanteau, elle reste à Bonneville, en face du vaste océan, toujours gaie dans son coin de morne solitude, résolue à ne pas se marier, à se donner toute au petit Paul [129]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Quinette.** — Gantier de la rue Saint-Augustin, miné par la concurrence du Bonheur des Dames [263]. Tombé en faillite, il reprend du travail chez les autres, du côté de la Bastille [443]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Quittard** (Auguste). — Fils de Françoise. Un pauvre gamin de dix ans, si malade d'une fièvre typhoïde qu'il n'est pas transportable. Resté à Bazeilles, il est dans un lit très blanc,

sa face est empourprée de fièvre et, pendant les affres bataille, il regarde fixement sa mère de ses yeux de [215]. Lorsqu'elle est morte, tuée par un obus, et q mouches déjà volent et se posent sur sa tête, le petit A pris du délire, appelle, demande à boire, d'une voix b suppliante : « Mère, réveille-toi, réveille-toi... J'ai s bien soif. » [223]. Il meurt brûlé dans son lit, quand le rois, pris de folie furieuse, descendus à une guerre de sa enragés par la longueur de la lutte, allument le villag des torches et font de Bazeilles un brasier pour venge morts, leur tas de morts sur lesquels ils marchent [29 *Débâcle.*)

**Quittard** (Françoise). — Veuve d'un maçon, gar de la teinturerie Delaherche, à Bazeilles. Avant la b tous les ouvriers ont fui à travers bois, gagnant la Be Françoise est restée seule, tremblante, éperdue, retenue son garçon, le petit Auguste, atteint de fièvre typhoïde Aux premières heures de la lutte, un éclat d'obus l'a j travers de la façade éventrée, morte, les reins cassés, broyée; ce n'est plus qu'une loque humaine, toute affreuse [216]. (*La Débâcle.*)

**Rabier** (Les). — Tanneurs à Beaumont, dans la ville basse, au bord du Ligneul. Le mari boit, la femme a une mauvaise conduite. Angélique Marie, fille non déclarée de Sidonie Rougon, leur a été confiée par la sœur de Rabier, Thérèse Franchomme. Injuriée, battue, souffrant le martyre, traitée d'enfant de la borne. l'enfant s'enfuit peu après et est recueillie par les Hubert [15]. (*Le Rêve.*)

**Rachel.** — Bonne de Berthe Vabre. Grande fille de vingt-cinq ans, au visage dur, au grand nez, aux cheveux très noirs. Doit être juive, mais elle le nie et dissimule ses origines. Avec son obéissance muette, son air de tout comprendre et de ne rien dire, ses yeux ouverts et sa bouche serrée, elle a pris possession du ménage, en servante de flair attendant l'heure fatale et prévue où madame n'aura rien à lui refuser [290]. Elle a surpris les amours de Berthe et d'Octave Mouret, et ne demanderait qu'à les favoriser; mais comme on n'a pas eu l'adresse de la récompenser, elle dit tout au mari et provoque le renvoi de la femme, devenant alors maitresse du logis, volant et querellant son maître avec la tranquille impudence d'une épouse [448]. Chassée après la réconciliation des époux, cette fille silencieuse, dont les autres bonnes de la maison n'avaient rien pu tirer, se venge de ses maîtres par un flot de furieuses injures, qui dépassent toutes les bornes. (*Pot-Bouille.*)

**Rambaud** (1). — Frère cadet de l'abbé Jouve. Grand, carré, large figure de notaire de province, déjà tout gris à

(1) *Rambaud, se marie en 1857, avec Hélène Mouret, veuve en premières noces de Grandjean. (Arbre généalogique des Rougon-Macquart.)*

quarante-cinq ans, il garde dans ses gros yeux bleus l'air étonné, naïf et doux d'un enfant [32]. Il a fondé rue de Rambuteau une spécialité d'huiles et de produits du Midi, il y gagne beaucoup d'argent. Originaire de Marseille où il a connu les Grandjean, il aide son frère à tirer d'embarras Hélène devenue subitement veuve. Fréquente chez celle-ci et se prend bientôt pour elle d'une affection profonde, presque paternelle, dont il reporte une belle part sur la fillette Jeanne. Partageant la haute tolérance de l'abbé, il assiste, plein d'une douleur muette, à la crise passionnelle d'Hélène Grandjean et s'offre ensuite à l'abandonnée, comme un refuge tendre et doux. (*Une Page d'Amour.*)

Rambaud s'est retiré des affaires et est allé habiter Marseille avec sa femme. Son mariage a fait de lui un cousin par alliance de Lisa Quenu. A ce titre, il est nommé membre du conseil de famille de la petite Pauline [26]. Il consent par lettre à l'émancipation [117]. (*La Joie de vivre.*)

Rambaud mène une heureuse existence avec Hélène, qu'il idolâtre [129]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Rambaud** (Madame). — Voir Mouret (Hélène).

**Ramond.** — Élève et confrère du docteur Pascal. S'est fait une belle clientèle à Plassans. Refusé par Clotilde Rougon qui n'a pour lui qu'une très sincère affection [182], il épouse mademoiselle Lévêque [207]. Lorsque Pascal est atteint de palpitations, il l'ausculte, découvre de la sclérose [318] et le soigne avec la déférence d'un disciple [334]. Bouleversé de pitié et d'admiration, il voit mourir ce savant resté enthousiaste et passionné jusqu'à son dernier souffle [342]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Ramond** (Madame) — Voir Lévêque (Mademoiselle).

**Ranvier** (Abbé). — A succédé à l'abbé Jouve comme curé de Montsou. C'est un abbé maigre, aux yeux de braise rouge [296]. Il attaque violemment la bourgeoisie, et rejette sur elle toute la responsabilité des faits de grève; c'est la bourgeoisie qui, en dépossédant l'Église de ses libertés antiques pour en mésuser elle-même, a fait de ce monde un lieu maudit d'injustice et de souffrance [421]. Tout Montsou tremble devant ce socialiste chrétien; ainsi que Dansaert, avec ses gendarmes, recrute des hommes pour la mine, il raccole, lui, des hommes de bonne volonté pour l'église; son Dieu seul peut tout sauver; il exploite la grève, cette misère affreuse, cette rancune

exaspérée de la faim, avec l'ardeur d'un missionnaire qui prêche des sauvages, pour la gloire de sa religion [140]. Et il a pour les faits un tel dédain, il vit si haut dans son rêve du triomphe final de l'Église, qu'il court les corons sans aumônes, les mains vides au milieu de cette armée mourante de besoins, en pauvre diable lui-même qui regarde la souffrance comme l'aiguillon du salut [442]. Devant les mineurs tués par la troupe, il appelle sur les assassins la colère de Dieu, annonçant, dans une fureur de prophète, l'heure de la justice, la prochaine extermination de la bourgeoisie par le feu du ciel [489]. L'évêque finit par déplacer cet abbé compromettant [504]. (*Germinal.*)

**Rasseneur.** — Tient un cabaret entre le coron des Deux cent quarante et la fosse du Voreux, avec cette enseigne : *A l'Avantage*. Très bon ouvrier jadis, parlant bien, il se mettait à la tête de toutes les grèves et avait fini par être le chef des mécontents. La Compagnie l'a congédié, il a trouvé de l'argent et a planté son cabaret en face du Voreux, comme une provocation. C'est un gros homme de trente-huit ans, rasé, à la figure ronde, au sourire débonnaire. Sa maison est en pleine prospérité, il devient un centre, il s'enrichit des colères qu'il a peu à peu soufflées au cœur de ses anciens camarades [73]. Les théories socialistes lui sont étrangères; il prétend demander seulement le possible aux patrons, sans exiger, comme tant d'autres, des choses trop dures à obtenir [75].

Ce qui fait son influence sur les ouvriers des fosses, c'est la facilité de sa parole, la bonhomie avec laquelle il peut leur parler pendant des heures, sans jamais se lasser; il ne risque aucun geste, reste lourd et souriant, les noie, les étourdit, jusqu'à ce que tous crient : « Oui, oui, c'est bien vrai, tu as raison ! » Une rivalité éclate entre lui et un nouveau venu, Étienne Lantier, qui, sans respect pour sa situation acquise, apporte aux mineurs des idées nouvelles.

La jalousie de Rasseneur s'aggrave bientôt de la désertion de son débit, où les ouvriers du Voreux entrent moins boire et l'écouter [197]. Aussi en arrive-t-il parfois à défendre la Compagnie, oubliant sa rancune d'ancien haveur congédié; il se déclare même contre la grève, uniquement parce qu'elle est préconisée par Étienne et qu'à son avis, ce dernier augmente sans doute le gâchis pour y pêcher une position [269]. Cette attitude rend très vite Rasseneur impopulaire; dans la forêt de Vandame, on le hue, on crie : « A bas le traître ! » [323]. Mais,

après la grève de Montsou, après l'écrasement qu'il avait prédit, l'inconstance des foules s'exerce en sa faveur; c'est lui, cette fois, qui sauve Étienne, et il retrouve sa popularité sans effort, naturellement [501]. (*Germinal.*)

**Rasseneur** (Madame). — Tenait déjà un débit, comme beaucoup de femmes de mineurs, à l'époque où Rasseneur a été congédié du Voreux; ils se sont alors déplacés et agrandis [73]. C'est une grande femme maigre et ardente, le nez long, les pommettes violacées. Elle est en politique beaucoup plus radicale que son mari [75]. Son mot est qu'il faut que ça pète [158]. Dans ses violences révolutionnaires, elle se montre toujours d'une grande politesse; quand son locataire Souvarine parle de laver la terre par le sang, de la purifier par l'incendie, elle dit courtoisement : « Monsieur a bien raison » [160]. (*Germinal.*)

**Rastoil.** — Président du tribunal de Plassans. Soixante ans environ, gros homme un peu court, chauve sans barbe, la tête ronde comme une boule. Deux filles montées en graine. Un fils incapable, Séverin, qu'il rêve de caser dans la magistrature assise. La fine fleur de la légitimité se réunit chez lui; pour narguer la sous-préfecture qui est voisine, on a illuminé son jardin le soir de l'élection du marquis de Lagrifoul [47]. Peu à peu, l'abbé Faujas usera cette opposition; il offre à Rastoil l'illusion d'un terrain neutre, et le président, habilement circonvenu par madame de Condamin, finit par lâcher Lagrifoul, devant la perspective d'un mariage pour une de ses filles et la promesse d'un emploi de substitut pour Séverin [318]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Rastoil** (Madame). — Femme du président du tribunal de Plassans. Quarante-cinq ans environ. C'est une petite femme grasse, à tête de brebis bêlante, très prude, pleine de dévotion, qui en a fait voir de rudes à son mari [44]. Elle a tiré autrefois l'avocat Delangre de la misère, lui envoyant jusqu'à du bois l'hiver, pour qu'il ait bien chaud [74]. Sa fille aînée est venue au monde à l'époque de cette liaison; on est d'accord pour attribuer à la jeune fille une ressemblance physique avec Delangre. (*La Conquête de Plassans.*)

**Rastoil** (Angéline). — Fille aînée du président Rastoil. Vingt-six ans, pas belle, toute jaune, l'air maussade [43]. Elle s'attarde à des jeux de fillette, déployant des grâces pour trouver

un mari. Des combinaisons politiques lui permettront d'épouser le fils du député Delangre, Lucien, presque un frère pour elle, s'il faut en croire la légende [325]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Rastoil** (Aurélie). — Seconde fille du président. Vingt-quatre ans environ. Un peu moins disgraciée physiquement que sa sœur, elle aurait sans doute été choisie par Lucien Delangre, mais on ne pouvait décemment marier la cadette avant l'aînée [325]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Rastoil** (Séverin). — Fils du président du tribunal de Plassans. Grand jeune homme de vingt-cinq ans, le crâne mal fait, la cervelle obtuse [172]. Reçu avocat grâce à la position occupée par son père, il est à peine capable de plaider. Il fait partie du Cercle de la Jeunesse, qu'il a aidé à organiser, faisant les courses, crevant d'importance [173]. Quand son père se rallie à l'Empire, on nomme Séverin substitut à Faverolles [325]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Ravaud**. —Capitaine au 106e de ligne (colonel de Vineuil). Un jeune soldat de sa compagnie est le premier blessé amené, le matin du 1er septembre, à l'ambulance Delaherche [268]. En mars 1871, on retrouve le capitaine Ravaud à Paris, dans un régiment de formation récente, le 124e de ligne, logé à la caserne du Prince-Eugène. Jean Macquart est incorporé dans sa compagnie [584]. (*La Débâcle.*)

**Reading** (Lord). — Propriétaire d'une écurie de courses. Un de ses chevaux, Bramah, a gagné le Grand Prix de Paris [389]. (*Nana.*)

**Rébufat**. — Mari d'Eulalie Chantegreil, tante de Miette. Méger du Jas Meffren, aux portes de Plassans, avare, âpre à la besogne et au gain, il consent à recueillir Miette restée seule au monde à l'âge de neuf ans. Il la traite en valet de ferme, l'accable de besognes grossières, se sert d'elle comme d'une bête de somme, surtout après la mort d'Eulalie qui protégeait l'enfant contre ses rudesses [209]. Informé par son fils Justin des sorties nocturnes de Miette, il jure de la chasser à coups de pied si elle a l'audace de revenir [192]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Rébufat** (Madame). — Voir Chantegreil (Eulalie).

**Rébufat** (Justin). — Fils du méger du Jas Meffren. Garçon d'une vingtaine d'années, grêle, blafard, les membres trop

longs, le visage de travers; hait violemment sa cousine Miette, rêvant de se venger sur cette belle et puissante fille de sa propre laideur [192]. Il l'injurie lâchement, l'affole en lui reprochant son père, l'espionne sans cesse, surprend son idylle avec Silvère Mouret et la dénonce au brutal Rébufat. Cet affreux galopin ne sera satisfait qu'en voyant Miette éperdue de honte [193] et Silvère assassiné [383]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Remanjou** (MADEMOISELLE). — Voisine des Lorilleux, rue de la Goutte-d'Or. Petite vieille qui habille des poupées à treize sous [71]. Toute fluette dans l'éternelle robe noire qu'elle semble garder même pour se coucher [85]. Elle est conviée à la noce des Coupeau et, sous le pont Royal elle raconte ses souvenirs : en 1817, elle allait dans un coin de Marne, avec un jeune homme qu'elle pleure encore [99]. (*L'Assommoir.*)

**Renaudin.** — Notaire à Paris, rue de Grammont. Jeune homme aimable. C'est lui qui dresse le contrat de mariage d'Auguste Vabre et de Berthe Josserand [175]. Il s'entend avec Duveyrier pour réaliser une vente d'immeuble au détriment des autres membres de la famille [284]. (*Pot-Bouille.*)

**Renaudin.** — Médecin à Grenelle. Joséphine Dejoie a été cuisinière chez lui [134]. (*L'Argent.*)

**Rengade.** — Gendarme à Plassans. Quand les insurgés ont envahi la caserne de la rue Canquoin, Silvère Mouret s'est attaqué à Rengade et, d'un mouvement brusque, lui a enlevé sa carabine. Dans cette courte lutte, l'arme a frappé violemment le gendarme à la face et lui a crevé l'œil droit [189]. Une semaine après, Rengade, l'œil bandé, la face sanguinolente, retrouve Silvère arrêté à Saint-Roure et ramené à Plassans; il lui casse la tête d'un coup de pistolet, assassinant avec lui un paysan de Poujols, Mourgue, à qui le jeune homme était accouplé dans la colonne de prisonniers [376]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Reuthlinguer** (DE). — Banquier à Paris, une des plus grosses fortunes de l'Europe. Blême, froid, de mœurs austères. Il fait antichambre chez Clorinde [375]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Rhadamante.** — Surnom d'un professeur du collège de Plassans, un maître qui n'a jamais ri [37]. (*L'Œuvre.*)

**Richomme.** — Porion au Voreux, un gros à figure de bon gendarme, barrée de moustaches grises [25]. Il s'épuise

en vain à vouloir éviter une collision entre les grévistes et la troupe; pendant que les briques pleuvent sur les soldats, il supplie d'un côté, il exhorte de l'autre, insoucieux du péril, si désespéré, que de grosses larmes lui coulent des yeux [485]. Et il est tué l'un des premiers [487]. (*Germinal.*)

**Rivoire.** — Associé de la maison Piot et Rivoire [263]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Robert** (Madame). — Une habituée de la table d'hôte de Laure Piédefer. C'est une femme très brune, jolie, au visage allongé, aux lèvres pincées dans un sourire discret. Elle occupe rue Mosnier un appartement sévère et bourgeois, tendu d'étoffes sombres, avec le comme il faut d'un boutiquier parisien, retiré après fortune faite. On ne lui connaît qu'un amant à la fois, pas plus, et toujours un homme respectable. C'était auparavant un chef de bureau au ministère de l'intérieur [30]. Pour le moment, elle a un ancien chocolatier, esprit grave; quand il vient, charmé de la bonne tenue de la maison, il se fait annoncer et l'appelle « mon enfant » [276]. Madame Robert est la rivale de Nana auprès de Satin; évincée, elle se venge en écrivant des lettres anonymes à Muffat et aux autres amants de son ennemie [359]. (*Nana.*)

**Robin-Chagot** (Vicomte de). — Agronome, ancien conseiller d'État, devenu vice-président du conseil d'administration de la Banque Universelle. C'est un homme doux et ladre, une excellente machine à signatures [141]. Il touche cent mille francs de primes secrètes pour tout signer sans examen, pendant les longues absences d'Hamelin, président de la Société [272]. (*L'Argent.*)

**Robineau.** — A été second du rayon de soieries, au Bonheur des Dames. La maison s'est mal conduite à son égard; on lui avait promis depuis longtemps la situation de premier, et Bouthemont, arrivé du dehors, l'a obtenue du coup; le rayon, excité par Hutin et Favier, n'aime pas Robineau; on lui en veut surtout de ses nerfs de femme, de ses raideurs, de sa susceptibilité [105]. Renvoyé brusquement, après sept ans de service, il se décide à acheter le fonds de Vinçard, marchand de soieries rue Neuve-des-Petits-Champs; longtemps il a hésité, les soixante mille francs dont il dispose appartiennent à sa femme et il est plein de scrupules devant cette somme, aimant mieux, dit-il, se couper tout de suite les deux poings que de la

compromettre dans de mauvaises affaires [21]. Le fonds lui a coûté les deux tiers de son avoir, il ne lui reste que vingt mille francs pour marcher, mais le fabricant Gaujean, acquis aux intérêts du petit commerce, le soutiendra par de longs crédits.

C'est le conflit qui divise la maison de spécialités et les grands magasins; une lutte restée célèbre s'engage entre le mince Robineau et le puissant Octave Mouret, leur rivalité sur les failles de Lyon aboutit à un massacre des prix, à un écrasement du boutiquier sous les reins plus solides du Bonheur des Dames. [238]. L'ancienne maison Vinçard va mourir de sa témérité. Robineau restreint son personnel; Denise Baudu, employée chez lui, le quitte pour rentrer chez Mouret; il vit dans des brusqueries continuelles, perdant patience devant l'injustice des clientes [239]: mais surtout il s'affole en pensant à la ruine qui menace sa femme, élevée dans une paix heureuse, incapable de vivre pauvre; le jour, il répète sans cesse: « Je t'ai volée, l'argent venait de toi »; la nuit, il rêve des soixante mille francs, se réveillant en sueur, se traitant d'incapable, apercevant sa chère femme dans la rue, en guenilles, mendiant, elle qu'il aime si fort, qu'il désire riche, heureuse [159]. Cette obsession le mène à l'idée de suicide; réduit aux expédients, menant une vie d'enfer pour éviter d'être mis en faillite, il finit par se jeter sous un omnibus, au carrefour Gaillon, devant les étalages du Bonheur des Dames triomphant [454]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Robineau** (Madame). — Femme du marchand de soieries. C'est la fille d'un piqueur des ponts et chaussées, absolument ignorante des choses du commerce. Élevée dans un couvent de Blois, très brune, très jolie, avec une douceur gaie qui lui donne un grand charme, elle a encore la gaucherie d'une pensionnaire. Adorant son mari et ne vivant que de cet amour, elle le console dans les heures difficiles; puisqu'il l'aime bien, elle n'en demande pas davantage, elle lui donne tout, son cœur, sa vie [239]. L'utilité de la lutte lui échappe. Effarée, dépaysée dans ces affaires, auxquelles sa nature tendre ne mord pas, et qui tournent mal, il lui semble que ce serait plus gentil de vivre tranquille, au fond d'un petit logement, où l'on ne mangerait que du pain [457]. Madame Robineau est dans un état de grossesse avancée lorsqu'on lui rapporte son mari, une jambe brisée sous l'omnibus; cet affreux malheur la bouleverse,

mais la cassure est simple, aucune complication ne doit se produire et la jeune femme se réjouit en pensant que, puisque la déclaration de faillite est définitive, son mari sera maintenant débarrassé du tracas des affaires [461]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Robine.** — Fait partie du groupe Gavard. Cinquante ans, air pensif et doux, avec un chapeau douteux et un grand pardessus marron. Le menton appuyé sur la pomme d'ivoire d'un gros jonc, il a la bouche tellement perdue au fond d'une forte barbe, que sa face semble muette et sans lèvres [128]. On ne l'a jamais vu sans chapeau sur la tête. Robine est le silencieux du groupe. Il écoute les autres jusqu'à minuit, mettant quatre heures à vider sa chope, regardant successivement ceux qui parlent comme s'il entendait avec les yeux. Gavard le considère comme un homme très fort. Il habite rue Saint-Denis, ne fait absolument rien et vit d'on ne sait quoi. Son silence perpétuel l'empêche d'être compromis dans le complot des Halles, mais il assiste à l'audience, où Florent l'aperçoit, s'en allant doucement au milieu de la foule [355]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Robine** (Madame). — Femme de Robine, habite avec lui, rue Saint-Denis, un logement où personne ne pénètre. Gavard qui croit l'avoir vue de dos, entre deux portes, pense qu'elle est une vieille dame très comme il faut, coiffée avec des anglaises, mais il ne pourrait l'affirmer [129]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Robinot** (Madame). — Connaissance des Deberle [25]. (*Une Page d'Amour.*)

**Robiquet.** — Fermier de la Chamade. A bout de bail. Il ne fume plus la terre, laisse le bien se détruire [100] et finit par se faire expulser, parce qu'il ne paye pas les fermages [473]. (*La Terre.*)

**Rochart** (Monseigneur). — Évêque de Faverolles. Appuie les sœurs dans l'affaire Chevassu [55], est battu par le ministre Eugène Rougon et prend sa revanche contre lui, lors du scandale soulevé par la visite domiciliaire pratiquée chez les sœurs [402]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Rochas.** — Lieutenant au 106ᵉ de ligne (colonel de Vineuil). Fils d'un ouvrier maçon venu du Limousin. Né à Paris et répugnant à l'état de son père, il s'est engagé à dix-huit ans; soldat de fortune, il a porté le sac, caporal en Afrique, sergent à

Sébastopol, lieutenant après Solferino ; il a mis quinze ans de dure existence et d'héroïque bravoure pour conquérir ce grade, d'un manque tel d'instruction qu'il ne doit jamais passer capitaine [17]. En 1870, il a près de cinquante ans. C'est un grand diable maigre, avec une figure longue et creusée, tannée, enfumée ; son nez énorme, busqué, tombe dans une large bouche violente et bonne, où se hérissent de rudes moustaches grisonnantes [15]. Pas commode, d'une grossièreté parfois à lui ficher des gifles, il est aimé de ses hommes, qui l'invitent à leurs repas de maraude quand la cantine des officiers est vide. Il partage le mépris des soldats pour le capitaine Beaudoin, un freluquet sorti de Saint-Cyr [92].

Les appréhensions des gens sensés sur le sort de la campagne le font éclater d'un rire énorme ; il en est à la légende, le troupier français parcourant le monde, entre sa belle et une bouteille de bon vin, la conquête de la terre faite en chantant des refrains de goguette. Tout son grand corps de chevalier errant exprime l'absolu mépris de l'ennemi, quel qu'il soit, dans son insouciance complète des temps et des lieux [18]. On reconduira les Prussiens jusqu'à Berlin à coups de pied dans le cul [20]. Lorsqu'il apprend la première défaite, une immense stupeur se peint dans ses yeux vides d'enfant [23], mais, malgré Frœschwiller et la déroute sur Châlons, il est retombé d'aplomb dans sa foi au courage invincible, les Prussiens seront aplatis comme des mouches [67]. L'effroyable désordre de la marche vers la Meuse, n'entame point son entêtée confiance ; puisque les Prussiens sont là, on va les battre [128]. Quand on monte vers Villers, tournant le dos au canon de Beaumont, il mâche sourdement des gros mots, des injures contre tous et contre lui-même [146] ; près de Remilly, on est harcelé par l'artillerie prussienne, un éclat d'obus lui effleure la tête [151] ; dans Sedan, il tombe foudroyé de sommeil devant la statue de Turenne [180] ; sur le plateau de Floing où, dédaigneux de tout abri, simplement enveloppé d'une couverture, il ronfle en héros sur la terre humide [202], son képi est jauni par les pluies, des boutons manquent à sa capote, toute sa maigre et dégingandée personne est dans un pitoyable état d'abandon et de misère ; mais le matin de la bataille, il n'en est pas moins d'une crânerie victorieuse, les yeux étincelants, les moustaches hérissées [231].

Si, en sa cervelle étroite, l'idée de trahison, répandue dans l'armée, n'est pas loin de paraître naturelle, car elle explique

les défaites survenues, il garde quand même son mépris fanfaron de l'ennemi, son ignorance absolue des conditions nouvelles de la guerre, son obstinée certitude qu'un vieux soldat d'Afrique, de Crimée et d'Italie ne peut pas être battu [232]. Après le plateau de l'Algérie et le calvaire d'Illy, dans la retraite en désordre qui refoule sa compagnie vers le bois de la Garenne, il garde sa belle confiance inébranlable [358]. Cerné vers quatre heures dans l'Ermitage, avec une poignée d'hommes, il reste gai, il va culbuter les armées allemandes d'un coup, très à l'aise.

Jusqu'au bout, il n'aura rien compris à cette fichue guerre, où l'on se rassemble dix pour en écraser un, où l'ennemi ne se montre que le soir après vous avoir mis en déroute par toute une journée de prudente canonnade. Et dans son obstination, enveloppé de toutes parts, il répète machinalement : « Courage, mes enfants, la victoire est là-bas », tandis qu'il se sent dominé, emporté par quelque chose de supérieur, auquel il ne résiste plus [375] Sans songer une minute à fuir, il essaye d'anéantir le drapeau. Frappé au cou, à la poitrine, aux jambes, il s'affaisse parmi ces lambeaux tricolores, comme vêtu d'eux [376]. Et il meurt dans son ahurissement d'enfant, tel qu'un pauvre être borné, un insecte joyeux, écrasé sous la nécessité de l'énorme et impassible nature [376]. (*La Débâcle*.)

**Rochefontaine.** — Propriétaire des ateliers de construction de Châteaudun. Grand garçon intelligent et actif, très riche, trente-huit ans à peine, les cheveux ras, la barbe taillée carrément, mise correcte sans recherche, froideur brusque, voix brève, autoritaire. Tout en lui dit l'habitude du commandement, l'obéissance dans laquelle il tient les douze cents ouvriers de son usine. C'est un libre-échangiste enragé, il veut que le pain coûte bon marché pour n'avoir pas à augmenter les salaires de son personnel. Tout prêt à servir l'Empire, mais blessé de n'avoir pu obtenir l'appui du préfet aux élections, il s'est obstiné à se poser en candidat indépendant, mais ce titre lui a enlevé toute chance, les habitants des campagnes l'ont traité en ennemi public, du moment qu'il n'était pas du côté du manche [143]. Plus tard, par suite de la disgrâce de M. de Chédeville, il devient candidat officiel, ses rudesses en imposent aux paysans qui marchent plus que jamais avec l'autorité et, du moment où il a été désigné par l'empereur, son

libre-échangisme, pourtant funeste à la terre, ne l'empêche pas d'être élu [364]. (*La Terre.*)

**Rodriguez.** — Parent éloigné de l'impératrice. Réclame au gouvernement français une somme de deux millions, depuis 1808. Cette revendication, portée devant le Conseil d'État, est combattue par le président Eugène Rougon, qui mécontente ainsi l'impératrice [8] et est bientôt obligé de se retirer pour « des raisons de santé ». (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Rognes-Bouqueval** (Les). — Vieille famille noble de l'ancien Dunois, dont le domaine seigneurial, déjà entamé pour subvenir à des besoins d'argent, a été déclaré bien national en 1793, et racheté, pièce à pièce, par Isidore Hourdequin [31]. (*La Terre.*)

**Roiville** (Les de). — Mondains parisiens, chez qui la baronne Sandorff a rencontré quelquefois Gundermann [292]. (*L'Argent.*)

**Rosalie.** — Rempailleuse à Rognes. Pauvre femme vivant toute seule, malade et sans un sou. L'abbé Godard lui vient en aide [512]. (*La Terre.*)

**Rose.** — Fille de comptoir chez Lebigre. Petite femme blonde très douce, très soumise, poussant la soumission fort loin avec le patron. C'est elle qui sert les clients du cabinet vitré, les membres du groupe Gavard. Elle entre, elle sort, de son air humble et heureux, au milieu des plus orageuses discussions politiques. Lorsque Lebigre recherche la main de la belle Normande, c'est par Rose qu'il envoie tous les dimanches aux Méhudin une bouteille de liqueur. Et Rose se trouve chaque fois chargée pour la Normande d'un compliment qu'elle répète d'un air soumis, pas du tout ennuyé [286]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Rose.** — Vieille servante des Mouret, à Plassans. Bougon et dévote, elle admire l'abbé Faujas et applaudit à l'évolution de Marthe, livrée à des pratiques religieuses qui lui feront peu à peu déserter le logis. Rose devient maîtresse de la maison [144], s'entend à merveille avec la mère de l'abbé, puis avec Olympe Faujas et, de libre allure, elle morigène François Mouret [184], allant bientôt jusqu'à le bousculer et contribuant pour une bonne part à la déchéance mentale de ce malheureux. (*La Conquête de Plassans.*)

**Rose.** — Petite paysanne des Artaud, sœur cadette de Lisa. Elle se moque des timidités de l'abbé Mouret, qui n'ose rien lui dire à confesse [236]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Rose.** — Femme de chambre de madame Hennebeau [382]. L'émeute de Montsou la laisse très gaie, elle est du pays, elle connaît les mineurs, elle assure qu'ils ne sont pas méchants [403]. (*Germinal.*)

**Rose.** — Fille du concierge de la sous-préfecture, à Sedan. Petite blonde, à l'air délicat et joli. Travaille à la fabrique Delaherche. Le 31 août et le 1er septembre 1870, pendant que l'armée succombe sous le fer, elle assiste aux va-et-vient des officiers de l'état-major général. Son impression est qu'ils ont tous l'air d'être fous, toujours du monde qui arrive, et les portes qui battent, et des gens qui se fâchent, et d'autres qui pleurent, et un vrai pillage dans la maison, les chefs buvant aux bouteilles, couchant dans les lits avec leurs bottes. Le maréchal de Mac-Mahon a bien dormi, tandis que l'empereur, souffrant de son affreuse maladie, gémissait toute la nuit, criant à vous faire dresser les cheveux sur la tête ; de tout ce monde, d'ailleurs, c'est encore lui le plus gentil et qui tient le moins de place, dans le coin où il se cache pour crier [256]. Le matin du 1er, avant de partir vers les avant-postes, il s'est fait peindre la figure, pour ne pas promener, parmi son armée, l'effroi de son masque blême, décomposé par la souffrance, au nez aminci, aux yeux troubles [220]. Dans l'après-midi, Rose l'a vu sortir encore et aller sous les obus, jusqu'au pont de Meuse, puis lentement revenir, en fataliste résigné qui comprend que son destin lui refuse la mort d'un soldat. Et lorsque Napoléon III, sous le coup du sort qui brise et emporte sa fortune, réclame un armistice pour mettre fin à l'égorgement, c'est la jeune fille qui fournit une nappe à l'officier chargé de hisser le drapeau blanc.

Dans le trouble général, Rose est restée d'une fraîcheur gaie, avec ses cheveux fins, ses yeux clairs d'enfant qui s'agite, au milieu de ces abominations, sans trop les comprendre [329]. Elle voit le tumulte causé par l'annonce de la capitulation, des officiers arrachant leurs épaulettes et pleurant comme des enfants, un vieux sergent frappé de folie subite et traitant les chefs de lâches, des cuirassiers jetant leur sabre à l'eau, des artilleurs précipitant le mécanisme de leurs mitrailleuses au fond des égouts, certains enterrant ou brûlant des drapeaux,

beaucoup semblant hébétés, d'autres, le plus grand nombre, ayant des yeux qui rient d'aise, un allégement ravi de toute leur personne, devant le bout de leur misère, après tant de jours où ils ont souffert de trop marcher et de ne pas manger [399]. (*La Débâcle.*)

**Rose.** — Nièce du coiffeur d'Aristide Saccard. Petite jeune fille de dix-huit ans, très blonde, l'air candide. Saccard l'a placée auprès de son fils malade, Maxime, avec mission de lui donner des soins, mais, en réalité, pour enlever à l'ataxique le reste de ses moelles [315]. Quand elle aura réussi, Aristide la payera d'un tant pour cent généreux [384]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Roubaud.** — Sous-chef de gare au Havre. Mari de Séverine Aubry. Il est né dans le Midi, à Plassans, d'un père charretier. Sorti du service avec les galons de sergent-major, longtemps facteur mixte à la gare de Mantes, passé facteur-chef à celle de Barentin, il a connu là Séverine, filleule du président Grandmorin, et l'a longtemps désirée de loin, avec la passion d'un ouvrier dégrossi, pour un objet délicat qu'il juge précieux. Le roman de son existence a été d'obtenir cette jeune fille, de quinze ans moins âgée que lui, et qui lui semblait d'une essence supérieure; pour comble de fortune, le président a doté l'épouse et accordé sa protection au mari : c'est le lendemain de la cérémonie que Roubaud est passé sous-chef.

Il est de taille moyenne, mais d'une extraordinaire vigueur; la quarantaine approche, sans que le roux ardent de ses cheveux frisés ait pâli; sa barbe, qu'il porte entière, reste drue, elle aussi, d'un blond de soleil. Il a la tête un peu plate, un front bas marqué de la bosse des jaloux, une nuque épaisse; sa face ronde et sanguine est éclairée de deux gros yeux vifs [5]. Ses notes d'employé sont très bonnes, il est solide à son poste, ponctuel, honnête, d'un esprit borné, mais très droit, toutes sortes de qualités excellentes [6]. On le soupçonne seulement d'être républicain; à un petit crevé de sous-préfet qui s'entêtait à monter en première classe avec un chien, il s'est oublié à dire : « Vous ne serez pas toujours les maîtres! » Ce serait une disgrâce inévitable, sans le tout-puissant appui du précieux Grandmorin. Mais au moment même où Roubaud s'émerveille des bienfaits que lui vaut l'amitié d'un si haut personnage, il apprend brusquement la vérité : Séverine qu'il

aime, qui est sa femme depuis trois ans, a été toute jeune débauchée par cet homme, elle a subi ses impuissantes caresses de vieux.

Mordu alors d'une jalousie atroce, il éprouve une faim de vengeance qui lui tord le corps et ne lui laissera plus aucun repos, tant qu'il ne l'aura pas satisfaite [26]. De ses poings d'ancien homme d'équipe, redevenant parfois la brute inconsciente de sa force, il a contraint sa femme à lui dire toute la vérité; comme malgré tout il l'aime encore, il va mettre quelque chose de solide entre eux en la rendant complice de l'assassinat qu'il médite. C'est dans l'express du Havre que le président Grandmorin est égorgé par le mari, pendant que la femme pèse sur ses jambes pour empêcher toute résistance [255].

L'alibi des Roubaud a été assez habilement établi; ils ont su faire croire à un vol, en emportant l'argent et la montre du mort; le juge Denizet, après les avoir soupçonnés un instant, s'est égaré sur la piste du malheureux Cabuche et il a même plaidé leur innocence devant les Lachesnaye, fille et gendre du président, enragés de voir Séverine hériter de la maison de la Croix-de-Maufras; pourtant, une complication a failli tout perdre : dans les papiers du défunt, M. Camy-Lamotte a trouvé la lettre par laquelle les Roubaud avaient attiré Grandmorin dans l'express; c'était leur perte, si la politique n'était intervenue et si l'on ne s'était, en haut lieu, décidé à étouffer l'affaire, pour ne pas mettre au jour des débauches trop compromettantes. Ils semblent donc sauvés.

Jamais Roubaud ne s'est montré un employé si exact, si consciencieux. Il vit sans remords. Mais le crime a introduit en lui une désorganisation progressive, il s'est assombri de plus en plus, n'étant vraiment gai qu'avec son nouvel ami, le mécanicien Jacques Lantier, originaire de Plassans comme lui, et qu'un hasard a placé devant le train, juste au moment où Grandmorin tombait assassiné. Jacques est le seul témoin que Roubaud redoute, il a voulu le conquérir, se l'attacher par des liens de fraternité étroite, l'empêcher ainsi de parler, et il a même chargé sa femme de circonvenir le camarade. Peu à peu, tout lien s'est rompu entre les époux, la présence de Jacques n'a plus suffi à retenir Roubaud à son foyer. Épaissi, vieilli, devenu plus sombre, il s'est mis à fréquenter un petit café du cours Napoléon, où il retrouvait Cauche, le commissaire de surveillance administrative.

Des pertes de jeu l'amènent à puiser dans la cachette où est enfoui le portefeuille de Grandmorin; la pensée de cet argent le brûlait, dans les premiers temps, il avait juré de n'y porter jamais la main. Mais ses scrupules partent un peu chaque jour. C'est une gangrène morale, à marche envahissante, qui désorganise la conscience entière [278]. Il a tué, maintenant il vole et il va être un mari complaisant; c'est avec indifférence qu'il surprend le flagrant délit de sa femme et de Jacques Lantier [282]. Il se porte fort bien, d'ailleurs, en dehors de la fatigue des nuits blanches; il engraisse même, d'une graisse lourde, les paupières pesantes sur ses yeux troubles. Et dans cette bouffissure, tout s'en va, même ses anciennes opinions politiques [306].

L'assassinat inexpliqué de Séverine, la trouvaille de la montre du président chez Cabuche, provoquent une nouvelle instruction du juge Denizet; celui-ci imagine un système fort logiquement déduit, d'où il résulte que Cabuche a été, dans les deux crimes, l'instrument de Roubaud et c'est en vain que celui-ci se décide à avouer la vérité pure et simple, l'unique meurtre, le meurtre passionnel qu'il a accompli en un jour de fureur. Cette version authentique n'est pas assez ingénieuse pour renverser l'échafaudage du juge d'instruction et les prétendus complices sont condamnés aux travaux forcés à perpétuité [405]. (*La Bête humaine.*)

**Roubaud** (Madame). — Voir Aubry (Séverine).

**Roudier**. — Ancien bonnetier parisien, retiré à Plassans, riche propriétaire, fait partie du groupe réactionnaire qui se réunit chez les Rougon [93]. Visage grassouillet et insinuant. Roudier, autrefois garde national à Paris et fournisseur de la cour, possesseur d'une belle fortune, a beaucoup de prestige parmi les bourgeois de Plassans. A l'heure du coup d'État, il sauve l'ordre en compagnie de Pierre Rougon et de Granoux. Son passé lui vaut alors le commandement de la garde nationale réorganisée [286], poste d'honneur où Rougon le laissera à l'écart, voulant accaparer toute la gloire du massacre, se méfiant aussi de l'humanité de ce bourgeois parisien égaré en province [343]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Rouge d'Auneau** (Le). — Lieutenant du Beau-François, chef de la bande d'Orgères. A composé une complainte en prison [68]. (*La Terre.*)

**Rougette.** — Vache achetée par les sœurs Mouche, au marché de Cloyes. C'est une cotentine blanche et noire, tête sèche, aux cornes fines et aux grands yeux bleuâtres, le ventre un peu fort sillonné de grosses veines, les membres plutôt grêles, la queue mince plantée très haut [169]. (*La Terre.*)

**Rougon** (1). — Mari d'Adélaïde Fouque. Père de Pierre Rougon. Paysan mal dégrossi, épais et commun, venu des Basses-Alpes et entré chez les Fouque comme garçon jardinier, Rougon a la chance d'être là quand la détraquée Adélaïde devient orpheline. Elle l'épouse six mois après, en 1786, et a de lui un fils, au bout d'une année. Rougon meurt presque subitement, en 1787, d'un coup de soleil reçu en sarclant un plant de carottes [49]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Rougon** (ANGÉLIQUE). — Voir ANGÉLIQUE MARIE.

**Rougon** (ARISTIDE). — Voir SACCARD (ARISTIDE).

**Rougon** (MADAME ARISTIDE) *née* BÉRAUD DU CHATEL. — Voir BÉRAUD DU CHATEL (RENÉE).

**Rougon** (MADAME ARISTIDE) *née* SICARDOT. — Voir SICARDOT (ANGÈLE).

**Rougon** (CHARLES). — Voir SACCARD (CHARLES).

**Rougon** (CLOTILDE). — Voir SACCARD (CLOTILDE).

**Rougon** (EUGÈNE) (2). — Premier fils de Pierre Rougon et de Félicité Puech. Frère de Pascal, Aristide, Sidonie et Marthe. Il a le visage de son père, une tête de structure massive et carrée, aux traits larges. De taille moyenne, il est, à quarante ans, légèrement chauve et tourne déjà à l'obésité. Dans ces chairs épaisses, héritées du père, sont enfouies des qualités morales et intellectuelles, des ambitions hautes, des instincts autoritaires, un mépris singulier pour les petits moyens et les petites fortunes, où l'on retrouve, amplifiés, les traits du caractère maternel. Les appétits de jouissance

---

(1) *Rougon, lourd et placide jardinier, marié en 1786 à Adélaïde Fouque. (Arbre généalogique des Rougon-Macquart.)*

(2) *Eugène Rougon, né en 1811; épouse, en 1857, Véronique Beulin d'Orchères, dont il n'a pas d'enfants.* [Mélange fusion. Prédominance morale, ambition de la mère. Ressemblance physique du père]. *Homme politique, ministre. Vit encore à Paris, député. (Arbre généalogique des Rougon-Macquart.)*

extraordinairement développés dans cette famille sont, ici, épurés; Eugène Rougon jouira par les voluptés de l'esprit, en satisfaisant ses besoins de domination [73].

Il a fait son droit à Paris, est rentré à Plassans, s'est fait inscrire au tableau des avocats, plaidant de temps à autre, gagnant maigrement sa vie, végétant ainsi pendant quinze ans, paraissant destiné à s'alourdir dans une honnête médiocrité. Mais, dans ce garçon endormi, il y a une force qui se cherche. Un mois avant les journées de Février, Eugène secoué d'un pressentiment se rend à Paris, n'ayant pas cinq cents francs en poche [74], et lorsqu'il revient passer quinze jours à Plassans, en avril 1849, il a lié partie avec le prince-président, dont il est l'un des agents secrets les plus actifs.

Son voyage a pour but de tâter le terrain [96]. Il trouve le salon maternel devenu le centre réactionnaire de la ville; il décide de convertir à l'idée napoléonienne ces bourgeois attardés dans les anciens partis, confie secrètement la besogne à son père qui recevra de lui des instructions minutieuses et fréquentes, réussit sans difficulté à créer dans la petite ville cléricale un courant très nettement bonapartiste et, plus tard, au jour du triomphe, il obtient pour son père, décoré par ses soins, le poste de receveur particulier de Plassans [361]. (*La Fortune des Rougon.*)

Au début de 1852, il habite, rue de Penthièvre, deux grandes pièces froides à peine meublées. C'est déjà une puissance occulte, l'embryon d'un grand homme politique, plein de dédain pour le naïf appât de l'argent, animé d'ambitions vers la puissance pure [57]. Sollicité par Aristide venu de Plassans pour conquérir Paris, et comprenant à merveille que les grosses faims aiguisées par le coup d'État devront être satisfaites, il le case rapidement dans un modeste emploi où l'on n'a qu'à regarder et à écouter pour trouver la fortune. Mais, soucieux des intérêts du régime et des siens propres, il conseille à son frère de changer de nom et le prévient qu'au premier scandale trop bruyant, il n'hésitera pas à le supprimer [58]. Député de l'arrondissement de Plassans [59], puis ministre de l'intérieur, il suit de loin les progrès d'Aristide Rougon devenu Aristide Saccard; quand cela devient nécessaire, il lui rend le service de paraître l'aimer beaucoup [290]. (*La Curée.*)

A son arrivée à Paris, avant les journées de Février, il avait crevé de faim avec Du Poizat et Gilquin, chez madame Méla-

nie Correur. La première maison qui l'ait accueilli a été celle de Bouchard, chef de bureau à l'intérieur. Devenu député des Deux-Sèvres à la Législative, où il a connu Delestang, il a pressenti l'extraordinaire fortune du prince Louis Napoléon, a été un instant ministre des travaux publics sous la Présidence et a coopéré activement au coup d'État; c'est lui qui s'est emparé du Palais-Bourbon, à la tête d'un régiment de ligne [41]. Plus tard, l'empereur l'a chargé d'une mission en Angleterre, puis il est entré au Conseil d'État et au Sénat. Chevalier de la Légion d'honneur après le Dix-Décembre, officier en janvier 1852, commandeur le 15 août 1854, grand officier en 1856, parvenu à la présidence du Conseil d'État, il est l'un des dignitaires impériaux les plus en vue. Il habite rue Marbeuf un hôtel dont l'empereur lui a fait cadeau [129]. A quarante-six ans, ses épaules se sont encore élargies, il a une grosse chevelure grisonnante plantée sur son front carré; son grand nez, ses lèvres taillées en pleine chair, ses joues longues, sans une ride, ont une vulgarité rude, que transfigure par éclairs la beauté de la force [15]. Au repos, il a une attitude de taureau assoupi [24].

L'erreur de Rougon, qui est un chaste, est de ne pas croire à la toute-puissance de la femme. Sa rencontre avec Clorinde, une aventurière de haut vol qui a rêvé de se faire épouser par lui, et dans laquelle il n'a su entrevoir qu'une maîtresse excitante, va lui prouver son erreur; Clorinde se vengera en lui faisant retirer le pouvoir, qu'il mettra trois ans à reconquérir. Une autre faiblesse de Rougon est dans sa bande; il souffre du même mal que l'empereur lui-même : les faméliques qui l'entourent et dont il a besoin ne lui restent fidèles qu'à la condition d'être constamment gorgés; pour s'appuyer sur eux, il doit les combler de faveurs compromettantes, reculer à leur profit les limites de l'arbitraire, prêter ainsi le flanc à ses ennemis, tout en se grisant avec bonheur de l'orgueil de ses propres abus. Entouré de cette bande aux dents aiguës, il n'éprouve, lui, qu'un amour du pouvoir pour le pouvoir, dégagé des besoins de vanité, de richesses, d'honneurs. Il est certainement le plus grand des Rougon [155]. Son rêve, pendant qu'il paraît s'absorber à faire des réussites compliquées [231], est de devenir très puissant, afin de satisfaire ceux qui l'entourent, au delà du naturel et du possible [245].

Politiquement, il est l'homme des situations graves, l'homme aux grosses pattes, suivant le mot de Marsy [158]. Son nom

signifie répression à outrance, refus de toutes les libertés, gouvernement absolu [267]. Il est de ceux qui ont fondé l'Empire dans la boue et dans le sang. Au lendemain de l'attentat de la rue Le Peletier, attentat que Gilquin lui a révélé quelques heures à l'avance et qu'il a froidement laissé s'accomplir, parce qu'il espérait bien ramasser le pouvoir dans les décombres, l'empereur le rappelle au ministère et c'est alors un coup de balai parmi les dix mille suspects oubliés au Deux-Décembre [266], il répartit à sa guise les arrestations par départements, ne se souciant que des chiffres et laissant le choix des noms à ses sous-ordres [297], il censure tout, même les feuilletons [300], il patauge en plein arbitraire.

Mais au fond, il a plutôt des besoins que des opinions, il estime le pouvoir trop nécessaire à sa fureur de domination pour ne pas l'accepter sous quelque condition qu'il se présente. Et quand la cervelle fumeuse de Napoléon III trouve l'idée de l'Empire libéral, c'est Rougon qui, donnant un démenti à sa vie entière, se charge d'appliquer la nouvelle politique. Cet homme, pour qui le parlementarisme n'était que le fumier des médiocrités, et qui se vantait de mâter les évêques, célébrera de sa grosse voix brutale le rétablissement de la tribune et s'agenouillera devant le pape. Il a reconquis le pouvoir, en marche vers sa royauté triomphale de vice-empereur. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

En 1864, toujours au pouvoir, il a vu son frère Saccard s'enliser dans les affaires. Il voudrait se défaire de lui, l'envoyer dans une colonie comme gouverneur, mais Aristide ne s'est pas laissé convaincre, il a fondé la Banque Universelle, et ses allures de casse-cou batailleur, enragé contre la banque juive, ont causé les plus graves ennuis au ministre. Rougon, prisonnier de sa politique romaine, tiraillé entre l'opposition libérale et les ultramontains, est furieux des manigances du député Huret et de la dernière déconfiture de Saccard; il prend l'énergique parti d'en finir avec ce membre gangrené de sa famille, qui, depuis des années, le gêne, dans d'éternelles terreurs d'accidents malpropres. Il le force à s'expatrier, en lui facilitant la fuite, après une bonne condamnation [376]. (*L'Argent.*)

L'appétit souverain du pouvoir se satisfait en lui pendant douze années consécutives de ministère. Puis, après la chute de l'Empire, redevenu simple député, réduit à l'état de majesté

déchue, il est à la Chambre le témoin, le défenseur impassible de l'ancien monde emporté par la débâcle [128]. (*Le Docteur Pascal*.)

**Rougon** (MADAME EUGÈNE). — Voir BEULIN D'ORCHÈRES (VÉRONIQUE).

**Rougon** (MARTHE) (1). — Fille de Pierre Rougon et de Félicité Puech. Sœur de Pierre, Pascal, Aristide et Sidonie. Mère d'Octave, Serge et Désirée Mouret. Née à Plassans en 1820, cinquième enfant des Rougon, tard venue, a été mal accueillie par ses parents [70]. Elle a vingt ans, son père qui ne possède point de dot pour elle ne sait comment s'en défaire; à ce moment, François Mouret, fils d'Ursule Macquart et cousin germain de Marthe, devient commis dans la maison. Entre les jeunes gens naît rapidement une tendresse déterminée sans doute par leur ressemblance physique. Comme François, Marthe est le portrait même de l'aïeule Adélaïde Fouque, mais tandis que François est un gros garçon laborieux, Marthe a tout l'effarement, tout le détraquement intérieur de la grand'-mère [81]. Pierre Rougon les marie en 1840. Ils ont trois enfants et quittent avec eux Plassans en 1845, pour aller s'établir à Marseille [161]. (*La Fortune des Rougon*.)

A quarante ans, madame Mouret est parfaitement heureuse entre ses enfants et son mari, la fortune est venue, les Mouret se sont retirés à Plassans. Une vie réglée, les soucis quotidiens du commerce, ont assoupi en Marthe l'antagonisme de nature qui la séparait de François. Sa nature nerveuse a subi un amollissement qui serait sans doute définitif, si l'entrée de l'ardent abbé Faujas dans cette existence douce et comme résignée ne réveillait brusquement la névrose endormie. Le prêtre, qui a besoin de Marthe pour s'imposer au monde féminin de Plassans, a vite fait de s'emparer de son faible esprit. Comme elle n'est pas dévote, ne fréquentant même pas l'église, Faujas la prend par des idées de charité, elle se laisse entraîner à une fondation pieuse et devient présidente de l'Œuvre de la Vierge

---

(1) *Marthe Rougon, née en 1820; épouse, en 1840, son cousin François Mouret, dont elle a trois enfants; meurt, en 1864, dans une crise nerveuse.* [Hérédité en retour sautant une génération. Hystérique. Ressemblance morale et physique d'Adélaïde Fouque. Marthe et François, les deux époux, se ressemblent. (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart*.)

[112]. Amusée d'abord par les détails matériels de l'organisation, elle s'habitue à l'église [118], se désintéresse des siens et s'abandonne à une vague extase qui met dans sa vie un intérêt inconnu; puis le détraquement s'aggrave, elle arrive aux pratiques religieuses, glisse à la dévotion, s'abîme en des confessions interminables, goûtant des joies naïves de communiante, se détachant de tout, laissant sa maison à vau-l'eau, regardant d'un œil sec le départ successif de ses enfants qu'elle avait adorés, éprouvant enfin une véritable haine pour ce mari silencieux, qui rôde sans cesse autour d'elle, pareil à un remords [236].

C'est un affolement de l'être entier, la terrible crise de la quarantaine, où Marthe, toute brûlante d'ardeurs, confond dans un même culte la religion et son ministre, Dieu et l'abbé Faujas, se prenant peu à peu pour celui-ci d'une adoration charnelle. L'indifférence, la brutalité de Faujas, qui dans cette détraquée ne voit qu'un obstacle à briser, déterminent des crises nerveuses de plus en plus graves, des attaques de catalepsie qui anéantissent Marthe et lui donnent l'apparence d'une femme rouée de coups. C'est alors que s'établit la légende des brutalités de Mouret, soigneusement répandue par les Trouche et confirmée par les silences approbateurs de Marthe. La crise finale a lieu après une affreuse explication avec Faujas, où l'hystérique, écrasée sous les duretés du prêtre, violemment chassée par lui du paradis entrevu, court à l'Asile des Tulettes pour délivrer son mari, le trouve en état de folie complète et, frappée de terreur, se sauve chez sa mère, où elle meurt le même soir, dans la rouge clarté de l'incendie allumé par le fou [102]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Rougon** (Maxime). — Voir Saccard (Maxime).

**Rougon** (Madame Maxime). — Voir Mareuil (Louise de).

**Rougon** (Pascal). — Voir Pascal (Le docteur).

**Rougon** (Pierre) (1). — Fils d'Adélaïde Fouque et du jardinier Rougon. Père d'Eugène, Pascal, Aristide, Sidonie et

(1) *Pierre Rougon, né en 1787; se marie, en 1810, à Félicité Puech, intelligente, active, bien portante; en a cinq enfants; meurt en 1870, au lendemain de Sedan, d'une congestion cérébrale déterminée par une indigestion.* [Mélange équilibre. Moyenne morale et ressemblance physique du père et de la mère]. *Marchand d'huile, puis receveur particulier.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

Marthe. Né en 1787, Pierre n'a point connu son père, mort après quinze mois de mariage. Il est élevé dans l'enclos Fouque en compagnie d'Antoine et d'Ursule, les enfants nés des amours de sa mère avec le contrebandier Macquart, ceux que le faubourg de Plassans appelle les louveteaux. De taille moyenne, de face longue et blafarde, un peu grosse, il a les traits de Rougon, avec certaines finesses du visage maternel. Il est un paysan comme son père, mais un paysan à la peau moins rude, au masque moins épais, à l'intelligence plus large et plus souple. Ce mélange équilibré se retrouve au moral. Pierre Rougon a une ambition sournoise et rusée, un besoin insatiable d'assouvissement, un cœur sec, un fond de sagesse raisonnée, où se sont mêlés les traits du caractère de ses parents [56].

A dix-sept ans, l'égoïsme s'éveille en lui, il juge froidement la situation, constate le gaspillage qui va tout emporter et, jugeant que, seul fils légitime, il a droit à la fortune entière, il décide d'évincer tout le monde et de rester seul maître. En peu d'années, servi par les circonstances, doué d'une invincible ténacité, il s'est débarrassé des louveteaux, il a réduit sa mère à une complète soumission, réalisé la fortune et mis dans sa poche, par un véritable vol légal, les cinquante mille francs qui formaient tout le patrimoine de famille [64].

Comme il a un invincible besoin de jouissances régulières et qu'il rêve d'appartenir au monde du commerce, il épouse Félicité Puech, en 1810, s'associe avec son beau-père dans la vente des huiles et devient dès lors un petit bourgeois, très supérieur déjà à son père, le rustre venu des Basses-Alpes pour travailler chez les Fouque. Après quelques bonnes années, une série de malchances atteint le ménage Rougon, où l'ambition terre à terre du mari, facilement désemparée, est soutenue, ranimée, entraînée par la femme. Cinq enfants surviennent, de 1811 à 1820, dont trois garçons, que Rougon, désabusé, laisserait croupir dans l'ignorance, si l'intelligente Félicité n'y mettait bon ordre, reconstituant déjà sur leur tête l'édifice de sa fortune. Ce sont alors de longues années de lutte pénible, de travail incessant, de mesquineries misérables, au bout desquelles les Rougon doivent s'avouer vaincus, ayant amassé en tout une maigre rente de deux mille francs qui les réduit à l'état de petits rentiers et ne leur donne même pas accès dans le quartier neuf, objet de leurs convoitises [81].

On est à la veille de la révolution de 1848. A cette époque,

Pierre Rougon a pris du ventre, l'insuccès semble l'avoir rendu plus épais et plus mou, il a toute l'allure d'un respectable bourgeois, un air nul et solennel, mais il lui manque de grosses rentes pour être tout à fait digne. Sous la placidité naturelle de ses traits, il cache des sentiments haineux, il est sourdement exaspéré par sa mauvaise chance et, comme Félicité, comme son frère Macquart, comme ses fils Eugène et Aristide, il est prêt à tout pour assouvir enfin son âpre désir de fortune. Conseillés par le marquis de Carnavant, qui a besoin de leur intermédiaire pour parvenir jusqu'aux bourgeois de Plassans, les Rougon réussissent à centraliser chez eux le mouvement réactionnaire. Un peu méprisé des riches qui l'entourent, mais n'hésitant pas à se compromettre parce qu'il a tout à gagner et rien à perdre, poussé ardemment par sa femme, Pierre semble bientôt être le chef actif du parti conservateur. D'abord royaliste, il s'est rallié au bonapartisme dès que son fils aîné l'a mis dans la confidence des événements et lui a promis, après réussite, un poste dans les finances.

Au coup d'État, Rougon, soigneusement stylé par Eugène, guidé par Félicité qui lui laisse l'illusion de tout conduire, devient dans Plassans l'homme nécessaire. Il se cache au moment opportun, reparaît pour délivrer la mairie, s'empare de la poignée d'émeutiers dirigés par Antoine Macquart, organise un simulacre de bataille pour se donner les apparences de l'héroïsme, puis s'institue président de la commission municipale. Craignant de n'être pas pris au sérieux dans son rôle de sauveur, il organise, avec la complicité du lâche Antoine, un abominable guet-apens qui glace de terreur la population de la ville et fait du mari de Félicité un terrible monsieur dont personne n'osera plus rire [353]. Encore rouge du sang versé, Rougon reçoit la croix de la Légion d'honneur, en attendant le poste rémunérateur qui va payer ses honteux services [361]. (*La Fortune des Rougon.*)

Les Rougon sont les maîtres de Plassans. Eugène, devenu ministre de l'empereur, a fondé leur fortune. Le receveur particulier Pierre Rougon est, à soixante-dix ans, un gros homme blême, il a une belle tête, une tête blanche et muette de personnage politique, une mine solennelle de millionnaire [68]. L'âge et la prospérité ont annihilé sa cervelle, ses besoins tout physiques sont largement satisfaits, il orne d'un bel effet décoratif le salon où trône sa femme. (*La Conquête de Plassans.*)

Devenu si gros qu'il ne remuait plus, Pierre Rougon succombe, étouffé par une indigestion, le 3 septembre 1870, après avoir appris la catastrophe de Sedan. L'écroulement du régime dont il se flattait d'être l'un des fondateurs, semble l'avoir foudroyé [11]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Rougon** (Madame Pierre). — Voir Puech (Félicité).

**Rougon** (Sidonie) (1). — Fille de Pierre Rougon et de Félicité Puech. Sœur d'Eugène, Pascal, Aristide et Marthe. Mère d'Angélique Marie. Elle est née en 1818 à Plassans. A vingt ans, elle a épousé un clerc d'avoué de Plassans et est allée se fixer avec lui à Paris [81]. (*La Fortune des Rougon.*)

Elle s'est établie rue Saint-Honoré, où elle a tenté avec son mari, un sieur Touche, le commerce des fruits du Midi. Mais les affaires n'ont pas été heureuses et, en 1850, on la retrouve veuve, pratiquant des métiers interlopes, dans une boutique avec entresol et entrée sur deux rues, faubourg Poissonnière et rue Papillon.

Petite, maigre, blafarde, doucereuse, sans âge certain [231], elle tient bien aux Rougon par cet appétit de l'argent, ce besoin de l'intrigue qui caractérisent la famille. Les influences de son milieu en ont fait une sorte de femme neutre, homme d'affaires et entremetteuse à la fois [69]. La fêlure de cet esprit délié est de croire elle-même à une fantastique histoire de milliards que l'Angleterre doit rembourser, appât magique dont elle sait se servir avec habileté pour griser ses clientes. Son frère aîné Eugène Rougon, qui estime fort son intelligence, l'emploie à des besognes mystérieuses; elle a puissamment aidé aux débuts de son frère cadet Aristide, en combinant son mariage avec Renée Béraud Du Châtel et elle continue ses bons offices au ménage, servant les intérêts du mari auprès des puissants [98], offrant des amants à la femme, dont elle abrite les passades [131], mettant son entresol à la disposition du jeune Maxime Saccard [133]. Elle juge les femmes d'un coup d'œil, comme les amateurs jugent les chevaux [132] et s'em-

(1) *Sidonie Rougon, née en* 1818; *épouse, en* 1838, *un clerc d'avoué de Plassans, qu'elle perd à Paris, en* 1850; *a d'un inconnu, en* 1851, *une fille qu'elle met aux Enfants Assistés.* [Élection du père. Ressemblance physique de la mère]. *Courtière, entremetteuse, tous les métiers, puis austère. Vit encore à Paris, trésorière de l'Œuvre du Sacrement.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

ploie, moyennant finances, à protéger toutes les turpitudes et à étouffer tous les scandales. Mielleuse et aimant l'église, Sidonie est au fond très vindicative. Pleine de colère contre Renée, qui s'est révoltée devant la grossièreté d'un de ses marchés d'amour [235], elle se charge de l'espionner et dénonce à Aristide ses amours avec Maxime [310]. Cette dernière infamie lui rapporte dix mille francs [336], qu'elle va manger à Londres, à la recherche des milliards fabuleux. (*La Curée.*)

Son mari mort et enterré, elle a eu une fille quinze mois après, en janvier 1851, sans savoir au juste où elle l'a prise. L'enfant, déposée sans état civil, par la sage-femme Foucart, à l'Assistance publique, a reçu les prénoms d'Angélique Marie. Jamais le souvenir de cette enfant, née d'un hasard, n'a échauffé le cœur de la mère [50]. (*Le Rêve.*)

Sidonie vient à l'enterrement de son cousin le peintre Claude Lantier. Elle a toujours sa tournure louche de brocanteuse. Arrivée rue Tourlaque, elle monte, fait le tour de l'atelier, flaire cette misère nue et redescend, la bouche dure, irritée d'une corvée inutile [477]. (*L'Œuvre.*)

Beaucoup plus tard, lasse de métiers louches, elle se retire, désormais d'une austérité monacale, à l'ombre d'une sorte de maison religieuse; elle est trésorière de l'Œuvre du Sacrement, pour aider au mariage des filles-mères [129]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Rougon** (VICTOR). — Voir SACCARD (VICTOR).

**Rougon** (X...) (1). — Fils de Clotilde Rougon, dite Saccard, et de son oncle Pascal Rougon. Sa mère était enceinte de deux mois lorsque Pascal est mort, emporté par une angine de poitrine [342]. Il vient au monde dans les derniers jours de mai 1874. Et Clotilde, allaitant l'enfant né de son amour, tâche de lui trouver des ressemblances. De Pascal, il a le front et les yeux, quelque chose de haut et de solide dans la carrure de la tête. Elle-même se reconnaît en lui, avec sa bouche fine et son menton délicat. Mais elle a de sourdes inquiétudes en pensant aux terribles ascendants inscrits sur l'arbre généalogique, confiante pourtant, rassurée devant les yeux limpides qui s'ouvrent ravis, désireux de la lumière [390]. (*Le Docteur Pascal.*)

---

(1) *Enfant inconnu, à naître en 1874. Quel sera-t-il?* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

**Rousse** (LA). — Jeune paysanne des Artaud. Fille superbe, cheveux et peau de cuivre [283]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Rousse** (LA). — Une vache des Hamelin, cultivateurs à Soulanges (Nièvre). Angélique Marie la conduisait aux champs [14]. (*Le Rêve.*)

**Rousseau**. — Commissaire-censeur de la Banque Universelle. Partage cette fonction avec Lavignière, à qui il est complètement inféodé [139]. (*L'Argent.*)

**Rousselot** (MONSEIGNEUR). — Archevêque de Plassans. Soixante ans. Vit frileusement dans son cabinet, en douairière retirée du monde, ayant horreur du bruit, se déchargeant sur le vicaire général Fenil du soin de son diocèse. Il adore les littératures anciennes et traduit Horace en secret [151]. Cet indolent prélat, à l'amabilité enjouée, aux manières exquises, tremble devant son vicaire général, qui le mène par le bout du nez, jusqu'au jour où Faujas, venu de Paris pour arracher Plassans aux influences ultramontaines, engage la lutte avec Fenil et s'empare à son tour de l'archevêque. Au fond, celui-ci est un aimable sceptique ; il se moque de tout le monde, ne se passionnant que pour les petits vers de l'Anthologie grecque et se bornant à souhaiter que les loups qui l'entourent se mangent entre eux. (*La Conquête de Plassans.*)

**Roussie** (LA). — Une hercheuse d'autrefois. Vivait au temps du vieux Bonnemort et du père Mouque [141]. (*Germinal.*)

**Roustan** (ABBÉ). — Vicaire à Saint-Eustache. Bel homme, d'une quarantaine d'années, l'air souriant et bon. Discret et sage, l'abbé est consulté par Lisa Quenu dans les cas difficiles, sans que jamais il soit question de religion entre eux [254]. C'est à lui qu'elle demande conseil sur la conduite que l'honnêteté l'autorise à tenir vis-à-vis de son beau-frère ; elle est décidée à se débarrasser de Florent, et l'abbé Roustan met une habileté essentiellement ecclésiastique à lui faire comprendre que tous les moyens sont bons. (*Le Ventre de Paris.*)

**Rouvet**. — Vieux paysan beauceron, du village de Zéphyrin Lacour et de Rosalie Pichon. Une de leurs joies consiste à se rappeler les raves du père Rouvet [338]. (*Une Page d'amour.*)

**Rozan** (DUC DE). — A été le premier amant de Renée Sac-

card, grâce à l'obligeant intermédiaire de madame de Lauwerens [133]. Remarqué pour sa douceur et sa tenue, il a été trouvé, en tête-à-tête, nul, déteint, assommant [130]. A trente-cinq ans, las d'ennuyer les femmes de son monde, il aspire aux faveurs exclusives de Laure d'Aurigny; mais, tenu en laisse par la duchesse sa mère, il se met entre les mains de l'usurier Larsonneau, qui lui fait des prêts à cinquante pour cent [254]. Devenu maître de son patrimoine, il laisse cinq cent mille francs aux mains de Laure et mange son second demi-million avec Blanche Müller [343]. (*La Curée.*)

**Rozan** (Duchesse de). — Mère du jeune duc, qu'elle tient en charte privée jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, au point de ne pas lui donner plus d'une dizaine de louis à la fois [254]. Cette mère, trop rigide, meurt de saisissement devant les cent cinquante mille francs de billets souscrits par son fils à l'usurier Larsonneau [343]. (*La Curée.*)

**Rusconi** (Chevalier). — Légat d'Italie. Beau brun, diplomate grave à ses heures. Il traite les affaires politiques chez la comtesse Balbi, tourne autour de Clorinde avec sa galanterie langoureuse de bel Italien [185] et seconde activement les vues de Cavour en vue d'une alliance contre l'Autriche [370]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

# S

**Sabatani.** — Un habitué de la Bourse. Grand jeune homme à la face longue et brune, aux yeux noirs magnifiques, à la bouche mauvaise, inquiétante. Il a une grâce caressante d'Oriental mâtiné d'Italien. C'est un gaillard mystérieux, aimé des femmes ; la légende lui attribue un prodige physique, une exception géante dont rêvent les filles du monde de la Bourse, tourmentées de curiosité [123]. Associé secret de l'escroc Schlosser, Sabatani a peu à peu conquis la confiance de la corbeille et de la coulisse par beaucoup de correction et une bonne grâce infatigable [10]. Il est client de la charge Mazaud, où il n'a déposé qu'une légère couverture, donnant des preuves de sagesse, n'augmentant que graduellement l'importance de ses ordres, en attendant le jour où il culbutera dans une grosse liquidation [90]. Gai, d'apparence riche, avec cette tenue élégante qui est indispensable, comme l'uniforme même du vol à la Bourse, il devient très volontiers le prête-nom d'Aristide Saccard ; il est le complaisant au compte de qui figurent fictivement les titres non vendus de l'Universelle [123]. Et, au jour de la débâcle, il disparaît ; il va écumer la Bourse de quelque capitale étrangère. Plus tard, oublié à Paris, il y reviendra, de nouveau salué, prêt à recommencer son coup, au milieu de la tolérance générale [393]. (*L'Argent.*)

**Sabot.** — Vigneron de Brinqueville. Un farceur renommé, qui vente à faire tourner les moulins, mais qui est battu à ce jeu par Jésus-Christ [332]. (*La Terre.*)

**Saccard** (ARISTIDE) (1). — Troisième fils de Pierre Rougon et

---

(1) *Aristide Rougon, dit Saccard, né en* 1815 ; *épouse en* 1836 *Angèle Sicardot, calme et rêveuse, fille d'un commandant ; en a un fils en* 18[illegible], *et une fille en* 1847, *et perd sa femme en* 1854 ; *a eu en*

de Félicité Puech. Frère d'Eugène, Pascal, Sidonie et Marthe Rougon. Père de Maxime, Clotilde et Victor Rougon, dits Saccard. Petit, la mine chafouine, il a le visage de sa mère, avec des avidités, un caractère sournois, apte aux intrigues vulgaires, où les instincts de son père dominent [74]. En lui s'épanouissent tous les besoins de jouissance matérielle; son appétit se rue à l'argent, à la femme, au luxe. Envoyé à Paris pour faire son droit, il mène pendant deux ans une vie paresseuse et débraillée, ne passe pas un seul examen et, rentré à Plassans, se laisse vivre longtemps sans voir clair dans ses ambitions. Marié en 1836 à Angèle Sicardot, qui lui apporte une dot de dix mille francs, il place habilement ce petit capital dans la maison paternelle et se fait entretenir avec sa femme jusqu'au moment lointain où son père peut enfin lui restituer sa commandite. Le ménage s'établit alors place Saint-Louis; un fils vient, Maxime, dont la grand'mère Félicité paye, par bonheur, la pension; Aristide mène une belle existence de fainéantise, jouant au cercle, cultivant sa paresse avec amour, jusqu'à l'heure où, toutes ressources épuisées, la pauvre Angèle mourant de faim, il consent à chercher une place et réussit à entrer à la sous-préfecture de Plassans.

C'est, pendant dix ans, la médiocre existence de l'employé à dix-huit cents francs, encore gênée par la naissance d'un nouvel enfant. Sevré des joies dont il a une continuelle envie, Aristide devient haineux; le fiel s'amasse en lui et, l'oreille au guet, il voit arriver la révolution de 1848, il flaire avec joie une catastrophe, prêt à sauter sur la première proie venue [78]. Trompé d'abord, par les apparences, il affiche le plus vif enthousiasme pour la République; plein de mépris pour l'impuissance bourgeoise, manquant de renseignements sur ce qui se prépare, il croit au triomphe de la démocratie, se fait journaliste, livre aux réactionnaires une guerre sans merci, se compromet à plaisir, jusqu'au jour où, ayant surpris une édifiante conversation politique entre sa mère et le marquis de

---

1853 *un fils adultérin d'une ouvrière, Rosalie Chavaille qui comptait, des phtisiques et des épileptiques dans son ascendance; se remarie, en 1855, avec Renée Béraud Du Châtel, qui meurt sans enfants en 1864.* [Mélange soudure. Prédominance morale du père et ressemblance physique de la mère. Ambition de la mère gâtée par les appétits du père]. *Employé, puis grand brasseur d'affaires. Vit encore à Paris, directeur d'un journal.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

Carnavant [125], il prend une attitude expectante, cherchant le vent, prêt à se vendre le plus cher possible.

Pendant les journées de Décembre, il feint une soudaine maladie qui lui permet de louvoyer ; il esquisse une conversion au bonapartisme, revient prudemment aux ouvriers, et c'est seulement lorsqu'il a palpé, sur la place de la Mairie, les cadavres républicains [354], qu'il voit enfin la lumière et publie à grand fracas un superbe article d'adhésion au coup d'État. Pour attester son loyalisme, il laisse assassiner sous ses yeux son malheureux cousin Silvère Mouret [374]; puis, réconcilié avec son beau-père, le commandant Sicardot, il en obtient cinq cents francs qui lui permettront de quitter Plassans. (*La Fortune des Rougon.*)

A Paris, après un très court séjour rue de la Harpe, où, sous le nom de Sicardot, il a séduit Rosalie Chavaille, il s'installe pauvrement rue Saint-Jacques et, par son frère Eugène Rougon, devient commissaire-voyer adjoint, emploi bien inférieur à ses prétentions, mais qui le mettra en situation de surprendre le vaste projet de la transformation de Paris [63]. Pour ne pas gêner son aîné, devenu une puissance politique, il a troqué le nom paternel contre celui de Saccard, un nom, a dit Eugène, à aller au bagne ou à gagner des millions [59]. Écœuré de la mesquine existence qui lui est imposée, entre sa femme, la molle Angèle, et sa fillette Clotilde, il a rôdé pendant deux ans dans les couloirs de l'Hôtel de Ville ; il a senti venir le flot montant de la spéculation à outrance, il a flairé les beaux coups à faire, mais, faute des premiers fonds, il resterait frappé d'impuissance, si la mort fortuite d'Angèle ne le rendait subitement libre et ne lui permettait d'atteindre la fortune, grâce à un honteux mariage maquignonné par sa sœur, l'intrigante Sidonie Rougon.

Ce petit homme chafouin, devenu le mari de Renée Béraud Du Châtel, occupe maintenant un superbe appartement de la rue de Rivoli et va devenir un des brasseurs d'affaires les plus en vue de l'époque. Il commence par s'enrichir en dépouillant sa femme (affaire de la rue de la Pépinière), gagne habilement la protection des Gouraud et des Toutin-Laroche, se fait le prête-nom de la Ville dans d'importantes opérations immobilières, s'associe avec les gros entrepreneurs Mignon et Charrier pour éventrer Paris, et met le comble à sa gloire en fondant le Crédit Viticole, entreprise toute puissante grâce à

laquelle il tiendra l'administration préfectorale à la gorge [125]. Il bâtit alors, sur un terrain volé à la Ville, son magnifique hôtel du parc Monceau, et là c'est un étalage, une profusion, un écrasement de richesses [18]. La fortune de Saccard est à son apogée.

Il se lance dans des opérations de plus en plus hardies, se plaisant aux complications folles, à l'entassement des impossibilités [260]; ses affaires sont tellement enchevêtrées qu'il ne dort plus que trois heures par nuit; c'est le jeu continu, un tour de force quotidien, une succession d'aventures où les millions s'entassent et s'engloutissent aussitôt, où tout n'est que façade dorée. Le faste inouï où se complaît Aristide, les étourdissantes prodigalités où il pousse sa femme, l'affectation qu'il met à feindre d'entretenir des maîtresses coûteuses, toute cette poudre aux yeux lui est indispensable pour maintenir son crédit. De mauvaises spéculations, dues à son génie trop inventif, ont séparé de lui Mignon et Charrier; il a essuyé de grosses pertes; un mauvais vent souffle sur ses affaires lorsqu'il se décide à tout réparer par une œuvre de scélératesse exquise, une duperie colossale dont la Ville, l'État, sa femme et jusqu'à son homme de paille, Larsonneau, doivent être les victimes [185]. Il va gagner trois millions en s'emparant des terrains de Charonne, que Renée possède et qui seront absorbés par le percement du boulevard du Prince-Eugène.

Mais une terrible complication se dresse tout à coup. Son fils Maxime est devenu l'amant de Renée. Il l'apprend au moment même où la signature de celle-ci lui est nécessaire pour parachever l'œuvre entreprise. Comme il ne veut pas se condamner à la ruine en chassant l'épouse incestueuse, il feint de ne pas comprendre, s'empare de l'acte par surprise et marie le jeune Maxime à une riche héritière, Louise de Mareuil, dont il convoitait depuis longtemps le million de dot pour ses spéculations futures. En 1860, Saccard a été décoré à la suite d'un service mystérieux rendu au préfet de la Seine [149]. (*La Curée.*)

Cousin de Lisa Macquart, il a été désigné comme subrogé-tuteur de la petite Pauline Quenu [26]. Il écrit aux Chanteau diverses lettres réclamant des comptes [103] et consent à l'émancipation de la jeune fille après trois visites de madame Chanteau, qui a flatté son goût des grandes affaires en lui apportant une idée superbe : l'accaparement des beurres du Cotentin [117]. (*La Joie de vivre.*)

En octobre 1864, une suite d'affaires désastreuses l'ont obligé à liquider sa situation, à vendre l'hôtel du parc Monceau. Toujours affamé, inassouvi toujours, il se retrouve sur le pavé de Paris, en relations avec la princesse d'Orviedo qui, pendant quelque temps, a fait de lui le préfet de ses charités, l'a transformé en une sorte de petit manteau bleu, adoré et béni, et a consenti à lui louer un rez-de-chaussée dans son hôtel de la rue Saint-Lazare. Saccard a cinquante ans, mais l'âge n'ayant pas mordu sur sa petite personne, il n'en paraît guère que trente-huit; il garde une maigreur, une vivacité de jeune homme; même, avec les années, son visage noir et creusé de marionnette, au nez pointu, aux minces yeux luisants, s'est comme arrangé, a pris le charme de cette jeunesse si persistante, si souple, si active, les cheveux touffus encore, sans un fil blanc [6].

De nouveau, il cherche la chance, il rêve non plus la richesse menteuse de la façade, mais l'édifice solide de la fortune, la vraie royauté de l'or trônant sur des sacs pleins [7]. Son effréné besoin de revanche lui inspire un désir chimérique : abattre Gundermann, le banquier-roi, ce juif contre lequel il a l'antique rancune de race, au point que lui, le terrible brasseur d'affaires, le bourreau d'argent aux mains louches, perd la conscience de lui-même dès qu'il s'agit d'un juif, en parle avec âpreté, avec des indignations vengeresses d'honnête homme, vivant du travail de ses bras, pur de tout négoce usuraire [92]. Irrésistiblement attiré vers la Bourse, il va y entrer bientôt en triomphateur.

Un hasard de voisinage l'a mis en relations avec l'ingénieur Hamelin, à qui un long séjour en Orient a inspiré une série de projets, la conquête de la Méditerranée, la mise en valeur de la Palestine, la libération des Lieux-Saints, idées grandioses d'où sortira, grâce à l'ardente imagination de Saccard, la Banque Universelle, destinée d'abord à féconder l'œuvre d'Hamelin, mais surtout à exterminer la banque juive [59]. L'adhésion du capitaliste Daigremont assure les concours indispensables; le marquis de Bohain, Sédille, Huret, Kolb entrent dans le syndicat : Sabatani est le prête-nom nécessaire au jeu des actions; on achète une feuille catholique, l'*Espérance*, où Jantrou fera des articles politiques favorables et hostiles tour à tour au ministre Rougon, et où de savantes annonces subjugueront les souscripteurs pieux; on achète aussi la *Cote financière*, qui séduira les rentiers crédules. Une immense publicité s'orga-

nise. On aura les gros capitaux et les économies ramassées sou à sou, les Beauvilliers, les Maugendre et les Dejoie.

Saccard sait combattre les scrupules des Hamelin, l'ingénieur et sa sœur Caroline, trop honnêtes pour goûter pleinement la saveur de ses conceptions hardies. Il célèbre les vertus de la spéculation; c'est l'appât même de la vie, c'est l'éternel désir qui force à lutter et à vivre; elle décuple les énergies; sans elle, l'existence serait un désert d'une extrême platitude; par elle, on accomplit des choses vivantes, grandes et belles. Et elle est nécessaire, malgré ses hontes, qui ne sont au fond que l'excès indispensable, de même qu'il faut l'appât de la luxure pour créer beaucoup d'enfants [143].

Les commencements de l'Universelle sont honorables et corrects, dans l'hostilité de la haute banque; puis, on double le capital; Saccard fait un magnifique coup de Bourse après Sadowa; c'est l'heure d'une de ces poussées folles de la finance qui, toutes les dix ou quinze années, obstruent et empoisonnent Paris, ne laissant après elles que des ruines et du sang; on double encore le capital; les illégalités s'accumulent; Saccard est sans lien ni barrières, allant à ses besoins avec l'instinct déchaîné de l'homme qui ne connaît d'autre borne que son impuissance; il jette à la fonte les choses et les êtres pour en tirer de l'argent; ce bandit du trottoir financier est aimé d'une adorable femme, madame Caroline, parce qu'elle le voit actif et brave, créant un monde à travers tant de folies; de l'hôtel d'Orviedo, où s'était d'abord installée l'Universelle, Saccard a transféré la banque dans un hôtel monumental, rue de Londres; et les clients sont foudroyés d'admiration et de respect.

La fièvre augmente; plein d'une forfanterie batailleuse, Saccard se voit le maître; il déclare la guerre à son frère, le ministre; il va enfin se poser en rival de Gundermann, en roi voisin, d'une puissance égale; c'est une fringale de jouissances; depuis longtemps, il possédait les bonnes grâces de la baronne Sandorff; maintenant, il achète deux cent mille francs la gloire de coucher avec madame de Jeumont et de l'afficher dans un bal officiel, sous l'œil amusé du comte de Bismarck; autour de lui, un concert de bénédictions monte de la foule heureuse des petits et des grands, les filles enfin dotées, les pauvres brusquement enrichis, assurés d'une retraite; les riches, brûlant de l'insatiable joie d'être plus riches encore [287]. Le capital social atteint cent cinquante millions, d'énormes dividendes ont été distribués, les actions dépassent le cours de trois mille francs.

Mais l'excès même de cette prospérité doit causer la ruine de l'Universelle ; en une grande journée dont on parle encore, comme on parle d'Austerlitz et de Marengo [345], Gundermann qui, depuis longtemps, guettait l'heure propice, détruira d'un coup cette banque catholique, minée si profondément par les imprudences de Saccard. Et celui-ci fait une belle défense; jusqu'au bout, il inspire confiance à ses victimes. Définitivement lâché par le ministre Rougon, dénoncé par Busch, livré aux vengeances de Delcambre, il est traduit en correctionnelle, conserve une héroïque attitude devant le tribunal et se voit condamné à cinq ans de prison et trois mille francs d'amende, toujours plein, d'ailleurs, de croyance en lui-même. Son inconscience en arrive à une véritable grandeur.

Pendant les délais d'appel, il quitte la France et va en Hollande ; il s'y consacre à une affaire colossale : le desséchement d'immenses marais, tout un petit royaume conquis sur la mer, grâce à un système compliqué de canaux [445]. (*L'Argent.*)

Après la chute de l'Empire, il a osé rentrer en France, malgré sa condamnation ; des influences nouvelles, toute une intrigue extraordinaire l'ont remis sur pied [15]. En 1872, on le retrouve, lancé dans le grand journalisme, brassant des affaires considérables, devenu directeur de l'*Époque*, le journal républicain à gros succès où l'on publie les papiers des Tuileries [3]. Empressé auprès de Maxime, dont il a toujours convoité la fortune, il hâte la fin de l'ataxique en lui envoyant de belles filles, notamment la petite Rose, qui l'achèvent [315], et il finit par mettre dans sa poche l'argent et l'hôtel de son fils [384]. Revenu à son républicanisme originel, Aristide va, par un retour ironique des choses, protéger son frère Eugène Rougon, qu'il avait compromis si souvent lorsque le simple député d'aujourd'hui était vice-empereur [15]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Saccard** (MADAME ARISTIDE). — Voir BÉRAUD DU CHATEL (RENÉE).

**Saccard** (MADAME ARISTIDE). — Voir SICARDOT (ANGÈLE).

**Saccard** (CHARLES) (1). — Fils de Maxime Rougon, dit

(1) *Charles Rougon, dit Saccard, né en* 1857, *meurt d'une hémorragie nasale, en* 1873. [Hérédité en retour sautant trois générations. Ressemblance physique et morale d'Adélaïde Fouque. Dernière expression de l'épuisement d'une race]. (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

Saccard, et de Justine Mégot. Sa mère, femme de chambre de Renée, a été séduite par le jeune Maxime, alors âgé de dix-sept ans. L'enfant et la mère sont envoyés à la campagne, avec une petite rente de douze cents francs [119]. (*La Curée.*)

A quinze ans, il vit à Plassans, chez sa mère, mariée à un bourrelier du faubourg, Anselme Thomas. Charles est un dégénéré qui reproduit, à trois générations de distance, sa trisaïeule, la vieille Adélaïde Fouque enfermée aux Tulettes. Il parait à peine douze ans et il en est resté à l'intelligence balbutiante d'un enfant de cinq ans. Ses grands yeux clairs sont vides, sa beauté inquiétante a une odeur de mort, ce n'est qu'un petit chien vicieux qui se frotte aux gens, pour se caresser, et qu'on a dû renvoyer du collège dès les premiers mois, sous l'accusation de vices inavouables [63]. Il y a en lui un relâchement des tissus dû à la dégénérescence; le moindre froissement détermine une hémorragie.

Sa mère adore ce bel enfant à la royale chevelure blonde, mais il est détesté du mari et vit le plus souvent chez les Rougon, habillé par son arrière-grand'mère Félicité qui souffre devant ce rejeton épuisé de sa race, le comble de bijoux et le vêt de velours noir soutaché d'une ganse d'or, tel qu'un jeune seigneur d'autrefois [229]. Il se plaît en la compagnie de la vieille Adélaïde Fouque, avec qui il a une ressemblance physique extraordinaire. Et c'est là, dans l'Asile des Tulettes, sous les yeux fixes de l'ancêtre, que cet enfant, pris d'un dernier saignement de nez, meurt sans une secousse, épuisé comme une source dont l'eau s'est écoulée, pareil à un de ces petits dauphins exsangues qui n'ont pu porter l'exécrable héritage de leur race [242]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Saccard** (CLOTILDE) (1). — Fille d'Aristide Rougon, dit Saccard, et d'Angèle Sicardot. Née à Plassans en 1847, elle avait quatre ans, lorsque ses parents l'ont emmenée à Paris, Angèle ayant refusé de se séparer de cette enfant [52]. En 1854, la petite Clotilde assiste à la mort de sa mère et, trois jours

---

(1) *Clotilde Rougon, dite Saccard, née en* 1847 ; *a, en* 1874, *de son oncle Pascal, un fils.* [Élection de la mère. Hérédité en retour, avec prédominance morale et physique de son grand-père maternel, le commandant Sicardot]. *Vit encore à Plassans.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

après, on la confie à une vieille dame qui se rend dans le Midi et qui la ramène à son oncle Pascal [76]. (*La Curée.*)

Chez le docteur Pascal, elle a vécu librement. A l'âge ingrat, de douze à dix-huit ans, elle a paru trop grande, dégingandée, montant aux arbres comme un garçon, puis en elle s'est dégagée une fine créature de charme et d'amour, élancée, la taille mince, la gorge menue, le corps souple. Elle a des cheveux blonds et coupés court, un exquis et sérieux profil, le front droit, l'œil bleu ciel, le nez fin, le menton ferme; sa nuque est d'une fraîcheur de lait sous l'or des frisures folles. A vingt-cinq ans, elle reste enfantine et en paraît à peine dix-huit [2].

Elle n'a appris qu'à lire et à écrire; elle se fait ensuite une instruction assez vaste, en aidant son oncle qui l'emploie volontiers comme secrétaire et pour qui elle dessine des planches destinées à illustrer ses ouvrages [5]. En cette jeune fille, on retrouve l'influence maternelle par ses qualités féminines, comme par sa préoccupation du mystère et son inquiétude de l'inconnu; mais la principale empreinte héréditaire lui vient de son grand-père, le commandant Sicardot, homme de droiture et d'énergie. Il lui a donné le meilleur de son être, le courage de la lutte, la fierté et la franchise [134].

En Clotilde, les instincts mystiques se sont développés sous l'action de la servante Martine qui l'a beaucoup menée à l'église, lui communiquant un peu de sa flamme dévote, sans que Pascal, d'esprit large et tolérant, ait rien fait pour combattre ce besoin de croire. L'aveugle foi religieuse accomplit ses ravages : Clotilde, qui a pourtant, suivant le mot de son oncle, une bonne petite caboche ronde, nette et solide, ne peut pas vivre sans illusion et sans mensonge, le mystère la réclame et l'inquiète. Elle voudrait convertir Pascal, elle rêve de détruire la pensée de son maître, d'anéantir des œuvres qui blessent sa foi catholique, elle va se faire la complice inconsciente des lâches desseins de sa grand'mère Félicité Rougon, lorsque, surprise par le docteur au moment où elle pillait les manuscrits, elle est domptée sous son autorité virile et jetée brusquement en présence des faits, de la vérité nue, de l'exécrable réalité qui révolutionnera son être et lui donnera une terrible leçon de vie [114].

Pascal a reconquis Clotilde; la révoltée, l'ennemie d'hier est redevenue l'élève soumise d'autrefois, elle a cessé d'aller à

l'église et bientôt la mystique est définitivement vaincue par l'amour connu et satisfait. Les belles idylles de la Bible, le roi David et Abisaïg, Abraham et Agar, Ruth et Booz vont renaître entre le vieux maître et sa blonde servante. Mais les scrupules de Pascal mettent fin à cette joie délicieuse, il ne veut pas sacrifier l'adorable jeunesse de Clotilde à sa stérilité de vieillard et, par une fatalité lamentable, il meurt seul, loin d'elle, à l'heure même où elle accourt, portant en son sein l'enfant qui va naître. (*Le Docteur Pascal.*)

**Saccard** (MAXIME) (1). — Fils d'Aristide Rougon, dit Saccard, et d'Angèle Sicardot. Père de Charles. Il est né en 1840 à Plassans. Enfance terne, dans la médiocrité du ménage paternel. Semble avoir été assez mal élevé, car son grand-oncle, Antoine Macquart, se plaint que le mioche lui tire la langue chaque fois qu'il le rencontre [176]. Sa grand'mère Félicité Rougon le fait entrer au collège et paye secrètement sa pension [78]. (*La Fortune des Rougon.*)

Il reste à Plassans jusqu'en 1855 et, sa cinquième achevée, va rejoindre à Paris son père, alors remarié à Renée Béraud Du Châtel. A quinze ans, c'est un grand galopin fluet, à figure de fille, l'air délicat et effronté, d'un blond très doux [107]. Il termine ses études au lycée Bonaparte et vit dans l'intimité de sa belle-mère, jeune femme à la mode, qui joue avec lui à la petite maman. Il a vite fait de s'émanciper, adorant se perdre dans les jupes, dans la poudre de riz, se glissant autour des belles mondaines, amusées par son air de fille [118].

A dix-sept ans, c'est un jeune homme mince et joli, aux cheveux bouclés, en qui la race des Rougon est devenue délicate et vicieuse. Né d'une mère trop jeune, molle et abandonnée, et d'un père aux furieux appétits, il est un produit défectueux, sans personnalité, mais avide de jouissance, uniquement apte à dévorer les fortunes édifiées par d'autres.

---

(1) *Maxime Rougon, dit Saccard, né en 1840; a un fils, d'une servante, Justine Mégot, chlorotique, fille d'alcooliques; épouse, en 1863, Louise de Mareuil, qu'il perd la même année et dont il n'a pas d'enfants; meurt ataxique en 1873.* [Mélange dissémination. Prédominance morale du père et ressemblance physique de la mère]. *Oisif, mangeur de fortunes faites.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

Joli et lâche, il aime le plaisir sans fatigue, avec une passivité de fille [134].

Pour son début, Maxime a séduit la femme de chambre de Renée, Justine Mégot, et lui a fait un enfant ; il fréquente l'entresol de sa tante, la complaisante Sidonie Rougon, fait la noce à côté de son père dans les restaurants de nuit, s'offre le luxe d'une maîtresse, la petite actrice Sylvia, et continue à vivre dans la plus entière familiarité avec sa jeune belle-mère, l'amusant par des détails intimes sur les demoiselles haut cotées, traitant en camarade et en complice cette inassouvie qui cherche un frisson nouveau. Un beau soir, il accepte l'inceste, sans l'avoir voulu ni prévu, uniquement parce que Renée le lui a imposé [205]. Il sort d'ailleurs avec la plus parfaite aisance de ce drame où sa veulerie n'a vu qu'un moyen de se faire entretenir [319] et il se laisse marier par son père à une petite bossue, Louise de Mareuil, qui lui apporte la jolie dot d'un million. Bientôt veuf, il va vivre en garçon dans un bel hôtel de l'avenue de l'Impératrice et il fait courir [337]. (*La Curée.*)

Il a organisé sa vie avec un sage et féroce égoïsme, mangeant la fortune de la morte, sans une faute, en garçon de faible santé que le vice a précocement mûri [45]. Il a abandonné depuis longtemps son idée d'entrer au Conseil d'État, il ne fait même plus courir, les chevaux l'ayant rassasié comme les filles. Avec son aplomb d'homme d'expérience, il a gardé son ancien rire perlé de demoiselle, mais il a déjà des rhumatismes [130]. Son petit hôtel de l'avenue de l'Impératrice est installé avec un raffinement exquis de luxe et de bien-être ; c'est joli, tendre et discret. Et Maxime vit seul, oisif, parfaitement heureux, d'une férocité de beau fils pervers et entretenu, devenu sérieux [164]. Après la débâcle de l'Universelle, il va s'installer à Naples pour fuir l'ennui de voir son père passer en correctionnelle [418]. (*L'Argent.*)

Après la guerre, on le trouve réinstallé dans son hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, où il mange la fortune que lui a laissée sa femme ; il est devenu prudent, d'une sagesse d'homme atteint dans ses moelles, rusant avec la paralysie menaçante [15]. A trente-trois ans, la face s'est creusée, les cheveux s'éclaircissent, semés de fils blancs ; il garde sa tête jolie et fine, d'une grâce inquiétante de fille jusque dans sa décrépitude précoce [65]. Se voyant infirme, cloué dans un fauteuil, ayant peur de la solitude, rêvant d'être aimé, choyé,

défendu, il a obtenu que sa sœur Clotilde quitte Plassans et vienne le rejoindre à Paris; mais, dans sa continuelle inquiétude d'être exploité et dévalisé, il commence bientôt à la prendre en méfiance, comme toutes les personnes qui le servent; il la torture par ses exigences d'enfant gâté et de malade. Son père, qui voudrait hâter l'héritage, lui envoie une jolie fille, la jeune Rose, qui achève bientôt ce vicieux, resté friand de petites femmes. Maxime finit par mourir ataxique, à trente-trois ans [341]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Saccard** (MADAME MAXIME). — Voir MAREUIL (LOUISE DE).

**Saccard** (VICTOR) (1). — Fils naturel d'Aristide Rougon, dit Saccard, et de Rosalie Chavaille. Né en 1853. A été élevé dans la cité de Naples, chez la Méchain, petite-cousine de sa mère. Celle-ci se prostituait en sa présence avec des hommes, il vivait sur les fortifications et faisait avec les petites filles ce qu'il voyait faire chez lui.

A douze ans, sa ressemblance avec Aristide Saccard est extraordinaire ; il paraît prodigieusement développé pour son âge, pas très grand, trapu, entièrement formé, déjà poilu, ainsi qu'une bête précoce ; les yeux hardis, dévorants, la bouche sensuelle, sont d'un homme. Il a toute une moitié de la face plus grosse que l'autre, le nez tordu à droite, la tête comme écrasée sur la marche où sa mère, violentée, l'a conçu. Il ne sait pas écrire, à peine lire. De sa face d'enfant mûri trop vite, ne sortent que les instincts exaspérés de sa race, une hâte, une violence à jouir, aggravées par le terreau de misère et d'exemples abominables, dans lequel il a grandi [169].

Ce gamin de douze ans, ce petit monstre couche avec la mère Eulalie, une femme de quarante ans, ravagée et malade, qu'il appelle sa femme [162]. Un chantage organisé contre Aristide Saccard par Busch et la Méchain aboutit au placement de Victor à l'Œuvre du Travail. Dans une cruelle réminiscence de l'acte de son père, prenant la misérable Rosalie sur une marche et lui démettant l'épaule au moment de la conception [407], Victor Saccard se jette comme un jeune fauve sur Alice de Beauvilliers, la viole et s'enfuit de l'Asile. On perd sa trace. (*L'Argent.*)

---

(1) *Victor Rougon, dit Saccard, né en* 1853. [Mélange soudure. Ressemblance physique du père]. *Disparu.* (*Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*)

En 1873, il n'a point reparu, rôdant dans l'ombre du crime, puisqu'il n'est pas au bagne, lâché par le monde, à l'avenir, à l'inconnu de l'échafaud [128]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Saffré** (De). — Secrétaire du ministre Eugène Rougon, charmant jeune homme, le sceptique et le viveur le plus aimable du monde. Devenu amoureux de Renée Saccard, qu'il avait rencontrée sans la reconnaître au bal masqué de Blanche Müller [167], il subit ses refus, s'en console avec la petite madame Michelin [192] et plus tard s'enflamme pour la comtesse Vanska [344]. (*La Curée.*)

**Saget** (Mademoiselle). — Petite vieille habitant, depuis quarante ans, rue Pirouette, la même maison que les Méhudin. A dit un jour qu'elle est née à Cherbourg, on ignore tout le reste. C'est une mauvaise langue extraordinaire, redoutée de tout le quartier. Elle s'est logé dans la tête l'histoire complète des maisons, des étages, des gens. Longtemps, Florent reste pour elle un mystère qui la mine, car il y a là une intolérable lacune dans sa connaissance des faits et gestes de tous. Elle se livre aux machinations les plus savantes, brouillant et réconciliant les gens, se répandant en potins venimeux qui se colportent à tous les coins des Halles. Pour obtenir quelques aliments gratis, elle flatte les colères et les passions des marchandes et voue une violente haine à Gavard, parce qu'il l'a vue achetant des rogatons et qu'il a colporté partout cette humiliante nouvelle. Un mot soutiré à la petite Pauline Quenu lui apprend enfin le passé de Florent, elle tient alors sa vengeance contre l'insolent Gavard et contre ce forçat qui avait osé l'intriguer si longtemps. Mademoiselle Saget devient la cheville ouvrière de la dénonciation, surexcitant Lisa, madame Lecœur et les autres, écrivant elle-même à la préfecture et assistant, dans une triomphante joie, à l'arrestation des deux conspirateurs. La Sarriette qu'elle a suivie chez Gavard la récompense de son zèle par un don de cinquante francs [347]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Saint-Firmin** (Oscar de). — Personnage de la *Petite Duchesse*, pièce de Fauchery, jouée aux Variétés. Cousin de la duchesse Hélène, c'est lui qui l'a introduite chez la blonde Géraldine, espérant la débaucher [312]. Le rôle est confié à Prullière. (*Nana.*)

**Saint-Germain** (Mademoiselle de). — Possédait rue

Saint-Lazare un hôtel princier qui, après sa mort, est devenu l'hôtel d'Orviedo [46]. (*L'Argent.*)

**Saints-Anges** (La mère des). — Supérieure du couvent de la Visitation, à Clermont. A sauvé du cloître Christine Hallegrain, qui n'avait pas la vocation religieuse, et l'a placée à Paris, comme lectrice, chez madame de Vanzade [121]. (*L'Œuvre.*)

**Salmon.** — Habitué de la Bourse. C'est un très bel homme, luttant contre la cinquantaine, étalant une barbe superbe, d'un noir d'encre. Il passe pour un gaillard extraordinairement fort. Jamais il ne parle, il ne répond que par des sourires; on ne peut savoir dans quel sens il joue, ni même s'il joue [3]. (*L'Argent.*)

**Salneuve** (De). — Homme considérable du second Empire; a été gagné par Clorinde à la cause d'Eugène Rougon [291]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Sambuc** (Guillaume). — Terrible chenapan, digne fils d'une famille de bûcherons qui a mal tourné, le père ivrogne, trouvé un soir la gorge coupée, au coin d'un bois, la mère et la fille mendiantes et voleuses, tombées à quelque maison de tolérance; lui braconne et fait la contrebande ; son frère Prosper est le seul petit de cette portée de loups qui ait grandi honnête. Pendant la guerre de 1870, Guillaume appartient à une de ces compagnies franches qui devaient faire la guerre d'embuscade, tuer les sentinelles de l'ennemi, tenir les bois d'où pas un Prussien ne sortirait, et qui devinrent vite la terreur des paysans, qu'elles défendirent mal et dont elles ravagèrent les champs. Il est le sergent d'un groupe de francs-tireurs dissimulés dans les bois de Dieulet. Grand et maigre, avec une épaisse barbe en broussaille, il porte une blouse grise, serrée à la taille par une ceinture rouge [139].

C'est lui qui, dans la soirée du 29 août, fournit inutilement au général Bourgain-Desfeuilles de précieux renseignements sur la marche de l'ennemi à travers les bois, mouvement qui va entraîner la surprise de Beaumont. Plus tard, pendant l'occupation, Guillaume et ses hommes rôdent la nuit par les routes, tuent et dévalisent les Prussiens qu'ils peuvent surprendre, se rabattent sur les fermes et les rançonnent quand le gibier ennemi vient à manquer. Parcourant le pays en tous sens, ils sont devenus les pourvoyeurs du père Fouchard, dont

ils reçoivent des fournées de pain, en échange des bêtes crevées qu'ils lui procurent pour l'approvisionnement des troupes allemandes [521]. Comme les francs-tireurs ont une haine particulière contre Goliath Steinberg, qui leur fait une chasse dangereuse, Guillaume, sur l'indication de Silvine Morange, organise un guet-apens contre l'espion, s'empare de lui avec l'aide de Cabasse et de Ducat, l'étend ligotté sur une table et lui ouvre la gorge en faisant lentement couler le sang dans un baquet [538]. Le corps jeté dans la Meuse est retrouvé par les Prussiens, et, à partir de ce moment, les francs-tireurs, traqués comme des fauves, ne reparaissent plus [565]. (*La Débâcle.*)

**Sambuc** (Prosper). — Frère de Guillaume. De nature laborieuse et docile, il a, par haine de la forêt, voulu être garçon de ferme. Puis, tombé au sort, incorporé aux chasseurs d'Afrique, il est devenu ordonnance d'officier. Prosper a une longue face sèche, des membres souples et forts, d'une adresse extraordinaire. Il aime la vie d'Afrique, cette existence d'imprévu et d'aventures, cette guerre d'escarmouches, si propre à l'éclat de la bravoure personnelle, amusante comme la conquête d'une île sauvage, égayée par les razzias, les petits vols des chapardeurs, dont les bons tours légendaires font rire jusqu'aux généraux [70]. Il était là-bas depuis trois ans lorsque éclate la guerre de 1870.

Envoyé en France, il a entrevu les batailles sous Metz et, à Gravelotte, au moment d'entrer en ligne, son corps a été désigné pour former l'escorte de l'empereur, qui filait sur Verdun en calèche. On a fait quarante-deux kilomètres au galop, avec la peur, à chaque instant, d'être coupé par les Prussiens [70] Sous Metz, Prosper n'a vu que quatre uhlans, derrière une haie [98]; dans la marche vers Montmédy, il n'aperçoit que deux uhlans encore, des bougres qui apparaissent et disparaissent, sans qu'on sache d'où ils sortent ni où ils rentrent, formant un mouvant rideau derrière lequel l'infanterie dissimule ses mouvements et marche en toute sécurité, alors que les Français ne savent pas utiliser leurs chasseurs et leurs hussards, systématiquement laissés hors du contact de l'ennemi [99]. Son régiment appartient à une division de la cavalerie de réserve, commandée par le général Margueritte, dont Prosper ne parle qu'avec une tendresse enthousiaste [70].

A Sedan, le chasseur d'Afrique pleure devant son cheval épuisé par la faim [178], ce vieux Zéphir qu'il aime plus que

tout au monde. Dans les marches et contremarches, de vallons en vallons, autour du plateau d'Illy, où errent les escadrons, précieux et inutiles, Prosper tombe de sommeil; c'est la grande souffrance, les nuits mauvaises, la fatigue amassée, une somnolence invincible au bercement du cheval; pendant des minutes, malgré l'effroyable fracas de la bataille, il s'endort réellement sur sa selle, il n'est plus qu'une chose en marche, emportée au hasard du trot [318]. Puis, voici l'heure héroïque. Le général Margueritte est blessé à mort en allant reconnaître le terrain, ses cinq régiments vont s'élancer furieusement pour le venger [320]. Prosper se trouve au premier rang, presque à l'extrémité de l'aile droite. Après plusieurs charges, il tombe sous son cheval, sa hanche droite est comme écrasée, il perd connaissance.

Revenu à lui vers la fin du jour, il réussit à se dégager, gagne les bois, atteint péniblement la frontière belge, puis, ayant troqué son uniforme contre des vêtements de paysan, bien déterminé à ne plus combattre, puisque la cavalerie ne sert absolument à rien et que son pauvre Zéphir est mort, il décide de se remettre à la terre et rentre à Remilly où le père Fouchard l'accepte comme garçon de ferme [411]. (*La Débâcle.*)

**Sandorff** (Baron). — Conseiller à l'ambassade d'Autriche. A épousé mademoiselle de Ladricourt, qui a trente-cinq ans de moins que lui et qui l'a positivement rendu fou, avec ses regards de feu [22]. Il est très ladre [24]. (*L'Argent.*)

**Sandorff** (Baronne). — Fille du comte de Ladricourt. Celui-ci étant mort ruiné, elle a dû se résoudre à épouser le vieux baron Sandorff. La baronne a une tête brune très étrange, des yeux noirs brûlants sous des paupières meurtries, un visage de passion à la bouche saignante et que gâte seulement un nez trop long. Elle semble fort jolie, d'une maturité précoce pour ses vingt-cinq ans, avec son air de bacchante habillée par les grands couturiers. Elle joue à la Bourse, c'est une joueuse âpre, enragée. Aux jours de crise, on la voit, dans sa voiture, guettant les cours, prenant fiévreusement des notes sur son carnet, donnant des ordres [22]. Apre au jeu, elle soulève toutes sortes de chicanes lorsqu'elle vient payer ses différences à la charge Mazaud [89].

L'avarice de son mari l'a amenée à prendre un amant, le procureur général Delcambre; cette liaison est pour elle une

corvée abominable. Son indifférence sensuelle, le mépris secret où elle tient l'homme, se montrent parfois en une lassitude blême, sur son visage de fausse passionnée, que l'espoir du gain enflamme seul [128]. Et cette fille de sang noble, cette femme de diplomate, saluée très bas par la colonie étrangère de Paris, se promène en solliciteuse louche chez tous les gens de finance. Il y a, dans la passion du jeu, un tel ferment désorganisateur que cette créature de belle race deviendra une loque humaine, un déchet balayé au ruisseau. Elle cède à Saccard, ainsi qu'une fille, voulant pour salaire des renseignements de Bourse; elle lui donne des caresses dépravées, le traitant comme un fétiche, un objet qu'on baise, même malpropre, pour la chance qu'il vous porte [229]; elle va ensuite s'offrir au vieux Gundermann et, roulant toujours de plus en plus bas, par les lois mêmes de la chute, elle tombe jusqu'à Jantrou, cet ancien laquais, perdu d'alcool et de vices, sur qui elle compte pour rattraper son argent perdu dans l'Universelle, et qui la bat avec une brutalité de cocher [390]. (*L'Argent.*)

**Sandoz père.** — Un Espagnol réfugié en France à la suite d'une bagarre politique. A installé près de Plassans une papeterie où fonctionnaient des engins de son invention. Est mort, abreuvé d'amertume, traqué par la méchanceté locale, en laissant à sa veuve une situation si compliquée, toute une série de procès si obscurs, que la fortune entière a coulé dans le désastre [35]. (*L'Œuvre.*)

**Sandoz mère** (Madame). — Une Bourguignonne. Cédant à sa rancune contre les Provençaux qui ont fait mourir son mari, souffrant d'une paralysie lente dont elle les accuse aussi d'être la cause, elle s'est réfugiée à Paris avec Pierre, son fils, qui la fait vivre, grâce à un maigre emploi [35]. Rue d'Enfer, clouée par la souffrance, elle habite une chambre sur le même palier que lui, et se cloître là en une solitude chagrine et volontaire [75], entourée de tendres soins. Plus tard, Pierre Sandoz, marié, gagnant plus largement sa vie, s'est installé dans un petit pavillon de la rue Nollet et c'est là, dans la douce intimité d'une existence à trois, que madame Sandoz a vécu ses dernières années [415]. (*L'Œuvre.*)

**Sandoz** (Pierre). — Un grand romancier, dont la jeunesse s'est écoulée à Plassans. Au collège, Claude Lantier, Dubuche et lui étaient les trois inséparables; ils ont usé ensemble, en

huitième, leur première culotte. Hors du collége, Dubuche, qui était pensionnaire, ne se joignait aux deux autres que les jours de vacances. Claude et Pierre, eux, ont été sauvés de l'engourdissement du milieu par leur amour des grandes marches à des lieues de Plassans, par la fringale de lecture qui les a entraînés vers la passion et les larmes de Musset après le décor énorme d'Hugo, par leur dédain des joies provinciales, de la partie de dominos sans cesse recommencée, de la même promenade à la même heure sur la même avenue; ils ont même banni la femme, érigeant leurs timidités en une austérité de gamins supérieurs [12]. A Paris, Sandoz, employé à la mairie du cinquième arrondissement, bureau des naissances, gagne cent cinquante francs par mois; il est cloué là par la nécessité de nourrir sa mère, qu'il aime tendrement.

A vingt-deux ans, il est très brun, il a la tête ronde et volontaire, le nez carré, les yeux doux, dans un masque énergique, encadré d'un collier de barbe naissante [31]. Hanté de gloire littéraire, il publie un premier livre, suite d'esquisses aimables, rapportées de Plassans, parmi lesquelles, çà et là, quelques notes plus rudes indiquent le révolté, le passionné de vérité et de puissance. Il habite, rue d'Enfer, un petit logement du quatrième, dont les fenêtres donnent sur le vaste jardin des Sourds-Muets, dominé par la tête arrondie d'un grand arbre et le clocher carré de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. C'est là qu'il reçoit chaque jeudi ses condisciples de Plassans, Claude, Dubuche et avec eux Fagerolles, Mahoudeau, Jory, Gagnière, retrouvés à Paris, tous animés de la même passion de l'art; le grand peintre Bongrand vient parfois se réchauffer à cette jeunesse. Même aux heures de misère, Sandoz a toujours un pot-au-feu à partager avec les camarades; ce sont des dîners simples, de longues soirées, arrosées de thé; cela l'enchante d'être en bande, tous amis, tous vivant de la même idée. Bien qu'il soit de leur âge, une paternité l'épanouit, une bonhomie heureuse, quand il les voit chez lui, autour de lui, la main dans la main, ivres d'espoir [99]. A cette heure de leur vie, la sève fermente en eux; ils débordent de dévouement, ils recommencent l'éternel rêve de s'enrégimenter pour la conquête de la terre, chacun donnant son effort, celui-ci poussant celui-là, la bande arrivant d'un bloc, sur le même rang; c'est la belle folie des vingt ans, le dédain du monde entier, la seule passion de l'œuvre, dégagée des infirmités humaines [108].

Ayant soif de besognes géantes, Sandoz conçoit le projet d'une

genèse de l'univers, en trois phases, dont la dernière, l'avenir, le refroidit par ses hypothèses hasardeuses. Il cherche un cadre plus resserré, plus humain, où il fera tenir pourtant sa vaste ambition; né au confluent d'Hugo et de Balzac, s'efforçant d'échapper à l'influence romantique, il rêve d'étudier l'homme tel qu'il est, l'homme physiologique déterminé par le milieu, agissant sous le jeu de tous ses organes; les métaphysiciens le révoltent, il n'admet pas qu'on se cantonne dans l'étude continue et exclusive de la fonction du cerveau, sous le prétexte que le cerveau est l'organe noble, comme si la pensée n'était pas le produit du corps entier; puisque le mécanisme de l'homme aboutit à la somme totale de ses fonctions, puisque la physiologie et la psychologie se sont pénétrées, ces idées nouvelles aboutissent nécessairement à un nouvel art, à une littérature neuve qui doit germer dans le prochain siècle de science et de démocratie. Et Sandoz trouve le coin cherché : il prend une famille, il en étudie les membres, un à un, d'où ils viennent, où ils vont, comment ils réagissent les uns sur les autres; enfin une humanité en petit, la façon dont l'humanité pousse et se comporte; d'autre part, il met ses bonshommes dans une période historique déterminée, ce qui lui donne le milieu et les circonstances, un morceau d'histoire; ce sera une série de bouquins, quinze, vingt bouquins, des épisodes qui se tiendront, tout en ayant chacun un cadre à part, une suite de romans à se bâtir une maison pour ses vieux jours, s'ils ne l'écrasent pas. Et la force première de son œuvre, le moyen et le but, ce sera la terre, mère commune, unique source de la vie, l'éternelle terre où circule l'âme du monde, où toutes les choses s'animent du souffle de tous les êtres [211].

Il a donné sa démission d'employé, il se lance dans le journalisme et organise bourgeoisement sa vie. Pour lui, le mariage est la condition même du bon travail, de la besogne réglée et solide, pour les grands producteurs modernes; tout dépend du choix, et il a trouvé dans Henriette celle qu'il cherchait. Il veut l'existence à trois, entre sa femme et sa mère, il se sent les reins assez forts pour nourrir tout son monde. Le ménage s'est installé rue Nollet, au fond des Batignolles, dans un petit pavillon en contre-bas, au delà de trois cours, une petite maison de travail et d'espoir, égayée déjà d'un commencement de bien-être et de luxe. Le premier roman de la série a paru, il a été accueilli par un hurlement de la critique; et Sandoz s'étonne seulement de la profonde inintelligence de ces gaillards,

dont les articles bâclés sur des coins de bureau le couvrent de boue, sans paraître soupçonner la moindre de ses intentions; au lieu de comprendre ses audaces, on lui prête des saletés imbéciles, tout se trouve jeté dans le baquet aux injures: son étude nouvelle de l'homme physiologique, le rôle tout-puissant rendu aux milieux, la vaste nature éternellement en création, la vie enfin, la vie totale, universelle, qui va d'un bout de l'animalité à l'autre, sans haut ni bas, sans beauté ni laideur; et les audaces de langage, la conviction que tout doit se dire, qu'il y a des mots abominables nécessaires comme des fers rouges, qu'une langue sort enrichie de ces bains de force; et surtout l'acte sexuel, l'origine et l'achèvement continu du monde, tiré de la honte où on le cache, remis dans sa gloire, sous le soleil. Dans cette meute aboyante, il y a plus de niais que de méchants; leur meilleure invention est d'accuser Sandoz d'orgueil, alors qu'il écrit dans le tourment, que l'imperfection de son œuvre le poursuit jusque dans le sommeil et qu'il ne relit jamais ses pages de la veille, craignant de les trouver trop exécrables pour trouver ensuite la force de travailler [250].

Il a gardé ses jeudis, qui datent de la sortie du collège, au temps des premières pipes; Henriette est un camarade de plus; si les humbles menus de la rue d'Enfer ont fait place à de la bonne cuisine, ce sont bien toujours les mêmes amis, autour de la table. Mais on les sent transformés, Mahoudeau aigri de misère, Jory enfoncé dans sa jouissance, Gagnière plus lointain qu'autrefois, détaché ailleurs, Fagerolles dégageant du froid malgré sa cordialité, Dubuche plein de sa nouvelle importance, Claude enfin, le chef accepté du début, ravagé aujourd'hui d'incertitude. Des vides paraissent se faire entre eux, la bataille commence, chaque affamé donne son coup de dent. Et Sandoz seul n'a pas bougé, aussi entêté dans ses habitudes de cœur que dans ses habitudes de travail, immobilisé par un rêve d'éternelle amitié, des jeudis pareils se succédant à l'infini, jusqu'aux derniers lointains de l'âge, tous éternellement ensemble, tous partis à la même heure et arrivés à la même victoire [251].

Dans la lente rupture qui s'aggrave entre Claude et ses amis, Sandoz reste fidèle au peintre, tombé dans la misère et la désespérance; il vient rue Tourlaque pour le petit Jacques-Louis, son filleul, pour la triste Christine aussi, dont le visage de passion le remue profondément, comme une de ces visions de grandes amoureuses qu'il voudrait faire passer dans ses livres; et surtout, sa fraternité d'artiste augmente, depuis qu'il voit Claude perdre

pied, sombrer au fond de la folie héroïque de l'art [343]. Lui aussi connaît la lutte, il supporte gaillardement les attaques et ignore le besoin peu fier de se créer des sympathies; l'insulte lui paraît saine, c'est une mâle école que l'impopularité, rien ne vaut, pour vous entretenir en souplesse et en force, la huée des imbéciles. Il suffit de se dire qu'on a donné sa vie à une œuvre, qu'on n'attend ni justice immédiate, ni même examen sérieux, qu'on travaille enfin sans espoir d'aucune sorte, uniquement parce que le travail bat sous votre peau comme le cœur, en dehors de la volonté, et l'on arrive très bien à en mourir, avec l'illusion consolante qu'on sera aimé un jour [352].

Un brusque succès se déclare dans la vente jusque-là pénible de ses livres; le ménage, comblé de cette richesse, s'installe dans un vaste appartement de la rue de Londres, où le romancier contente d'anciens désirs de jeunesse, des ambitions romantiques, nées jadis de ses premières lectures, si bien que cet écrivain, si farouchement moderne, se loge dans un moyen âge vermoulu [136]. Sa mère est morte, toute son existence a été bouleversée, seules les réunions d'autrefois continuent, moins régulières, toujours fermées, les Sandoz ne racolant pas de clients littéraires et ne muselant pas la presse à coups d'invitations. Ce sont maintenant des dîners fins, agrémentés de curiosités gastronomiques. Mais les vieilles amitiés de la bande n'en sont plus à la fissure, à la fente à peine sensible que Sandoz n'apercevait pas, dans ses jeudis de la rue Nollet; ce n'est plus l'ennui vague, la satiété somnolente qui attristait parfois les anciennes soirées; c'est maintenant la férocité dans la lutte, un besoin de détruire. Mahoudeau et Gagnière dévorent Fagerolles, celui-ci a depuis longtemps tiré un égoïste profit de la haine qu'inspire la bande, le lamentable Dubuche a raté sa vie, Jory arrivé ne donne jamais un coup de main aux camarades, et ils ne sont tous d'accord que contre Claude, contre ce grand enfant d'artiste qu'ils accusent de les avoir exploités. C'est le sauve-qui-peut, les derniers liens qui se rompent, dans la stupeur de se voir tout d'un coup étrangers et ennemis, après une longue jeunesse de fraternité. La vie les a débandés en chemin, les profondes dissemblances apparaissent. Il ne leur reste à la gorge que l'amertume de leur ancien rêve enthousiaste, cet espoir de bataille et de victoire côte à côte, qui maintenant aggrave leur rancune [449].

Et Sandoz voit fuir sa chimère d'éternelle amitié [451]. C'est

la fin de la longue illusion qui lui a fait mettre le bonheur dans quelques amitiés choisies dès l'enfance, puis goûtées jusqu'à l'extrême vieillesse. Et devant l'inconsistance des hommes, des doutes lui viennent sur l'enquête des siècles à venir; on se console d'être injurié, nié, on compte sur la justice de la postérité, on est comme le fidèle qui supporte l'abomination de cette terre, dans la ferme croyance à une autre vie, où chacun sera traité selon ses mérites; mais peut-être n'y aura-t-il pas plus de paradis pour l'artiste que pour le catholique, les générations futures se tromperont comme la nôtre, continuant le malentendu, préférant aux œuvres puissantes les petites bêtises aimables [432].

Ce qui le réconforte, c'est de croire que nous marchons à la raison et à la solidité de la science. On ne s'est jamais tant querellé, on n'y a jamais vu moins net, et c'était fatal; ce siècle qui a fait déjà tant de clarté, devait s'achever sous la menace d'un nouveau flot de ténèbres, cet excès d'activité et d'orgueil devait nous rejeter au doute; on a trop promis, on a trop espéré, on a attendu la conquête et l'explication de tout, et l'impatience gronde, le pessimisme tord les entrailles, le mysticisme embrume les cervelles; c'est une faillite du siècle, une convulsion dernière du vieil effarement religieux, l'impuissante révolte du surnaturel sous les grands coups de lumière de l'analyse, une courte halte de fatigue et d'angoisse. Et devant la tombe de Claude Lantier, creusée dans la froide banlieue de Saint-Ouen, en ce plat cimetière de Cayenne où pas une tombe ne parle d'orgueil ni d'éternité, Pierre Sandoz, encore aveuglé par les larmes, secoue son désespoir, et, n'attendant ni bonne foi ni justice, retourne au travail, unique source d'énergie et de joie. (*L'Œuvre.*)

**Sandoz** (Madame Pierre). — Une orpheline, la simple fille de petits commerçants sans un sou, mais belle, intelligente [208]. Porte le prénom d'Henriette. Grande, le visage calme et gai, avec de beaux cheveux bruns. S'occupe de la cuisine, est fière de certains de ses plats [249]. C'est elle qui, maintenant, les soirs de réception, va faire sans bruit des visites discrètes et souriantes à la mère du romancier [260]. Lorsque, plus tard, le ménage s'installe dans un vaste appartement de la rue de Londres, Henriette a tout un petit personnel à diriger, et, si elle ne fait plus les plats elle-même, elle continue à tenir la maison sur un pied de chère très délicate,

par tendresse pour son mari, dont la gourmandise est le seul vice [135]. (*L'Œuvre.*)

**Sanquirino** (Duchesse). — Dame de l'aristocratie italienne, installée à Paris. Elle a fourni au ministre Rougon les plus déplorables renseignements sur la comtesse Balbi et sa fille Clorinde [63]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Sans-Pouce.** — L'un des chauffeurs de la bande du Beau-François [67]. (*La Terre.*)

**Sapin.** — Sergent au 106e de ligne (compagnie Beaudoin). Homme menu et pincé, aux grands yeux vagues, à la voix grêle. Fils de petits épiciers de Lyon. Gâté par sa mère qu'il a perdue, n'ayant pu s'entendre avec son père, il est resté au régiment, dégoûté de tout, sans vouloir se laisser racheter. Puis, pendant un congé, il s'est mis d'accord avec une de ses cousines, se reprenant à l'existence, faisant l'heureux projet de tenir un commerce, grâce aux quelques sous que la demoiselle doit apporter. Il a de l'instruction, l'écriture, l'orthographe, le calcul: depuis un an, il ne vit plus que pour la joie de cet avenir. Mais, dès l'arrivée à Sedan, il a lu son malheur à l'horizon de cette ville inconnue [179], il est sûr d'être tué le lendemain. Et le 1er septembre, sur le plateau de l'Algérie, plein de son idée fixe, répétant d'un air calme qu'il va être tué, le sergent Sapin a le ventre ouvert par un obus qu'il a vu venir trop tard, pour l'éviter; il dit simplement : « Ah voilà ! » et sa petite figure, aux grands yeux bleus, n'est que profondément triste, sans terreur [248]. (*La Débâcle.*)

**Sapin** (La). — Vieille sorcière de Magnolles. Pratique l'avortement et enseigne des moyens magiques pour supprimer les grossesses [412]. (*La Terre.*)

**Sarriet** (Madame). — Sœur de madame Lecœur et de madame Gavard. Mère de la Sarriette. Elle a envoyé un jour sa fille à madame Lecœur, sans plus s'en occuper [76]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Sarriette** (La). — Nièce de madame Lecœur et de feue madame Gavard. Marchande de fruits aux Halles. Adorable petite femme brune, à voix douce et lente, riant toujours, montrant ses dents; elle a un fichu rouge mal attaché qui laisse voir une ligne blanche de sa gorge au milieu [16]. Envoyée de la campagne par sa mère, madame Sarriet, elle a grandi près de sa tante Lecœur, au milieu des Halles [76].

Populacière, avec son visage pâle de vierge brune, elle a dédaigné les messieurs qui venaient acheter des fromages uniquement pour la voir, et elle a choisi le beau Jules, un porteur des Halles, qui, ayant ainsi la chance de posséder une petite femme qui travaille pour deux, se livre aux douceurs de l'oisiveté. Ils habitent ensemble rue Vauvilliers. Les aventures de Gavard font cesser une brouille survenue entre la nièce et la tante, mais pendant que celle-ci prend la vie au tragique, l'amie de Jules reste amusée de tout, ravie devant les affolants potins de la Saget [280]. Pris dans une souricière de police, sous les yeux de sa nièce qui pourrait le sauver d'un mot, Gavard lui a remis une clé de son appartement, l'autorisant à prendre l'or si elle brûle les papiers politiques. L'insouciante Sarriette, dominée par sa tante, partage avec elle les dix mille francs de l'armoire et néglige de faire disparaître les pamphlets et caricatures, qui vont être contre Gavard une charge écrasante [345]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Sarteur.** — Ouvrier chapelier à Plassans. Petit, très brun, le front fuyant, la face en bec d'oiseau, avec un grand nez et un menton très court, la joue gauche sensiblement plus grosse que la droite. C'est un impulsif, enfermé à l'Asile d'aliénés des Tulettes, où lui-même était venu supplier qu'on l'internât pour lui éviter un crime [78]. Soigné par le docteur Pascal, qui lui fait des piqûres de substance nerveuse, Sarteur sort guéri de l'Asile, il est maintenant d'une raison et d'une douceur parfaites [214]. Mais quelques mois après, repris par un accès et gardant assez de lucidité pour lutter encore contre la folie homicide, Sarteur se pend, changeant ainsi son besoin de meurtre en suicide [320]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Satin.** — Une amie d'enfance de Nana; allait avec elle à la pension de mademoiselle Josse, rue Polonceau. A dix-huit ans, c'est une rouleuse de boulevard. Sous les frisures naturelles de ses beaux cheveux cendrés, elle a une figure de vierge, aux yeux de velours, doux et candides [30]. Satin a débuté au quartier latin et habite maintenant rue La Rochefoucauld. Elle est si voyou qu'on s'amuse à la faire causer. L'argent la laisse indifférente; quand elle a un béguin, elle s'en fait crever [273]. Les gens chics la dégoûtent; aux avances du marquis de Chouard, elle répond en allant rejoindre un ancien à elle, un pâtissier, qui lui a déjà donné toute une semaine d'amour et de gifles [177]. Longtemps, elle a couché avec un inspecteur des

mœurs pour que la police la laissât tranquille; à deux reprises, il avait empêché qu'on ne la mît en carte. Elle finit par se laisser surprendre dans un petit hôtel meublé de la rue de Laval et Nana, qui était avec elle, réussit à se sauver [303]. Satin fréquente la table d'hôte de Laure Piédefer; c'est elle qui initie Nana aux plaisirs des habituées et dès lors, Nana y prend goût, Satin devient son vice, s'installant chez elle, lâchant en sa faveur madame Robert et peu à peu régentant toute la maison. Disparue dans une foucade, elle va mourir à Lariboisière [360]. (*Nana.*)

**Saucisse** (LE PÈRE). — Vieux paysan de Rognes. On dit que c'est un des anciens amoureux de la Grande [391]. Il ne possède qu'un arpent de terre et a su se faire une rente viagère de quinze sous par jour en vendant son bien au père Fouan. Pour duper le vieux, il a feint d'être très malade [336]. Plus tard, terrorisé par Buteau, il consent à rompre l'engagement et rembourse même la moitié des sommes acquises. Et il se tait, par une vanité de gueux, qui ne veut pas avoir été roulé à son tour [426]. (*La Terre.*)

**Sauvagnat.** — Un ami de Pluchart. Habite Marchiennes [275]. (*Germinal.*)

**Sauvagnat.** — Chef de dépôt à la gare du Havre. Occupe près du dépôt des machines une petite maison que sa sœur tient fort salement. Auvergnat, têtu, très sévère sur la discipline, très estimé de ses chefs, il a eu les plus gros ennuis au sujet de Philomène, jusqu'au point d'être menacé de renvoi. Si, maintenant, on la tolère à cause de lui, il ne s'obstine lui-même à la garder que par esprit de famille, ce qui ne l'empêche pas, lorsqu'il la surprend avec un homme, de la rouer de coups, si rudement qu'il la laisse sur le carreau [81]. (*La Bête humaine.*)

**Sauvagnat** (PHILOMÈNE). — Sœur du chef de dépôt. C'est une grande femme sèche, encore jeune pour ses trente-deux ans, anguleuse, la poitrine plate, la chair brûlée de continuels désirs: elle a la tête longue, aux yeux flambants, d'une cavale maigre et hennissante. On l'accuse de boire. Tous les hommes de la gare ont défilé chez elle. Puis, il y a eu entre Philomène et le chauffeur Pecqueux une vraie rencontre: elle, assouvie enfin, au bras de ce grand diable rigoleur; lui, changé de sa femme trop grasse [81]. Longtemps, elle a été en mauvais

termes avec Séverine Roubaud, contre qui elle soutenait les prétentions de madame Lebleu. Mais Pecqueux, pour être agréable à son mécanicien, a fait cesser la brouille; Philomène, mêlée à l'amour de Séverine et de Jacques Lantier, s'est éprise de celui-ci, elle s'est frottée à lui comme une maigre chatte amoureuse et a fini par l'avoir [379], excitant en Pecqueux une jalousie sanguinaire [413]. (*La Bête humaine.*)

**Sauveur** (Madame). — Grande couturière qui habille madame Desforges. Elle guette les occasions du Bonheur des Dames, fait des provisions considérables à chaque exposition, et les écoule en doublant et en triplant les prix [96]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Sauvigny** (de). — Juge au Grand Prix de Paris [402]. (*Nana.*)

**Schlosser**. — Spéculateur affiché à la Bourse. Était secrètement associé avec Sabatani, tous deux jouant le jeu connu, l'un à la hausse, l'autre à la baisse sur une même valeur, celui qui perd en étant quitte pour disparaître après avoir reçu sa part du bénéfice de l'autre [10]. (*L'Argent.*)

**Sédille**. — Fabricant de soieries, rue des Jeûneurs. A des ateliers à Lyon. Face grasse, gros favoris blonds. Vient enfin de faire de son commerce de soies un des plus connus et des plus solides de Paris, lorsqu'à la suite d'un incident de hasard, la passion du jeu se déclare et se propage en lui, avec la violence destructive d'un incendie. Il regrette d'avoir donné trente ans de sa vie pour gagner un pauvre million, lorsque, en une heure, par une simple opération de Bourse, on peut conquérir la fortune. Il s'est peu à peu désintéressé de sa maison qui marche par la force acquise, il ne vit plus que dans l'espoir d'un coup d'agio triomphant. Puis, lorsqu'après deux gains considérables, la déveine est venue, persistante, il engloutit là tous les bénéfices de son commerce. C'est un joueur sans flegme, sans philosophie, vivant dans le remords, toujours espérant, toujours abattu, malade d'incertitude, et cela parce qu'il reste honnête au fond [108]. Daigremont le met dans la Banque Universelle, il fait partie du conseil d'administration, son sort est bientôt lié à celui de Saccard et, au jour de la catastrophe, Sédille foudroyé, déchu, incapable et indigne de reprendre les affaires, est déclaré en faillite [394]. (*L'Argent.*)

**Sédille** (Gustave). — Fils du fabricant. Grand garçon élé-

gant, très lancé, pourvu d'argent. Il a été placé chez l'agent de change Mazaud, pour étudier le mécanisme des affaires financières, et il prend à l'aise son emploi, en simple amateur qu'on ne paye pas, résigné à passer là un an ou deux pour faire plaisir à son père [84]. Distingué par la petite madame Conin [112], amant de Germaine Cœur qui lui coûte cher [346], Gustave Sédille est une âme de joie et de fête, apportant les dents blanches des fils de parvenus, bonnes seulement à croquer les fortunes faites [108]. A la débâcle paternelle, il se trouve compromis dans une vilaine histoire de billets; la misère fera peut-être de lui un escroc [394]. (*L'Argent.*)

**Sicardot.** — Père d'Angèle Sicardot, beau-père d'Aristide Rougon. C'est un vieux capitaine retraité, qu'on appelle le commandant Sicardot. Taillé en hercule, le visage rouge brique, couturé, planté de bouquets gris, il compte parmi les plus glorieuses ganaches de la grande armée [93]. Il s'est retiré à Plassans et a marié, en 1836, sa fille Angèle avec Aristide Rougon, en lui donnant une dot de dix mille francs, toutes ses économies [76]. Ce vieux soldat de Napoléon, plein de droiture et d'énergie, toujours prêt à foncer sur les perturbateurs, est l'un des familiers du salon de Pierre Rougon; il y représente l'élément bonapartiste. Devenu chef de la Garde nationale, il se charge de maintenir l'ordre [120]. Mais au coup d'État, chef sans troupe, il est pris par les insurgés et emmené avec les autres autorités de la ville [187]; quand il revient à Plassans, il trouve Pierre en pleine apothéose. D'abord ennuyé de n'être plus le seul homme décoré de la bande, il s'échauffe sur le courage déployé par Rougon, le décore de ses mains loyales et, réconcilié du même coup avec son gendre Aristide, il fournit à cet ancien démagogue les fonds nécessaires pour aller chercher fortune à Paris [372]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Sicardot.** — A son arrivée à Paris, en 1851, Aristide Rougon a pris d'abord ce nom, qui est celui de sa femme. Il a habité une huitaine de jours, rue de la Harpe, dans une chambre que sous-louait une dame, et ce n'est qu'après ce court séjour qu'il est allé rue Saint-Jacques. Aristide a signé du nom de Sicardot les six cents francs de billets souscrits à la mère de Rosalie Chavaille [31]. (*L'Argent.*)

**Sicardot** (ANGÈLE) (1). — Femme d'Aristide Rougon, dit Saccard. Mère de Maxime et de Clotilde. Mariée en 1836, c'est une blonde molle et placide, avec un goût prononcé pour les toilettes voyantes; elle a un appétit formidable, très curieux chez une créature aussi frêle [76]. Elle adore les romans, raffole des histoires de nourrice, se fait faire les cartes et consulte volontiers les somnambules. Dominée par son mari, Angèle vit très effacée et meurt presque de faim pendant quelque temps (78). Après le coup d'État, Aristide l'emmène à Paris [372]. (*La Fortune des Rougon.*)

Son mari l'installe dans un étroit logement de la rue Saint-Jacques, comme un meuble gênant dont il a hâte de se débarrasser. Elle vit là, entre sa chère fillette Clotilde et son mari, acceptant la misère avec la mollesse d'une femme chlorotique [59]. Au moment où elle va devenir une gêne insurmontable pour Aristide, elle est emportée par un chaud et froid. Pendant qu'elle râle, Sidonie Rougon, pressée d'agir, maquignonne déjà avec Aristide un second mariage; leur honteuse négociation, surprise par Angèle, emplit d'épouvante cette nature inoffensive, qui entrevoit à la dernière heure les infamies de ce monde et n'a d'ailleurs que des pensées de pardon [75]. (*La Curée*)

**Simon** (LA MÈRE).— Vieille femme de ménage des Roubaud (173). (*La Bête humaine.*)

**Simonnot.** — Épicier à Raucourt. Après la bataille de Beaumont, les Bavarois, en marche vers le nord, traversent Raucourt où il ne reste rien à manger, depuis quarante-huit heures que passent les troupes de Mac-Mahon. Et comme les envahisseurs crèvent de faim, les yeux hors de la tête, à moitié fous, ils enfoncent les portes et les fenêtres, s'acharnent à tout démolir, parce qu'ils croient qu'on leur refuse la nourriture. Chez Simonnot, ils puisent avec leur casque dans un tonneau de mélasse, d'autres mordent dans des morceaux de lard cru, d'autres mâchent de la farine [167]. (*La Débâcle.*)

**Simpson.** — Attaché à l'ambassade américaine. A remplacé le duc de Rozan comme amant de Renée Saccard, a failli battre celle-ci et doit à cela d'être resté plus d'un an avec

---

(1) *Angèle Sicardot, calme et rêveuse; fille d'un commandant, mariée en 1836 à Aristide Rougon, dit Saccard. (Arbre généalogique des Rougon-Macquart.)*

elle [1[illegible]0]. C'est un froid humoriste, plein d'imaginations fantasques et malicieuses [302]. (*La Curée.*)

**Sivry** (Blanche de). — De son vrai nom Jacqueline Baudu. Originaire d'un village près d'Amiens. C'est une grosse fille blonde dont le joli visage s'empâte [9], une magnifique personne, bête et menteuse, qui se dit petite-fille d'un général et n'avoue pas ses trente-deux ans. Elle est très goûtée des Russes, à cause de son embonpoint [111]. Blanche de Sivry est indignée au moment de la guerre, parce qu'on a expulsé son petit Prussien, un garçon très riche, très doux, incapable de faire du mal à personne. Elle crie à la ruine. Si on l'embête, elle ira le retrouver en Allemagne [519]. (*Nana.*)

**Smelten.** — Boulanger à Montsou. Fait crédit pendant quelque temps aux grévistes, pour tâcher de reconquérir la clientèle attirée par Maigrat [28[illegible]]. (*Germinal.*)

**Smithson** (Mademoiselle). — Gouvernante anglaise chez les Deberle [26]. (*Une Page d'Amour.*)

**Sonneville.** — Usinier à Marchiennes. Forte crise pendant la grève des mineurs de Montsou [425]. (*Germinal.*)

**Sophie.** — Ouvrière fleuriste chez Titreville. Petite personne grasse [463]. (*L'Assommoir.*)

**Sophie.** — Ancienne femme de chambre de la duchesse de Combeville. A élevé la princesse d'Orviedo et est restée seule avec elle, lorsque la princesse a quitté le monde [48]. Se retire plus tard dans son pays, du côté d'Angoulême, avec une rente de deux mille francs [405]. (*L'Argent.*)

**Sophie.** — Fille de Guiraude. Prédestinée à la phtisie par hérédité, elle est sauvée, grâce au docteur Pascal, qui l'envoie chez une tante à la campagne, la faisant pousser en plein soleil [51]. Pendant que son frère Valentin s'étiole et meurt dans le logis maternel, à Plassans, Sophie, loin de la contagion du milieu, a pris de la chair; elle est d'aplomb sur ses jambes, elle a les joues remplies, les cheveux abondants [53]. A dix-sept ans, on la marie avec un garçon meunier des environs [213]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Sophie Tourne de l'œil.** — La dernière bonne amie des pochards [518]. (*L'Assommoir.*)

**Soulas.** — Le vieux berger de la Borderie, où il sert depuis un demi-siècle. Très grand, très maigre, visage long coupé de

plis, comme taillé à la serpe dans un nœud de chêne [96], sous l'emmêlement de ses cheveux déteints, couleur de terre [285]. A soixante-cinq ans, il n'a rien amassé, mangé par sa femme, ivrognesse et catin, qu'il vient enfin d'avoir la joie de porter en terre. Toujours droit, résistant et noueux ainsi qu'un bâton d'épine, n'ayant que deux camarades, ses chiens Empereur et Massacre, il s'est fait une ennemie de Jacqueline Cognet, qu'il exècre, d'une haine d'ancien serviteur jaloux, révolté par la rapide fortune de cette dernière venue. Il évite tout conflit et se tait dans la peur d'être jeté dehors comme une vieille bête infirme [287]. Mais la Cognette, lasse de le voir toujours entre elle et ses amants, finit par le faire congédier et alors il dit tout au maître Alexandre Hourdequin [483]. (*La Terre.*)

**Sourdeau.** — Un rebouteur de Bazoches-le-Doyen, bon également pour les blessures. Il dit des paroles et referme les plaies, rien qu'en soufflant dessus [455]. (*La Terre.*)

**Souvarine.** — Machineur à la fosse du Voreux, logé chez Rasseneur. Il est Russe. C'est le dernier-né d'une famille noble du gouvernement de Toula. A Saint-Pétersbourg, où il faisait sa médecine, la passion socialiste l'a décidé à apprendre un métier manuel, celui de mécanicien, pour se mêler au peuple, le connaître et l'aider en frère. C'est de ce métier qu'il vit maintenant, après s'être enfui à la suite d'un attentat contre la vie de l'empereur ; pendant un mois, il a vécu dans la cave d'un fruitier, creusant une mine au travers de la rue, chargeant des bombes sous la continuelle menace de sauter avec la maison [156]. Une fois déjà, il avait failli être pris dans une autre affaire, une explosion sous la voie ferrée ; plusieurs conjurés et sa maîtresse Annouchka avaient été pendus sous ses yeux [509]. Renié par sa famille, sans argent, mis comme étranger à l'index des ateliers français qui voient en lui un espion, il allait mourir de faim lorsque la Compagnie de Montsou l'a embauché, dans une heure de presse. Depuis un an, il travaille là en bon ouvrier, sobre, silencieux, faisant une semaine le service de jour et une semaine le service de nuit, si exact que les chefs le citent en exemple [156].

Agé d'une trentaine d'années, il est élancé, blond, avec une figure fine encadrée de grands cheveux et d'une barbe légère ; ses dents blanches et pointues, sa bouche et son nez minces, le rose de son teint, lui donnent un air de fille, un air de douceur entêtée, que le reflet gris de ses yeux d'acier ensauvage par

éclairs. Dans sa chambre d'ouvrier pauvre, il n'y a qu'une caisse de papiers et de livres. Pour lui, la femme est un garçon, un camarade, quand elle a la fraternité et le courage d'un homme; autrement, à quoi bon se mettre au cœur une lâcheté possible? Ni femme, ni ami, il ne veut aucun lien, il est libre de son sang et du sang des autres. Il ne boit jamais, il fume d'éternelles cigarettes, il vit dans l'estaminet de Rasseneur, aimant avoir sur ses genoux un lapin familier, grosse mère toujours pleine, qu'il appelle Pologne; et chaque jour, sans se lasser, d'un geste inconscient, il caresse cette bête, il passe la main sur la soie grise de son poil, l'air calmé par la douceur tiède et vivante qui s'en dégage.

La théorie politique et sociale de Souvarine est celle de la destruction, le feu aux quatre coins des villes, les nations fauchées, ce monde anéanti pour qu'il en repousse un meilleur; il faut qu'une série d'effroyables attentats épouvante les puissants et réveille le peuple [272]; tous les raisonnements sur l'avenir sont criminels, parce qu'ils empêchent la destruction pure et entravent la marche de la révolution [273]. C'est avec un air de ferveur religieuse qu'il parle de Bakounine l'exterminateur, qui va prendre en main l'Internationale et, avant trois ans, écrasera le vieux monde. En attendant, il hausse les épaules devant les palliatifs du socialisme : bêtise la croyance en l'amélioration possible des salaires, bêtises les sociétés coopératives, bêtises les grèves [198], bêtise aussi l'action des masses se jetant vers les puits pour arrêter le travail; deux gaillards résolus font plus de besogne qu'une foule [357]. Il a le mépris des beaux parleurs, des gaillards qui entrent dans la politique comme on entre au barreau, pour y gagner des rentes, à coups de phrases; il s'irrite contre ces ouvriers dont la haine des bourgeois vient uniquement du besoin enragé d'être des bourgeois à leur place; il voudrait anéantir cette race de poltrons et de jouisseurs [453].

Et quand le troupeau vaincu reprend le chemin de la fosse, ce Souvarine qui avait eu de grosses larmes devant sa lapine Pologne mise en ragoût, décide froidement de supprimer le Voreux et tout ce qu'il contient, choses, bêtes et hommes, en y précipitant les eaux d'une mer souterraine. Il accomplit cette œuvre de témérité folle, dans une fureur de destruction où il risque vingt fois sa vie. Et lorsque le torrent envahit la mine, lorsque tout s'effondre sur la poignée de misérables agonisant au fond, Souvarine jette sa dernière cigarette et s'éloigne sans

un regard en arrière, allant, de son air tranquille, à l'extermination, vers l'inconnu [536]. (*Germinal.*)

**Spirit.** — Cheval anglais, monté par Burne. Court dans le Grand Prix de Paris. C'est un grand bai brun superbe, dont les couleurs dures, citron et noir, ont une tristesse britannique [409]. Pendant la course, quand Spirit tient la tête, un sentiment d'angoisse patriotique semble étrangler tout ce monde entassé; une ardeur de vœu extraordinaire, presque religieuse, monte pour le favori français [412]. (*Nana.*)

**Spontini.** — Un maître répétiteur du collège de Plassans. Un pion, originaire de Corse. Montre son couteau rouillé du sang de trois cousins [37]. (*L'Œuvre.*)

**Squelette-Externe** (Le). — Voir Mimi-la-Mort.

**Staderino.** — Réfugié politique vénitien. Fréquente avec Brambilla et Viscardi chez la comtesse Balbi [66]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Steinberg** (Goliath). — Engagé en 1867, comme garçon de ferme, chez le père Fouchard, à Remilly. C'est un grand bon enfant, aux petits cheveux blonds, à la large face rose toujours souriante. Il est le camarade d'Honoré Fouchard. Quand celui-ci, désespéré de ne pouvoir épouser Silvine Morange, s'engage et part pour l'Afrique, Goliath devient l'amant de Silvine, sans la forcer d'ailleurs, mettant seulement à profit une minute d'inconscience. Silvine enceinte, il a promis le mariage, reculant la formalité jusqu'à la naissance du petit, puis, brusquement, au septième mois de la grossesse, il a disparu. On raconte qu'il est allé servir dans d'autres fermes, du côté de Beaumont et de Raucourt. C'est un de ces espions dont l'Allemagne a peuplé nos provinces de l'Est [96].

Au début de la campagne, rôdant autour du 7ᵉ corps, près de Mulhouse, il est simplement expulsé du camp, ses papiers se trouvant sans doute en règle [7]. Pendant la marche vers Montmédy, se disant Alsacien emporté dans la débâcle de Frœschwiller, il est entré au service d'un fermier, à Contreuve, et il écoute les imprudents commentaires du général Bourgain-Desfeuilles [89]; Goliath est un des émissaires qui firent connaître au grand état-major allemand la marche exacte de l'armée de Châlons et suggérèrent ainsi le changement de front de la IIIᵉ armée [98]; quelques jours plus tard, dans les bois de Dieulet, il guide les Bavarois qui vont surprendre le

5e corps [522]. Enfin, pendant l'occupation, il possède, à la commandature de Sedan, une situation indéterminée, parcourant de nouveau les villages, comme chargé de dénoncer les uns, de taxer les autres, de veiller au bon fonctionnement des réquisitions dont on écrase les habitants [517].

Grand, large, le visage toujours gai, avec ses gros yeux bleus qui luisent d'un éclat de faïence, l'ancien garçon de ferme est vêtu d'une sorte de capote en gros drap bleu, coiffé d'une casquette de même étoffe, l'air cossu et content de lui; il parle sans accent, avec la lourdeur empâtée des gens du pays [523]. Très raisonnable, très conciliant, il s'étonne de la haine sourde, du mépris épouvanté qu'on lui témoigne à Remilly; il trouve tout simple que chacun serve sa patrie comme il l'entend. Et comme Goliath aime toujours Silvine et veut la posséder encore, il croit vaincre sa résistance en la menaçant d'emmener le petit Charlot en Allemagne; il parle de représailles [528]. Cette imprudence le livre aux francs-tireurs, à Guillaume Sambuc, Cabasse et Ducat; les trois hommes le prennent au piège et, après un simulacre de jugement, sous l'œil terrifié de Silvine complice, le saignent comme un porc, dans la ferme du père Fouchard [538]. (*La Débâcle.*)

**Steiner.** — Banquier à Paris. Un terrible juif allemand, un brasseur d'affaires dont les mains fondent des millions. Tout petit, le ventre déjà fort, la face ronde et encadrée d'un collier de barbe grisonnante [7], les oreilles velues. Steiner devient imbécile quand il se toque d'une femme, les voulant toutes, ne pouvant en voir une paraître au théâtre sans l'acheter, si chère qu'elle soit. A deux reprises, ce furieux appétit l'a ruiné; les filles vengent la morale en nettoyant sa caisse [116]. Rose Mignon et Nana se sont succédé pour manger ses bénéfices sur les Salines des Landes. Tombé dans le gâchis, mis aussitôt dehors par Nana, il s'est refait avec un projet de tunnel sous le Bosphore, et alors Nana le nettoie définitivement [483]. (*Nana.*)

**Sternich** (DUCHESSE DE). — Célèbre mondaine du second Empire, dominant toutes ses galantes amies par la gloire d'avoir passé une nuit dans le lit impérial. Laide, vieillie, lassée, elle garde l'auréole du vice officiel [240]. Elle a enlevé un amant à Renée Saccard, le comte de Chibray [115]. (*La Curée.*)

**Stewart** (LUCY). — Une femme galante, la plus chic de

toutes ces dames; elle a eu trois princes et un duc [110]. C'est la fille d'un graisseur d'origine anglaise, employé à la gare du Nord. A trente-neuf ans, Lucy est une petite femme maigre, mais si vive, si gracieuse, qu'elle a un grand charme [8]. Le cou trop long, la face maigre, tirée, avec une bouche épaisse, elle est phtisique et ne meurt jamais. Très méchante langue, Lucy est parfois d'un esprit féroce [116]. Laure Piédefer la compte au nombre de ses clientes [281]. Lucy a un fils, Ollivier, et se fait passer à ses yeux pour une actrice; quand ils sont ensemble, elle prend des airs de distinction [386]. Comme elle a couché avec un prince du sang, elle défend l'Empire au moment de la guerre; c'est comme une affaire de famille, quoique le prince ait été d'un rat extraordinaire : le soir, en se couchant, il cachait ses louis dans ses bottes [520]. (*Nana.*)

**Stewart** (Ollivier). — Fils de Lucy. Aspirant de marine. Il est très gentil en uniforme et ne se doute pas du métier de sa mère; elle lui trouvera une héritière en province [387]. (*Nana.*)

**Surin** (Abbé). — Secrétaire de monseigneur Rousselot, archevêque de Plassans. Grand, jeune, élégant, fort aimable [42], longs cheveux blonds. L'abbé fréquente chez les Rastoil, empressé auprès des dames, se plaisant aux futilités, organisant avec les demoiselles des parties de « torchon brûlé » et se distinguant surtout à la raquette par un jeu raffiné, par une façon superbe de renvoyer le volant [207]. Monseigneur l'aime comme un fils et se fait lire par lui les odes d'Horace. (*La Conquête de Plassans.*)

**Sylvia.** — Petite actrice très appréciée des hommes du monde. Fille d'un honnête papetier, horriblement bourgeoise au fond; c'est un cœur d'usurier [145]. Elle est la maîtresse de Maxime Saccard, et celui-ci se fait aider par Renée pour payer le bijoutier de l'actrice [235]. (*La Curée.*)

# T

**T...** (Marquis de). — Lantier, lisant les faits divers, raconte à Mes-Bottes, à Bec-Salé, à Bibi-la-Grillade et à Coupeau que le marquis de T..., sortant d'un bal à deux heures du matin et se défendant contre trois mauvaises gouapes, boulevard des Invalides, s'est débarrassé des deux premiers scélérats avec des coups de tête dans le ventre, et a conduit le troisième au poste, par une oreille [340]. (*L'Assommoir.*)

**Taboureau** (Madame). — Boulangère rue Turbigo. La plus belle boulangerie du quartier, toute une vitrine est réservée à la pâtisserie. Madame Taboureau est une amie de Lisa Quenu [94]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Tatin** (Mademoiselle). — Lingère passage Choiseul. Pour lutter de bon marché avec le Bonheur des Dames, elle a dû baisser ses prix [28], elle est tombée en faillite [263] et a repris du travail chez les autres, aux Batignolles [443]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Tardiveau** (Baron de).— Personnage de la *Petite Duchesse*, pièce de Fauchery. Un vieux beau qui prend la duchesse Hélène pour une cocotte et se montre très vif. Le rôle est joué par Fontan [312]. (*Nana.*)

**Tatan Néné.** — Une blonde bonne enfant, à la poitrine de nourrice. Elle a gardé les vaches jusqu'à vingt ans, dans la Champagne pouilleuse [111]. Aujourd'hui, c'est la plus belle gorge de Paris. On se moque de sa naïveté, on lui fait croire des histoires énormes, par exemple que Bismarck mange de la viande crue, qu'il emporte les femmes sur son dos quand il les rencontre près de son repaire et qu'il a déjà eu de cette manière trente-deux enfants à quarante ans [114]. (*Nana.*)

**Tavernier**. — Un vieux médecin d'Orléans, qui ne sort plus. Georges Hugon invoque le prétexte de visites chez lui, pour aller rejoindre Nana à la Mignotte [210]. (*Nana.*)

**Teissière** (MADAME). — Mondaine du second Empire; se livre à la galanterie et trouve des amants chez madame de Lauwerens [116]. Amie des Saccard. (*La Curée.*)

**Testanière** (MADAME). — Protégée de madame Mélanie Correur, qui l'a recommandée au ministre Rougon [58]. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Teuse** (LA). — Vieille servante du curé des Artaud, amenée de Normandie par l'abbé Caffin et léguée par lui à son successeur, Serge Mouret. Soixante ans, grosse comme une tour, face large. La Teuse boite fortement, avec des déhanchements lourds. Toujours grondante, maîtresse de la cure et de l'église, accoutumée aux manières pleines de rondeur de son premier maître, elle bouscule Serge dont l'affinement la déroute, dont les silences la blessent comme des cachotteries; mais elle le sert avec des attentions de mère [64], l'aimant d'une affection tyrannique et jalouse, n'ayant au fond d'autre souci que son bonheur et allant jusqu'à accepter Albine, si cette fille qu'elle abomine est la santé de monsieur le curé [382]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Théodore**. — Professeur de piano. C'est un Belge à large face rose [398]. Il donne des leçons à Clarisse Bocquet et devient son amant. (*Pot-Bouille.*)

**Théodore**. — Fils d'un cartonnier. Doit se marier avec Nathalie Dejoie, mais il veut s'établir et demande une dot de six mille francs [135]. Las d'attendre, Théodore épouse la fille d'une ouvrière, qui lui apporte près de huit mille francs [383]. (*L'Argent.*)

**Thérèse**. — Ancienne voisine des Lorilleux, rue de la Goutte-d'Or. Les Lorilleux trouvent à Gervaise une certaine ressemblance avec cette femme qui est morte de la poitrine [73]. (*L'Assommoir.*)

**The Truth**. — Étalon de courses. Frangipane, au baron Verdier, est par The Truth et Lenore [388]. (*Nana.*)

**Thibaudier**. — Banquier à Caen. Père de Louise Thibaudier. Parrain et beau-père de Lazare Chanteau. Thibaudier, remarié six mois après la mort de sa première femme, a trois

enfants du second lit [52] et, pris par sa nouvelle famille, la tête cassée de chiffres, s'intéresse peu à Louise qu'il a placée dans un pensionnat et qu'il envoie passer ses vacances chez des parents ou chez des amis [118]. Après le mariage des jeunes gens, Thibaudier trouve pour Lazare une place à Paris. Il n'intervient pas dans les brouilles du ménage et se borne à blâmer les combinaisons industrielles de son gendre, lui refusant toute aide pécuniaire. (*La Joie de vivre.*)

**Thibaudier** (Louise). — Fille du banquier. Madame Thibaudier est morte jeune, entre les bras de madame Chanteau, à qui elle a recommandé sa fille. A onze ans et demi, Louise est mince et fine; elle a le visage irrégulier, mais d'un très grand charme, avec de beaux cheveux blonds, noués et frisés comme ceux d'une dame. Thibaudier lui donnera cent mille francs de dot, qui s'ajouteront aux cent mille francs qu'elle tient de sa mère [118]. Madame Chanteau flaire cette fortune pour son fils; elle poussera plus tard celui-ci dans les bras de Louise [190], espérant, provoquant même une faute qui rendrait le mariage inévitable.

Coquette et superficielle, Louise est devenue une jeune fille troublante, pleine de l'homme dans sa virginité, ayant, au fond de ses yeux limpides, le mensonge de son éducation [140]. Elle offre avec Pauline, si complètement équilibrée, un parfait contraste et fait penser à la Minouche, qui se caresse aux autres tant qu'on ne trouble pas son plaisir [142]. Détestée de la servante Véronique, qui l'appelle « la duchesse » [180], elle a vingt ans lorsque Pauline la surprend au cou de Lazare et la chasse violemment [192]; elle se réfugie à Arromanches, où sa tante Léonie a loué un chalet [197], et d'où elle revient plus tard, ramenée par Pauline qui, désolée des tristesses de son fiancé, sacrifie son propre amour pour rendre Lazare heureux [314]. Le mariage a lieu à Caen [323], les jeunes époux vont vivre à Paris, où Thibaudier a placé le mari dans une compagnie d'assurances. Mais Lazare ne garde pas cet emploi, il entame la dot de sa femme en des spéculations malheureuses, le ménage se détraque vite, donnant à Pauline la rancœur d'une immolation inutile. Louise, incapable de comprendre et de diriger son mari, partage ses affolements devant l'idée de la mort [342]; elle accouche à huit mois du petit Paul [383], et continue avec Lazare une existence de pauvreté relative, pleine de récriminations et de querelles. (*La Joie de vivre.*)

Louise meurt jeune [129]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Thomas.** — Traiteur à Montmartre [298]. (*L'Assommoir.*)

**Thomas** (Anselme). — Ouvrier bourrelier du faubourg, à Plassans. Bon travailleur, garçon raisonnable; a épousé Justine Mégot, tenté par la rente de douze cents francs que lui font les Saccard. C'est un gros homme brun. Quand le ménage a deux enfants, Thomas prend en grippe le petit Charles; il exècre ce fils d'un autre, ce dégénéré fainéant et imbécile [229]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Thomas** (Madame Anselme). — Voir Mégot (Justine).

**Tison.** — Tient un estaminet à Montsou [170]. (*Germinal.*)

**Tissot** (Les). — Amis des Deberle. Madame Tissot a des opinions littéraires, elle déclare Balzac impossible. Le fils Tissot est un grand jeune homme à qui Pauline Letellier trouve une bonne tête. Il y a une fillette de cinq ans, Valentine [19]. (*Une Page d'Amour.*)

**Titreville** (Madame). — Fleuriste-feuillagiste rue du Caire. Longue face sèche, personne sévère, ne plaisantant jamais [461]. C'est chez elle qu'Anna Coupeau fait son apprentissage. (*L'Assommoir.*)

**Touche.** — Petit rentier de la ville neuve, à Plassans. Fréquente un café de la place des Récollets, où il commente d'une voix grasse les nouvelles politiques [299]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Touche** (1). — Clerc d'avoué à Plassans. Épouse Sidonie Rougon en 1838, va avec elle à Paris, tente un commerce de produits du Midi et meurt en 1850, après une existence très médiocre [65]. (*La Curée.*)

**Tourmal** (Famille). — Famille de Bonneville, vivant de rapines. Le père aide à la contrebande, le grand-père va la nuit ramasser des huîtres à Roqueboise, dans le parc de l'État [130]. On les condamne tous deux à la prison. La femme Tourmal ravage les champs ; la fillette, dressée à la mendicité, par-

(1) *Sidonie Rougon épouse en 1838 un clerc d'avoué de Plassans, qu'elle perd à Paris en 1850. (Arbre généalogique des Rougon-Macquart.)*

court le pays en tendant la main et en volant ce qu'elle trouve. Secourue par Pauline Quenu, elle cherche à dérober une timbale [277], puis une cafetière [430]. (*La Joie de vivre.*)

**Toutin-Laroche.** — L'un des protecteurs et complices d'Aristide Saccard. Ancien inventeur d'un mélange de suif et de stéarine pour la fabrication des bougies, homme maigre et considérable, cerveau étroit ayant le génie des tripotages industriels. Au conseil municipal de Paris, il passe pour un administrateur de premier ordre et possède une grosse influence qu'il n'hésite pas à mettre au service d'Aristide Saccard, hardi spéculateur dans lequel il a pressenti une force [98]. Membre du conseil de surveillance de la Société générale des ports du Maroc, directeur du Crédit Viticole, il se pousse à travers mille trafics scandaleux, fait des bêtises en Bourse [180], et au moment où l'escroquerie des ports du Maroc devrait le conduire en correctionnelle, il sait se faire nommer sénateur par Napoléon III [278]. (*La Curée.*)

**Tricon** (La). — Une entremetteuse connue. Vieille dame de haute taille, portant des anglaises, ayant la tournure d'une comtesse qui court les avoués. Elle fait des affaires avec toutes ces dames. Les petites femmes des Variétés la contemplent avec une émotion respectueuse [168]. Au Grand Prix, du haut d'un fiacre, elle domine la foule et semble régner sur tout son peuple de femmes; toutes lui sourient discrètement. D'ailleurs, elle n'a pas l'air de les connaître, elle n'est pas là pour travailler; c'est une joueuse enragée, qui a la passion des chevaux [387]. Nana est une de ses clientes assidues. (*Nana.*)

**Trompette.** — Un cheval bai, de trois ans à peine, qu'on a descendu dans la fosse du Voreux, où il est le compagnon de Bataille. Il ne s'acclimate pas dans ce trou noir, il tire ses berlines sans goût, restant la tête basse, aveuglé de nuit, avec le constant regret du soleil [210]. Trompette meurt au bout de quelques mois [475] et, comme on le remonte le matin de l'émeute, son cadavre, un tas de chair morte, monstrueux et lamentable, gît au milieu des cadavres d'hommes, tout petits, l'air pauvre avec leur maigreur de misère [489]. (*Germinal.*)

**Tron.** — Garçon de cour à la ferme de la Borderie. Sorte de géant à la peau blanche, au poil roux, à l'air enfantin, avec des yeux doux et stupides. Il est originaire du Perche. Amant de la Cognette, à qui ce beau mâle inspire de véritables frin-

gales, il ressent pour elle une jalousie de brute, il a des colères sournoises que sa force rend terribles [287]. Congédié par le maître, il ouvre une trappe sous les pas d'Alexandre Hourdequin ; puis, comme la Cognette ne lui pardonne pas ce meurtre imbécile, qui la ruine, il met le feu à la ferme [515]. (*La Terre.*)

**Trouche** (Honoré). — Beau-frère de l'abbé Faujas et mari d'Olympe. C'est un garnement de Besançon, à bas instincts, un cynique personnage qui tient l'abbé par des histoires du passé et que Faujas utilise à de sales besognes. Sa face toute couturée, suant le vice, est comme allumée par deux petits yeux noirs qui roulent d'un air de convoitise, des yeux de voleur. Il a un cou rougeâtre et sa bouche est vide de dents [138]. Faujas le place comme secrétaire chez les Dames de la Vierge aux appointements annuels de quinze cents francs [141]. Pendant que sa femme envahit lentement la maison des Mouret, Honoré se répand au dehors, fréquente des maisons louches où il rencontre le fils Porquier, s'enivre, débauche les fillettes de l'Œuvre ; mais il rend d'éminents services à l'abbé Faujas en proclamant partout la folie de François Mouret [299], puis en travaillant les faubourgs, où il ruine en douceur la candidature Maurin [310]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Trouche** (Madame). — Voir Faujas (Olympe).

**Trouille** (La). — Fille d'Hyacinthe Fouan, dit Jésus-Christ. Son véritable prénom est Olympe, son surnom vient de ce que, matin et soir, Jésus-Christ la traite de sale trouille. Elle est née d'une rouleuse de routes ramassée sur le revers d'un fossé, à la suite d'une foire, et recueillie par Hyacinthe ; après trois ans de vie commune, la gueuse est partie comme elle était venue, emmenée par un autre homme. L'enfant a poussé dru. Maigre et nerveuse comme une branche de houx, elle a un museau effronté de chèvre, une grande bouche se tordant à gauche, des yeux verts à fixité hardie, des cheveux blonds embroussaillés, l'allure d'un garçon. Sa passion est dans ses oies ; elle possède une vingtaine de bêtes qu'elle nourrit de maraude [39]. Dès l'enfance, elle se laissait culbuter par des galopins de son âge, Delphin Bécu, Nénesse Delhomme, et son père la corrigeait à coups de fouet [220]. Elle est en admiration continuelle devant ce Jésus-Christ venteux et gueulard, gentil seulement lorsqu'il est soûl, et qui lui inspire à la fois de la tendresse et de la terreur. A dix-huit ans, elle reste un

vrai garçon, qui n'aime que ses bêtes et se moque bien des hommes, ce qui ne l'empêche pas, quand elle joue à se taper avec quelque galopin, de finir le jeu sur le dos, naturellement, parce que c'est fait pour ça et que ça ne tire pas à conséquence [319]. Honnête à sa façon, elle refuse les avances de Leroi, dit Canon [324] et éclate en larmes lorsque Nénesse lui fait l'affront de l'engager à travailler dans une maison publique [462]. (*La Terre.*)

**Trublot** (HECTOR). — Fils de famille, employé chez l'agent de change Desmarquay, en attendant l'achat d'une part. Forte barbe noire, sérénité de jeune dieu indien, grande myopie. Ce mâle solide, entêté dans ses goûts, a une haine tranquille du mariage, il ne cherche ses maîtresses ni parmi les femmes de la société, à cause des embêtements du lendemain [161], ni parmi les filles, avec lesquelles, suivant lui, on n'en a jamais pour son argent [212]. N'ayant pas de position à se faire et n'écoutant que son goût, il couche tranquillement avec les bonnes. Quand Trublot dîne en ville, il s'échappe du salon pour aller pincer les cuisinières devant leur fourneau et, lorsque l'une d'elles veut bien lui donner sa clé, il file avant minuit et monte l'attendre patiemment dans sa chambre, assis sur une malle, en habit noir et en cravate blanche [130]. Ces robustes filles lui donnent plus de plaisir que toutes les femmes de la bourgeoisie, maniérées et sans tempérament. (*Pot-Bouille.*)

**Tu-m'as-trompé-Adèle.** — Surnom d'un professeur de physique du collège de Plassans, un cocu légendaire, auquel dix générations de galopins jetaient le nom de sa femme, jadis surprise, dit-on, entre les bras d'un carabinier [37]. (*L'Œuvre.*)

# V

**Vabre**. — Père d'Auguste, Clotilde et Théophile. Beau-père de Duveyrier. Propriétaire d'un immeuble de la rue de Choiseul, où il loge dans l'appartement de son gendre. Vabre est petit et gros, complètement chauve avec deux touffes de cheveux blancs sur les oreilles; il a une face rougeaude, la bouche lippue, des yeux ronds et à fleur de tête [106]. C'est un ancien notaire de Versailles, qui a vendu son étude après quarante ans d'exercice, parce qu'aucun de ses fils ne s'est montré capable de lui succéder. La maison de la rue de Choiseul lui rapporte vingt-deux mille francs; tous ses enfants sont venus se loger là, avec l'espoir de ne pas payer de loyer, mais il présente lui-même les quittances le quinze, et chacun s'exécute, dans la crainte d'être rayé du testament. Le vieux Vabre travaille à un grand ouvrage de statistique, le dépouillement des catalogues officiels du salon de peinture; il porte sur des fiches, à chaque nom de peintre, les tableaux exposés et, tous les ans, il met ses indications à jour [107]. En dehors de cette imbécile besogne qui l'absorbe, il n'a plus que quatre ou cinq idées qui se déroulent toujours dans le même ordre. Ses héritiers attendent patiemment sa mort, mais lorsqu'il est emporté par une attaque d'apoplexie, on constate que la passion du jeu entretenue en secret, l'a complètement ruiné, qu'il a perdu sa fortune dans des opérations de Bourse et que la maison est lourdement grevée d'hypothèques [282]. (*Pot-Bouille.*)

**Vabre** (AUGUSTE). — Fils aîné du propriétaire. Grand garçon maussade, au sang pâle, figure de mouton malade, toujours des maux de tête qui lui tirent les yeux et qui l'ont empêché autrefois de continuer le latin. Très timoré, il est resté quinze ans petit employé de commerce, sans oser risquer les cent mille

francs légués par sa mère, puis il s'est établi marchand de soieries au rez-de-chaussée de la maison paternelle. Il épouse Berthe Josserand, tombant dans un véritable traquenard, se laissant duper au contrat, perdant toute lucidité par ses migraines qui le rendent fou; et il est un mari maussade, méticuleux, bonhomme au fond, simplement désagréable et volontiers résigné, tant qu'on ne le jette pas hors de lui en dépensant son argent ou en touchant à sa morale [302].

Auguste souffre devant les toilettes trop éclatantes de sa femme, il a pour les dettes une horreur de garçon prudent, mais voudrait ne rien voir, défendant désespérément son coin de tranquillité somnolente et maniaque, vivant dans la continuelle terreur de découvrir quelque abomination qui le mettrait hors de lui [307]. Lorsqu'il surprend Berthe en flagrant délit, il la chasse, rêve de se battre avec Octave Mouret et court Paris à la recherche de témoins; puis, déprimé par son éternelle névralgie, il craint d'être tué, redevient pacifique, accepte un peu plus tard de reprendre sa femme si la dot est enfin versée, pardonne sans avoir obtenu un sou et revient enfin à la vie conjugale, ne demandant qu'à être en paix avec tout le monde. Ses embarras d'argent et la concurrence grandissante du Bonheur des Dames l'ont obligé à prendre un associé qui sera le second amant de Berthe. (*Pot-Bouille.*)

Son magasin est définitivement tué par la concurrence. Vabre a laissé dans le quartier le souvenir d'un grand serin [20] (*Au Bonheur des Dames.*)

**Vabre** (Madame Auguste). — Voir Josserand (Berthe).

**Vabre** (Camille). — Fils de Théophile Vabre et de Valérie Louhette. On assure qu'après deux mois de mariage, désespérée de voir qu'elle n'aurait jamais d'enfant et craignant de perdre sa part de l'héritage du vieux Vabre si Théophile venait à mourir, Valérie s'est fait faire son petit Camille par un garçon boucher [78]. L'enfant désespère les bonnes par sa malpropreté; il fait caca dans la cuisine [275] (*Pot-Bouille.*)

**Vabre** (Clotilde). — Fille du notaire Vabre. Femme de Duveyrier. Elle est grande et belle, avec de magnifiques cheveux noirs, un visage long, d'une pâleur et d'un froid de neige, des yeux gris. Clotilde a une passion exagérée pour la musique, sans aucun autre besoin d'esprit ni de chair. A son piano, elle est comme une écuyère sur son cheval, mais cet

enthousiasme qui fait de la maison un enfer pour Duveyrier, n'est qu'à fleur de peau : Clotilde chante avec une expression passionnée, qu'elle laisse tomber comme un masque dès la fin du morceau [236]. La jeune femme, qui possédait cent mille francs par sa mère, devait apporter en outre une dot de quatre-vingt mille francs, mais le père n'en a versé que dix mille ; les Duveyrier attendent toujours le reste, ils ont même recueilli le vieux Vabre, voulant l'avoir sous la main, l'intéressant à leur fils Gustave qu'ils rêvent de faire avantager dans la succession.

Le ménage vit avec une correction tout extérieure. Dès la première nuit, Clotilde a pris son mari en horreur, dégoûtée de ses taches rouges ; elle accepte encore parfois l'abominable corvée, avec une résignation de femme honnête qui est pour tous les devoirs, assez forte pour cacher à tous la haine et la répulsion physique que son mari lui inspire. Mais elle tolère volontiers des maîtresses, dont les complaisances la débarrassent. Et elle ignore si peu les habitudes extérieures de son mari qu'elle envoie tranquillement Octave Mouret chez Clarisse Bocquet, dont elle sait l'adresse, pour prévenir Duveyrier que le vieux Vabre est à l'agonie. Cette femme, égoïste et rapace, a beau être indifférente aux plaisirs des sens, elle sait parfaitement s'entendre avec le mari dédaigné, pour frustrer ses frères. Elle abandonne un instant ses attitudes olympiennes, se querelle violemment avec sa belle-sœur Valérie et, devant la maigreur de l'héritage, reste inconsolable d'avoir inutilement nourri le vieux pendant douze ans [283]. (*Pot-Bouille.*)

**Vabre** (Théophile). — Second fils du notaire. Mari de Valérie Louhette. Avorton aux cheveux jaunes, à la barbe clairsemée. Dès vingt-huit ans, c'est un petit vieux secoué par des quintes de toux et de rage. Il a tâté une douzaine de métiers, commencé son droit, tenté l'industrie chez un fondeur, essayé de l'administration dans les bureaux du Mont-de-Piété, s'est occupé de photographie, a cru avoir trouvé une invention pour faire marcher les voitures toutes seules ; enfin il place par gentillesse des pianos-flûtes, invention d'un de ses amis. Avec ses membres grêles, sa face de fille ratée, toussant et crachant, grelottant la fièvre, vivant dans la rage éplorée de son impuissance, il hait sa femme, dont les nerfs le tuent [65]. Trompé par elle, il s'agite en fureurs ridicules, se laisse vite convaincre l'erreur et termine sa courte révolte en demandant

pardon. C'est un pauvre caractère. Devant son père mort d'une attaque, il s'émeut en pensant qu'il mourra peut-être de la même maladie [265]. Les malheurs conjugaux de son frère Auguste lui inspirent une commisération où perce la gaieté : il est enchanté de n'être plus le seul homme ridicule de la famille. Fâché avec les Duveyrier qui ont mal agi dans des affaires de succession, il se réconcilie avec eux lorsqu'il comprend que son intérêt n'est pas de bouder davantage. (*Pot-Bouille.*)

**Vabre** (MADAME THÉOPHILE). — Voir LOUHETTE (VALÉRIE).

**Vadon** (MARGUERITE). — Vendeuse du rayon de confections, au Bonheur des Dames. Née à Grenoble, où sa famille tient un commerce de toiles, elle a dû être expédiée à Paris pour y cacher une faute, un enfant fait par hasard [62]. Petite, d'une mauvaise chair blanche, avec une mine innocente et dégoûtée, se conduisant très bien, elle offre un parfait contraste avec ce grand cheval de Clara Prunaire. Marguerite est très âpre au gain [110], elle prend avec les clientes une voix sèchement polie, une attitude désagréable de fille vêtue de soie, frottée à toutes les élégances dont elle garde, à son insu même, la jalousie et la rancune [136]. Après quelques années, elle retourne prendre la direction du petit magasin de Grenoble et se marie là-bas, avec un cousin qui l'attendait [491]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Valençay** (BARON DE). — Aide de camp de l'empereur. Épouse la fille aînée de la comtesse de Brétigny [340]. (*L'Assommoir.*)

**Valençay** (PAULE DE). — A dix-neuf ans, très riche, miraculeusement belle, mademoiselle de Valençay épouse le marquis Jean XII de Hautecœur. Neuf mois après, elle meurt en couches, laissant un fils, Félicien [65]. (*Le Rêve.*)

**Valentin.** — Fils de Guiraude, frère de Sophie. Son père, ouvrier tanneur, est mort phtisique. A vingt et un ans, Valentin, qui a vécu dans le contact quotidien du père, est chétif, les cheveux et la barbe rares, les pommettes saillantes et rosées dans un teint de cire. Le docteur Pascal parvient à retarder la catastrophe par des piqûres de substance nerveuse, mais Valentin meurt de la phtisie héréditaire [214], pendant que sa sœur Sophie, échappée au milieu, grandit en santé et en beauté. (*Le Docteur Pascal.*)

**Valério II.** — Cheval de l'écurie Corbreuse. Court dans le Grand Prix de Paris. Petit, très vif. Couleurs de l'écurie, vert tendre liséré de rose [409]. (*Nana.*)

**Vallagnosc** (Madame de). — D'une vieille famille de Plassans. Veuve et ruinée, n'ayant pour vivre que les débris de son ancienne fortune, elle est restée là-bas avec ses deux filles, tandis que son fils Paul, honteux de manger le pain des trois femmes, se plaçait à Paris, dans un ministère [77]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Vallagnosc** (Paul de). — Un ancien camarade de collège d'Octave Mouret, à Plassans. Grand garçon pâle, d'une pauvreté de sang distinguée [75]. Dernier rejeton d'une vieille famille parlementaire, de petite noblesse ruinée et boudeuse, il a été un fort en thème, toujours premier, donné en continuel exemple par le professeur, qui lui prédisait le plus bel avenir, tandis qu'Octave, à la queue de la classe, pourrissait parmi les cancres, heureux et gras, se dépensant au dehors en plaisirs violents. L'histoire de Paul est celle des garçons pauvres, qui croient devoir à leur naissance de rester dans les professions libérales, et qui s'enterrent au fond d'une médiocrité vaniteuse, heureux encore quand ils ne crèvent pas la faim, avec des diplômes plein leurs tiroirs. Lui, a fait son droit par tradition de famille et est venu occuper une petite place au ministère de l'intérieur, où il se tient enfoui, comme une taupe dans un trou; il y gagne trois mille francs [77].

Devant les ardeurs du passionné Octave Mouret, il prend une pose de fatigue et de dédain, mélange d'affectation et de réel épuisement de race : la vie ne vaut pas tant de peine, rien n'est drôle, tout arrive et rien n'arrive, autant rester les bras croisés. Un moment, il a rêvé de littérature, et il lui est resté de sa fréquentation avec des poètes une désespérance universelle; toujours, il conclut à l'inutilité de l'effort, à l'ennui des heures également vides, à la bêtise finale du monde [79]. Cet ami du néant ne consent pas à s'étonner devant les magnificences du Bonheur des Dames, car après tout, pense-t-il dans sa nonchalance de pessimiste, ce n'est jamais que beaucoup de calicot à la fois [137].

Il met une sorte de fanfaronnade dans l'immobilité de son existence, toutes les jouissances ratent, vivre est inepte et, si l'on ne se tue pas, c'est par simple paresse, pour éviter de se déranger; au fond, il n'y a peut-être que le mal qui soit un

peu drôle [389]. Pourtant, devenu le mari de Blanche de Boves, qu'il a épousée sans emballement, pour être agréable au père, il éprouve une rude secousse devant la comtesse, surprise en flagrant délit de vol. Cette révélation le fait pleurer, il ne peut rattraper sa philosophie compromise, toute son éducation bourgeoise renaît en indignations vertueuses contre sa belle-mère; et c'est en vain qu'Octave Mouret lui rappelle ses anciennes maximes : dès que l'expérience est tombée sur lui, au moindre effleurement de la misère humaine, dont il ricanait à froid, le sceptique fanfaron s'est abattu et a saigné [512]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Vallagnosc** (MADAME PAUL DE). — Voir BOVES (BLANCHE DE).

**Valqueyras** (COMTE DE). — Parent du marquis de Carnavant, l'a recueilli dans son hôtel du quartier Saint-Marc, à Plassans [91]. (*La Fortune des Rougon.*)

Parent du marquis de Lagrifoul, député de Plassans. Le reçoit dans son bel hôtel du quartier Saint-Marc, lorsque Lagrifoul, qui habite La Palud, vient voir ses électeurs [309]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Valqueyras** (MARQUISE DE). — En 1873, elle reste l'unique représentante d'une très ancienne famille; fort riche et d'une avarice célèbre, veuve, avec une fillette de dix ans. La marquise habite à Plassans, au bas du cours Sauvaire, l'antique hôtel familial, une construction monumentale, du temps de Mazarin. Le docteur Pascal, venu pour demander ses honoraires à cette vieille avare, se laisse berner par elle et ne sait pas refuser une consultation gratuite à la demoiselle [266]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Vanderhaghen.** — Médecin de la Compagnie des mines de Montsou. Un petit homme pressé, écrasé de besogne et qui donne ses consultations en courant. Tutoie tout le monde. Aux femmes qui ne dorment plus et qui ont mal partout, il répond qu'elles boivent trop de café; les maris qui ont des douleurs, c'est leur femme qui les esquinte [113]. Pour consoler la Maheude, dont un fils a eu les jambes cassées dans un éboulement, il lui dit que le petit aurait pu y rester [217], et, devant Alzire Maheu morte de faim, il déclare, toujours courant, que les mineurs ont bien tort de l'appeler, car c'est de la viande qu'il leur faut pour les guérir [447]. (*Germinal.*)

**Vandeuvres** (Comte Xavier de). — Le dernier d'une grande race, féminin et spirituel. C'est un homme fluet, très soigné, d'une rare distinction. Rien n'apaise ses appétits; son écurie de courses, une des plus célèbres de Paris, lui coûte un argent fou; ses pertes au Cercle Impérial se chiffrent chaque mois par un nombre de louis inquiétant; ses maîtresses lui dévorent bon an mal an une ferme et quelques arpents de terre ou de forêts, tout un lambeau de ses vastes domaines de Picardie [70]. Et il achève sa fortune avec Nana. C'est un coup de fièvre chaude, il a comme une hâte de tout balayer, jusqu'aux décombres de la vieille tour bâtie par un Vandeuvres sous Philippe-Auguste, trouvant beau de laisser les derniers besants d'or de son blason aux mains de cette fille, que Paris désire [345].

A la veille de la ruine, le comte devient nerveux, avec un pli cassé de la bouche et de vacillantes lueurs au fond de ses yeux clairs; mais il garde une hauteur aristocratique, la fine élégance de sa race appauvrie; et ce n'est encore par moments, qu'un court vertige tournant sous ce crâne vidé par le jeu et les femmes [370]. Il joue sa dernière carte au Grand Prix; si ses chevaux ne gagnent pas, s'ils lui emportent encore les sommes considérables pariées sur eux, c'est un désastre, un écroulement [400]. Le comte de Vandeuvres ne résiste pas à la tentation du coup suprême qui peut le sauver : faire de son cheval Lusignan le grand favori et, sous mains, jouer sur sa pouliche Nana, systématiquement dépréciée depuis deux ans et dont personne ne veut. L'affaire réussit, c'est un gain de douze cent mille francs. Mais Vandeuvres a tout gâté par une plate bêtise, une négligence qui prouve bien sa fêlure, l'oubli d'avertir le bookmaker Maréchal [419]. Exclu des champs de courses, exécuté le soir même au Cercle Impérial, le comte, qui depuis longtemps rêvait une fin retentissante, se fait flamber dans son écurie, avec ses chevaux [420]. (*Nana.*)

**Vandorpe**. — Chef de gare à Paris (chemin de fer du Havre) [33]. (*La Bête humaine.*)

**Vanpouille** (Frères). — Fourreurs, rue Neuve-des-Petits-Champs. Ne peuvent tenir le coup devant la concurrence du Bonheur des Dames [28]. Ils sont obligés de sous-louer une partie de leurs magasins [263]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Vanska** (Comtesse). — Mondaine fort riche. Elle a chanté dans les cours, avant de se faire épouser par un Polonais qui

la bat, dit-on [215]. Elle conserve des mœurs galantes et accorde ses baisers à prix fixe [129]. (*La Curée.*)

**Vanzade** (MADAME). — La veuve d'un général. C'est une vieille dame très riche, presque aveugle, impotente. Elle habite à Passy un petit hôtel silencieux et fermé, où l'existence passe régulière, avec le tic tac affaibli des vieilles horloges ; les deux serviteurs antiques, une cuisinière et un valet de chambre, sont depuis quarante ans dans la famille ; de loin en loin, vient une visite, quelque général octogénaire, si desséché qu'il pèse à peine sur le tapis ; c'est la maison des ombres, le soleil s'y meurt en lueurs de veilleuse, à travers les lames des persiennes [121]. C'est à madame Vanzade qu'une ancienne amie, la mère des Saints-Anges, envoie, comme demoiselle de compagnie, l'ardente Christine Hallegrain, qui devra lire interminablement des livres de piété ; mais, étouffant dans cette demeure close et rigide, Christine finit par s'enfuir, quoique sa maîtresse la traite doucement, la comble de cadeaux et l'appelle sa fille [122]. Madame Vanzade meurt quatre ans après et ses millions, qui eussent peut-être doté Christine, passent aux hospices, sauf une rente que les deux vieux serviteurs mangent en petits bourgeois [289]. (*L'Œuvre.*)

**Vaquez** (JUDITH). — Un modèle qui habite 69, rue du Rocher. C'est une grande juive assez fraîche, mais trop maigre [55]. (*L'Œuvre.*)

**Vaucogne** (HECTOR). — Mari d'Estelle Badeuil. Lors de son mariage, Vaucogne était un jeune employé d'octroi, joli garçon gâtant de belles qualités par une paresse extraordinaire. Quand les parents de sa femme se sont retirés, il a repris leur maison publique, mais, dépourvu du sens administratif, il a laissé toute la besogne à Estelle, passant ses journées à fumer des pipes, ne veillant pas à la casse, montant parfois avec une femme, mangeant l'établissement de toutes les façons. Après la mort d'Estelle, il néglige tout à fait le 19, on se bat dans les couloirs, on ne paye même plus, tant la surveillance est mal faite ; Hector pousse l'inconscience jusqu'à aller au café, au grand scandale de ses beaux-parents [340]. Il finit par se faire évincer au profit de sa fille Élodie, en qui se retrouve heureusement le sang des Charles [492]. (*La Terre.*)

**Vaucogne** (MADAME HECTOR). — Voir BADEUIL (ESTELLE.)

**Vaucogne** (ÉLODIE). — Fille d'Hector Vaucogne et d'Estelle

Badeuil. Petite-fille de M. et Madame Charles. Elle avait sept ans lorsque ses parents ont repris la maison publique du grand-père. On l'a mise alors dans un pensionnat de Châteaudun, chez les sœurs de la Visitation, pour y être élevée religieusement, comme l'a été sa mère, selon les principes les plus stricts de la morale. Ses grands-parents la reçoivent en vacances. Mangée de chlorose, trop grande pour ses douze ans, elle a la laideur molle et bouffie, les cheveux rares et décolorés de son sang pauvre, si comprimée d'ailleurs par son éducation de vierge innocente qu'elle en est imbécile [14]; le grand air de la campagne semble l'anémier encore [180]. Par un pieux mensonge, on a transformé pour elle le 19 en une boutique de confiserie où ses parents sont si occupés qu'ils ne peuvent la recevoir. Mais Victorine, une bonne renvoyée pour sa perversité, l'a renseignée depuis longtemps et, lorsqu'à dix-huit ans, Élodie est demandée en mariage par son cousin Ernest Delhomme, elle entend succéder aussitôt à sa mère, qui vient de mourir. Très grande, très mince, d'une pâleur de lis qui végète à l'ombre, cette vierge aux yeux vides, aux cheveux incolores, parle avec sérénité du métier où se sont illustrés les siens; et à peine débarquée à Chartres, elle se montre étonnante, aussi énergique et maligne que son mari. Les Charles peuvent être rassurés sur le sort du 19, leur petite-fille a le don [510]. (*La Terre.*)

**Vaugelade** (Duc de). — Ancien maître du valet de chambre Gourd [3]. (*Pot-Bouille.*)

**Venot** (Théophile). — Un ancien avoué qui a eu la spécialité des procès ecclésiastiques et a fait sa fortune en servant les Jésuites. Il s'est retiré avec de belles rentes et mène une existence assez mystérieuse, reçu partout, salué très bas, même un peu craint, comme s'il représentait une grande force, une force occulte qu'on sent derrière lui. C'est un petit homme de soixante ans, avec des dents mauvaises et un sourire fin. Il se montre très humble, est marguillier à la Madeleine et a simplement accepté, pour occuper ses loisirs, une situation d'adjoint à la mairie du neuvième arrondissement [76]; mais avec sa mine douce et grasse, c'est un terrible monsieur, qui trempe dans tous les tripotages de la prêtraille [209]. Installé chez les Muffat comme chez lui, écoutant tout le monde, ne lâchant pas une parole, souriant toujours, il surveille les

événements, ayant l'unique souci de les faire tourner à la gloire du ciel.

Quand il voit le comte Muffat sur la pente du vice qui va le ruiner et l'avilir, monsieur Venot ne sourit plus, il a le visage terreux, des yeux d'acier clairs et aigus [93]. Il prodigue à Muffat les meilleurs arguments contre les tentations de la chair, puis feint de s'incliner devant la volonté de Dieu, qui, dit-il religieusement, prend tous les chemins pour assurer son triomphe [220]. Avec la conscience très nette de son impuissance, il accepte tout, la passion enragée du comte pour Nana, la présence de Fauchery près de la comtesse, même le mariage d'Estelle et de Daguenet. Plus la situation s'aggrave, plus il devient souple et mystérieux, nourrissant l'idée de s'emparer du jeune ménage comme du ménage désuni, sachant bien que les grands désordres jettent aux grandes dévotions [143]. Pour rapprocher le comte et sa femme, il n'hésite pas à mettre Nana dans son jeu, il la supplie de rendre le bonheur à une famille [381]. il se fait tolérer chez elle afin de surveiller Muffat [176], et enfin, quand tout semble perdu. quand la honte et la ruine accablent le comte, il le sauve du scandale et le console par un retour définitif aux pratiques religieuses. (*Nana.*)

**Verdier** (BARON). — Propriétaire d'une écurie de courses. Fait courir son cheval Frangipane dans le Grand Prix de Paris [388]. (*Nana.*)

**Verdier.** — Un avocat de quarante ans, qu'Hortense Josserand juge très fort et par qui elle veut se faire épouser. Il vit depuis quinze ans avec une maîtresse qui passe pour sa femme dans le quartier, une bonne fille qui s'est rangée, le soignant, veillant à son linge; quant à lui, il fait des apparitions dans les soirées, on le voit en conversations mystérieuses et rapides avec Hortense, qui n'a aucun doute sur un prochain mariage et pousse tranquillement au renvoi de la maîtresse. D'abord, Verdier a acheté des chemises à celle-ci, pour qu'elle ne s'en aille pas nue, puis il l'accoutume à l'idée d'une rupture en découchant trois fois par semaine, mais au moment décisif un enfant survient; alors, Hortense espère que la fillette ne vivra pas, elle la dit toute scrofuleuse; elle accepte seulement que le mariage soit reculé au printemps, Verdier ne pouvant pas jeter la femme et l'enfant à la rue en plein hiver [490]. (*Pot-Bouille.*)

**Verdonck.** — Épicier à Montsou. Un petit détaillant dont le commerce est atteint par la concurrence de Maigrat. Il fait crédit pendant une semaine aux grévistes, dans l'espoir de retrouver son ancienne clientèle [284]. (*Germinal.*)

**Verlaque.** — Inspecteur à la marée. Petit homme pâle, toussant beaucoup, emmailloté de flanelle, de foulards, de cache-nez ; il a des jambes maigres d'enfant maladif. L'odeur du poisson lui faisant mal, il va se reposer à Clamart [123] et se fait suppléer par Florent, qui lui abandonne généreusement une partie, puis la totalité de ses appointements. Verlaque meurt dans une agonie affreuse [322]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Verlaque** (Madame). — Petite, molle, très larmoyante. Quand Florent vient rendre visite à Verlaque et lui remet les cinquante francs qu'il lui abandonne chaque mois, elle l'accable de conversations dolentes, l'apitoie, obtient que le secours soit doublé ; puis, dans l'intervalle des visites, elle écrit souvent à celui qu'elle nomme son sauveur, lui soutirant ainsi de petites sommes qu'il envoie par la poste. Les cent cinquante francs mensuels du bon Florent passent ainsi au ménage. Le jour de l'enterrement de son mari, madame Verlaque, la voix larmoyante, mais sans une larme aux yeux, fait payer par Florent le cercueil et le convoi, jusqu'au pourboire des croque-morts, et, au moment de partir, elle le regarde d'un air si navré qu'il lui laisse vingt francs [323]. (*Le Ventre de Paris.*)

**Vernier.** — Critique d'art. A publié une étude sur le peintre Fagerolles. Jory assure que cet article ne fait que répéter les siens [256]. (*L'Œuvre.*)

**Véronique.** — Servante des Chanteau. Entrée chez eux à l'âge de quinze ans [3]. Grande fille avec des mains d'homme et une face de gendarme, joues à peau rude. Fantasque et violente, d'un naturel jaloux, toujours furieuse contre quelqu'un, Véronique a pour ses maîtres un dévouement de bête de somme. Lors de l'arrivée de Pauline Quenu, elle est dans la maison depuis vingt ans. D'abord hostile à la nouvelle venue, pleine de colère contre l'intruse, elle se laisse prendre peu à peu par le charme de l'enfant, voit les manigances dont Pauline est l'objet, se révolte contre l'égoïsme des Chanteau et dénonce enfin à la jeune fille leurs basses manœuvres [195]. Puis, à la mort de madame Chanteau, une nouvelle révolution

s'opère en elle; le retour de Louise, son mariage avec Lazare, la naissance du petit Paul, les sacrifices continus de Pauline, auxquels Véronique ne peut rien comprendre, achèvent de la détraquer, elle finit dans son désarroi par se pendre à un poirier, dans le fond du jardin [447]. (*La Joie de vivre.*)

**Vial** (Abbé). — Second grand vicaire du diocèse de Plassans. Sa place, qui va devenir vacante, a été promise à l'abbé Bourrette [160]; elle est donnée à l'abbé Faujas [343]. (*La Conquête de Plassans.*)

**Vial** (Mélanie) (1). — Seconde femme de Jean Macquart. Fille unique d'un paysan aisé; c'est une robuste campagnarde. Grosse dès la nuit de noces, elle est accouchée d'un superbe garçon, puis de deux autres en trois ans, dans un de ces cas de fécondité pullulante qui ne laissent pas aux mères le temps d'allaiter leurs petits [130]. (*Le Docteur Pascal.*)

**Vian.** — Maître charron, établi dans l'impasse Saint-Mittre, voisin d'Adélaïde Fouque. Il prend en apprentissage le jeune Silvère Mouret [166]. C'est un brave homme, qui défend Miette contre la méchanceté locale [215]. (*La Fortune des Rougon.*)

**Victoire.** — Cuisinière des Campardon. Vieille femme de soixante-dix ans, débordante de graisse. Elle n'est plus très propre à cause de son grand âge, mais elle a vu naître monsieur, c'est une ruine de famille que les maîtres respectent [21]. Elle raconte à l'office les vieilles histoires des Campardon et s'entend bien avec la femme de chambre Lisa, chacune protégeant le vice de l'autre. Celui de Victoire est l'ivrognerie [133]. (*Pot-Bouille.*)

**Victoire** (La mère). — Femme du chauffeur Pecqueux. A été autrefois la nourrice de Séverine Aubry, qui venait de coûter la vie à sa mère. Plus tard, mariée avec Pecqueux, vivant mal à Paris, d'un peu de couture, exploitée par son mari qui mangeait tout, elle a rencontré sa fille de lait, et, par elle, est devenue la protégée du président Grandmorin. Celui-ci lui a obtenu un poste à la salubrité, la garde des cabinets de luxe à la gare Saint-Lazare, le côté des dames, ce qu'il y a de

---

(1) *Mélanie Vial, paysanne forte et saine, mariée en 1871 à Jean Macquart, veuf de Françoise Mouche. (Arbre généalogique des Rougon-Macquart.)*

meilleur; la Compagnie ne donne que cent francs par an, mais elle s'en fait près de quatorze cents avec la recette, sans compter une chambre de l'impasse d'Amsterdam, où elle est même chauffée, et que les Roubaud utilisent comme pied à terre lorsqu'ils passent une journée à Paris [12]. Devenue énorme, difficile à remuer, elle glisse des pièces de cent sous dans les poches de Pecqueux, afin qu'il prenne du plaisir au dehors. Très économe, vivant chichement elle-même, Victoire, qui accepte le second ménage du Havre et qui traite son mari maternellement, répète volontiers qu'elle ne veut pas le laisser en affront là-bas; même, à chaque départ, elle veille sur son linge, car il lui serait très sensible que l'autre femme l'accuse de ne pas tenir leur homme proprement [80]. Devenue impotente à la suite d'une foulure, elle lâche son poste de la salubrité et se fait admettre dans un hospice [383]. (*La Bête humaine.*)

**Victorine.** — Cuisinière de Nana. Elle est mariée à François, le concierge et valet de pied [343]. (*Nana.*)

**Victorine.** — Une bonne des Badeuil, retirés à Rognes. C'est par elle que la petite Élodie Vaucogne a été renseignée sur le commerce de ses parents. Victorine est renvoyée pour inconduite [190]. (*La Terre.*)

**Vigouroux.** — Charbonnier rue de la Goutte-d'Or. Vend à Gervaise son coke au prix de la Compagnie du gaz [203]. (*L'Assommoir.*)

**Vigouroux.** — Marchand de marrons. Est installé rue de la Michodière, dans une étroite guérite, prise sur la boutique d'un marchand de vin [144]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Vigouroux** (MADAME). — Femme du charbonnier. Voisine de Gervaise. Petite femme grasse, la face noire, les yeux luisants, fainéantant à rire avec des hommes [171]. (*L'Assommoir.*)

**Vimeux.** — Petit huissier minable, qu'on charge des corvées dont son confrère de Cloyes ne veut pas. Bout d'homme très malpropre, un paquet de barbe jaune, d'où ne sortent qu'un nez rouge et des yeux chassieux. Petite voix grêle. Toujours vêtu en monsieur, il a un chapeau, une redingote, un pantalon noirs, abominables d'usure et de taches. Vimeux est célèbre dans le canton, pour les terribles raclées qu'il reçoit

des paysans, chaque fois qu'il se trouve obligé d'instrumenter contre eux, loin de tout recours [326]. (*La Terre.*)

**Vinçard.** — Marchand de soieries rue Neuve-des-Petits-Champs, près du passage Choiseul ; un magasin propre et clair, d'un luxe tout moderne, petit pourtant et pauvre de marchandises. Avec ses yeux ronds et sa bouche loyale, Vinçard a l'air franc, la mine ouverte, il donne sa parole d'honneur avec la facilité d'un homme que les serments ne gênent pas. C'est un finaud qui joint les deux bouts avec une avarice de chien et qui, battu en brèche par le Bonheur des Dames rêve de vendre son fonds avant la débâcle ; voulant séduire Robineau, il lui présente la maison comme une affaire d'or et s'interrompt pour geindre, malgré l'éclat d'une grosse santé, se plaignant de ses sacrées douleurs, qui le forcent à manquer sa fortune [20]. Le coup fait, ses rhumatismes ont disparu. Avec les quarante mille francs de Robineau, il a pris un restaurant à Vincennes ; cette idée d'un commerce de bouche, où l'on peut voler à l'aise, lui est venue après la noce d'un cousin, où l'on a fait payer dix francs par tête des pâtes nageant dans de l'eau de vaisselle [236]. (*Au Bonheur des Dames.*)

**Vincent.** — Tient un estaminet dans les environs de Montsou [311]. (*Germinal.*)

**Vineuil** (Commandant de). — Père de Gilberte. Retraité à la suite de ses blessures, il a été nommé directeur des douanes, à Charleville. Le commandant, hanté par la mort de sa femme, que la phtisie a enlevée toute jeune, a envoyé Gilberte dans une ferme, près du Chêne-Populeux. Il meurt après avoir marié la jeune fille à l'inspecteur des forêts Maginot [262]. (*La Débâcle.*)

**Vineuil** (Colonel de). — Frère du commandant. En 1870, il commande le 106e de ligne, de la brigade Bourgain-Desfeuilles (7e corps). Le colonel a un grand air noble, une longue face jaune coupée de longues moustaches tombantes ; ses yeux sont restés très noirs, dans la blancheur des épais cheveux de neige. Le jour de Frœschwiller, le 106e campe à deux kilomètres de Mulhouse, vers le Rhin. Le lendemain, 7 août, avec toute la division, déjà démoralisée, il se replie vers le sud, marche à Dannemarie et rentre le soir du 8 à Belfort, d'où il était parti quatre jours auparavant. Après une période d'inaction et de malaise, dans l'attente d'ordres supérieurs, on part

le 18 pour rejoindre l'armée de Châlons, en passant par Langres et Paris. Le 21 août, le 106e est à Reims, il va prendre part à la marche sur Verdun et Metz, qui, bientôt déviée dans la direction des Ardennes, aboutira au cul-de-sac de Sedan. Cet acheminement de quatre corps d'armée vers l'abime sera rendu plus poignant par la présence du souverain qui, n'ayant plus de place dans son empire, va être emporté comme un paquet inutile et encombrant, parmi les bagages de ses troupes, condamné à trainer derrière lui l'ironie de sa maison impériale [73]. On se met en route dans une extrême confusion.

Ce que le colonel de Vineuil a vu et entendu pendant le premier mois de la campagne l'anéantit; il ne lui reste plus que son courage, dans son autorité de chef un peu faible qui le fait aimer plutôt que craindre de son régiment. Le 106e couche le 23 août à Dutrieu [80], le 24 à Contreuve [85] et, comme le convoi s'est égaré, les soldats vivent de maraude, les officiers jeûnent. Le 25, on atteint Vouziers [98]; là, mal renseigné sur les mouvements de l'ennemi, on garde jusqu'au 27 une position de combat; les troupes, immobilisées sans raison, dévorées par l'attente, éprouvent le malaise d'être mal conduites, attardées à tort, poussées au hasard dans la plus désastreuse des aventures [110]; le colonel a bien inutilement harangué ses hommes : « Tenez-vous prêts et souvenez-vous que le 106e n'a jamais reculé » [106]. La marche reprend le 28, hésitante, sous un effroyable déluge et un vent furieux [122]. Dans la soirée, le régiment est à Boult-aux-Bois; harassé, il n'y reçoit qu'une maigre distribution de pommes de terre [127]. Le 29, la pluie n'a pas cessé; refoulée par les Prussiens, noyée dans la boue, l'armée a dû abandonner la direction de Stenay, qui la rapprochait de l'immobile Bazaine, et elle va plus au nord, vers la Besace, dans un piétinement de troupeau pressé, harcelé par les chiens. On atteint péniblement Oches [135], et à partir de ce moment il n'y a plus de distributions de vivres.

La discipline a disparu, les soldats ont cessé de croire à leurs chefs. Dans l'acharnement de la malchance, dans l'excès des fautes commises, il n'y a plus, au fond de ces cerveaux bornés, que l'idée de trahison qui puisse expliquer une telle série de désastres [151]. Le 30, on se dirige sur Mouzon, puis sur Villers, puis sur Remilly, par le défilé d'Haraucourt, on est affolé par le canon de Beaumont et la surprise de Var-

miroret; le soleil a reparu, il fait très chaud; à partir de Raucourt, la queue des colonnes est atteinte par les obus ennemis, les soldats exténués, tombant d'inanition, se raniment sous l'éperon cuisant du péril. Et c'est maintenant, dans une démoralisation et une anxiété croissantes, l'agonie dernière de la retraite forcée sur Sedan. A Remilly, après des heures angoissantes devant le pont encombré par la cavalerie, la brigade renonce à passer la Meuse; elle suit la rive gauche. Le 31, au petit jour, elle entre dans Sedan par la porte de Torcy [176], ne fait que traverser la ville et va camper plus au nord, près de Floing, sur le plateau de l'Algérie. On est enfin parvenu au lieu du massacre. Engourdies sous les brumes de la rivière, les troupes sont ivres de fatigue, de faim et de froid.

Le colonel est là, à l'angle de deux routes, très grand, très pâle, tel qu'un marbre de la désespérance; son cheval frissonne au froid du matin, les naseaux ouverts, tournés là-bas, vers le canon. A dix pas en arrière, flotte le drapeau qui, dans la blancheur molle et mouvante des vapeurs matinales, semble en plein ciel de rêve, une apparition de gloire, prête à s'évanouir [234]. Dans la terrible journée du 1er septembre, le 106e, allongé sur le plateau, à plat ventre dans les choux, reçoit les feux croisés des batteries prussiennes établies sur le Hattoy et à Frénois; vers midi, par un suprême effort, il se porte vers le calvaire d'Illy; le colonel de Vineuil soutient ses soldats sous le feu, trouvant des paroles pour chacun, parlant de la France d'une voix tremblante de larmes: mais on ne peut tenir longtemps sous un déluge de feu et, bientôt, c'est la fin, c'est l'inévitable déroute de malheureux qui, pendant douze heures, ont attendu, immobiles, sous la foudroyante artillerie d'un ennemi invisible, contre lequel ils ne pouvaient rien [306].

Battu, écrasé avec toute l'armée, le régiment en retraite par le bois de la Garenne n'aura vu d'autres Prussiens, depuis l'entrée en campagne, que trois uhlans trop hardis, le 29 août, près d'Authe [131] et, le jour de Sedan, une dizaine de casques à pointe, vite dissimulés dans un petit bois [250]. Internés dans le Camp de la Misère, sur la rive droite de la presqu'île d'Iges, les survivants du 106e sont emmenés en captivité, après quelques jours d'affreuse détresse [443].

Le colonel de Vineuil, blessé sur le champ de bataille, était resté à cheval jusqu'au bout, puis on l'avait transporté à Sedan, chez Delaherche, le mari de sa nièce Gilberte. En décembre,

sa blessure est guérie, mais il reste dans un grand accablement moral, il maigrit, devient une ombre, sans que le médecin qui le soigne puisse découvrir la cause de cette mort lente; ainsi qu'une flamme, il s'éteint [543]. Pendant de longues semaines, il a vécu cloîtré, sourd aux bruits du dehors, atterré par les catastrophes qu'il devinait, acceptant l'unique compagnie de sa vieille amie, madame Delaherche mère. A la fin de décembre, il meurt foudroyé par la lecture d'un vieux journal, où se trouve le récit de la reddition de Metz [566]. (*La Debâcle.*)

**Vineuil** (Gilberte de). — Fille du commandant. Mariée en premières noces à Maginot et en secondes noces à Jules Delaherche. Quand elle avait neuf ans, son père, inquiet de l'entendre tousser, l'a envoyée dans une ferme, près du Chêne-Populeux, où elle a connu Henriette Letellier. Elle était déjà d'une coquetterie turbulente, elle jouait la comédie, voulait toujours faire la reine, drapée dans tous les chiffons qu'elle trouvait, gardant le papier d'argent du chocolat pour s'en fabriquer des bracelets et des couronnes. Plus tard, elle reste la même. Lorsque, à vingt ans, elle épouse un inspecteur des forêts, Maginot, Mézières lui déplaisant par sa tristesse, elle continue d'habiter Charleville, dont elle aime la vie large, égayée de fêtes. Son père est mort, Maginot est un mari pacifique, Gilberte jouit d'une liberté entière. Dans le flot d'uniformes où, grâce aux anciennes relations paternelles, elle a vécu à cette époque, son seul amant a été le capitaine Beaudoin. Sans méchanceté perverse, adorant simplement le plaisir, elle a cédé à son irrésistible besoin d'être belle et gaie [262]. En 1869, devenue veuve, et malgré les histoires qu'on chuchote sur son compte, elle trouve un second mari, Jules Delaherche.

Grande, l'air souple et fort, avec de beaux cheveux noirs, de beaux yeux noirs, et pourtant très rose de teint, la mine rieuse, un peu folle, Gilberte va traverser la guerre, elle verra les horreurs de l'ambulance et restera toute à sa joie; elle gardera son air d'oiseau qui secoue les ailes même sous l'orage. Et, malgré la surveillance de madame Delaherche mère, elle couche gentiment, la veille de Sedan, avec son ancien ami Beaudoin, trouvant naturel de faire un dernier cadeau de plaisir à l'ami qui va se battre [261]. Pendant l'occupation, elle se montre aimable pour le capitaine de

Gartlauben, de la landwehr, elle coquette avec lui comme elle faisait autrefois, à Charleville, avec les officiers français, et, dans un besoin de se partager, ne se contentant pas d'amuser la vanité du Prussien, elle est la maîtresse du jeune Edmond Lagarde, si brave, si joli, à qui elle n'a pas pu se refuser [561]. (*La Débâcle.*)

**Violaine** (Louise). — Petite actrice des Variétés, poussée sur le pavé parisien [111]. Elle double Nana dans la *Blonde Vénus* et obtient un très joli succès [205]. (*Nana.*)

**Virginie** (La grande). — Sœur de la brunisseuse Adèle. Ouvrière faisant la noce. C'est une grande brune, jolie malgré sa figure un peu longue [23]. Lorsque Lantier, devenu l'amant d'Adèle, abandonne Gervaise, Virginie vient narguer celle-ci au lavoir, se bat avec elle et est vigoureusement fessée devant toutes les blanchisseuses [35]. Elle quitte le quartier et n'y revient qu'après plusieurs années, mariée à Poisson qu'elle a connu au Gros-Caillou et avec qui elle s'installe rue Neuve de la Goutte-d'Or, dans la maison des Goujet [225]. Les querelles d'autrefois semblent oubliées, Virginie pousse Lantier dans les bras de Gervaise [304] et assiste avec une joie silencieuse à la ruine des Coupeau; elle reprend leur boutique pour y monter un petit commerce de bonbons et chocolats [403] et fait dès lors la dame de comptoir, trompant Poisson avec Lantier, se vengeant cruellement de Gervaise qui, réduite à la misère, vient faire les grosses besognes dans son ancienne boutique, sous les yeux des deux amants [481]. Le petit commerce finit d'ailleurs par mal tourner et, quand le papier timbré fait son apparition, Virginie est lâchée à son tour par Lantier. (*L'Assommoir.*)

**Viscardi**. — Réfugié politique vénitien [66]. Attend mélancoliquement l'écrasement de l'Autriche. Fréquente chez les Balbi. (*Son Excellence Eugène Rougon.*)

**Voincourt** (Comtesse de). — Mère de Claire de Voincourt. Habite à Beaumont un bel hôtel attenant à l'évêché [207]. (*Le Rêve.*)

**Voincourt** (Claire de). — Doit être mariée à Félicien de Hautecœur. De part et d'autre, on ne peut souhaiter mieux comme nom et comme argent. C'est une grande demoiselle brune de l'âge d'Angélique Marie, fort belle, d'une beauté éclatante, avec une démarche de royale distinction. On la dit très

bonne, malgré son air de froideur [208]. Un miracle ayant réalisé le rêve de mariage d'Angélique Marie, mademoiselle de Voincourt assiste à la cérémonie nuptiale, et elle y chante, d'une voix très belle, très pure [306]. (*Le Rêve.*)

**Voriau.** — Grand chien noir appartenant à Bambousse, le maire des Artaud [30]. (*La Faute de l'abbé Mouret.*)

**Vuillaume.** — Père de madame Marie Pichon. Petit et sec, très vieux, mine grise. A été pendant trente-neuf ans commis rédacteur au ministère de l'instruction publique. On l'a décoré à soixante ans. Retraité avec deux mille francs, il est rentré dans les bureaux comme expéditionnaire à quinze cents francs, la petite Marie étant née sur le tard. Plus tard, la jeune fille mariée, les Vuillaume se sont retirés à Montmartre, rue Durantin, venant chaque dimanche passer la journée chez leur gendre. Une première grossesse de Marie leur a paru normale, mais ils ont bien spécifié que le jeune ménage devait s'arrêter là. Deux autres enfants coup sur coup les emplissent de consternation et de colère, ils s'alitent, rompent toute relation avec les Pichon et veulent même les déshériter [466]. (*Pot-Bouille.*)

**Vuillaume** (Madame). — Ressemblance physique avec son mari. Elle n'a été mère qu'à quarante-neuf ans. Ses idées sur l'éducation des filles se résument en ceci qu'une demoiselle en sait toujours de trop [84]. C'est elle qui, en mariant sa fille, a exigé que le jeune ménage n'ait qu'un enfant. (*Pot-Bouille.*)

**Vuillaume** (Marie). — Femme de Jules Pichon. Mère de la petite Lilitte. C'est une jeune femme blonde, au pâle visage de fille tardive, née de parents trop vieux, à la peau d'une finesse et d'une transparence de chlorose, aux cheveux rares serrés en un mince chignon, aux yeux clairs et vides, avec des traits fins et jolis pourtant [81]. Son enfance a été tenue dans une ignorance et une niaiserie systématiques. Elle est très réservée, presque sauvage, avec des confusions qui, à chaque instant, sans cause apparente, lui jettent tout le sang au visage. Devenue mère, elle regarde sa fille avec l'hébètement d'une vierge stupéfaite d'avoir pu faire ça [87]. Elle a le regret maladif d'une autre existence, rêvée jadis au pays des chimères, elle a un besoin de l'au-delà, la lecture du premier roman l'affole et, sans presque s'en apercevoir, elle glisse à l'adultère, elle se laisse prendre par Octave Mouret, devant Lilitte endormie. Et

elle continue à vivre avec son clair regard d'innocente, sans une émotion à voir son amant si près de son mari, les servant tous deux selon leurs goûts, de son air un peu las d'obéissance passive. Octave a rompu avec elle, elle le laisse revenir quand il le veut, sans force, paralysée par cette volonté d'homme qui s'impose. C'est à la fois chez elle de la bonté, de la peur et de la bêtise [360], logique résultat de son éducation de poupée. (*Pot-Bouille.*)

**Vuillet.** — Libraire à Plassans. Personnage aux mains humides, aux regards louches, catholique pratiquant, honoré de la clientèle des nombreux couvents et des paroisses. A pris une importance politique par la publication d'un petit journal religieux qu'il rédige dans un style plein d'humilité et de fiel [94] Vuillet vend aussi, sous le manteau, des gravures et des ouvrages obscènes qui l'exposent à la police correctionnelle et lui valent la clientèle assidue des collégiens de Plassans. Abouché aux Rougon, il suit les événements, prêt à pêcher en eau trouble. Dans le désarroi du coup d'État, il occupe tranquillement, de sa seule initiative, l'hôtel des Postes, dont le directeur a été arrêté par les insurgés, et là, il fouille dans le courrier, flaire la correspondance de Pierre Rougon et y trouve une lettre confidentielle d'Eugène, grâce à laquelle il rallie son journal au nouveau pouvoir, alors que les autres cherchent encore leur voie. Félicité, qui l'a pris la main dans le sac, s'entend facilement avec ce fripon et, pour prix du traité, lui fait rendre la clientèle du collège, vente assurée de quatre à cinq mille francs par an, qu'on lui avait retirée à cause de ses spéculations pornographiques [321]. (*La Fortune des Rougon.*)

# W

**Weiss.** — Mari d'Henriette Levasseur. Cousin germain d'Otto Gunther, par les femmes. Entré à la Raffinerie générale du Chêne-Populeux, presque à titre d'homme de peine, il s'est fait une instruction et, à force de travail, est parvenu à l'emploi de comptable. Weiss est heureux depuis qu'il a épousé Henriette, si longtemps désirée, connue au Chêne, chez son père. Il est aujourd'hui, à Sedan, contremaître chez Delaherche, qui parle de l'associer à sa maison; ce sera le bonheur, lorsque des enfants seront venus [189]. En 1870, il a trente-six ans. Roux, avec une face de bon chien, éclairée de deux gros yeux bleus à fleur de tête, des yeux de myope qui l'ont fait réformer, Weiss est un Alsacien de Mulhouse; son grand-père et sa grand'mère ont été assassinés par les Cosaques, en 1814. Soulevé de colère devant l'écrasement certain de la France, il devine les causes lentes et cachées de notre affaiblissement; il a compris que la victoire ne va pas à qui s'arrête dans l'effort continu des nations, qu'elle est à ceux qui marchent à l'avant-garde, aux plus savants, aux plus sains, aux plus forts [67]; il a vu l'Allemagne prête, mieux commandée, mieux armée, soulevée par un grand élan de patriotisme, et la France effarée, livrée au désordre, attardée et pervertie, n'ayant ni les chefs, ni les hommes, ni les armes nécessaires [195].

Weiss réside à Sedan, rue des Voyards, et possède à Bazeilles une petite habitation de plaisance; il va y coucher la veille de la bataille. Une fureur monte en lui à l'idée que les Prussiens pourraient venir saccager cette maison si désirée, si difficilement acquise. Le 1er septembre, dans l'exquise matinée d'un admirable jour d'été [208], il voit les préparatifs de défense du 12e corps, les Bavarois passant le pont du chemin de fer, qu'on a oublié de faire sauter, leurs colonnes se glissant vers Montivilliers [209]; il regarde avec une angoisse terrifiée ces coteaux de Wadelincourt, de Frénois, de Noyers, de la Marfée,

cette suite de vallons qu'il a toujours crus là pour le plaisir de la vue, et qui sont devenus tout à coup l'effrayante et gigantesque forteresse, en train d'écraser les inutiles fortifications de Sedan [213]. Il va retourner à la ville, où Henriette l'attend, quand la secousse nerveuse produite en lui par la mort de Françoise Quittard, atteinte sous ses yeux d'un éclat d'obus, le jette dans une exaspération folle, agrandie encore par la vue du toit de sa maison, à moitié crevé [216]. Il reste à Bazeilles et, s'emparant du chassepot et des cartouches d'un soldat tué près de lui, il se met à faire le coup de feu.

Ce gros bourgeois en paletot, à la bonne face ronde que la colère transfigure, presque comique et superbe d'héroïsme, aux yeux munis de lunettes, tire dans le tas des Bavarois; les récits de 1814 portent leurs fruits; il ne recule pas devant la menace de ces millions d'hommes, se ruant sur quelques centaines de braves. La veille, il avait conseillé à Ducrot la marche sur Mézières par le défilé de Saint-Albert; aujourd'hui, il se désespère de voir cette idée adoptée vingt-quatre heures trop tard et Bazeilles évacué, lorsque des renforts permettraient de culbuter l'ennemi. Dès lors, rien n'existe plus que sa rage, une fureur inextinguible, à l'idée que l'étranger entrera chez lui, s'assoira sur sa chaise, boira dans son verre. Cela soulève tout son être, emporte son existence accoutumée, sa femme, ses affaires, sa prudence de petit bourgeois raisonnable. Il s'enferme dans sa maison avec le garçon jardinier Laurent et une poignée de soldats, décidés à vendre chèrement leur peau; c'est une petite garnison enragée, résolue à ne pas se rendre et qui tiendra jusqu'au bout [285]. Enfiévré, les mains tremblantes, désespéré de sa mauvaise vue, mais indifférent au danger, il tire un peu au hasard: la violence des balles a arraché une persienne, il se précipite et rétablit la meurtrière à l'aide d'une armoire poussée contre la fenêtre: sous le feu, il cherche des munitions parmi les morts et, lorsque la lutte prend fin, faute de cartouches, il meurt en brave, fusillé sous les yeux de sa chère Henriette [296]. (*La Débâcle.*)

**Weiss** (Madame). — Voir Levasseur (Henriette).

**Worms.** — Illustre tailleur, devant qui les reines du second Empire se mettent à genoux. Il les habille avec l'inspiration et le recueillement d'un artiste génial. Renée Saccard est une de ses clientes et laisse chez lui, en mourant, une dette de deux cent cinquante-sept mille francs [350]. (*La Curée.*)

**Zéphir.** — Cheval du chasseur d'Afrique Prosper Sambuc. Souffre d'une telle faim à Sedan qu'il allonge le cou pour manger les planches d'un fourgon stationnant contre le trottoir; ses grosses dents font un bruit de râpe contre le bois [178]. Sur le plateau d'Illy, Zéphir, aussi abruti que son maître, est éreinté du bête de métier qu'on lui fait faire, depuis si longtemps [318]. Dans les charges successives de la division Margueritte, une blessure à l'oreille l'affole. Puis, à la quatrième reprise, atteint d'une balle en plein poitrail, il s'abat, écrasant sous lui la jambe droite de son cavalier [322]. Resté mourant pendant des heures, il rouvre les yeux quand Prosper, revenu de son évanouissement, l'appelle avec douceur et lui dit adieu. Il a alors une secousse qui permet à son maître de se dégager, et Zéphir meurt, ayant dans les yeux de grosses larmes [409]. (*La Débâcle.*)

**Zéphyrin.** — Valet de ferme à la Borderie. Se moque des machines agricoles, adoptées par son maître Alexandre Hourdequin [151]. (*La Terre.*)

**Zidore.** — Gamin de dix-sept ans, fluet et blond, apprenti zingueur. Il est l'aide de Coupeau [141]. (*L'Assommoir.*)

**Zoé.** — La femme de chambre de Nana. Se dit fille d'une sage-femme de Bercy, qui a fait de mauvaises affaires; elle est entrée chez un dentiste, puis chez un courtier d'assurances, mais ça ne lui allait pas, et elle énumère, avec une pointe d'orgueil, les dames où elle a servi comme femme de chambre. Souvent, elle a tenu leur fortune dans sa main, les aidant à duper leurs messieurs sérieux, à dissimuler l'amant de cœur. Avant d'être chez Nana, elle a servi Blanche de Sivry. Très brune, coiffée de petits bandeaux, elle a une figure longue, en

museau de chien, livide et couturée, avec un nez épaté, de grosses lèvres et des yeux noirs sans cesse en mouvement [38]. Sûre de l'avenir de Nana, recevant toutes ses confidences avec une sympathie respectueuse, lui donnant des conseils discrets, elle ne se décourage pas devant une fugue bête qui a mis la cabotine aux bras de l'acteur Fontan. La crise passée, madame somptueusement installée avenue de Villiers, Zoé triomphe; elle est la maîtresse de l'hôtel, faisant sa pelote tout en servant le plus honnêtement possible, organisant le désordre pour gagner beaucoup d'argent et s'établir [479]. Elle reprendra l'établissement de la Tricon, un vieux projet longtemps couvé; pleine d'idées larges, elle doit agrandir la chose, louer un immeuble entier et y réunir tous les agréments [498]. (*Nana.*)

FIN

1503. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

| | | vol. |
|---|---|---|
| BARRES (MAURICE)........ | Du Sang, de la Volupté et de la Mort..................... | 1 |
| — | *Le Roman de l'Énergie nationale :* | |
| — | Les Déracinés............. | 1 |
| — | L'Appel au Soldat.......... | 1 |
| BARRUCAND (VICTOR)...... | Avec le feu.................. | 1 |
| BAUER (HENRY)........... | Une Comédienne............. | 1 |
| — | Mémoires d'un Jeune Homme.. | 1 |
| BERNARDIN DE ST-PIERRE... | Paul et Virginie.............. | 1 |
| BERTON (CLAUDE)......... | Au Coin d'un bois........... | 1 |
| — | La Conversion d'Angèle....... | 1 |
| BIART (LUCIEN)........... | Laborde et Cie............... | 1 |
| — | L'Eau dormante.............. | 1 |
| — | La Terre chaude............. | 1 |
| — | La Capitana................. | 1 |
| BOISSIÈRE (ALBERT)....... | Les Magloire................. | 1 |
| — | Une Garce................... | 1 |
| — | Les Trois Fleurons de la Couronne..................... | 1 |
| BONNETAIN (PAUL)......... | L'Opium.................... | 1 |
| — | Le nommé Perreux.......... | 1 |
| — | Amours nomades............ | 1 |
| — | Au Tonkin.................. | 1 |
| BOSQ (PAUL)............. | Désillusion.................. | 1 |
| BOUHÉLIER (ST-GEORGES DE). | La Route noire.............. | 1 |
| — | La Tragédie du Nouveau Christ. | 1 |
| BRULAT (PAUL)........... | L'Ame errante.............. | 1 |
| — | La Rédemption............. | 1 |
| — | L'Ennemie................. | 1 |
| CANIVET (CHARLES)........ | Pauvres Diables.............. | 1 |
| CHAMPION (ALFRED)........ | Le Gêneur.................. | 1 |
| CHAMPSAUR (FÉLICIEN)..... | Sa Fleur.................... | 1 |
| — | La Faute des Roses.......... | 1 |
| — | Poupée japonaise............ | 1 |
| — | La Glaneuse................. | 1 |
| — | Lulu (Collection illustrée)..... | 1 |
| CLADEL.................. | Bonshommes................ | 1 |
| — | N'a-qu'un-œil............... | 1 |
| CLARETIE (JULES)......... | L'Accusateur................ | 1 |
| — | Brichanteau................. | 1 |
| — | Le Sang français............ | 1 |
| CLEMENCEAU (GEORGES).... | Les Plus Forts.............. | 1 |

| | | vol. |
|---|---|---|
| CLEMENCEAU (GEORGES).... | Au fil des Jours.............. | 1 |
| CONTI (HENRI)............ | Guignol (Collection illustrée)... | 1 |
| CORDAY (MICHEL).......... | Vénus ou les Deux Risques... | 1 |
| COUTURIER (CLAUDE)....... | Nise......................... | 1 |
| — | L'Inespéré................... | 1 |
| DAUDET (A.).............. | Fromont jeune et Risler aîné... | 1 |
| — | Le Petit Chose.............. | 1 |
| — | Lettres de mon Moulin........ | 1 |
| — | Sapho....................... | 1 |
| — | Contes du Lundi............. | 1 |
| — | Le Nabab.................... | 1 |
| — | Numa Roumestan............. | 1 |
| — | Soutien de Famille........... | 1 |
| DAUDET (Mme A.).......... | Impressions de Nature et d'Art | 1 |
| — | Journées de femmes .......... | 1 |
| DAUDET (E.).............. | Le Roman d'une Jeune Fille... | 1 |
| DAUDET (LÉON-A.)......... | Hærès...................... | 1 |
| — | L'Astre noir ................. | 1 |
| — | Les Morticoles............... | 1 |
| — | Les « Kamtchatka »......... | 1 |
| — | Les Idées en marche......... | 1 |
| — | Le Voyage de Shakespeare.... | 1 |
| — | Suzanne.......... .......... | 1 |
| — | La Flamme et l'Ombre........ | 1 |
| — | Sébastien Gouvès............ | 1 |
| — | La Romance du temps présent. | 1 |
| — | Les Deux Étreintes........... | 1 |
| — | Alphonse Daudet............. | 1 |
| DESCHAUMES (ED.)......... | La Kreutzer ................. | 1 |
| — | L'Auteur mondain............ | 1 |
| DONEL (LUCIEN)........... | Comiche .................... | 1 |
| FABRE (FERDINAND)........ | Le Roman d'un Peintre ....... | 1 |
| — | Julien Savignac.............. | 1 |
| — | Le Chevrier.................. | 1 |
| — | L'Abbé Tigrane.............. | 1 |
| — | Les Courbezon............... | 1 |
| — | Mlle de Malavieille............ | 1 |
| — | Mon Oncle Célestin ........... | 1 |
| — | Le Roi Ramire............... | 1 |
| — | Lucifer...................... | 1 |
| — | Barnabé..................... | 1 |
| — | Monsieur Jean................ | 1 |
| — | Madame Fuster.............. | 1 |

| | | vol. |
|---|---|---|
| FABRE (FERDINAND)........ | Toussaint Galabru............ | 1 |
| — | Norine...................... | 1 |
| — | Un Illuminé................. | 1 |
| — | Xavière..................... | 1 |
| — | Sylviane .................... | 1 |
| — | Taillevent................... | 1 |
| FÈVRE (HENRY)............ | Au port d'arme............. | 1 |
| — | Les Liens factices........... | 1 |
| FLAUBERT (G.)........ .... | Madame Bovary.............. | 1 |
| — | Salammbô.................. | 1 |
| — | La Tentation de saint Antoine.. | 1 |
| — | Trois Contes.............. . | 1 |
| — | L'Education sentimentale...... | 1 |
| — | Par les Champs et par les Grèves. | 1 |
| — | Bouvard et Pécuchet......... | 1 |
| FORTHUNY (PASCAL)........ | Les Etapes inquiètes......... | 1 |
| FOURNIÈRE (EUG.)......... | Chez nos Petits-Fils.......... | 1 |
| FRANCE (HECTOR).......... | Croquis d'Outre-Manche....... | 1 |
| — | Les Va-Nu-Pieds de Londres... | 1 |
| — | Les Nuits de Londres......... | 1 |
| — | Sous le Burnous............ | 1 |
| — | En « Police Court »........... | 1 |
| FRAPIÉ (LÉON)............ | L'Institutrice de province..... | 1 |
| GAUTIER (TH.)............. | Mlle de Maupin............... | 1 |
| — | Le Capitaine Fracasse......... | 2 |
| — | Le Roman de la Momie........ | 1 |
| — | Spirite...................... | 1 |
| — | Romans et Contes ............ | 1 |
| — | Nouvelles. ................. | 1 |
| — | Les Jeunes-France........... | 1 |
| — | Les Grotesques.............. | 1 |
| — | Caprices et Zigzags.......... | 1 |
| — | Fortunio .................... | 1 |
| — | Partie Carrée................ | 1 |
| — | Un Trio de Romans.......... | 1 |
| GEFFROY (GUSTAVE)........ | Pays d'Ouest ................ | 1 |
| — | Le Cœur et l'Esprit........... | 1 |
| — | L'Enfermé................... | 1 |
| — | L'Apprentie ................. | 1 |
| GONCOURT (EDMOND DE)..... | La Fille Elisa................ | 1 |
| — | Les Frères Zemganno......... | 1 |
| — | La Faustin .................. | 1 |
| — | Chérie...................... | 1 |

| | | vol. |
|---|---|---|
| (E. ET J. DE).... | En 18**.................... | 1 |
| — | Germinie Lacerteux........... | 1 |
| — | Madame Gervaisais........... | 1 |
| — | Renée Mauperin ............. | 1 |
| — | Manette Salomon............. | 1 |
| — | Charles Demailly............. | 1 |
| — | Sœur Philomène............. | 1 |
| — | Quelques Créatures de ce temps. | 1 |
| — | Idées et Sensations........... | 1 |
| AU B.).......... | L'Abbé Paul Allain........... | 1 |
| ................ | Du Haut en Bas.............. | 1 |
| — | Le Journal d'un Philosophe.... | 1 |
| — | Le Baron Sinaï.............. | 1 |
| ..... ......... | Carles et Jacques............ | 1 |
| RT (EDM.)....... | Amis...................... | 1 |
| (LÉON).......... | La Dévouée................. | 1 |
| — | L'Accident de M. Hébert...... | 1 |
| — | Minnie Brandon.............. | 1 |
| XANDRE)........ | Cœur d'Amant............... | 1 |
| E D')........... | Histoires divertissantes....... | 1 |
| — | Histoires de Mariages......... | 1 |
| — | D'Hervilly-Caprices .......... | 1 |
| — | Contes pour les grandes personnes | 1 |
| — | Mesdames les Parisiennes..... | 1 |
| (ARSÈNE)........ | Les grandes Dames........... | 1 |
| — | La Femme fusillée........... | 1 |
| — | Madame Lucrèce............. | 1 |
| — | Rodolphe et Cynthia.......... | 1 |
| — | Histoire d'une Fille du monde.. | 1 |
| — | Les Larmes de Mathilde....... | 1 |
| RGES)........... | Souvenirs d'un Matelot....... | 1 |
| LES)............ | Tout yeux, tout oreilles....... | 1 |
| (J.-K.).......... | Les Sœurs Vatard............ | 1 |
| — | En Ménage ................. | 1 |
| — | A Rebours.................. | 1 |
| ALBERT)......... | Les Pêcheurs d'hommes....... | 1 |
| — | Sous la Toque............... | 1 |
| E ED.).......... | Paris en Amérique........... | 1 |
| — | Le Prince Caniche............ | 1 |
| — | Abdallah.................... | 1 |
| — | Contes bleus................ | 1 |
| — | Nouveaux Contes bleus........ | 1 |
| — | Souvenirs d'un Voyageur...... | 1 |

| | | vol. |
|---|---|---|
| LA FONTAINE (J.) | Contes et Nouvelles | 1 |
| LA JEUNESSE (ERNEST) | L'Imitation de notre Maître Napoléon | 1 |
| — | L'Holocauste | 1 |
| — | L'Inimitable | 1 |
| — | Sérénissime | 1 |
| LEBEY (ANDRÉ) | Les premières Luttes | 1 |
| LECOMTE (GEORGES) | Les Valets | 1 |
| — | Suzeraine | 1 |
| — | La Maison en fleurs | 1 |
| — | Les Cartons verts | 1 |
| LEMAIRE (LOUIS) | Mademoiselle Chervillay | 1 |
| LEMONNIER (C.) | Thérèse Monique | 1 |
| — | L'Hystérique | 1 |
| — | Happe-Chair | 1 |
| — | Madame Lupar | 1 |
| — | Le Possédé | 1 |
| LE ROUX (HUGUES) | Amour infirme | 1 |
| — | Un de Nous | 1 |
| — | Les Larrons | 1 |
| LESAGE | Histoire de Gil Blas | 1 |
| — | Le Diable boiteux | 1 |
| LEYRET (HENRI) | En plein faubourg | 1 |
| — | Pourquoi aimer? | 1 |
| LORRAIN (JEAN) | Sonyeuse | 1 |
| — | Buveurs d'âmes | 1 |
| — | Sensations et Souvenirs | 1 |
| — | L'Ombre ardente | 1 |
| LOUYS (PIERRE) | Aphrodite | 1 |
| — | Les Chansons de Bilitis | 1 |
| — | La Femme et le Pantin | 1 |
| — | Les Aventures du Roi Pausole | 1 |
| LUNADA | Lettres à répondre | 1 |
| MACE (G.) | Crimes impunis | 1 |
| — | Lazarette | 1 |
| — | Un Cent-Garde | 1 |
| MADELEINE (JACQUES) | Un Couple | 1 |
| — | Fils d'Etoile | 1 |
| — | Sésame | 1 |
| MAETERLINCK | La Sagesse et la Destinée | 1 |
| — | L'Injustice | 1 |
| MALLARMÉ (STÉPHANE) | Divagations | 1 |
| MALOT (HECTOR) | Micheline | 1 |

| | | vol. |
|---|---|---|
| ECTOR)........... | Le Sang Bleu................ | 1 |
| — | Le Lieutenant Bonnet........ | 1 |
| — | Le Docteur Claude........... | 1 |
| — | La Bohème tapageuse......... | 2 |
| — | Baccara..................... | 1 |
| — | Romain Kalbris.............. | 1 |
| — | L'Héritage d'Arthur......... | 1 |
| — | L'Auberge du Monde.......... | 2 |
| — | Zyte........................ | 1 |
| — | Les Victimes d'Amour........ | 2 |
| — | Vices français.............. | 1 |
| — | Ghislaine................... | 1 |
| — | Pompon...................... | 1 |
| — | Une Femme d'argent.......... | 1 |
| — | Sans Famille ............... | 2 |
| — | La Belle Madame Donis....... | 1 |
| — | Conscience.................. | 1 |
| — | Les Besogneux............... | 2 |
| — | Justice..................... | 1 |
| — | Mondaine.................... | 1 |
| — | Mère........................ | 1 |
| — | Une Belle-Mère.............. | 1 |
| — | Madame Prétavoine........... | 2 |
| — | Anie........................ | 1 |
| — | Miss Clifton................ | 1 |
| — | Suzanne..................... | 1 |
| — | Clotilde Martory............ | 1 |
| — | Marichette.................. | 2 |
| — | Un Curé de province......... | 1 |
| — | Un Miracle.................. | 1 |
| — | Séduction................... | 1 |
| me H.)........... | Folie d'Amour............... | 1 |
| ............... | L'Étang des Sœurs grises..... | 1 |
| — | Zoé Chien-Chien............. | 1 |
| — | Le Mariage du Suicidé........ | 1 |
| — | La Bonne d'Enfants........... | 1 |
| — | Le Drame de la Croix-Rouge... | 1 |
| — | La Femme de Judas........... | 1 |
| — | La Brésilienne.............. | 1 |
| — | La Revanche de Clodion...... | 1 |
| — | Les Amants de Paris......... | 1 |
| — | L'Enragé.................... | 1 |
| — | Le Point noir............... | 1 |

| | | vol. |
|---|---|---|
| .............. | Un Gendre.................. | 1 |
| — | Marcelle Mauduit ............ | 1 |
| — | La Belle Fille ............... | 1 |
| — | Le Billet de mille........... | 1 |
| — | 189. H. 981................. | 1 |
| — | Le comte Amaury............ | 1 |
| — | Fatima ..................... | 1 |
| — | La Croix-Pater.............. | 1 |
| — | Le Serment d'une mère....... | 1 |
| ULLE) ........ | Zo'har...................... | 1 |
| — | Lesbia...................... | 1 |
| — | La première Maitresse........ | 1 |
| — | Grande-Maguet .............. | |
| — | Le Confessionnal............ | 1 |
| — | La Femme-Enfant............ | 1 |
| — | La Messe rose............... | 1 |
| — | La Maison de la Vieille........ | 1 |
| — | Rue des Filles-Dieu, 56....... | 1 |
| — | Gog........................ | 2 |
| — | Arc-en-Ciel et Sourcil-Rouge.. | 1 |
| — | Le Chercheur de Tares........ | 1 |
| — | Le Roi Vierge.............. | 1 |
| — | L'Homme tout nu........... | 1 |
| SCAR)......... | Madame La Boule ........... | 1 |
| — | La Lutte pour l'Amour....... | 1 |
| — | Zézette...................... | 1 |
| — | Le Policier.................. | 1 |
| — | Les Cabots.................. | 1 |
| — | Le Beau Monde............. | 1 |
| — | Demi-Castors ............... | 1 |
| — | Le 40e d'Artillerie............ | 1 |
| — | L'Amour vaincu............. | 1 |
| TAVE)..... ... | Sébastien Roch .............. | 1 |
| — | Jardin des Supplices.......... | 1 |
| — | Le Journal d'une femme de chambre .................. | 1 |
| — | Les Vingt et un Jours d'un Neurasthénique................ | 1 |
| OCTAVE)..... | La Famille Carmettes......... | 1 |
| ............. | Marthe Amberno[illegible]........... | 1 |
| AURICE)...... | Dernier Cri.................. | 1 |
| GAR)......... | Antoinette Marguer[illegible]n.. ... | |
| — | Henriette Grey.............. | 1 |

| | | vol. |
|---|---|---|
| MONTEIL (EDGAR) | Madame de Féroni | 1 |
| — | Cornebois | 1 |
| — | Rochefière | 1 |
| — | Les Petites Mariées | 1 |
| — | Le Grand Village | 1 |
| — | La Tournée dramatique | 1 |
| MONTESQUIOU (Cte ROBERT DE) | Roseaux pensants | 1 |
| — | Autels privilégiés | 1 |
| MUSSET (A. DE) | Confession d'un Enfant du Siècle | 1 |
| — | Nouvelles | 1 |
| — | Contes | 1 |
| — | Extraits pour la Jeunesse | 1 |
| MUSSET (P. DE) | Lui et Elle | 1 |
| — | Nouvel Aladin | 1 |
| — | Lauzun | 1 |
| — | Histoire de Trois Maniaques | 1 |
| NODIER (CHARLES) | Souvenirs de Jeunesse | 1 |
| — | Contes de la Veillée | 1 |
| — | Contes fantastiques | 1 |
| — | Nouvelles | 1 |
| — | Romans | 1 |
| NOEL (EDOUARD) | Rosie | 1 |
| OUDINOT (CAMILLE) | Noël Savare | 1 |
| — | Filles du Monde | 1 |
| — | Adultère sentimental | 1 |
| PAZ (MAXIME) | Un Amour d'aujourd'hui | 1 |
| PEYREBRUNE (G. DE) | Une Séparation | 1 |
| — | Mademoiselle de Trémor | 1 |
| POINSOT ET NORMANDY | L'Échelle | 1 |
| RAULIN (G. DE) | Rasqueux | 1 |
| REIBRACH (JEAN) | Un Coin de Bataille | 1 |
| — | La Gamelle | 1 |
| — | La Vie brutale | 1 |
| — | Aller et Retour | 1 |
| REVEL (JEAN) | Chez nos Ancêtres | 1 |
| — | Testament d'un Moderne | 1 |
| — | La fin d'une Ame | 1 |
| — | Dialogues des Vivants | 1 |
| — | Ascension | 1 |
| — | Multiple Vie | 1 |
| — | Rustres | 1 |
| — | Un Cérébral | 1 |
| — | Contes normands | 1 |

| | | vol. |
|---|---|---|
| RICHEPIN (JEAN) .......... | La Glu .................... | 1 |
| — | Madame André............... | 1 |
| — | Les Morts bizarres ........... | 1 |
| — | Miarka la Fille à l'Ourse...... | 1 |
| — | Le Pavé .................... | 1 |
| — | Braves Gens................. | 1 |
| — | Césarine .................... | 1 |
| — | Le Cadet.................... | 1 |
| — | Truandailles................. | 1 |
| — | Cauchemars................. | 1 |
| — | La Miseloque................. | 1 |
| — | L'Aimé...................... | 1 |
| — | Flamboche .................. | 1 |
| — | Grandes Amoureuses ......... | 1 |
| — | Contes de la Décadence romaine .................... | 1 |
| — | Lagibasse................... | 1 |
| ROBERT (LOUIS DE)........ | Un Tendre................... | 1 |
| — | Papa ...................... | 1 |
| — | L'Anneau ................... | 1 |
| — | La Reprise.................. | 1 |
| — | Le Partage du Cœur......... | 1 |
| — | Le Mauvais Amant ........... | 1 |
| ROCHEFORT (HENRI)........ | L'Evadé..................... | 1 |
| — | Le Palefrenier ............... | 1 |
| ROD (EDOUARD)............ | Le Ménage du Pasteur Naudié. | 1 |
| — | Au milieu du Chemin......... | 1 |
| RODENBACH (GEORGES). .... | Le Carillonneur.............. | 1 |
| — | Le Musée de Béguines........ | 1 |
| — | L'Élite...................... | 1 |
| SAINTE-BEUVE ............ | Volupté..................... | 1 |
| SAINT-GERMAIN (J.-T. DE)... | Contes et Légendes........... | 2 |
| SANDEAU (J.)............. | Madeleine ................... | 1 |
| — | Mademoiselle de la Seiglière.... | 1 |
| — | Marianna.................... | 1 |
| — | Le docteur Herbeau........... | 1 |
| — | Fernand.—Vaillance.—Richard. | 1 |
| — | Valcreuse.................... | 1 |
| — | Mme de Sommerville. — La Chasse au roman. ......... | 1 |
| SCHOLL (AURÉLIEN)........ | Les Ingénues de Paris........ | 1 |
| — | Tableaux vivants............. | 1 |

| | | vol. |
|---|---|---|
| (PAUL).......... | Contes populaires de la Haute-Bretagne.................. | 1 |
| — | Contes des Paysans et des Pêcheurs | 1 |
| — | Légendes de la Mer (2 séries).. | 2 |
| — | Contes des Marins............ | 1 |
| (ARMAND)...... | Un Premier Amant........... | 1 |
| — | La Kosake.................. | 1 |
| (THÉOPHILE).... | Plaisirs rustiques............. | 1 |
| (ANDRÉ)......... | Mademoiselle Guignon........ | 1 |
| — | Le Mariage de Gérard. — Une Ondine.................... | 1 |
| — | La Fortune d'Angèle.......... | 1 |
| — | Raymonde.................. | 1 |
| — | Le Filleul d'un Marquis....... | 1 |
| — | Le Fils Maugars............. | 1 |
| — | Tante Aurélie................ | 1 |
| — | Toute seule.................. | 1 |
| — | Madame Heurteloup.......... | 1 |
| — | Le Journal de Tristan........ | 1 |
| — | Hélène...................... | 1 |
| — | Sous Bois................... | 1 |
| — | L'Affaire Froideville.......... | 1 |
| — | Gertrude et Véronique......... | 1 |
| — | L'Amoureux de la Préfète..... | 1 |
| — | Reine des Bois .............. | 1 |
| — | Le Mari de acqueline........ | 1 |
| — | Jeunes et Vieilles Barbes...... | 1 |
| — | Flavie...................... | 1 |
| — | Contes de la Primevère....... | 1 |
| — | Lys sauvage................. | 1 |
| — | Contes de la Marjolaine....... | 1 |
| JLES)........... | Les Réfractaires............. | 1 |
| — | Jacques Vingtras.— L'Enfant... | 1 |
| — | — Le Bachelier. | 1 |
| — | — L'Insurgé... | 1 |
| )E L'ISLE-ADAM... | L'Eve Future............... | 1 |
| ............... | *Les Rougon-Macquart :* | |
| — | La Fortune des Rougon....... | 1 |
| — | La Curée.................... | 1 |
| — | Le Ventre de Paris......... . | 1 |
| — | La Conquête de Plassans....... | 1 |
| — | La Faute de l'abbé Mouret..... | 1 |
| — | Son Excellence Eugène Rougon. | 1 |

En
J.
Pa

— L

## ŒUVRES D'É[illegible]

### LES ROUGON-[illegible]

HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE D'U[illegible]

La Fortune des Rougon
La Curée . . . . . . .
Le Ventre de Paris. . . .
La Conquête de Plassans
La Faute de l'abbé Mouret
Son Excellence Eugène Rougon
L'Assommoir . . . . . . . . .
Une Page d'amour. . . . . . . .
Nana. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Pot-Bouille . . . . . . . . . . . . .
Au Bonheur des Dames . . . . .
La Joie de vivre . . . . . . . . .
Germinal . . . . . . . . . . . . . . .
L'Œuvre . . . . . . . . . . . . . . .
La Terre. . . . . . . . . . . . . . . .
Le Rêve . . . . . . . . . . . . . . . .
La Bête humaine. . . . . . . . . .
L'Argent. . . . . . . . . . . . . . . .
La Débâcle. . . . . . . . . . . . . .
Le Docteur Pascal . . . . . . . . . . . .

### LES TROIS VILLES

Lourdes . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
Rome. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
Paris. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

### LES QUATRE ÉVANGILES

Fécondité . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
Travail. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

### ROMANS ET NOUVELLES

| | |
|---|---|
| Thérèse Raquin. . . . . 1 vol. | Contes à Ninon . . . . . 1 vol. |
| Madeleine Férat. . . . . 1 vol. | Nouveaux Contes à Ninon. 1 vol. |
| La Confession de Claude . 1 vol. | Le capitaine Burle . . . 1 vol. |
| Naïs Micoulin. . . . . . 1 vol. | Les Mystères de Marseille. 1 vol. |

Le Vœu d'une morte. . . 1 vol.

### ŒUVRES CRITIQUES

| | |
|---|---|
| Mes Haines. . . . . . . 1 vol. | Nos auteurs dramatiques. 1 vol. |
| Le Roman expérimental . 1 vol. | Documents littéraires . . 1 vol. |
| Les Romanciers naturalistes 1 vol. | Une Campagne (1880-1881) 1 vol. |
| Le Naturalisme au théâtre. 1 vol. | Nouvelle Campagne (189[illegible]) 1 vol. |

La Vérité en marche . . . . 1 vol.

### THÉÂTRE

Thérèse Raquin. — Les Héritiers Rabourdin. — Le Bouton de Rose
EN VOLUME

En collaboration avec Guy de Maupassant, Huysmans, Céard, Hennique, Alexis.

Les Soirées de Médan . . . . . 1 vol.

[illegible]. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

| | | vol. |
|---|---|---|
| .............. | L'Assommoir | 1 |
| — | Une Page d'Amour | 1 |
| — | Nana | 1 |
| — | Pot-Bouille | 1 |
| — | Au Bonheur des Dames | 1 |
| — | La Joie de vivre | 1 |
| — | Germinal | 1 |
| — | L'Œuvre | 1 |
| — | La Terre | 1 |
| — | Le Rêve | 1 |
| — | La Bête humaine | 1 |
| — | L'Argent | 1 |
| — | La Débâcle | 1 |
| — | Le Docteur Pascal | 1 |
| — | *Les Trois Villes :* | |
| — | Lourdes | 1 |
| — | Rome | 1 |
| — | Paris | 1 |
| — | *Les Quatre Évangiles :* | |
| — | Fécondité | 1 |
| — | Travail | 1 |

---

| | | |
|---|---|---|
| .............. | La Vérité en marche | 1 |
| — | Le Capitaine Burle | 1 |
| — | Naïs Micoulin | 1 |
| — | Les Mystères de Marseille | 1 |
| — | Le Vœu d'une Morte | 1 |
| — | Thérèse Raquin | 1 |
| — | Madeleine Férat | 1 |
| — | La Confession de Claude | 1 |
| — | Contes à Ninon | 1 |
| — | Nouveaux Contes à Ninon | 1 |

En collaboration avec G. DE MAUPASSANT, J.-K. HUYSMANS, LÉON HENNIQUE, H. CÉARD, PAUL ALEXIS :

Les soirées de Médan ......... 1

---

— L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

[illegible]. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.





